UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 05001618 7

BQT 1011
M 3
vol. 2
THE LIBRARY
ST. JEROME'S COLLEGE
TRANSFERRED

No. M252

Property of
ST. JEROME'S COLLEGE
LIBRARY.

TRANSFERRED

Property of
[illegible]

TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

MOIS DE MARIE

DES PRÉDICATEURS

TOME SECOND.

TRANSFERRED

La contrefaçon de cet ouvrage sera poursuivie selon la rigueur des lois, soit en France, soit à l'étranger.

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de la griffe de l'auteur sera réputé contrefait.

C. Martin

Paris. — Typ. PILLET et DUMOULIN, 5, rue des Grands-Augustins.

MOIS DE MARIE

DES

PRÉDICATEURS

OU COURS COMPLET

DE SERMONS, CONFÉRENCES, INSTRUCTIONS

POUR TOUS LES JOURS DU MOIS DE MARIE, POUR TOUTES LES FÊTES

ET SUR TOUS LES SUJETS SE RAPPORTANT A LA TRÈS-SAINTE VIERGE

ACCOMPAGNÉS DE RICHES MATÉRIAUX TIRÉS

1° de l'Écriture; 2° des saints Pères 3°; de la Tradition; 4° de la Liturgie; 5° des Maximes des Saints;
6° de la Théologie; 7° des Recueils anecdotiques;
8° des MARIALIA oratoires ascétiques et symboliques de toutes les époques,

PAR

M. L'ABBÉ C. MARTIN

Chanoine hon., Officier d'Académie, Membre de plusieurs Sociétés savantes,
auteur de la BIBLIOTHÈQUE DES PRÉDICATEURS.

Ad Mariam sicut ad negotium seculorum respiciunt et qui nos præcesserunt et nos qui sumus et nati natorum, et qui nascentur ab illis.
(S. Bernard. *Serm.* 2 *in Pentec.*)

NEUVIÈME ÉDITION

TOME SECOND

PARIS

LIBRAIRIE RELIGIEUSE ET ECCLÉSIASTIQUE

DE MARTIN NEVEU ET AUDIER

Rue du Cherche-Midi, 87

NEW-YORK ET CINCINNATI, O; CHEZ **Benziger brothers.**

M DCCC LXXXI

Tous droits réservés

THE LIBRARY
ST. JEROME'S COLLEGE

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
TORONTO

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

7618

http://www.archive.org/details/moisdemariedespr02mart

DÉVOTION ENVERS LA T. S. VIERGE

(Sermon par le R. P. de Mac-Carthy.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — Le culte de la sainte Vierge est fondé sur les autorités les plus sacrées et les plus imposantes.

SUBDIVISIONS

1. Sur l'Écriture.
2. Sur le témoignage des apôtres.
3. Sur l'enseignement des Pères et les décrets des conciles.

IIe POINT. — Le culte de la sainte Vierge est fondé sur les motifs rationnels les plus graves.

SUBDIVISIONS

1. Motif de justice. | 2. Motif d'amour.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Théologie mystique.
IX. Cours d'éloquence sacrée.
X. Traités remarquables.
XI. Plans divers.
XII. Auteurs à consulter.

TEXTE.

Beatam me dicent omnes generationes.
(Luc., I, 49.)

Je n'ignore point qu'il se trouve quelquefois, jusque parmi ceux qui se disent fidèles, des esprits superbes et aveugles qui renvoient avec dédain la dévotion dont la Mère de Dieu est l'objet, au peuple ignorant et crédule. C'est pour cela même que je me sens obligé d'en prendre hautement la défense devant une assemblée si auguste et si éclairée, et de faire voir qu'il n'y a point de dévotion plus solide, plus conforme aux principes du christianisme et plus digne des âmes grandes et élevées.

Ce n'est pas aux ennemis de la religion que je m'adresse aujourd'hui, M. F.; ceux qui blasphèment Jésus-Christ auraient trop de peine à comprendre le devoir d'honorer sa Mère. Je m'adresse aux disciples de l'Evangile, aux enfants de l'Eglise qui savent adorer et croire; et s'il en est parmi eux qui, éblouis par les sophismes de quelques censeurs téméraires, aient conçu d'injustes préventions contre le culte que nous ren-

dons à Marie, j'espère les désabuser par ce discours et les convaincre qu'ils ne peuvent avoir trop de vénération ni trop de zèle pour un culte si saint. Pourquoi? *Parce que c'est un culte que les autorités les plus imposantes et les plus sacrées aux yeux de la foi les obligent de respecter,* premier point; *parce que c'est un culte que les motifs les plus pressants et les plus graves, aux yeux de la raison même, leur font une loi de pratiquer,* second point. Tel est le sujet que j'entreprends de développer, sujet qui se lie à tout ce qu'il y a de grand et de touchant dans la religion, et qui ne peut qu'intéresser vivement les cœurs sensibles et les âmes chrétiennes.

O Vierge, qui êtes la Mère des enfants de Dieu, la Reine du ciel, la protectrice des chrétiens, nous invoquons votre saint nom avant de commencer cette instruction tout en votre honneur! faites que notre parole produise les plus grands fruits dans les âmes qui nous entendent: *Ave, Maria!*

1ER POINT.

LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE EST FONDÉ SUR LES AUTORITÉS LES PLUS SACRÉES ET LES PLUS IMPOSANTES.

1re SUBDIVISION. — SUR L'ÉCRITURE.

1° ANCIEN TESTAMENT. Ouvrons, M. F., le plus ancien de ces livres sacrés, celui où sont racontées les merveilles de la création, et avec l'origine du monde celle de l'homme et de la religion; qu'y trouvons-nous dès la première page? La chute fatale des auteurs du genre humain séduits par l'antique serpent; et aussitôt après, cette grande et solennelle promesse d'un futur réparateur, qui a fait pendant quatre mille ans toute la consolation et toute l'espérance de la malheureuse postérité d'Adam. Or, remarquez-le bien, en quels termes cette divine promesse est-elle conçue? Marie y est-elle oubliée? Ecoutez, je vous prie ; Le Seigneur dit au serpent : *Ait Dominus Deus ad serpentem* (*Gen.*, III, 14) : Parce que tu as fait cette chose : *Quia fecisti hoc* (*Gen.*, III, 14), et que par une femme tu as introduit le péché sur la terre, je te susciterai pour ennemie une femme : *Inimicitias ponam inter te et mulierem* (*Gen.*, III, 15) ; elle mettra au monde un fils qui sera la terreur de ta race et le destructeur de ton empire : *Inter semen tuum et semen illius* (*Gen.*, III, 15); et c'est elle enfin qui, te désarmant de tout ton venin, t'écrasera la tête : *Ipsa conteret caput tuum* (*Gen.*, III, 15). Voilà donc, M. F., dans le premier de tous les oracles, sorti de la bouche de Dieu même, dans celui qui est le fondement de toute la religion, et dont les autres prophéties ne seront plus que le développement, Marie annoncée et solennellement promise à l'univers avec Jésus-Christ : *Mulierem... et semen illius.* Elle paraît avec lui, en tête du livre des révélations divines : *In capite libri scriptum est de me* (*Ps.* XXXIX, 8. — *Hebr.*, X, 7), et peinte des traits les plus touchants et les plus augustes, comme la mère du Libérateur à venir et comme une reine victorieuse qui doit fouler à ses pieds toutes les puissances de l'enfer; elle est montrée, quarante siècles d'avance, à l'attente et aux désirs, et par là même à la vénération et à l'amour du genre humain.

Entendez maintenant Isaïe prédisant de plus près le grand événement auquel est attaché le salut du monde. Que voit ce prophète? quel est ce prodige qui le frappe d'étonnement et sur lequel il appelle toute l'attention de

la maison de David : *Audite ergo, domus David* (*Isa.*, VII, 13), ce signe que Dieu doit donner lui-même à son peuple, et où doit éclater toute sa puissance : *Dabit Dominus ipse vobis signum?* (*Isa.*, VII, 14.) Ce signe, ce prodige, M. F., c'est Marie, Marie et sa virginité féconde, Marie et sa maternité divine. Ecoute, ô maison de David... Le Seigneur te donnera lui-même un signe : Voilà qu'une vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera nommé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous; elle sera vierge et Mère d'un Dieu : *Ecce virgo concipiet et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* (*Isa.*, VII, 14.)

Toutes les prophéties sont pleines de magnifiques images sous lesquelles l'Esprit-Saint nous représente Marie. Elle est ce rejeton précieux de la tige de Jessé, d'où naît, comme une divine fleur, le Messie : *Flos de radice ejus ascendet* (*Isa.*, XI, 1) ; cette terre de bénédiction sur laquelle tombe la rosée du ciel et où germe le Sauveur : *Terra... germinet Salvatorem* (*Isa.*, XLV, 8); elle est la chaste et unique épouse, objet de l'ineffable amour de son Dieu : *Soror mea sponsa* (*Cant.*, IV, 9), la glorieuse reine que les anges contemplent avec ravissement, assise à la droite de son Fils qu'ils adorent : *Astitit regina a dextris tuis.* (*Ps.* XLIV, 10.)

2° Nouveau Testament. Mais, laissant les figures et les prédictions anciennes, voyons si l'Evangile nous donne de moins sublimes idées de cette Vierge. Ah ! lisez-le, M. F., et dites-moi ce que nous devons penser d'une mortelle vers qui le Dieu de l'univers envoie du haut des cieux une ambassade solennelle : *Missus est angelus Gabriel a Deo... ad virginem* (*Luc.*, I, 26, 27); d'une mortelle que le messager céleste aborde avec respect et contemple avec admiration, s'inclinant devant elle et lui disant : Je vous salue, ô pleine de grâce : *Ave, gratia plena*; ô vous en qui le Dieu de majesté réside : *Dominus tecum*, et qu'il a choisie entre toutes les filles d'Adam pour être l'objet de ses bénédictions les plus rares : *Benedicta tu in mulieribus.* (*Luc.*, I, 28.) Quel éloge! et dans la bouche d'un ange! Que penser d'une mortelle qui, par la vertu du Très-Haut, dont elle est investie, et par l'opération toute-puissante de l'Esprit-Saint qui est en elle, conçoit le Verbe incarné dans ses chastes entrailles, et enfante le Fils de l'Eternel devenu son propre fils : *Quod nascetur ex te... vocabitur Filius Dei?* (*Luc.*, I, 35.) O mystère incompréhensible! ô dignité sans exemple de Marie! Poursuivons. Que lisez-vous encore? qu'au seul son de sa voix : *Ut facta est vox... in auribus meis* (*Luc.*, I, 44), l'Esprit de Dieu se répand comme un torrent autour d'elle, remplit Elisabeth de la lumière des prophètes, et, se communiquant à l'enfant même qu'elle porte encore dans son sein, le fait tressaillir d'une allégresse divine : *Exultavit in gaudio infans in utero meo.* (*Luc.*, I, 44.) Qui jamais ouït parler de semblables prodiges? Mais ce qui ne me paraît pas moins frappant, c'est le témoignage que rend elle-même cette Vierge si humble, lorsque, dans le transport de sa reconnaissance, elle s'écrie que le Seigneur a fait en elle des choses grandes et merveilleuses : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I, 49); que, par la magnificence de ses promesses, il a daigné, dès l'origine des siècles, la montrer à la foi et aux respects des patriarches et des anciens justes : *Sicut locutus est ad patres nostros* (*Luc.*, I, 55); et que maintenant, par l'excès de ses faveurs, il la présente aux hommages de toutes les générations à venir, qui

ne cesseront jamais de la nommer bienheureuse : *Ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.*, I, 48.) Voilà, M. F., une partie seulement du tableau que nous offre l'Evangile. Est-ce là dissimuler les grandeurs de Marie ?

2e SUBDIVISION. — SUR LE TÉMOIGNAGE DES APOTRES.

Mais, ajoute-t-on, les apôtres ont affecté le silence sur cette Vierge dans leur prédication. Quoi ! pendant que les évangélistes en publiaient tant de merveilles, les apôtres se seraient fait une loi de n'en pas même parler ! Qui pourrait admettre une contradiction si étrange ? Mais, s'agit-il ici de raisonnements et de conjectures ? n'avons-nous pas entre les mains le monument le plus authentique de l'enseignement des apôtres, le symbole de foi qu'ils ont eux-mêmes dressé, qui porte encore leur nom, et que nous récitons tous les jours ? Dans cette courte exposition des points fondamentaux du christianisme ils n'ont pu tout dire ; plus d'un grand mystère, plus d'un dogme important y a été omis ; en est-il de même de Marie, et ses augustes prérogatives y sont-elles omises ? Marie n'a-t-elle pu trouver place dans le Symbole des apôtres ? Oh ! M. F., quelle place elle y occupe ! qui n'en serait ravi d'étonnement ? Son nom y est mêlé aux noms adorables des trois personnes divines ; elle y paraît entre le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, non comme étrangère au milieu d'eux, mais comme leur étant unie par la plus étroite et la plus indissoluble alliance, en qualité de fille, d'épouse et de mère. Est-il bien vrai, M. C. F., et n'en dis-je point trop ? Jugez vous-mêmes ; et pesez une fois attentivement ces paroles, que vous avez peut-être mille fois répétées sans réflexion : « Je crois en Jésus-Christ notre Seigneur, Fils unique de Dieu le Père tout-puissant, conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie. » C'est-à-dire je crois un Dieu engendré de Dieu et enfanté par Marie ; Fils unique du Très-Haut et véritable Fils de Marie ; consubstantiel au Père éternel et formé de la substance de Marie ; conçu de l'Esprit divin, conçu et né de Marie. O liens, ô rapports ineffables ! ô affinité prodigieuse d'une pure créature avec le Créateur ! ô élévation devant laquelle disparaît toute la grandeur des bienheureux et des anges même ! Un Dieu en trois personnes, un Dieu homme, et Marie sa mère, voilà presque tout le Symbole ; voilà ce qu'enseignaient les apôtres, ce qu'ils développaient dans leur divine prédication. Or, M. F., ce n'est pas là seulement louer, honorer Marie, ce n'est pas seulement la proposer à la vénération la plus profonde des fidèles ; mais c'est l'élever au-dessus de tout honneur, de toute louange, de toute pensée ; et je ne crains pas de dire qu'après ces deux mots de la formule sacrée de notre foi, tous les efforts de l'éloquence humaine pour exalter cette incomparable Vierge, tous nos éloges et nos panégyriques, avec leur exagération prétendue, ne sont plus que le faible langage d'une admiration impuissante, qui ne saurait atteindre à la hauteur où Marie est placée.

3e SUBDIVISION. — SUR L'ENSEIGNEMENT DES SAINTS PÈRES ET DES CONCILES.

1° SAINTS PÈRES. Mais, nous dit-on encore, l'Eglise des premiers siècles ne crut-elle pas devoir user de sobriété et de réserve dans les hommages qu'elle rendait à Marie, de peur que, dans ces temps où les esprits étaient

encore imbus des superstitions païennes, on ne vînt à confondre une créature si privilégiée et si sainte avec la Divinité même? Quand il en serait ainsi, M. C. F., quand j'accorderais qu'une telle précaution fût alors nécessaire, ne faudrait-il pas avouer qu'elle cessa bientôt après de l'être lorsque le paganisme et ses erreurs eurent disparu devant la lumière de l'Evangile? Mais est-il vrai que l'Eglise, même à son origine, ait été aussi réservée qu'on le prétend dans les témoignages de sa piété envers la Mère de Dieu? Pour répondre à cette question, faisons parler les faits; et parce que la brièveté d'un discours ne permet pas de les rapporter tous, choisissons dans l'histoire des temps reculés un fait éclatant qui puisse faire juger de tous les autres, qui réunisse, pour ainsi dire, en un seul point toute la tradition primitive, et nous montre d'un coup d'œil quels furent, dès le commencement, à l'égard de la bienheureuse Vierge et de son culte, les sentiments du clergé et des peuples de l'Orient et de l'Occident, des pasteurs, des docteurs, des souverains pontifes et des conciles. Ecoutez, M. F.

Le quatrième siècle venait de finir : Nestorius était monté sur le siége de Constantinople, et sa foi n'étant point encore suspecte, il gouvernait en paix cet immense troupeau, que les Grégoire de Nazianze et les Chrysostome avaient nourris du lait de la plus saine doctrine. Tout à coup l'hérésiarque, caché sous la peau de brebis, se décèle du haut de sa chaire épiscopale, et, dans le temple du Seigneur, Nestorius fait entendre ces étranges paroles : « Ne disons pas que Marie soit la Mère de Dieu, de peur que nous ne paraissions faire de cette Vierge une déesse : *Ne faciat Virginem deam* (Nestor., *Serm.* v, ap. Mercat., p. 30), ou que nous ne ressemblions aux païens, qui donnent des mères à leurs dieux : *Ergo excusabilis gentilitas matres diis subintroducens.* » (Nestor., *Serm.* I, p. 5.) A ces mots, l'auditoire fidèle, que l'hypocrisie de ce langage ne peut tromper, éclate en murmures; une voix courageuse accuse hautement l'évêque impie de blasphème; les prêtres et le peuple sortent en foule du lieu saint, et le troupeau abandonne le pasteur; Constantinople est dans le trouble et l'alarme, comme dans les calamités publiques. Bientôt le bruit de l'outrage fait à Marie se répandant au loin, tout le monde chrétien s'ébranle : l'Afrique, avec le grand Cyrille d'Alexandrie, pousse un cri d'indignation; l'Asie et l'Europe y répondent; le saint pape Célestin assemble les évêques d'Italie, et, à leur tête, foudroie l'hérésie naissante et son auteur.

2° Conciles. Ce n'est pas assez : un concile général est convoqué à Ephèse; les chefs des églises y accourent de toutes parts; et là, dans cette basilique fameuse qui déjà portait le nom de Sainte-Marie, deux cents évêques, présidés par les légats du Saint-Siége, représentant la catholicité entière, invoquant la doctrine de tous leurs prédécesseurs depuis les apôtres, prononcent l'anathème et la sentence de déposition contre l'audacieux novateur qui ose attenter à la gloire de la Mère de Dieu. L'assemblée ne se sépare que bien avant dans la nuit. Mais, ô zèle, ô foi vive de ces premiers temps! tout le peuple veillait aux portes de la basilique dans l'attente d'un jugement qui lui paraissait devoir décider de toute la religion. (*Epist. Cyr. Concil.*, t 3, col. 574.) A peine la victoire de Marie est-elle proclamée, que la ville retentit d'applaudissements et de cantiques d'allégresse; les Pères du concile sont reconduits chez eux en triomphe; on brûle des parfums sur

leur passage; des feux et d'innombrables flambeaux allumés attestent la joie universelle et donnent à cette nuit mémorable l'éclat d'un beau jour. Qu'ajouterai-je enfin? L'anathème porté contre Nestorius fut répété aussitôt par toutes les églises de la chrétienté, comme il l'a été depuis par tous les siècles; des temples magnifiques s'élevèrent et furent dédiés sous l'invocation de la divine Mère; les fêtes déjà nombreuses qui se célébraient en son honneur se multiplièrent encore; et la piété envers elle devint le signe distinctif auquel on reconnut les vrais fidèles. Tels sont, M. F., les exemples de la sainte et vénérable antiquité. Je demande maintenant si le culte que nous rendons à Marie est une dévotion puérile et nouvelle.

Que ne puis-je, pour vous en faire mieux comprendre l'excellence, citer ce qu'en ont dit les plus anciens Pères, ces pieux et savants hommes que le paganisme admira, devant qui les hérésies pâlirent, et que toute la catholicité révère : les Irénée, les Basile, les Ephrem, les Epiphane, les Augustin, les Jérôme, les Ambroise!

Mais pourquoi tant insister sur les témoignages et les monuments de ces siècles reculés? L'Eglise de nos jours est-elle moins assistée de l'Esprit-Saint, moins infaillible dans sa doctrine et dans son culte que celle d'autrefois? ou plutôt, n'est-ce pas toujours une seule et même Eglise, se perpétuant avec les âges, et également incapable d'erreur dans tous les temps? Or, qui peut se dissimuler aujourd'hui son zèle pour la gloire de Marie? Comptez, si vous le pouvez, les prières et les supplications qu'elle lui adresse dans toutes les parties de sa liturgie, les fêtes qu'elle a instituées en son honneur, les temples et les autels qu'elle a consacrés sous son nom dans tous les lieux de la terre, les grâces et les faveurs qu'elle prodigue à ceux qui se dévouent spécialement à l'honorer.

II^e^ POINT.

LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE EST FONDÉ SUR LES MOTIFS RATIONNELS LES PLUS GRAVES.

1^re^ SUBDIVISION. — MOTIF DE JUSTICE.

Le premier de ces motifs est un motif de *justice*, pris de la dignité singulière et de l'élévation sans égale de Marie. Je sais qu'à proprement parler, il n'y a de grand que Dieu, et qu'à lui seul appartient essentiellement l'honneur et la gloire : *Soli Deo honor et gloria.* (I *Tim.*, I, 17.) Mais il plaît à ce grand Dieu de glorifier aussi ses créatures faites à son image; et il veut qu'on les révère à proportion de ce qu'il les élève, les approche par quelque endroit de lui-même, et leur communique quelque portion de sa grandeur, de sa sainteté ou de sa puissance. De là le précepte de rendre à chacun l'honneur qui lui est dû : *Cui honorem, honorem.* (*Rom.*, XIII, 7.) De là les hommages que nous rendons aux saints comme aux amis de Dieu : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (*Ps.* CXXXVIII, 17), et aux anges comme aux ministres de ses volontés et à ses ambassadeurs auprès de nous : *Mittam angelum meum... observa eum.* (*Exod.*, XXIII, 20, 21.) Or, si tels sont les droits que donnent à de simples créatures les titres d'amis, d'envoyés, de représentants

de Dieu, quels seront les droits d'une créature privilégiée entre toutes les autres, qui, par une faveur ineffable et unique, a été choisie pour être la Mère de ce même Dieu ; qui a conçu dans son sein et produit de son pur sang un Dieu-Homme; qui l'a porté enfant dans ses bras et l'a nourri de son lait; qui a dirigé et soutenu ses premiers pas; qui, en vertu de l'autorité maternelle, a pu lui commander et l'a vu obéir en fils respectueux et soumis : *Et erat subditus!* (*Luc.*, II, 51.) J'avoue, M. F., que ce sont ici des merveilles qui surpassent de bien loin notre intelligence; et que ces prodigieux rapports entre un enfant Dieu qui obéit et une mère mortelle qui commande, ont de quoi confondre toutes les pensées de l'esprit humain. Mais il n'en est pas moins certain que ces rapports sont une suite nécessaire de l'Incarnation du Verbe, ce mystère fondamental du christianisme ; et qu'en se revêtant de notre nature dans les entrailles d'une vierge, celui qui par sa divinité est infiniment au-dessus de toute nature créée et de toute loi, s'est imposé à lui-même une obligation naturelle d'honorer, comme homme et comme fils, celle de qui il a daigné recevoir le jour : *Honora matrem tuam* (*Exod.*, XX, 12); obligation qu'il ne pouvait manquer de remplir dans toute son étendue, lui qui était venu pour accomplir toute justice et donner l'exemple de la plus parfaite observation de toute la loi : *Non veni solvere legem, sed adimplere.* (*Matth.*, V, 17.) Plus donc l'élévation qui résulte de là pour Marie est étonnante et incompréhensible à notre raison, plus cette même raison nous dit qu'il est juste que nous honorions celle à qui l'Homme-Dieu, notre modèle et notre maître, s'est fait un devoir de rendre l'honneur et l'obéissance même : *Erat subditus.* Ajoutez que ces sacrés rapports étant indissolubles et éternels, puisqu'il sera éternellement vrai que le Fils de Dieu est le fils de Marie, la gloire dont il la comble en cette qualité n'est pas passagère, mais éternelle ; et il veut qu'éternellement elle soit glorifiée dans le ciel par ses saints et ses anges. Comment donc l'Eglise militante et voyageuse de la terre, qui trouve toute sa consolation à répéter dans son exil les cantiques de l'immortelle Sion, refuserait-elle en ce point seul, et lorsqu'il s'agit de la mère de son époux, d'unir sa voix à celle de l'Eglise triomphante, sa sœur, et de prendre part aux concerts de la bienheureuse patrie? Oh! non, M. F., l'accord est parfait; le ciel et la terre se répondent et chantent à l'envi les louanges de Celle que des nœuds si étroits unissent au Sauveur qu'ils adorent : *Filiæ... beatissimam prædicaverunt... et reginæ... laudaverunt eam.* (*Cant.*, VI, 8.)

2e SUBDIVISION. — MOTIF D'AMOUR.

C'en est assez, M. C. F., sur le premier motif qui nous oblige d'honorer Marie et que j'ai appelé un motif de *justice;* le second est un motif d'*amour.*

1° ELLE EST NOTRE BIENFAITRICE. Sans exposer ici tous les titres de la plus parfaite et par conséquent de la plus aimable des créatures à notre amour, il en est deux qui doivent particulièrement toucher nos cœurs : elle est notre grande *bienfaitrice*, elle est notre *véritable mère.* Pour parler d'abord de ses bienfaits, est-ce assez de dire qu'ils sont immenses? ne faut-il pas avouer qu'ils sont, dans un sens, infinis? O vous, qui avez la foi, veuillez m'entendre. A qui sommes-nous redevables de tous les biens, si ce n'est à notre divin

Rédempteur, qui, voyant la malheureuse postérité d'Adam déchue de tous ses droits, enveloppée dans le crime et dans la disgrâce d'un père coupable, vouée sans ressource à des maux éternels, est venu s'offrir pour nous à la justice d'un Dieu irrité, et, en prenant sur lui notre châtiment, nous a rendu la vie, l'espérance et le salut? Or, ce Rédempteur à qui nous devons tout, n'est-ce pas Marie, après Dieu, qui nous l'a donné? Comment donc ne serait-il pas vrai qu'avec lui elle nous a donné toutes choses? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (*Rom.*, VIII, 32.) En le concevant dans son sein et le mettant au monde, elle a conçu la grâce, enfanté la miséricorde, répandu le torrent des bénédictions divines sur la terre. Oui, tout nous vient de Marie, puisque tout nous vient de Jésus. Ce sang précieux qui a coulé sur la croix pour l'expiation de nos péchés, et que nous buvons encore tous les jours, comme le breuvage d'immortalité, dans la coupe du salut, ce sang de la nouvelle et éternelle alliance a eu sa source dans le cœur et les veines de Marie. Cette chair adorable déchirée, immolée pour nous sur le Calvaire et devenue, dans l'Eucharistie, le pain vivant de nos âmes, le germe de la future résurrection de nos corps, est une portion de la chair et des entrailles de Marie. L'union ineffable de la Divinité avec notre faible nature, par laquelle Dieu est descendu jusqu'à l'homme et l'homme est élevé jusqu'à Dieu, a été formée dans le chaste sein de Marie, devenu le sanctuaire où s'est opérée la réconciliation du ciel avec la terre. Disons-le donc hautement, et que notre reconnaissance proclame une si étonnante merveille : le bienfait que nous devons à Marie, c'est le grand bienfait de Dieu même, le mystère de la rédemption du genre humain, dont elle a été non l'instrument aveugle, mais la libre et volontaire coopération. Nous fûmes rachetés, nous fûmes sauvés, du moment où cette glorieuse Vierge, donnant le consentement que Dieu, les anges, l'univers attendaient, prononça ces humbles mais efficaces paroles : « Qu'il me soit fait comme vous avez dit : » *Fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Luc.*, I, 38.) Dès lors nous eûmes un libérateur, l'enfer fut vaincu et le ciel ouvert à nos espérances ; il exista un Homme-Dieu, et tous les desseins d'une miséricorde infinie durent s'accomplir. Je le demande après cela, qu'ont fait pour notre salut toutes les autres créatures ensemble qui puisse entrer en comparaison avec ce qu'a fait Marie? Les prophètes ont annoncé le Sauveur, les anges ont célébré sa naissance ; le saint précurseur l'a montré au monde ; les apôtres et les évangélistes l'ont fait connaître à tous les peuples ; les ministres de l'Eglise, dans tous les siècles, nous prêchent sa parole, nous dispensent ses sacrements et ses mystères. Mais Marie a produit de sa substance ce Sauveur lui-même ; elle l'a nourri, élevé avec des soins et des sollicitudes qui ne peuvent s'exprimer, pour être notre victime ; et, entrant dans l'amour du Père pour les hommes, elle n'a pas épargné son Fils unique, elle a consenti à sa mort qui nous était nécessaire ; et, muette au pied de la croix, le cœur percé d'un glaive de douleur, elle l'a offert et sacrifié pour nous : *Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum.* (*Rom.*, VIII, 32.) Telle est, M. C. F., la part qu'elle a eue au grand ouvrage de notre rédemption. C'est ce qu'ont reconnu tous les saints Pères ; c'est ce qui a fait dire à saint Irénée qu'Eve avait perdu le genre humain, et que Marie l'a sauvé : *Ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata, et quemadmodum astrictum est morti genus humanum per virginem, salvaretur per virginem* (Iren. *Contr. hær.*, l. 5, c. 19, p. 316); à

saint Augustin, qu'une femme nous avait donné la mort, et qu'une femme nous a rendu la vie : *Per feminam mors, per feminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus* (Aug. *De Symb.*, tom VI, *col.* 571. Tertullien exprime la même pensée. *De carn. Christi*, n. 17); — à Tertullien, que nous avons été retirés de l'abîme par le même sexe qui nous y avait précipités : *Ut quod per ejusmodi sexum abierat in perditionem, per eumdem sexum redigeretur in salutem.* (Tertul. *De carn. Christi*, ibid.) Eh ! que dit autre chose l'Esprit-Saint lui-même, lorsqu'il annonce, dès l'origine du monde, qu'une femme écrasera la tête du serpent, c'est-à-dire détruira toute la puissance de l'enfer : *Ipsa conteret caput tuum?* (*Gen.*, III, 15.) Voilà les bienfaits tout divins de cette auguste Vierge, et nous n'y répondrions que par une noire ingratitude ! et ce ne serait pas une partie de notre religion, de faire éclater notre reconnaissance et notre amour envers Celle à qui nous devons, selon le langage de saint Cyrille (Voyez dans la 1re partie, p. 19, le texte de saint Cyrille, tiré du tom. III des *Concil.*, col. 583), et la religion même, et la connaissance du vrai Dieu, et tous les priviléges de l'adoption divine en Jésus-Christ ! Ce dernier mot me rappelle que Marie n'est pas seulement notre grande bienfaitrice, mais qu'elle est encore notre Mère.

2° Elle est notre mère. Oui, M. C. F., la même adoption qui nous fait enfants de Dieu, nous fait aussi enfants de Marie. Souffrez que je développe en peu de mots ce profond et touchant mystère; que je vous montre, à vous qui êtes grands selon le monde, les fondements d'une plus solide grandeur, d'une noblesse plus haute que celle qui vient d'une longue suite d'aïeux et de la plus illustre naissance. Par un effet admirable de l'incarnation du Verbe dans le sein d'une Vierge, celui qui était dans l'éternité le Fils unique du Père : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris* (*Joan.*, I, 18.), est devenu, dans le temps, le premier-né d'une multitude innombrable de frères : *Primogenitus in multis fratribus.* (*Rom.*, VIII, 29.) Ces heureux frères d'un Dieu incarné, c'est nous, chrétiens; lui-même il nous a donné ce doux et glorieux nom : *Vade ad fratres meos.* (*Joan.*, XX, 17.) Or, Jésus-Christ, n'étant pas moins le fils de Marie par son humanité qu'il est par sa divinité le Fils du Très-Haut, nous ne serions ses frères qu'à demi, si nous n'étions associés à cette double filiation divine et humaine; si nous n'avions, en qualité de chrétiens, un même père et une même mère avec lui. Aussi n'a-t-il voulu nous laisser à cet égard aucun doute; car, de même qu'avant de monter aux cieux, il nous a dit, dans la personne des premiers disciples : Je monte vers mon père et le vôtre; *Ascendo ad Patrem meum et patrem vestrum* (*Joan.*, XX, 17), de même, avant de mourir, il nous a dit, dans la personne du disciple bien-aimé : Voilà votre mère, en montrant la sienne : *Ecce mater tua.* (*Joan.*, XIX, 27.) O la touchante parole ! Et nous voudrions la rendre vaine ! et nous méconnaîtrions la Mère que notre Sauveur expirant nous donne ! cette divine Mère que le ciel se glorifie d'avoir pour reine ! cette Mère si tendre, qui ne se contente pas de nous adopter pour ses enfants, mais qui, au moment de ses plus cruelles douleurs, sur le Calvaire, nous enfante, d'une manière ineffable, par les entrailles de sa charité, dans le sang et la mort de son premier-né, immolé pour nous en holocauste ! Ah ! prenons garde, M. C. F.; si nous ne voulons pas avoir Marie pour mère, nous ne sommes plus ni les frères de Jésus-Christ, ni par conséquent les enfants de Dieu, ni les héritiers de son

royaume, destinés à une éternelle vie, puisque Marie, ou la nouvelle Eve, est la seule véritable mère de tous ceux qui vivent éternellement : *Mater cunctorum viventium.* (*Gen.*, III, 20.) Mais, d'autre part, quelle inconséquence et quel outrage, si, en l'avouant pour notre mère, nous lui refusions le respect et l'amour qui lui sont dus, nous affections à son égard une odieuse indifférence et demeurions étrangers au culte que la piété filiale des chrétiens lui décerne ! O heureux mille fois ceux qui savent chérir cette Mère de miséricorde ! Quelle consolation ils goûtent à l'invoquer et à la bénir ! quelles beautés ravissantes ils découvrent dans la contemplation de ses vertus ! mais, surtout, quels fruits précieux ils retirent de son intercession, devenue pour eux le canal de toutes les grâces, et comme une source intarissable de biens !

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Ex diversis.)

PLAN

LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE EST FONDÉE

Subdivisions	Subdivisions
1. Sur son éminente dignité.	4. Sur son ineffable bonté.
2. Sur les rapports intimes qu'elle a avec la Divinité.	5. Sur les fruits inappréciables qu'on en retire.
3. Sur sa puissance.	6. Sur notre intérêt propre.

TEXTE.

Invenisti gratiam apud Deum. (Luc., I, 30.)

La dévotion à Marie est aussi ancienne que le christianisme. Des monuments de la plus haute antiquité nous montrent que les premiers fidèles se firent un devoir de célébrer des fêtes en son honneur, et lui rendirent un culte au-dessus de celui de tous les autres saints. En effet, cette Vierge auguste, n'ayant au-dessus d'elle que Dieu et voyant à ses pieds tout ce qui n'est pas Dieu, a droit aux plus grands hommages de notre part, et nous ne saurions jamais trop l'honorer, pourvu que nous ne lui rendions pas le culte suprême qui n'appartient qu'à la Divinité.

1re SUBDIVISION. — SUR SON ÉMINENTE DIGNITÉ.

Elle est la Mère de Dieu, dignité incomparable qui surpasse infiniment toutes les dignités des anges et des hommes, comme le soleil efface par sa splendeur les plus vives clartés des étoiles ; dignité qu'aucune bouche humaine ne pourra jamais bien exprimer, qu'aucun esprit créé ne pourra jamais bien comprendre. Les plus sublimes intelligences elles-mêmes osent à peine l'envisager, et sont aussitôt frappées d'étonnement et saisies de frayeur. Or, si nous aimons réellement le Fils, n'est-il pas bien juste que

nous ayons aussi une tendre dévotion envers sa sainte Mère? Et, lorsque nous voyons que Jésus-Christ a eu pour elle tant de respect, tant de déférence, tant d'amour, pourrions-nous être ses vrais disciples, ses fidèles imitateurs, si nous n'éprouvions que de l'indifférence pour cette sublime créature, qu'il a lui-même distinguée et glorifiée par-dessus toutes les autres? Voyez ce qui se passe dans le monde : quels hommages ne rend-on pas aux princesses, aux mères des rois! Et les chrétiens pourraient-ils oublier la Mère de Jésus-Christ, la Mère de Dieu? Soyons donc pénétrés des plus vifs sentiments de respect, de confiance, d'amour pour Marie. Plus sa dignité est grande, plus nous devons nous attacher à elle et l'invoquer avec ferveur.

2e SUBDIVISION. — SUR LES RAPPORTS INTIMES QU'ELLE A AVEC LA DIVINITÉ.

Fille bien-aimée du Père éternel, et, après Jésus-Christ, le plus doux objet de ses complaisances, elle a été ornée de tous les dons célestes. Le trésor de richesses spirituelles que le Seigneur a répandues en elle a été si abondant que les saints Pères ne trouvent pas de termes pour nous en donner une assez haute idée. Son âme, disent-ils, a été le centre de toutes sortes de bénédictions, et ils l'appellent le miroir des lumières de Dieu, le diadème de la beauté, la couronne des grâces : *Intellectuale paterni luminis speculum... diadema pulchritudinis... corona gratiarum.* (Andr. Cret., *Serm.* 1, *de Assumpt.* — *Serm.* 2, *de Nativ.*) Elle est donc, après Jésus-Christ, la plus parfaite ressemblance du Père, plus accomplie à ses yeux et plus aimable que toutes les créatures ensemble. Mère du Fils, comme nous l'avons déjà dit, et aussi véritablement sa mère que les mères ordinaires sont mères de leurs enfants, parce qu'elle a enfanté dans le temps celui que le Père engendre de toute éternité, elle a été aussi l'Epouse du Saint-Esprit, non pas seulement comme les autres vierges, qui méritent à peine d'être alliées à ce divin époux quant à l'âme; Marie lui a été unie, quant au corps, de la manière la plus noble et la plus pure, et cela non pour produire seulement des actions de vertu, mais le Seigneur lui-même des vertus. On peut donc dire avec un saint Père que Marie a été comme le complément et le couronnement de la sainte Trinité : *Maria universum sanctæ Trinitatis complementum.* (Hesych., *Hom.* 2, *de B. V.*)

Or, cette triple alliance avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne nous donne-t-elle pas la plus haute, la plus sublime idée de Marie, en nous inspirant pour elle la plus grande vénération? Peut-on concevoir rien de plus beau que d'avoir été initié, pour ainsi dire, aux conseils de l'éternelle Sagesse, que d'avoir contribué de sa personne à l'accomplissement de ses magnifiques desseins pour le salut du genre humain? Or, telle a été la gloire de Marie. Que si le respect, la confiance, l'amour doivent se proportionner à la grandeur, à l'élévation, aux belles qualités de ceux qui en sont l'objet, quelle dévotion ne devons-nous pas avoir pour la Vierge, qui seule, dans l'ordre de la création, forme un rang à part, qui n'aura jamais et ne peut pas même avoir d'égale! Aussi, tout ce qu'il y a de plus grand dans le ciel n'approche d'elle qu'en tremblant; les plus hauts séraphins se prosternent à ses pieds. Et nous, qui ne sommes que poussière, ne devons-nous pas nous estimer heureux qu'elle daigne nous admettre au nombre de

ses serviteurs, qu'elle nous permette de chanter ses louanges et de lui exposer nos humbles requêtes?

3e SUBDIVISION. — SUR LE PUISSANT CRÉDIT QU'ELLE A DANS LE CIEL.

Elle en est la reine et la reine toute-puissante, parce que son fils, qui lui a été si parfaitement soumis pendant tout le temps de sa vie mortelle, ne saurait lui rien refuser, maintenant qu'elle est dans la gloire. Demandez, ma mère, lui dit-il, et tout vous sera accordé. Demandez, ou plutôt commandez tout ce qu'il vous plaira. Comment pourrais-je, en effet, détourner de vous ma face, lorsque vous élevez vers mon trône ces mains si pures, qui m'ont porté dans mon enfance! *Pete, Mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* (III Reg., II, 20.) Telle est la haute faveur dont Marie jouit auprès de son divin Fils, qu'un seul mot de sa bouche, qu'un seul de ses soupirs vaut plus à ses yeux que les plus ardentes supplications de tous les saints ensemble, et qu'elle peut, par ses prières, ce que Dieu peut par sa puissance, comme l'a dit un Père de l'Eglise : *Quod Deus imperio, tu prece, Virgo, potes.* Bien que sa toute-puissance dans le ciel ne soit pas absolue et indépendante comme celle de Dieu, et que ce ne soit qu'une toute-puissance d'intercession, *omnipotentia supplex*, elle n'en est pas moins efficace, parce que si, comme on le dit ordinairement, les prières d'une mère sont des ordres, quelle ne doit pas être la force des prières d'une mère telle que Marie auprès d'un fils tel que Jésus! Aussi, saint Pierre Damien ne craint pas de dire que, lorsqu'elle demande quelque chose en notre faveur, elle semble moins supplier que dicter des lois, et qu'elle a plutôt l'air d'une reine que d'une sujette : *Non rogans, sed imperans; Domina, non ancilla.* (Pet. Dam. *Serm., de Nativ. B. M. V.*)

Bien plus, au jugement des plus célèbres docteurs de l'Eglise, Dieu ne nous accorde jamais aucune grâce que par l'entremise de Marie; de telle sorte qu'il faut nécessairement nous adresser à elle, si nous voulons obtenir quelque faveur céleste. Le divin Sauveur, pour honorer sa sainte Mère, a voulu qu'elle fût médiatrice entre lui et nous, et que, de même que nous n'avons accès auprès du Père éternel que par son Fils, de même aussi nous n'eussions accès auprès du Fils que par sa Mère. J'aurais ici à copier une multitude de passages des saints Pères qui attestent cette vérité. En voici seulement quelques-uns des plus expressifs : « O vierge Marie, s'écrie saint Ildefonse, tous les biens que la souveraine Majesté a résolu de nous accorder passent par vos mains, car c'est à vous qu'ont été confiés tous les trésors et tous les ornements de la grâce : *Omnia bona quæ illis summa Majestas decrevit facere, tuis manibus, o Maria, decrevit commendare; commissi quippe sunt tibi thesauri et ornamenta gratiarum.* (S. Ildeph.) » — « Vous êtes la dispensatrice de toutes les grâces, et notre salut est en vos mains, dit encore saint Bernardin de Sienne : *Tu dispensatrix omnium gratiarum; salus nostra in manu tua est.* (S. Bernard., Sin.) » Mais c'est surtout saint Bernard, ce serviteur si zélé de Marie, que je me plais à citer. « Dieu, nous dit-il, a mis en Marie la plénitude de tout bien, et par conséquent, si nous avons quelque espérance de salut, si nous obtenons quelques grâces, c'est d'elle que nous les tenons; elle est comme le jardin de ses délices, d'où s'exhalent tous ses parfums, c'est-à-dire tous les dons de sa

grâce;» et il conclut par ces paroles remarquables : « Telle est la volonté de celui qui a réglé que nous obtenions tout par Marie» : *Sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam.* (S. Bern., *Serm. de Aquæduct.*) L'Eglise ne nous insinue-t-elle pas la même chose, lorsque, dans les antiennes qu'elle adresse à Marie, elle l'appelle notre vie, notre consolation, notre espérance? *Vita, dulcedo, et spes nostra, salve.* (*Antiph.*) Donc, comme le dit encore saint Antonin, aspirer aux faveurs célestes sans l'intercession de Marie c'est prétendre voler sans ailes. Nous avons donc recours à vous, ô Vierge sainte, intercédez pour nous, ô sainte dame, maîtresse, reine du ciel et de la terre : *Intercede, hera, domina, et regina, et mater Dei pro nobis.* (S. Athan.) Avec le secours de votre puissante protection, nous ne risquons jamais de nous perdre.

4e SUBDIVISION. — SUR SON INEFFABLE BONTÉ.

Reine toute-puissante, la Vierge est aussi une reine de bonté et de miséricorde. La loi de clémence et de douceur est toujours sur ses lèvres, et jamais elle ne repousse ceux qui s'adressent à elle avec confiance. Lorsqu'elle vivait sur la terre, sa pensée la plus chère, la plus habituelle, était de venir au secours des malheureux; et maintenant qu'elle puise à la source des trésors célestes, combien cette volonté qu'elle a de nous faire du bien n'a-t-elle pas dû recevoir de nouveaux accroissements? La miséricorde, c'est son apanage, c'est son essence, en quelque sorte. Le royaume de Dieu, selon la remarque du célèbre chancelier Gerson, se compose de ces deux choses : la justice et la miséricorde. Jésus-Christ en a fait comme deux parts; il s'est réservé le domaine de la justice et il a cédé celui de la miséricorde à Marie. Pour mieux nous représenter cette tendresse de la Vierge envers tous ceux qui l'invoquent, le Saint-Esprit nous la dépeint sous l'emblème d'une belle olive : *Quasi oliva speciosa in campis.* (*Eccli.*, XXIV, 19.) L'olive est le symbole de la paix, de la clémence, de la douceur. Or, Marie est pleine d'indulgence pour ses dévoués amis, et elle ouvre le trésor de sa miséricorde à quiconque se recommande à sa protection. Jamais personne n'a imploré son assistance en vain. Et saint Bernard, dans la ferveur de son zèle pour Marie, intimement convaincu que jamais aucune prière n'est montée jusqu'à elle sans qu'elle l'ait exaucée, et que jamais elle n'a délaissé ceux qui ont eu recours à elle dans leurs besoins, ne craint pas de dire : « Je consens, ô Vierge Marie, qu'on ne parle plus de votre miséricorde, s'il se trouve quelqu'un qui, après vous avoir invoquée, ait souvenance qu'il n'ait pas été secouru : *Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, qui in necessitatibus te invocatam meminerit defuisse.*» (S. Bern., *Serm. de Assumpt.*)

Quelle que soit donc la grandeur et la sainteté de cette puissante Reine, et quel que soit le nombre des iniquités dont nous nous sommes rendus coupables, ne craignons pas de nous présenter devant elle; car, plus elle est sainte et élevée, plus elle se montre douce et affable au pécheur; et plus elle nous voit pauvres et enfoncés dans le vice, plus les entrailles de sa miséricorde sont émues en notre faveur. Que notre confiance en Marie soit donc sans bornes, puisque nous savons que sa bonté égale sa puissance. Elle peut tout ce qu'elle veut, et elle ne veut que notre bien, que notre salut. Quel gage admirable de tendresse ne nous a-t-elle pas donné, lorsque, mal-

gré les déchirements de son cœur maternel, elle a consenti, comme le Père éternel, à l'immolation de son divin Fils pour la rédemption du genre humain! Ainsi elle a aimé le monde! *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.* (*Joan.*, III, 16.) Que ne fera-t-elle pas pour ne pas voir périr ceux qu'elle a, en quelque sorte, aimés plus que la vie de son Fils? Malheur donc et malheur pour une éternité entière à celui qui, dans cette vie, pouvant se prévaloir de sa miséricorde, ne le fait pas et se perd ainsi par sa faute!

5e SUBDIVISION. — SUR LES FRUITS INAPPRÉCIABLES QU'ON RETIRE DE CETTE DÉVOTION.

Nous pouvons lui appliquer ces paroles de la Sagesse, que tous les biens nous viennent avec elle : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* (*Sap.*, VII, 11.) Et ici, quel long et magnifique tableau n'aurions-nous pas à dérouler des grâces et des faveurs les plus signalées obtenues par la dévotion à Marie! « Comptez, dit un pieux auteur (Arvisenet, *Memoriale vitæ sacerdotalis*), comptez, si vous le pouvez, combien la dévotion à Marie a consolidé de royaumes! combien elle a conservé d'empires! à combien d'armées elle a donné la victoire! à combien d'hérésies elle a mis fin! Comptez, si vous le pouvez, de combien de périls la dévotion à Marie a délivré ceux qui l'ont pratiquée! Combien de malades elle a guéris! combien d'hommes elle a délivrés des flammes, des horreurs de la guerre, de la famine, de la peste!... Que de tribulations, que d'angoisses, que de maux de tout genre cette dévotion bienfaisante a fait cesser! » Voilà pour les biens du corps. Et pour ceux de l'âme, qui sont infiniment plus précieux, que de grâces, que de vertus n'a-t-on pas obtenues par la dévotion à Marie! C'est à elle que tant de pécheurs doivent leur conversion, et tant de justes l'heureux don de la persévérance finale; c'est par elle que tant d'orgueilleux ont appris l'humilité, tant d'avares le détachement des richesses, tant de libertins l'amour de la pureté. C'est par elle que tant d'aveugles ont trouvé la lumière, que tant d'endurcis ont senti se fondre la dureté de leur cœur; c'est par elle enfin que tant d'âmes sont entrées dans le ciel. Adressez-vous donc à Marie, priez, servez fidèlement cette auguste Vierge, notre unique refuge, notre asile, notre appui, le rempart des chrétiens, le salut du monde, comme l'appelle saint Epiphane. « Venez à moi, vous dit-elle, vous qui m'aimez, et soyez comblés des biens dont je suis la source; mon esprit est plus doux que le miel; l'héritage que je prépare à mes enfants surpasse en délices le rayon du miel le plus excellent: *Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum.* (*Eccli.*, XXIV, 27.)» — « J'aime ceux qui m'aiment, nous dit-elle ailleurs, et ceux qui sont diligents à me chercher me trouveront. J'ai en mon pouvoir les richesses, la gloire, l'abondance, pour enrichir ceux qui s'attachent à moi et les combler de biens : *Ego diligentes me diligo.* (*Prov.*, VIII, 17.) » Oh! si cette dévotion à Marie était fortement enracinée dans le cœur de tous les fidèles, quel heureux changement nous verrions s'opérer partout! Le vice disparaîtrait bientôt de la terre pour faire place à l'aimable règne de la piété et de la vertu.

6e SUBDIVISION. — NOTRE INTÉRÊT PROPRE.

Êtres fragiles et à la fois immortels, nous avons des intérêts de deux sortes, ceux du temps, qui finissent avec la vie, et ceux de l'éternité, qui durent autant que Dieu même. Or, pour commencer par ces derniers, comme les plus importants, c'est la doctrine constante des saints qu'on ne se sauve pas sans l'assistance de Marie. Ecoutez saint Bernard : Dieu, nous dit-il, ayant renfermé dans le sein de cette Vierge le prix entier de notre rédemption et la plénitude de tout bien, nous n'avons ni espérance, ni grâce, ni salut que par elle : *Si quid spei in nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare.* Saint Anselme ne craint pas d'affirmer que quiconque est abandonné de Marie périra inévitablement : *Necesse est ut pereat.* D'autres nous la représentent comme l'unique dispensatrice des trésors de Jésus-Christ ; d'autres comme notre médiatrice nécessaire auprès du divin médiateur. Mais que peut-on ajouter à la belle expression de saint Epiphane, qui la nomme le commun propitiatoire de l'univers : *Commune mundi propitiatorium?* Le grand évêque de Meaux n'a donc fait que répéter le langage de toute la tradition lorsqu'il a dit cette parole frappante : « Qu'en vertu d'un décret immuable de la sagesse divine, Marie contribuera éternellement à toutes les opérations de la grâce pour le salut des hommes. » Ainsi c'est le sentiment, non de quelques panégyristes enthousiastes, mais des plus graves et des plus savants docteurs comme des plus grands saints, qu'elle est la perpétuelle coopératrice de notre salut, et que la grâce n'opère rien en nous sans sa participation. Invoquez-la donc, vous tous qui ne voulez pas périr et qui aspirez à une immortelle vie. Ames justes et ferventes, invoquez Marie, afin qu'elle vous soutienne dans la voie étroite et escarpée de la justice, et que, montant de vertus en vertus, vous parveniez à ce sommet de la montagne sainte où Dieu couronne ses élus. Ames tièdes et imparfaites qui traînez si lâchement le joug du Seigneur, invoquez Marie, afin qu'elle se hâte de ranimer votre langueur avant que Dieu ne vous rejette entièrement de sa bouche, et que votre cœur affadi, se lassant d'une piété sans goût et sans consolation, parce qu'elle est sans fidélité et sans amour, ne regrette les délices du crime et ne retourne, selon l'expression de l'Ecriture, à son vomissement. Et vous, pécheurs, qui, plongés dans l'abîme des plus honteux désordres, sentez l'horreur de votre état, mais désespérez d'en sortir ; qui ne croyez plus à la possibilité de rompre des chaînes si pesantes et de vaincre des habitudes si invétérées, recourez à Marie ; avec son secours, tout vous deviendra possible : vos ténèbres se dissiperont, le vice perdra pour vous ces charmes trompeurs qui vous ont séduits, la vertu vous fera sentir ses attraits bien plus puissants et plus doux, et vous retrouverez dans des mœurs plus pures la paix et le bonheur que vos passions n'ont pu vous donner. Et vous-même, ô impie, dont la perte semble inévitable, puisque vous êtes en guerre ouverte avec le ciel, s'il vous reste encore quelque pitié de vous-même, si quelquefois, à la pensée de l'affreuse alternative où vous êtes et de l'épouvantable problème que la mort viendra bientôt résoudre, vous ne pouvez vous empêcher de frémir et ne renoncez pas à prendre quelques mesures contre un éternel malheur, tournez aussi vos regards vers Marie ; et dans votre amère perplexité, n'hésitez pas à lui dire : O Vierge,

dont on raconte tant de merveilles, s'il est vrai que vous ayez un si grand pouvoir auprès de Dieu et qu'il ne rejette aucune de vos demandes, s'il est vrai qu'on ne se sauve que dans la foi des chrétiens et que l'incrédulité soit une déplorable erreur qui mène à une éternité de désespoir, obtenez qu'un rayon de cette foi divine, depuis si longtemps éteinte dans mon esprit, y luise de nouveau et me fasse retrouver la route hors de laquelle on se précipite et on se perd ; je reconnaîtrai à ce signe que vous m'avez exaucé, et. revenu de mes égarements, je n'oublierai jamais que je vous dois le plus grand des bienfaits. O impie! essayez : et quelque faible que soit cette prière, j'ose me rendre garant que, si la sincérité l'accompagne, elle ne sera pas inutile ; et peut-être serez-vous du nombre de ces heureux incrédules qui, touchés d'une grâce victorieuse, retirés comme par miracle du chaos de toutes les erreurs, passent des ombres de la mort dans les régions de la lumière et de la vie.

C'est ainsi que cette bienheureuse Vierge nous assiste dans tous les besoins de nos âmes. Mais daigne-t-elle aussi, cette reine du ciel, prendre part à nos intérêts terrestres et périssables? Ah! elle est mère, et rien de ce qui touche ses enfants ne lui est étranger. Sa sollicitude, imitant celle du Père céleste, s'étend à toutes nos nécessités pour y subvenir, à tous nos périls pour les écarter, à tous nos maux pour les adoucir, à nos affaires et à toutes nos entreprises légitimes pour en favoriser le succès, autant que le demande ou le permet notre véritable bien. Entrerai-je ici dans un long détail de faits pour prouver ce que j'avance? Lisez, M. F., lisez les histoires des temps passés et les annales de l'Eglise, et voyez partout les fléaux détournés, les tempêtes apaisées, les malades guéris, les morts ressuscités, les armées ennemies vaincues, les villes et les empires sauvés par la protection de Marie. Parcourez cette grande capitale et les provinces de ce royaume ; voyez cette multitude de temples et de sanctuaires consacrés sous son nom dans les cités et les bourgades, sur les rivages de nos mers et sur les écueils qui les bordent, dans le fond des vallées et sur la cime des montagnes ; demandez à quelle occasion ils ont été construits, et vous apprendrez que chacun d'eux est un monument de quelque signalée faveur obtenue par l'intercession de Marie, de quelque éclatant prodige opéré par sa puissance. Nommez-moi ces fêtes si nombreuses instituées en son honneur, qui remplissent tout le cours de l'année, et où elle est invoquée sous tant de dénominations diverses, comme la dispensatrice de la victoire, l'arbitre de la paix, la reine de miséricorde, la ressource assurée de tous les besoins; et je vous montrerai qu'elles sont autant de témoignages solennels de la reconnaissance du monde catholique pour la chrétienté tant de fois délivrée miraculeusement, ou de l'inondation des barbares, ou de l'oppression des musulmans, ou des schismes, des factions, des guerres intestines qui la désolaient, ou d'autres maux extrêmes qui menaçaient de la détruire.

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Ipsa conteret caput tuum et tu insidiaberis calcaneo ejus. (*Gen.*, III, 15.)

Ex illa dabo tibi filium cui benedicturus sum, eritque in nationes et reges populorum orientur ex eo. (*Id.*, XVII, 16.)

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri, quia fecisti viriliter et confortatum est cor tuum eo quod castitatem amaveris. Ideo et manus Domini confortavit te, et ideo eris benedicta in æternum. Et dixit omnis populus : fiat, fiat. (*Judith*, XV, 10, 11.)

In omni gente quæ audierit nomen tuum, magnificabitur super te Deus Israel. (*Id.*, XXXI, 31.)

Surrexit Rex in occursum ejus, adoravitque eam et sedit super thronum suum, positusque est thronus Matri Regis quæ sedit ad dexteram ejus. (III *Reg.*, II, 19.)

Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. (*Ps.*, XLIV, 10.)

Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia. (*Prov.*, VIII, 18.)

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. (*Id.*, XXXI, 29.)

Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus. (*Id.*, *ibid.*, 31.)

Oleum effusum nomen tuum... Trahe me; post te curremus in odorem unguentorum tuorum. (*Cant.*, I, 2, 3.)

Ego ex ore Altissimi prodivi... Ego in altissimis habitavi, et thronus meus in columna nubis. (*Eccli.*, XXIV, 5, 7.)

Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris et agnitionis et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. (*Id.*, *ibid.*, 24.)

NOUVEAU TESTAMENT.

Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. (*Luc.*, I, 30.)

Beatam me dicent omnes generationes; quia fecit mihi magna qui potens est. (*Id.*, *ibid.*, 49.)

Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti. (*Id.*, XI, 27.)

Dicit Mater Jesu ad eum : Vinum non habent. (*Joan.*, II, 3.)

Cum vidisset ergo Jesu Matrem et discipulum stantem quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. (*Id.*, XIX, 26, 27.)

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus. (*Apoc.*, XII, 4.)

II. SS. PÈRES.

PREMIER SIÈCLE.

Sicut primus Adam formatus fuit ex terra antequam esset maledicta, ita secundus formatus est ex terra virginea nunquam maledicta. (S. Andreas, apost., *apud Abdiam Babylon.*)

DEUXIÈME SIÈCLE.

Vult Mariam Deus omnium bonorum esse principium. (S. Irœn., *L.* 5. *contr. Valent.*, *c.* 3.)

Sicut Eva seducta est ut effugeret Deum ; sic Maria suasa est obedire Deo, uti virginis Evæ virgo Maria fieret advocata. (*Id.*, *Adv. hær.*, l. 5, c. 19.)

TROISIÈME SIÈCLE.

O mulier, in mulieribus benedicta, te confugimus. (Origen., *Hom.*)

Qui est perfecte christianus non amplius vivit ipse, sed in ipso vivit Christus, et ideo de eo dici potest Mariæ : *Ecce filius tuus.* (*Id.*, *in Joan.* 19.)

Decet te matrem regeneratricem cognominare, eo quod ex te prodiit rex Dominus ac Deus noster. (S. Athan., *in Serm. de Deipara.*)

Soror etenim nostra est Maria. (*Id., in Ep. ad Epict.*)

Salve dilectionis Dei, thesaure. (S. Method., *Orat. in hypap.*)

O sanctissima Deipara te obnixe vocamus ut nostri jugem ac perpetuam habere memoriam velis. (*Id., de Purif. B. Virg.*)

QUATRIÈME SIÈCLE.

Spes desperantium, portus naufragantium, et auxilio destitutorum unica adjutrix. (S. Ephrem., *de Laud. Virg.*)

Sancta Dei Genitrix, desiderabilissimum nomen; nihil est firmius tropæum quam tuum auxilium! Tu enim abstulisti omnes lacrymas a facie terræ; tu creaturam replesti omni genere beneficii. (*Id., Orat. ad Deip.*)

Per te cœleste regnum nos consecuturos esse speramus; te nostræ salutis auxiliatricem habemus. (*Id., ibid.*)

Ne diffidas, peccator, sed in cunctis Mariam sequere et invoca quam voluit Deus in cunctis subvenire. (S. Basil., *De Annunt. B. V.*)

Post Deum sola spes nostra. (*Id., ibid.*)

Sit vobis tanquam in imagine descripta vita beatæ Mariæ, de qua velut in speculo refulsit forma virtutis. (S. Ambr., *L. de Virg.*)

CINQUIÈME SIÈCLE.

Veneramur salutis auctricem, quæ dum auctorem suum concepit de cœlo, nobis Redemptorem præbuit in terra. (S. Hieron., *De Assumpt.*)

Tu es spes unica peccatorum, Maria; in te nostrorum est expectatio præmiorum. (S. Augustin., *Serm. de Annunt.*)

Per feminam mors, per feminam vita, per Evam interitus, per Mariam salus. (*Id., De Symb. ad catech.*)

SIXIÈME SIÈCLE.

Cur non mons sublimis Maria quæ, ut ad conceptionem æterni Verbi pertingeret, meritorum verticem supra omnes angelorum choros usque ad solium Deitatis erexit? Mons quippe in vertice montium fuit, quia altitudo Mariæ supra omnes sanctos refulsit. (S. Gregor. Pap., *L. 1. Reg.*)

SEPTIÈME SIÈCLE.

Nemo qui salvus fiat nisi per te, o beata Virgo! nemo qui liberetur a malis nisi per te, nemo est cujus misereatur gratia nisi per te. (S. Germ. Constant., *Serm. de B. V.*)

Si tu nos deserueris, quidnam de nobis fiet, o sanctissima Deipara, spiritus et vita christianorum! (*Id., ibid.*)

Potiorem ad placandam iram judicis invenire non possumus quam te, quæ meruisti Mater existere ejusdem Redemptoris et judicis. (S. Ildephons., *Serm. de Assumpt.*)

HUITIÈME SIÈCLE.

Serviamus semper tali Reginæ quæ non derelinquit sperantes in se. (V. Beda, *Hom. de Sancta Maria.*)

Maria est civitas refugii omnibus confugientibus ad eam. (S. Joan., Damasc., *Orat. de Assumpt.*)

Devotum tibi esse, o beata Virgo, est arma quædam habere quæ Deus iis dat quos vult salvos fieri. (*Id., ibid.*)

DIXIÈME SIÈCLE.

Ave, Maria, electa insignis inter filias. (S. Yves., *in Explic. Salut. evang.*)

ONZIÈME SIÈCLE.

Omnes amat beata Virgo, amore invincibili quos in ea et per eam Filius ejus et Deus summa dilectione dilexit. (S. Petr. Dam., *Serm. de Nat. B. M.*)

Perpendite quam debitores simus beatissimæ Dei Genitrici, quantasque illi post Deum de nostra redemptione gratias agere debeamus. (*Id., ibid.*)

In manibus ejus sunt thesauri miserationum Domini. (*Id., ibid.*)

Data est illi omnis potestas in cœlo et in terra, nihil illi impossibile cui possibile est relevare in salutis spem desperantes. (S. Anselm., *De Laud. Virg.*)

DOUZIÈME SIÈCLE.

Quæramus gratiam et per Mariam quæramus, quia quod quærit invenit, et

frustrári non potest. (S. Bernard., *Serm. de Nat. B. V.*)

Ad Mariam recurre... exaudietur et ipsa pro reverentia sua... filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ. (*Id., ibid.*)

Beata Virgo plane omnium nostrum mater. (Rupert., Tuit. *L.* 13 *in Joan.*)

TREIZIÈME SIÈCLE.

Regina es misericordiæ, quia non est in hac vita sic desperatus, sic miser cui non impetres misericordiam salutarem, si ad tuum declinaverit regimen. (S. Bonavent., *in Stim. div. amoris.*)

Non præsumat aliquis Deum se posse habere propitium, qui benedictam Matrem offensam habuerit. (Guillelm. Paris., *in Rhet. cœl.*)

In omni periculo potes salutem obtinere ab ipsa gloriosa Virgine. (S. Thomas, *opusc.* 8.)

QUATORZIÈME SIÈCLE.

Veni electa mea et ponam in te thronum meum. Communicasti mihi quod homo sum, communicabo tibi quod Deus sum. (Guarricus. Abb., *Serm.* 1 *de Assumpt.*)

QUINZIÈME SIÈCLE.

Non fuit talis filius, non fuit talis Mater. (S. Laur. Justin. *L.* 2, *de Laud. Virg.*)

Perfectissima Dei imago, ab ipso Deo, summa arte et singulari providentiad epicta. (S. Antonin., archiep. florens., *in Ps.* 44.)

In causa desperatissima obtinuit inter Deum et hominem quod voluit. (*Id.*, Tit. 15, c. 19.)

Ipsa est arcus fœderis sempiterni positus in nubibus cœli, ut non interficiatur omnis caro. (S. Bernardin. Senens., *Serm.* 1 *de glorioso nomine Mariæ*, art. 1, c. 3.)

(Voir des passages différents sur cette matière, au *Panorama des Prédicateurs*, t. II, p. 245.)

III. THÉOLOGIE.

1° DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

Le culte que l'Eglise rend à la sainte vierge Marie est fondé sur les mêmes motifs que celui qu'elle rend aux autres saints, avec cette différence que le premier est supérieur, quoiqu'il diffère essentiellement du culte que l'on doit à Dieu.

En effet, si tous les saints peuvent intercéder pour nous et si Dieu daigne écouter leurs prières, combien, à plus forte raison, est digne de notre confiance celle qui a été bénie entre toutes les femmes et qui, en consentant à devenir Mère de Dieu, est devenue, dit saint Irénée, la cause du salut pour tout le genre humain: *Maria vero obediens et sibi et universo generi humano causa facta est salutis.* (Adv., hær., l. 3.) Aussi est-elle l'objet d'un culte particulier dans l'Eglise, qui l'a toujours regardée comme notre *avocate* auprès de Dieu: *Ut virginis Evæ, virgo Maria fieret advocata*, (Id., ibid., c. 19), célébrant ses titres, ses vertus et sa gloire. Toutes les générations l'ont appelée et l'appelleront bienheureuse, parce que le Tout-Puissant a fait de grandes choses en elle: *Eccebeatam me dicent omnes generationes, quia fecit mihi magna qui potens est.* (Luc., I, 34; (le cardinal Gousset. *Theolog. dogm.* t. II.)

2. RAISONS DE CE CULTE.

1° Ces raisons sont: que la sainte Vierge est la plus parfaite de toutes les créatures, la reine du ciel et de la terre, des anges et des hommes, et la Mère de Dieu, et que par cette auguste qualité, elle a une union intime avec Dieu, la plus intime après l'union hypostatique, c'est-à-dire de la deuxième personne de la sainte Trinité avec la nature humaine: d'où il suit que nul saint, quelque grand qu'il soit, ne peut entrer en parallèle avec elle, et qu'après Dieu, au-dessous duquel elle est infiniment, il n'y a rien au monde de si grand que cette très-parfaite créature. *Solus supra te Deus, infra te omne quod non est Deus.* (S. Bern.)

2° La plénitude de la grâce de la sainte Vierge, dont il ne faut pas d'autres preuves que le témoignage de Dieu même, qui l'a déclarée *pleine de grâce*, par le ministère de l'ange. Il savait ce qu'il lui en avait donné, et cet éloge extraordinaire marque sans doute une sainteté extraordinaire et nous engage conséquemment à avoir une révérence et une dévotion très-particulières envers la sainte Vierge.

3° Ce qui doit nous porter à cette dévotion, c'est l'exemple des plus grands saints et même de Jésus-Christ, le Saint des saints : car qui ne sait qu'un saint Augustin, un saint Dominique, un saint Thomas d'Aquin, un saint Bernard, un saint Ildefonse, un saint Laurent Justinien, un saint Bernardin de Sienne, un saint Anselme et une infinité d'autres saints ont eu une dévotion toute singulière envers l'incomparable Mère de Dieu ? Qui ne sait que Jésus-Christ, tout grand, tout majestueux, tout Dieu qu'il est, l'a honorée par les soumissions, les déférences et les obéissances qu'il a bien voulu lui rendre pendant tout le cours de sa très-sainte vie ? *Et erat subditus illis* (Luc., II, 51.)

4° Le consentement unanime des fidèles à rendre à Marie tous les honneurs qu'on peut rendre à une créature et qu'on doit à la plus parfaite de toutes les créatures, à mettre leur confiance en sa protection, à avoir recours à elle dans tous leurs besoins; le zèle que fait paraître l'Eglise à inspirer cette dévotion à ses enfants, à lui rendre un culte particulier, à honorer tous ses mystères, à instituer tant de fêtes en son honneur, à dédier sous son nom tant de temples et d'autels, et à établir tant de congrégations et de confréries qui ont pour but de la servir et de l'honorer ; une infinité de miracles que Dieu fait tous les jours en faveur de ceux qui ont recours à la sainte Vierge : toutes ces choses, dis-je, sont autant de démonstrations de la solidité de cette dévotion.

5° Notre propre intérêt doit nous obliger à cette aimable dévotion. Marie est toute-puissante auprès de Dieu : car qu'est-ce que Dieu peut refuser à la Mère de son Fils ? Qu'est-ce que Jésus-Christ peut refuser à sa Mère ? Marie donc obtient infailliblement tout ce qu'elle demande. Mais, comme elle peut tout obtenir pour nous, elle est aussi très-disposée à le faire, lorsque nous avons recours à elle : *Nec facultas ei deesse potest, nec voluntas.* (S. Bern., *Serm. 1 de Assumpt.*) Elle est notre mère. Jésus-Christ expirant sur la croix l'assura lui-même à son disciple saint Jean, lorsque lui recommandant Marie, il lui dit : Voilà votre mère : *Ecce mater tua.* (Joan., 19.) Car ce qu'il dit alors à saint Jean, il le dit dans sa personne à tous les fidèles. Or, quel motif de confiance n'est-ce pas pour nous que la sainte Vierge soit notre mère ? Toujours pleine de tendresse, de compassion et de bonté pour ses enfants, elle ne refuse jamais sa protection à ceux qui l'invoquent. Aussi l'Eglise l'appelle-t-elle la mère de miséricorde, *mater misericordiæ ;* le refuge des pécheurs, *refugium peccatorum ;* la consolation des affligés, *consolatrix afflictorum ;* et l'on regarde avec raison, comme une des causes et des marques les plus infaillibles de prédestination, la dévotion envers la très-sainte Mère de Dieu, parce qu'en effet elle n'abandonne jamais ceux qui ont confiance en elle. C'est pour cela que l'Eglise l'invoque dans toutes ses prières, et qu'elle emploie presque aussi souvent l'*Ave Maria* que l'Oraison dominicale, comme nous le montrerons ci-après en expliquant la Salutation angélique. Honorons donc, la très-sainte Vierge. Solennisons ses fêtes avec piété.

IV. TRAITS HISTORIQUES.

EXEMPLES DE DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

Rois de France. Charlemagne, non moins recommandable par les vertus qui font les saints que par les éminentes qualités qui font les grands princes et les héros, était pénétré d'une dévotion si tendre et si affectueuse envers la Mère de Dieu, qu'il portait toujours à son cou son image suspendue à une chaîne d'or. C'est à sa puissante intercession qu'il attribuait tous les suc-

cès dont furent couronnées les grandes entreprises qui ont rendu son règne si illustre. C'est dans la magnifique église qu'il fit construire en son honneur à Aix-la-Chapelle que ce grand prince se plaisait à rendre fréquemment ses hommages à la Mère de Dieu et à déposer à ses pieds son sceptre et sa couronne.

Les rois ses enfants se sont signalés par la même dévotion. Louis le Débonnaire portait toujours sur lui l'image de la sainte Vierge; et souvent pendant le jour, et même au milieu du divertissement de la chasse, il se retirait à l'écart pour lui rendre ses hommages à genoux devant cette image.

On sait qu'il n'est point de pratique de dévotion que saint Louis n'ait exercée envers la Mère de Dieu.

François Ier, pour réparer un outrage fait à une statue de la sainte Vierge, en fit faire une autre en argent et la porta lui-même à la place de l'ancienne, dans une cérémonie solennelle, où on lui vit répandre des larmes de dévotion.

Louis XIII a consacré sa personne et tout son royaume à l'auguste Marie, et a établi en mémoire de cette consécration et à l'honneur de la Reine des anges ces processions solennelles qui se font dans toute la France le jour de l'Assomption.

Louis XIV a confirmé la même pratique de dévotion par son exemple, et ses augustes successeurs en ont fait autant, en sorte que tous nos rois se sont fait honneur d'être les premiers serviteurs de la Reine du ciel.

Reines de France. Ce fut par la dévotion à Marie que sainte Clotilde obtint la conversion de Clovis, premier roi très-chrétien. Ce fut par la même dévotion que la vertueuse Blanche de Castille obtint la naissance de saint Louis, et la reine Anne d'Autriche celle de Louis le Grand. Sainte Jeanne de Valois, femme de Louis XII, consacra sa personne royale au service de la sainte Vierge et institua l'ordre de l'Annonciade, destiné spécialement à honorer les dix principales vertus de la Mère de Dieu: *sa chasteté, sa prudence, son humilité, sa foi, sa dévotion, son obéissance, sa pauvreté, sa patience, sa charité, sa compassion.* Marie Leczinska de Pologne, épouse de Louis XIV, employait ses mains bienfaisantes à travailler pour la décoration des autels de Marie et voulut que son cœur, après sa mort, reposât sous les auspices de Notre-Dame de Bon-Secours, à côté de son auguste père Stanislas, prince le plus hautement dévoué à la très-sainte Vierge. (Extr. de l'*Hist. de France*).

Peuples. Qu'on parcourre les diverses contrées du monde chrétien, on verra que tous les peuples ont, à l'envi, honoré la sainte Vierge d'un culte particulier.

En France, le grand nombre d'églises qui portent le nom de la sainte Vierge prouve assez combien elle y a été de tout temps vénérée. On remarque d'abord qu'elle est la patronne spéciale de la nation entière, et qu'ensuite la plupart des diocèses et la plupart des paroisses la reconnaissent pour leur titulaire principale ; les plus beaux temples lui sont consacrés, et les sanctuaires les plus célèbres sont sous son vocable.

En Espagne, on ne voit presque partout qu'emblèmes, qu'inscriptions, que statues et que monuments en l'honneur de Marie. On peut dire qu'il y a peu d'Espagnols qui n'en portent la livrée par quelque marque distinctive.

En Pologne, il existe un grand nombre d'églises célèbres consacrées à la Mère de Dieu, et particulièrement Notre-Dame de la Trinité à Cracovie ; le peuple y a toujours révéré l'image de Marie qu'y porta saint Hyacinthe, et n'a cessé de la regarder comme un asile assuré dans les temps malheureux.

Pour prouver combien la dévotion à la sainte Vierge est grande en Italie, il suffit de dire que, dans la seule ville de Rome, il y a quarante-six églises qui lui sont dédiées, et qu'il n'y a, dans ce pays religieux, aucun état, aucun peuple, qui n'ait multiplié, comme à l'envi, les monuments de sa piété envers la Mère de Dieu.

Il faudrait des volumes entiers, si on voulait citer les merveilles que la dévo-

tion à Marie a opérées dans les diverses parties de la chrétienté.

Jeunes serviteurs de Marie. Sainte Élisabeth de Hongrie, étant encore enfant, conservait tout ce qu'on lui donnait pour ses amusements, pour le remettre aux pauvres, leur demandant en retour de réciter l'*Ave Maria* pour elle.

Le bienheureux Alphonse Rodriguez se distingua dès sa plus tendre enfance par une dévotion extraordinaire envers la sainte Vierge.

Saint Bernardin de Sienne avait, dès son enfance, la coutume d'aller saluer tous les matins une image de la sainte Vierge qui était sur une des portes de la ville; et là, prosterné à genoux, il se dévouait à son service.

Sainte Thérèse s'était entièrement dévouée, dès son bas âge, à l'amour de la sainte Vierge. Sa tendresse pour cette divine Mère lui inspirait cent petites industries pour l'honorer.

Saint Vincent Ferrier fut, dès le berceau, d'une piété tendre envers la sainte Vierge.

Saint François Xavier honora toute sa vie la Mère de Dieu avec des sentiments pleins de révérence et de tendresse.

S. Liguori fut un des plus zélés serviteurs de Marie : on le comparait à saint Bernard pour la douceur de ses expressions et de ses sentiments envers la sainte Vierge. (*Année heureuse*).

(Voyez d'autres exemples au sujet qui suit : *Caractères de la dévotion envers la sainte Vierge.*)

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Celui-là ne s'éloignera pas de la vérité qui, en parlant de la sainte Vierge, en dira tout ce qu'on peut en dire de grand et de magnifique ; mais, quelque chose qu'il en puisse dire, il ne pourra, par son discours, répondre à la grandeur de son mérite et de sa dignité. (S. Basil. Seuleuc., *Orat. de Annunt. B. V.*)

Il n'y a personne, ô bienheureuse Vierge, qui puisse espérer son salut que par votre moyen, personne qui puisse obtenir miséricorde que par votre intercession. (S. Germ. Constant., *Serm. de B. Virg.*)

Il n'appartient qu'à Dieu de louer Marie comme elle le mérite. (*Id., ibid.*) (S. Andr. Cret., *Orat. de Dormit. Virg.*)

Cherchons la grâce et cherchons-la par Marie ; car elle trouve ce qu'elle cherche, et ne manque jamais d'obtenir ce qu'elle demande. (S. Bernard., *Serm. de Nativ. B. Virg.*)

C'est Marie qui est notre médiatrice; c'est par elle, mon Dieu, que nous avons reçu votre miséricorde, c'est par elle que nous recevrons chez nous Notre-Seigneur Jésus-Christ. (*Id., Serm. 9 de Assumpt.*)

Nous avons besoin d'un second médiateur auprès du médiateur Jésus-Christ, et il n'y en a point qui nous soit plus utile que Marie. (*Id., Serm. 2 de Adventu.*)

Si vous suivez Marie, vous ne vous détournerez pas du droit chemin ; si vous la priez, vous ne tomberez point dans le désespoir ; si vous pensez à elle, vous ne vous égarerez point ; si elle vous conduit, vous ne vous lasserez point ; si elle vous est favorable, vous arriverez heureusement à la vie éternelle. (*Id., de Aquæductu.*)

Celui qui servira dignement la Vierge, sera justifié et sauvé, mais celui qui négligera son service mourra dans ses péchés. (S. Bonavent., *in Psalt.*)

Marie est la médiatrice de notre salut. (*Id., in Spec.*, c. 8.)

O Marie ! quelque misérable que soit un pécheur, vous avez pour lui des tendresses de mère, vous ne l'abandonnez point jusqu'à ce que vous l'ayez réconcilié à son juge formidable. (*Id., ibid.*)

Dieu peut faire un monde plus grand, mais il ne peut faire une mère plus grande en dignité que la Mère d'un Dieu. (*Id., ibid.*)

Marie, que tous les saints nomment reine de miséricorde et reine pleine de piété. (Guillem. Paris., *Rhetor. cæl.*, 1.)

Sa miséricorde n'a jamais manqué à personne qui y ait eu recours, et son humilité bienfaisante n'a rebuté personne qui se soit adressé à elle, quelque grand pécheur qu'il fût. (*Id., ibid.*)

En quelque danger que vous soyez, vous pouvez espérer votre salut par la ferveur et la protection de la glorieuse Vierge. (S. Thom., *Opusc.* 8.)

Ayant trouvé Marie on trouve tout le bien, car elle aime ceux qui l'aiment, et, ce qui est plus admirable, elle sert ceux qui lui rendent service. (Idiota., *Præfat. in Cant.*)

VI. COMPARAISONS.

MARIA VENERANDA.

1. Sicut sericum album auro substernitur, et ex ambobus vestis pretiosa contexitur, ita virginitati maternitas virginis jungitur, ut honor Deiparæ augeatur. (Miechov., *Discursus prædicab. Disc.* 117, n. 4.)

2. Sicut nulla creatura in tantum descendit humilitatis abyssum, ita nulla post Deum ascendit ad tantam gratiæ dignitatem ut Maria. (S. Bernardin., *Serm.* 5, *tit.* 1, *art.* 1, *c.* 3.)

3. Sicut veniente ad Salomonem regina Saba, non sunt allata ultra tam multa aromata corporalia ; ita veniente in mundum, Deipara, non sunt reperta unquam plura aromata spiritualia, id est, virtutes ac merita. (III *Reg.*, x, 10.)

4. Sicut sole oriente diffugiunt stellæ, ita ad dignitatem Mariæ obscuratur comparata sanctitas atque perfectio sanctorum. (Beirlinck., *Them.* 2. *in fest. Annunt.*)

5. Sicut est incomparabile, quod gessit, et ineffabile donum, quod percepit, ita et inæstimabile atque incomprehensibile præmium, et gloria, non dico inter cæteras sacras virgines, verum etiam ultra omnes sanctos, quam promeruit. (S. Ildeph., *Serm.* 2 *de Assumpt.*)

6. Sicut non decuit humanam naturam assumi a Verbo, nisi pulcherrime et incomparabiliter decoratam ; ita nullatenus decens fuit, personam humanam effici Dei Matrem, nisi speciosissime et gloriosissime ornatam. (Dionys., Carthus, *L.* 1 *de Laud. Virg.*)

VII. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS DE NOTRE DÉVOTION ENVERS LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Cette dévotion est : 1° solide dans ses principes ; 2° sainte dans ses pratiques ; 3° salutaire dans ses effets.

1. Solide dans ses principes. Elle repose sur l'autorité : 1° de l'Ecriture, 2° de l'Eglise, 3° des saints Pères, 4° des miracles, 5° de la raison, qui nous dit qu'une créature, par sa qualité de Mère de Dieu, élevée à la plus haute dignité imaginable, a droit à notre respect, à notre vénération, par conséquent à notre culte : *Cui enim dixit aliquando angelorum : Mater mea es tu. Mira res in sublimi contemplor Mariam locatam. Omnis natura est a Deo orta, et omnis natura Dei ex Virgine.* (S. Anselm., *De excellent., Virgin.*, c. 2.)

2. Sainte dans ses pratiques. Parce que : 1° le culte que nous lui rendons est un devoir de religion qui tend à Dieu et qui y retourne comme à sa source ; 2° que les prières qu'on lui adresse sont saintes : 3° que toutes nos pratiques de dévotion nous rendent plus parfaits et plus saints.

3. Salutaire dans ses effets : 1° Parce qu'elle nous soutient dans les tentations et nous garantit des piéges de l'ennemi du salut ; 2° parce que, d'après les saints, elle est le signe le plus certain de notre prédestination et, par conséquent, la voie la plus sûre pour parvenir au bonheur éternel.

MOYENS POUR HONORER EFFICACEMENT LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

1° L'invoquer ; 2° l'aimer ; 3° l'imiter.

Invocation. Sur quoi deux écueils à éviter : 1° trop de confiance dans sa protection en nous montrant présomptueux ; 2° trop peu de confiance dans cette même protection.

Amour. 1° Amour mêlé de respect parce qu'elle est la Mère de Dieu ; 2° amour plein de tendresse et de confiance parce qu'elle est notre mère et une mère de miséricorde.

IMITATION. 1° Ce que nous devons imiter dans la sainte Vierge : ses *vertus* et la *perfection* de sa sainteté. 2° Pourquoi nous devons l'imiter ; pour avoir part comme elle au bonheur éternel. (Bourdaloue, *Sermon sur l'Assomption.*)

VIII. THÉOLOGIE MYSTIQUE.

1. SOURCE DES GRANDEURS DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

1. SA MATERNITÉ DIVINE. Saint Thomas s'exprime ainsi au sujet de ce titre inénarrable : *Beata Virgo Maria ex hoc quod est Mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam ex infinito bono quod est Deus. et ex hac parte non potest aliquid melius esse Deo.* (*P. P. q.* 25, *ad.* 4.) Saint Bernard avait dit : *Ista est Virginis nostræ gloria singularis et excellens prærogativa Mariæ, quod filium unum eumdemque cum Deo Patre meruit habere communem.* (*Hom. sup. Missus est.*)

2. LE MARTYRE DE SON CŒUR. Ce martyre fut si douloureux, que saint Anselme va jusqu'à dire : *Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum, leve fuisse, aut potius nihil comparatione eorum quæ ipsa est passa.* (*De excellent. Virg.*; t. I, *Serm.* 61, *art.* 3, *c.* 2.)

Saint Bernard ajoute : *Tantus fuit ejus dolor quod si in omnes creaturas, quæ dolorem pati possunt, divideretur, omnes subito interirent* (*ut supra*). D'où Suarez enseigne que dans le ciel, la bienheureuse vierge Marie a le front ceint d'une auréole qui la distingue des autres martyrs, car elle en est la reine. (*In Deip.*)

3. LA GRANDEUR DE SON AMOUR POUR DIEU. Cet amour fut tel dès le premier instant de sa vie, que jamais aucun ange n'en éprouva de semblable ; il n'eut jamais d'interruption ; il fut identifié avec son âme comme le fer s'identifie au feu : c'est l'enseignement de saint Ildefonse : *Quæso vos, o filii, imitamini signaculum fidei vestræ beatam Mariam quam velut ignis, ita in ea Spiritus Sancti flamma videatur, nec sentiatur nisi tantum ignis amoris.* (*In Serm.* 1 *de Assumpt. B. V.*) Suarez en conclut que l'acte d'amour qui termina sa vie fut à lui seul plus méritoire que tous les actes des anges et des saints.

Ceci ne doit pas surprendre, car sainte Catherine de Gênes, embrasée des feux de l'amour divin, déclara que si une seule goutte de cet amour tombait dans l'enfer, elle en ferait un paradis et changerait les démons en anges ; or, l'amour divin de la bienheureuse vierge Marie étant incomparablement plus parfait que celui de cette sainte, qui peut calculer son efficacité et son mérite ? (Gasparus Tausch., *in Matre doloris.* l. III, c. 4, § 1

4. LA PERFECTION DE SON CORPS ET DE SON AME. Cette perfection fut si grande, qu'aucune créature ne l'a jamais atteinte : *Quia licet alioqui gratia non detur secundum naturalium donorum proportionem, in beata Virgine tamen, sicut summa ei propter maternitatem perfectio debebatur, ita omnino decebat ut proportionatum gratiæ fundamentum, adeoque perfectissima anima corpusque concederetur.* (Suarez et alii theolog.)

2. RAISONS DE L'HYPERDULIE OU DE LA SUPÉRIORITÉ DE MARIE SUR LES ANGES ET LES SAINTS.

La bienheureuse vierge Marie, par la plénitude de grâces dont elle a été comblée et par la perfection de ses vertus, a excédé en mérite les anges et les saints.

Les saints docteurs assignent quatre causes à cette prérogative :

1° Elle approcha de plus près la source des grâces, qui est Jésus-Christ, et pour cela elle en reçut davantage.

2° Elle fut beaucoup plus aimée de Notre-Seigneur Jésus-Christ que les autres saints, ce qui a fait dire à saint Jérôme : *Sicut in Dei comparatione nemo bonus, ita et in Matris Dei comparatione nulla creatura invenitur perfecta quamvis virtutibus innumeris comprobetur.* (*In Ep. ad Paul. et Eustoch.*)

3° Elle a été semblable à son divin Fils autant qu'il lui a été possible de l'être. Quelle plénitude de grâces en elle !

4° Le mérite de ses actions atteignit

dès le principe de sa vie le plus haut degré, et à chaque moment de son existence, elle reproduisait cette perfection par la pureté de son intention.

De ces principes, les saints Pères ont conclu que puisque la bienheureuse vierge Marie a surpassé les saints en grâce et en prérogatives, elle les surpasse également dans la puissance d'intercession. De là la raison fondamentale du culte d'*hyperdulie*.

3. Règles concernant l'excellence de la bienheureuse vierge Marie.

1re Règle : Toutes les grâces qui ont été accordées aux saints ont été, à un degré plus parfait, accordées à la très-sainte Vierge. Cette règle est consignée en ces termes par saint Bernard : *Nihil est virtutis, quod ex te non resplendeat, et quidquid singuli habuere sancti, tu sola possedisti* (*Serm. 4 super Salve*); et par saint Jérôme : *Cæteris per partes gratia præstatur; Mariæ tota se infundit gratiæ plenitudo.* (*Serm. de Assumpt.*)

2e Règle : Marie est le canal de toutes les grâces : *Omnia quæ ad sanctitatem et dignitatem spectant, etsi nullum fundamentum aliud habeamus quam quod sine inconvenientia ei attribui possit, magnæ Dei Matri esse attribuenda; ita enim merito semper sensus communis fidelium ac piorum sensit, eo quod beata Virgo sit idea liberalitatis et beneficentiæ et communicationis ad extra quam Deus puræ creaturæ contulit.* (Gasparus Tausch., *in Matre doloris*, l. 1, c. 4.)

4. Moyens d'honorer la très-sainte vierge.

Le serviteur de Marie doit s'appliquer à l'honorer : 1° par l'amour, 2° le respect, 3° la confiance, 4° l'imitation, 5° le zèle à propager son culte.

1. Amour. 1° Amour *affectif*, par lequel nous nous réjouissons de sa gloire et de ses priviléges ; 2° amour *effectif*, par lequel nous aimons ses perfections et nous cherchons à en approcher.

2. Respect. 1° Respect *intérieur*, consistant dans la plus grande estime pour son excellence ; 2° *extérieur*, se traduisant en actions qui manifestent cette estime.

3. Confiance. Confiance pour qu'elle éloigne de nous tous les maux et pour qu'elle nous obtienne de Dieu tous les biens, selon cette exhortation que nous fait saint Bernard : *Quidquid illud est quod offere et obtinere paras, Mariæ commendare memento, si non vis sustinere repulsam. Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est, hæc tota ratio spei meæ. Dico vobis, si pie a nobis pulsata, si pie fuerit invocata, compatietur nobis, non deerit necessitati nostræ. Siquidem nec facultas ei deesse poterit, nec voluntas, quoniam Regina cœlorum est, misericors est, et Mater misericordiæ.* (S. Bernard., *in Serm. de Nat. B. V.*)

4. Imitation. Imitation de la bienheureuse Vierge dans toutes ses vertus, selon ces belles paroles d'un pieux auteur : *Virginis est cultus pulcherrimus optima vita;* et ces autres de saint Ildefonse : *Vera laudatio cordis imitatio est operis.* (S. Ildephons., *Serm. de Assumpt.*)

5. Propagation du culte de la très-sainte vierge. Par des discours, des exhortations, des lectures, des distributions de médailles et d'images, la récitation du Rosaire, l'association aux diverses confréries établies en son honneur. (Lohner., *Hyperdulia Mariana.*)

IX. COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE APPLIQUÉ AU SUJET.

Principes spéciaux.

1. circonscription du sujet.

Ce sujet est des plus communs. Il n'est pas de prédicateur qui n'ait son sermon sur la dévotion à la sainte Vierge : c'est dire combien il est important. Mais s'il est commun et important, il est d'un autre côté fort vague. La difficulté est de savoir le réduire et le préciser. On ferait plus de vingt sermons sur cette matière. Il faut donc se borner à en traiter un point saillant, si on veut le faire avec fruit.

2. invention.

Ce sujet embrasse deux parties : 1° la

partie dogmatique et morale du culte de Marie ; 2° la partie polémique.

1. Dogme et morale. 1° Les grandeurs de la Mère de Dieu ; 2° les motifs qui nous portent à l'honorer ; 3° le soin qu'elle prend de notre salut ; 4° ses titres de médiatrice et d'avocate ; 5° sa puissance et les effets de sa protection ; 6° nos devoirs envers cette auguste reine, notre mère.

2. Polémique. 1° Réfutation des erreurs des hérétiques au sujet du culte de Marie ; 2° réfutation des prétextes et des préjugés des mauvais chrétiens, concernant ce qu'ils appellent excès de la dévotion envers la sainte Vierge ; 3° règles qui précisent le culte dû à la Mère de Dieu.

3. disposition.

1. Plan. Le grand maître dans la disposition du discours va nous servir de guide dans une matière si vaste. Voyez comme d'une matière si étendue il tire aussitôt une seule idée simple, qu'il féconde en la subdivisant ; cette idée, il ne craint pas d'avouer qu'il l'emprunte à saint Bernard.

Les caractères de la dévotion envers la sainte Vierge, dit-il, consistent d'après saint Bernard à 1° l'honorer; 2° l'invoquer ; 3° l'imiter. Or, c'est à ces trois devoirs que je m'attache, et voici en trois mots le partage de ce discours : 1° Il faut honorer la sainte Vierge, mais l'honorer judicieusement ; 2° il faut invoquer la sainte Vierge, mais l'invoquer efficacement ; 3° il faut imiter la sainte Vierge, mais l'imiter religieusement. (*Bourdaloue.*)

Voici un plan limité à la protection de la sainte Vierge.

1° La protection de la sainte Vierge est puissante.

2° Nous devons faire tous nos efforts pour obtenir cette protection. (*Houdry.*)

Celui-ci est plus étendu mais très-régulier : 1° La dévotion à la sainte Vierge est solide dans ses principes ; 2° sainte dans ses pratiques ; 3° salutaire dans ses effets. (*Anonyme.*)

On choisira entre ces différentes méthodes.

2. Confirmation. 1° L'Ecriture, 2° les saints Pères, 3° la tradition, 4° les livres ascétiques, 5° la théologie, 6° les faits miraculeux, 7° les sermonnaires de toutes les époques sont les sources où doit puiser l'orateur qui veut traiter solidement et avec fruit les sujets qui se rapportent au culte de la sainte Vierge. En donnant après chaque sujet une série de matériaux tirés de ces sources, nous croyons avoir rendues plus faciles les recherches et avoir rappelé à chaque pas la marche que doit suivre l'orateur qui écrit, comme celui qui improvise.

4. élocution.

Le style simple convient le mieux aux sermons qui traitent du culte dû à la sainte Vierge. De quoi s'agit-il en effet ? de louer, de porter les peuples à vénérer celle qui fut la plus simple et la plus humble des créatures ? Ce n'est pas que la richesse, l'harmonie et la noblesse doivent en être bannies ; ces caractères devront au contraire s'unir naturellement à la simplicité. Des peintures gracieuses, des narrations pleines de naturel, des effusions fréquentes, répandront le plus grand charme dans tout le discours.

Les sermons sur la sainte Vierge offrent les plus grandes difficultés : 1° parce que la vie de la Mère de Dieu est restée inconnue ; 2° parce que les sujets sont périodiquement les mêmes. On vaincra ces difficultés : 1° en puisant à pleines mains, pour enrichir le fond, dans la tradition et les écrits des saints Pères, dans les recueils d'exemples choisis, dans les livres ascétiques, dans les comparaisons ; en un mot, dans les riches matériaux que nous donnons après chaque sujet ; 2° en variant la forme par les grâces du style, le naturel des récits, l'onction et la chaleur des aspirations.

action.

Quand nous parlons de nos mères, nous n'avons pas l'air guindé, ni morose, ni emporté. Il y a sur notre visage un rayonnement de joyeuse tendresse, dans notre geste une douce aménité d'enfant qui est pleine de charmes. Est-il difficile de prendre ces formes en parlant de Marie, la meilleure des mères ? Toutes nos paroles n'ont qu'un but : accroître parmi nos frères sa vénération

et son amour. Une attitude respectueuse, un son de voix partant du cœur, aideront puissamment à ce résultat, et nous aurons rempli notre tâche.

X. TRAITÉS REMARQUABLES.

SS. PÈRES.

Les saints Pères ont presque tous parlé de la dévotion à la sainte Vierge, en traitant de ses mystères ou en faisant son éloge. Nous ne citerons ici que ceux qui ont fait des traités spéciaux sur cette dévotion.

Saint Pierre Damien. Dans son sermon sur la Nativité, il emploie des expressions si fortes sur le pouvoir de la sainte Vierge, que quelques esprits faibles en ont été blessés.

Saint Anselme. Son traité *De excellentia beatæ Virginis* contient les plus belles choses sur l'efficacité de l'intercession de la Mère de Dieu.

Saint Bernard. Il s'est appliqué dans toutes ses œuvres à étendre le culte de la Mère de Dieu. Ses sermons *De Assumptione*, *De Aquæductu*, *Super* Signum magnum, *De Nativitate*, sont des modèles pour exciter à la dévotion envers la sainte Vierge.

COMMENTATEURS.

Albert le Grand. Dans sa *Bibliotheca Mariana*, il établit par quarante raisons que nous devons être animés d'une singulière dévotion envers la Mère de Dieu.

THÉOLOGIENS.

Vega. Ce savant théologien, dans l'ouvrage qui a pour titre : *Theologia Mariana*, traite de tout ce qui regarde le culte de la sainte Vierge.

ASCÉTIQUES.

Saint Bonaventure. Ce grand serviteur de Marie parle avec onction et amour de la dévotion à la sainte Vierge dans ses deux ouvrages si estimés : *De Psalterio beatæ Mariæ virginis*, et *De Speculo beatæ Mariæ virginis*.

Spinelli. Son célèbre ouvrage *Thronus Deiparæ*, est des plus complets sur le culte de la sainte Vierge.

Poiré. Sa *Triple Couronne*, rééditée de nos jours par les Bénédictins de Solesmes, contient tout ce qu'on peut dire en l'honneur de la sainte Vierge et sur sa dévotion.

PRÉDICATEURS.

Justinus Miechoviensis. Ses *Discursus prædicabiles super Litanias lauretanas*, si peu connus en France, et si complets sous tout rapport, contiennent deux solides instructions sur la dévotion à la sainte Vierge, la 3e et la 213e.

Bourdaloue. Son sermon sur la dévotion à la sainte Vierge est des meilleurs.

Pour les contemporains, voir les remarquables discours de MM. les abbés Caffort et Boudot, et de Mgr Gignoux, évêque de Beauvais.

XI. PLANS DIVERS.

1er PLAN.

(d'Orléans.)

1er point. — fondements du culte de la sainte vierge.

1. La dignité de Mère de Dieu.
2. Ses éminentes perfections.
3. Sa qualité d'avocate.
4. Son crédit auprès de Dieu.

2e point. — caractère de ce culte.

1. Culte d'hyperdulie.
2. Culte d'imitation.

2e PLAN.

(d'Alègre.)

1er point. — fondements du culte de la sainte vierge.

1. Les principes de la foi l'autorisent et le prescrivent.
2. La pratique de l'Eglise l'inspire.

2e point. — caractères de cette dévotion.

1. Une dévotion de fidélité et d'imitation.
2. Une dévotion d'empressement et de confiance.

3e PLAN.

(Mac-Carthy.)

1er point. — le culte de marie est fondé sur les autorités de la foi.

1. Sur l'Ecriture.
2. Sur le Symbole.
3. Sur le témoignage des Pères et des conciles.
4. Sur l'autorité de l'Eglise.

2e point. — ce culte est fondé sur des motifs de raison.

1. Sur un motif de justice.
2. Sur un motif d'amour.

4e PLAN.

(Nepveu.)

1er POINT. — BASES DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

1. L'Ecriture.
2. La tradition.
3. Les miracles.
4. Les actes publics.

2e POINT. — SAINTETÉ DE CETTE DÉVOTION.

1. Honorer la sainte Vierge.
2. Imiter ses vertus.

5e PLAN.

1er POINT. — CETTE DÉVOTION EST SOLIDE DANS SES PRINCIPES.

Elle est fondée :

1. Sur la volonté de Dieu.
2. Sur la dignité de la sainte Vierge.
3. Sur l'autorité de l'Eglise.

2e POINT. — ELLE EST SAINTE DANS SES PRATIQUES.

1. Elle est à la gloire de Dieu.
2. Elle est sainte dans ses prières et ses pratiques.

3e POINT. — ELLE EST SALUTAIRE DANS SES EFFETS.

1. Elle nous fortifie et nous soutient.
2. Elle est la voie la plus sûre du salut.

6e PLAN.

(Lenfant.)

1er. POINT. — LA DÉVOTION A MARIE VIENT DE DIEU.

1. Dieu a glorifié Marie.
2. Dieu l'a proposée à notre vénération.
3. Dieu nous inspire le culte de Marie.

2e POINT. — CETTE DÉVOTION CONDUIT A DIEU.

Par voie :

1. D'invitation.
2. D'imitation.
3. D'intercession.

7e PLAN.

(M. l'abbé Saint Arroman.)

1er POINT. — LE CULTE DE MARIE PROTÉGE LES CROYANCES.

1. Nature de ce culte.
2. Faits.

2e POINT. — IL MAINTIENT LES BONNES MŒURS.

1. Son influence sur la morale.
2. Faits.

3e POINT. — IL INSPIRE LE GÉNIE.

1. Arts et lettres.
2. Stérilité de l'hérésie et de l'impiété.

2° PLANS POUR PRONES ET INSTRUCTIONS FAMILIÈRES.

1er PLAN.

(M. l'abbé C. Martin.)

MOTIFS DE NOTRE DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

1. Dieu l'a établie.
2. Les titres de la sainte Vierge l'exigent.
3. Nos intérêts nous y portent.

2e PLAN.

(Le même.)

1re CONSIDÉRATION. — TITRES DE LA SAINTE VIERGE A NOTRE VÉNÉRATION.

1. Son éminente dignité.
2. Ses mérites.

2e CONSIDÉRATION. — BIENFAITS DE LA SAINTE VIERGE.

1. Pendant notre vie.
2. A l'heure de notre mort.

3e PLAN.

HONNEURS DUS A LA SAINTE VIERGE.

Nous devons l'honorer :

1. Comme mère de Dieu.
2. Comme médiatrice d'intercession.

4e PLAN.

INVOCATION DE LA SAINTE VIERGE.

Nous devons l'invoquer :

1. Sans présomption.
2. Avec une tendre confiance.

5e PLAN.

IMITATION DE LA SAINTE VIERGE.

1re CONSIDÉRATION. — CE QUE NOUS DEVONS IMITER EN LA SAINTE VIERGE.

1. La perfection de sa sainteté.
2. La persévérance de sa sainteté.

2e CONSIDÉRATION. — POURQUOI NOUS DEVONS L'IMITER.

1. Pour glorifier Dieu.
2. Pour nous sauver.

6e PLAN.

(Sermonnaire flamand.)

1re CONSIDÉRATION. — C'EST UN DEVOIR POUR NOUS D'HONORER MARIE.

2e CONSIDÉRATION. — C'EST NOTRE INTÉRÊT ET NOTRE BONHEUR.

7e PLAN.

MOTIFS DE CONFIANCE ENVERS MARIE.

1re CONSIDÉRATION. — MARIE VEUT NOUS PROTÉGER.

2e CONSIDÉRATION. — ELLE LE PEUT ET ELLE LE VEUT.

XII. AUTEURS A CONSULTER.

SAINTS PÈRES.

S. EPHREM. — De Laud. B. V.
S. JÉRÔME. — Ep. ad Eustoch.
S. EPIPHANE. — De Laud. Virg.
S. AUGUSTIN. — Serm. 18 de Sanctis.
— Serm. 2 de Annunt.
S. ANDRÉ DE CRÈTE. — 2 Orat. de Dormit. B. V.
S. ILDEFONSE. — De Virginitate B. Mariæ.
— Serm de Assumpt.

S. Germain, patriarche de Constantinople. — Serm. de Præsent. Virg.
— Orat. de Zona Deip.
S. J. Damascène. — 3 Orat. de Nativ. B. V.
S. P. Damien. — Serm. 1 de Nativ. B. V.
S. Anselme. — De Excellentia B. V.
S. Bernard. — Serm. 1 de Assumpt.
— Serm. de Aquæductu.
— Serm. super *Signum magnum.*
— Serm. de Nat. B. V.
— Serm. super *Missus est.*
— Serm. super *Salve Regina.*
S. Bonaventure. — In Psalterio B. Virg.
— In Stimulo divini amoris.
— In Speculo B. Virg.
S. Thomas. — Opuscul.

ASCÉTIQUES ANCIENS.

Le savant Idiot, abbé de Celles. — De B. V. Contemplat.
S. Bernardin de Sienne. — De 12 privileg. B. Mariæ.
Guillaume de Paris. — L. de Rhetor. cœlesti.
Thomas a Kempis — De Invocat. B. M.
Eusèbe de Niemberbgius. — De amore erga Deiparam.
Recupitus. — De signis prædestinationis et reprobationis.
Léon X. — Diplom. pro eccl. Lauret.
Louis de Blois. — In Spec. spirit.
Pelprat de Temesvar. — In Stellario.
Justinus Miechoviensis. — Discursus prædicabiles. Disc. 213.
Drexellius. — In Rosis Marianis.
Fr. Arrias. — De imitat. B. V.
— Les vertus de Marie, traduit de l'espagnol.
Spinelli. — In Throno Deiparæ.
Sandœus. — Gemma mystica.
Poiré. — La Triple Couronne.
Nadasi. — In Anno Mariano.
Binet. — Des perfections de la sainte Vierge.
Segneri. — Véritable dévotion à Marie.
D'Argentan. — Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge. Confér. 23.
Crasset. — La dévotion envers la sainte Vierge établie et défendue.
Croiset. — Vie de la très-sainte Vierge.
Gobinet. — Instruction de la jeunesse. 2e part.
D'Orléans. — Instruction chrétienne sur la dévotion à la S. Vierge.
D'Herouville. — De imitatione Mariæ sanctissimæ Virginis.
Abelli. — Dévotion à la sainte Vierge.
Le Valois. — Entretiens intérieurs sur les mystères de la sainte Vierge.
Nepveu. — Réflex. chrét., t. 1.
M... — Solitude des Vierges. 3e méditation.
Galiffet. — L'excellence et la pratique de la dévotion à la sainte Vierge.
Boudon. — Dévotion à l'immaculée vierge Marie
Duquesne. — Grandeurs de Marie.
S. Liguori. — Les gloires de Marie.

ASCÉTIQUES CONTEMPORAINS.

M. l'abbé Carron. — Les jeunes dévots de Marie.
— Les vertus de Marie.
— Les pouvoirs de Marie.
M. l'abbé Pouget. — Histoire des principaux sanctuaires de la Mère de Dieu.
— Pèlerinages aux sanctuaires de la Mère de Dieu.
Mgr Gentilucci. — Vie de la très-sainte Vierge.
M. l'abbé Simon. — Marie, la gloire des femmes chrétiennes.
M. Gergerès. — Le culte de Marie.
M. l'abbé Turquois — Le culte de Marie présenté à l'esprit et au cœur.
M. l'abbé Vassel. — Manuel pratique des dévotions envers Marie.
M. l'ab. Sauceret. — Culte catholique de Marie.
— Figures bibliques de Marie.
Le R. P. Dominique — Excellence de Marie et de sa dévotion.
M. l'abbé Thiébaut — Fleurs choisies dans les litanies de la Ste Vierge.
Un sup. de sém. — Imitation de la Ste Vierge.
M. l'abbé Viard. — Marie, ses gloires et ses souffrances.
Le R. P. Stoger. — Marie sur le trône du ciel.
M. l'abbé Orsini. — Histoire de la Mère de Dieu.
M. l'abbé Begel. — Vie de la sainte Vierge.
Le R. P. Huguet. — Trésor historique des enfants de Marie.
N... — Manuel de l'archiconfrérie de N. D. des Victoires.
— L'amour de Marie.
M. l'abbé Dufour. — Elévations à Marie.

THÉOLOGIENS.

S. Thomas. — In Summa.
— In Opusc.
S. Antonin. — 4 part., tit. 5, c. 14.
Suarez. — T. 2, in 3 part. disput. 23, sect. 3.
Canisius. — De Deipara Virgine.
Salazar. — In c. XX Prov.
Vega. — In Theologia Mariana.

PHILOSOPHES.

M. Auguste Nicolas. — La Vierge Marie et le plan divin, nouvelles études sur le christianisme.

PRÉDICATEURS.

Drexellius. — In Rosis Marianis.
Carthagène. — Homil. de arcanis deiparæ Mariæ, 14.

Justinus Miechoviensis. — Discursus prædicab. super Litan. lauret., Disc. 213.
Cheminais. — Id.
Richard l'Avoc. — Id.
Bossuet. — Id.
Dom Jérome. — Id.
Bretonneau. — Id.
Houdry. — Id.
Lafiteau. — Id.
Perrin. — Id.
D'Alègre. — Id.
Griffet. — Id.
Le Chapelain. — Id.
Latour. — Id.
Fossard. — Id.
César Ribier. — Id.
Dessauret. — Id.
Bergier. — Id.
Beauregard. — Id.

PRÉDICATEURS CONTEMPORAINS.

Mac-Carthy. — Id.
Caffort. — Id.
Boudot. — Id.
Mgr Gignoux, év. de Beauvais. — Id.
M. l'abbé Combalot. — Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge.
Mgr Laurent, év. de Chersonèse. — Les mystères de la sainte Vierge exposés dans une série de sermons.
M. l'abbé Poussin. — Panégyriques de la sainte Vierge tirés des SS. Pères.

RÉPERTOIRES.

Labatha. — In Apparatu, tit. Maria.
Spanner. — Polyanthea sacra, tit. Maria.
Lohner. — Hyperdulia Mariana.
Houdry. — Biblioth. des Prédicateurs, t. XV.
C. Martin. — Panorama des Prédicat., t. II, p. 241.

MARIALIA.

Théoph. Reynaud — Nomenclator Marianus.
Binet. — Perfections de la sainte Vierge.
Crasset. — La dévotion envers la sainte Vierge établie et défendue.
Abelli. — Dévotion envers la sainte Vierge.
Boudon. — Dévotion à l'immaculée vierge Marie.
S. Liguori. — Dévotion envers Marie.

20 MAI

CARACTÈRES

DE LA

DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE

(Conférence par Lafiteau.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° 1. — PLAN

PREMIÈRE QUESTION.

EN QUOI CONSISTE LA DÉVOTION A LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

DEUXIÈME QUESTION.

POURQUOI NOUS RECOMMANDEZ-VOUS TANT LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE?... CETTE DÉVOTION EST-ELLE NÉCESSAIRE AU SALUT?

TROISIÈME QUESTION.

PAR OU SAVONS-NOUS QUE LA SAINTE VIERGE A UN SI GRAND CRÉDIT AUPRÈS DE DIEU?

QUATRIÈME QUESTION.

CETTE DÉVOTION EST-ELLE ANCIENNE?

CINQUIÈME QUESTION.

N'EST-CE PAS UNE DÉVOTION SUPERSTITIEUSE ET BONNE SIMPLEMENT POUR LE PEUPLE?

SIXIÈME QUESTION.

QUE DOIS-JE ESPÉRER D'UNE TELLE DÉVOTION ET QUE DOIS-JE FAIRE POUR LA PRATIQUER?

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Motifs et pratique.

(Voyez pour d'autres Matériaux le sujet qui précède.)

PREMIÈRE QUESTION.

EN QUOI CONSISTE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE?

RÉPONSE.

La dévotion à la très-sainte Vierge consiste dans les mêmes pratiques de piété qui constituent la dévotion envers les autres saints. Or, comme la dévotion envers tous les autres saints consiste à les invoquer, à les honorer et à les imiter, c'est aussi à invoquer, à honorer et à imiter la très-sainte Vierge, que consiste la dévotion que nous avons pour elle.

1° Invocation. Je dis d'abord que nous devons l'invoquer : sur quoi nous avons trois observations à faire. La première, que nous ne l'invoquons pas

comme la source des grâces, mais seulement comme leur canal. Ce n'est donc pas l'autorité du pouvoir, mais le crédit du pouvoir que nous reconnaissons en elle. Ce n'est pas elle, en effet, qui accorde les grâces et qui les donne de son propre fonds; mais elle les obtient. La seconde observation que nous avons à faire, c'est qu'elle entend nos prières et que Dieu lui fait connaître nos besoins. Car dès que l'Eglise a décidé que nous pouvons invoquer les saints, elle a décidé par là même qu'ils entendent nos prières; autrement il serait inutile de les invoquer; et si les saints ont connaissance des vœux et des prières que nous leur adressons, à combien plus forte raison devons-nous dire la même chose de celle qui est la reine des anges et des saints? La troisième, que la très-sainte Vierge est très-portée à écouter nos prières et à les faire exaucer. Elle est établie de Dieu comme la mère et la souveraine de tous les élus; c'est à Marie que l'Eglise applique ces paroles : Celui qui m'a créée et qui a reposé dans mon sein m'a dit prenez racine parmi mes élus : *Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi... In electis meis mitte radices.* (*Eccli.*, XXIV, 13.) C'est à elle aussi que l'Eglise applique cette consolante réponse : J'ai pris racine au milieu d'un peuple honoré de Dieu jusqu'à devenir son héritage : *Radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius.* (*Ibid.*, 16.) Aussi quelques saints Pères ont-ils paru persuadés que quand Jésus-Christ dit sur sa croix à saint Jean : « *Voilà votre mère* » (*Joan.*, XIX, 26), et à Marie : « *Voilà votre fils* » (*Ibid.*), il prétendit marquer que dans la personne de saint Jean il donnait à Marie tous les élus pour ses enfants.

2° Vénération. Je dis ensuite que nous devons l'honorer, et nous avons encore deux choses à remarquer touchant la vénération, l'honneur et le culte que nous lui rendons. L'une, que cet honneur ne s'arrête pas à elle, mais qu'il se rapporte tout à Dieu; aussi n'est-ce pas à elle que nous offrons les sacrifices et notre encens, mais à Dieu seul en son honneur; le culte que nous rendons à Marie n'est pas un culte absolu qui se termine à elle, c'est un culte relatif qui se rapporte à Dieu. L'autre, que comme ce culte se rapporte tout à Dieu, loin que Dieu en soit jaloux ni offensé, Dieu en est honoré. Aussi saint Augustin disait que c'est pour l'honneur du Fils que nous honorons la Mère : *Propter honorem Domini.*

3° Imitation. Je dis enfin que nous devons l'imiter. Ce doit même être là le capital de notre dévotion que de l'imiter, autant que nous pouvons, dans ses vertus. Notre dévotion serait fausse et illusoire si nous prétendions nous borner à l'invoquer et à l'honorer. Si nous pouvons tout par elle, elle ne peut rien sans nous.

DEUXIÈME QUESTION.

POURQUOI NOUS RECOMMANDEZ-VOUS TANT LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE? CETTE DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE EST-ELLE NÉCESSAIRE AU SALUT?

RÉPONSE.

Il est vrai qu'en soi il suffit de recourir immédiatement à Dieu; et il n'a besoin que de lui seul pour nous sauver; mais nous méritons si peu de lui, et par notre mauvaise vie nous avons quelquefois si peu de crédit auprès de

Dieu, que nous avons un très-grand besoin d'être secourus auprès de lui. Or, c'est ce secours que nous demandons à la très-sainte Vierge. Les anges et les saints peuvent beaucoup nous aider, et il est très-bon de recourir à leur puissante intercession ; mais le crédit de la très-sainte Vierge étant à lui seul plus grand que celui de tous les saints et de tous les anges ensemble, je dis que la dévotion qu'on a en elle est aussi incomparablement plus utile et plus salutaire.

Demandez donc si la dévotion à la très-sainte Vierge est nécessaire au salut, je réponds absolument parlant, que non ; et je réponds qu'elle devient en un sens comme nécessaire pour quelques-uns. Je m'explique. Absolument parlant, tous peuvent se sauver en s'adressant à Dieu seul ; mais puisque tous peuvent se sauver en s'adressant à Dieu seul, plusieurs ne se sauveraient pas s'ils ne s'adressaient à la sainte Vierge pour la supplier de les soutenir de son crédit auprès de Dieu. Quand donc j'insiste si fort dans toutes nos missions sur une tendre et constante dévotion envers la sainte Vierge, c'est que je sais ce que la religion nous enseigne de son grand pouvoir auprès de Dieu et du grand besoin que nous en avons.

TROISIÈME QUESTION.

PAR OU SAVONS-NOUS QUE LA TRÈS-SAINTE VIERGE A UN SI GRAND CRÉDIT AUPRÈS DE DIEU?

RÉPONSE.

Par trois endroits ; c'est qu'il n'en est point ni de plus solidement fondé, ni de plus universellement reconnu, ni de plus authentiquement avéré. Il est fondé sur la plus noble de toutes les prérogatives ; il est reconnu par les plus illustres témoignages ; il est avéré par les plus grands miracles.

C'est sur sa maternité divine que le grand crédit de Marie est fondé. Dès que Dieu a bien voulu la choisir pour devenir sa mère, il est vrai de dire qu'elle est de toutes les pures créatures celle que Dieu aime le plus et qu'il a le plus élevée. Or, si de toutes les pures créatures Marie est celle pour qui Dieu a le plus d'amour, il est évident qu'elle est aussi de toutes les pures créatures celle qui a le plus de crédit et de pouvoir auprès de Dieu.

Aussi n'est-il point de crédit plus universellement reconnu que le sien. Dans toutes les contrées de la terre le secours de Marie est imploré par tous les vrais fidèles. Que n'ont pas fait les papes pour nous donner la plus haute idée de son pouvoir auprès de Dieu? A peine est-il un seul mois dans l'année qu'ils n'aient comme consacré par quelque fête en son honneur. A peine est-il un seul temple où il n'y ait quelque autel qui lui soit dédié. Chaque jour, jusqu'à trois diverses fois, tous les chrétiens sont avertis par le son même des cloches de recourir à sa puissante intercession. Que n'ont pas fait les empereurs et les rois pour exalter son pouvoir auprès de Dieu? Combien ont-ils bâti d'églises et fondé de monastères en son honneur ! Quels trésors n'ont-ils pas affectés à ses autels? Quelques-uns ont mis leurs royaumes mêmes sous sa puissante protection. Pour ce qui est de tous les peuples catholiques, de tous les temps et de toutes les nations de la terre, par quelle foule d'éclatants témoignages n'ont-ils pas reconnu le pouvoir de Marie

auprès de Dieu? Parcourez, si vous le pouvez, toutes les différentes associations qu'ils ont érigées à sa gloire. Qui pourrait compter tous les vœux et les présents qu'ils vont tous les jours suspendre devant ses images? La dévotion à Marie est la dévotion de tous les vrais fidèles.

Ce qui a si fort accrédité son pouvoir dans l'esprit de tous les vrais catholiques, chez toutes les nations du monde, c'est la prodigieuse quantité de miracles que Dieu opère tous les jours par sa puissante intercession. Son crédit est, en effet, si grand auprès de son Fils adorable, que ce fut à sa prière qu'il opéra le premier de tous ses miracles pendant sa vie mortelle, et qu'il fit ce miracle quoique le temps de ses merveilles ne fût pas encore venu. Quand donc, à la prière de sa mère, Jésus-Christ changea l'eau en vin aux noces de Cana, non-seulement il changea l'ordre de la nature en opérant un si grand prodige; mais en cela même il changea encore l'ordre de sa providence, en faisant ce même prodige avant que l'heure de ses merveilles fût arrivée. Combien de malades reconnaissent et déclarent tous les jours avoir reçu la santé et la vie par son intercession! Combien de pécheurs invétérés dans le crime se disent redevables de leur amendement à sa puissante protection! S'adresser à elle avec une foi vive et animée, avec une confiance entière en ses bontés, avec un désir sincère de mieux vivre et en être exaucé, ce n'est presque qu'une même chose.

QUATRIÈME QUESTION.

LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE EST-ELLE ANCIENNE OU N'EST-ELLE POINT NOUVELLE DANS L'ÉGLISE?

RÉPONSE.

Elle est aussi ancienne que les apôtres, témoin ce que saint Denis l'Aréopagite raconte d'eux et ce qu'il dit avoir vu de ses propres yeux. Au moment, dit-il, que la sainte Vierge eut rendu le dernier soupir, les apôtres, que Dieu avait miraculeusement rassemblés pour assister à sa mort, entourèrent son sacré corps et se mirent à chanter des hymnes en son honneur. Au moment où ils cessaient leurs cantiques de louange, les anges entonnaient les leurs; et cette alternative de voix célestes et de voix humaines dura, sans interruption, trois jours et trois nuits auprès de son tombeau. Encore une fois, le saint qui le raconte ainsi et que j'ai déjà cité déclare y avoir lui-même été présent.

D'abord, après les apôtres, les Pères de l'Eglise lui ont tous rendus les mêmes honneurs. Par une tradition constante, nous avons appris que, dès les premiers siècles du christianisme, ses plus fermes appuis n'ont pas fait difficulté de donner à Marie, non par nature, mais par grâce, les glorieux titres de corédemptrice du genre humain, de médiatrice entre Jésus-Christ et les hommes, de dispensatrice de toutes les grâces.

Quoi de plus mémorable que l'éclat qui, dès le cinquième siècle de l'Eglise, se fit à Ephèse en faveur de la très-sainte Vierge? Il s'agissait de sa maternité divine, que l'hérésiarque Nestorius avait attaquée. Près de deux cents évêques étaient déjà réunis en concile pour foudroyer ses erreurs, et, au premier bruit qui s'en était répandu, des milliers de fidèles s'étaient

de toutes les parties de l'Orient rendus à Ephèse, impatients d'apprendre quelle serait leur décision. Mais parce que la dernière session dura depuis le matin jusque bien avant dans la nuit, on vit des légions d'hommes et de femmes accourir de tous les endroits de la ville au temple de Marie, où les évêques étaient assemblés, l'entourer de tous côtés, et demander avec larmes que ses ennemis fussent confondus. Pour contenter leur avidité, le secrétaire du concile écrivit sur une feuille volante ces courtes paroles : *Marie a triomphé!* et il jeta le papier par la fenêtre.

A la vue de cet écrit, qui dans le moment court de bouche en bouche, il s'élève dans toute l'église un cri universel qui fend les airs, qui perce les nues, qui pénètre les cieux, et l'on n'entend plus partout que ce chant de triomphe : « Vive la Mère de Dieu! Vive la Mère de Dieu! » A l'instant même la nouvelle circule dans toute la ville, on tapisse toutes les rues, on illumine toutes les maisons, on jonche d'herbes odoriférantes le chemin par où les Pères du concile doivent passer. Dès qu'ils paraissent, on les salue par mille et mille cris de joie et d'allégresse, on les conduit en triomphe au son de toutes sortes d'instruments, et on les accompagne au milieu des plus grandes acclamations : la garde publique les escorte avec tous les honneurs dus à la plus auguste assemblée de l'univers; les hommes les précèdent, tenant des flambeaux allumés à la main; les femmes versent de leurs fenêtres des corbeilles de fleurs sur leurs têtes, les enfants les ramassent et reviennent les placer jusque sous leurs pas; cent jeunes vierges portent et brûlent des parfums devant eux; chaque âge et chaque état cherche à signaler sa joie et à leur marquer sa reconnaissance. Les uns se prosternent en leur présence et implorent leur bénédiction; les autres baisent jusqu'aux traces de leurs pieds. Tous donnent mille éloges à leur décision, et durant tout le reste de la nuit on répète partout ces consolantes paroles : « Vive la Mère de Dieu! Vive la Mère de Dieu! »

CINQUIÈME QUESTION.

N'EST-CE PAS UNE DÉVOTION SUPERSTITIEUSE ET BONNE SIMPLEMENT POUR LE PEUPLE?

RÉPONSE.

La dévotion à Marie a été dans tous les siècles du christianisme la dévotion des plus grands génies de la religion, la dévotion de tous les saints Pères, la dévotion des empereurs et des rois, des reines et de tout ce qu'il y a de plus élevé dans le monde. Il est vrai que dans les associations qui lui sont dévouées, le simple peuple forme aujourd'hui le grand nombre de ceux qui les composent; mais, outre qu'on ne laisse pas encore aujourd'hui de voir des personnes de tout sexe et de tout rang qui se font gloire de leur être agrégées, on doit convenir aussi que, si dans le grand monde on paraît moins empressé à entrer dans ces sortes de sociétés, c'est que tout y porte à la réformation des mœurs, à la fréquente approche des sacrements, à la pratique de toutes les vertus; et que dans le grand monde, on a communément plus de peine que parmi le simple peuple à sortir de ses désordres.

Du reste il est d'autant plus injuste de taxer de dévotion populaire les prières qu'on adresse à Marie, qu'il n'est au contraire rien de plus noble que

la plus commune même et la plus ordinaire de toutes les prières qu'on lui fait. Quand donc je dis à Marie *Ave, Maria,* je lui dis : Je vous félicite et je me réjouis de ce qu'entre toutes les pures créatures vous avez de toute éternité été gratuitement choisie de Dieu pour être élevée à la plus haute dignité à laquelle une pure créature puisse parvenir ; je vous félicite et je me réjouis de ce qu'au moment de votre immaculée Conception vous avez été conçue sans la tache du péché originel, douée des lumières de la raison, remplie de grâce, et de ce que depuis le premier moment de votre être vous avez à chaque instant crû en mérites jusqu'à votre mort. Quand je dis *Ave,* je dis : Je vous félicite et je me réjouis de ce que vous avez cru aux paroles de l'ange, conçu par l'opération du Saint-Esprit, porté neuf mois dans vos chastes flancs, allaité votre propre Dieu dans la personne adorable de votre Fils ; je vous félicite et je me réjouis de ce qu'entre toutes les femmes vous êtes la seule qui soyez vierge et mère tout ensemble ; de ce qu'un corps aussi pur que le vôtre a été préservé après votre mort de la corruption du tombeau ; de ce qu'il est élevé avec vous au-dessus de tous les chœurs des anges ; de ce que vous êtes établie la reine des cieux, la dispensatrice de toutes les grâces ; de ce que vous avez tout crédit, tout pouvoir auprès de Dieu ; et c'est ce crédit que j'implore pour moi-même. Quand je dis *Ave,* je dis : Je vous félicite et je me réjouis de ce que « le Seigneur est avec vous, » mais de ce qu'il y est non-seulement comme il est avec toutes les créatures par son concours, non-seulement comme il est avec les pauvres par sa providence, non-seulement comme il est avec les pécheurs par sa grâce actuelle, non-seulement comme il est avec les justes par sa grâce sanctifiante, non-seulement comme il est avec l'Eglise par son assistance, non-seulement comme il est avec les bienheureux par sa magnificence, non-seulement comme il est avec ceux qui le reçoivent au dedans d'eux-mêmes à la communion par sa présence réelle et corporelle, mais de ce qu'il y est par son incorporation avec vous et ne faisant qu'un même sang avec le vôtre. Quand je dis *Ave,* dans ce seul mot je comprends tous les priviléges de grâce et toutes les prérogatives de gloire accordés à Marie. Quand je le répète si souvent, j'imite les anges et les saints, qui, dans la gloire, disent sans cesse à Dieu : Saint, saint, saint ! et quand je cherche à établir en vous cette dévotion, je donne aux anges et aux hommes un spectacle digne de Dieu. Jugez présentement si une telle dévotion doit être appelée simplement une dévotion populaire.

Est-on mieux fondé à dire que cette dévotion est superstitieuse ou abusive ? Elle serait superstitieuse si l'on attribuait à Marie les honneurs divins, et elle serait abusive si, pour se sauver, on croyait avoir tout fait en l'invoquant. Mais, comme j'ai déjà dit, notre culte ne s'arrête pas à Marie : il se rapporte à Dieu, et nous avons grand soin d'avertir tous les dévots de la Vierge que, afin qu'ils opèrent leur salut, Marie même leur dit encore aujourd'hui, comme elle fit aux noces de Cana : Faites tout ce que mon Fils vous ordonnera : *Quodcumque dixerit vobis, facite.* (*Joan.*, II, 5.) Quand donc il s'y est glissé des abus (car où ne s'en glisserait-il pas? il s'en glisse tous les jours jusque dans les sacrements), l'Eglise a toujours condamné ces abus et elle les a retranchés. Ce qui est bien à remarquer c'est que la dévotion à la Vierge n'a jamais été attaquée que par des hérétiques, par des libertins ou par des chrétiens lâches et peu soucieux de leur salut.

SIXIÈME QUESTION.

QUE DOIS-JE ESPÉRER D'UNE PAREILLE DÉVOTION ET QUE DOIS-JE FAIRE POUR LA PRATIQUER UTILEMENT?

RÉPONSE.

Vous devez en espérer une puissante protection de la Mère de Dieu contre tous les plus fâcheux accidents de la vie et contre tous les dangers d'une mauvaise mort. Les exemples en sont si fréquents et quelquefois si publics ou même si éclatants, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Mais, afin qu'un tel espoir soit légitimement fondé, vous devez vivre d'une manière chrétienne, et, dans votre recours à la Vierge, c'est principalement ce que vous devez avoir en vue que d'obtenir par son moyen la grâce de mener une vie régulière. Pour l'intéresser dans l'affaire de votre salut, vous devez recourir à elle comme à une bonne mère, l'invoquer principalement dans vos besoins, entrer dans les associations qui lui sont plus spécialement dévouées, lui être attaché du fond de votre cœur, exalter son culte, soutenir contre les impies les intérêts de sa gloire, vous faire honneur de lui appartenir, réciter régulièrement chaque jour quelqu'une des prières que l'Eglise lui a consacrées, et célébrer ses fêtes par l'approche des sacrements. A ce prix espérez tout de son grand pouvoir auprès de Dieu.

Sans sortir du moment présent, quoi de plus auguste et en même temps quoi de plus salutaire pour vous que ce qui se passe actuellement dans le ciel? Pour vous en former quelque idée, représentez-vous ce qui se passa autrefois, lorsque l'impie Aman eut juré et déjà concerté la perte du peuple de Dieu. Pour garantir les Juifs des derniers malheurs qui les menaçaient, Mardochée eut recours à la reine Esther, et l'engagea à les protéger de tout son crédit auprès du roi. La reine alla se jeter aux pieds du roi Assuérus. Elle lui demanda grâce pour son peuple : *Dona mihi populum meum* (*Esther*, VII, 3), et non-seulement tout son peuple fut sauvé à sa prière, mais encore l'ennemi juré de son peuple fut mis à mort et périt à sa place.

Encore une fois, voilà ce qui se passe actuellement sur nos têtes. Quand nous avons commencé cette mission, combien n'y en avait-il pas parmi vous dont la perte paraissait comme assurée? Attendris sur leur malheur, nous nous sommes adressés à la Reine des cieux, nous lui avons exposé vos dangers, et nous n'avons rien omis pour l'intéresser auprès de Dieu en votre faveur. Touchée de vos besoins et de votre malheur, de nos soupirs et de nos larmes, de nos prières et de nos gémissements, elle ne me permet pas de douter qu'elle ne soit portée à nous exaucer.

Dans cette vive persuasion, je me figure qu'elle se lève de son trône pour aller demander grâce; qu'au moment où elle en descend, tout le ciel s'ébranle; que tous les chœurs des anges l'entourent; que tous les saints de la cour céleste la suivent jusque sur cet autel; qu'à son exemple ils déposent tous leurs couronnes à la porte de ce tabernacle, et que, tous prosternés aux pieds de l'Agneau, son auguste Mère lui dit : « Mon Fils, mon cher Fils, voilà un nombre de mes enfants qui par leurs crimes s'étaient attiré votre disgrâce. Au train de vie que la plupart menaient, la perte de ceux-là était

comme assurée ; mais par votre miséricorde ils ont reconnu leurs égarements, et ils ont recours à moi pour obtenir leur grâce ; rendez-moi donc mon propre peuple en le rappelant à vous : *Dona mihi populum meum.* On leur a dit que j'avais tout pouvoir auprès de vous. Parmi eux il y en a de bons, perpétuez ceux-ci dans la vertu ; il y en a de chancelants, affermissez-les dans leurs bonnes résolutions ; il y en a de lâches, fortifiez leur faiblesse ; il y en a de mauvais, convertissez-les. Rendez-les moi tous, car je ne vous les demande que pour vous les rendre tous à vous-même : *Dona mihi populum meum.* »

Grand Dieu ! quel spectacle n'est-ce donc pas que celui-ci ? Vierge sainte, recevez-en ici nos justes et éternels remercîments. Que le ciel et la terre se réjouissent de votre gloire ! que l'enfer en frémisse ! Que nous-mêmes nous tombions dans un perpétuel oubli, si jamais nous oublions vos bontés ; et que notre langue sèche mille fois plutôt dans le palais de notre bouche, que de renoncer à chanter éternellement vos louanges. *Ainsi soit-il.*

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Ex diversis.)

PLAN

LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE CONSISTE :

Ire CONSIDÉRATION.
A L'HONORER.

Subdivisions
1. A cause de son éminente dignité.
2. Pour plaire à Dieu.
3. Pour nous conformer aux sentiments de l'Eglise.

IIe CONSIDÉRATION.
A L'AIMER.

Subdivisions
1. Elle est aimée de Dieu.
2. Elle est aimée des anges.
3. Elle doit être aimée des hommes.

IIIe CONSIDÉRATION.
A L'IMITER.

Subdivisions
1. De l'imitation dans la vie spirituelle. | 2. De l'imitation de la sainte Vierge.

EXTE.

Ave, gratia plena. (Luc., I, 28.)

La dévotion envers la sainte Vierge consiste 1° à l'*honorer*, 2° à l'*aimer*, 3° à l'*imiter*. En l'*honorant*, nous faisons hommage aux grandeurs que Dieu a mises en elle et nous lui faisons le sacrifice de notre esprit. En l'*aimant*, nous reconnaissons les biens qu'elle a mis en nous, c'est-à-dire les grâces qu'elle nous a procurées et qu'elle nous procure incessamment, et nous lui faisons le sacrifice de notre cœur, voilà ce qui regarde directement la dévotion intérieure. En l'*imitant*, nous cueillons le fruit principal d'une dévotion si sainte, et nous nous sanctifions à son service ; et cela regarde l'une et l'autre dévotion, l'intérieure et l'extérieure.

Ire CONSIDÉRATION.

L'HONORER.

1re SUBDIVISION. — A CAUSE DE SA GRANDEUR.

La vénération est due à la majesté de la vertu, du rang, de la puissance ou de la gloire. C'était par cette majesté de la vertu que saint Louis dans les fers captivait l'admiration de ses ennemis. Tous ces titres, M. C. F., sont réunis en Marie. Quel rang n'est point le sien? David chantait sa gloire en disant : « La Reine, ô Dieu, se tient à votre droite, vêtue de ses riches ornements : *Astitit regina a dextris tuis in vestitu deaurato.* » Des vierges s'avancent à sa suite jusqu'auprès du souverain Roi, puis la pompe de ce triomphe s'efface devant une autre pompe, et le prophète continue ainsi : « Toute la gloire de la fille du roi est intérieure : *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* »

Aucune gloire n'égale la gloire de Marie sur la terre ; son nom est inscrit dans le symbole de la foi à côté du nom de l'Esprit-Saint, et tous les jours mille voix proclament sa maternité divine et la miraculeuse opération du Saint-Esprit en elle : *Conceptus est de Spiritu sancto.*

Au saint sacrifice de l'autel, au moment où le pain et le vin vont être changés en ce qu'il y a de plus saint et de plus vénérable, le prêtre les offre en l'honneur de la très-sainte Vierge : *Communicantes et memoriam venerantes, in primis gloriosæ semper virginis Mariæ genitricis Dei.* Puis après le *Memento* des morts, après avoir dit l'Oraison dominicale, s'appuyant encore sur l'intercession de Marie, il dit : « Délivrez-nous, Seigneur, de tous les maux par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie toujours vierge, Mère de Dieu : *Intercedente beata et gloriosa semper virgine Dei genitrice Maria.* »

L'Eglise veut que nous commencions l'office que le prêtre récite chaque jour en disant à Marie : « Je vous salue : *Ave, Maria.* » Elle veut aussi que nous le finissions par elle et que nous la nommions la Mère très-glorieuse du Rédempteur : *Alma Redemptoris Mater* ; la reine du ciel, la dominatrice des anges : *Ave Regina cœlorum, ave Domina angelorum ;* que nous nous réjouissions avec elle au temps de la résurrection : *Regina cœli lætare ;* enfin que nous la saluions comme notre vie et notre douce espérance : *Vita, dulcedo et spes nostra, salve.*

Parlerai-je, M. C. F., de cette couronne de prières, source de gloire pour Marie et de consolation pour les chrétiens. Quelle est l'âme fidèle qui ne met pas son bonheur à saluer la divine Vierge et qui ne tressaille pas de joie au son de la cloche qui invite à la prier? Le culte de la Vierge immaculée est répandu dans tout l'univers; elle a donné son nom à nos chapelles et à nos basiliques; ses fêtes sont célébrées avec pompe et avec joie dans l'univers chrétien. L'Eglise célèbre successivement la fête de sa conception sans tache, de sa naissance, de sa présentation au temple, celle de sa visitation, de sa douleur, et enfin de sa glorieuse et triomphante assomption.

2e SUBDIVISION. — POUR PLAIRE A DIEU.

La seconde raison, qui est encore plus forte, est pour plaire à Dieu en

nous conformant à sa volonté. Le moyen de ne la pas honorer, voyant qu'il l'honore lui-même et qu'il l'honore d'une manière si sublime que tout l'honneur que peuvent lui rendre toutes les créatures actuelles et possibles n'est presque rien en comparaison? Qui est-ce qui n'avouera pas que l'avoir honorée de la dignité de sa propre mère, s'être bien voulu soumettre à elle, et s'imposer à soi-même une obligation indispensable de la révérer, de l'honorer, de lui obéir et de lui rendre tous les devoirs qu'un enfant est obligé de rendre à sa mère, est un honneur qui passe toute la puissance de la créature et qui épuise même toute la force du bras tout-puissant de Dieu, comme dit saint Thomas, parce qu'il ne saurait lui-même faire davantage pour honorer une pure créature?

Après cela, que penser de celui qui refuserait de lui rendre l'honneur qu'il lui doit?

3e SUBDIVISION. — POUR NOUS CONFORMER AUX SENTIMENTS DE L'ÉGLISE.

Après cette seconde raison, j'en ajoute une troisième. Je dis que nous devons honorer la très-sainte Vierge pour nous conformer à toute l'Eglise triomphante et militante, et pour donner de la joie à tous les anges bienheureux et à tous les hommes justes qui, étant tous serviteurs de Dieu, le sont aussi de sa sainte Mère. Fut-il jamais de fidèles sujets qui n'aient vu avec une sensible consolation les honneurs qu'on rend à leur reine? Si l'Evangile nous assure qu'il se fait une grande fête jusque dans le ciel et que la joie surabonde dans le cœur des anges sur la conversion d'un pécheur, parce qu'il cesse de faire injure à Dieu, combien devons-nous croire qu'elle est plus grande sur la dévotion des bons quand ils lui rendent de la gloire, quand ils honorent sa majesté infinie, soit en sa personne, soit en celle de sa sainte Mère, puisqu'il est certain qu'après son propre honneur, qu'il exige souverainement, rien ne lui plaît tant que l'honneur qui est rendu à sa propre Mère? Si donc les anges et tous les saints se réjouissent de la gloire de Dieu, qui peut douter qu'ils n'aient de la joie de l'honneur que nous rendons à la sainte Vierge?

IIe CONSIDÉRATION.

L'AIMER.

Ce n'est pas assez d'honorer la très-sainte Vierge pour lui être véritablement dévot : il faut l'aimer. Il n'est pas vrai ici ce que cet ancien disait : *Non bene conveniunt, nec in una sede morantur majestas et amor;* qu'un très-grand respect et un très-grand amour ne s'accordent pas bien ensemble ; au contraire, ils sont toujours unis dans la dévotion à la sainte Vierge, parce que son excellence et sa bonté sont inséparables. Partout où est le mérite, il imprime le respect dans l'esprit; de même, partout où est la bonté, elle excite l'amour dans le cœur. Il est donc vrai que, s'il faut honorer la très-sainte Vierge du plus grand hommage après Dieu, il faut aussi l'aimer du plus parfait amour, après l'amour suprême qui n'est dû qu'à Dieu seul, parce qu'il n'y a rien de meilleur ni de plus aimable après Dieu que la sainte Vierge.

Saint Bernard (Bern., *Ser.* 3, *inter parvos*), exposant les paroles de l'ange

qui la salua pleine de grâces, dit que la grâce rend agréable et aimable. Voyez à qui la plénitude de sa grâce la rend agréable, aimable ; c'est à Dieu, aux anges et aux hommes : *Deo per humilitatem; angelis per virginitatem; hominibus per fecunditatem*; aimable à Dieu par sa profonde humilité, aimable aux anges par son incomparable pureté, aimable aux hommes par son admirable fécondité. Dieu, les anges et les hommes lui sont donc attachés d'une dévotion particulière et pleine d'amour.

1re SUBDIVISION. — LA SAINTE VIERGE EST AIMÉE DE DIEU.

Premièrement, Dieu l'aime d'un si parfait amour qu'il s'est tout dévoué elle pour lui appartenir comme son Fils unique et lui être attaché par des liaisons si fortes et si intimes qu'il est impossible à la créature d'avoir aucune liaison plus parfaite avec son Dieu, après celle de l'union hypostatique, que celle de sa propre Mère. C'est ainsi qu'il lui est dévoué, et c'est ainsi qu'il lui est dévot ; mais il nous déclare lui-même que c'est sa profonde humilité qui la lui a rendue si aimable, et que c'est par là qu'elle a blessé, captivé et gagné son cœur : *Vulnerasti cor meum in uno crine colli tui.* Comment est-il vrai qu'un seul cheveu de son cou a blessé son cœur? L'abbé Rupert est admirable là-dessus (Rup., *l.* 2, *in Cant.*) : Il n'y a rien, dit ce Père, de plus délié qu'un cheveu ; qu'y a-t-il de plus petit que l'humilité? Il n'y a rien de plus flexible qu'un cheveu ; qu'y a-t-il de plus obéissant que l'humilité? A peine peut-on voir un cheveu ; il n'y a rien qui se cache tant que l'humilité ; non-seulement elle cache les autres vertus, mais elle affecte de se cacher elle-même autant qu'elle peut ; mais plus elle se rend invisible aux yeux des hommes, plus elle est regardée agréablement des yeux de Dieu, et la sainte Vierge nous déclare elle-même, dans son cantique, que c'est particulièrement ce que Dieu a regardé en elle : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Voilà comme Dieu l'aime pour son humilité.

2e SUBDIVISION. — ELLE EST AIMÉE DES ANGES.

Elle est aussi aimée de tous les anges, qu'elle charme par sa pureté incomparable ; en sorte qu'elle les a tous pour ses serviteurs. Saint Bernardin a prêché publiquement qu'elle était toujours environnée d'une multitude innombrable d'anges qui lui composaient une cour magnifique comme à leur reine, qui lui faisaient une puissante garde comme à une princesse, et qui lui rendaient tous les services les plus fidèles comme à leur divine souveraine (Bernardin., *Serm.* 51, *art.* 3, *c.* 2, *t.* 2). Il ajoute ensuite ces paroles, qui marquent le zèle de sa piété pour la sainte Vierge : « Je crois pieusement qu'elle n'avait pas seulement un ange gardien comme chacun de nous, mais que plusieurs légions d'anges étaient députées à sa garde et à son service : » *Pie credo quod plurimas legiones angelorum habuit in custodiam et protectionem suam.* Si l'Ecriture nous assure que Dieu avait commandé à une grande multitude de ces esprits célestes de se rendre protecteurs du prophète Elisée (IV *Reg.*, 6), aurons-nous peine à croire qu'il ait fait encore davantage pour sa propre Mère?

3e SUBDIVISION. — ELLE DOIT ÊTRE AIMÉE DES HOMMES.

1° A CAUSE DE SA FÉCONDITÉ. Outre les motifs qui rendent Marie aimable à

Dieu et aux anges et la rendent digne de nos tendresses, une troisième raison, qui nous est toute particulière, nous engage à lui donner nos plus tendres affections : c'est sa divine fécondité. Elle nous a donné un Sauveur; elle nous a délivrés par lui de maux infinis et inévitables, l'enfer, le péché la haine de Dieu. De plus, sa fécondité nous la rend aimable, parce qu'elle a enfanté un Sauveur et par lui nous a mis en possession des biens infinis que nous ne pouvions jamais avoir que par son secours. Elle nous a ouvert la porte du ciel; elle nous a assurés de la vie éternelle et nous a donné un droit légitime à la possession de Dieu même. O divine Marie! si nous connaissions bien ce que nous vaut votre admirable fécondité, nous demanderions tout l'amour des anges et des hommes pour vous aimer, et après cela nous conviendrions que nous ne vous aimerions pas encore assez.

Quand je vois le fruit de ses entrailles attaché au bois salutaire de la sainte croix, et que je sais que c'est le fruit de vie qui m'est présenté gratuitement, je demande à mon âme : A qui avez-vous obligation de ce grand bonheur? Je sais bien que c'est à Dieu le Père, qui m'a donné son Fils unique; mais je sais aussi que c'est à la très-sainte Vierge, qui m'a donné son même Fils unique. Il a fallu que tous les deux aient contribué de leur substance pour me composer un si grand Sauveur.

2° A CAUSE DE SA BONTÉ. Marie a droit à notre amour, parce qu'elle est la plus fidèle image de Dieu. Dieu, infiniment parfait, sort du repos de son éternité ; il crée le monde, le firmament révèle sa puissance, la terre raconte sa bonté; la profondeur des mers est l'image de son immensité.

L'homme, qui tient à la fois au monde des corps et au monde des esprits, atteste sa sagesse et sa munificence. Elevons-nous dans les sublimes hauteurs du monde des intelligences; contemplons l'ardeur des chérubins, la science des séraphins, et demandons-nous ensuite quelle est donc celle qui nous apparaît plus belle et plus sainte que tous les chœurs des anges? Imaginons autant de perfections qu'il y a de grains de sable dans la mer, de rayons de lumière dans le soleil, et nous n'aurons pas encore atteint la perfection du cœur de Marie; tout ce qui n'est pas Dieu est infiniment au-dessous d'elle.

Si nous devons aimer la très-sainte Vierge à cause de ses perfections, nous devons l'aimer surtout à cause de sa bonté et de sa miséricorde envers nous; c'est en cela que notre amour pour elle doit être reconnaissant.

La bonté est cette disposition du cœur qui porte à faire du bien à tous autant qu'ils sont capables d'en recevoir. Cette disposition, M. C. F., elle est dans toute sa plénitude dans le cœur de la divine Mère; son amour ne s'exerce pas seulement sur les cœurs généreux, sur les âmes amies de la vertu qui font ce qu'elles peuvent et qui gémissent de ce qu'elles ne peuvent pas. S'il en était ainsi, quel sort serait le nôtre? Mais, nous le savons, plus une âme est perverse, plus elle est enracinée dans le mal, plus elle excite la pitié du Sauveur et de sa sainte Mère; Jésus-Christ, notre bon maître, a toujours témoigné une tendre prédilection pour les pauvres pécheurs.

O vous, qui vous obstinez dans le péché, profitez donc enfin de la grâce qui vous est envoyée du ciel par le ministère de la Vierge immaculée. Nul ne sera condamné que par sa propre faute; entendez-la, cette divine Vierge,

elle vous dit : Vous m'appelez Mère de miséricorde, et vous faites de moi la plus triste et la plus affligée de toutes les mères en renouvelant la passion de mon Fils.

IIIe CONSIDÉRATION.

L'IMITER.

C'est le principal, c'est l'essentiel, ou pour mieux dire c'est le total de la vraie dévotion à la sainte Vierge de s'étudier sur toutes choses à son imitation. Je dis que c'est l'essentiel, parce que sans elle on n'a qu'une dévotion sèche, stérile et trompeuse. Je dis même que c'est le total de la vraie dévotion, parce qu'elle renferme en soi les trois parties, étant certain que je ne m'attacherais pas à imiter si je n'estimais et si je n'aimais ce que je tâche d'imiter.

1re SUBDIVISION. — DE L'IMITATION DANS LA VIE SPIRITUELLE.

Dans la vie surnaturelle de la grâce, comme dans la naturelle, nous vivons par imitation. Il m'est aisé de m'instruire par ce moyen, lorsqu'il me serait encore impossible d'être instruit d'une autre manière. Une jeune âme n'est pas encore capable de concevoir ni les grandes vérités de la religion, ni l'importance du salut, ni la pureté, ni l'excellence des vertus, ni les puissants motifs qui la pourraient animer à les pratiquer. Cependant elle fait autant ou plus par la seule imitation qu'elle ferait avec tout cela ; elle n'a qu'à ouvrir les yeux et regarder un modèle bien plus parfait ; elle est instruite en un moment de ce qu'il faut faire, elle se sent même animée à se conformer à cet exemplaire ; elle marche avec simplicité, elle pratique fidèlement ce qu'elle voit faire, elle suit avec affection où elle est conduite par l'exemple, et toute sa dévotion ne consiste alors qu'en imitation ; et voilà cette heureuse enfance qui est si recommandée dans l'Evangile : *Nisi efficiamini sicut parvuli.*

O Dieu ! que de progrès admirables on verrait dans les âmes si elles mettaient toujours leur dévotion dans l'imitation ! Mais il arrive que, dans le progrès de l'âge, on devient beaucoup plus imparfait qu'on ne l'était dans l'enfance. Lorsqu'on acquiert plus de lumière, on perd autant de sa simplicité, on raisonne davantage et on obéit moins ; on a plus de spéculation et moins de pratique ; on ne vit plus tant par imitation, on veut se conduire soi-même ; et enfin, au lieu qu'au commencement on mettait toute sa dévotion dans l'imitation, on ne la met presque plus à la fin que dans une spéculation ; on en conçoit de belles idées, on y pense, on en parle et l'on en demeure là, ou si l'on fait quelques pratiques, c'est qu'on s'est formé une dévotion selon son humeur, une vertu conforme à son inclination naturelle, qui est proprement se donner de l'encens et se repaître de vent et de vanité.

2e SUBDIVISION. — DE L'IMITATION DE LA SAINTE VIERGE.

Voulez-vous avoir une vraie et solide dévotion à la sainte Vierge ? mettez-la principalement et presque uniquement en son imitation ; vous ne sauriez vous égarer en marchant par ce chemin : *Vera devotio imitari quod colimus.* Mais n'est-ce pas une présomption bien téméraire d'aspirer à être

la copie de ce parfait original? Non, puisque même Jésus-Christ nous ordonne d'être parfaits comme notre Père céleste est parfait. La sainte Vierge vous dirait, comme le grand Apôtre écrivait aux Corinthiens : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi*, imitez-moi comme j'imite Jésus-Christ, quoique vous n'arriviez jamais à ma parfaite ressemblance, comme je ne puis jamais arriver à la parfaite ressemblance de Jésus-Christ; mais comme quand les apprentis en la peinture s'efforcent d'imiter les plus excellentes pièces des grands maîtres, quoiqu'ils n'arrivent jamais à les copier parfaitement, pour peu néanmoins qu'ils prennent de leur génie, ils ne laissent pas de former certains traits qui passent beaucoup le commun ; de même, en se proposant d'imiter les vertus de la sainte Vierge, qui sont souverainement parfaites, quoiqu'on n'arrive pas à les égaler, elles font toujours de bonnes impressions dans une âme en y laissant quelques traits de la perfection.

Qui voudrait proposer l'imitation de toutes les vertus de la sainte Vierge aurait un dessein qui ferait la juste matière de plusieurs volumes; un si grand sujet ne peut entrer dans une petite partie d'un discours; mais puisqu'il est nécessaire d'en dire ici quelque chose pour l'intégrité du sujet qui regarde la vraie dévotion à la sainte Vierge, il faut au moins choisir quelques-unes de ses principales vertus et les imiter avec tant de zèle et de fidélité que cette imitation soit comme la partie principale, plus essentielle et plus importante de sa dévotion. Saint Bernard la regarde comme un beau parterre, où toutes les fleurs des vertus paraissent dans leur plus bel éclat et rendent une odeur admirable; mais, entre les autres, il en remarque trois qui excellent par-dessus toutes et qui embaument, dit-il, toute la maison de Dieu : *Viola humilitatis, lilium castitatis, rosa caritatis* (Bernardus, *tom.* 1, *in Deprecatione ad B. Virg.*) : la première est son humilité, la seconde est sa pureté et la troisième est sa charité.

Les parents aiment à se voir revivre dans leurs enfants ; on a vu souvent des hommes adopter des étrangers parce qu'ils trouvaient en eux une certaine ressemblance de traits ou de caractère. Si nous voulons être les enfants adoptifs de Marie, imitons sa foi, son espérance, sa charité, son humilité profonde, son inviolable fidélité ; imitons sa vigilance et prenons les moyens qu'elle a pris elle-même pour arriver à la perfection.

Marie, échappée seule à la corruption universelle, préservée du péché et de ses tristes conséquences, s'enfonce dans le temple dès l'âge de trois ans; et là, à couvert du souffle empesté du monde, elle travaille à orner son cœur, qui doit devenir le sanctuaire du Très-Haut.

Et nous, qui subissons les funestes conséquences de la loi du péché, nous qui avons fait la fatale expérience de notre faiblesse, quelles précautions prenons-nous contre nous-mêmes? La tentation nous agite comme un vent impétueux; les passions, sans cesse renaissantes, aiguillonnent notre pauvre cœur ; imitons Marie, prenons les moyens que la grâce nous offre pour résister au mal, et espérons qu'avec l'amour de la très-sainte Vierge nous sentirons croître en nous le désir de la perfection. Oublions aujourd'hui les grâces temporelles pour lesquelles nous la prions ordinairement; car bien souvent nous ne demandons à Marie que les grâces du temps, et cette bonne Mère veut bien nous les accorder; mais en ce jour ne demandons qu'une seule chose, l'imitation de ses vertus, afin que, sauvés par elle, nous puissions régner avec notre Mère dans l'éternité.

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

1. VÉNÉRATION.

Vere non est hic aliud, nisi domus Dei et porta cœli. (*Gen.*, XXVIII, 17.)

Honora matrem tuam. (*Exod.*, XX, 12.)

Benedicta tu a Deo tuo in omni tabernaculo Jacob ; quoniam in omni gente quæ audierit nomen tuum, magnificabitur super te Deus Israel. (*Judith.*, XXXI, 31.)

Surrexit rex in occursum ejus, adoravitque eam, et sedit super thronum suum, positusque est thronus Matri regis, quæ sedit ad dexteram ejus. (III, *Reg.*, II, 19.)

Honorem habebis matri tuæ ; memor esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter te. (*Tob.*, IV, 3.)

Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. (*Ps.*, XLIV, 10.)

Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis. (*Ps.*, XVIV, 13.)

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata. (*Cant.* VI, 9.)

Sicut qui thesaurizat ita et qui honorat matrem suam. (*Eccl.*, III, 5.)

Flores mei, fructus honoris et honestatis. (*Eccl.*, XXIV, 23.)

In omni populo et in omni gente, primatum habui. (*Id.*, *ibid.*, 10.)

Mater honorificata. (*Id.*, XV, 2.)

Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum. (*Luc.*, I, 30.)

Beatus venter qui te portavit et ubera quæ suxisti. (*Luc.*, XI, 27.)

Honora matrem. (*Luc.*, XVIII, 20.)

Honora matrem tuam, quod est mandatum primum in promissione, ut bene sit tibi. (*Eph.*, VI, 2.)

2. CONGRATULATION.

Benedictus Dominus qui creavit cœlum et terram, qui te direxit in vulnera capitis principis inimicorum nostrorum ; quia hodie nomen tuum ita magnificavit ut non recedat laus tua de ore hominum qui memores fuerint virtutis Domini in æternum... et dixit omnis populus : Fiat, fiat. (*Judith*, XIII, 24, 25.)

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri. (*Id.*, XV, 10.)

Ave, gratia plena, Dominus tecum. (*Luc.*, I, 28.)

Beatam me dicent omnes generationes. (*Id. ibid.*, 49.)

Congratulamini mihi. (*Luc.* XV, 9.)

3. CONFIANCE.

Ponite corda vestra in virtute ejus. (*Ps.*, XLVII, 14.)

Qui mane vigilant ad me, invenient me. (*Prov.*, VIII, 17.)

Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. (*Id.*, *ibid.*, 35.)

Confidit in ea cor viri sui et spoliis non indigebit. (*Id.*, XXXI, 11.)

Ego Mater sanctæ spei. (*Eccl.*, XXIV, 24.)

In me omnis spes vitæ et virtutis. (*Id.*, *ibid.*)

Fecit mihi magna qui potens est. (*Luc.*, I, 48.)

Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. (*Joan.*, XIX, 27.)

4. AMOUR.

Ego diligentes me diligo. (*Prov.*, VIII, 17.)

Oleum effusum nomen tuum. (*Cant.*, I, 2.)

Trahe me ; post te curremus in odorem unguentorum tuorum. (*Id.*, I, 2, 3.)

Adolescentulæ dilexerunt te. (*Id.*, *ibid.*, 3.)

Fructus ejus dulcis gutturi meo. (*Id.*, II, 3.)

Vulnerasti cor meum, soror mea. (*Id.* IV, 9.)

Surge propera, amica mea, columba mea et veni. (*Id., ibid.*, 10.)

Fortis est ut mors dilectio. (*Id.*, VIII, 6.)

Numquid oblivisci potest mulier infantem suum? (*Is.*, XLIX, 15.)

Ego Mater pulchræ dilectionis. (*Eccli.*, XXIV, 24.)

Ecce Mater tua. (*Joan.*, XIX, 27.)

5. INVOCATION.

Dic, obsecro te, quod soror mea sis, ut bene sit mihi propter te, et vivat anima mea ob gratiam tui. (*Gen.*, XII, 13.)

Ponam tabernaculum in medio vestri, et non objiciet vos anima mea. (*Levit.*, VI, 11.)

Fete, Mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam. (III, *Reg.*, I, 20.)

Benedicit te Dominus in virtute sua quia per te ad nihilum redegit inimicos nostros. (*Judith.*, XIII, 22.)

Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis. (*Ps.*, XLIV, 13.)

Ponite corda vestra in virtute ejus. (*Ps.*, XLVII.)

Psalterio decem chordarum psallam tibi. (*Id.*, XXXII, 2.)

Beati qui vigilant ad fores meas quotidie et observant ad postes ostii mei. (*Prov.*, VIII, 4.)

Vadam ad montem myrrhæ et collem thuris. (*Cant.*, IV, 6.)

Pone me signaculum super cor tuum. (*Id.*)

Beatissimam prædicaverunt (*Prov.*, XXXI, 23.)

Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus. (*Id., id., ibid.*, 16.)

Transite ad me omnes, qui concupiscitis me. (*Eccli*, XXVI, 26.)

Qui elucidant me, vitam æternam habebunt. (*Id.*, XXIV, 31.)

Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus. (*Luc.*, I, 28.)

Beata quæ credidisti. (*Id., id.*, 45.)

Magnificat anima mea Dominum. (*Id., ibid.*, 46.)

Beatus venter qui te portavit. (*Id.*, XI, 27.)

Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua. (*Joan.*, XIX, 27.)

6. IMITATION.

Voy. les sujets : 1° Vertus ; 2° Vie de la très sainte Vierge.

II. SS. PÈRES.

1. VÉNÉRATION.

Spiritus Sanctus servabat sacrarium suum, hoc est Deiparam, et sanctimoniæ thalamum honorabat. (S. Cyprian., *Serm. de Nat. Christi.*)

Qui dixit : *Honora patrem et matrem*, ut decretum a se promulgatum observaret, omnem gratiam Matri et honorem impendit. (S. Hippolyt., mart., *in Orat. de Sanctificatione.*)

Ab ipso Deo Virgo sanctissima est in honore habita, tanquam ancilla digna et Mater. (S. Epiphan., *de Laud. Virg.*)

Ad benignitatem Domini pertinet Matris servare honorem, qui legem non solvere, sed adimplere venerat. (S. Augustin., *de Assumpt.*)

Quis honor exhiberi poterit puritati Deiparæ ex æquo respondens, cujus amore captus opifex, ex ea solum construxit tabernaculum, in quo minime recusavit habitare ; in quo paterna voluntas est impleta? Quænam gloria ei poterit tribui pro meritis ; cujus superiorem gloriam præter se ostendet creator? O donum, quod nullo potest honore, ut par est, affici! (S. Gregor. Nicomed., *Orat. de Oblat. Deip.*)

Hæc est porta cœli, de qua Jacob dixit : *Quam terribilis est locus iste! Vere non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.* (S. Andr. Cret., *Orat.* 2 *de Deip.*)

Vere dignum et justum est te, omnipotens æterne Deus, in veneratione beatæ Mariæ Virginis collaudare, benedicere et prædicare. (*Liturg., in præfat. missæ de B. M. V.*)

Si omnia dona virtutes et gratiæ ipsius Spiritus Sancti quibus vult, quomodo vult, per manus Mariæ administrantur, altius ergo intueamur quanto

devotionis affectu a nobis eam voluerit honorari, qui talis boni plenitudinem posuit in Maria : ut proinde si quid spei nobis est, si quid gratiæ, si quid salutis, ab ea noverimus redundare. Adeoque totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus et votis omnibus Mariam hanc veneremur, quia sic est voluntas ejus qui totum habere voluit per Mariam. (S. Bernard., *Serm. de Aquæductu.*)

2. CONGRATULATION.

Tibi, o plena gratia, universa creatura gratulatur, Angelorum cœtus et hominum genus. (S. Jacobus, *in Liturgia.*)

Jubilemus in Arca Domini Dei, toto animo, et muri cadunt Jerichuntini. Contrariarum, inquam, potestatum infestæ munitiones cum David exultemus spiritu. Arca enim Domini hodie requievit. (S. J. Damascen., *Orat. 2 de Dormit. B. V.*)

Cum sancti ipsam Dominam per quam tanta bona eis provenere præ oculis habuerint juxta Deum, quem de suo utero Virgo filium peperit residentem, et jure materno cœlo terræque cum eodem filio præsidentem consideremus qua exultatione exultabunt pro tanta gloria ejus, quo honore sublevabuntur in tanta potentia ejus. (S. Anselm., *de Excellent. Virg. c.* 9.)

Si Mariam diligimus, gaudebimus utique quia vadit ad Filium. Plane, inquam, congratulabimur ei, nisi forte (quod absit) inventrici gratiæ omnimodis inveniamur ingrati. (S. Bernard., *Serm.* 1, *de Assumpt.*)

Nos quidem servuli tui cæteris in virtutibus congaudemus tibi, sed in misericordia potius congaudemus nobis ipsis. (Id., *in Serm.* 4, *de Assumpt.*)

Congratulamini mihi, quia cum essem parvula placui Altissimo. (*Ecclesia, in Offic.*)

Gaudeamus omnes, in Domino diem festum celebrantes sub honore Beatæ Virginis. (Liturg., *in Introit. miss. Assumpt.*)

Hodie Maria Virgo cælos ascendit, gaudete quia cum Christo regnat in æternum. (Liturg., *in Antiphon.*)

Hac pertinet prima illa pars angelicæ Salutationis, cum ea ad deprecandum utimur : *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.* Nam Deum summis et habendis laudibus et gratiis agendis celebramus, quod sanctissimam Virginem omni cœlestium donorum munere cumulavit, ipsique Virgini singularem istam gratulamur felicitatem. (Concil. Trid., *Catechism. ad parochos. Tr. de Oratione.*)

3. CONFIANCE.

Sub alis tuis custodi me et protege me ; miserere mei qui sum luto inquinatus, ne adversus me glorietur Satanas exitiosissimus, ne in me exurgat execrandus inimicus meus. Non mihi alia fiducia, o Virgo sincera ; tu enim meus portus, o Virgo inviolata et præsens auxiliatrix ; denique sub tutela et protectione tua totus sum, crebris lacrymis te, o celeberrima Mater, imploro, et advolvor tibi. (S. Ephrem., *in Orat. de Virg.*)

Certe Domina Dei parens, certe meum refugium, vita et defensio, arma et gloriatio, spes et robur meum. Concede mihi ut et ego quoque cum ea fruar inenarrabilibus, et quæ comprehendi non possunt tuis bonis in cœlesti perseverantia. Habes enim, sat scio, cum tua voluntate concurrentem potentiam, ut quæ sis Mater Altissimi, et propterea audeo. Ne ergo priver mea expectatione, o Domina intemerata, quæ universorum expectationem supra rationem peperit Dominum nostrum Jesum Christum. (S. Germ., *Orat. de Oblat. Deip.*)

Tibi nos quoque hodierna die assidemus, o Domina, Domina, atque iterum dicam Domina Dei genitrix et virgo ; animas nostras ad spem tuam non secus ac ad firmissimam quamdam anchoram alligantes, mentem, animam, corpus, totos denique nos tibi dicantes ac consecrantes psalmis et hymnis spiritualibus, quantum possumus honorantes. (S. J. Damasc., *Orat.* 1, *de Dormit. B. Virg.*)

Filioli hæc peccatorum scala, hæc mea maxima fiducia est. hæc tota ratio speimeæ. (S. Bernard., *Serm. de Aquæductu.*

THE LIBRARY
ST. JEROME'S COLLEGE

Si insurgant venti tentationum, si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam. Si tractaris superbiæ undis, si ambitionis, si detractionis, si æmulationis, respice stellam, voca Mariam, in periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Mariam cogita, Mariam invoca, non recedat ab ore, non recedat a corde. (S. Bernard., *Hom.* 2, *Super Missus est.*)

Si pie a nobis fuerit pulsata, non deerit necessitati nostræ, quoniam misericors et mater misericordiæ. (Id., *in Serm. Dom. post Epiphan.*)

4. AMOUR.

Quia laudare digne nequimus beatam Virginem, quia inferior est ea nostra laus, veneremur et amemus quantum possumus. (S. Ildephons., *Serm. de Assumpt.*)

Scio, Domina, quia benignissima et amas nos amore invincibili quos in te et per te Filius tuus et Deus tuus summa dilectione dilexit; imo ipsa tibi devotos peculiariter diligis, juxta illud : *Ego diligentes me diligo.* (*Prov.* VIII.) Et quoniam amor non nisi amore rependitur, ideo eam redamare pro virili studeamus. (S. P. Damian. *Serm. de Nativ. Virg.*)

Sancta Maria super omnes diligentius amanda. (S. Bonav., *in Litaniis B. Virg.*)

Quid mirum quod præ aliis est dilecta quæ pro omnibus aliis est delecta. (Id., *in Speculo B. V.*)

5. INVOCATION ET LOUANGES.

Ad hanc sanctissimam Virginem et Dei Matrem accurrentes, ejus patrociniis utilitatem assequamur. (S. Chrysost., *in Offic. ecclesiastico*, 12.)

Quia inde tibi promittitur venia unde et omnibus, ut laudes; per ipsam enim veniam obtinere potes. Nam et sermo divinus cum de peccatore ageret in Psalmis : *Sacrificium laudis honorificabit me*, protinus addidit, *et illic iter quo ostendam illi salutare Dei*, ac si dicat illic est iter laudis ad æternam salutem, propterea quia iter salutis nostræ in laudibus est Salvatoris. Hortor vos in hac sacra solemnitate Genitricis Dei Mariæ, nolite cessare laudibus. (Sophron., *Serm. in Assumpt. B. Virg.*)

Invitat nos ad invocationem Deiparæ, sanctorum Prophetarum chorus, immo et sapientia Dei Patris, invitat nos Spiritus Sanctus. Ante thronum, inquiunt hujus Virginis frequentate dulcia cantica dramatis. Dramaton enim genus est carminis quo genere Cantica canticorum edita leguntur, et jubemur, ut charitas amplius commendetur eo genere canendi, dulcia cantica in hujus honorem Virginis frequentare, ubi interdum Angeli canentes celebrant laudes. (S. Ildephons., *Serm.* 1, *de Assumpt.*)

Hujus Virginis animam Dominum magnificantem glorificemus, quoniam hæc est anima illa beata per quam Auctor vitæ ingressus est mundum, per quam omnis cœlestis benedictio venit in toto mundo. (Id., *in Serm.* 2.)

Non sic timent hostes visibiles quasi castrorum aciem copiosam, sicut aeræ potestates Mariæ vocabulum, patrocinium, et exemplum; fluunt, et pereunt sicut cera a facie ignis, ubicumque inveniunt crebram hujus nominis recordationem, devotam invocationem, sollicitam imitationem. (S. Bernardus, apud S. Bonavent., *in Speculo B. Virg.*, c. 3.)

Ipsam sequens non devias; ipsam cogitans, non erras; ipsam rogans, non desperas; ipsa tenente, non corruis; ipsa protegente, non metuis; ipsa duce, non defatigaris; ipsa propitia, pervenis; et sic in temetipso experiris quam merito dictum sit : *Et nomen Virginis Maria.* (Id., *Hom.* 2, *Super Missus est.*)

6. IMITATION.

Voy. les sujets : 1° *Vertus;* 2° *Vie de la très-sainte Vierge.*

III. TRAITS HISTORIQUES.

AMOUR ENVERS LA SAINTE VIERGE.

SAINTE ELISABETH. J'ai aimé toute ma vie la sainte ingénuité de cette royale princesse sainte Elisabeth, fille d'André, roi de Hongrie, et duchesse de Thuringe, qui avait une simple, mais très-aimable

dévotion. Etant petite, elle distribuait aux pauvres le peu d'argent qu'elle pouvait recevoir dans la maison, à condition que chacun d'eux dirait un *Ave Maria* pour l'amour et pour l'honneur de la glorieuse vierge Marie. Elle voulait dire par cette action : Je ne saurais contenter mon cœur ; jamais je ne pourrai honorer selon mes désirs celle que mon cœur aime de tout ce qu'il a d'amour ; c'est pourquoi j'ai recours à toutes les créatures pour emprunter des cœurs, de l'amour, des mains et des bouches, afin de la servir par le ministère de tous ceux qui la servent et de l'aimer dans tous les cœurs qui brûlent de son amour.

Un serviteur de Marie. Qu'on me donne, disait un autre serviteur de Marie, qu'on me donne les cœurs de tous les hommes qui existent, qui ont existé et qui existeront jamais, afin que je puisse vous aimer d'un amour immense, Reine du ciel et de la terre : *Quis mihi det corda omnium hominum qui sunt, fuerunt, et erunt, ut amare te possim, Regina cœli et terræ, amore immenso!*

Une princesse de Savoie. Que direz-vous de cette sainte princesse de Savoie qui, le jour de Sainte-Ursule, récitait onze mille *Ave Maria*, les offrant à la Vierge Mère par les mains de ces onze mille vierges, l'aimant de onze mille cœurs, la louant de onze mille bouches, l'honorant de deux fois onze mille mains, lui faisant hommage par onze mille procureurs, et disant ensuite : Ma Souveraine, que je vous sers mal et que je suis honteuse des petits services que je vous rends !

Un saint religieux. Que penserez-vous de ce saint religieux de l'ordre de saint Dominique qui jeûnait au pain et à l'eau le carême de l'Assomption, faisant des austérités qui allaient au delà de ses forces, et disait : Ce sont là mes chères délices, puisque je le fais pour l'amour de ma bonne maîtresse !

Alexandre de Halès. Combien n'admirez-vous pas Alexandre de Halès et tant d'autres qui ont fait serment solennel de ne refuser jamais aucune chose du monde qui fût en leur pouvoir, quand on la leur demanderait au nom de Notre-Dame? Mais quel jugement formerez-vous de l'excès d'amour de ceux qui ont dit que s'ils étaient en paradis et qu'elle n'y fût pas, et qu'il n'y eût point d'autre place que la leur, ils lui céderaient leur propre place de bon cœur, aimant mieux ne point s'aimer eux-mêmes que de ne point aimer leur Mère : *Ego potius me non amabo, quam ut tibi desit amor.*

ANECDOTES MILITAIRES.

On ne s'imagine pas, dit l'abbé Sève, jusqu'à quel point le recours à la Reine des anges est une dévotion militaire.

« Un jour que nous aidions un voltigeur du 19e à produire les actes usités après la communion, il nous interrompit en ces termes : « Et la bonne Vierge, monsieur le curé, est-ce que nous n'en disons rien? »

« Un chasseur du 6e léger adressait dans le délire, cette invocation entrecoupée : « Brave sainte Vierge... brave « sainte Vierge, priez pour nous... un « brave militaire, un brave régiment. »

« Un fourrier du 49e, plein d'intelligence, doué d'une belle figure et chez lequel il y avait l'étoffe d'un général, nous recommandait de déposer dans son cercueil le scapulaire qu'il avait sur lui. »

« Un sapeur du 7e de ligne nous conjurait de veiller à ce que dans son tombeau il tint entrelacé dans ses mains son chapelet, qui avait adouci ses souffrances. »

« Un musicien, sous-officier au 9e dragons, et le premier virtuose de l'armée, envoyait de l'hôpital une cantinière de son régiment prier pour lui Notre-Dame de Fourvières. Au retour de ce pèlerinage, celle-ci, suivant sa demande, passa au cou du cavalier la médaille bénite qu'elle en avait apportée. »

(*Souvenirs d'un aumônier militaire dans la guerre d'Orient en* 1854 *et* 1855.

LA MÉDAILLE DE LA SAINTE VIERGE DU MARÉCHAL BUGEAUD.

Dieu avait traité le maréchal Bugeaud comme ceux qu'il aime. Il avait mis

dans son cœur des tendresses infinies pour tout ce qui est bon et pur, dans son âme des respects pour tout ce qui est grand ; dans sa maison, à son foyer, il avait placé des vertus simples, douces, chrétiennes, pleines d'empire sur son cœur. Il allait au combat portant sur sa poitrine une médaille de la sainte Vierge, que lui avait donnée sa plus jeune fille ; et tous ceux qui l'entouraient ont pu se convaincre du prix qu'il attachait à ce talisman. Quel bon sourire illuminait son visage, lorsque le soir, en le quittant, je lui disais : « Maréchal, pensez à Dieu, que l'on prie à Excideuil ! »

Quand il toucha à sa dernière heure, il se recueillit et fit face à la mort bravement, simplement, sincèrement et tel, en un mot, qu'il avait toujours été. Depuis longtemps son âme était toute chrétienne. Croyant fervent et tranquille, le maréchal Bugeaud se confessa, communia et bientôt après s'endormit dans l'éternelle paix du Seigneur. (M. L. Veuillot, l'*Homme de guerre.*)

DÉVOTION DE L'ARMÉE D'ORIENT A MARIE. CAMPAGNES DE 1853-1855.

Dans cette guerre entreprise pour la liberté de la famille des peuples menacée, la France paraît avec un caractère qui n'est qu'à elle sur la terre. Ses camps renferment des prêtres et des sœurs de charité, ses hôpitaux s'ouvrent aux blessés ennemis. « Elle a deux armées : une armée de guerre, une armée de miséricorde et de pardon, » dit M. Louis Veuillot, dont nous empruntons les paroles, seules capables de peindre ces scènes si touchantes et si sublimes.

Comme une mère chrétienne, la patrie française a soin de l'âme de ses enfants en péril de mort. Elle ne dédaigne pas les plus obscures victimes de sa gloire. Bénis et réconciliés à leur Dieu, ceux qui meurent sans récompense terrestre et qui disparaissent dans les flots ou sur la terre étrangère peuvent cependant se consoler de mourir. On fait le catéchisme et on célèbre le saint sacrifice sur les vaisseaux français, voués à la protection de la Mère de Dieu. Les généraux mourants réclament le sacrement de pénitence ; les soldats commencent à donner autant d'exemples de piété et d'humanité que de courage : ils portent au feu, sur leur poitrine, l'image de Marie. On l'a trouvée sur le porte-drapeau de la bataille de l'Alma : il la portait à côté du portrait de son père, et c'étaient là les deux cuirasses sous lesquelles battait ce cœur vaillant. Qui osera mesurer les complaisances de Dieu ? Qui dira les pensées qu'il éveille au dernier moment dans ces âmes intrépides ? Si tous ceux qui gardent ces signes sacrés n'y mettent pas la foi qu'ils devraient avoir, du moins c'est le souvenir de la maison paternelle, c'est le don d'une mère, d'une sœur, d'une famille qui prie pour eux et dont ils respectent déjà la piété. Quel que soit son sentiment particulier, le soldat qui porte un signe de dévotion n'a pas rompu avec la foi qui le lui donne, et n'est pas un ennemi de Dieu. (M. Louis Veuillot, *Univers.*)

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

1. VÉNÉRATION.

O bienheureuse Vierge ! si je vous appelle le Ciel, je trouve que vous êtes plus élevée encore ; si je vous nomme la Mère des nations, j'apprends que vous les avez précédées ; si je vous considère comme l'image de Dieu, je vois que vous en êtes la plus noble. (S. Hieron., *Serm. de Assumpt.*)

Par votre titre seul de Mère de Dieu, vous surpassez toute grandeur, ô Marie, et votre rang est après Dieu même. (S. Anselm., *De Excel. Virg.*)

Le Christ est notre maître, Marie est notre souveraine ; elle a été établie la reine du monde. Tous ceux qui plient le genou devant Jésus adressent leurs supplications à sa divine Mère. (Arnold. Carnot., *Serm. de B. Virg.*)

Traversant les nombreux chœurs des anges, vous avez été élevée jusqu'au trône du grand Roi. C'est là que le Roi votre Fils vous a fait asseoir et vous a

proclamée Reine. Votre place ne devait point être ailleurs que près de celui qui avait pris dans votre sein sa naissance terrestre. (S. Bern., *Serm.* 6, *de Assumpt.*)

Elle est digne de toute notre vénération celle qui a été en même temps Vierge et Mère. (Id., *Hom.* 1, *sup. Missus est.*)

2. CONGRATULATION.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous; il est dans votre sein, à vos côtés. (S. Augustin., *Serm. de Nativ. B. Mariæ.*)

Quelle langue pourrons-nous employer pour célébrer dignement les louanges de la Mère de Dieu! (S. Hieron., *in Serm. de Assumpt.*)

Toutes les générations vous proclameront bienheureuse, parce que vous êtes à toutes leur vie et leur gloire. Les anges trouvent auprès de vous l'allégresse, les pécheurs le pardon, les justes la grâce. C'est donc à juste titre que les yeux de toute créature se tournent vers vous, puisque c'est par vous que la miséricorde du Seigneur a régénéré tout ce qu'il avait créé. (S. Bernard., *Serm. in Nat. Virg.*)

3. CONFIANCE.

Le fidèle serviteur de la sainte Vierge Marie ne peut périr. C'est en recourant à elle avec confiance que le pécheur peut être sauvé. (S. Ignat., mart., *Apud Miechov. in Disc. prædic.*)

Nul n'est sauvé sans vous, ô Vierge très-sainte! Aucun ne reçoit de faveur si ce n'est par vous, ô Vierge très-pure! Aucun n'est pardonné si ce n'est par votre intercession, ô Vierge très-clémente! (S. Germ. Const., *Serm. de Zona B. V.*)

Craignez-vous de vous adresser au Père à cause de sa redoutable majesté? allez à Jésus, qu'il vous a donné pour médiateur. C'est un frère revêtu de votre chair, éprouvé par la tribulation afin qu'il fût miséricordieux. Ce frère, c'est Marie qui vous l'a donné. Mais peut-être redouterez-vous encore en lui sa nature divine, car, tout en devenant homme, il est demeuré Dieu. Voulez-vous avoir un avocat auprès de lui, recourez à Marie. Le Fils exaucera sa Mère, le Père exaucera son Fils. Mes enfants, voilà l'échelle des pécheurs, voilà la source de ma confiance, voilà la raison de mon espérance. (S. Bernard., *Serm. in Nat. Virg.*)

4. AMOUR.

Aimez Marie, que vous vénérez; vénérez Marie, que vous aimez. Vous l'honorerez et vous l'aimerez véritablement si vous savez l'imiter. (S. Hieron., *Serm. de Assumpt.*)

La bonne Vierge aime ceux qui l'aiment. (S. Bernard., *Serm. sup. Salve Regina.*)

5. INVOCATION.

O bienheureuse Vierge! s'est-il trouvé quelqu'un qui ayant imploré votre puissante protection, ait été délaissé? Non, jamais. (B. Eutichianus, *in Vita.*)

Rien ne résiste à votre puissance, Marie, tout cède à votre empire. Votre divin Fils accueille vos demandes comme une dette qu'il a à acquitter. (S. Greg. Nicom., *Orat. de oblat. Deip.*)

Agité par la tempête du siècle, tournez votre regard vers cette brillante étoile, si vous voulez échapper au naufrage. Quand le vent des tentations, quand les épreuves des tribulations passeront sur vous, regardez cette étoile, appelez Marie. Dans les périls, dans les angoisses, dans les circonstances douteuses et mauvaises, invoquez Marie. Gardez sans cesse ce nom dans votre cœur, ayez-le toujours sur vos lèvres; et pour être plus sûr encore de son appui, imitez ses exemples. (S. Bernard., *Hom.* 2 *super Missus est.*)

6. IMITATION.

Apprenez à régler votre conduite sur les exemples de vertu et de sainteté de la vie de la bienheureuse vierge Marie. (S. Ambr., *L.* 2, *de Virg.*)

Que ceux qui aspirent à la récompense qui a été accordée à Marie imitent ses exemples. (*Id.*, *ibid.*)

Vous honorerez et vous aimerez véritablement Marie si vous savez l'imiter. (S. Hieron., *Serm. de Assumpt.*)

Imitez la vierge Marie et tous les

saints que vous louez, car vos louanges leur sont moins glorieuses que leur imitation ne vous sera profitable. La vraie louange consiste dans l'imitation de leurs œuvres. (S. Ildeph., *Serm. de Assumpt.*)

La bienheureuse Vierge est propice à ceux qui l'invoquent, particulièrement à ceux qui l'imitent dans sa pureté et dans son humilité. (S. Bernard., *in serm. super Salve Regina.*)

VI. COMPARAISONS.

1. VÉNÉRATION.

Sicut sol oriente diffugiunt stellæ, ita ad dignitatem Mariæ obscuratur comparata sanctitas atque perfectio sanctorum. (Beyerlinck, *Them.* 2, *in fest Annunt.*)

Sicut est incomparabile quod gessit, et ineffabile donum, quod percepit, ita et inæstimabile atque incomprehensibile præmium et gloria, non dico inter cæteras sacras virgines, verum etiam ultra omnes sanctos quam promeruit. (S. Ildephons., *de Assumpt.*)

Sicut veniente ad Salomonem regina Saba non sunt allata ultra tam multa aromata corporalia, ita veniente in mundum Deipara, non sunt reperta unquam plura aromata spiritualia, id est, virtutes ac merita. (*Ex* III *Reg.*, x, 10.)

Magna fuit sanctificatio Jeremiæ, qua potuit vitari faciliter culpam mortalium; major sanctificatio Joannis Baptistæ qua potuit vitare frequentiam venialium, maxima virginis Mariæ, qua potuit vitare, imo evitavit omne peccatum. (S. Bernard., *Serm. de Nativ. Virg.*)

2. CONFIANCE.

Sicut impossibile est ut illi a quibus Maria oculos suæ misericordiæ avertit, salventur, ita necessarium, quod hi, ad quos convertit oculos suos, pro eis advocans, justificentur et glorificentur (S. Anselm., *de Excell. Virg.*)

Sicut, o beatissima Domina, omnis a te aversus, et a te despectus, necesse est ut intereat; ita omnis ad te conversus, et a te respectus impossibile est ut pereat. (S. Bonavent., *in Pharet. div. am.* l, i, c. 5.)

Sicut Christus Jesus ultro se Patri obtulit hostiam vivam pro salute mortalium, ita et Virgo beatissima, dulcissima Maria, ipsa quoque filium suum obtulit pro humani generis salute, magisque ei gratius fuit suo destitui solatio quam hominum impedire redemptionem. (Taulerus, *Serm. de Concept. gloriosiss. semp. Virg. Mariæ.*)

3. INVOCATION.

1. Sicut si vas liquore plenum moveatur, facile effundit liquorem; ita cum beata Virgo Spiritu Sancto et donis cœlestibus superplena et superfluens sit, facile in nos sua dona effundat, si per preces et pios affectus invocetur. (S. Bonavent., *in Spec. B. V.*, *c.* 7.)

Sicut homo, subtracta terra labitur in profundum, ita subtracto Mariæ adjutorio delabitur homo in peccatum, et inde in infernum. (Richard. a S. Laur., *de Laud. Virg. L.* 8.)

Sicut oleum esurientem reficit, ægrotantem sanat, membra fatigata recreat, odorem parit, flammam nutrit; ita in laude Virginis reficimur, exemplo ejus ad veritatum medicamina invitamur, adversitatibus fessi ejus recreamur patientia, vitæ ejus forma illustramur, odore virtutum oblectamur. (S. Bernardin., *Serm.* 51, *art.* 4, *c.* 2.)

VI. MOTIFS ET PRATIQUES.

1. VÉNÉRATION.

MOTIFS POUR NOUS PORTER A HONORER LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

1° Elle est la Mère de Dieu; 2° elle est notre mère; 3° elle est notre reine; 4° elle est la plénitude des perfections; 5° elle est notre souveraine bienfaitrice.

1er MOTIF. Marie est la Mère de Dieu. A ce titre, toutes les créatures lui doivent leur vénération : *Tanta fuit Deiparæ dignitas ut si omnes creaturæ quantumcumque ascenderent in gradibus nobilitatis, essent præsentes, omnes deberent reverentiam Matri Dei.* (S. Bonavent., *in Sentent.*, *distinct.* 44.)

2e MOTIF. Marie est notre mère : *Ecce*

mater tua. (Joan. XIX, 27.) Or le précepte est formel : *Honora patrem tuum et matrem tuam.* (Exod. XX.)

3e MOTIF. Elle est notre reine : *Prædicabitur de te quod sis Mater Christi et proinde Regina cœlorum, quia totum jure possides Filii regnum.* (Rupert., 166. *Sup. Cant.* 4.)

4e MOTIF. Elle est la plénitude des perfections et des vertus. Tout honneur est dû à l'excellence, à la vertu et à la sainteté, dit S. Thomas. (I, 2, *quæst.* 2, *art.* 2, *ad.* 2.) D'après ce principe, quand même Marie ne serait pas Mère de Dieu, elle aurait encore droit à notre vénération, à cause de ses héroïques vertus et de son incomparable sainteté : *Tu honorificentia populi nostri.* (Judith. XV.)

5e MOTIF. Elle est notre souveraine bienfaitrice : *Per illam habemus quidquid accepimus aut speramus; nemo enim est, cui donum concedatur, nisi per ipsam.* (S. Germ. Const., *Hom. de zona Deip.*)

Totis medullis præcordiorum affectibus Mariam hanc veneremur, quia sic est voluntas illius, qui omnia nos voluit habere per Mariam. (S. Bernard., *Serm. de Aquæductu.*)

2. AMOUR.

MOTIFS POUR AIMER LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

1° Elle est la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ; 2° elle est notre mère; 3° elle porte en elle tous les caractères de l'amour; 4° elle est notre bienfaitrice.

1° Elle est la mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ; c'est pourquoi elle est appelée : *Adjutrix redemptionis.* (S. Augustin., *Serm.* 10 *de Sanctis.* — S. Antonin., *p.* 4, *tit.* 15, *c.* 20.)

2° Elle est notre mère. (*Voy.* ci-dessus, au titre *Vénération,* n° 2.)

3° Elle porte en elle tous les caractères de l'amour : 1° La source et l'abondance du bien : *Inventa Maria virgine, invenitur omne bonum* (V. Beda, *in Contemplat. de B. V. præm.*); 2° la beauté : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. I); 3° l'amour : *Scio quia benignissima es, et amas nos amore invincibili.* (S. P. Dam., *Serm.* 1, *de Nat. Virg*).

4° Elle est notre bienfaitrice. (*Voy.* ci-dessus au titre *Vénération,* n° 5.)

3. CONFIANCE.

MOTIFS POUR METTRE NOTRE CONFIANCE EN LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

1° Elle peut nous secourir; 2e elle veut nous secourir; 3° elle a écrasé la tête du serpent.

1° Elle peut nous secourir. Etant Mère de Dieu, qui peut limiter sa puissance ? *Certe Domina Dei parens, certe refugium meum, vita et defensio, arma et gloriatio, spes et robur meum... Habes enim sat scio, cum tua voluntate concurrentem potentiam, ut quæ sis Mater Altissimi.* (S. Germ. patriarch., *Orat. de oblat. Deip.*)

2° Elle veut nous secourir. Elle est notre mère, notre avocate, notre médiatrice; elle est une mère de miséricorde. (*Voy.* ce qui a été dit sous ces *titres.*) — *Si pie a nobis fuerit pulsata non deerit necessitati nostræ, quoniam misericors et mater misericordiæ.* (S. Benard., *Serm.* 2, *Dom. post Epiph*).

3° Elle a écrasé la tête du serpent : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.* III, 15.)

PRATIQUES POUR ACCROITRE NOTRE VÉNÉRATION, NOTRE AMOUR ET NOTRE DÉVOTION ENVERS LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

1° Méditer souvent sur 1o ses prérogatives; 2° les louanges et les titres que lui donnent l'Eglise et les saints Pères; 3° les bienfaits dont elle est la dispensatrice; 4° avoir souvent devant les yeux les exemples de dévotion de ses plus fidèles serviteurs; 5° porter ses livrées, un scapulaire, un chapelet, une médaille; 6° ne passer aucun jour sans lui rendre quelque hommage particulier.

21 MAI.

HISTOIRE DU CULTE DE LA Ste VIERGE

(Sermon par M. l'abbé Corblet.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — Culte de Marie dans les premiers siècles.

SUBDIVISIONS

1. Antiques témoignages avant le christianisme. | 2. Premiers siècles de l'Eglise. | 3. Témoignages des Pères.

IIe POINT. — Culte de Marie au moyen âge.

SUBDIVISIONS

1. Parmi les divers peuples.
2. En France.
3. Douzième et treizième siècle.

IIIe POINT. — Culte de Marie dans les temps modernes.

SUBDIVISIONS

1. Mois de Marie. | 2. Archiconfrérie. | Pèlerinages.

N. 2. — CONFÉRENCE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Traits historiques.
II. Traditions.
III. Fêtes et dévotions en l'honneur de la Ste Vierge
IV. Principaux sanctuaires de la Mère de Dieu.
V. Titres divers sous lesquels la sainte Vierge est invoquée.
VI. Apologistes involontaires.
VII. Dévotions populaires.

TEXTE.

Beatam me dicent omnes generationes.
(Luc., II, 48.)

Quelle est cette voix qui se glorifie d'un bonheur dont les siècles futurs doivent garder la mémoire? Quelle est cette femme qui croit pouvoir maîtriser l'incertitude de l'avenir? Oublie-t-elle donc que la vie a deux portes : celle par où l'on entre, entr'ouverte par l'illusion, l'espérance et la joie, et celle par où l'on sort, dont le seuil est souvent gardé par le regret, la déception et le malheur? Mais quand bien même la coupe de l'existence devrait être pour elle et sans fiel et sans lie, comment peut-elle savoir si son nom bravera les injures du temps? L'histoire enregistre avec soin dans ses fastes les tragiques douleurs et les sanglantes infortunes; mais elle reste muette sur ces bonheurs ignorés qui fleurissent à l'ombre de l'oubli : *Beatam me dicent omnes generationes!*

Etrange parole qui jette un défi à l'avenir, qui donc a pu oser la prononcer? Est-ce une jeune princesse qui voit tout lui sourire autour d'elle et dont les moindres désirs sont prévenus par la foule empressée des courtisans? est-ce une reine toute puissante, qui voit les peuples les plus indomptables incliner leurs fronts sous son sceptre de femme? est-ce une mère qui, dans une extase d'amour, voit son fils couronné par la gloire et dont le cœur se laisse enivrer par l'orgueil de la joie? Non : c'est une pauvre femme de Judée dont les jours sont unis à ceux d'un artisan ; sa vie s'écoule inconnue et obscure dans une humble retraite; elle est d'une race méprisée par le peuple-roi ; et quand un regard s'arrête sur elle, c'est un regard de compassion qui s'appitoie sur son indigence et sur sa stérilité. Elle deviendra mère un jour, il est vrai; mais son fils sera la risée du peuple; la raillerie épuisera sur lui ses traits les plus aigus; la calomnie l'enveloppera de toutes ses noirceurs, et l'opprobre de sa vie ne pourra être comparé qu'à l'ignominie de sa mort. Et pourtant c'est bien là cette femme, oui, c'est bien là cette mère qui s'est écriée : Toutes les générations proclameront mon bonheur! Ah! s'il fallait ajouter un rayon de plus à cette auréole de preuves dont le christianisme a entouré sa divinité, certes, je pourrais m'emparer de cette parole : car cette prophétie si étrange, si déraisonnable, si absurde dans l'ordre naturel des choses, a reçu un magnifique accomplissement dans la personne de Marie. Oui, toutes les générations ont célébré son bonheur, sa gloire et sa puissance. Tous les siècles ont invoqué son nom. Tous les pays lui ont dressé un autel à côté de l'autel de son Fils, et l'univers catholique s'est mis sous l'égide de sa maternité.

La prévision de Marie s'est réalisée *dans les siècles primitifs* de l'Eglise; elle s'est réalisée *dans les siècles du moyen âge*; elle a continué à se réaliser *dans les siècles modernes*. Telle est la vérité que je vais essayer de vous développer. Je ne crains point de fatiguer votre indulgente attention par un long exposé des faits. Votre ingénieuse piété saura trouver un aliment dans les exemples du passé, et votre affection filiale pour Marie se réjouira de voir que tous les âges et toutes les régions ont payé leur tribut d'amour et de reconnaissance à la Mère du Sauveur.

1ER POINT.

CULTE DE MARIE DANS LES PREMIERS SIÈCLES.

1re SUBDIVISION. — ANTIQUES TÉMOIGNAGES AVANT LE CHRISTIANISME.

Nous pourrions avancer, et sans qu'on nous accuse de paradoxe, que le culte rendu à Marie fut antérieur à sa naissance. En effet, aussitôt après la déchéance primitive, Dieu, mitigeant l'âpreté du châtiment par les douceurs de l'espoir, prédit qu'une femme écrasera la tête de l'esprit tentateur. Dès lors les générations se nourrirent de cette consolante idée, en appelant de leurs vœux les plus ardents la venue de cette créature privilégiée qui devait réparer la faute de la première femme. N'est-ce pas là un véritable culte? le culte de l'attente et de l'espérance. Les prophètes l'entretiennent par leurs mystiques révélations. « La Vierge concevra, s'écrie Isaïe; elle enfantera un fils qu'elle appellera Emmanuel ; cet enfant donné miraculeusement à la terre sera un rejeton de la tige de Jessé, une fleur née de sa racine. » Le sublime David entrevoit sa naissance, aussi pure que la rosée de l'aurore et le siége de gloire que Jéhovah lui réserve à sa droite. Salomon, sous le voile transparent de l'allégorie, nous la montre plus belle que les tentes de Cédar. Le miel découle de ses lèvres. Sa démarche ressemble à la fumée des parfums ; c'est un lis au milieu des épines ; c'est l'astre de la nuit dont le globe s'argente aux feux pâlissants du soleil.

L'antiquité païenne elle-même a rendu un culte involontaire à celle qui devait un jour renverser les autels du polythéisme. La tradition universelle d'une vierge mère se retrouve au fond de toutes les théogonies. Les influences combinées de l'ignorance et des passions n'ont pas été tellement puissantes, que cette vérité, toute défigurée qu'elle fût, n'ait pu surnager au-dessus des erreurs ; ainsi Zoroastre annonça aux mages que le Messie serait conçu par une vierge. Les brahmes enseignaient que, quand un Dieu s'incarne, c'est une opération divine qui le fait naître au sein d'une vierge. Dans un temple druidique de Chartres, il y avait une statue qui portait cette inscription : *A la Vierge qui doit enfanter !— Virgini pariturœ !* D'autres peuples, transportant l'avenir dans le passé, substituaient le mensonge du souvenir à la réalité de l'attente. Ainsi les Egyptiens adoraient la virginité maternelle d'Isis, et les Chinois celle de Shing-Mou. Les Lamas racontent que Bouddha naquit de la vierge Maha-Mahi, et les Japonais que Foé s'incarna dans un sein virginal. Les sauvages du Paraguay croyaient qu'une vierge avait mis au monde un Dieu sauveur qui, après avoir étonné l'univers par ses prodiges, était remonté triomphant vers les cieux.

2e SUBDIVISION. — PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE.

Je conviens que ce n'est point là un culte complet et parfait ; mais il faut avouer pourtant qu'au fond de toutes ces bizarres croyances, qu'au fond de toutes ces informes conceptions il y a un hommage involontaire qui s'adresse indirectement à Marie. Mais laissons de côté, j'y consens, ces antiques témoignages pour n'envisager que les temps postérieurs à la croix ; passons même sous silence la tendre vénération dont les apôtres entouraient la Mère de leur divin Maître, et la douce affection du disciple bien-aimé à qui le Sauveur mourant avait laissé pour héritage l'amour d'une mère. Ce ne fut, en effet qu'après la mort de Marie que fut réellement inauguré ce culte admirable qui devait traverser tous les siècles en les illuminant de sa splendeur. C'est dans la grotte sépulcrale de Gethsémani, à ce que nous rapporte une tradition juive, que fut élevé le premier oratoire de la Vierge, et c'est de là que partirent les premières prières qui furent adressées à la Reine des cieux. Bientôt après la Grèce se hâta de purifier ses temples par l'image de Marie, et la déesse la Fortune céda sa place, sur l'autel des Lares, à celle qu'on appelait la *Toute-Sainte*. L'Italie, moins heureuse, fut longtemps obligée d'abriter sa ferveur sous les voûtes des Catacombes ; les bûchers et les tigres faisaient promptement justice de ceux qui osaient produire leur foi au grand jour ; et les nobles Romaines se contentaient alors de placer la figurine de Marie dans le fond de leur gynécée, ou d'en porter l'image gravée sur un précieux camée. Mais lorsque la croix brilla libre et triomphante sur le *labarum* impérial, les opulentes cités élevèrent à Marie des chapelles de marbre et de porphyre, tandis que les campagnes lui dressaient de rustiques autels, où d'humbles colonnes de lierre s'entrelaçaient à des voûtes de pampre et de jasmin.

3e SUBDIVISION. — TÉMOIGNAGE DES PÈRES.

A partir de cette époque, un harmonieux concert de voix éloquentes célèbre les louanges de Marie. Ecoutez les Pères de l'Eglise exaltant à l'envi sa

puissance et ses priviléges. « Salut à vous, Mère de Dieu ! vénérable trésor de l'univers, brillant flambeau dont la lumière ne s'éteindra jamais. Vous êtes la couronne de la virginité, le sceptre de la science et le temple de la Vérité. — C'est en vous, ô Marie ! que toutes les promesses, tous les serments solennels que Dieu avait faits à nos ancêtres ont eu le plus heureux accomplissement, car c'est par vous que Dieu s'est fait *Emmanuel*. Vous avez été figurée par ce buisson qui brûlait sans se consumer, par cet aride rocher d'où Moïse fit jaillir une abondante source. Si Moïse demeure si longtemps sur le sommet de la montagne, c'est que Dieu voulait l'y instruire de tous les mystères qui vous concernaient. Il vous représente même par cette arche qu'il reçut ordre de construire pour recevoir les tables de la loi, et qu'il ombragea d'ailes de chérubins : vive image de la Mère de Dieu, de vous, ô Marie ! qui avez conçu et enfanté d'une manière toute merveilleuse Celui qui est essentiellement incorruptible. — Vous êtes entourée d'un éclat qui surpasse celui du soleil ; vous êtes couronnée de plus d'honneurs que les chérubins, et vos lumières éclipsent celles des plus purs esprits. Plus sainte que les séraphins, vous voyez bien au-dessous de vous toutes les armées célestes. Vous avez été l'unique espérance de nos pères, la gloire des prophètes, l'honneur des martyrs et la joie des saints. — Vous avez porté dans vos chastes entrailles le Créateur du ciel et de la terre ; vous avez couvert de baisers maternels ses lèvres encore teintes de votre lait virginal, et quoiqu'il fût votre maître et votre Seigneur, vous l'avez vu faible et enfant s'attacher à vos pas. — C'est par vous, ô Marie ! que la paix du ciel est descendue sur la terre ; c'est par vous que la charité a régné ; c'est par vous que les hommes sont devenus les émules des anges ! — Toutes les hiérarchies vous bénissent, et nous qui ne sommes que des enfants de la terre, nous osons vous invoquer et vous dire : O vous, qui êtes pleine de grâces ! ô Marie ! priez pour nous ! » — Tel est le sublime langage des Athanase, des Jérôme, des Ephrem, des Méthode, des Epiphane et des Cyrille, qui s'efforcent de renchérir sur les louanges que les siècles précédents avaient adressées à Marie par la bouche de saint Justin, de saint Irénée, de Tertullien et d'Origène.

Marie avait partagé sur la terre les souffrances et les douleurs de son Fils pour participer à sa gloire dans les cieux. Son sort devait être perpétuellement associé à celui de Jésus, et il fallait que son nom, comme celui du Sauveur, fût souillé des blasphèmes de l'hérésie, pour ressortir plus brillant et plus pur de ces épreuves d'un jour. Ce fut Nestorius qui osa le premier attenter à la gloire de Marie, en niant sa divine maternité. A ce blasphème inouï jusqu'alors, le monde catholique jette un grand cri d'alarme, et l'indignation enflamme tous les esprits. On essaye d'abord, par des voies conciliantes, de faire cesser le scandale de cette monstrueuse hérésie ; mais l'audacieux patriarche de la cité impériale défend obstinément son erreur. Alors deux cents vénérables prélats, accourus de toutes les contrées, forment à Ephèse un majestueux concile ; et, après avoir exprimé la constante croyance de l'Eglise sur l'insigne privilége de Marie, ils lancent les foudres de l'anathème sur l'impie novateur. Ce fut au milieu de la nuit que ce décret fut communiqué au peuple, qui attendait avec impatience le moment de célébrer le triomphe de la Vierge. Alors toute la ville se livra aux transports de la plus vive allégresse ; le nom de Marie était sur toutes les lèvres, comme

son amour était dans tous les cœurs. On éclairait à la lueur des flambeaux les pas vénérés des vertueux défenseurs de la foi; on allumait partout des feux de joie; on embaumait les airs de savoureux parfums : l'ivresse de la joie remplissait les cœurs de tous les fidèles... C'étaient des enfants dont on venait de venger la mère outragée.

IIe POINT.

CULTE DE MARIE AU MOYEN AGE.

1re SUBDIVISION. — PARMI LES DIVERS PEUPLES.

Pour remplir toute l'étendue de notre plan, nous devrions porter successivement nos regards sur tous les points du globe. Nous verrions l'Anglo-Saxon élever à Marie des chapelles de chaume qui rappellent la crèche de Bethléem ; nous verrions la Hongrie se déclarer feudataire de Marie, et les princes palatins fléchir le genou à son nom. La Pologne nous montrerait l'image de la Vierge sur ce glorieux étendard qui savait enchaîner la victoire. Le Danemark ferait briller à nos yeux l'héroïque bouclier de Valdemar, où resplendit l'image de la Reine des cieux. La Norwége nous montrerait la statue du dieu Thor mutilée par de royales mains, et faisant place à celle de Marie. La Grèce étalerait à nos regards les couronnes d'or, les diadèmes de rubis et les manteaux de pourpre dont elle ornait ses madones. L'Orient éblouirait nos yeux par la somptuosité des immenses basiliques consacrées à Marie. Mais la multitude de ces tableaux fatiguerait sans doute la patience de votre attention ; et d'ailleurs, il est un pays qui mérite avant tout de fixer nos regards : c'est la France. C'est là surtout que nous sommes jaloux de voir prodiguer à Marie les honneurs qui lui sont dus.

2e SUBDIVISION. — EN FRANCE.

Son culte se popularisa lentement dans les Gaules. Là deux religions se trouvaient en présence : le polythéisme romain, imposé par l'épée du vainqueur, et le paganisme druidique, qui depuis des siècles avait enraciné ses croyances dans tous les esprits. Le christianisme eut bientôt triomphé du premier ; mais, avec le second, la lutte fut longue, difficile, opiniâtre. Les zélés missionnaires qui vinrent évangéliser nos contrées, voyant qu'ils ne pouvaient réussir à renverser les monuments du druidisme, eurent recours à une ingénieuse transaction : ils les sanctifièrent en leur imprimant le cachet du catholicisme. Pour parvenir à baptiser les hommes, ils baptisèrent d'abord les monuments. Le fier *Men-Hir* consacré à Teutatès devint le gigantesque piédestal d'une croix de pierre; le sombre *Dolmen*, encore empreint de sang humain, se métamorphosa en grotte d'anachorète. Des madones s'abritèrent dans le creux du vieux chêne, dont le gui sacré ne tomba plus désormais sous la faucille d'or, et l'image de Marie sanctifia la source des fontaines qui, de tout temps, avaient été un but de pèlerinage. C'est ainsi que les Gaulois passèrent insensiblement d'un culte à un autre, tout en conservant les monuments, les mœurs et les usages auxquels ils étaient si profondément attachés.

L'invasion des hordes germaniques suspendit un instant dans les Gaules les progrès du catholicisme. Mais quand le fier Sicambre eut courbé la tête sous la main du pontife et que le vainqueur fut converti par le vaincu, le culte de Marie sortit du milieu des ruines et adoucit la sauvage âpreté des barbares. Ce ne fut guère pourtant que sous la dynastie carlovingienne qu'il prit de larges proportions. Eh! comment le peuple d'alors n'aurait-il pas aimé cette tendre dévotion, lorsqu'il voyait ses rois lui en donner le touchant exemple; lorsqu'il voyait Pepin le Bref s'agenouiller humblement devant ces modestes chapelles de Notre-Dame, élevées dans les forêts par l'industrieuse main des ermites; lorsqu'il voyait Charlemagne emporter avec lui dans sa tombe l'image de Marie, comme le plus vif objet de sa vénération; lorsqu'il voyait Charles le Chauve invoquer la Vierge au milieu des batailles.

Ce fut sous le règne de ce prince que fut célébrée, pour la première fois en France, la fête de l'immaculée Conception, que l'Église d'Orient venait d'instituer. De ce que cette fête ne remonte pas aux premiers siècles du christianisme, comme l'Annonciation, la Purification, l'Assomption et quelques autres, il ne faudrait pas en conclure que la croyance en l'immaculée Conception ne date point de l'Eglise primitive. Ceux qui ont avancé cette erreur ne se rappelaient point sans doute ces paroles de l'apôtre saint André. « Comme le premier Adam a été fait de la terre avant qu'elle fût maudite, ainsi le second Adam a été formé d'une terre vierge et qui ne fut jamais maudite. » Ils oubliaient que saint Cyprien avait dit : « Il y a une très-grande différence entre la Vierge et le reste des mortels; elle n'a de commun avec lui que la nature et non la coulpe. » Ils oubliaient encore que le titre d'Immaculée fut donné à Marie par Origène, par Chrysostome et par saint Jean d'Alexandrie; ils ne réfléchissaient pas que cette croyance avait dû être générale et populaire, puisque l'islamisme lui-même s'en était emparé, et qu'un commentateur du Koran dit en termes exprès : « Tout descendant d'Adam, du moment qu'il vient au monde, est touché au côté par Satan ; il faut en excepter néanmoins Jésus et sa Mère ; car Dieu interposa entre eux et Satan un voile qui les préserva de son attouchement fatal. » Loin de nous pourtant la pensée de dire que ce fût jusque-là un dogme défini, et de condamner par là même ceux dont l'Eglise a bien voulu ne point flétrir l'erreur! Mais nous dirons avec Bossuet : « Après les articles de foi, nous ne voyons guère de choses plus assurées. » Mais nous disons avec le Docteur subtil : « Dieu pouvait accorder à Marie cette glorieuse exemption, si cela lui convenait : donc il l'a fait : *Potuit, decuit, ergo fecit.* Qui donc oserait nier que l'Arbitre souverain des destinées humaines ne puisse les façonner à son gré? Qui donc oserait nier qu'un législateur absolu ne puisse mettre un de ses sujets en dehors de la loi qu'il a portée? Cette exemption blesserait-elle un des attributs de Dieu? Serait-elle contraire à sa sagesse, à sa justice ou à sa bonté? Bien loin de là; en préservant Marie de la tache originelle, Dieu se montre infiniment bon, puisqu'il transige avec sa juste sévérité envers la coupable race d'Adam ; il se montre infiniment sage, puisqu'il prend le plus infaillible moyen d'honorer la naissance de son Fils et de nous faire comprendre sa haine pour le péché. Il se montre aussi infiniment juste, puisque ce privilége est tout à la fois favorable à Marie, qu'il élève au-dessus de toutes les créatures, et favorable à l'humanité tout entière, puisqu'il rapproche de la divinité et rend par conséquent plus puissante celle qui doit nous servir

d'avocat et d'intermédiaire auprès du Seigneur. Les trois personnes de la sainte Trinité se trouvaient également intéressées à ce que Marie ne fût point souillée de la tache originelle. Dieu le Père l'avait choisie pour écraser la tête du serpent infernal. Comment donc aurait-il pu permettre qu'elle en ait été l'esclave un seul instant? Dieu le Fils aurait-il voulu puiser la vie dans une source impure et accepter l'héritage du démon? Le Saint-Esprit, qui pouvait embellir son épouse des grâces les plus surabondantes, l'aurait-il choisie stigmatisée par Satan? Mais alors comment donc aurait-il pu lui dire, mille ans avant sa naissance, par la bouche de Salomon : « Vous êtes toute belle, ô ma bien aimée! et il n'y a point de tache en vous. Les jeunes filles sont sans nombre, mais ma chère colombe est seule belle, seule pure, seule parfaite entre les filles de sa mère. » Voilà pourquoi nous croyons à l'immaculée Conception. Oui, mon Dieu! nous croyons que votre divine Mère n'a jamais été sous l'empire du péché; nous croyons, et c'est pour nous une gloire et un bonheur, que vous l'ayez toujours mise à l'abri de votre colère; nous croyons que vous lui avez dit, comme jadis Assuérus à Esther : « Cette loi, qui regarde tout le monde, n'est point faite pour vous! »

Le roi Robert, non content d'avoir fait bâtir sur les bords de la Loire des monastères dédiés à Marie, institua un ordre militaire sous le nom de chevaliers de Notre-Dame de l'Etoile : c'était sous ce poétique nom qu'il désignait la Vierge, parce qu'elle était apparue à l'horizon du monde comme un astre bienfaisant qui vient dissiper les ténèbres. Ces chevaliers, choisis dans l'élite de la noblesse, avaient le roi lui-même pour grand maître, et ils portaient sur la poitrine une étoile d'or, qui devait leur rappeler sans cesse qu'ils avaient consacré à Marie leur cœur et leur épée. Quelque temps plus tard, le pape Urbain II ordonna que tous les jours au matin, à midi et au soir, la cloche engagerait les fidèles à invoquer Marie pour le succès des croisades : telle fut l'origine de l'*Angelus*. Les guerres saintes eurent un terme, mais la prière survécut à sa cause primitive. Les chrétiens en comprirent la nécessité, en se rappelant que la vie est une croisade continuelle, et que le monde, la chair et le démon sont des ennemis bien plus indomptables encore que les Turcs et les Sarrasins. Ce ne fut que sous Louis XI que l'*Angelus* s'introduisit en France, tel que nous le récitons aujourd'hui; mais à cette époque la ferveur était plus vive, personne ne restait sourd à la voix du bourdon de Notre-Dame. C'était alors en France comme aujourd'hui dans la catholique Espagne : au son de la cloche, le promeneur s'arrête, le voyageur suspend ses pas, l'artisan interrompt ses travaux, les causeries cessent subitement, les chants se taisent, les guitares deviennent muettes; le grand d'Espagne découvre ce front superbe qui a le droit de rester couvert devant la royauté, et la foule recueillie murmure à voix basse la *Prière du Pardon*.

Le douzième siècle se montra plein de ferveur pour le culte de Marie. Il applaudissait aux gracieux *Palinods* des trouvères normands et aux naïves ballades des bardes armoricains qui célébraient les grandeurs de la Reine des anges. Il écoutait avidement les éloquentes paroles de saint Bernard, et répétait avec lui : « O Marie! vous êtes cette femme unique dans laquelle le Sauveur a trouvé son repos et a déposé sans mesure tous ses trésors. Voilà pourquoi le monde entier, ô ma sainte Reine! honore votre chaste sein comme le temple de Dieu, dans lequel a été commencé le salut du monde.

C'est là que s'est faite la réconciliation entre Dieu et l'homme. Mère auguste de Dieu! vous êtes ce jardin fermé dans lequel la main souillée par le péché n'a jamais pénétré pour en cueillir ces fleurs que l'Eglise appelle la violette de l'humilité, le lis de la pureté et les roses de la charité. »

Il y eut au siècle suivant un fondateur d'ordre, un puissant réformateur, un homme de génie,— mieux que tout cela, un grand saint,— qu'une certaine école a représenté comme un farouche inquisiteur, avide de sang et de tortures : c'est saint Dominique. Eh bien ! voulez-vous savoir quelle fut l'unique persécution qu'il exerça contre les Albigeois ? il disait son chapelet pour leur conversion, voilà tout. Ce fut en effet dans ce but qu'il institua l'association du Rosaire, sainte et précieuse dévotion qui se répandit bientôt partout et opéra des fruits sans nombre. Comment pourrait-il en être autrement? le Rosaire n'est-il point la synthèse de l'Evangile, le résumé du catholicisme ? Ne nous enseigne-t-il point tout ce qu'il faut croire et tout ce qu'il faut demander? Ne sait-il point s'approprier aux besoins de toutes les hiérarchies d'intelligence? C'est le livre de la pauvre femme du peuple, qui ne sait point lire, comme c'était le livre où Bossuet puisait ses sublimes inspirations sur les mystères. En méditant souvent sur les mystères de joie, de douleur et de gloire qui partagent la vie du Sauveur, on apprend à connaître Dieu et à se connaître soi-même ; on acquiert des droits incontestables à la protection spéciale de Marie. Le pécheur obtient sa conversion, le juste sa persévérance; la langueur de l'âme est réveillée, le désir de la perfection se ranime et la pratique des vertus devient plus facile. Saint François de Sales a dit : « Dans l'association, il y a tout à gagner et rien à perdre. » Il disait cela en parlant du Rosaire. En effet, dans cette association, l'ensemble des prières forme un trésor commun que chacun des pieux confrères peut considérer comme son propre bien ; on recueille le mérite de ses propres actions et de celles d'autrui, et, sans s'appauvrir, on enrichit les autres. Voilà pourquoi cette précieuse dévotion se répandit avec une si merveilleuse rapidité. Et ne croyez pas que ce fût seulement de la part du peuple : Louis IX, Edouard III, Louis XI, Charles le Téméraire, François Ier, Charles Quint, don Juan d'Autriche, Henri IV et Louis XIV récitaient le chapelet; ce qui n'empêche pas les rationalistes de dire que c'est là une dévotion futile. Laissons-les dire, laissons-les faire et prions pour eux : le dédain n'est peut-être que sur les lèvres et non pas dans le cœur. Quand viendra le moment du danger, l'heure de la mort, ils envisageront autrement les choses. Le fameux auteur des *Ruines* en est la preuve : il fut surpris par une tempête sur les côtes de Baltimore ; la furie des vents et le déchaînement des vagues présageaient au navire un naufrage imminent. Tous les passagers se mettent en prière, et l'incrédule Volney s'empare d'un chapelet qu'il récite avec une ferveur exemplaire. La tempête se calme, et l'un des voyageurs, qu'avait étonné la conduite de Volney, lui dit avec malice : « A qui donc vous adressiez-vous tout à l'heure ? — On est philosophe dans son cabinet, répondit Volney, mais on ne l'est pas dans une tempête. » Laissez donc les incrédules honorer de leurs mépris la prétendue monotonie de cette dévotion qui, selon eux, consiste à murmurer la même parole : ils ne comprennent pas, ou ils feignent d'ignorer que « l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours on ne se répète jamais. »

La voix puissante de saint Dominique avait remué le monde chrétien. Il

ne lui suffisait plus d'exprimer son amour à Marie par des prières ; il sculpta sa pensée sur le granit ; il cisela sa ferveur sur le marbre, et il consacra à la Mère du Sauveur ces féeriques cathédrales dont chaque pierre devait exalter sa gloire : *Beatam me dicent omnes generationes.* Oh ! alors l'enthousiasme était grand ! c'était tout un peuple qui se faisait artiste ; c'étaient cent mille bras quelquefois, comme à Strasbourg, qui traduisaient la pensée d'un seul homme. Les prélats, les princes, les barons, les abbés consacraient une partie de leurs revenus à cette grande œuvre ; le peuple, lui, y consacrait son temps, sa patience et son génie. Il élisait un chef qui distribuait à chacun sa tâche. Ceux-ci devaient fouiller de légers chapiteaux ou ciseler d'élégantes consoles, tandis que les moines préparaient dans leurs cellules les vitraux imagés ; ceux-là extrayaient des carrières un calcaire docile au ciseau, et d'autres dépeuplaient les forêts de leurs châtaigniers séculaires. Ils comprenaient tous que c'était là avant tout une œuvre de piété ; aussi ils s'y disposaient par la prière, la purification de leurs fautes et le pardon des injures : aussi leur zèle était bien ardent ; et parfois, lorsque la nuit jetait ses sombres teintes sur l'édifice commencé, on voyait tout à coup étinceler mille flambeaux dont l'éclat faisait pâlir le front des étoiles, et la foule, oubliant les fatigues du jour, redoublait de courage et d'ardeur, en chantant des hymnes à Marie ! Un tel enthousiasme devait nécessairement produire des chefs-d'œuvre : il en fut ainsi. Voyez Notre-Dame de Dijon avec son svelte et gracieux portail ! Voyez l'abbaye de Jumiéges, dont les poétiques ruines attestent l'antique splendeur ! Voyez Notre-Dame de Strasbourg, jetant sa flèche à quatre cent quatre-vingts pieds du sol ! Voyez Notre-Dame de Reims, la cathédrale des sacres, le Parthénon du moyen âge ! Voyez Notre-Dame de Chartres, la basilique à double étage, toute fière de ses trois mille statues ! Voyez Notre-Dame d'Amiens, avec sa forêt de colonnes et sa flèche qui s'élance dans les cieux comme une aspiration de l'humanité vers le Tout-Puissant ! Voyez Notre-Dame de Paris avec ses deux tours immenses !

Quand le moyen âge ne dédie point à Marie ses cathédrales, il lui réserve du moins une magnifique chapelle, qu'il place derrière le sanctuaire, et c'est là qu'il déploie toute la séduction de ses pompes. Les corbeilles des chapiteaux se tapissent de vignes et de lierre ; les clefs de voûtes se complaisent dans le caprice de leurs fantaisies ; les fenêtres se ramifient en fleurons aériens ; les vitraux de pourpre et d'or resplendissent de légendes imagées, et la statue de Marie s'abrite sous la riche dentelle d'un gracieux pinacle.

Je devrais, en suivant l'ordre des siècles, vous parler des couronnes d'or dont les reines de France faisaient hommage à Notre-Dame ; des livres d'Heures que le patient pinceau des moines enluminait d'or et d'azur ; des belliqueux étendards où l'image de Marie brillait au-dessus des armes de France et d'Espagne ; des navires espagnols que protégeait la présence de la *Santa Senora* ; des nombreuses madones placées sous le gothique auvent des maisons et éclairées par des lampes nocturnes, et des chapelets à grains d'or que portaient les rois et les grands vassaux d'Ecosse. Je devrais vous entretenir des tournois chevaleresques où de brillantes joûtes se faisaient en l'honneur de la Vierge ; des cours plénières que tenaient, au jour de l'Assomption, les monarques anglais ; des trêves de guerre que l'on concluait pendant les fêtes de Marie, et des jeûnes hebdomadaires que s'imposaient

en son honneur les rois de Portugal. Je devrais encore vous parler des chevaliers de Notre-Dame d'Espérance, dont l'ordre fut institué par Charles VI; des barons flamands, qui avaient pris le nom de Marie pour cri de guerre; des doges de Venise, qui se faisaient peindre à genoux devant la Reine des cieux, et des princes qui ont placé la France sous l'égide de Marie... Mais le temps nous contraint de nous renfermer dans d'étroites limites, et nous avons hâte de vous parler des temps modernes.

III^e^ POINT.

CULTE DE MARIE DANS LES TEMPS MODERNES.

1^re^ SUBDIVISION. — MOIS DE MARIE.

C'est de l'Italie que nous arriva, vers la fin du dix-huitième siècle, la dévotion connue sous le nom de Mois de Marie. Le printemps, qui réveille la nature de son trop long assoupissement, réveille aussi dans les cœurs des sentiments qui ne font que sommeiller; le ciel les réclame pour lui, et Marie veut en avoir sa large part. N'était-il pas bien juste de lui consacrer ce mois tout entier, puisqu'il était le seul qui ne fût point sanctifié par une de ses fêtes? N'était-il pas juste de dédier à Marie le mois des parfums et des fleurs? A la plus belle des vierges ne fallait-il pas offrir les prémices du printemps? Tous les arts lui avaient adressé leurs plus doux hommages. Pour elle, la poésie avait murmuré ses chants les plus suaves, la musique avait modulé ses plus harmonieux concerts, la sculpture avait brodé ses plus délicates merveilles, et l'architecture avait conçu ses plus sublimes inspirations. La nature devait s'associer à l'art et réclamer sa part dans ce culte universel : le printemps devait offrir à Marie le parfum de ses brises, l'émail de ses prairies, la naissante verdure des bois et le doux chant des oiseaux.

2^e^ SUBDIVISION. — L'ARCHICONFRÉRIE.

Il est une dévotion de création récente qui obtiendra peut-être encore des fruits plus abondants que le Mois de Marie ; nous voulons parler de l'archiconfrérie, dont l'institution présente un caractère tout providentiel! En 1836, de sourdes crises agitaient la société; un malaise général s'était emparé des esprits : on comprenait tout le vide, toute la futilité des doctrines voltairiennes; mais on ne voulait pourtant point retourner au catholicisme. La philosophie ne lui donnait plus que trois cents ans de vie, et les hommes du progrès n'auraient point voulu se donner le ridicule de courtiser un moribond. Donc on fabriqua de nouvelles religions; on inventa de nouveaux Messies; on refit le programme des destinées humaines ; on simplifia beaucoup la morale, et on entreprit de déniaiser les consciences. L'entreprise eut quelque succès, et il se fit un grand commerce de dogmes. Eh bien ! c'est là précisément l'année que Dieu choisit pour l'accomplissement de son œuvre; mais elle s'effectuera sans doute dans un centre actif de piété où l'atmosphère n'aura point été souillée par les miasmes de l'impiété? Pas le moins du monde. Il y avait à Paris une église pauvre, abandonnée, où les rares fidèles pouvaient aisément se compter entre eux. Dans ce populeux quar-

tier, le temple de l'agiot avait ses habitués, les temples du plaisir avaient les leurs; mais la maison du Seigneur restait vide. Eh bien! c'est là, dans ce centre d'indifférence et de corruption, que s'établit l'œuvre merveilleuse de l'archiconfrérie. Ce ne fut d'abord qu'une cinquantaine de fidèles qui se réunissaient pour adresser leurs prières au cœur immaculé de Marie. L'association passa par le creuset des épreuves; mais Dieu la soutint en l'environnant de prodiges : au bout de quelques années le sénevé s'était fait arbre; le gland s'était fait chêne, et aujourd'hui l'archiconfrérie étend partout ses puissantes ramifications. Le catholique de Singapoore est associé à celui de Pondichéry, le fidèle de Smyrne prie pour ses confrères de Siam, et le Canada se recommande aux prières du Chili.

3e SUBDIVISION. — PÈLERINAGES.

Certes, la rapidité de cette propagation prouve bien que le culte de Marie est toujours vivant dans les cœurs; et, s'il en fallait une autre preuve, je vous parlerais de ces mille pèlerinages consacrés à la Vierge, ces lieux bénis où viennent affluer chaque année un nombre incalculable de voyageurs, disséminés sur tous les points du globe; le dévot pèlerin peut choisir entre les plus célèbres. En France, c'est Notre-Dame de la Délivrance, où les marins viennent pieds nus accomplir le vœu qu'ils ont fait au milieu des tempêtes; c'est Notre-Dame de Rocamadour, dont la solitude rappelle les déserts de la Thébaïde; c'est Notre-Dame de Boulogne, dont Louis XI se reconnut feudataire; c'est Notre-Dame de Fourvières, d'où Pie VII, après avoir célébré les saints mystères, bénit Lyon et toute la France; c'est Notre-Dame des Ardilliers, dont l'invocation fit retrouver à Louis XIII la santé et le bonheur; c'est Notre-Dame de Liesse, où François Ier allait chaque année incliner la majesté de sa couronne; c'est Notre-Dame du Puy, dont l'église relevait immédiatement du saint-siége. En Brabant, c'est Notre-Dame de Halle, où l'historien Juste Lipse suspendit devant l'autel une plume d'argent. A Munich, c'est Notre-Dame Auxiliatrice, qui protégea les Viennois contre l'invasion des Turcs. En Pologne, c'est Notre-Dame de Calvaria, où l'opprimé va rêver à la liberté. En Italie, c'est Sainte-Marie Majeure, la plus belle des quarante-six églises que Rome a dédiées à la Vierge; c'est Notre-Dame de Lorette, transportée par les anges à travers les airs; c'est Notre-Dame de Bologne, dont le portique a une lieue de long. A Livourne, c'est Notre-Dame de Monte-Nero, qui semble protéger les flots azurés de la mer de Toscane. En Corse, c'est Notre-Dame de Lavesina, qui confie à la brise des mers le parfum de ses orangers. Dans la Péninsule, c'est Notre-Dame de Cordoue, si fréquentée de ces pieux Espagnols, dont chaque entretien commence par l'échange de ces deux phrases : *Ave, Maria purissima! — Sin peccado concebida.* C'est Notre-Dame de Mont-Serrat, dont un des piliers porte encore suspendue l'épée de saint Ignace. Au milieu des mers, c'est Notre-Dame de Lampedouze, placée sur un îlot désert et éclairant de sa lumière mystique l'obscurité des nuits.

L'immense affluence des pèlerins qui vont chaque année visiter les autels de Marie, les cinq millions d'associés que compte l'archiconfrérie, le grand nombre des congrégations de la Vierge, la propagation toujours croissante du Scapulaire, la ferveur avec laquelle on célèbre toutes les fêtes de Marie et

le mois qui lui est spécialement consacré, tout nous prouve que notre époque n'a rien à envier aux siècles précédents, en ce qui concerne le culte de la sainte Vierge. Et cependant nous vous dirons : Marie n'est pas encore assez honorée, puisqu'elle peut l'être davantage. Il est un hommage dont elle est surtout jalouse, c'est celui de nos cœurs; il est une offrande qu'elle ambitionne avant tout, c'est celle de nos sacrifices. Ne lui refusez-vous pas souvent le plus vif objet de ses désirs? Ne contristez-vous pas son amour maternel par vos chutes sans nombre? Vous cherchez à pallier vos torts en alléguant la fragilité de votre nature. Mais puisque vous connaissez votre faiblesse, jetez-vous donc dans les bras de Marie : ce sera votre soutien, ce sera votre appui. Quand vous sentez chanceler vos forces, invoquez-la du fond du cœur et dites-lui : O Marie! vous êtes la tour de David! protégez-moi contre les assauts de l'esprit infernal. Vous êtes l'arche d'alliance, donnez-moi un refuge dans vos saints tabernacles. Vous êtes la Vierge clémente! oubliez la noirceur de mes fautes. Vous êtes le trône de la sagesse! faites-m'en franchir les degrés. Vous êtes l'étoile du matin! qu'elle brille sur l'obscurité de mes jours. Vous êtes la porte des cieux! qu'elle s'entr'ouvre pour moi. Vous êtes la Mère du Sauveur! ah! soyez aussi la mienne.

Marie, soyez-en sûrs, ne restera pas sourde à votre appel; elle vous tendra la main, elle dirigera votre marche, elle raffermira vos pas; et, quand vous arriverez devant Dieu, les mains pleines de vos bonnes œuvres, elle vous dira : Vos prières ne sont pas restées stériles. Vous m'avez supplié d'intercéder pour vous à l'heure de la mort, et je vous ai mérité la grâce d'un profond repentir. Vous m'avez souvent appelée Mère du Sauveur, je veux toujours vous nommer mon enfant. Vous m'avez saluée des paroles de Gabriel, je veux à mon tour vous donner le salut de la paix et du bonheur. Vous m'avez nommée pleine de grâces, je veux que vous soyez comblés de toutes celles que je dispense autour de moi. Vous m'avez souvent répété que le Seigneur était avec moi : *Dominus tecum!* eh bien! avec vous aussi sera toujours le Seigneur, car Dieu ne séparera jamais l'enfant d'avec sa mère. C'est la grâce que je vous souhaite.

CONFÉRENCE

(Par M. l'abbé Cadrais.)

PLAN

PREMIÈRE QUESTION.

RÉFUTATION DES REPROCHES INJUSTES QUE L'ON FAIT AU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

1er *Reproche :* C'est un culte divin.
2e *Reproche :* Ce culte a subi des variations.
3e *Reproche :* Ce culte a admis des innovations.

DEUXIÈME QUESTION.

COMBIEN SONT COUPABLES LES DÉTRACTEURS DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

TROISIÈME QUESTION.

RÈGLES A SUIVRE DANS LES PRATIQUES DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

TEXTE.

Eris benedicta in æternum. (JUDITH., XV, 11.)

Si j'avais à justifier le culte si légitime que nous rendons à Marie, en présence de ceux qui l'attaquent, ou si j'avais à parler devant des chrétiens moins instruits que vous ne l'êtes, je devrais d'abord établir en principe et prouver avant tout qu'il est un culte, indépendamment de celui que nous rendons à Dieu, qui repose, comme lui, sur le témoignage de nos divines Ecritures et de la tradition, que l'antiquité la plus vénérable a mis en usage ; je veux parler de celui que nous rendons aux anges et aux saints; et je n'éprouverais pas d'embarras à le faire, puisque l'Ecriture sainte m'enseigne que les anciens patriarches vénéraient les saints anges, comme nous le faisons, qu'ils leur adressaient leurs supplications et leurs prières, et que le Seigneur avait cette pratique pour agréable, comme l'ange Raphaël l'expliquait à Tobie quand il lui disait : Le *Seigneur a eu pour agréables les bonnes œuvres et les prières que vous lui adressiez par mon entremise, et c'a été pour vous en récompenser qu'il m'a envoyé vers vous.* (*Tob.*, XII, 12.) L'Ecriture m'enseigne aussi que les saints sont associés à Dieu dans la gloire, et j'y lis dans un endroit que le saint pontife Onias et le vertueux Jérémie prient et s'intéressent au ciel pour leur peuple affligé. La plus antique tradition me viendrait en aide au besoin pour prouver que le culte des saints a été en usage de tout temps dans l'Eglise. Et, partant de ce principe incontestable et vous faisant voir que nulle créature, au ciel comme sur la terre, n'a jamais été et ne sera jamais glorifiée comme le fut Marie, épouse, fille et mère d'un Dieu, il me serait facile d'établir la légitimité du culte spécial que nous lui rendons; mais je n'ai pas, grâce à Dieu, à le justifier à vos yeux non plus qu'en présence des hérétiques qui le combattent et qui ne sont point ici pour m'entendre; j'ai seulement à vous montrer combien sont injustes les reproches qu'ils osent nous adresser à ce sujet, et je le ferai d'autant plus aisément que ce n'est pas d'aujourd'hui ni de nos jours que le culte d'honneur que nous rendons à Marie a trouvé des contradicteurs, que les glorieuses prérogatives que nous accordons à cette auguste Vierge ont trouvé des censeurs, et que les hommages publics que nous lui rendons ont été combattus. Nos frères errants dans la foi, que Luther et Calvin ont séparés de l'Eglise au seizième siècle, s'étaient élevés déjà contre le culte que nous rendons aux saints, et, en particulier, contre celui que nous rendons à celle qui en est établie la reine, ils avaient blâmé les justes hommages que nous lui offrons, les pieuses pratiques que nous mettons en usage en son honneur. Ils s'étaient prétendus envoyés de Dieu pour réformer l'Eglise, sans donner au monde d'autre preuve de leur mission, qu'en multipliant les scandales sur la terre; et les tristes héritiers de leurs erreurs, qui vivent au milieu de nous, victimes des malheureux préjugés de leur secte, que des maîtres de mauvaise foi ont su leur inspirer, répètent leurs reproches sans examiner s'ils sont

fondés ou non. Ils nous accusent d'idolâtrie en honorant Marie comme nous le faisons; ils font un crime à l'Eglise de la pompe qu'elle déploie dans le culte qu'elle lui rend, comme étant insolite et inconnue aux temps passés; ils lui reprochent les pratiques qu'elle autorise en son honneur et qu'ils regardent pour le moins comme inutiles. Ils l'accusent tout à la fois d'idolâtrer dans son culte, de varier dans ses enseignements et d'innover dans ses pratiques, elle à qui le Sauveur a promis que sa foi serait toujours la même et qu'elle ne saurait faillir. Vous avez entendu souvent peut-être ces accusations qui seraient graves si elles n'étaient mensongères; plus d'une fois au moins elles ont frappé vos oreilles et affecté péniblement vos cœurs, sans que votre foi en ait été ébranlée, mais vous n'avez su peut-être que *répondre*. Apprenez donc, pour votre instruction, combien il vous est facile de le faire.

PREMIÈRE QUESTION.

RÉFUTATION DES REPROCHES INJUSTES QUE L'ON FAIT AU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

PREMIER REPROCHE : C'EST UN CULTE DIVIN. Et d'abord, on nous accuse d'*honorer Marie comme une divinité*. Mais qui ne sait combien ce premier reproche est injuste? Sans doute, nous l'honorons d'un culte tout spécial, et quoi de plus légitime que cette distinction que l'Eglise fait en l'honneur de celle qui a été, je l'ai dit, la fille, la mère, l'épouse d'un Dieu. Mais, quelque grands que soient les respectueux hommages que nous croyions devoir lui rendre à tant de titres, nous n'avons pourtant nullement la pensée criminelle de l'adorer, nous savons trop bien, et la foi nous le dit du reste, qu'il n'est qu'un Dieu au ciel comme sur la terre, qui veut être adoré *lui seul et qu'il ne saurait consentir à partager sa gloire avec un autre*. Aussi, mettons-nous et mettrons-nous toujours une immense différence entre le culte d'adoration que nous rendons à Dieu et le culte d'hommages que nous offrons à Marie, entre la manière dont nous prions l'un et l'autre. Quand nous prions Dieu, en effet, nous dit le livre élémentaire de la religion que nous mettons entre les mains du jeune âge, et qui témoigne si bien de notre croyance sur ce point, quand nous prions Dieu, nous lui demandons les grâces qui nous sont nécessaires et que nous attendons de lui seul; mais quand nous prions Marie, nous attendons seulement de son intercession puissante qu'elle les sollicite de la bonté de Dieu pour nous. Nous ne prétendons donc nullement adorer Marie par le culte d'honneur que nous lui rendons, non plus que par les prières que nous lui adressons. C'est donc bien à tort que nos frères dissidents nous font ce premier reproche; et pour répondre à cette accusation injuste, il doit nous suffire de leur rappeler et de leur citer au besoin les plus simples enseignements que la foi nous donne, que je ne fais qu'indiquer en ce peu de mots, mais qui attestent suffisamment déjà, il me semble, la légitimité du culte d'honneur que nous rendons à Marie.

2e REPROCHE : CE CULTE A SUBI DES VARIATIONS. Nos adversaires, en second lieu, accusent l'Eglise de varier dans ses croyances, à cause des hommages qu'elle rend de nos jours à cette auguste Vierge et de la pompe inusitée, disent-ils, qu'elle déploie dans les solennités de son

culte. Mais, si l'Eglise catholique a varié dans ses enseignements en honorant Marie comme elle le fait de nos jours, ainsi que ses ennemis lui en font un reproche, il faut qu'ils soient forcés d'avouer du moins que cet état de choses ne date pas d'hier; car pour trouver l'origine des honneurs qu'elle lui rend, c'est par delà tous les siècles, jusqu'au berceau de l'Eglise, au temps des saints apôtres et de Jésus-Christ même, qu'il faut remonter pour le trouver. Ce divin Sauveur, en effet, n'a-t-il pas honoré sa sainte et divine Mère pendant tous les jours qu'il a passés sur la terre? D'abord par une soumission toute filiale et par tous les services qu'il s'est plu à lui rendre dès la plus tendre enfance, ensuite par la pieuse déférence qu'il a toujours eue pour elle? N'est-ce pas à son intercession puissante qu'il opéra son premier miracle aux noces de Cana, en changeant l'eau en vin? Ne nous a-t-il pas imposé l'étroite obligation de l'honorer nous-mêmes, comme il l'a fait quand il nous l'a donnée à tous pour mère sur le Calvaire et du haut de sa croix? Aussi voyons-nous les saints apôtres, instruits à l'école de leur divin maître et formés par ses préceptes salutaires, honorer d'une manière spéciale cette auguste et sainte Mère, la placer à la tête de leur sacré collége pendant tous les jours qu'ils passèrent dans le monde en attendant l'Esprit-Saint qui leur était promis; le bien-aimé saint Jean lui témoigner entre autres une affection toute filiale; et, encore que l'Evangile et la profonde humilité de Marie nous aient dérobé le reste de sa vie, il ne nous est guère permis de douter que les saints apôtres ne l'aient environnée jusqu'à la fin de toute leur pieuse déférence.

Ainsi, que nous lui témoignions nos respects, que nous lui rendions intérieurement hommage, nos adversaires ne sauraient y trouver à redire, pour peu qu'ils aient encore foi comme nous en sa *maternité* divine. Car quoi de plus juste que nous environnions de tous nos hommages celle que nous croyons être la Mère de notre Dieu, et que sa douce mémoire soit en honneur parmi nous, qui nous faisons gloire d'être ses enfants? Mais cette vénération profonde dont nos âmes sont pénétrées pour elle se produit-elle au dehors par des marques extérieures et sensibles? érigeons-nous des autels en sa mémoire? chantons-nous de pieux cantiques en son honneur? nous réunissons-nous dans ses temples pour exalter à l'envi sa gloireet ses vertus par de saintes pratiques, voilà ce qu'ils ne peuvent nous pardonner, ce qu'ils osent bien nous reprocher comme une variation introduite par nous dans la foi si pure, disent-ils, de la primitive Eglise. Qu'ils s'en irritent, M. F., cela se conçoit, l'hérésie et l'enfer assurément n'ont rien à gagner au culte public que nous rendons à Marie. L'une et l'autre, au contraire, ont tout à craindre de sa salutaire influence pour la conversion des pécheurs et la persévérance des justes qui lui sont fidèles. Ce qui s'est passé dans tous les temps, de nos jours et sous nos yeux, peut assurément nous en convaincre : de quels prodiges de protection, de conversion et de salut ne sommes-nous pas redevables aux pieuses associations établies en l'honneur de Marie. Qu'ils nous accusent après cela de varier dans nos croyances en lui rendant un culte public, c'est là un reproche auquel tout chrétien, pour peu qu'il soit instruit, ne saurait être embarrassé de répondre. Ce n'est pas d'aujourd'hui, peut-il dire, que l'Eglise rend à Marie de publics hommages; dans tous les temps, comme de nos jours, elle s'est fait gloire de lui en rendre, en dépit de tous les efforts de l'enfer et des méchants conjurés contre elle. Au temps d'Arius,

elle défendait déjà indirectement sa gloire quand cet audacieux sectaire osa révoquer en doute la divinité de Jésus-Christ; et au temps de Nestorius, ne prenait-elle pas directement sa cause en main quand ce téméraire, osant blasphémer sa maternité divine, deux cents évêques assemblés en concile général et l'Eglise tout entière avec eux, lui dirent anathème dans la grande basilique d'Ephèse qui était déjà érigée en l'honneur de cette auguste Vierge. On l'honorait donc déjà par un culte public, comme nous faisons maintenant. Des sanctuaires et des temples étaient donc érigés en son honneur, et dejà, dans tous les lieux de l'univers où Jésus-Christ pouvait compter un temple, son auguste Mère aussi pouvait compter un sanctuaire, un autel. L'Eglise grecque, bien que séparée de la nôtre par un schisme malheureux dont l'origine remonte à dix siècles, n'est pas moins dévouée que la nôtre au culte de Marie; ses pontifes, ses docteurs dans la foi, qui sont aussi les nôtres, ont rivalisé d'ardeur avec ceux de l'Eglise romaine pour étendre et propager le culte public de Marie en tous lieux. Ils font donc preuve de bien peu d'instruction ou d'une insigne mauvaise foi ceux qui accusent l'Eglise catholique d'avoir varié dans ses croyances en rendant de nos jours à Marie un culte et des hommages qu'elle lui a rendus en tous temps comme en tous lieux.

3e REPROCHE : CE CULTE A ADMIS DES INNOVATIONS. Un dernier reproche plus spécieux que les précédents et auquel il est aussi facile, ce me semble, de donner une solution également satisfaisante, consiste à blâmer l'Eglise d'avoir innové dans le culte qu'elle rend à Marie en y introduisant des pratiques, des usages qu'ignoraient nos pères, et que les détracteurs du culte de cette auguste Vierge regardent pour le moins comme inutiles. Je réponds que ces pratiques, pour être plus récentes, ne sont nullement blâmables; que, loin d'être l'objet légitime d'aucun reproche, elles sont dignes au contraire de toute notre pieuse gratitude envers celle qui les a établies dans sa profonde sagesse et qui les autorise dans sa bonté. Si l'Eglise, en effet, voyant de nos jours la foi de ses enfants de plu en plus chancelante, a cherché à la réveiller par plusieurs pratiques qu'igno raient nos pères, par certaines associations inconnues aux temps passés, c'est qu'il est, dans notre siècle d'indifférence et d'immoralité, des dangers pour la foi, des besoins pour les mœurs, que les siècles qui ont précédé le nôtre ne connaissaient pas ; voilà pourquoi, sans doute, l'Eglise, toujours bonne et toujours sage, et ses premiers pasteurs qui ont reçu de Jésus-Christ le pouvoir de la gouverner, ont cru devoir proportionner les remèdes aux maux, les secours aux besoins. Loin donc d'encourir un blâme, leur conduite en cela n'est-elle pas plutôt digne de toute notre reconnaissance et de notre profonde admiration ? N'est-il pas aisé de reconnaître en eux la sublime sagesse et l'amour tendre de l'esprit divin qui les anime? Car, de toutes les pratiques, de toutes les associations pieuses que les souverains pontifes ont autorisées en l'honneur de Marie, en est-il une seule qui ne tende à la gloire de Dieu, à l'utilité de la sainte Eglise, à l'avantage spirituel de tous ses enfants? C'est donc bien à tort que les hérétiques s'élèvent contre elle à ce sujet : ils déguisent donc bien mal sous ces vains prétextes la haine qu'ils ont contre elle et qu'ils lui portent.

Aussi, loin que les reproches injustes qu'ils nous adressent à ce sujet nous

détournent de remplir ces saintes et pieuses pratiques, sachons, M. T. C. F., nous y montrer de plus en plus fidèles et pour la gloire de Jésus-Christ qui se tient honoré des hommages que nous nous plaisons à rendre à sa sainte et divine Mère, et pour témoigner à cette tendre Mère qui est aussi la nôtre, par tous les moyens qu'il est en notre pouvoir de mettre en usage, notre juste reconnaissance pour tous les biens que nous recevons par son entremise. Bien convaincus que, quoi que nous puissions entreprendre et faire, notre reconnaissance sera toujours bien loin d'être en proportion de l'étendue des avantages que son intercession puissante nous ménage auprès de Dieu, montrons-nous de plus en plus fidèles dans nos propres intérêts; observons-les autant qu'il est en notre pouvoir de le faire, puisqu'elles font partie du culte saint que nous avons voué à notre mère; mais aussi, faisons en sorte que ce culte que nous lui rendons avec tant de bonheur en ce jour où nous sommes, ne soit pas un culte mort et d'apparat: n'oublions pas que c'est moins par les formules de prières que nous lui adressons, par les fleurs et les guirlandes dont nous parons ses autels et ses temples, que nous lui sommes agréables, que par l'imitation de ses vertus dont nous nous étudierons à embellir nos âmes. Car si on *n'adore* bien Dieu *qu'en l'aimant*, nous dit saint Augustin, on n'honore bien Marie non plus qu'autant qu'on l'imite. Que tous nos efforts, à l'avenir, tendent donc à ce but si louable. Faisons voir aux mécréants et aux méchants qui nous raillent, que les pieuses pratiques, que nous nous imposons librement en l'honneur de Marie, ne sont pas inutiles, comme ils le prétendent; mettons-les à même de juger par tout l'ensemble de notre conduite édifiante et chrétienne, que nous en retirons les fruits les plus abondants de bénédiction pour la sanctification de nos âmes; et par là peut-être nous réconcilierons le monde avec la dévotion; nous attirerons à Dieu de vrais adorateurs, à Marie des serviteurs fidèles; et la satisfaction d'avoir fait le bien sur la terre sera toujours pour nous comme un avant-goût de la récompense éternelle que le Seigneur, par l'entremise de Marie, nous réserve dans le ciel.

DEUXIÈME QUESTION.

COMBIEN SONT COUPABLES LES DÉTRACTEURS DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

Mais ce qui doit nous affliger à bon droit et nous surprendre, c'est que des hommes qui se disent chrétiens ne donnent que trop souvent sujet aux impies d'attaquer ces cérémonies, et cela à cause du peu d'estime qu'ils professent pour elles et du peu de cas qu'ils en font. Est-il si rare en effet de voir des hommes, qui font encore profession de religion et de christianisme, ne mettre en usage aucune des pieuses pratiques établies en l'honneur de Marie et témoigner pour elle la plus complète indifférence, j'ai presque dit le plus profond mépris? Est-il si rare de les entendre s'élever contre la multiplicité, contre la variété de ces pratiques, comme si cette variété, en fait de pratiques, n'avait pas fait de tout temps la beauté extérieure de la parure de l'Eglise, *épouse* de Jésus-Christ; comme si la différence dans les pratiques avait jamais porté la moindre atteinte à l'heureuse harmonie qui existe à ce sujet entre l'Eglise grecque et celle de Rome depuis tant de siècles? Est-il si rare

encore de les entendre révoquer en doute les nombreux priviléges que les souverains pontifes ont attachés à l'observance de ces différentes pratiques et s'élever contre eux, comme s'il leur appartenait de tracer des règles de conduite à ceux que le Seigneur a constitués pour gouverner l'Eglise et pour être les dispensateurs de ses faveurs et de ses grâces. Ainsi donc, il ne nous est guère permis d'en douter, une des causes qui fournit un prétexte aux impies pour s'élever contre ces pieuses pratiques, c'est d'abord le peu d'estime que certains chrétiens leur témoignent. Or, qu'ils sont coupables, ces chrétiens qui devraient être les défenseurs nés du culte de leur auguste Mère, et qui, par ignorance ou légèreté, par leur langage hardi et leur conduite indigne, s'en font ainsi les lâches détracteurs! Qu'ils sont coupables; mais aussi qu'ils sont à plaindre! puisqu'en dédaignant comme ils le font les saintes pratiques mises en usage en l'honneur de Marie, ils ne laissent que trop percer la froide indifférence qu'ils ont pour cette auguste Vierge, et ils s'exposent, pour leur éternel malheur, à voir se réaliser à leur égard le formidable oracle de l'Esprit-Saint relatif à la sagesse, et que nous pouvons bien appliquer à celle qui en est établi le siége : *Qui te contemnunt erunt ignobiles :* ceux qui nous méprisent tomberont eux-mêmes dans le mépris. (I *Rois*, II, 30.)

Je sais pourtant, M. F., et j'ai hâte de le dire, ne voulant rien outrer dans une semblable matière, je sais que tous ne peuvent pas témoigner de leur estime envers Marie par l'observance constante et fidèle de toutes les pratiques établies en son honneur, je sais qu'elles ne sauraient s'allier toutes avec les exigences de certains états et de certaines conditions. Mais du moins ceux que leur état et leur condition mettent dans l'impossibilité de les observer toutes, ne devraient-ils jamais s'élever contre aucune d'elles et devraient-ils les avoir toutes en singulière vénération; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il se rencontrait dans cette assemblée si chrétienne quelques personnes qui se crussent dispensées de n'en rien observer pour de certaines raisons d'état, dont je n'examine ici ni la légitimité ni la gravité, je leur dirais qu'elles doivent au moins se donner garde de jamais s'élever contre aucun de ceux qui, pouvant les observer, s'y montrent fidèles. Je leur dirais que ces pratiques, pour être de surérogation, n'en sont pas moins dignes de toute leur estime, et que ceux qui les observent, le pouvant faire, loin d'encourir leur blâme, sont bien plutôt dignes de toute leur estime et d'une noble envie.

Il est pourtant vrai de dire encore, car ici je ne dois rien taire pour mieux vous instruire, qu'il en est peut-être, parmi ces dernières personnes dont je parle, qui ne donnent que trop d'occasions aux impies et aux gens malintentionnés de s'élever contre les saintes pratiques établies en l'honneur de Marie, à cause de la manière quelquefois indiscrète dont elles les entendent et dont elles les observent. Et ici, chrétiens, j'ai besoin de votre attention, de peur qu'aucun de vous, comprenant mal ma pensée ou mes paroles, ne leur prête un sens que je suis loin d'y attacher.

TROISIÈME QUESTION.

RÈGLES A SUIVRE DANS LES PRATIQUES DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

J'ai commencé par vous rappeler le respect dont ces saintes pratiques sont dignes. Je n'irai pas affaiblir après cela dans vos âmes les pieux sentiments

que je voudrais voir régner toujours pour elles. Mais il est de mon devoir pourtant de vous mettre en garde contre cette estime illimitée, contre cette confiance présomptueuse et sans bornes que certaines personnes peu instruites et quelquefois peu édifiantes, mettent trop aveuglément en elles, et qui les portent à omettre leurs devoirs les plus sacrés, les obligations les plus saintes, plutôt que d'être infidèles ou d'enfreindre ces pratiques extérieures, qu'elles finissent par regarder comme le fond et la base du culte de Marie, quand elles n'en sont au plus que l'accessoire et la forme : il est de mon devoir de vous mettre en garde contre une conduite si peu sage et si déraisonnable qui, elle aussi, ne donne que trop de prise à la critique des gens mal intentionnés à l'endroit de la religion et de ses saintes pratiques; critique injuste et déloyale s'il en fut jamais, qui retombe toujours sur les choses les plus saintes quand elles ne devrait s'adresser tout au plus qu'aux personnes qui en fournissent le prétexte.

1° Nous ne saurions trop encourager sans doute le zèle ardent dont plusieurs personnes sont éprises pour tout ce qui tient au culte de Marie, à la gloire de ses associations saintes et de ses pieuses confréries; nous ne saurions trop les exhorter à s'enrôler sous sa glorieuse bannière et à avoir en singulier honneur de porter ses livrées; mais il est pourtant vrai de dire aussi que s'en tenir là, comme font quelques-unes d'entre elles, et croire avoir tout fait pour leur salut, serait une erreur bien préjudiciable à leur âme. Car malgré les nombreux priviléges que les souverains pontifes et l'Eglise en leur nom accordent à ceux et celles qui font partie de ces associations saintes et qui observent à la lettre les pieuses pratiques qui y sont attachées, ils n'ont pourtant nullement prétendu les dégager d'aucun de leurs devoirs de chrétiens, d'aucune des obligations si saintes que leurs devoirs d'état ou de condition leur imposent; mais ils veulent au contraire qu'ils s'en acquittent avec plus d'édification et de zèle. Si donc elles négligent ces importants devoirs pour s'acquitter de ces pieuses pratiques, n'est-il pas évident qu'elles ne comprennent pas le culte de Marie et que celui qu'elles lui rendent est bien mal réglé? Et pour entrer ici dans quelques détails journaliers et tout pratiques, ne serait-ce pas mal l'entendre par exemple que de négliger de rendre à Jésus-Christ les justes hommages dont il est digne, chaque fois qu'il quitte en personne son divin tabernacle pour résider sur nos autels? Ne serait-ce pas mal l'entendre que de le laisser seul et sans adorateur sur son trône de grâces, d'où il a tant à cœur de répandre ses bienfaits dans les âmes de ceux qui en réclament, pour s'en aller formuler quelques prières aux pieds des statues de Marie, qui n'a de crédit auprès de Dieu, après tout, qu'autant que son divin Fils lui en accorde? Ne serait-ce pas mal entendre le culte de Marie que de se dispenser de rendre à ce divin Sauveur les justes hommages dont il est digne chaque fois qu'il nous honore de sa précieuse visite dans la sainte communion, ou de lui rendre grâce d'une manière fort succincte et tout à fait incomplète, sous prétexte de s'acquitter mieux de telle ou telle pratique de surérogation qu'on s'est imposée librement à soi-même en l'honneur de Marie en entrant dans ses associations ou ses confréries? Ne serait-ce pas enfin plus mal pratiquer son culte encore, que de s'en tenir uniquement à ces pratiques, que de les allier surtout, comme il n'arrive que trop souvent, avec une conduite fort peu chrétienne et toute mondaine? Et voilà ce qui est cause aussi que le culte de cette auguste Vierge et ses plus

vénérables pratiques sont si souvent en butte aux sarcasmes des gens légers ou des impies et à leurs injustes critiques. Je dis injustes, car quoi de plus déraisonnable, de plus inique que d'attaquer des institutions si sages et des pratiques si bonnes en soi, à cause de l'abus coupable que certaines personnes peu judicieuses ou peu éclairées peuvent en faire? Quoi de plus inique et de plus déraisonnable que d'attribuer au culte de Marie, si légitime et si touchant, les travers et les excès dont quelques faux dévots, heureusement bien rares, se rendent coupables, dont les vrais chrétiens gémissent dans le silence et l'amertume de leur âme, et qu'ils auraient tant à cœur de voir cesser s'il était en leur pouvoir de le faire. Mais aussi qu'ils sont coupables ces chrétiens ignorants ou vicieux qui donnent ainsi occasion aux impies de combattre le culte de notre auguste Mère, quand ils devraient s'appliquer au contraire à lui concilier tous les esprits et tous les cœurs, s'ils le pratiquait comme ils le devraient faire.

2° Qu'ont-ils donc à faire ces chrétiens, et que devons-nous faire nous-mêmes, M. T. C. F., pour attirer au culte de Marie les justes hommages qu'il mérite? Ils doivent le pratiquer et nous devons le pratiquer nous-mêmes, selon les règles si sages que l'Eglise elle-même nous trace, et qui consistent à ne jamais séparer l'imitation des vertus de Marie qui, d'après ses nobles enseignements, constituent comme le fond et la base de son culte, de l'observance des pratiques pieuses qui en sont l'extérieur et le bel entourage : car si le vrai culte des saints consiste à les imiter, on n'honore vraiment bien Marie non plus qu'en l'imitant. Vérité qu'on ne saurait trop répéter pour nous en mieux convaincre et régler notre conduite à venir sur cet incontestable principe. Notre devoir à tous est de l'honorer de la sorte, si nous voulons avoir part aux inappréciables avantages que son culte bien réglé procure à ceux qui lui sont fidèles, d'observer les pieuses et saintes pratiques établies en son honneur autant qu'il est en notre pouvoir de le faire, et tant qu'elles ne sont pas incompatibles avec les devoirs de nos états et de nos conditions. Mais aussi n'oublions pas que ce serait peu de se tenir à cette observance, si nous ne nous appliquions surtout à faire revivre en nous les belles vertus dont elle nous a donné l'exemple; sa tendre piété envers Dieu, son humble soumission et sa résignation parfaite à tous ses décrets, sa compatissante et tendre charité à l'égard de ses semblables, son humilité si profonde, sa douceur inaltérable et sa chasteté si entière et si belle. Ayons sans cesse présente à la pensée cette incontestable vérité que si c'est une obligation sérieuse pour tout chrétien, en sa qualité d'enfant de Dieu et de frère de Jésus-Christ par adoption, de marcher sur les traces de Marie, sa sainte et divine Mère, et de la prendre pour modèle, c'en est une plus étroite et plus sacrée encore pour ceux et celles d'entre nous qui sont plus particulièrement engagés à son service, par suite de leur entrée dans ses associations saintes et dans ses confréries; car voilà, je le répète, en quoi consiste par dessus tout et avant tout le culte que nous devons rendre à Marie. Que ce culte soit ainsi entendu et bien réglé au milieu de nous, et nous pourrons bien défier en toute assurance les mauvais chrétiens et les impies de tenter d'exercer sur lui leur critique sévère et leur malignité.

Vous donc, M. T. C. F., qui êtes si dévoués au culte de cette auguste Vierge, que vos cœurs soient tout brûlants d'amour pour le répandre et lui gagner de nouveaux adeptes. Vous n'y réussirez jamais mieux qu'en rendant

son culte aimable par la salutaire influence de vos vertus et de vos exemples; vous qui êtes les véritables enfants de Marie et qui désirez voir son honneur et sa gloire s'étendre et se propager en tous lieux, rappelez-vous sans cesse que vous ne réussirez jamais mieux à les propager qu'en faisant revivre en vous toutes ses vertus et en édifiant le monde par tout l'ensemble d'une conduite vraiment chrétienne et irréprochable. Vos exemples et vos vertus diront plus en sa faveur que tous les discours et les éloges que nous pourrions entreprendre à sa louange, et par là vous condamnerez au silence les impies détracteurs du culte de Marie et de ses saintes pratiques; vous les forcerez en quelque sorte à en être les premiers admirateurs; vous lui attirerez autant d'éloges justement mérités que d'autres ont pu lui attirer de blâme injuste et de critique sévère; et, heureux déjà d'être comptés en ce monde au nombre des serviteurs de l'auguste Marie, forts de sa protection puissante pendant la vie, et de sa bienveillante assistance à l'heure de votre mort, vous pourrez, sans présomption aucune, vous abandonner à la douce espérance qu'il vous sera donné de la glorifier encore, de la servir et de l'aimer pendant l'éternité entière; et c'est alors que se réalisera pour vous dans toute sa force l'oracle si consolant de nos livres saints par lequel j'ai commencé et qui nous dit : Que cette divine Mère chérit ceux qui l'aiment, et que ceux qui l'ont soigneusement cherchée au matin de cette courte vie la trouveront au jour heureux qui n'aura pas de nuit, et que je vous souhaite.

MATÉRIAUX.

I. TRAITS HISTORIQUES.

PREMIERS CHRÉTIENS.

C'est à l'an 48 que l'on rapporte la mort de la sainte Vierge. Pendant sa vie, tous les fidèles l'avaient entourée de leur vénération. On la considéra toujours comme le tabernacle vivant du Seigneur ; mais à sa mort on commença dans la Judée à lui rendre un culte qui, malgré les hérésies et les persécutions, s'est maintenu comme celui du Christ lui-même.

SAINTS DE TOUS LES SIÈCLES.

Après les premiers chrétiens, la tradition est constante. Dès le premier siècle, saint Denis l'Aréopagite déclare qu'il l'eût prise pour Dieu lui-même, si la foi ne lui eût appris que la toute-puissance pouvait seule former une telle image de sa divinité. Au second siècle, saint Irénée reconnait Marie pour notre avocate ; Origène, au troisième, l'appelle un trésor céleste. Au quatrième siècle, saint Basile, dans sa liturgie, ordonne que le diacre qui précède l'évêque, dise au peuple à haute voix : *Souvenons-nous de la très-sainte et immaculée vierge Marie, Mère de Dieu, notre souveraine Dame.* Saint Augustin, au livre de la Virginité, la présente à tous les chrétiens comme leur bonne mère et veut que tous aient pour elle les sentiments de vénération, d'amour et de confiance que des enfants ressentent pour leur mère. Et les plus grandes ardeurs de notre dévotion envers Marie peuvent-elles être comparées à ce qui nous est raconté de l'attente des fidèles et de leurs acclamations, lorsque le concile d'Ephèse eut solennellement anathématisé l'impie Nestorius et déclaré Marie Mère de Dieu ? Cette ardeur, ces cris mille fois répétés par tout un peuple : *Vive la grande, l'auguste, la glorieuse*

Mère de Dieu ! un cœur dévoué à Marie peut-il se lasser de les entendre redire ?

Saint Basile de Séleucie (cinquième siècle) enseigne que les grandeurs de Dieu étant ineffables et incompréhensibles, il faut confesser que les excellences de sa Mère, qui le touche de si près, surpassent ce que les hommes en peuvent dire ou penser. Saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne au sixième siècle, dit : « Le ciel était dans l'épouvante à la vue de la majesté de Dieu ; cependant une vierge le reçoit dans son sein virginal avec des dispositions si parfaites, que, pour payement de cette demeure, il veut bien qu'elle exige de sa clémence la paix pour la terre, la gloire pour les cieux, la vie pour les morts, et le salut pour ceux qui étaient perdus. » Saint Jean Damascène (huitième siècle) assure que c'est faire injure au Fils de Dieu que de ne pas honorer sa Mère : il dit qu'il attache son âme aux pieds de Marie comme à une ancre très-ferme, lui dédiant et consacrant son esprit, son âme, son corps et tout ce qu'il est. Saint Bernard, cette lumière du douzième siècle, se surpasse lui-même quand il parle de Marie ; aussi assure-t-il qu'il n'est plus maître de son cœur quand il entreprend de la louer ; le temps qu'il ne trouve pas le jour pour exalter ses grandeurs, il le retranche au sommeil de la nuit, « n'ayant rien de plus cher et de plus doux après Jésus, dit-il, que de penser à son aimable Mère, le digne objet de nos plus tendres affections. Albert le Grand, le Docteur angélique, (au treizième siècle), suivent les traces des saints docteurs qui les ont devancés. Saint Bonaventure (treizième siècle) a tellement excellé en cette dévotion, qu'il suffit de lire ses opuscules pour se sentir embrasé du même feu qui le consumait pour la Reine des vierges. Saint Antonin (quinzième siècle) dit que Marie est comme l'étoile polaire qui paraît toujours à l'horizon pour guider ceux qui voyagent sur la mer de ce monde ; qu'elle nous éclaire, nous conduit en tout temps, le jour, la nuit, dans le calme et dans la tempête, dans la prospérité et dans l'adversité. C'était aux pieds de Marie que saint Bernardin de Sienne (quinzième siècle) venait se reposer de ses fatigues apostoliques. Saint François Xavier (seizième siècle) commençait ses prédications par la récitation du *Salve Regina*. Les saints qui touchent à notre siècle, saint François de Sales, saint François Régis, saint Vincent de Paul, saint Liguori, se sont tous distingués par leur dévouement à Marie. Les honneurs qu'on lui rend aujourd'hui ne sont donc pas une nouveauté ; nous ne pouvons nous égarer en suivant des guides aussi sûrs, en nous conformant à ce qu'ils ont enseigné et pratiqué, autorisés par l'Eglise elle-même. Oh ! que bienheureux sont donc ceux qui persévèrent inviolablement dans le culte de Marie ! « La servir, disons-le avec saint Anselme, est plus glorieux que de commander au monde entier. »

DU CULTE DE MARIE EN FRANCE.

On le sait, parmi les nations assises à l'ombre de la mort, errant dans les voies mauvaises, parmi les tribus de la gentilité dispersées sur la terre, il s'était conservé quelques traditions communes à tout le genre humain, semences de vérité trop souvent étouffées par l'ivraie de l'idolâtrie. La croyance à une Vierge-Mère, qui devait enfanter le Libérateur confusément attendu par tous les peuples, cette croyance se retrouve partout ; mais l'histoire des antiquités gauloises nous en fournit surtout un exemple frappant.

Près de la ville de Chartres, s'étendait une forêt épaisse, consacrée par les druides aux rites mystérieux de leur culte. Plus d'une fois sans doute, ses ombres impénétrables avaient voilé les sacrifices sanglants que réclamaient ses divinités, cruels enfants de la perversité humaine ; mais lorsqu'on quittait les avenues fréquentées et qu'on s'enfonçait dans les sombres détours de la forêt, on arrivait à une grotte dérobée avec soin à tous les regards. Là, se trouvait un autel portant cette inscription : *Virgini pariturœ : à la Vierge qui doit enfanter ;* et la statue d'une femme, tenant sur ses genoux un enfant, recevait

en ce lieu les hommages des druides, qui celaient ainsi, dans le secret jaloux des sanctuaires, une promesse faite pour être la consolation et l'espoir du monde. Ainsi s'était perpétuée la parole reçue par nos premiers parents au seuil de l'Eden qu'ils allaient quitter pour jamais, cette parole que les patriarches avaient léguée à leurs fils au moment où ceux-ci abandonnaient les plaines de l'Asie, afin de peupler et de féconder l'univers ; ainsi au milieu du paganisme, la Vierge, Mère du Rédempteur, était attendue comme une aurore de paix, de salut et de miséricorde. Marie, cette femme prédestinée que le Tout-Puissant avait choisie pour la Mère et la Réparatrice du genre humain, était honorée, aimée, servie dans les Gaules, — ces Gaules qui sont devenues la France ! — avant l'heure de sa naissance bénie. N'est-ce pas là pour nous un motif bien juste d'allégresse et d'espoir ? La suite des événements a confirmé ce premier, cet heureux augure. Dès les premiers jours du christianisme, les Gaules furent éclairées par cette divine lumière qui venait de se lever en Orient. Saint Denis l'Aréopagite fut choisi pour aller évangéliser ce pays lointain. Or, en ce temps-là, la Mère de Jésus, notre mère à tous, habitait encore la terre, et saint Denis avait parfois le bonheur de contempler sous ses traits mortels celle qui a enfanté un Dieu. Prêt à partir, il fut se jeter à ses pieds et lui demanda, pour cette contrée idolâtre à laquelle il devait porter la loi de Jésus, sa bénédiction et ses prières. Marie éleva ses mains au ciel, et l'Eglise des Gaules fut fondée, Eglise à jamais illustre par ses apôtres, ses martyrs et ses docteurs.

Telle fut l'origine du culte de Marie en France et de la protection qu'en retour elle nous accorde. Depuis, qui pourra compter les marques de vénération que cette contrée a données à sa souveraine et les gages de faveur dont celle-ci a payé ce constant amour ? La terre de France est couverte de sanctuaires élevés à la gloire de Marie, et dont les murs, noircis par les siècles, racontent les miracles de sa puissance et de sa bonté.

C'est à Marie que Priscus, le roi des Carnutes, consacrait ses soldats. Châlons sur Marne et Nogent sous Coucy, possèdent des sanctuaires qui remontent aussi à une époque druidique. Lyon, Marseille, Limoges, Boulogne, Blois, Grasse, Mézières, Valenciennes, etc., sont dédiées à Marie : plus de quarante métropoles en France portent son nom ; plus de deux cents abbayes lui étaient consacrées, et elle reçoit dans plus de trois cents sanctuaires miraculeux la prière des fidèles. Plus de six mille écrivains, au milieu desquels apparaissent les saint Martin de Tours, les Hilaire de Poitiers, les Bernard et les Amédée de Laon, ont écrit ses louanges et publié sa gloire.

Savonarole, un des plus fameux orateurs dominicains du quinzième siècle, parlant de Florence, la ville des fleurs, si admirée par sa beauté, si célèbre par ses hommes de génie, Florence, de toutes les villes de l'Italie la plus séduisante, disait : « O Marie ! nous voulons que vous régniez à Florence, Florence sera votre ville chérie ; aux jours de nos péchés, souvenez-vous de celle que vous avez acceptée pour votre cité, ô vous qui avez les vêtements d'or de la charité ! » Mais à cette époque, depuis longtemps déjà la France avait ses *serfs* de Marie. Les hauts barons, les puissants princes, tenaient à honneur de s'appeler les esclaves de la Reine du ciel ; les rois de France l'invoquaient comme la souveraine de leurs pensées ; maintes fois, dans les forêts, pendant que la troupe des chasseurs courait le cerf aux cris de la meute ardente, le pieux monarque descendait de son palefroi et s'agenouillait devant une statue de la sainte Vierge ou au pied d'un chêne miraculeux.

Outre les monuments dont nous avons parlé, dont les tours splendides semblent dire aux cieux combien la France aimait Marie et combien Marie aimait la France, que de plumes éloquentes n'ont point, parmi nous, célébré ses louanges. Et par quels témoignages de tendresse cette aimable Mère n'a-t-elle pas répondu aux efforts qu'on faisait pour l'honorer ? Nous en citerons quelques-uns qui, par leurs heureux et puissants résultats,

ayant contribué au bonheur de la nation entière, prouveront que cette grande famille française, l'avant-garde de la civilisation et des lumières, est aussi, est avant tout, est toujours la famille de Marie !

La France a pour elle cette gloire d'être à la tête des nations par son zèle à glorifier la sainte Vierge. « Les fils des Francs et des Gaulois, ces hommes de mouvement, de batailles et de conquêtes, nos ancêtres, qui pendant tant de siècles s'en allèrent par le monde, plaçant des rois sur tous les trônes, avaient mis leur bouillante valeur sous la protection d'une femme céleste. Toute couverte de la poussière et du sang des combats, la vieille France s'agenouillait devant les statues de Marie et plaçait souvent l'image de la sainte Vierge sur les blancs étendards... En vérité, c'était un noble spectacle de voir la force et la vaillance honorer une mère et un enfant, et opposer ainsi ce que la terre a de plus terrible à ce que le ciel a de plus doux.»

Clovis et ses successeurs élevèrent Sainte-Marie de Poitiers, Notre-Dame de Tours. Pepin voulut être sacré dans l'église abbatiale de Notre-Dame de Soissons, et fonda dans l'antique forêt germaine, appelée forêt Noire, une charmante chapelle bocagère en l'honneur de Marie.

Charlemagne, ce héros sans modèle, ce colosse du moyen âge, si souvent représenté un bras sur l'Espagne pour y refouler l'invasion des Sarrasins, l'autre sur la Germanie, pour y étouffer dans le cœur des Saxons les derniers vestiges des mœurs barbares, Charlemagne, avant de déposer l'épée qui avait soumis l'Occident et attaché sur son front la couronne impériale, Charlemagne avait mis sa gloire et son salut sous la protection de Notre-Dame ; il voulut être enseveli avec une image de la sainte Vierge qu'il portait toujours au cou.

Roland, son neveu, avant de partir contre le roi musulman de Cordoue, alla se consacrer à Marie avec les hauts et puissants seigneurs de sa cour devant Notre-Dame de Roc-Amadour, et en mourant, il ordonna que son glaive fût porté dans cet auguste sanctuaire. Charles VII dut la pucelle d'Orléans à Notre-Dame de Beaumont, en Lorraine; Louis XI dut un héritier à Notre-Dame du Puy.

Interrogez les siècles, et ils vous diront tous que l'empire de France c'est l'empire de Marie : *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.*

Son histoire est tellement liée aux merveilles, aux influences célestes, qu'il faudrait la citer tout entière.

Ne nous étonnons donc plus si la France a marché toujours à la tête de l'Europe, si elle est restée le centre des lumières, le fanal du génie, la pépinière des héros, le rempart des faibles, le soutien des opprimés, la terreur de ses ennemis, la maîtresse du monde, la reine des empires par sa splendeur et sa magnificence, la source intarissable de toutes les bonnes œuvres, le trésor de la charité, le modèle de tous les pays, la fille aînée de l'Eglise romaine et l'objet des complaisances des successeurs de Pierre ; c'est que la France n'a jamais oublié de recourir à sa céleste patronne; et, tant que la foi n'abandonnera pas notre patrie, tant qu'elle aura confiance en Marie, ne désespérons jamais ni de ses gloires ni de ses futures grandeurs :

Regnum Galliæ, regnum Mariæ.

II. TRADITIONS.

Le culte de la sainte Vierge, comme celui de tous les saints, qu'il surpasse en excellence, est un culte d'honneur qu'on lui rend à cause de l'*éminence de ses vertus*, des *grâces supérieures* dont elle est ornée, et surtout à cause du titre *de Mère de Dieu* dont, seule entre toutes femmes, elle fut jugée digne. On ne l'adore point, ainsi que l'hérésie le prétend : l'adoration n'est due qu'à Dieu seul ; mais en la reconnaissant comme la plus sainte entre tous les saints, nous la vénérons aussi comme notre patronne, notre bienveillante médiatrice. Telle est la foi catholique, et cette foi n'est pas nouvelle. Elle remonte aux premiers jours du monde.

1. TRADITION JUIVE.

Quand l'homme fut tombé par le pé-

ché, Dieu lui promit, dit la *Genèse*, qu'une nouvelle Eve viendrait régénérer la race déchue, lui rendre ses priviléges, son avenir. Dès lors ce fut une tradition générale qu'une femme réparerait le mal que la femme avait fait. Et cette tradition sacrée, confirmée par les enfants d'Adam dans les contrées diverses qu'ils habitèrent, vécut toujours au sein du peuple, avec les dogmes de la religion primitive, sous la tente des patriarches comme dans le temple des Juifs.

C'est Marie qu'ils montraient à leurs fils comme l'étoile de l'avenir, comme l'astre messager de ces jours glorieux réservés au monde ; c'est en Marie qu'ils saluaient encore de leur lit de mort cette espérance lointaine, gages des promesses qui leur avaient été faites. C'est la Vierge, victorieuse de l'antique serpent, qui leur est montrée sous une foule de symboles, de prodiges mystérieux. Tantôt c'est un buisson ardent du sein duquel le Seigneur parle à Moïse, ou la toison de Gédéon qui se couvre d'une rosée céleste ; tantôt c'est la verge d'Aaron, qui fleurit aux portes du tabernacle, ou la tige de Jessé, d'où naît, comme une fleur, le Messie. Ici, c'est une terre promise où coulent le lait et le miel ; là, c'est un tabernacle où le Seigneur a fixé sa demeure. Et, de même que les grandes figures de l'Ancien Testament furent l'emblème du Sauveur, car dans Melchisédech nous voyons son sacerdoce, dans Abraham son titre de Père des croyants, dans Isaac son sacrifice, dans Job ses persécutions, dans Moïse son office de médiateur, ainsi les héroïnes d'Israël annoncent la Vierge sainte : la fidélité de Sara, les victoires de Débora, la beauté d'Esther, le courage de la mère des Machabées, nous annoncent ses vertus, ses joies, ses douleurs, ses grâces et ses gloires divines. C'est la Mère du Rédempteur que célébrait David lorsqu'il chantait les doux embrassements de la miséricorde et de la justice, lorsqu'il parlait de cette fille issue du sang royal dont toute la beauté est intérieure, dont la naissance serait pure comme la rosée de l'aurore. Plus explicite encore, Salomon la voit s'élever entre les filles de Juda comme le lis parmi les épines.

Entendez les prophètes. Leurs oracles sont une hymne à sa gloire. En annonçant le *Désiré des Nations*, c'est toujours Marie qu'ils montrent comme l'aurore de ce soleil de justice qui doit éclairer le monde.

2. TRADITION PAÏENNE.

La croyance d'une Vierge-Mère ne fut pas particulière au peuple juif, elle, fut générale. Parcourez toutes les régions du globe, examinez les annales religieuses de toutes les nations, vous trouverez partout la Vierge promise et son enfantement divin : au Thibet, au Japon, en Chine, au Paraguay, parmi les tribus du nord de l'Europe comme chez les peuplades de la Gaule, chez les nations de l'Asie, chez les peuples du nouveau monde. Ici c'est une Vierge qui conçoit un Dieu qui s'incarne pour sauver le monde ; là c'est une Vierge devenue féconde par le simple contact d'une fleur ; ailleurs, par les rayons du soleil, et qui a ensuite, sans cesser d'être vierge, donné naissance à un prince, à un législateur, à un fils célèbre par ses prodiges. Or, l'analogie de ces traditions avec nos livres sacrés accuse une source commune. Le hasard peut l'avoir produite. Sans le dogme de la Vierge, l'antiquité est un problème insoluble. (*Tribune sacrée*, 1852.)

3. TRADITION CHRÉTIENNE.

1° PREMIERS SIÈCLES. Remontez à l'origine du christianisme, interrogez les siècles écoulés. Partout vous retrouverez le culte de la bienheureuse Mère de Dieu. Les premiers fidèles en donnèrent l'exemple.

Un oratoire fut bâti en son honneur, dans ces mêmes lieux sanctifiés par ses douleurs. Une tradition juive rapporte que les fidèles allaient prier sur son tombeau, et que plus de cent chrétiens périrent dans la persécution excitée par la synagogue contre ceux qui s'y rendaient.

La Grèce vit bientôt aussi fleurir sous son beau ciel cette dévotion si gracieuse,

si analogue d'ailleurs au génie de ses peuples. Les vierges grecques allaient, couvertes de longs voiles, orner de festons de fleurs l'image vénérée de la Reine des vierges.

Dès le commencement du troisième siècle, un oratoire fut bâti par les soins du pape Calixte I, dans le quartier le plus populeux de Rome. Bientôt, d'autres autels furent élevés à la sainte Madone sur les montagnes, dans les gorges de l'Apennin et des Alpes. Tous les peuples en Asie, en Afrique, en Europe, embrassèrent avec enthousiasme le culte de Marie. Les rois lui consacrèrent leurs empires ; les reines, pour orner ses autels, déposèrent à ses pieds leurs bandelettes d'or, et les guerriers les trophées de leurs victoires.

2° MOYEN AGE. Tout le moyen âge, cette époque d'une foi si active, si ardente, n'est qu'un hymne d'amour pour la Mère du Rédempteur. Dans les cours, comme sur les champs de bataille, dans les castels comme sous l'humble toit du pauvre, le nom de Marie se mêlait à tous les chants. Si quelqu'un de ses sanctuaires était devenu célèbre par ses bienfaits, si quelque lieu avait été sanctifié par sa miséricorde, pour les visiter, on traversait les contrées les plus lointaines. Gens du peuple, hauts seigneurs et rois, tous accouraient pour solliciter ses faveurs ou acquitter la dette de leur reconnaissance.

3° TEMPS MODERNES. Et dans ces temps modernes, malgré les passions et les systèmes qui agitent la société, le culte de Marie n'a rien perdu de sa pureté, de sa ferveur. Dans les palais des grands, dans la demeure de l'indigent, on lui paye un tribu d'amour. C'est son image qui décore les vierges chrétiennes, c'est sa bannière qui les conduit dans les solennités. Pour elle, la jeune épouse se dépouille de sa couronne ; c'est sur son autel qu'elle offre son premier-né ; c'est son nom qu'elle aime le plus à répéter sur son berceau. Quel est le foyer domestique où vous ne trouviez point son image ? Qui n'aime à la posséder, à la porter sur son cœur ? L'impie même la vénère ; le plus indifférent, le plus mauvais chrétien la prie et l'invoque.

Puisse ce culte vous être toujours cher, âmes chrétiennes, car il est le culte de la reconnaissance et de l'amour, il est le gage précieux du salut. (M. l'abbé Saint-Aromand, *Tribune sacrée*, juillet 1852.)

III. FÊTES ET DÉVOTIONS EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

1. FÊTES.

Première série.

L'immaculée Conception.
La Nativité.
La Présentation.
L'Annonciation.
La Visitation.
La Purification.
L'Assomption.

Deuxième série.

Les Fiançailles et le Mariage de la sainte Vierge.

L'Expectation ou l'Attente de l'enfantement de la sainte Vierge.

La Maternité de la sainte Vierge.

Fête de Notre-Dame du mont Carmel, ou du Scapulaire.

Fête du très-saint Nom de Marie.

Fête des sept Douleurs de la sainte Vierge.

Fête de Notre-Dame de la Pitié, ou de la Compassion.

Fête de Notre-Dame du Rosaire.

Fête du très-saint et immaculé cœur de Marie.

Fête de Notre-Dame de Lorette.

Fête de Notre-Dame des Anges,

Fête de Notre-Dame des Neiges.

Fête de Notre-Dame de la Merci.

Fête de Notre-Dame Auxiliatrice.

Fête de l'Archiconfrérie.

Fête de la Pureté de la sainte Vierge.

Fête du Patronage de la sainte Vierge.

Fête de la translation de la sainte maison de Lorette.

Mois de Marie.

2. DÉVOTIONS.

CONGRÉGATIONS ET CONFRÉRIES. Congrégation de Notre-Dame, le Scapulaire, le

Rosaire, Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie, Confrérie de la Pureté de la Vierge, ou Notre-Dame de Bon-Secours, Confrérie de Notre-Dame Auxiliatrice, Confrérie de Notre-Dame des Sept Douleurs, Confrérie de l'immaculée Conception, Congrégation du Saint-Esprit et du saint Cœur de Marie, Archiconfrérie de Notre-Dame consolatrice de Verdelais, pèlerinages, octaves, vœux, neuvaines, retraites, neuvaines de prières en l'honneur de la très-sainte Vierge, processions, le Mois de Marie, statues, images, médailles, pratiques et prières diverses.

IV. PRINCIPAUX SANCTUAIRES DE LA MÈRE DE DIEU.

N. D. de l'Arc, près de Naples.
N. D. de Ceignac, près Rodez.
N. D. de la Drèche, au diocèse d'Alby.
N. D. de Brébières, au diocèse d'Amiens.
N. D. de Bon-Encontre, près Agen.
N. D. de Sarranie, dans les Basses-Pyrénées.
N. D. de Cosmédin, à Rome.
N. D. d'Ay, dans le Vivarais.
N. D. de Galloro, près Rome.
N. D. de Grâce, à Bruguière, diocèse de Toulouse.
N. D. de Tongre, en Belgique.
N. D. d'Espérance, à Toulouse.
N. D. des Larmes, à Tréviglio, diocèse de Milan.
N. D. d'Atocha, à Madrid.
N. D. de Bonne Nouvelle, à Rennes.
N. D. de Casalibus, à la Grande Chartreuse.
N. D. des Remèdes, à Madrid.
N. D. de Grâce, à Arles.
N. D. de l'Osier, diocèse de Grenoble.
N. D. des Sept Douleurs, à Foggia, près Naples.
N. D. du Calvaire, à Betharam, dans le Béarn.
N. D. de Roc-Amadour, diocèse de Cahors.
N. D. de Mariazell, en Styrie.
N. D. de Myans, en Savoie.
N. D. du Port, à Clermont, en Auvergne.
N. D. de la Daurade, à Toulouse.
N. D. du Château, près Tarascon.
N. D. d'Orcival, en Auvergne.
N. D. de Sainte-Fontaine, à Cordoue.
N. D. de Montaigu, ou de Sichem, en Belgique.
N. D. de la Garde, à Marseille.
N. D. des Pauvres, à Aubrac (Aveyron).
N. D. de Bon-Espoir, à Dijon.
N. D. de Buglose (Landes).
N. D. des Dons, à Avignon.
N. D. de Garaison, diocèse de Tarbes.
N. D. de Luxembourg (Belgique).
N. D. d'Etang, près Dijon.
N. D. de Vassivière, en Auvergne.
N. D. de Laghetto, près Nice.
N. D. de Saint-Marc, à Venise.
N. D d'Aour, dans le Maduré.
N. D. de Peyragude, dans l'Agénois.
N. D. des Lumières, diocèse d'Avignon.
N. D. du Laus, près Gap.
N. D. della Consolata, à Turin.
N. D. de Verdelais (Gironde).
N. D. du Folgoët (Finistère).
N. D. de Mont-Roland, près Dôle.
N. D. de Lorette, à Fribourg.
N. D. des Sept Voiles, à Foggia, près Naples.
N. D. de Boulogne sur Mer.
N. D. de Pradelles, près le Puy.
N. D. de la Salette, près Grenoble.

V. TITRES DIVERS SOUS LESQUELS LA SAINTE VIERGE EST INVOQUÉE.

N. D. des Anges.
N. D. des Martyrs.
N. D. des Ermites
N. D. de Pitié.
N. D. des Douleurs.
N. D. des Larmes.
N. D. des Sueurs.
N. D. de Souffrance.
N. D. de Consolation.
N. D. de Bon-Secours.
N. D. de Charité.
N. D. de Protection.
N. D. de Bon-Retour.
N. D. de Secourance.
N. D. de la Vie.
N. D. des Miracles.
N. D. de toutes Grâces.

N. D. des Dons.
N. D. de Guérison.
N. D. des Flammes.
N. D. de la Garde.
N. D. de Bonne-Nouvelle.
N. D. de Bon-Port.
N. D. de la Parole.
N. D. des Lumières.
N. D. des Délaissés.
N. D. de Bon-Conseil.
N. D. de la Paix.
N. D. des Vertus.
N. D. des Victoires.
N. D. de la Tour.
N. D. de la Brèche.
N. D. du Cloître.
N. D. de la Couronne.
N. D. du Scapulaire.
N. D. du Rosaire.
N. D. du Carmel.
N. D. du Berceau.
N. D. de l'Enfance.
N. D. de l'Etoile.
N. D. de la Colombe.
N. D. des Neiges.
N. D. des Prés.
N. D. des Champs.
N. D. des Monts.
N. D. des Bois.
N. D. de la Colline.
N. D. des Roches.
N. D. de l'Etang.
N. D. de Belle-Fontaine.
N. D. de Sainte-Fontaine.
N. D. de Valfleuri.
N. D. du Buisson.
N. D. de l'Epine.
N. D. des Fleurs.
N. D. des Lis.
N. D. de la Rose.
N. D. de la Vigne.
N. D. du Chêne.
N. D. de Foi.
N. D. d'Espérance.
N. D. de la Joie.
N. D. de l'Allégresse.
N. D. de Force.
N. D. de Prudence.
N. D. de Persévérance.
N. D. de la Bonne-Mort.
N. D. du Salut.

VI. APOLOGISTES INVOLONTAIRES.

MAHOMET.

Le Koran de Mahomet contient de nombreux éloges de la Mère de Dieu et reconnait la vérité de tout ce que l'Evangile raconte à ce sujet. Contentons-nous de citer le passage suivant qui résume ces aveux.

CHAPITRE LXVI. *La Défense*, composée de douze versets, donnée à Médine. « Dieu propose à l'admiration des croyants Marie, qui conserva sa virginité ; Gabriel lui transmit le souffle divin, elle crut à la parole du Seigneur et aux Ecritures.

LUTHER.

« Par cela seul que Marie est devenue Mère de Dieu, elle a été comblée de dons si admirables, qu'ils passent toute intelligence. Ce qui fait sa gloire et son bonheur, c'est qu'une personne unique du genre humain l'emporte sur toutes les autres, qu'elle n'ait pas de pareille, et qu'elle ait eu pour fils celui qui l'était du Père céleste. (*Sur la Nat. de Marie.*)

ŒCOLAMPADE.

« Je ne voudrais pas qu'on diminuât la moindre chose au culte de Marie. Jamais, Dieu m'en garde, on n'entendra de moi que j'aie de l'éloignement contre elle, moi qui regarde comme signe certain de réprobation, de ne pas lui porter l'affection qui lui est due. Et comment n'aimerais-pas celle que Dieu a aimée, qui a donné au monde son Sauveur, celle que les anges et les archanges vénèrent, qui est devenue l'avocate du genre humain, et qui est appelée Reine des miséricordes? O clémence divine! ô bonté immense de Dieu qui a donné une mère si sainte à son fils, et à nous une protection si puissante en toutes choses ! » (*Discours sur les Saints.*)

FESSLER.

« Nous devrions rétablir les fêtes de Marie. Je n'ai jamais compris comment les réformateurs ont pu méconnaître dans la sainte Vierge l'idéal de l'amour

céleste. » (Fessler, *Theresia*, t. II, p. 110.)

MOLANUS.

« Quant à l'invocation des saints, dit Molanus, le danger que croient y voir les protestants, s'évanouit bientôt, parce que ceux de l'Eglise romaine déclarent qu'ils ne prétendent demander aux saints qui sont avec Dieu, de prier pour eux, qu'au sens et dans le même esprit qu'ils le demandent aux saints qui sont sur la terre, et qu'en quelques termes que soit conçue cette prière, elle s'entend toujours par manière d'intercession ; qu'ainsi ces paroles : Sainte Marie, délivrez-moi à l'heure de la mort, signifient: Sainte Marie, intercédez pour moi auprès de votre Fils, afin qu'il me délivre à l'heure de la mort ; si, dis-je, les catholiques veulent seulement déclarer cela, les prières sont dès lors sans danger. » (*Réponse de Molanus à Bossuet*) Les catholiques n'ont jamais déclaré autre chose.

« J'en conviens, il n'y a rien d'injurieux à Jésus-Christ ; il n'y a nulle impiété à dire, comme ceux de l'Eglise romaine : Sainte Marie, priez pour moi, saint Pierre, priez pour moi. Assurément, s'il m'était donné de pouvoir arriver jusqu'à eux ou de les informer avec certitude de mon état, je ne balancerais pas un instant ; je leur dirais sur-le-champ et de bon cœur : Saint Pierre, saint Paul, priez pour moi, recommandez-moi à Notre Seigneur Jésus-Christ. » (Montagne, évêque de Chichester et de Norwich, *De l'invocation des saints.*)

VII. DÉVOTIONS POPULAIRES.

Nous quittons les harmonies physiques des monuments religieux et des scènes de la nature pour entrer dans les harmonies morales du christianisme. Il faut placer au premier rang ces *dévotions populaires* qui consistent en de certaines croyances et de certains rites pratiqués par la foule, sans être ni avoués ni absolument proscrits par l'Eglise. Ce ne sont, en effet, que des harmonies de la religion et de la nature.

Il faudrait nous plaindre si, voulant tout soumettre aux règles de la raison, nous condamnions avec rigueur ces croyances qui aident au peuple à supporter les chagrins de la vie et qui lui enseignent une morale que les meilleures lois ne lui apprendront jamais. Il est beau, il est bon, quoi qu'on en dise, que toutes nos actions soient pleines de Dieu et que nous soyons sans cesse environnés de ses miracles.

Le peuple est bien plus sage que les philosophes. Chaque fontaine, chaque croix dans un chemin, chaque soupir du vent de la nuit porte avec lui un prodige. Souffre-t-il, il prie sa petite image et il est soulagé. A-t-il besoin de revoir un parent, un ami, il fait un vœu et prend le bâton et le bourdon de pèlerin; il franchit les Alpes ou les Pyrenées, visite Notre-Dame de Lorette ou Saint-Jacques en Galice ; il se prosterne, il prie le saint de lui rendre un fils (pauvre matelot peut-être errant sur les mers), de sauver une épouse, de prolonger les jours d'un père. Son cœur se trouve allégé ; il part pour retourner à sa chaumière chargé de coquillages, il fait retentir les hameaux du son de sa conque et chante dans une complainte naïve la bonté de Marie, Mère de Dieu...

Heureux, trois et quatre fois heureux ceux qui croient ! ils ne peuvent sourire sans compter qu'ils souriront toujours ; ils ne peuvent pleurer sans penser qu'ils touchent à la fin de leurs larmes. Leurs pleurs ne sont point perdus ; la religion les reçoit dans son urne et les présente à l'Eternel.

Les pas du vrai croyant ne sont jamais solitaires ; un bon ange veille à ses côtés, il lui donne des conseils dans ses songes, il le défend contre le mauvais ange. Ce céleste ami lui est si dévoué qu'il consent pour lui à s'exiler sur la terre...

C'est dans les grands événements de la vie que les coutumes religieuses offrent aux malheureux leurs consolations. Nous avons été une fois spectateur d'un naufrage. En arrivant sur la grève, les matelots dépouillèrent leurs vêtements et ne conservèrent que leurs pantalons et leurs chemises mouillées. Ils se ren-

dirent en procession à une petite chapelle dédiée à saint Thomas. Le capitaine marchait à leur tête et le peuple suivait en chantant avec eux, l'*Ave, maris Stella*. Le prêtre célébra la messe des naufragés, et les matelots suspendirent leurs habits trempés d'eau de mer, en *ex voto*, aux murs de la chapelle. La philosophie peut remplir ses pages de paroles magnifiques, mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtements à son temple.

Je ne suis rien, je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savants raisonner sur le premier Etre et je ne les ai point compris; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Etre inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie ; toutes les voiles étaient pliées ; j'étais occupé sous le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière ; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac ; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, près de se plonger dans les eaux, apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes... Il est bien à plaindre celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers. Quelle était touchante la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur!

Il s'agit seulement de savoir si les croyances et les *dévotions populaires* ont un but moral, si elles tendent mieux que les lois elles-mêmes à conduire la foule à la vertu. Et quel homme sensé peut en douter ? A force de déclamer contre la superstition, on finira par ouvrir la voie à tous les crimes...

Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme, parce qu'il se sent fait pour l'immortalité. Les *conjurations*, la *nécromancie*, ne sont chez le peuple que l'instinct de la religion et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire lorsqu'on ne croit à rien; on a des devins quand on n'a plus de prophètes, des sortiléges quand on renonce aux cérémonies religieuses, et l'on ouvre les antres des sorciers quand on ferme les temples du Seigneur. (M. de Chateaubriand, *Génie du Christ.*)

(Voy. *Dict. des Pèlerinages*, introduct., à la fin.)

22 MAI.

PROPHÉTIES RELATIVES A LA S^TE VIERGE

(Sermon par M. l'abbé C. Martin.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

I^er POINT. — Prophéties relatives à la sainte Vierge.

SUBDIVISIONS

1. Prédictions des patriarches. | 2. Prédictions des rois. | 3. Prédictions des prophètes.

II^e POINT. — Attente universelle de la Vierge.

SUBDIVISIONS

1. Attente du Messie. | 2. Attente de la Vierge.

N° 2. — MATÉRIAUX.

I. Ecriture. | II. Tradition profane.

TEXTE.

Memoria mea in generationes sæculorum.
(Eccli., xxiv, 28.)

La vie de la sainte Vierge n'est pas tout entière dans les quelques années qu'elle a passées sur la terre; elle remonte plus haut. Elle va d'âge en âge jusqu'au berceau du genre humain. Elle a sa date au paradis terrestre, se mêlant à celle de nos premiers parents, puis faisant partie le long des siècles de celle des patriarches, des rois, des prophètes et du peuple béni de Dieu. Aussi est-ce avec raison que l'Eglise lui applique les paroles que je viens de citer : *Memoria mea in generationes sæculorum.*

Je veux aujourd'hui, M. C. F., vous raconter cette longue vie de la sainte Vierge avant sa naissance, c'est-à-dire vous rapporter les prophéties des hommes inspirés de Dieu qui, la voyant de loin, la saluaient avec bonheur, tournaient vers elle leurs espérances et consolaient le peuple en lui parlant de celle qui devait donner naissance au Messie : *Maria de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.* (*Matth.*, i, 16.)

Montrer que la sainte Vierge a été l'objet des prophéties, qu'elle a été révélée au monde, qu'elle a été attendue des générations, n'est-ce pas montrer ses grandeurs, ses gloires, ses priviléges auprès de Dieu, par conséquent nous porter envers elle à la plus grande vénération? C'est le but de cette instruction.

Je vous parlerai 1° *des prophéties relatives à la sainte Vierge;* 2° *de l'attente universelle de la sainte Vierge.*

I^ER POINT.

PROPHÉTIES RELATIVES A LA SAINTE VIERGE.

Pour suivre quelque ordre dans les prédictions relatives à Marie, nous les distribuerons en trois catégories : 1° celles des patriarches; 2° celles des rois; 3° celles des prophètes.

1re SUBDIVISION. — PRÉDICTIONS DES PATRIARCHES.

La femme bénie entre toutes, cette femme choisie dans les décrets divins pour être la Mère du Rédempteur futur, est tout aussitôt révélée au monde dans les saintes Ecritures. Ce n'est point dans des livres postérieurs qu'elle apparaît, c'est dans le premier et le plus ancien de tous, c'est dans ses premières pages, là même où est racontée l'origine du monde et la création du premier homme. Le mal venait d'être commis, la séparation venait de se faire entre le ciel et la terre, les joies étaient évanouies, le paradis terrestre allait être converti en un champ aride, les éléments se troublaient, les ennemis de l'homme se dressaient de tous côtés. Ennemis du dedans : le remords, l'agitation, le trouble, le vide de l'âme, les ténèbres, la folie des passions, les besoins ; ennemis du dehors : les êtres créés jusque-là soumis à son empire, la nature devenue une marâtre, la stérilité, les maladies, puis la mort qui venait à lui, absolue dans son empire. Quel spectacle! O Adam! ô Eve! chefs-d'œuvre de la création, rois du monde, vous pour qui avaient été faits le soleil et une si riche nature, qu'êtes-vous donc devenus? Nobles créatures, sorties si grandes des mains de Dieu, traitées si magnifiquement dans cet Eden où le Seigneur vous visitait comme dans un palais de gloire, quelle déchéance! en quel abîme vous êtes tombées. Ce réveil, M. F., ce réveil de nos premiers parents après leur chute dut être plein de terreurs; les angoisses ont dû en être si déchirantes qu'on ne doit pas tenter de les peindre. Il passe des désespoirs dans les âmes aux jours des grands maux. Or en fut-il jamais de pires? Mais ne succombe pas cependant, nature tombée! C'est alors, M. F., alors même que Dieu daigna révéler au monde la femme de l'espérance. Une femme, dit Dieu à l'archange déchu, t'écrasera la tête : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.) Voilà la révélation faite. Les destinées de la Mère du Rédempteur viennent d'être marquées. Marie triomphera du démon, elle remportera sur lui une victoire éclatante, elle écrasera sa tête : *Ipsa conteret caput tuum.* Lucifer avait un moment mis sous ses pieds le roi de la création, mais il sera terrassé pour jamais. Alors le courage revint aux deux coupables; ils remercièrent le Dieu des miséricordes qui avait eu pitié de leur malheur, et dès ce jour ils saluèrent de loin le Messie rédempteur et cette femme bénie qui devait lui donner naissance : *A longe aspicientes et salutantes.* (*Hebr.*, XI, 13.)

Le Sauveur du monde et sa divine Mère avaient été prédits à nos premiers parents, comme vous venez de le voir. Maintenant il y a à ajouter à cette première révélation. Il importait au genre humain de connaître leur race, leur peuple, leur famille. C'est ce que le Seigneur ne tarda pas à lui apprendre. Les jours étant venus, Dieu appelle à lui un homme et lui prédit ces grands événements : « Abraham, lui dit-il, sors de ta terre, de ta parenté, de la maison de ton père et viens en la terre que je te montrerai. Je t'établirai chef d'une grande nation, je te bénirai et je glorifierai ton nom... Je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel et comme le sable qui est sur le rivage de la mer... Et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi : » *Et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ.* (*Gen.*, XXII, 18.)

Abraham, Isaac, Jacob, David, Salomon, voilà les ancêtres du Messie. C'est dans la nation juive que naîtra celui qui est l'attente des peuples; c'est

aussi des familles patriarcales que descendra celle que l'Homme-Dieu a daigné choisir pour sa Mère.

Ces oracles sont renouvelés à Isaac et à Jacob. Entouré de ses douze fils, qui vont être les chefs des douze tribus d'Israël, l'auguste vieillard se tournant vers Juda lui adresse son immortelle prophétie : « Le sceptre ne sortira point de Juda ni le prince de ta postérité jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et celui qui sera l'attente des nations : *Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium.* (*Gen.*, XLIX, 10.)

Les promesses faites aux patriarches, quoique spéciales pour le Messie, sont cependant si inséparables de la sainte Vierge que, malgré sa profonde humilité et la loi du silence qu'elle s'est imposée sur tout ce qui la concerne, elle ne peut s'empêcher de le proclamer, pressée par les mouvements du Saint-Esprit qui l'inspire : « Celui qui est puissant, s'écrie-t-elle dans son cantique, a opéré en moi des merveilles; il a adopté Israël, son serviteur; il s'est souvenu de sa miséricorde, selon la promesse immortelle qu'il a laissée à nos pères, à Abraham et à sa postérité : » *Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus, in sæcula.* (*Luc.*, I, 55.)

2e SUBDIVISION. — PRÉDICTIONS DES ROIS.

A mesure que les siècles d'attente s'écoulent, les lumières relatives aux promesses divines répandent des clartés plus vives. Les prophéties de David et de Salomon, concernant la sainte Vierge, sont si précises qu'elles remplissent d'admiration toutes les fois qu'on les parcourt. Ecoutez d'abord David, que Dieu a destiné à devenir l'aïeul de la Mère du Christ : « Toute la beauté de la fille du roi est au dedans. (*Ps.* XLIV, 14.) — Ecoute, ô vierge! et regarde; incline ton oreille, oublie la maison de ton père, et le roi sera épris de ta beauté. (*Id.*, *ibid.*, 12.) — Le Seigneur a consacré son tabernacle. (*Id.*, XLV, 5.) — Elle est assise comme une reine à ma droite. (*Id.*, XLIV, 10.) — Les vierges seront amenées à sa suite, elles viendront environner le roi de gloire. (*Id.*, *ibid.*, 15.) »

Peut-on s'exprimer avec plus de clarté? Aussi les commentateurs, les théologiens, les pontifes, les prédicateurs de toutes les époques n'ont jamais eu qu'une voix pour les appliquer à la Mère de Dieu. L'Eglise, inaillible interprète de l'Ecriture, a toujours déclaré que ces paroles désignent la sainte Vierge par l'emploi spécial qu'elle en fait dans sa liturgie.

Les livres de Salomon, plus encore que les psaumes de David, tracent les prérogatives de la sainte Vierge et chantent ses louanges : « Il m'a possédée au commencement de ses voies, s'écrie la Mère de Dieu par la bouche du plus sage des rois. (*Prov.*, VIII, 22.) — Il m'a sacrée dès l'éternité. (*Id.*, *ibid.*, 23.) — Les abîmes n'étaient pas creusés et j'étais déjà conçue. (*Id.*, *ibid.*, 24.) — Je suis la mère du bel amour. (*Id.*, XXIV, 24.) — J'ai fait pénétrer les racines de ma gloire jusqu'aux entrailles des peuples. (*Id.*, *ibid.*, 23.) — J'ai grandi comme le platane. (*Id.*, *ibid.*, 19.) — Qui trouvera la femme forte? Elle est d'un prix qui l'emporte sur toutes les pierreries. Elle est semblable à un navire qui va chercher au loin les choses nécessaires à la vie.... Ses fils se sont levés et l'ont appelée bienheureuse.... Plusieurs d'entre les femmes ont brillé par leur vertu, mais toi tu les as surpassées.

(*Id.*, XXXI, 10–31.) — Comme le lis paraît au milieu des épines, ainsi mon amie au milieu des vierges. (*Cant.*, II, 2.) — Vous êtes toute belle, ô mon amie! il n'y a point de tache en vous. (*Id.*, IV, 7.) »

« Quelle est celle, continue l'inspiré de Dieu, qui s'avance avec la majesté de l'aurore, éclatante comme le soleil, belle comme la lune, formidable comme une armée rangée en bataille? (*Cant.*, VI, 9.) — Ma sœur est un jardin fermé; ma sœur est le puits des eaux vives. (*Id.*, IV, 12.) — Venez, ô ma sœur! venez du Liban recevoir la couronne. (*Id.*, *ibid.*, 8.) — Quelle est celle qui monte du désert, inondée de délices, appuyée sur son bien-aimé? Elle est semblable à la vapeur de l'encens et de la myrrhe. (*Id.*, VIII, 3.) »

Ce langage n'a pas besoin de commentaires; il suffit de l'entendre pour l'appliquer au personnage qu'il indique. La vierge choisie, l'élue du Seigneur, la Mère du Christ, voilà celle que Dieu a possédée dès le commencement, voilà la Mère du bel amour, voilà la femme forte que toutes les générations ont proclamée bienheureuse, voilà celle dont la marche est majestueuse comme l'aurore, dont la beauté surpasse l'éclat du soleil, voilà l'heureuse privilégiée qui s'appuie sur son bien-aimé, l'Homme-Dieu, le fils chéri de son cœur.

3e SUBDIVISION. — PRÉDICTIONS DES PROPHÈTES.

Les prophètes qui ont d'avance raconté tous les détails de la vie du Fils de l'homme n'ont pas manqué de parler de sa divine Mère. Isaïe la nomme la *racine* d'où sortira la fleur de Jessé : « Une branche, dit-il, sortira de la tige de Jessé; une fleur naîtra de sa racine. » (*Isa.*, XI, 1.) Ailleurs il l'appelle une nuée, une terre féconde : « Que les nuées pleuvent le juste, que la terre s'ouvre et qu'elle fasse germer le Sauveur. » (*Id.*, XLV, 9.) Grandes et sublimes images qui ne peuvent convenir qu'à la Mère de Dieu. De qui peut-on dire, sinon de cette vierge choisie, que son sein est un ciel qui verse une rosée divine, qu'il est une terre qui a produit le fruit de vie, qu'il est une tige pleine de séve où naît la fleur de la grâce et du salut? Mais le prophète ne borne pas sa prédiction à ces splendides images. L'ange a purifié ses lèvres avec la flamme de l'autel, et voilà que sa révélation sera intime; elle exposera ce qu'aucune langue n'a encore su dire. Jusqu'ici Marie a été appelée la *femme* qui écrasera la tête du serpent, la *femme forte*, la reine qui s'assied à la droite de Dieu, l'*épouse* du bien-aimé, la *mère du bel amour*. Isaïe l'appellera du nom si cher à son cœur, la *Vierge* : « Voilà, dit-il, qu'une vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé *Emmanuel*. » (*Is.*, VII, 14.) Cette prophétie, relative à Marie, est complète; elle résume tous les mystères : sa virginité et sa fécondité, l'*Incarnation du Verbe* et la *Maternité divine*. Elle résume toutes les promesses, toutes les prophéties. Il est superflu de rien ajouter; toutefois citons encore la prédiction de Jérémie : « Une femme, dit-il, portera dans son sein l'Homme parfait. » (*Jerem.*, XXXI, 22.) Qu'est-ce à dire, M. F.? Hélas! ce n'est point ainsi que naissent les hommes. Ils viennent au monde couverts de la lèpre du péché, maudits, ignorants, faibles. Celui au contraire qui naîtra de cette femme sera parfait. Cet homme, c'est l'Homme-Dieu; cette femme qui le donnera au monde, c'est Marie, sa divine mère.

J'aurais pu multiplier encore les citations et rapporter les prophéties qui ont trait au lieu où la bienheureuse Vierge devait enfanter le Sauveur, à la

fuite en Egypte, à la présentation au temple, aux souffrances de la Mère des douleurs, au crucifiement; mais c'est assez de l'exposition que nous venons de faire pour montrer avec la dernière évidence que les Livres saints contiennent de nombreuses prophéties dont la sainte Vierge est l'objet, le but et la cause. Passons maintenant à la seconde partie de notre instruction, qui est l'*attente universelle de la Mère de Dieu.*

IIe POINT.

ATTENTE UNIVERSELLE DE LA MÈRE DE DIEU.

1re SUBDIVISION. — ATTENTE DU MESSIE.

Tous les événements qui se sont passés dans l'ancien monde n'ont pas eu d'autre but, dans les desseins de Dieu, que de préparer l'avénement du Messie et d'établir son règne sur la terre. Aussi, s'il y a un fait admis sans contestation dans l'histoire tant profane que sacrée, c'est celui de l'attente universelle de ce Messie par le peuple d'Israël en particulier et par tous les peuples de la terre. Ouvrons les saints livres; ils annoncent dès leurs premières pages la venue d'un rédempteur. La foi des patriarches était toute dans l'attente du grand Libérateur. Saint Paul résume admirablement leur vie dans ces quelques paroles qui sont la fidèle expression de l'état des justes de l'ancienne loi : « Ils regardaient de loin, dit-il, et ils se prosternaient dans l'adoration » : *A longe aspicientes et salutantes.* (*Hebr.*, xi, 13.) L'Evangile fait mention en plusieurs endroits de cette attente universelle du Messie par le peuple d'Israël. Au sujet de saint Jean-Baptiste, il dit que le peuple, en le voyant et en l'entendant, se demandait s'il n'était point le Christ : *Existimante autem populo, et cogitantibus omnibus in cordibus suis ne forte ipse esset Christus* (*Luc.*, iii, 15); que les Juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des lévites pour lui demander : « Qui êtes-vous? » *Tu quis es?* c'est-à-dire êtes-vous le Christ que nous attendons : « Non, répondit Jean, je ne suis point le Christ! » *Et confessus est et non negavit, et confessus est: Quia non sum ego Christus.* (*Joan.*, i, 20.) Saint Jean-Baptiste lui-même envoya un jour deux de ses disciples auprès du Sauveur lui adresser cette demande : « Etes-vous celui qui doit venir ou en attendons-nous un autre?» *Tu es qui venturus es, an alium expectamus?* (*Matth.*, xi, 3.) Il est dit du saint vieillard Siméon « qu'il attendait la consolation d'Israël : *Expectans consolationem Israel* (*Luc.*, ii, 25); et d'Anne, la prophétesse, « que se tenant à la porte du temple, elle parlait du Messie à tous ceux qui attendaient la délivrance d'Israël : *Loquebatur de illo omnibus qui expectabant redemptionem Israel.* (*Id.*, *ibid.*, 33.) » La Samaritaine a tellement gravée dans son esprit la tradition populaire de la venue du Messie, qu'elle répond avec une conviction profonde : « Je sais que le Messie qui est appelé Christ doit venir : *Scio quia Messias venit.* » (*Joan.*, iv, 25.)

Pour ce qui est des autres peuples, leurs historiens nous ont transmis leur tradition sur ce point; elle est en tout conforme à celle du peuple juif : « Il sortira de la Judée le dominateur du monde, telle est, dit Suétone, l'antique tradition répandue dans tout l'Orient » : *Percrebuerat Oriente toto vetus*

et constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur. (*In Vespas.*, c. 4.) « C'est une opinion générale, ajoute Tacite, reposant sur des anciens écrits des prêtres, qu'en ce temps la Judée deviendra maîtresse du monde » : *Pluribus persuasio inerat, antiquis sacerdotum litteris, continueri, eo ipso tempore ut valesceret Oriens profectique Judæa rerum potirentur.* (*Annal.*, l. v, c. 13.) « Prenez en main les livres grecs, disait saint Clément d'Alexandrie aux païens, lisez la sibylle, voyez comment elle révèle un seul Dieu et annonce les choses à venir; prenez Hystaspe et lisez-le, et vous y trouverez le Fils de Dieu désigné d'une manière éclatante.» (*Stromal.*, l. vi.) Il fallait que ces livres sibyllins fussent bien explicites, puisque les savants chrétiens ne balançaient pas à y renvoyer les païens. En effet, dès l'an 63 avant l'ère chrétienne, il circulait un oracle sibyllin qui annonçait que la nature allait faire naître un roi pour le peuple romain : *Regem populo romano naturam parturire.*

Un auteur non suspect, Volney, rend compte en ces termes des traditions populaires répandues dans l'Asie à l'époque de la destruction de Jérusalem par Titus. « Les traditions sacrées et mythologiques, dit-il, antérieures à la ruine de Jérusalem, avaient répandu dans toute l'Asie un dogme parfaitement analogue à celui des Juifs sur le Messie. On n'y parlait que d'un *grand médiateur*, d'un *juge final*, d'un sauveur futur, d'un roi, d'un conquérant et législateur qui devait ramener l'âge d'or sur la terre, la délivrer de l'empire du mal et rendre aux hommes le règne du bien, la paix et le bonheur. C'était en Judée une attente générale que celle du *grand Envoyé*, du Sauveur final. » (*Ruines*, c. xii, n° 13.) Nous nous dispensons de citer les livres sacrés des Hindous, des Chinois, des Perses. Ils sont conformes à ceux des Grecs, des Latins et des autres peuples, et se résument dans ce passage frappant d'un de leurs sages : « Les peuples, dit Mencius, disciple de Confucius, attendent le Saint, comme les plantes flétries attendent la rosée. » (Schmit., *Orig. des mythes.*)

Comme vous le voyez, M. T. C. F., l'attente du Messie est un fait historique, avéré, que l'incrédulité elle-même reconnaît et tient pour authentique. J'ai longuement exposé la preuve de ce fait, parce qu'il sert de base à celui que j'ai à établir : *l'attente de la Mère de Dieu.*

2e subdivision. — attente de la vierge.

1° Attente d'Israel. L'attente de la Mère de Dieu est une conséquence naturelle de l'attente du Messie. Si les peuples ont pendant de longs siècles appelé de leurs vœux le *grand Envoyé*, ils ont aussi porté leurs pensées vers cette créature choisie d'en haut pour être sa Mère. Le dogme de la *Maternité divine* n'a pu être séparé dans leur esprit de celui de l'*Incarnation*. « Abraham, disait le Sauveur, a brûlé du désir de voir mon jour; il l'a vu, et son âme s'est réjouie : » *Abraham pater vester exultavit ut videret diem meum: vidit et gavisus est.* (*Joan.*, viii, 56.) Ce jour tant désiré qu'avait vu le vénérable patriarche est le jour de la naissance du Fils de Marie : il le vit ce jour attendu en soupirant, il vit ce voyage de Marie à Bethléem, il vit cette nuit heureuse où elle donnait au monde l'*Enfant des promesses*, et il se réjouit : *Et gavisus est.* Le Père des croyants agenouillé par la pensée devant cette crèche, qui contenait les espérances de sa race, adorait dans le silence avec

les anges, avec les bergers, avec Marie, celui que Dieu lui avait annoncé, et il tressaillait de bonheur : *Et gavisus est.* Mais si Abraham vit le jour du Messie, il vit aussi le jour de Marie sa divine Mère. Lui et ceux qui l'avaient précédé, Adam, Abel, Enoch et ceux de sa longue descendance, Isaac, Jacob, Joseph, Lévi, Moïse, Josué, Samuel, David, Salomon, Isaïe et les prophètes, Tobie, Job et tous les saints des siècles d'attente, en contemplant les abaissements du Fils de Dieu dans le sein de la Vierge, saluaient de leurs vœux le jour de cette Vierge bénie, la plus digne de leurs filles, le plus noble rejeton de leur race, que Dieu cette fois avait choisie, non plus seulement comme eux, pour être la tige d'un grand peuple, mais la Mère du Libérateur promis : *A longe aspicientes et salutantes.* (*Hebr.* xi, 13.)

2° Attente des âmes des justes dans le sein d'Abraham. Quand les justes de l'ancienne loi descendaient au tombeau, sans cependant pouvoir encore entrer dans la gloire, qu'emportaient-ils avec eux dans le sein d'Abraham pour faire leur joie et pour soutenir leurs forces dans cet autre séjour de l'attente? Ce qu'ils emportaient, M. F.? la ferme croyance aux deux grands dogmes de l'*Incarnation* et de la *Maternité divine.* Dans la lumière d'une vision déjà toute céleste, ces dogmes se révélaient à eux avec plus de clarté. Ils avaient vu sur la terre, le Messie et sa divine Mère leur apparaître dans les lumières de la prophétie, ils les voyaient maintenant aux lueurs d'une intuition plus éclatante. Quelle joie! *Vidit et gavisus est.* Quelles consolations!

Si les âmes de l'Eglise souffrante portent avec ardeur leurs pensées vers le jour qui terminera leurs tourments, combien les âmes du sein d'Abraham ont dû tourner avec transport leurs espérances vers leur *Libérateur* futur et vers celle aussi qu'elles ont sans doute nommée avant nous la *grande Consolatrice!*

Plus les temps approchaient, plus leurs élans étaient rapides. Elles saluèrent avec amour l'auguste mère de notre Dame venant prendre place au milieu d'elles. Elles entourèrent Joachim, Elisabeth, Jean-Baptiste, saint Joseph lui-même. C'était la fin; la dernière heure était venue. Elle était née la souveraine tant attendue, puisque ses aïeux, son père, sa mère, sa cousine, le précurseur, son Epoux enfin, venaient l'annoncer par leur présence. O mystérieux colloques de ces âmes justes! ô joies pures de l'espérance! ô soupirs séculaires! voici votre terme! L'aurore se montre, il paraît ce soleil qui illuminera de ses rayons les plus profonds abîmes. Salut à cette aurore qui annonce la venue du Seigneur!

3° Attente des peuples. « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, avait dit Dieu au serpent; elle te brisera la tête : » *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, iii, 15.) Ces paroles mémorables ne furent jamais oubliées parmi les descendants d'Adam; c'était l'espérance, et l'espérance ne meurt jamais au cœur de l'homme. Une femme viendra réparer le mal qu'une femme a fait, telle fut la tradition qui passa de bouche en bouche, qui se transmit de génération en génération.

A la dispersion des peuples dans les plaines de Sennaar, les enfants de Noé emportèrent avec eux dans toutes les contrées du monde la tradition

bénie. Elle prit place si profondément dans les âmes, dans les institutions, dans les monuments, que ni les âges, ni les bouleversements, ni les transformations sociales, ni le polythéisme lui-même ne purent l'altérer et la perdre. L'*attente du Messie* et l'*attente de la Vierge* sa Mère furent deux dogmes sacrés chez tous les peuples civilisés et sauvages de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi.

En effet, parcourez les différentes régions du globe, étudiez les théogonies de tous les temps, la croyance qui domine et en fait le fond est celle du Messie attendu, de la Vierge promise et de son enfantement divin. Tous les bouddhistes s'accordent à enseigner « que *Chakya-Mouni*, le réformateur du genre humain, est né de la vierge Maya, sans le concours d'aucun homme. » « Le Saint, disent les livres chinois, ayant été conçu par l'opération du *Tien* (du ciel), qui lui a donné la vie par miracle, devait naître sans blesser la virginité de sa mère. » Les Egyptiens, si curieux de traditions antiques, mais que selon leur génie ils ont défigurées étrangement, n'ont pas manqué de mêler la *maternité virginale* à leurs contes mythiques. Ils croyaient, au récit de Plutarque, « qu'une femme deviendrait féconde en recevant simplement le *souffle de Dieu.* » Les Grecs, disciples des Egyptiens, avaient la même croyance. L'institution des vestales chez les Romains attestait leur culte à la Vierge. Vous connaissez tous, M. F., le célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Chartres; là les druides avaient consacré dans l'intérieur d'un temple une statue à la Vierge mère du Libérateur futur : *Virgini pariturœ.*

Les peuples du centre de l'Afrique, ceux à demi sauvages de l'Amérique, isolés si longtemps du reste du globe, avaient gardé la même tradition. Partout le nom d'une vierge associé à celui d'un libérateur, auquel elle doit donner naissance, partout le dogme de l'*Incarnation* et le dogme de la *Maternité divine.*

Que cette croyance est vénérable par son antiquité! Comme le genre humain s'y est attaché avec amour, puisqu'il l'a gardée dans tous les siècles comme un dépôt sacré! O Marie, Mère de Dieu et notre mère! il est donc vrai, vous avez eu des enfants dès les premiers âges, les saints des anciens temps vous ont rendu leur culte par leurs vœux et leurs soupirs, les peuples mêmes les plus déshérités dans leurs croyances ont gardé votre nom par excellence : la *Vierge*, et l'ont prononcé dans leurs invocations. Quelle confusion pour nous qui avons vos temples, vos fêtes, vos autels, votre vie, vos exemples, de si peu vous connaître, de si peu vous honorer et de si peu vous aimer!

Sera-t-il dit, M. F., que ces peuples, qui n'ont vu Marie que de loin, qui n'ont pu que la saluer de leurs soupirs à travers les siècles, l'auront plus glorifiée que nous qui avons été comblés de ses faveurs, nous ses enfants de prédilection, les enfants de l'Eglise et les frères de Jésus-Christ son divin Fils? Non. En vous proclamant en ce jour la Reine de tous les siècles, puisque dans tous les âges vous avez eu des serviteurs, nous protestons à vos pieds, ô Vierge sainte, de notre fidélité, de notre attachement à votre culte; car en vérité notre siècle est plus qu'aucun autre votre siècle, ô Marie!

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus (*Gen.*, III, 15.)

Benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. (*Id.*, XXII, 18.)

Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium. (XLIX, 10.)

Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et obliviscere populum tuum et domum patris tui.

Et concupiscet rex decorem tuum. (*Ps.* XLIV, II, 12.)

Astitit Regina a dextris tuis, in vestitu deaurato. (*Id.*, *ibid.*, 9.)

Omnis gloria filiæ regis ab intus. (*Id.*, *ibid.*, 14.)

Adducentur regi virgines post eam; afferentur in lætitia et exultatione, adducentur in templum regis. (*Id.*, *Ibid.*, 15, 16.)

Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus. (*Id.*, XLV, 5.)

Dominus possedit me in initio viarum suarum, antequam quidquam faceret a principio. Ab æterno ordinata sum, et ex antiquis antequam terra fieret. Nondum erant abyssi et ego jam concepta eram. (*Prov.*, VIII, 22 24.)

Mulierem fortem quis inveniet. (*Id.*, XXXI, 10-31.)

Oleum effusum nomen tuum; ideo adolescentulæ dilexerunt te. (*Cant.* I, 2.)

Sicut filium inter spinas, sic amica mea inter filias. (*Id.*, II, 2.)

Tota pulchra es amica mea, et macula non est in te. (*Id.*, IV, 7.)

Veni de Libano, sponsa mea, veni coronaberis. (*Id.* IV, 8.)

Hortus conclusus, soror mea sponsa, hortus conclusus fons, signatus. (*Id.*, *ibid.*, 12.)

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum? (*Id.*, VIII, 5.)

Qui creavit me requievit in tabernaculo meo. (*Eccli.*, XXIV, 12.)

Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion; quasi palma exaltata sum in Cades, et quasi plantatio rosæ in Jericho. Quasi oliva speciosa in campis et quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis. Sicut cinnamomum et balsamum aromatizans odorem dedi; quasi myrrha electa dedi suavitatem odoris. (*Id.*, *ibid.*, 17-21.)

Ego mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini. Spiritus enim meus super mel dulcis, et hæreditas mea super mel et favum. Memoria mea in generationes sæculorum. (*Eccli.*, XXIV, 24-29.)

Dabit Dominus ipse vobis signum: Ecce Virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel. (*Is.*, VII, 14.)

Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet. (*Id.* XI, 1.)

Rorate cœli desuper et nubes pluant justum; aperiatur terra et germinet Salvatorem. (*Id.*, XLV, 8.)

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. (*Thien.*, I, 11.)

Creavit Dominus novum super terram. Femina circumdabit virum. (*Jerem.*, XXXI, 22.)

Dabit eos usque ad tempus in quo parturiens parturiet. (*Mich.*, II, 3.)

II. TRADITIONS POPULAIRES.

ORIENT.

CHINE. Le Saint, attendu par les Chinois du côté de l'Occident devait naître d'une vierge.

On trouve dans le *Chi-king* deux belles odes sur la naissance merveil-

leuse de Lao-Tseu, et les gloses et les paraphrases des lettrés sur ces vers s'accordent à les expliquer d'une manière qui rend la ressemblance encore plus frappante avec l'enfantement divin de Marie.

« Tout homme en naissant, dit Ho-Sou, déchire le sein de sa mère, et lui coûte les plus cruelles douleurs. Kiang-Yuen enfanta le sien sans rupture, lésion ni douleur. C'est que le *Tien* (le Ciel) voulut faire éclater sa puissance, et montrer combien le Saint diffère des hommes.

« Ayant été conçu par l'opération du *Tien*, qui lui a donné la vie par miracle, il devait naître sans blesser la virginité de sa mère. (Le *Glossateur* Tseu-se-pô.) Voy. Le *Tchoung-Young*, c., 27, 29, 34. M. Abel Rémusat, l'*Invariable Milieu;* d'Herbelot, *Bibliothèque orientale;* M. l'abbé Bertrand, *Dictionnaire des Religions*.

Amérique. Les Macéniques, peuple du Paraguay, établis sur les bords du lac Zarayas, racontaient aux missionnaires qu'à une époque très-reculée des temps anciens, une femme d'une rare beauté devint mère sans le concours d'aucun homme. Son fils, également remarquable par sa beauté, étant devenu grand, opéra d'insignes miracles dans le monde; mais à la fin, il s'éleva dans les airs en présence d'un grand nombre de disciples et se transforma en soleil qui éclaire notre terre. Cependant cette légende pourrait être une réminiscence de la vérité évangélique qui serait parvenue dans le nouveau monde.

Inde. Tous les peuples bouddhistes s'accordent à enseigner que Chakya-Mouni, le réformateur du genre humain, est né de la vierge Maya, sans le concours d'aucun homme.

Les livres sacrés des brahmanes, comme l'observe William Jones, déclarent que quand un Dieu daigne descendre sur la terre, sous une forme humaine, pour instruire ou consoler les hommes, il s'incarne dans le sein d'une vierge, sans union de sexes. (M. l'abbé Bertrand, *Dictionnaire des religions*.)

Egypte. Les Egytiens, si curieux des traditions antiques, mais que, selon leur génie, ils ont défigurées étrangement, n'ont pas manqué de mêler la *maternité virginale* à leurs contes mythiques. Ils admettaient, suivant Plutarque, qu'une femme deviendrait féconde en recevant simplement le *souffle de Dieu*.

Grèce. Les Grecs, disciples des Egyptiens, ont embelli cette antique tradition de tout le luxe de leur imagination poétique. (*Id., ibid.*)

Monomotapa. Les habitants du Monomotapa, en Afrique, rendent un certain culte à une vierge qu'ils nomment *Pérou* ou *Alfirou*. Ils ont construit en son honneur des temples et des couvents qui sont habités par un certain nombre de filles obligées de garder une virginité perpétuelle. (*Id., ibid.*)

OCCIDENT.

Gaule. Les druides avaient consacré dans l'intérieur du sanctuaire une statue à Isis vierge, mère du Libérateur futur du monde : *Virgini pariturœ*.

Hinc druidœ statuam in intimis penetralibus erexerunt, Isidi, seu virgini hanc dedicantes, ex qua filius ille proditurus erat (*nempe generis humani Redemptor.*) (Elias Schedius, *De diis germanis*, c. 13.)

Italie. Dès l'an 63, avant l'ère chrétienne, il circulait un oracle sibyllin qui annonçait que la nature allait faire naître un roi pour le peuple romain : *Regem populo romano naturam parturire*. Voy. dans Canisius, l. 2, c. 7, *de Deipara Virgine*, les vers des dix célèbres sibylles *pro Mariæ Virginitate et Virgineo partu*. Ces dix sibylles sont celles de Perse, de Lybie, de Delphes, de Samos, de Cumes, de l'Hellespont, de la Phrygie, de Tibur, d'Erythrée et de Cimmérie.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt saturnia regna,
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.
(Virg., *Eglog.*, iv.)

23 MAI.

EMBLÈMES ET FIGURES SE RAPPORTANT A LA SAINTE VIERGE

1. EMBLEMES. | 2. FIGURES.

(Sermons par M. l'abbé C. Martin.)

EMBLÈMES RELATIFS A LA Ste VIERGE

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — Des emblèmes ou symboles.

SUBDIVISIONS

1. Emblèmes bibliques.
2. Emblèmes tirés de la nature en général.

IIe POINT. — Emblèmes tirés de la nature en particulier.

SUBDIVISIONS

Emblèmes tirés : 1. Du règne minéral.
2. Du règne végétal.
3. Du règne animal.
4. De l'ordre miraculeux.

N. 2. — SERMON SUR LES FIGURES RELATIVES A LA VIERGE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Emblemata et Encomia Beatæ Mariæ Virginis ex Scriptura et sanctis Patribus. (Ordine alphabetico.)

II. Figures.

TEXTE.

Hæc autem in figura facta sunt nostri.
(1 Cor., x, 6.)

Les saints Pères, que nous prenons ici pour guides spéciaux, en particulier Origène, saint Irénée, saint Cyrille, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Ambroise, tous les théologiens ensuite, ont déclaré que les saintes Ecritures contiennent de nombreuses figures et des emblèmes relatifs à la Mère de Dieu. Ils ont fait plus que de le déclarer, ils l'ont démontré de la manière la plus solide dans leurs homélies et les traités qui ont pour objet l'exposition du dogme de l'*Incarnation* du Verbe et de la *Maternité divine*.

C'est une étude du plus haut intérêt que celle des *symboles* et des *figures* bibliques ayant trait à Marie. Notre foi trouve ici un second aliment analogue à celui que nous ont fourni le rapport des prophéties qui s'appliquent à la sainte Vierge.

Cette vue des mystères de Marie sans cesse à côté de ceux de Jésus dans les pensées éternelles de Dieu, dans ses révélations, dans les saintes Lettres, dans la doctrine des

Pères, dans les enseignements de l'Eglise, nous portera de plus en plus à la vénération de celle qui nous est montrée en tout la digne élue du Seigneur.

Le plan que nous allons suivre dans cette instruction est naturel et simple. Nous ferons l'exposition des emblèmes dans l'ordre où ils se présentent, soit dans les Livres saints, soit dans la nature.

1ER POINT.

DES EMBLÈMES OU SYMBOLES.

1re SUBDIVISION. — EMBLÈMES BIBLIQUES.

Les choses invisibles échappent à l'œil de l'homme et sont peu accessibles à son intelligence sans le secours des sens. Pour cela Dieu a permis que les choses visibles portassent l'empreinte et une certaine révélation des choses invisibles. C'est ainsi qu'il a fait pour ses perfections. « Les perfections invisibles de Dieu, dit saint Paul, aussi bien que son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde : *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus et divinitas.* (*Rom.*, I, 20.) Il a fait plus : il a permis encore que ce monde visible retraçât les mystères de l'Incarnation de son Verbe. C'est ainsi que la nature fournit une foule d'emblèmes adoptés dans les saintes Écritures, relatifs au Rédempteur ; telles sont les dénominations symboliques de : *Clavis David*, *Porta justitiæ*, *Rupes deserti*, *Radix Jesse*, *Flos campi*, *Frumentum electorum*, *Vitis vera*, *Oleum lætitiæ*, *Lignum vitæ*, *Manna*, *Fons aquæ salientis in vitam æternam*, *Serpens æneus*, *Agnus*, *Leo de tribu Juda*, *Oriens*, *Lumen*, *Splendor*.

Mais si la nature nous retrace ainsi les mystères du Verbe fait chair, elle sera aussi le miroir des merveilles qui se rapportent à la Mère de Dieu ; car les mystères du Sauveur ne se séparent pas de ceux de sa divine Mère.

En effet, ouvrons les Écritures, nous verrons que ce que la nature a de plus riche et de plus splendide y est rapporté sous forme de symboles et d'images ayant trait à la Reine du monde.

Pour mettre quelque ordre dans cette nomenclature aussi sainte que poétique, nous suivrons la classification de l'école.

2e SUBDIVISION. — EMBLÈMES TIRÉS DE LA NATURE EN GÉNÉRAL.

Les grandes choses de la nature ont d'abord été employées par les livres saints et par les saints Pères pour désigner la Mère de Dieu. Le soleil, la lune, l'aurore, la terre, la rosée, les nuées, voilà les magnifiques images qui révèlent au monde Marie. « Quelle est celle, dit l'Esprit-Saint dans les Cantiques, qui s'avance comme l'*aurore* à son lever, belle comme la *lune*, brillante comme le *soleil*, terrible comme une *armée* rangée en bataille hors de ses tentes. » *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* (*Cant.* IV, 9.)

« Cieux, versez votre *rosée*, s'écrie Isaïe, *nuées*, laissez descendre le Juste; que la *terre* s'ouvre et enfante son Sauveur ! » *Rorate cœli desuper, et nubes pluant Justum ; aperiatur terra et germinet Salvatorem !* (Is., XLV, 8.) Elle

est appelée la Montagne de Dieu, le Mont de l'Héritage, le Mont de Galaad, où croît le baume qui guérit; le Mont chéri de Dieu, dont la tête a la beauté et la richesse du Carmel; le Mont du Nouveau Testament, d'où nous viendra le salut. Elle est nommée le Fleuve et le Canal de la grâce, la Source d'eau vive, le Navire qui va chercher au loin les choses nécessaires à la vie, la Citerne de Bethléem, la grande Mer qui contient dans son sein la pierre précieuse, qui est le Christ; la Cité de Dieu, le Tabernacle qu'il s'est construit lui-même de ses mains; la Tente où s'abritent les peuples, tente plus belle et plus sûre que celle jadis des Israélites; l'Etoile de la mer, le Pôle qui est le point autour duquel tourne le monde, le Pont qui fait notre passage de la mort à la vie, la Piscine de salut. Saint Ephrem la désigne sous l'emblème de Paradis de délices; saint André de Crète sous celui d'Arbre de vie du jardin d'Eden; saint Pierre Damien sous celui de Palais du Roi éternel. Vous êtes la pourpre royale dont a été revêtu le Roi du ciel et de la terre, s'écrie saint Epiphane. Vous êtes l'oracle de l'Eglise, dit Richard de Saint-Laurent. Vous êtes l'Orient de l'Orient, dit saint Pierre Damien. Vous êtes la tour inexpugnable, l'espérance du monde et l'affaire de tous les siècles; *negotium omnium sæculorum* (*Serm.* 2 *de Pent.*), ajoute saint Bernard. Tel est, M. F., le langage symbolique employé par l'Ecriture et l'Eglise pour désigner la sainte Vierge. Je n'ai fait que citer à grands traits. Qu'il y aurait à dire, si j'avais à vous montrer combien ces dénominations sont exactes, combien elles trouvent une application parfaite dans celle qu'elles signalent.

J'ai appelé ces emblèmes *généraux* parce qu'ils sont empruntés à ce que la nature a de plus étendu et de plus éclatant. Il y en a d'autres qui ont moins de splendeur, mais non moins appropriés ni moins riches, que je ne veux pas passer sous silence.

II^e^ POINT.

EMBLÈMES TIRÉS DE LA NATURE EN PARTICULIER.

Ces emblèmes sont de quatre sortes, d'après l'ordre de choses d'où ils sont tirés. Ce sont : 1° *ceux du règne minéral;* 2° *ceux du règne végétal;* 3° *ceux du règne animal;* 4° *ceux de l'ordre miraculeux.*

1^re^ SUBDIVISION. — EMBLÈMES TIRÉS DU RÈGNE MINÉRAL.

Les entrailles de la terre ont été considérées comme un immense abîme. Cette vue des profondeurs de la nature a fourni à saint Jean Damascène un des plus beaux symboles à la louange de la Mère de Dieu : « Elle est, dit-il, un abîme de grâces : » *Abyssus gratiæ.* (*Orat.* 2 *de Assumpt.*) En un autre endroit il ajoute : « Elle est un abîme de miracles : » *Abyssus miraculorum.* (*Id., Orat.* 1 *de Nativ.*) Que renferment-ils, ces abîmes inconnus de la terre? ce que l'homme estime le plus, des trésors. Que renferme le cœur de Marie, abîme de grâces : *Abyssus gratiæ?* des trésors de vertus. Cette riche appellation est à juste titre devenue, et dans l'Ecriture et dans la bouche des saints Pères, un des emblèmes le plus souvent reproduits en l'honneur de notre Reine. Ils l'ont appelée : le trésor de l'amour du Père, le trésor de vie,

le trésor du salut, de la sainteté, de la pureté, de la gloire de Dieu, le trésor inépuisable, le trésor de l'Eglise ; et, par un mot qui résume ce beau langage, ils terminent en disant : Marie, c'est la trésorière des grâces de Dieu : *Thesauraria gratiarum Dei.* Mais que de sortes de trésors et aussi que d'autres emblèmes de Marie qui ont été rencontrés dans ces régions qui sont sous nos pieds! C'est la perle de l'Ethiopie décrite par Job avec magnificence, c'est celle de l'Evangile bien autrement précieuse, c'est le cristal à travers lequel Ezéchiel vit le Seigneur, c'est le saphir du trône de Dieu, ce sont les pierres précieuses du *rational*, la sardoine, la topaze, l'émeraude, l'escarboucle, le saphir, le jaspe, la ligure, l'agathe, l'améthyste, la chrysolithe, l'onyx et le béril. C'est entre tous l'or seul choisi de Dieu pour orner la surface intérieure et extérieure de l'arche d'alliance; l'or de la charité, de l'humilité, de la pureté, de toutes les vertus; voilà quel devait être l'ornement de l'élue du Seigneur, que l'Eglise nomme la maison d'or : *Domus aurea.*

Vous avez vu passer devant vous avec l'impétuosité de l'éclair ces chars ornés de riches insignes, portant les grands du monde, mais ce n'est point encore là le char d'Elie, moins encore celui de Dieu. Marie, plus haute que tous les potentats, a été appelée le char de Dieu et le char de feu de son Verbe : *Currus Verbi igneus.* (*Hymn. græc.*) Elle est le diadème que n'ont point fait les mains des hommes : *Diadema regni non manufactum* (S. Andr. Cret., *Orat.* 2, *de Assumpt.*); le sceptre dominateur : *Sceptrum cunctis imperans* (S. Ephrem., *in Laud. B. Virg.*); le trône royal environné de splendeur. Elle est le bouclier du salut, la tour d'ivoire, la clef du ciel : *Clavis regni cœlestis.* (S. Epiphan., *in Laud. B. Virg.*)

N'est-ce pas, M. F., que la terre, dans ce qu'elle a de plus riche, a fourni de magnifiques emblèmes pour peindre celle qu'aucune louange ne pourra jamais égaler. Passons à des symboles d'un autre ordre.

2e SUBDIVISION. — EMBLÈMES TIRÉS DU RÈGNE VÉGÉTAL.

Ici, M. F., il n'y a qu'à regarder cette belle nature qui est devant nous, et les emblèmes que nous cherchons se présenteront aussitôt à notre pensée. Voici le semeur qui va jeter le grain dans son champ. La partie qui tombe dans la bonne terre, dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, prendra racine et produira au centuple. La vierge Marie, dit saint Epiphane, est un champ qui, sans avoir besoin de culture, produira l'épi divin : *Ager minime cultus... Ager inaratus spicam divinam germinans.* L'arbre du paradis terrestre donna la mort au genre humain, Marie est l'arbre dont le fruit redonnera la vie aux hommes : *Arbor fructifera*, dit saint Bonaventure ; Marie est belle, elle est pure comme le lis qui monte au milieu des épines. (*Cant.*, II, 2.) Elle est suave comme la rose de Jéricho, éclatante comme le fruit de l'oranger, douce comme la grenade. (*Eccli.*, XXIV, 18.) Ses vertus répandent l'odeur de la myrrhe, du galbane, de l'encens d'Arabie et du cinnamome. (*Id.*, *ibid.*, 20, 21.) Elle a la majesté et la grâce du cèdre; elle grandit comme le platane ou comme le palmier du désert. (*Id.*, *ibid.*, 17, 19.) Elle est la vigne fertile où s'étanchera la soif du genre humain. Nous pouvons avec raison, dit Sophronius, appeler Marie le jardin de plaisance où se rencontrent toutes sortes de fleurs agréables, emblèmes de ses vertus. (*Serm. de Assumpt.*) Parcourez ce jardin de l'Epoux, ajoute le célèbre Alcuin, quel

plaisir d'y voir les roses blanches et vermeilles mêlées pour marquer l'accord de la fécondité et de la virginité qui étaient en Marie ! Quelle satisfaction d'y contempler l'œillet de sa charité, le lis de son innocence, la violette de son humilité et de sa douceur, le souci de son oraison, la tulipe de sa résignation ; et, pour parler avec le céleste Jardinier (*Cant.*, IV), le cyprès de sa pureté, le nard de son amour, le safran de sa céleste sagesse, le calame aromatique de son humilité, le cinnamome de sa contemplation, la myrrhe de sa mortification, l'aloès de l'intégrité de sa vie et de ses bons exemples, en un mot, toutes les fleurs des vertus angéliques, qui croissaient en toute saison dans ce lieu délicieux, à la faveur des douceurs du ciel. (Alcuinus, *in Cant.*)

L'énumération est-elle complète? Non : elle est inépuisable comme les prérogatives, les dons et les vertus de Marie qu'elle veut représenter. Belle et fraîche nature, riants paysages, coteaux, forêts, plaines, collines, eaux, parterres, fleurs et fruits, Dieu a permis que vous fussiez le miroir de sa créature bénie, que vous fussiez les images de sa grandeur et de sa beauté. Nous l'en remercions, parce que c'est un moyen puissant pour nous porter à accroître en nous son culte ; en voyant vos merveilles, nous reportons notre pensée vers celles cent fois plus admirables de son cœur : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus.* (*Ps.* XLIV, 14.) Mais, nous devons le proclamer hautement, il n'y a en vous qu'une ombre ; vos magnificences sont éphémères, vos fruits tombent, vos fleurs se fanent, votre vie s'éteint sous l'haleine dure des frimas ; tandis que vous, vraie Reine de la création, votre sainteté est inaltérable, votre grandeur est sans égale au-dessous de Dieu, votre vie est l'immortalité. Heureux ceux qui ne s'attachent pas aux choses qui passent, mais ne se servent des choses visibles que pour se porter avec plus d'énergie vers celles qui échappent aux regards, et qui sont les seules vraies, solides et durables.

3e SUBDIVISION. — EMBLÈMES TIRÉS DU RÈGNE ANIMAL.

Le Christ, vainqueur du monde et de Satan, a été appelé le Lion de Juda ; Marie, dit saint Epiphane, est la lionne glorieuse qui a terrassé les hérésies : *Leœna gloriosa.* Elle est la terreur de l'enfer et a été nommée légion, armée : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.* VI, 9.) Le Sauveur, dont la douceur et la bonté étaient inexprimables, nous est montré dans le symbole de l'agneau : *Sicut agnus mœnsuetus.* Marie, dont la tendresse a égalé la miséricorde, nous apparaît sous l'emblème de la brebis du Seigneur ; elle est, dit saint Epiphane, la brebis immaculée qui donne au monde l'Agneau divin, qui est le Christ : *Ovis immaculata, quæ peperit agnum Christum.* (*Orat de Laud. Deip.*) Jésus est le miel de nos âmes ; c'est lui qui les a guéries ; c'est lui qui les nourrit, qui les fortifie et les console. Marie, sa sainte mère, est la féconde abeille qui a produit ce miel divin : « Petite abeille, lui dit saint Bonaventure, votre fruit est des plus doux. » *Apis parvula cujus fructus dulcissimus.* (*In Litan.*) C'est elle qui a été le nid du passereau solitaire, le Christ : *Nidus Christi passeris solitarii* (Idiota, c. 4, *Contempl.*) C'est elle qui est cette impétueuse génisse indomptée qui ne subira jamais le joug : *Juvenca nunquam jugum experta.* (S. Epiphan., *de Laud. B. Virg.*) Elle est la nourrice de celui qui nourrit l'univers, selon une belle pensée de saint Jérôme : *Nutrix omnia nutrientis.* (*Serm. de Assumpt.*)

Saint Bernard, renchérissant sur les magnificences de ces emblèmes, nous montre sa puissance protectrice sous la sublime image de l'aigle qui, s'élevant jusqu'aux régions du soleil, étend sur le monde ses larges ailes : *Aquila grandis magnarum alarum.* (*Serm.* 2, *in* SALVE.) Les élans de son âme vers les sublimités de la contemplation ont été comparées à l'impétuosité et à la légèreté du faon et de la gazelle ; mais, entre toutes, l'image où notre imagination se plaît à la contempler, c'est dans la candeur de la colombe. Voyez la colombe, M. F. : tout en elle est séduisant ; sa blancheur est éblouissante, son regard est doux comme l'étoile qu'elle regarde ou l'eau où elle se baigne ; son murmure est tendre, ses formes sont gracieuses, son cœur est sans fiel ; la constance de son attachement est si grande, que les hommes l'ont prise pour l'emblème de l'affection et du dévouement. Quelle touchante image de l'innocence, de la bonté, de la douceur et de la tendresse de Marie, notre mère !

O Vierge immaculée ! vous êtes la colombe du Seigneur : *Columba mea.* (*Cant.* II, 10.) Vous êtes la colombe pure et sans tache, dit saint Epiphane : *Columba pura et immaculata.* (*In Laud. B. Virg.*) Vous êtes la colombe fidèle de Noé, ajoute saint Bonaventure : *Columba Noe fidelissima.* (*In Spec.*, c. 8.) Les eaux submergeaient encore la terre ; fidèle messagère, elle part à la recherche du rameau de l'espérance. Dès qu'elle put poser son pied, elle s'empressa de saisir la branche fleurie de l'olivier et de la rapporter à celui qui l'avait envoyée. Ainsi a fait Marie, la divine messagère des cieux. Les eaux d'un autre déluge couvraient le monde, celles de l'iniquité ; Satan régnait en souverain ; le paganisme avait envahi l'univers : « La vérité périssait, dit Bossuet ; le crime était adoré, tout était dieu, excepté Dieu lui-même. » Où posera-t-elle son pied, l'envoyée d'en haut ? A l'ombre des autels du Seigneur, et voilà que l'olivier immortel sera placé dans ses mains bénies. Ouvrez maintenant les fenêtres de l'arche ; la voici la colombe fidèle qui apporte le salut. O peuples ! ô nations ! tressaillez d'allégresse ! les eaux du déluge se sont abaissées, l'arc-en-ciel a paru, le ciel s'est montré à nos yeux : le Seigneur a parlé du haut de la nue, et annoncé la paix à la terrre : *Et in terra pax hominibus.*

2e SUBDIVISION. — EMBLÈMES MIRACULEUX.

La nature n'a point encore tout dit dans ses images, relativement à la Mère de Dieu ; il en est d'un ordre supérieur qui me restent à exposer. Je veux parler de ces signes miraculeux dont Dieu s'est servi quelquefois dans ses manifestations aux hommes. Un jour, est-il raconté dans les Ecritures, le patriarche Jacob, allant en Mésopotamie, arriva en un lieu où il devait se reposer, après le coucher du soleil. Il prit alors des pierres qui étaient là, les mit sous sa tête et s'endormit. Durant la nuit, il vit en songe une longue échelle posée sur la terre et touchant par le haut le ciel ; les anges de Dieu y montaient et descendaient, le Seigneur s'y appuyait. (*Gen.*, XXVIII, 11-13.) A son réveil, le vénérable patriarche s'écria avec émotion : En vérité le Seigneur est en ce lieu, et je ne le savais pas ; c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel. (*Id., ibid.*, 16-18.) Cette échelle, M. F., c'est Marie, par laquelle Dieu est descendu vers nous et par laquelle nous montons jusqu'à Dieu : *Scala per quam descendit Deus, sed ascendit homo.* (Joan. Geom., *in*

Cant.) O échelle céleste! s'écrie saint Pierre Damien, au moyen de laquelle le grand Roi s'humilie et descend jusqu'au plus profond abaissement : *Scala cœlestis, per quam supernus Rex humiliatus ad ima descendit.* (*Serm. de Nat. B. Virg.*) Je placerai mon arc dans la nue, dit Dieu à Noé après la sortie de l'arche, et il sera le signe de mon alliance avec la terre. Un autre signe de l'alliance de Dieu avec les hommes, plus éclatant encore que celui qui brille avec ses diverses couleurs dans les nues, c'est, M. F., celle qui a réfléchi les rayons du soleil de justice; car elle a été pour nous le gage de la réconciliation : *Arcus fœderis divini et reconciliationis nobiscum.* (S. Bonav., *in Laud. B. Virg.*)

L'histoire sacrée nous a retracé dans tous leurs détails la construction, la grandeur et la forme de deux grands monuments de l'ancien peuple, l'arche de Noé et l'arche sainte. Le premier servit d'asile à la famille du vénérable patriarche et la sauva du déluge; le second contenait ce que la religion mosaïque avait de plus sacré : un gomor de manne, les tables de la loi et le rameau d'Aaron. Or, que représentaient ces deux monuments célèbres? Les saints Pères nous disent que l'arche de Noé marquait d'avance les destinées de la Mère de Dieu. Le péché originel, comme un autre déluge, couvrait toutes les générations, mais la Vierge immaculée ne sera pas submergée par ses ondes impures. C'est dans son sein que se cachera le vrai Noé. C'est d'elle que naîtra le Père des générations futures. L'arche de l'Ancien Testament, ajoutent les mêmes docteurs, était recouverte d'or à sa surface intérieure et extérieure, et contenait ce que la religion avait de plus saint, mais ce n'était là qu'un emblème imparfait de la sainteté intérieure de Marie, dont les vertus seraient plus incorruptibles que l'or, dont les flancs sacrés devaient porter le Sauveur du monde, celui qui est la manne des anges, qui fit fleurir le rameau d'Aaron et qui donna à Moïse les tables de la loi.

Voyez-vous sur le mont Horeb ce buisson toujours ardent et qui ne se consume jamais! Moïse ôte sa chaussure et en approche avec respect pour entendre la voix de Dieu; voilà une autre image de Marie, toujours consumée de l'amour de son Dieu, et toujours vierge après comme avant l'enfantement divin : *Rubus naturæ animatus, quem partus non combussit* (Proclus., *Orat. de Nat. Dom.*)

Le Seigneur voulut être lui-même le guide du peuple d'Israël à sa sortie d'Egypte. « Il marchait devant eux, dit l'Ecriture, en une colonne de feu pour leur montrer la voie. Jamais la colonne de nuée ne cessa de paraître devant le peuple. » (*Exod.*, XIII, 21, 22.) Marie est la colonne de feu qui montre la voie à ceux qui sont dans les ténèbres : *Columna ignea his qui sunt in tenebris viam demonstrans.* (*Hymn. græc.*) Marie, ajoute saint Bonaventure, est la colonne de feu qui répand sur nous la vive lumière de sa miséricorde : *Maria est quoque columna ignis, multis misericordiæ beneficiis nos illuminans.* (*In Spec.*)

Dieu envoya un jour son ange à Gédéon occupé à battre le blé dans l'aire, pour lui dire qu'il le nommait chef de son peuple. Celui-ci demanda un signe, et dit à Dieu : « Si vous voulez sauver Israël par ma main, comme vous l'avez dit, je mettrai cette toison dans l'aire, et si la rosée est sur la toison et la sécheresse sur toute la terre, je saurai que vous délivrez Israël par ma main, selon votre promesse. » Dieu lui accorda ce qu'il demandait, et Gédéon, se levant pendant la nuit, pressa la toison et remplit une coupe de

la rosée qui en sortit. (*Judic.*, VI, 36, 38.) Cette rosée, disent les saints Pères, c'est la grâce que Dieu répandit sur Marie, tandis que tout était aride et desséché autour d'elle par le péché. Le roi-prophète avait dit que le Verbe éternel descendrait en elle comme une pluie : *Descendet sicut pluvia in vellus.* (*Ps.* LXXI, 6.) Vraie toison de Gédéon, s'écrie saint Ambroise, dont nous avons tous été revêtus : *Vellus de quo omnes vestiti* (*Serm* 13) ; car n'est-ce pas le sang de votre divin Fils répandu sur la croix, Marie, qui a recouvert nos membres nus, les a réchauffés et leur a redonné la vie : *Vellus mundissimum cœlesti pluvia madens e quo pastor ovem induit.* (Proclus., *Orat. de Nat. Dom.*)

Vous l'avez vu, M. F., tout nous parle de Marie, et les saintes Ecritures, et la tradition, et la nature elle-même. Le langage que nous avons reproduit est celui du symbole et de l'image, mais il n'est pas moins clair ni moins frappant que le langage naturel. Ces harmonies ravissantes que nous avons remarquées dans ce vaste ensemble des choses visibles, se rapportant toutes à la louange de la Mère de Dieu, depuis la petite fleur des champs jusqu'à l'astre éclatant qui se promène dans les cieux, sont faites pour nous porter à la gloire de son nom. *Respice stellam, voca Mariam*, s'écriait saint Bernard; je vous dirai, quoique dans un autre sens, regardez la nature, regardez les eaux, les montagnes, les nuées, les plantes, elles vous porteront à l'invocation de Marie : *Et voca Mariam*, parce que son nom est écrit partout, et sur l'or dont nous lui faisons des diadèmes, et sur le lis que nous mettons dans ses mains, et sur les ailes blanches de la colombe, son emblème de prédilection. Je sais qu'avant tout nous devons chercher le nom de Marie notre mère dans notre cœur ; c'est là qu'il doit être gravé en caractères ineffaçables; mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, notre cœur venait à l'oublier, ne fût-ce que pour un jour, nos yeux le trouvant tracé sur tous les objets qu'ils rencontrent, notre pensée le reprendrait aussitôt avec amour, et notre voix le redirait sans cesse : *Voca Mariam.*

FIGURES RELATIVES A LA Ste VIERGE

PLAN

Ier POINT. — Figures des temps de la loi de nature.

SUBDIVISIONS

1. Eve. — 2. Sara, Rebecca, Rachel.

IIe POINT. — Figures des temps de la loi écrite.

SUBDIVISIONS

1. Figures de l'élévation et de la puissance de la sainte Vierge.
2. Figures de ses douleurs.
3. Autres analogies.
4. Figures des grandeurs de Marie.

TEXTE.

Omnia in figura contingebant illis.
(I Cor., x, 11.)

La loi portait Jésus-Christ dans son sein, dit saint Augustin : *Tota lex gravida erat Christo.* Les institutions de l'ancien peuple, ses sacrifices, ses cérémonies, ses événements publics, ses édifices, ses cités, ses grands hommes, tout était l'ombre de l'avenir : *Umbram habens lex futurorum.* (*Hebr.*, x, 1.) La loi de Moïse figurait la loi chrétienne, les sacrifices sanglants figuraient le sacrifice de la croix; l'arche sainte, le temple de Jérusalem, figuraient nos temples et nos tabernacles; Abel représentait l'innocence du fils de l'homme, Melchisédech son sacerdoce, Job sa patience, Isaac sa mort, Joseph les scènes les plus touchantes de sa vie, Moïse son ministère, David sa royauté, Salomon sa sagesse, Jonas sa résurrection; c'est ainsi qu'était retracée d'avance la vie du Sauveur. « Mais, dit saint Bernard, si l'Ecriture nous montre partout le Fils, elle n'a pas oublié la Mère. C'est par elle et pour elle que le Verbe s'est fait chair, et personne n'a coopéré autant qu'elle à l'œuvre de la rédemption : » *Ob hanc omnis Scriptura facta est; propter hanc totus mundus factus est, et hæc gratia Dei plena est, et per hanc homo redemptus est, Verbum Dei caro factum est, Deus humilis et homo sublimis.* (S. Bernard, *Serm. 3, in* Salve regina.) En effet, M. F., ouvrons les saintes Ecritures, nous y trouverons les figures de Marie comme on y trouve celles de Jésus-Christ. Ainsi que nous l'avons dit en reproduisant les emblèmes qui lui sont particuliers, ses mystères ne sont pas séparés de ceux de son divin Fils. A côté du nom de Jésus est partout écrit le nom de Marie.

Je me propose, dans cette instruction, de faire avec vous une étude particulière sur les figures vivantes de l'ancienne loi, se rapportant à la sainte Vierge. Je prendrai pour division de ce tableau tout historique les deux grandes divisions marquées par les écrivains qui ont traité de nos livres sacrés : 1° *époque de la loi de nature*; 2° *époque de la loi écrite.*

Ier POINT.

FIGURES DES TEMPS DE LA LOI DE NATURE.

1re subdivision. — Ève.

La première figure qui se présente à notre étude dans l'ordre des temps, est celle de la mère de la race humaine, Eve. Figure antique et majes-

tueuse. Elle nous apparaît à l'aurore de la création, sous la forme la plus pure, la plus riche, la plus angélique, comme Marie quand Dieu la montre à la terre.

Après quelques jours de bonheur dans ce paradis de délices que Dieu lui avait préparé, elle cède aux suggestions du serpent, elle entraîne le père des humains dans sa chute et est condamnée aux larmes pour jamais, elle et sa malheureuse postérité. Marie, au contraire, ne sort jamais du paradis de la grâce, elle écrase la tête du serpent infernal et sauve l'humanité perdue. Ces rapports admirables entre ces deux femmes de destinées si opposées ont été tracés longuement par la plume éloquente des Pères.

« Eve, dit saint Irénée, était vierge lorsque le démon lui parla, quoiqu'elle fût l'épouse d'Adam ; Marie de même était vierge quand l'ange se présenta à elle, quoiqu'elle fût déjà l'épouse du chaste Joseph. Eve écoute le serpent pour se laisser séduire ; Marie écoute l'Ange pour recevoir de lui les ordres du Très-Haut. Eve croit le démon et elle ne croit point Dieu ; Marie croit d'une foi ferme le mystère, de tous le plus incompréhensible, dès que l'ange le lui a révélé de la part et au nom de Dieu ! Eve est un prodige d'orgueil, d'infidélité et de révolte contre Dieu, et Marie est un miracle de foi, d'humilité et d'assujettissement à Dieu. Ainsi une vierge est d'abord la ruine du monde, et une vierge, au temps marqué par les décrets divins, est et devient l'origine du salut de ce même monde, afin que Marie vierge fût la médiatrice et l'avocate d'Eve, qui avait abandonné Dieu étant vierge, et que l'obéissance de l'une devînt le remède et la réparation de la désobéissance de l'autre. » (Iren., *Lib. advers. hæreses*, *libr.* v. *Brev. offic. de Beata in Sabb.*, *mens. Maio.* Bible de Genoude, tom. I^er^, pag. 43.)

« Réjouissez-vous donc, ô Adam, s'écrie un autre docteur ; mais vous surtout, ô Eve, mère des hommes, réjouissez-vous. Tous deux vous nous aviez donné la vie à tous, et tous deux vous nous l'aviez aussi ôtée à tous ; et, ce qu'il y a de plus triste et de plus déplorable, c'est que vous nous l'aviez ravie avant même de nous la donner : *Prius peremptores quam parentes.*

« Eh bien ! voici qu'une fille vous est donnée ! réjouissez-vous tous deux à son heureuse naissance. Mais vous particulièrement, vous qui avez été la première cause du péché, la première source du mal, vous dont la tache a rejailli sur toutes les autres femmes..... ô Eve ! jetez-vous dans les bras de Marie : *Curre, Eva, ad Mariam :* mère, précipitez-vous aux pieds de votre fille, *curre, mater, ad filiam*, car cette fille incomparable va devenir l'avocate et la protectrice de sa mère ; elle va effacer la honte et l'opprobre de sa mère ; elle va satisfaire pour sa mère à la justice de Dieu le Père ; et, si c'est par la femme que l'homme est tombé, c'est par la femme aussi qu'il se relèvera : *Si vir cecidit per feminam, jam non erigitur nisi per feminam.* » (S. Bern., *de Laud. B. V. M.*, *Serm.* 2, *num.* 3.)

La mort, dit saint Jérôme, est entrée dans le monde par la compagne d'Adam, et la vie nous est venue par Marie : *Mors per Evam, vita per Mariam.* Eve nous a blessés, Marie nous a guéris. (S. Aug.) Elle est la paix, la joie et le salut du monde. (S. Ephr.) Eve avait introduit l'enfer sur notre terre, Marie y a en quelque sorte fait descendre le ciel : *Maria in terram cœlum introduxit.* (S. Andr. Cret.) La Vierge pure et sans tache qui se montre aux premiers jours de la Rédemption a expié et effacé le crime de la vierge qui foula les gazons fleuris du jardin des délices. (Petr. Dan.) Et ce

qu'Ève avait lié par son défaut de foi, Marie l'a délié par son entière soumission. (S. Jérôme.) Eve en ouvrant l'oreille aux paroles perfides et insidieuses de Satan s'était perdue elle-même et avait perdu avec elle toute sa postérité, et Marie, en ajoutant foi au discours de l'archange, répare les effets funestes de la malédiction de la première femme : *Crediderat Eva serpenti, Maria Gabrieli; quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* (Tertull.) Eve avait fait à nos âmes une blessure mortelle, et Marie ferme cette plaie : *Maria animarum medela.* (S. Ephr.) Eve nous a jetés dans les fers du démon, Marie nous en arrache : *Redemptrix captivorum.* (S. Epiph.) Eve avait ravi à Dieu sa gloire et au monde sa paix, et Marie rend à Dieu sa gloire et au monde sa paix. (S. Jérôme.) Eve nous avait fait perdre l'heureuse vie de la grâce, Marie nous la fait recouvrer : *Reparatrix vitæ.* (S. Aug.) Par son péché, l'épouse d'Adam ne donne plus naissance qu'à des enfants morts devant Dieu, Marie seule peut prendre le titre de Mère des vivants : *Mater viventium.* (S. Aug.)

Nous venons de le voir, quand Dieu chassa Adam et Eve du paradis terrestre, il en bannit en même temps toute leur postérité. Nous étions donc exilés non-seulement de l'Eden, qui ne nous a point été rendu, mais même du paradis d'éternelles délices, dans lequel, sans Marie, nous n'eussions jamais pu entrer; mais cette Vierge bienfaisante nous en rend à la fois l'accès possible et facile; Marie en est la porte : *Exulum revocatio, expulsorum reversio* (S. Germ.), *Janua Paradisi.* (S. Aug.)

Saluez donc, saluez donc cette femme admirable promise à Adam et Eve, cette femme qui doit un jour venger l'espèce humaine et écraser la tête du serpent qui l'a perdue. Le démon cherchera en vain à la mordre au talon; elle lui écrasera la tête; et non-seulement elle ne sera aucunement blessée par sa dent meurtrière, mais elle ne sentira pas même son souffle vénéneux et son haleine empoisonnée : *Maria non fuit serpentis venenosi afflatibus infecta.* (S. Ambr.)

C'est donc elle, oui, c'est elle qui nous a retirés du milieu de nos ruines, qui a brisé nos fers, qui a essuyé nos larmes, enrichi notre pauvreté, mis fin à nos gémissements, relevé nos premiers parents, fait rentrer l'espoir dans leurs cœurs et assuré le salut à tous leurs descendants : *Parentum reparatrix, posterorum vivificatrix.* (S. Bern.)

Qu'elle soit donc mille fois bénie celle par qui Jésus-Christ est devenu notre frère, celle qu'un Dieu lui-même a choisie pour sa Mère, afin qu'elle devînt la nôtre (S. Athan.), celle par qui la vie et l'espérance sont rentrées dans le monde (S. Epiph.); qu'elle soit bénie celle par qui sont bénies toutes les générations qui passent sur la terre !

Qu'elle soit, qu'elle soit bénie celle dont l'enfantement divin a levé la malédiction qui pesait sur la race humaine, a changé en joie notre tristesse, sanctifié la terre et repeuplé le ciel !

Ajoutons comme résumé de ces sublimes expositions des Pères cet éloquent passage d'un de nos plus grands orateurs contemporains, Mgr Cœur, évêque de Troyes :

« Il y a deux grands faits qui dominent tout dans le monde et président à sa destinée; ils sont l'âme de la religion et peuvent seuls expliquer son histoire. C'est la chute et la rédemption. A l'origine de chacun de ces faits, vous trouvez une femme qui aide à l'accomplir et y coopère dans une

grande part : Eve est auprès d'Adam, l'auteur de la ruine, Marie est auprès de Jésus-Christ, la cause et l'auteur du salut.

« Entre ces deux femmes dont les noms sont restés fameux, il existe des rapports de contraste ou de similitude nombreux, et à la fois si frappants et si bien soutenus, qu'on ne peut les voir sans admiration et sans y reconnaître, avec tous les docteurs, un dessein de la Providence. Toutes deux ont été créées dans l'état de justice. Eve, encore vierge, est épouse d'Adam; Marie toujours vierge, est l'épouse de Joseph et la Mère du Christ; l'ouvrage de notre corruption commence par Eve; l'ouvrage de notre sanctification prend ses origines dans le chaste sein de Marie : la parole qui doit nous perdre est portée à Eve, la parole qui doit nous guérir est portée à Marie; un ange de ténèbres va inspirer le mal à Eve, l'encourage à la résistance et l'enivre d'orgueil; un ange de lumière transmet à Marie les volontés de Dieu, lui persuade l'obéissance et l'incline à l'humilité : Eve conseille et approuve la révolte d'Adam, Marie s'unit profondément à tous les sacrifices, à toutes les soumissions du Verbe anéanti. C'est sous l'arbre de la science du bien et du mal que le fruit de mort est présenté par Eve, c'est sous l'arbre de la croix que le fruit de salut, éclos de ses entrailles, est donné par Marie. C'est en lui offrant une espèce de nourriture dont la forme était *belle à voir*, qu'Eve a séduit le premier homme et précipité sa faiblesse; c'est en nous offrant une espèce sacrée de nourriture dont le mystère est invisible aux sens, le corps de son propre Fils sous les voiles de l'Eucharistie, que Marie affermit les âmes et les comble éternellement de sagesse et de grâce. »

Je pourrais signaler d'autres analogies; mais il suffit de rapprocher ces traits pour comprendre l'intention de Dieu. La place qui fut à Eve dans l'ordre de la déchéance, il a voulu qu'elle fût à Marie dans l'ordre nouveau de la réparation. « Il fallait que ce qui avait été perdu par ce sexe fût ramené « au salut par ce même sexe (Tertull.) : par une femme la mort, et par une « femme la vie; par Eve la ruine, par Marie le salut. (S. August.) Et en un « mot, le genre humain, qui avait été condamné par une vierge, devait être « aussi délivré par une vierge. (S. Iren., *adv. hæreses.*) »

Vous venez d'entendre à la fois, Tertullien, saint Augustin et le grand martyr Irénée, fondateur de notre Eglise gallicane, qui fut éclairée de ses lumières, fécondée par son sang.

La Providence ayant fait cette part à Marie, elle est devenue la mère des générations rachetées, comme la première femme avait été la mère des générations perdues; sa personne et sa vie sont dans une étroite harmonie avec cette magistrature sublime.

2e SUBDIVISION. — SARA, REBECCA, RACHEL.

1° SARA. Après Eve, qui paraît à l'aurore du monde, se montre Sara, qui paraît à la naissance du peuple choisi. Sara est la figure de la sainte Vierge d'abord par son nom, qui, comme celui de Marie, signifie : *souveraine*, puis par sa fécondité miraculeuse. Dieu opéra en sa faveur le même prodige qu'il opéra plus tard en faveur d'Elisabeth, mère de Jean-Baptiste. Déjà avancée en âge, le Seigneur lui donna Isaac, qui, précurseur spécial de la victime du Calvaire, devait la révéler au monde dans sa propre personne en portant sur

la montagne d'Horeb le bois du sacrifice dont il devait être lui-même l'holocauste. Sara est encore la figure de Marie dans ses nombreuses pérégrinations avec Abraham, de Judée en Egypte et les contrées environnantes. Elle suivait partout Abraham, fuyant la famine, comme plus tard Marie suivait Joseph, fuyant le glaive du cruel Hérode qui a envoyé ses soldats pour mettre à mort l'Enfant. Les saints Pères ont comparé la foi de la femme du père des croyants à celle de Marie, et ont montré combien elle lui est inférieure! Lorsque Dieu fit annoncer à Sara qu'elle aurait un fils, elle hésita à le croire : *Quo audito, Sara risit post ostium tabernaculi.* (*Gen.*, XVIII, 10.) Il n'en fut point ainsi de Marie, dit saint Augustin : *Non est virginis Mariæ diffidentia, quod enim futurum esse certa erat, modum quo fieret inquirebat.* (S. Aug., *De Civit. Dei*, l. 16, c. 24.)

2° Rebecca. La deuxième figure de Marie qui se présente à nous dans les siècles des patriarches est celle de Rebecca. Le nom de Sara signifiait : *souveraine*. Celui de Rebecca, dit saint Jérôme, signifie : *Alma*, c'est-à-dire vierge accomplie. N'est-ce point là le nom par excellence de la Mère de Dieu? Isaïe, dans sa célèbre prophétie, ne lui donne pas d'autre titre : *Ecce virgo concipiet*, dit-il, voilà que la Vierge concevra.

L'Eglise nous propose Rebecca comme un modèle de sagesse : *Sapiens ut Rebecca* (*Miss. rom. in Matrim.*); il fallait, en effet, qu'elle portât cette vertu à un sublime degré pour pouvoir être en cela la figure de celle qu'elle invoque sous le titre de trône de la sagesse : *Sedes sapientiæ.*

Elle était douée de tous les dons de la nature, comme Marie devait être douée des dons bien autrement précieux de la grâce. Abraham envoya vers elle son plus fidèle serviteur afin de la choisir pour l'épouse de son fils Isaac. Dieu envoya à la vierge de Nazareth, l'ange privilégié des ambassades, celui qui avait été envoyé à Daniel et à Zacharie, pour lui annoncer qu'elle sera la Mère de son Fils. Au moment où Rebecca reçut l'ambassade d'Eliézer, elle puisait de l'eau à une fontaine ; quand Marie reçoit la visite de l'ange, elle puise à la source de la grâce cette eau qui désaltère pour jamais. Saint Bernard, méditant sur ce dernier rapport mystérieux entre ces deux femmes, s'écrie en s'adressant à Marie : « Reine par excellence, désaltérez aujourd'hui vos pauvres qui vous invoquent dans leur soif dévorante. Faites-les participer à l'abondance de ces eaux qui regorgent de votre urne, car vous êtes vraiment la Vierge ornée et préparée pour ce Fils du Très-Haut, qui est béni par-dessus tout dans les siècles des siècles : *Ciba hodie paupères tuos, Domina, et potum tribuas de supereffluenti hydria tua; quia tu vere puella es prælecta et præparata Altissimi filio, qui est super omnia benedictus in sæcula.* Rebecca fut la mère de Jacob, l'héritier des promesses faites à Abraham et à Isaac; mais Marie, qu'elle représentait, devait enfanter celui qui était l'accomplissement des promesses, celui qui, pour le salut de ses frères, emprunterait le vêtement d'Esaü, celui qui, comme Jacob, accepterait une longue servitude pour obtenir de son Père l'épouse qu'il s'est choisie, l'Eglise.

3° Rachel. La figure vivante de Marie qui clot la série des temps de la loi de nature, est Rachel.

Tout est plein de charmes dans cette gracieuse figure ; l'Eglise elle-même

l'a caractérisée du nom d'aimable : *Amabilis ut Rachel.* (*Liturg. rom. in Matrim.*) Son nom est un emblème de douceur, car il signifie *brebis.* Admirable rapport avec Marie, la brebis immaculée, dit saint Anselme, qui a donné au monde le Christ, agneau de Dieu : *Maria ovis immaculata quæ peperit Christum, agnum Dei.*

Selon saint Augustin, Rachel est l'image de la vie contemplative. Or, sous ce rapport, ne représente-t-elle pas la bienheureuse Vierge toujours en contemplation au temple durant son enfance, à Bethléem, à Nazareth, au cénacle : *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.* (*Luc*, II, 51.) Sa vie est comme celle de Marie, solitaire dans le secret du foyer, ou errante à la suite de Jacob qui se dérobe à la colère d'Esaü ; ses jours sont dans le travail; elle garde les troupeaux de Laban son père; dans les soupirs, elle demande à Dieu qu'il ôte son opprobre en lui donnant le bonheur d'être mère, et Dieu n'exauce qu'après de longues années sa prière ; elle termine cette vie de sacrifice par un cri d'angoisse qui lui ôte la vie, devenant ainsi pour les générations les plus éloignées le symbole de la plus inexprimable douleur, celui d'une mère à laquelle on arrache son enfant : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus : Rachel plorans filios suos et noluit consolari quia non sunt.* (*Matth.*, II, 18.) Que de rapports touchants entre cette vie et celle de la Vierge, dont les jours ont été si nombreux pour l'épreuve et le sacrifice ! Mais le plus frappant est celui que nous signale l'Eglise dans une de ses hymnes, où elle chante : *Rachel curatorem Ægypti gestavit; Salvatorem mundi Maria portavit* (*Hymn. de Concept.*); Rachel a été mère du sauveur de l'Egypte, mais Marie l'a été du Sauveur du monde.

Oui, Marie, plus heureuse que Rachel, vous avez été la Mère du vrai Joseph, qui, vendu par ses frères, leur a ensuite pardonné, les a nourris, les a enrichis, les a sauvés de la captivité et de la mort !

II^e^ POINT.

FIGURES DES TEMPS DE LA LOI ÉCRITE.

1^re^ SUBDIVISION. — FIGURES DE L'ÉLÉVATION ET DE LA PUISSANCE DE LA SAINTE VIERGE.

Dans cette période, les figures de Marie deviennent plus nombreuses que dans celle qui précède. Les siècles s'avancent, les peuples regardent et sont de plus en plus dans l'attente. Dieu les encourage et les console par des signes qui leur laissent entrevoir au loin la réalité.

La première figure qui s'offre à nous dans l'ordre des temps, pour cette époque, est Marie, sœur de Moïse. Marie, vous entendez ce nom, M. F., c'est la seule femme de la Bible qui ait eu le privilége de le porter avant la Mère de Dieu. Les commentateurs disent de la sœur de Moïse qu'elle demeura vierge. L'Ecriture la nomme la prophétesse : *Maria prophetissa.* (*Exod.*, XV, 20.) Elle marche en tête des femmes d'Israël et va chanter avec elles le cantique de la délivrance : *Egressæ sunt omnes mulieres post eam cum tympanis et choris.* (*Id.*, *ibid.*) Elle se tient à côté de ses deux frères, Moïse, le

chef du peuple, et Aaron le grand prêtre. Marie, Mère du Sauveur, est la Reine des vierges; nouvelle prophetesse, elle chante les magnificences du Seigneur, elle annonce au monde le règne de paix et la venue du jour des miséricordes, selon les promesses antiques : *Recordatus misericordiæ suæ, sicut locutus est ad patres nostros.* (*Luc*, I, 54, 55.) Elle est à côté de Jésus-Christ, le vrai grand prêtre, et à Bethléem et au temple, et durant ses courses évangéliques et sur le Calvaire et dans le ciel.

Moïse, ayant reçu de Dieu l'ordre de retourner en Egypte pour délivrer son peuple, « prit sa femme Séphora et ses enfants, les plaça sur un âne et retourna en Egypte tenant la verge de Dieu dans sa main. » (*Exod.*, IV, 20.) Qui ne voit là la figure de la sainte Famille, s'en allant en Egypte, lors de la persécution d'Hérode, telle que nous la représentent les récits et les tableaux faits d'après les traditions?

Le peuple gémissait sous le joug des Chananéens, et Israël criait vers le Seigneur. Or, il y avait en ce temps-là pour juge d'Israël, une prophétesse nommée Débora. Elle était assise sous un palmier, et les enfants d'Israël montaient vers elle pour faire juger leurs différends. Voyant le peuple dans la détresse, elle envoya vers Barac, que saint Ambroise et d'autres commentateurs disent être son fils : « Va, lui dit-elle, le Seigneur Dieu d'Israël l'ordonne, conduis l'armée sur la montagne de Thabor, je t'amènerai l'armée ennemie et je la livrerai entre tes mains. »

Barac lui répondit : « Si vous venez avec moi j'irai; si vous ne voulez pas venir avec moi, je n'irai pas. — J'irai, » répliqua-t-elle, et le triomphe fut complet.

Où est notre prophétesse, M. F., où est celle qui, assise sous le palmier, attend le peuple pour juger ses différends? où est celle qui va réveiller le guerrier pour lui dire que le moment de la victoire est proche? où est celle qui va avec lui combattre jusqu'à ce que le triomphe soit complet? Vous l'avez nommée, vous l'avez vue, vous l'avez saluée, c'est Marie. Elle est plus que prophétesse, car elle a été prédite dès le commencement. Ce palmier sous lequel elle est assise attendant le peuple, c'est le temple, séjour de paix et de concorde, où elle présente à Dieu les soupirs des générations qui attendent le Messie afin qu'il les écoute; ce guerrier qu'elle appelle au combat, c'est Jésus, le géant invincible; et, montant avec lui sur le Calvaire au jour du grand combat, elle ne le quitte point que le voile du temple ne se soit déchiré, que les tombeaux n'aient rendu leurs victimes, que le soleil ne se soit éclipsé, que la nature n'ait tressailli jusque dans ses abîmes, que le monde enfin ne soit sauvé.

Que nous représente Jahel, dit saint Augustin, cette femme hardie qui transperce avec un clou les deux tempes de l'ennemi d'Israël? *Quæ est ista mulier plena fiduciæ, hostis tempora ligno transfigens?* Elle représente la foi de l'Eglise, qui détruit l'empire du démon par la vertu irrésistible de la croix du Sauveur : *Fides Ecclesiæ, cruce Christi, regna diaboli perimens.* (S. August., *Contr. Faust.*, l. XII, c. 32.) Jahel, M. F., est aussi la figure de Marie, qui avec la croix de son Fils a frappé la tête du serpent infernal et l'a écrasée : *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 13.)

2e SUBDIVISION. — FIGURES DES DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE.

Un des grands signes qui ont marqué la vie de la Mère de Dieu, c'est la douleur. « Quand j'envisage par cet endroit l'auguste Vierge, dit Mgr Cœur, je trouve la croix et le sacrifice imprimés dans sa physionomie en graves et profonds caractères; et, s'il n'était pas éclairé par la foi, mon esprit se refuserait à reconnaître dans un si indigne appareil la majesté de la Reine des cieux. Rien de ce qu'on pouvait appeler un malheur ou un abaissement, dans le grossier langage de ces races aveugles apparues ici-bas avant le divin éducateur des âmes, rien de tout cela ne lui fut épargné; je vois sur elle une longue suite de calamités, d'humiliations, de mortelles alarmes : sa famille rejetée des hauteurs du trône jusqu'à l'obscurité des artisans; la pauvreté, la solitude, le travail, un profond martyre des sens dans la sublimité des vierges, un luxe vraiment royal de privations et de douleur; son cœur de mère, composé de toutes les forces, de toutes les tendresses que peuvent amasser ensemble la grâce et la nature, déchiré par d'inexprimables tortures, vivant dans le Sauveur, souffrant de toutes ses tribulations, de tous ses maux, de toutes les injures; elle-même, à la fin, muette de stupeur ou tressaillant à chaque retentissement des marteaux, et son énergie maternelle épuisée, s'en allant goutte à goutte avec le divin sang. Voilà ce que nous avons vu de Marie; et il semble que, parmi les filles d'Adam, elle seule ait le droit de dire, par la bouche du grand prophète des lamentations de la terre : « O! qui que vous soyez, passants, qui venez près d'ici, « regardez et jugez s'il est une désolation qu'on puisse comparer à la « mienne. » (*Jérémie.*)

« Voilà, dans la personne de Marie, des traits qui pourraient à bon droit nous surprendre; mais ils regardent du côté des siècles futurs; ils signalent dans l'auguste Vierge cette magistrature de rédemption qui lui appartient au sein du christianisme : c'est avec l'austérité de ces caractères nouveaux qu'elle devient féconde et continue pendant toute la durée des siècles d'enfanter des élus.

« Elle inspire l'amour de la croix, elle persuade l'imitation de sa divine pureté, et l'on retrace ici-bas quelque chose de la vie des anges; elle éclaire le jugement sur le prix de l'humilité, et l'on se trouve de la sorte participer à la vie de Dieu même. C'est ainsi qu'elle achève de relever jusqu'au ciel les infirmités et le néant du monde. »

Ces signes caractéristiques de la vie de la Vierge, la privation, la souffrance, l'amertume, l'angoisse, devaient avoir leurs figures particulières dans l'ancienne loi. Elles n'ont pas manqué, M. F.; et, au lieu d'une seule, nous en signalerons trois bien remarquables.

C'est Seia, fille de Jephté, qui ne naît que pour les larmes. Unique enfant du vaillant chef du peuple, ses jeunes compagnes saluaient l'aurore de ses jours avec envie; non! le ciel sera pour elle d'airain. La jeune vierge, résignée et soumise à l'inflexible volonté de son père, ira sur la montagne pleurer son printemps. Tout se desséchera autour d'elle comme la gerbe des moissonneurs, et les souvenirs et les espérances, et la gloire et la patrie, et la famille et sa jeunesse d'un jour.

C'est Noémi, qui laisse son nom de *belle*, pour prendre celui d'*amère :*

Ne vocetis me Noemi, id est pulchram, sed vocate me Mara id est amaram (*Ruth.*, I, 20); parce que le Seigneur l'a remplie d'amertume. Elle a perdu son époux, elle a perdu ses fils : la voilà seule sur la terre avec son cœur plein de sanglots et ses yeux pleins d'intarrissables larmes.

C'est Aschmuna, la mère des Machabées, dont l'Ecriture retrace ainsi l'éloge : « Mère au-dessus de toute admiration et digne de vivre éternellement dans la mémoire des justes, voyant ses sept enfants, nés de son sein, périr en un même jour, elle souffrait avec constance, à cause de l'espoir qu'elle avait en Dieu, et elle exhortait fortement chacun de ses enfants dans la langue de ses pères » à endurer le martyre.

Les angoisses de Marie au Calvaire, ont surpassé celles de la fille de Jephté. L'amertume de son cœur a été plus grande que celle de Noémi, et sa magnanimité a été au-dessus de celle de l'intrépide mère des Machabées.

Ne fermons pas ce livre, un des plus beaux qu'il y ait dans l'Ecriture, où nous avons trouvé le doux nom de Noémi, sans y prendre un autre nom, ni moins doux, ni moins figuratif, celui de Ruth la Moabite. Son histoire est naïve et touchante. Elle est déshéritée des biens de ce monde et va glaner dans les champs du riche. Sa résignation, sa modestie, sa laborieuse application à cueillir les épis qui tombent, émeuvent Booz le maître de la moisson. « Ecoutez, ma fille, lui dit-il, n'allez pas dans un autre champ pour y glaner et ne vous éloignez pas de ce lieu; mais joignez-vous à mes servantes et, où elles moissonneront, allez; car j'ai commandé à mes serviteurs que nul ne vous inquiète; et si vous avez soif, allez où sont les vases et buvez l'eau dont nos serviteurs boivent. »

Ruth, se prosternant alors jusqu'à terre, lui dit : « D'où me vient que j'ai trouvé grâce devant vous et que vous daigniez me connaître, moi femme étrangère? »

Cet humble langage ne ressemble-t-il pas, M. F., à celui que tiendra un jour Marie à l'envoyé céleste, et la réponse de l'archange n'est-elle pas déjà figurée dans celle de Booz : « Que le Seigneur vous rende selon vos œuvres, et que vous receviez une pleine récompense du Seigneur, le Dieu d'Israël, vers lequel vous êtes venue et sous lequel vous vous êtes réfugiée. » La Moabite ayant ainsi trouvé grâce devant Booz devint son épouse, habita Bethléem et donna naissance à un fils nommé Obed, qui fut l'aïeul de David et par conséquent du Messie; Marie a trouvé grâce devant l'Esprit-Saint, qui la choisit pour son épouse; et c'est à Bethléem qu'elle donne naissance à celui que les générations attendaient depuis quatre mille ans.

3e SUBDIVISION. — AUTRES ANALOGIES.

Quelles analogies encore, M. F., entre Anne, mère de Samuel, le *pontife fidèle suscité de Dieu* (I *Reg.*, II, 35), et Marie mère du *Pontife fidèle auprès de Dieu pour l'expiation des péchés du peuple* (*Hebr.*, II, 17); entre Abigaïl qui s'avance pour apaiser la colère de David et obtient la grâce des coupables (I *Reg.*, XXV), et Marie, qui chaque jour apaise la colère du grand roi et obtient miséricorde pour les pécheurs; entre cette reine de Saba, qui vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon, et Marie, qui *s'élève du désert comme une colonne de vapeurs exhalant la myrrhe et l'encens et tous les parfums*, pour aller au-devant de l'éternelle Sagesse : *Mariam*

prænuntiabat illustris regina quæ venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis (S. August., *in Serm.*); entre la chaste Sulamite, dont le sublime cantique est un parfum d'amour céleste et Marie, la reine des Vierges, tout entière consumée des flammes de l'amour divin; entre cette femme forte, que Salomon dit être d'un si grand prix, et Marie, dont le prix l'emporte sur toutes les pierreries, Marie la perle par excellence, qui, aux yeux du Créateur, vaut mieux que tout l'univers : *Margarita pretiosa orbis terrarum* (S. Cyrill., *Alex.*); entre Bethsabée, mère de Salomon, que ce prince fait asseoir sur un trône à ses côtés en lui disant : Demandez ma mère, et Marie, assise auprès du Roi de gloire, qui fait droit à toutes ses requêtes; entre Sara, femme du jeune Tobie, citée par l'Ecriture comme un modèle d'innocence, de sagesse, de piété et de confiance en Dieu, et Marie, le modèle incomparable de toutes les vertus! Mais nous devons abréger; car il nous reste encore à produire deux des plus importantes figures : Judith et Esther.

4e SUBDIVISION. — FIGURES DES GRANDEURS DE MARIE.

Judith a figuré Marie : 1° dans les *dons* qu'elle a reçus; elle est la plus belle des femmes, la plus pure et la plus irréprochable des veuves, elle est la gloire de sa nation; Marie est douée de dons plus précieux, de ceux de la grâce, elle est la plus pure des vierges, elle est la gloire de l'Eglise chrétienne; 2° dans sa *victoire*; elle a vaincu Holopherne, son bras est vaillant, son nom met en fuite l'armée ennemie; elle sera proclamée la rédemptrice et la mère des tribus d'Israël, la joie et l'honneur du peuple : *Tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* (*Judith*, xv, 10.) Plus forte que Judith, *O mulier fortis et invicta Judith!* (*Hymn. de Concept.*), Marie a terrassé le prince des ténèbres, Marie a écrasé les hérésies, Marie est le nom du triomphe béni par l'Eglise et par toutes les générations : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (*Luc.*, i, 48); 3° dans son *cantique* d'action de grâces où elle rapporte à Dieu tout le succès de son entreprise; Dieu seul, dit-elle, est le maître de la guerre : *Dominus conterens bella.* (*Judith*, xvi, 3.) Vous le savez, M.F., le sublime cantique de la Mère de Dieu! Quoique élevée au comble de la gloire, elle ne se regarde que comme l'humble servante du Seigneur et proclame hautement que ce qu'il y a de grand en elle est l'ouvrage de ses mains : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, i, 46); 4° dans sa *vie;* après sa victoire, la veuve de Béthulie retourne dans sa solitude et y passe le reste de ses jours dans les austérités, le silence et la prière. La vie de la sainte Vierge a été solitaire à Nazareth et à Ephèse, dans les communications les plus intimes avec l'adorable Trinité.

Couronnons cette galerie de femmes illustres par Esther, dont les analogies avec Marie sont encore plus frappantes que toutes celles que nous avons citées jusqu'ici.

Vierge inconnue et jusque-là ignorée, c'est sur elle que le plus grand des rois jette les yeux pour la faire asseoir sur son trône. C'est ainsi que la Vierge ignorée de tout Israël attire sur elle les regards de Dieu et est appelée aux sublimes destinées de la maternité divine. Vasthi, l'ancienne épouse d'Assuérus est rejetée, parce qu'elle a désobéi à son maître; ainsi fera le Seigneur, il rejette Eve, qui a prévariqué, et établit Marie reine du

genre humain. Il y avait une loi qui n'était point faite pour Esther : *Hæc lex non pro te sed pro omnibus constituta est;* c'est pour Marie la loi de la malédiction primitive, qui ne tombera jamais sur elle. Elle ne cessera pas un seul instant d'être immaculée : *Macula non est in te.* Dans cette histoire toute figurative, Aman est l'emblème du démon, le peuple juif représente le peuple chrétien, et Mardochée est le symbole des serviteurs de Marie. Or, Aman, image du prince des ténèbres, avait juré la ruine de Mardochée et de tout le peuple. C'est alors qu'Esther se lève pour abattre son orgueil et le fouler sous ses pieds. Elle revêt ses ornements royaux et s'avance vers le prince pour lui exposer sa demande. Assuérus l'écoute et l'exauce ; Aman est attaché à la potence qu'il avait fait dresser pour Mardochée et le peuple est sauvé. O Marie! notre grande Reine, c'est ainsi qu'ayant plu au Seigneur, vous avez déjoué les trames de l'enfer, vous avez triomphé des puissances des ténèbres et êtes devenue la libératrice de votre peuple!

Que ces harmonies sont ravissantes, M. F.! Comme l'esprit se complaît à passer en revue ces grandes figures antiques que le Seigneur a favorisées d'une double vie. Leur existence personnelle a été comme la nôtre de quelques années, mais leur existence symbolique n'aura pas de terme. Toujours elles seront debout devant les générations, représentant sous des traits divers celle qui les résume toutes. Vous le voyez, M. F., notre culte à la Vierge n'est pas une invention de l'enthousiasme, une création idéale de la poésie, un entraînement aveugle du cœur, il a sa base dans les enseignements divins, il repose sur les faits de la révélation, il est écrit à toutes les pages de la Bible, dans les noms des femmes vénérées qui ont illustré la nation d'Israël. Nous avons vu dans une autre instruction que la nature dans ses symboles nous révèle Marie ; nous venons de voir que l'histoire prononce son nom dans le nom de ses héroïnes les plus célèbres; qu'est-ce à dire, sinon que Dieu a voulu que la mémoire de la Vierge fût gravée partout en caractères ineffaçables, dans les prophéties, dans les figures, dans les emblèmes du monde extérieur, dans l'histoire des nations, dans les miracles de sa providence et surtout dans nos cœurs? *Memoria mea in generationes sæculorum.* (*Eccli.*, XXIV, 28.)

MATÉRIAUX.

EMBLEMATA ET ENCOMIA BEATÆ MARIÆ VIRGINIS, EX SCRIPTURA ET SANCTIS PATRIBUS

ORDINE ALPHABETICO

A

Absolutio peccatorum. (S. Anselm., *Alloq. cœl.*, 24.)

Abyssus gratiæ. (S. Damasc., *Orat.* 2, *de Assumpt.*)

Abyssus miraculorum. (*Id.*, *Orat.* 1, *de Nat.*)

Acies ordinata. (*Cant.*, VI, 9.)

Adjutorium Altissimi. (Hugo Card., *in Psal.*, 90.)

Advocata unica peccatorum. (S. Ephr., *in Laud. B. V.*; S. Bern., *Serm.* 1, *de Nat. B. V.*)

Advocata nostra apud Deum. (Rich. a S. Laur., l. II, p. 86.)

Agna, ex qua Pastor ovem induit, veteris mortalitatis tunicis laceratis (S. Damasc., *Or.* 1, *de Nat. B. V.*)

Altare animatum panis vitæ. (S. Method., *Or. de Hypap.*)

Aquæductus, qui plenitudinem fontis ipsius de corde Patris excipiens, nobis edidit illum, prout capere poteramus : per quem descendit vena illa cœlestis, non fontis exhibens copiam, sed stillicidia gratiæ arentibus cordibus infundens. (S. Bern., *Serm. de Nat. B. V.*; Rich. a S. Laur., l. IX, p. 527.; Raym. *Jord.*, p. 14, c. 27.)

Arbor fructum ferens splendidum, unde fideles aluntur. (*Hymn. græc.*, ap. But., p. 125.)

Arca, arcâ Noe latior, longior, illustrior. (Hesych., *Or.* 2, *de Laud. Deip.*)

Arca Testamenti verissima, quæ auro vestita mundissimo, virtutum gemmis ornata, ex imputribilibus lignis spiritualiter facta, Testamenti tabulas, frondentem virgam, et suavissimam in se mannam continuit. (S. Laur. Justin., *Serm. de Nat. B. V.*)

Arcus fœderis divini, et reconciliationis nobiscum. (S. Bonav., *in Laud. B. V.*, *num.* 5.)

Astrum non occidens, magnum solem inducens mundo. (*Hym. græc.* ap. But., p. 137.)

Aula regalis soli Deo subdita. (S. Ambros., *de Instit. Virg.*, *cap.* 12. An legendum, *subita*, sive *adita, et accesa?*

Aurora, de qua nascitur Sol justitiæ, solius Solis claritati succumbens. (S. Pet. Dam., *Serm. de Assump.*; Hugo de S. Vict.; *Serm.* 34; Creditus S. Bernard., *Serm.* 4, *in* SALVE REGINA.)

B

Balsamum, mundum universum opinionis optimæ redolentis inæstimabiliter adimplens. (Hugo de S. Victor., *Serm.* 47.)

C

Calathus ferens manna dulcedinem præbens sensibus piorum. (*Hym. græc.* apud Buteon., p. 128.)

Candelabrum in medio mundi. (S. Ansel., *Alloq. cœl.*, 23.)

Canticum cherubim, ac seraphim, et hymnodia angelorum. (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*)

Caput tuum ut Carmelus. (*Cant.*, VII, 7.)

Castellum muro undique vallatum, ad quod nullus fuit accessus libidini. (S. Ansel., *Hom. in Evang. Lucæ*, 10; S. Bern., *Serm.* 2 *de Assumpt.*)

Cisterna bethlehemitica, vitæ refocillatrix, a Davide desiderata, ex qua im-

mortalitatis poculum cunctis emanavit. (S. Method., *Orat. de Hypap.*)

Civitas magni Regis, etc. (S. Germ., *Orat. de zona Deip.*)

Clavis regni cœlestis. (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*)

Clibanus intellectualis, ignem et panem vitæ habens. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

Coadjutrix Christi in passione, et redemptione humani generis. (Rich. a S. Laur., lib. II, p. 104.)

Cœlum splendidum, incomprehensum cœlis, continens Deum. (S. Epiph., *Orat. de Deip.*; Rich. a S. Laur., l. VII, *init.*; JORD., p. 14, c. 11.)

Columba castissima, carens omni felle. (S. Bonav., *in Cantico super* SALVE REGINA; Rup. l. III, *in Cant. latiss.*)

Columna ignea, his qui sunt in tenebris viam demonstrans. (*Hym. græc.* apud Buteon, p. 122.)

Conciliatrix efficacissima totius orbis terrarum. (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*)

Consolatio totius mundi. (*Hym. græc.* apud Buteon., p. 118.)

Consolatrix peccatorum. (Innoc. III, *in Hym. de Christo. et B. Maria.*)

Corona regia pretiosissimum habens lapidem, et gemmis similem Christum. (S. Epiph., *Or. de Laud. Deip.*)

Cubiculum incarnationis Verbi. (S. Greg. Neocæs., *Orat.* 3, *de Annunt.*)

Currus Verbi igneus. (*Hym. græc.* apud Buteon, p. 129).

D

Decus et gloria omnium mulierum; salus et nobilitas omnium electorum. (S. Greg., VII, lib. 8, ep. 22.)

Decus eximium, et ornamentum Orbis terræ. (S. Cyril. Alex., *Hom. Ephesi habita in Nestor.*; S. Bonav., *in Psalt. Min. quinq.* 1.)

Deipara semper beata, et omnibus modis irreprehensa, honorabilior quam cherubim, et gloriosior quam seraphim, quæ sine corruptione Deum Verbum peperit, vere Deipara. (S. Jacobus, *in Liturgia.*)

Diversorium, atque refugium peccatorum. (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*)

Domina magna, bona Domina, Domina mundi. (S. Ansel., *Alloq. cœl.*, 26.)

Domina nostra sanctissima, immaculata, gloriosissima Mater Dei, et semper virgo Maria. (S. Jacobus, *in Liturgia.*; S. Marcus, *in Liturgia.*)

Domus Dei a vero Salomone constructa. (S. Bonav., *in Laud. B. V. num.* 12.)

Donatrix bonorum, et opum; generis humani ornamentum; et omnis creaturæ decus. (S. J. Damasc., *Orat.* 1, *de Assumpt.*)

Donum Dei maxime novum. (S. Germ., *Orat. de Præsent. Deip.*)

Ductrix ductorum fortissima. (Joan. Geom., *Hym.* 4 *de B. V.*)

E

Eden spiritualis, antiqua illa sanctior, et divinior. (S. J. Damasc., *Or.* 1, *de Assump.*)

Exemplar vividum virtutum. (Joan. Geomet., *Hym.* 3, *de B. V.*)

F

Favus Christi mellis. (Ruper., l. 3, *in Cant. in fine*; Philip. Abbas, l. 4, *in Cant.*, cap. 24.)

Fenestra cœli, per quam Deus verum fudit sæculis lumen. (S. Fulgent., *Serm. de Laud. B. V.*; S. Petrus Dam., *Serm.* 3, *de Nat. B. V.*; Raym. Jord., p. 14, c. 34., Honor., *in Sigillo S. Mariæ*, cap. 2.)

Ferculum (*seu lectus convivialis*) veri Salomonis, de lignis Libani. (Guil. Paris., *in c.* 3. *Cant.*; Rich. a S. Laur., liv. X, p. 575, *latissime.*)

Fiducia mortalium erga Deum. (*Hym. græc.* apud Buteon, p. 118.)

Fiducia martyrum. (*Hym. græc.* apud Buteon, p. 119.)

Filia prædilecta æterni Patris. (S. Laur. Justin., *Serm. de Nat., B. V.*)

Finis Testamentorum, quæ nobis fecit Deus. (S. Andr. Cret., *Orat.* 2, *de Assump.*)

Firmamentum omnibus firmamentis firmius. (*Auctor sermonis tertii super* SALVE REGINA, apud S. Bernardum.)

Flos de spinis spina carens, flos spineti gloria. (Adam. de S. Vict., *in prosa de Assump.*)

Flos vitæ immaculatus. (S. Greg. Neocæs., *Orat.* 1, *de Annunt.*)

Flos campi (*Cant.*, II, 1), de quo ortum est pretiosum lilium convallium. (S. Aug., *Serm* 18, *de Sanctis.*)

Flumen multifluum gratiarum. (*Hym. græc.* apud But., p. 137.)

Femina mirabiliter singularis, et singulariter mirabilis, per quam elementa renovantur, inferna remediantur, homines salvantur, angeli redintegrantur; femina plena et superplena gratia, de cujus plenitudinis exundantia, respersa revirescit omnis creatura. (S. Ansel., *Alloq. cæl.* 27.)

Femina singulariter veneranda, super omnes feminas admirabilis, parentum reparatrix, posterorum vivificatrix. (S. Bern., *Hom.* 2, *super* Missus est.)

Femina super feminas benedicta, quæ virum omnino non novit, et virum suo utero circumdedit. (S. Aug., *Serm.* 18, *de Sanctis.*)

Fons gratiæ et totius consolationis. (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*; Raym. Jord., p. 14, c. 24.)

Fons signatus (*Cant.*, IV, 12) totius sigillo Trinitatis, ex quo vitæ fons manat; in cujus lumine videbimus lumen. (Sophron., *Hom. de Assump.*; Richard. a S. Laur., lib. IX, *ab initio latissime.*)

Forma credentium, et piorum exemplum. (S. Greg. Neocæs., *Orat.*, 2, *de Annunt.*)

G

Gaudium commune mundi. (S. Germ., *Orat. de Nativit. B. V.*)

Gaudium angelorum. (*Hym. græc.* apud But., p. 129.)

Genitrix nos gignentis, parens nostri parentis. (Pet. Cluniac., *in Prosa de B. V.*)

Genitrix virtutum (Joan. Geometra, *Hym.* 2, *de B. V.*)

Gloria luti nostri, quæ Adamum pudore, Evam comminatione liberavit. (Hesych., *Orat.* 2, *de Deip.*)

Gloria veneranda religiosorum sacerdotum. (*Hym. græc.* apud Buteon, p. 134.)

Gloria sanctorum omnium. (*Hym. græc.* apud But., p. 138.)

Gratia gratiarum, mater gratiarum. (Joan. Geom., *Hym.* 1, *de B. V.*)

H

Hortus non seminatus, fertilis, incultus. (Hesych., *Or.* 2, *de Deip.*)

Hortus conclusus (*Cant.* IV, 12), quem falx corruptionis, ac vindemiæ non attigit. (Hesych., *Orat.* 2, *de Deip.*; Rich. a S. Laur., l. XII, *ab init. latiss.*; Raym. Jord., p. 14, c. 20.)

Hortus refugii. (Joan. Geom., *in Catena ad* c. I Lucæ, v. 36.)

I

Imago divini archetypi recte descripta. (S. Andr. Cret. (*Or.* 2, *de Assump.*)

Imperatrix dives, vitæ datrix. (S. Bonav., *in Psalt. minor. quinq.* 3.)

Imperatrix Cœlorum, reparatrix terrarum. (Pet. Cluniac., *in Prosa de B. V.*)

Indumentum lucis, et virtutis domicilium. (S. Græg. Neocæs., *Or.* 2, *de Annunt.*)

Indumentum regale. (S. Andr. Cret., *Orat.* 2, *de Assump.*)

Intercessio sedula, murus inexpugnabilis, fons misericordiæ, refugium mundi. (Theosterictus, *in Can. conciliat.*)

Interventrix mundi. (S. Laur. Justin., *Serm. de Nat. B. V.*)

Inventrix gratiæ, genitrix vitæ, mater salutis. (S. Bern., *Serm.* 2, *de Adventu.*)

J

Janua salutis. (*Hym. græc.* apud Buteon., p. 131.)

Janua Filii Dei. (S. Aug., *Serm.* 6, *de Tempore.*)

Janua paradisi, fenestra cœli. (S. Petr. Dam., *Serm.* 3, *de Nat.*)

Juvenca nunquam jugum experta, quæ vitulum genuit. (S. Epiph., *Orat. Laud. Deip.*)

L

Lac sub lingua tua. (*Cant.* IV, 11.)

Lætitia humani generis. (S. Ephrem, *in Laud. B. V.*)

Leæna sancta, cui secundus partus non obtigit, nec proles altera. (S. Epiph., *Hær.* 78.)

Lampas gestans lucem inextinguibilem, sole splendidiorem. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Virg.*)

Lampas lucentissima, cujus splendore inventa est drachma perdita. (Ekbertus, *in Deprecat. ad B. V.*)

Lapis angularis. (Richard. a S. Laur., lib. II, c. 6, p. 56.)

Lectulus Salomonis, quem sexaginta fortes ambiunt. (S. Georg. Nicomed., *Orat. de Oblat. in templo.*)

Liber grandis, in quo scriptum est Dei Verbum. (S. Antonin., 4 p. tit. XV, c. 5.)

Liberatio lacrymarum Evæ (*Hym. græc.* apud Buteon., p. 125.)

Lignum vitæ, quod solum fuit dignum portare fructum salutis. (S. Bernard., *Hom. 2, de Adventu;* S. Bonav., *in Laud. B. V., num.* 2.

Lilium immaculatum, rosam immarcessibilem generans. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

Lilium convallium. (*Cant.* II, 2; S. Ephrem, *in Laud. B. V.;* Raym. Jordan., v. 14, c. XIV.)

Lilium inter spinas ex regia radice ortum. (S. Damasc., *Orat.* 1, *de Nat.;* S. Pet. Dam., *Serm.* 3, *de Nat. B. V.*)

Lucernarium auro exornatum, quod lumen intellectuale mundo peperit, et tenebrosam nebulam dissipavit. (Theodor. Studita, *Od.* 5, *Canonis pro SS. Imaginibus.*)

Luna nostra in nocte, aurora in diluculo, sol in die. (Innoc. III, *Serm.* 2, *de Assump.*; Jordan., parte XIV, c. 14; Philipp. Abbas, lib. VI, *in Cant.*, c. 10.)

Lux mundi. (S. Laur. Just., *Serm. de Nat. B. V.*)

M

Magistra magistrorum. (Rupert, lib. I, *in Cant.*, et lib. II, *in Matth.*)

Magistra virtutum. (S. Laur. Justin., *Serm. de Nat. B. V.*)

Magnificentia Dei. (Rich. a S. Laur., lib. IV, p. 228.)

Manna, de qua gignitur vermis Christus, subtilis et splendida, suavis et virgo, quæ velut cœlitus veniens, cunctis populis cibum suaviorem melle defluxit. (S. Max., *Serm. de Ram. palm.*)

Mare spiritale, habens gemmam cœlestem, Christum. (S. Epiph., *Orat. de Deip. laud.*)

Margarita regni pretiosissima. (S. Method., *Orat. de Hypap.*)

Mater Dei, digna digni, formosa pulchri, munda incorrupti, excelsa Altissimi, sponsa Regis æterni. (Hugo de S. Victore, *Serm. de Assump.*)

Mater totius gratiæ. (S. Anselm., *Alloq., cœl.* 23.)

Mater Christianorum. (Origen., *Hom.* 1, *in divers.*; S. August., *Lib. de sancta Virg.*, c. VI.)

Mater vitæ, qua vivunt universi. (Guericus, *Serm. de Assump.*)

Mater misericordiæ, benigna et clemens. (S. Ephrem, *in Deprecat. ad B. V.*; S. Anselm., *Alloq. cœl.* 22.)

Mater dilectionis, timoris, agnitionis, sanctæ spei. (Raym. Jordan., part. XIV, c. I.; Rich. a S. Laur., lib. VI, a p. 388, *latiss.*)

Mater matrum, virgo virginum, stella stellarum. (*Alterc., Synag. et Eccles.*, c. XI.)

Medicina ægritudinum nostrarum. (Joan. Geomet., *Hym.* 4, *de B. V.*)

Mediatrix cœli et terræ, quæ unionem naturaliter peregit. (S. Epiph., *Orat. de laud. B. V.*)

Mediatrix Dei et hominum. (S. Ephr., *in Laud. B. V.*)

Mediatrix salutis. (S. Bern., *Epist.* 174; Giselbert., c. XIX, *Alterc.*)

Mediatrix ad Mediatorem. (S. Bern., *Serm. in illud,* SIGNUM MAGNUM.)

Mensa fidei intellectualis, panem, vitæ mundo suppeditans. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

Ministra cibi sancti. (*Hym. græc.* apud But., p. 122.)

Miraculum præstantissimum universi orbis terrarum. (S. Ephrem, *in Laud. B. V.*)

Monile paradisi inexplicabile. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

Mons, unde lapis angularis abscissus est sine manibus. (Chrysip., *Orat. de Deip.*; Cantacus., *Apolog.* 1.)

Mons in vertice montium, exaltatus super colles. (S. Greg., l. I, *in* 1 *Regum, itinio.*)

Mulier fortis. (Rich., *suo c.* XXVI, *in Cant.;* Petrus Blesens., *Serm.* 1.)

Mulier prudentissima, veræ Sapientiæ, atque ineffabilis scientiæ Mater. (Metaphr. et Geomet., *in Catena Corderii ad* cap. III. Lucæ, v. 79.)

Murus inexpugnabilis (*Cant.* VIII, 10), et munimentum salutis. (*Horolog. græc. in Mesonyctio.*)

Nardus mea dedit odorem. (*Cant.* I, 11.)

N

Navis salutem quærentium. (*Hym. græc.* apud But., p. 127.)

Navis institoris, portans de longe panem suum. (Rich. a S. Laur., l. XI, p. 691, *latissime;* Raym. Jord., p. 14, c. XXIX.)

Nebula relucens, fideles inumbrans continue. (*Hym. græc.* apud Buteon., p. 131.)

Negotium omnium sæculorum. (S. Bern., *Serm.* 2, *de Pentec.*)

Nobilitas populi Christiani. (S. Ansel., *Alloq. cœl.* 23.)

Nobilitas cœli et terræ. (*Hymnus antiquus de Purif. B. V.* apud Clycton, l. I, *Elucid.*)

Nubes levis, quæ super cherubim sedentem gestavit. (Proclus., *Orat. de Nat. Dom.;* S. Hieron., *in Psal.* 77.)

Nubes columnæ similis, Deum habens, ductrix per desertum. (S. Epiph., *Orat. de Laudibus Deip.*)

Nubes diei, nunquam in tenebris, semper in luce. (S. Hieron., *in Psalm.* 77.)

Nutrix nutritoris omnium. (Philip. Abbas, l. I, *in Cant.*, c. XIV.; Joan. Geom., *Hym.* 3, *de B. V.*)

O

Oculi tui columbarum. (*Cant.*, IV, 1.)

Oliva speciosa in campis. (*Eccli.*, XXIV, 1; Adamus de Perse *late in Allegor.;* Tilm. *ad* c. XXIV, *Ecclesiastici.*)

Olla spei nostræ. (S. Ambros., *de Inst. Virg.*, c. II.)

Organum lætitiæ, per quod delicti nostri condemnatio expiata est, ac veri gaudii plena compensatio facta. (Andr. Hierosol., *Orat. in Salut. angel.*)

Oriens orientis, parens parentis, fons fontis vivi, origo principii. (S. Petr. Dam., *Serm.* 3, *de Nat. B. V.*)

Ornamentum præclarum naturæ nostræ. (Hesych., *Orat.* 2, *de Deip.*)

Ortus solis, qui nullum ferre potest occasum. (S. Chrysost., *Orat. de Deip.;* Andr. Hierosol., *in Salut. angel.*)

Os disertissimum apostolorum. (*Hym. græc. B. V.* apud But., p. 119).

Os Ecclesiæ. (Rich. a S. Laur., l. XII. p. 828.)

Ovis immaculata, quæ peperit agnum Christum. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

P

Palatium solius Dei. (*Hym. græc.* apud Buteon., p. 123.)

Palatium Regis æterni. (S. Pet. Dam., *Serm.* 2, *de Nat. B. V.*)

Paradisus deliciarum, totiusque amœnitatis et immortalitatis. (S. Ephrem, *in Laud. B. V.;* S. Bonav., *in Laud. B. V. num.* 3.)

Patrocinium christianorum. (Euth., *Orat. de Zona B. V.*)

Patrona mundi pura et inculpata. (*Hym. græc.* apud But., p. 138.)

Pax, gaudium, consolatio, et salus mundi. (S. Ephrem, *in Laud. B. V.*).

Pelagus gratiarum. (S. Damasc., *Orat.* 1, *de Nativ, B. M.*)

Petra, quæ potionem sitientibus vitam tribuit. (*Hym. græc.* apud Buteon., p. 122.)

Piscina probatica, in quam descendit magni consilii Angelus. (Petrus Bles., *Serm.* 1.)

Plaga dæmonum luctuosa. (*Hym. græc.* apud But., p. 117.)

Planta incorruptionis, et paradisus immortalitatis. (Hesych., *Orat.* 2, *de Deip.*)

Planta cœlestis pretiosior cunctis, sanctior universis. (S. Bern., *Serm.* 2, *de Adv.*)

Polus mille oculis præditus, ornatus globis, et septenis zonis spirituum, polus mente plenus. (Joan. Geom., *Hym.* 2, *de B. V.*)

Pons traducens omnes de morte ad vitam. (*Hym. græc.* apud But., p. 127.)

Pons per quem Deus ad homines descendit. (Proclus., *Orat. de Nat. Dom.*)

Pomum odoriferum pariens odoramentum Regis. (*Hym. Græc. ap.* But., p. 123.)

Porta vitæ, lucis fons. (S. Damasc., *Or.* 1, *de Nat. B. V.*)

Porta cœli. (Richard. a S. Vict., *suo* c. XXXIX, *in Cant.*)

Porta orientalis. (S. Greg. Neocæs., *Orat.* 3, *de Annunt.*; S. Hieron. *ad Pammach., in Apol. pro libris advers. Jovin.*)

Porta clausa in Oriente sita, quæ introduxit portarum clausarum Regem. (S. Ambros., *in Virginis institut.*, c. VIII; S. Petr. Damian., *Serm.* 2, *de Nat. B. V.*; Hesych., *Orat.* 2, *de Deip.* S. Hieron. *a L. Fide*, lib. I, c. 4; Petrus Blesensis, *Serm.* 2.)

Portus naufragantium tutissimus. (S. Ephrem, *in Laud. B. V.*)

Portus securus Christianorum. (Theod. Studita, *od.* 8, *Cant. pro SS. Imag.*)

Potentia, quæ non potest labefactari. (S. Andr. Cret., *Or. de Assump.*)

Possessio fructus incorruptibilis. (*Hym. græc.* apud But., p. 118.)

Præses vitæ, et custos tutissima. (Theosterictus, *in Can. conciliatorio.*)

Præsidium inexpugnabile oppressorum. (*Cathemerinon græc. per* Sylvium.)

Præconium Patrum, et decus Prophetarum. (S. Ephrem, *in laud. B. V.*)

Pratum totius fragrantiæ Sancti Spiritus. (Chrysipp., *Orat. de Deip.*)

Pretium pretiorum, præmium præmiorum, exaltatio exaltationum. (S. Germanus, *Orat. de Præs. Deip.*)

Primiceria virginitatis. (S. Bern., *Serm. in illud*, SIGNUM MAGNUM et *Hom.* 3, *super* MISSUS EST; Richard. a S. Laurentio, lib. III, p. 181.)

Procemium bonæ voluntatis Dei. (*Commemoratio græc.* apud But., 21, *Nov.*)

Procemium miraculorum Christi. (*Hymnus græc.* apud But.)

Profunditas visu difficilis, oculis etiam angelorum. (*Hym. græc.* ap. But., *de B. V.*, p. 116.)

Promptuarium providentiæ Dei. (*Hym. græc.* apud But., p. 126.)

Prophetissa magna. (Rup., lib. 1, *in Cant.*)

Propitiatorium mundi. (*Hym. græc.* apud But., p. 128.)

Propugnaculum fidei christianorum. (S. Andr. Cret., *Orat.* 2, *de Assump.*)

Pulchra ut luna. (*Cant.*, IV, 9.)

Purpura regia, quæ cœli, terræque Regem vestivit. (S. Epiph., *Or. de Laud. Deip.*; Hugo a S. Victore, *Serm.* 46.)

Puteus semper viventis aquæ. (Rich. a S. Laur., l. IX, p. 914, *late.*)

Q

Quasi aurora consurgens. (*Cant.* VI, 9.)

Quasi balsamus, cedrus, cinnamomum, cypressus, ficus, galbanus, gutta, malus punica, myrrha, oliva, palma, platanus, rubus, storax, terebinthus, vitis, virgula. (*Eccli.*, XXIV; Hugo a S. Vict., *Serm.* 47 et 55).

Quasi ros. (*Osee*, XIV, 6.)

Quercus quæ expandit ramos suos. (*Is.*, VI, 13.)

Quies et lectulus Dei. (Guill. Paris., *in cap.* I, *Cant.*)

R

Radius Solis intelligibilis. (*Hym. græc.* apud But., p. 132.)

Radix gloriæ (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

Radix omnium bonorum. (Chrysip., *Orat. de Deip.*)

Receptaculum sapientiæ Dei. (*Hym. græc.* apud Buteon, p. 127.)

Reclinatorium aureum, in quo solo Deus post tumultus angelorum et hominum reclinavit, ac requiem invenit. (S. Pet. Dam.; *Serm. de Annunt.*; Philipp. Abbas, l. IV, *in Cant.* c. V.; Honor. Augustod., *in Sigillo S. Mariæ*, c. III.)

Reconciliatorium commune. (S. Andr. Cret., *Orat.* 2, *de Assump.*)

Regina ac domina cunctis sublimior. (S. Ephrem, *in Laud. B. V.*)

Regina cœli, mater vitæ, fons misericordiæ. (S. Amed. Laus., *Hom.* 8.)

Regina omnis humanæ naturæ. (S. Andr. Cretens., *Orat.* 2, *de Assump.*)

Reparatrix sæculi. (S. Laur. Justin., *Serm. de Nativ. B. V.*)

Requies sanctissimæ Trinitatis. (S. Bonav., *in Spec.*)

Restauratio feminarum. (S. Fulg., *Serm. de laud. B. V.*)

Robur fidelium omni laude dignissimum. (Theosterictus, *in Can. conciliatorio.*)

Ros divinus æstus existentis in nobis. (S. Germ., *Orat. de Præsent. Deip.*)

Rosa ex spinis judaicis orta, divina fragrantia perfundens omnia. (S. Dam., *Orat. de Nat. B. V.*; Hugo de S. Vict., *toto serm.* 65, *qui est in illud:* SICUT SPINA ROSAM, GENUIT JUDÆA MARIAM.)

Rubus ardens, qui non exuritur. (S. Ephrem, *in Laud. B. V.*)

S

Sacrarium omnium virtutum. (S. Anselm., *Alloq. cœl.*, 22.)

Salus firma omnium christianorum ad eam recurrentium. (S. Ephrem, *in Laud. B. V.*)

Scala cœlestis, per quam Deus descendit ad terras. (S. Aug., *Serm.* 35 *de SS.* Fulg., *Serm. de Laud. B. V.*)

Scala Jacob. (S. Bonav., *in Laud. B. V., num.* 6.)

Scala per quam descendit Deus, sed ascendit homo; a terra quidem incipiens, sed ad cœlum pertingens. (Joan. Geom., *in Cat. Corderii*, ad c. I. Lucæ, v. 36.)

Sceptrum cunctis imperans. (S. Ephrem, *in Laud. B. V.*)

Scientia scientiarum Sanctorum. (*Auctor sermonis primi super* SALVE REGINA apud S. Bernardum.)

Sedes lucida omnipotentis. (*Hym. græc.* apud But., p. 123.)

Sigillum Novi et Veteris Testamenti. (S. Germanus, *Orat. de Nat. B. V.*)

Simulacrum immaculatum puritatis et integritatis. (S. Greg. Neocæs., *Or.* 2, *de Annunt.*)

Socia viatorum, portus naufragantium, lumen errantium. (Joan. Geomet., *Hym.* 4, *de B. V.*)

Solatium mundi. (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*)

Solium regium, cui astiterunt angeli, Dominum et Effectorem, insidentem videntes. (Damasc., *Or.* 1, *de Assump.*)

Speculum sanctæ virginitatis. (Gelsenert., c. XIX, *Alterc.*)

Spes delinquentium. (S. Laur. Justin., *Serm. de Nat. B. V.*)

Species Christianorum. (S. Damasc., *Or.* 1 *de Nat. B. V.*)

Splendor jacentium in tenebris. (S. German., *Orat. de Præsent.*)

Sponsa et thalamus, e quo sponsus Christus processit. (S. Epiphan., *Orat. de B. V.*)

Sponsa Trinitatis. (*Id., Orat. de Laud. Deip.*)

Statua a Deo sculpta. (S. Andr. Cret., *Or.* 2, *de Assump.*)

Stella matutina in medio nebulæ (*Eccli*, 1,6), quæ in cœli cardine, summo splendore coruscans, orbem subditum splendioribus radiis incolorat. (S. Petr. Dam., *Serm. de Assump.*)

Stella maris. (S. Odilo, *Serm.* 14; S. Bernard., *Hom*, 2, *super* MISSUS EST.)

Stella stellarum. (*Alterc., Synag. et Eccles.*, c. VII.)

Stella vitæ. (Hesych., *Orat.* 2, *de Deip.*)

Summa divinorum oraculorum. (S. Andr. Cret., *Or. de Assump.*)

Supplementum clarissimum totius prophetiæ. (S. Germ., *Or. de Nat. B. V.*)

T

Tabernaculum sanctissimum Verbi omnium Creatoris. (Andr. Cret., *Orat.* 2, *de Assump.*)

Tabernaculum Dei, in quo veniens, requievit, et de quo ut sponsus de thalamo processit. (Honor. Augustod., *in Sigillo S. Mariæ, initio*; *Hym. græc.* apud But., p. 134.)

Tellus virginalis, ex qua novus Adam ineffabili fictione formatus est, qui veterem saluti restitueret. (S. And. Cret., *Orat. in Salut. angel.*)

Templum sanctum, receptaculum Divinitatis, organum virginale, regius thalamus. (Serg. Hierap., *Orat. de Nat. B. V.*)

Templum magnum Deitatis. (S. Pet. Chrysol., *Serm.* 144.)

Terra, de qua veritas oritur, quæ dedit fructum suum. (S. Ildeph., *L. de virginit. S. Mar.*, c. III.)

Terra promissionis lacte et melle fluitans. (*Hym. græc.* apud But., p. 122.)

Terribilis ut castrorum acies ordinata. (*Cant.* VI, 9.)

Thalamus in quo Verbum carnem humanam sibi desponsavit. (Proclus., *Orat. de Nat. Dom.*; Andr. Hierosol., *Orat. in Salut. angel.*)

Thesauraria gratiarum Dei. (Raym. Jordan., *in Prologo.*)

Thesaurus amoris Dei Patris. (S. Method., *Orat. de Hypap.*)

Thesaurus vitæ immarcessibilis. (Andr. Hierosol., *Orat. in Salut. angel.*)

Thesaurus puritatis. (*Hym. græc.* apud Buteon., p. 123.)

Thronus vere regius, thronus gloriosus, thronus sanctus. (Chrysip., *Orat. de Deip.*)

Thronus cœlestis. (*Hym. græc.* apud But., p. 138.)

Thuribulum aureum. (S. Ephrem., *in Laud. Virg.*)

Turris Libani cum propugnaculis. (*Auctor sermonis 4, super* SALVE REGINA, apud S. Bernardum.) i

Turris immobilis Eccles æ. (*Hym. græc.* apud But., p. 134.)

Turris fortissima. (Rich a S. Laur., l. II, p. 686, *latiss.*; S. Bernard, *Serm. 4, super* SALVE REGINA ; Hailgrinus et Rupert, *in c.* IV *Cant.*)

Turtur munda. (Hesych., *Or.* 2, *de Deip.*)

U

Unguentum pretiosum. (*Hym. græc.* apud But., p. 123.)

Urna aurea continens manna cœleste. (S. Amed. Laus., *Hom.* 1; S. Epiph., *Orat. de Deip.*; S. Bonav., *in Laud B. V., num.* 3.)

Urna Deum continens. (Joan. Geom., *in Catena Cordenii, ad* cap. I. Luc., *vers.* 36.)

V

Vas sanctificationis. (S. Ildeph., *L. de virginit. S. Mar.*, c. X.)

Vas pretiosum et excellentissimum, vas honoratum. (S. Epiphan., *Hær.* 78.)

Vellus mundissimum cœlesti pluvia madens, e quo pastor ovem induit. (Proclus., *Orat. de Nat. Dom.*)

Vinea sancta, cujus botrus Christus. (S. Petr. Dam., *Serm.* 3, *de Nat. B. V.*; Rich. a S. Laur., l. XII, p. 927, *latiss.*)

Virga Jesse semper virens, quæ generi humano vitam pro fructu attulit. (Chrysipp., *Or. de Deip.*)

Virga Aaron efflorescens per Spiritum Sanctum. (S. Ephrem., *in Laud. Deip.*; S. Amed. Laus., *Hom.* 1, *optime.*)

Virgo virginum, nec primam similem visa, nec habere sequentem. (Rupert, l. I, *in Cant. post Sedulium.*)

Vita viventium, causa vitæ, suppeditatrix vitæ. (S. And. Cret., *Orat.* 2, *de Assumpt.*)

Vitis vera, quæ germinavit fructum vitæ. (*Theoticion*, apud But., p. 135.)

Volumen in quo Verbum scriptum est digito Patris. (*Hym. græc.* apud But., p. 135.)

FIGURES RELATIVES A LA SAINTE VIERGE.

EVE. Maria nova Eva, mater vitæ. (S. Athan., *Serm. de Sanct. Deip.*)

Eva. Nova. (S. Fulgent., *Serm. de Laud. B. V.*)

SARA. Uxorem tuam non vocabis Sarai red Saram. Et benedicam ei, et ex illa dabo tibi filium cui benedicturus sum. (*Gen.*, XVII, 15, 16.).

REBECCA. Virgo pulcherrima. (*Gen.*, XXIV, 16.)

RACHEL. Quæ concepit et peperit filium et vocavit nomen ejus, Joseph. (*Gen.*, XXX, 23, 24.)

Rachel curatorem
Egypti gestavit.
Salvatorem mundi
Maria portavit. (*Hym. de Concept.*)

SEPHORA. Tulit ergo Moyses uxorem suam et filios suos super asinum, reversusque est in Ægyptum. (*Exod.*, IV, 20.)

MARIE, sœur de Moïse. Sumpsit ergo

Maria prophetissa, tympanum in manu sua. (*Id.*, XV, 20-21.)

DEBORA. Erat autem Debora prophetissa. (*Judic.*, IV, 4.)

JAHEL. Tulit itaque Jahel uxor Haber clavum tabernaculi assumens pariter et malleum... posuit supra tempus capitis ejus (Sisaræ) clavum, percussumque malleo defixit in cerebrum usque ad terram. (*Judic.*, IV, 21.)

LA FILLE DE JEPHTÉ. Flebat virginitatem suam in montibus. (*Judic.* XI, 38.)

NOÉMI. Ne vocetis me Noemi, id est pulchram. sed vocate me Mara, id est amaram. (*Ruth.*, I, 20.)— Historia simplex sed alta mysteria; aliud enim gerebatur, aliud figurabatur. (S. Ambr., *de Fide*, l. III, c. 5.)

RUTH. Quœ ait: Inveni gratiam apud oculos tuos, Domine mi. (*Ruth.*, II, 13.)

ANNE, mère de Samuel. Oravit Anna et ait: Exultavit cor meum in Domino. (II, *Reg.*, II, 1.)

ABIGAIL. Suscepit David de manu ejus omnia quæ attulerat et dixit ei: Vade pacifice in domum tuam, ecce audivi vocem tuam et honoravi faciem tuam. (XXV, 35.)

LA REINE DE SABA. Sed et regina Saba, audita fama Salomonis in nomine Domini, venit tentare eum in ænigmate. (III, *Reg.*, X, 1.)—Mariam prænuntiabat illustris regina quæ venit a finibus terræ audire sapientiam. (S. August., *in Serm.*)

BETHSABÉE. Et dixit ei rex: Pete, Mater mea. (III Reg., II, 29.)

LA SULAMITE. Revertere, revertere Sulamitis, revertere, ut intueamur te. (*Cant.*, VI, 12.)

LA FEMME FORTE. Mulierem fortem quis inveniet (*Prov.*, XXXI, 10.).—Quod Moysi monstratum est in rubo et in igne, Aaroni in virga et flore, Gedeoni in vellere et rore, hoc aperte Salomon prædixit in forti muliere et ejus pretiis. (S. Bern., *in Serm.*)—Mulier fortis. (Rich. a S. Vict., *in Cant.*; Petr. Bles., *Serm.* 1.)

SARA, épouse du jeune Tobie. Et Anna uxor ejus et Sara ipsorum filia lacrymatæ sunt. (*Tob.*, VII, 8.)

JUDITH. Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri. (*Judith*, XV, 10.)

ESTHER. Non pro te, sed pro omnibus hæc lex facta est. (*Esther*, XV, 13.)

SUZANNE. Erat cor ejus fiduciam habens in Domino. (Dan., XIII, 35.)

LA FEMME DE L'APOCALYPSE. Mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus. (*Apoc.* XII, 1.)

24 MAI.

VERTUS DE LA Ste VIERGE

VERTUS THÉOLOGALES.

(Sermon par le Cardinal de Villecourt.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — Vertus de Marie jusqu'à la mort de son divin fils.

SUBDIVISIONS

1. État de son cœur.
2. Ses pensées.
3. Sa foi.
4. Sa reconnaissance.
5. Sa fidélité.
6. Son humilité.

IIe POINT. — Vertus de Marie après la mort de son divin fils.

SUBDIVISIONS

1. Sa discrétion.
2. Sa résignation.
3. Son recueillement.
4. Son zèle.
5. Son amour envers Dieu.
6. Couronnement de ses vertus.

N. 2 — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Écriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Motifs et moyens.
VII. Emblèmes.
VIII. Figures.

TEXTE.

Dominus contulit ei splendorem, ut incomparabili decore omnium oculis appareret.
(JUDITH., X, 4.)

Quand nous parlons de la beauté de Marie, nous ne nous arrêtons point à ces avantages purement naturels dont le ciel, au rapport des anciens Pères, Grégoire de Nazianze, Anselme, Grégoire de Nysse, l'avait enrichie plus que toutes les autres créatures, afin que tout fût ravissant en elle : son âme ornée de toutes les grâces célestes, son corps relevé par tous les dons extérieurs. Ce qui frappe les regards et attire l'admiration des hommes était peu de chose aux yeux de cette Vierge prudente ; toute son application était d'augmenter la beauté de son âme et de la rendre toujours plus agréable à Dieu, à qui seul elle ambitionnait de plaire. C'est ce qui l'a fait comparer par saint Bernard à un astre merveilleux qui éclaire, réchauffe et encourage les habitants de la terre; c'est ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome, qu'elle était la plus parfaite image des per-

fections divines. Pour nous en faire une faible idée, jetons un regard plein de respect sur toutes les circonstances de cette vie admirable, en suivant Marie d'abord jusqu'au tombeau de son divin Fils, puis jusqu'à son propre tombeau et son glorieux triomphe.

Vierge incomparable ! je serais le plus téméraire des hommes, si je prétendais établir la moindre proportion entre vos vertus et le faible tableau que j'entreprends d'en tracer; mais la plus excellente des mères juge bien plus ses enfants par le cœur que par les paroles. Vous savez, Mère tendre, que mon cœur vous est tout dévoué. Puisse mon langage, quelque disproportionné qu'il soit à vos mérites, ranimer dans ces chers auditeurs l'amour et la confiance qu'ils vous doivent ! *Ave, Maria.*

I^ER^ POINT.

VERTUS DE MARIE JUSQU'A LA MORT DE SON DIVIN FILS.

Nous ne considérons ici, dans Marie, que les vertus qui peuvent être proposées à notre imitation, sans nous arrêter à ces grâces de choix qui devaient la préparer au grand et unique privilége de la maternité divine. Ainsi, qu'elle ait été préservée, dans sa conception, de la tache originelle; qu'elle ait été douée de la raison dès le sein même de sa mère, avec une lumière divine correspondante à la grâce dont elle avait été enrichie (S. Lig., *Glor. di Mar., disc.* 2; La Colombière, *serm.* 31) ; ce sont là de ces faveurs que nous n'avons qu'à admirer avec un cœur plein de reconnaissance envers Dieu. Mais ce qui doit en même temps nous ravir et exciter notre zèle, c'est que Marie n'eut pas plutôt l'usage de sa raison, qu'elle se donna à Dieu entièrement et sans réserve. Elle consacra son cœur au divin amour, son esprit à la sainte présence de Dieu et à l'oraison, son intelligence à la foi, sa mémoire à la reconnaissance, son corps et ses sentiments à la pureté, sa gloire à l'humilité, son courage à la résignation et à la patience. Voilà en quoi Marie est notre modèle; voilà en quoi nous devons l'imiter, selon notre pouvoir, si nous voulons donner la preuve de l'amour que nous avons pour elle, dit saint Jérôme : *Tunc vere amatis, si imitari volueritis quam amatis.*

1^re^ SUBDIVISION. — ÉTAT DE SON CŒUR.

Dès l'âge le plus tendre, comme l'a remarqué saint Bonaventure, Marie, par le feu de l'amour divin qui embrasait son cœur, forçait les démons qui auraient voulu s'approcher de se tenir loin de cette fournaise de charité : *A sua inflammata charitate pellebantur, ut non ausi sint illi appropinquare.* Mais, tandis que les démons fuyaient Marie, les séraphins, dit Richard de Saint-Victor, pouvaient descendre du ciel pour apprendre à aimer Dieu dans ce cœur embrasé : *Seraphim a cœlo descendere poterant ut amorem discerent in corde virginis.* (Rich. a S. V.) Il était pénétré du divin amour comme un fer rougi est pénétré par le feu. (S. Ildef.) Amour constant, que le sommeil même n'était pas capable d'interrompre : *Cum quiesceret corpus, vigilabat animus* (S. Ambr.); amour plus fort que la mort, qui eût été impuissante sur elle, s'il n'eût eu seul la force de séparer sa belle âme de son corps sacré. Approchons-nous, chrétiens, de ce cœur de feu : il nous fera, du moins, rougir de notre froideur et de notre indifférence à l'égard d'un Dieu que l'on

n'aime jamais assez, tant qu'on ne l'aime pas sans mesure, dit saint Bernard.

2e SUBDIVISION. — SES PENSÉES.

Du cœur embrasé de Marie passons à la considération des pensées de son esprit. Un évangéliste nous la représente tout absorbée dans la considération et la méditation des choses divines : *Mater ejus conservabat onmia verba hæc in corde suo.* (*Luc.*, II, 19, 51.) Ses saintes pensées, voilà quelles étaient ses compagnes assidues; s'instruire des volontés divines, voilà quelle était son ambition; s'avancer de plus en plus dans la connaissance de Dieu, voilà quel était tout son désir : *Bonas comites cogitationes habebat; discere præcepta Domini, Deum scire.* (S. Ambr.) Oh! qu'alors la vertu lui paraissait belle et ravissante! Oh! qu'alors le vice lui paraissait hideux et horrible! Que Dieu lui paraissait grand, saint, adorable! Quelles protestations, quels engagements sans cesse renouvelés de lui être toujours fidèle! Elle eût voulu lui consacrer tous les cœurs avec le sien. Sa vie s'écoulait dans une contemplation et une union continuelles avec lui : *Fere totam vitam in contemplatione transegit.* (Suarez.) Rien ne pouvait l'en distraire, quoiqu'à l'extérieur sa vie n'eût rien que de simple et d'ordinaire. Les Pères de l'Eglise, saint Jérôme, saint Epiphane, saint Anselme, Bède, nous la représentent adonnée à tous les soins domestiques, employant ses moments avec une assiduité constante à tout ce qu'exigeaient l'ordre, la netteté et la bienséance de sa maison. Mais la moindre de ses actions, par la sainteté des motifs qui l'accompagnaient, avait, sans comparaison, plus de prix aux yeux du Seigneur que toutes les souffrances des martyrs. Saint Ambroise aurait voulu qu'à l'exemple de Marie, les âmes fidèles qui aspirent à la sainteté se fissent une heureuse habitude de la sainte oraison et de la présence divine. Dieu est notre fin dernière : heureux celui qui, dédaignant le monde et ses jugements, reporte habituellement son esprit et son cœur vers le seul objet digne de ses désirs, en le faisant l'arbitre de toutes ses pensées : *Arbitrum mentis, non hominem, sed Deum quærere.*

3e SUBDIVISION. — SA FOI.

La foi de Marie était si parfaite que saint Ambroise la représente comme un étendard qui doit attirer tous les chrétiens : *Vexillum fidei.* (S. Ambr.) Déjà saint Irénée avait dit que les chaînes qu'avaient formées l'incrédulité d'Ève coupable ont été brisées par la foi de cette vierge fidèle : *Quod Eva ligavit per incredulitatem. Maria solvit per fidem.* (Iren.) Tertullien tient à peu près le même langage : *Crediderat Eva serpenti, Maria Gabrieli; quod illa credendo deliquit, hæc credendo delevit.* (Tertul.) C'est la foi de Marie, dit saint Augustin, qui nous a ouvert le ciel, lorsqu'elle donna son consentement à la proposition de l'ange : *Fides Mariæ cœlum aperuit, cum angelo consensit.* Avec quels ardents soupirs n'attendait-elle pas et n'appelait-elle pas le Messie, avant de savoir qu'elle devait en être la mère! Avec quelle soumission n'accueillit-elle pas cette nouvelle quand elle lui fut annoncée! Elle demande bien comment ce mystère s'accomplira, car elle l'ignore; mais elle ne demande pas comment il pourra s'accomplir, car elle est persuadée que tout est possible à Dieu. Gabriel s'explique et Marie aussitôt incline la

tête, en se disant l'humble servante du Seigneur. Pas la plus légère hésitation, quoique ce qu'on lui annonce semble renverser toutes les lois ordinaires de la nature. Sara n'avait pu se persuader qu'elle deviendrait mère dans sa vieillesse : Marie ne doute point qu'elle donnera au monde un Rédempteur sans rien perdre de sa virginité. Aussi cette foi vive sera-t-elle célébrée par sa parente en ces termes : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront en vous. » (*Luc.*, I, 45.) L'Eglise attribue à la foi de Marie les victoires qui doivent être remportées jusqu'à la fin des siècles sur toutes les hérésies : *Cunctas hæreses sola interemisti, in qua fides nunquam defecit.* C'est ce qui mettait cette prière dans la bouche de sainte Thérèse : O Marie! augmentez en nous la foi. Ne craignons pas de l'adopter nous-mêmes; cette Vierge fidèle dont la foi n'a jamais subi aucune atteinte, nous obtiendra d'être inébranlables dans cette vertu sans laquelle on ne saurait plaire à Dieu (*Hebr.*, VI, 6), et avec laquelle on triomphe de toutes les attaques du monde : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I *Joan.*, V, 4.)

4e SUBDIVISION. — SA RECONNAISSANCE.

Personne sur la terre n'a été, n'est et ne sera jamais capable d'exprimer jusqu'où allait la reconnaissance de Marie pour les bienfaits qu'elle avait reçus de son Dieu. Elle eût voulu qu'il lui fût permis de la faire éclater sans réserve, afin que tous les cœurs s'unissent à elle dans les actions de grâces qu'elle ne cessait de faire monter vers le ciel. Mais ces grands mystères d'amour ne devaient pas être sitôt dévoilés. Cette Vierge prudente et discrète s'imposa donc un silence inviolable, et Joseph lui-même ne fut instruit des merveilles du Tout-Puissant que quand un ange fut envoyé pour les lui manifester. La seule chose que pouvait faire Marie sans indiscrétion était d'aller exhaler les sentiments de son cœur dans celui de sainte Elisabeth, sa cousine, que l'ange Gabriel lui avait annoncé devoir bientôt enfanter le précurseur du Messie. Elle s'y rend en grande hâte, dit saint Luc. (I, 39.) C'est l'Esprit qui l'inspire; c'est la divine charité qui la presse. Que de grâces n'arriveront pas avec elle dans cette heureuse maison. A la vue de Marie, Elisabeth, éclairée d'en haut, ne peut retenir ses pieux transports : « D'où me vient ce bonheur, s'écrie-t-elle, que la Mère de mon Dieu me visite? » (*Ibid.*, 43.) C'est moi, bien plus encore, répond Marie, qui dois célébrer les bienfaits du Seigneur : il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante, et il a opéré en moi de si grandes choses que toutes les générations futures célébreront mon bonheur. L'Eglise répète tous les jours le ravissant cantique de la Mère de Dieu pour nous donner à nous-mêmes une leçon de reconnaissance : car ce n'était pas seulement Marie qui devait recueillir les fruits du mystère de l'Incarnation ; ce bienfait devait se faire sentir à tout l'univers et à tous ses habitants. Malheur aux hommes qui ne l'apprécient pas! « Ah! Seigneur, la vie éternelle consiste à vous connaître et Jésus-Christ que vous nous avez envoyé. » (*Joan.*, XVII, 3.)

5e SUBDIVISION. — SA FIDÉLITÉ.

J'en conviens, aucune créature intelligente ne devait à Dieu autant de

reconnaissance que Marie, car elle en avait reçu, dit saint Laurent Justinien, une immense communication d'honneur, de mérite, de grâce et de gloire. Mais qui n'admirera la fidélité de cette Vierge bienheureuse à répondre aux faveurs célestes? Sans en avoir reçu le conseil, sans en avoir eu aucun exemple, elle consacre au Seigneur sa virginité et trace une marche de pureté jusque-là inouïe, et qui sera imitée par toutes les vierges chrétiennes qui viendront après elle, dit Albert le Grand : *Virgo virginum... sine consilio, sine exemplo, munus virginitatis Deo obtulit et per sui imitationem omnes virgines germinavit.* (Alb. Magn.) Elle paraît comme un beau lis au milieu des épines. Sa pureté est tellement marquée sur ses traits, qu'il suffit de jeter les yeux sur elle pour être excité à l'amour de cette vertu, dit saint Thomas: *Pulchritudo Mariæ intuentes ad castitatem excitabat.* Saint Ambroise avait déjà dit que ceux que Marie favorisait d'un seul de ses regards en recueillaient le même avantage: *Ut si quos inspiceret eis castitatis insigne conferret.* C'est vous dire que le moyen de lui plaire et de mériter sa protection est de l'imiter dans la pratique d'une vertu qui lui est si chère.

6e SUBDIVISION. — SON HUMILITÉ.

Humilité de Marie. Rien de plus rare que cette qualité, dit saint Bernard, dans les personnes qui sont comblées d'honneur et de gloire : *Magna prorsus et rara virtus humilitas honorata!* Sous ce rapport, que manquait-il à Marie? Mais plus le ciel s'était plu à l'élever, plus elle se plaisait elle-même à s'anéantir. Aucune créature, dit saint Bernardin de Sienne, excepté le Fils de Dieu, ne monta à un si haut degré de grâce; mais aucune ne descendit à un abîme aussi profond d'humilité : *Sicut nulla, post Filium Dei creatura tantum ascendit in gratiæ dignitatem, sic nec tantum descendit in abyssum humilitatis.* (S. Bernard., Sen., t. II, s. 51, c. 3.) Elle comparait la majesté de Dieu et sa grandeur avec son propre néant, et ne pouvait s'empêcher de se dire à elle-même : Eh! qu'a-t-il donc trouvé en moi qui fût digne de tant de faveurs? Ah! tout lui appartient dans les grâces dont il m'a comblée. C'est à lui, à lui seul que j'en rapporte la gloire. C'est ainsi, dit saint Bernard, que Marie, s'estimant la dernière des créatures, a mérité de devenir la première : *Merito facta novissima prima, quæ, cum prima esset, se novissimam faciebat.*

De cette humilité de Marie naissait comme d'une source pure cette touchante modestie que saint Ambroise a si éloquemment célébrée : « Ses paroles, dit-il, étaient pleines de réserve et de retenue : » *Verecunda sermone;* « jamais elle ne blessa ceux qui étaient le moins dignes d'égards : » *non lœdere reos;* « bienveillante envers tous, elle se levait par honneur devant les personnes plus âgées qu'elle : » *bene velle omnibus; assurgere majoribus natu;* « point d'envie ni de jalousie pour les personnes de son rang : » *æqualibus non invidere;* « le dédain ne parut jamais dans ses regards: » *nihil torvum in oculis;* « rien de déplacé ou d'irritant dans ses paroles : » *nihil in verbis procax;* « rien qui ne fût parfaitement réglé dans son extérieur et sa conduite : » *nihil in actu inverecundum;* « elle ne paraissait hors de sa maison que quand elle se rendait au temple, encore était-elle accompagnée de ses parents et de ses proches : » *prodire domo nescia, nisi cum ad ecclesiam conveniret, et hoc cum parentibus et propinquis.* Puissent toutes les personnes

qui s'honorent de servir Marie marcher sur les traces de son humilité et de sa modestie!

Enfin, modèle de patience et de résignation. On a examiné si Marie avait eu plus de sujets de joie que de tristesse; mais qu'importe cette discussion? N'est-il pas incontestable qu'elle est la Reine des martyrs? *Regina martyrum.* Peut-on douter qu'un glaive de douleur n'ait transpercé son âme? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner tout ce qu'elle eut à souffrir à la vue des iniquités du monde, des humiliations, des opprobres, des tourments et de la mort cruelle de son adorable Fils. Ce qu'il y a de certain, c'est que le spectacle horrible de la scène du Calvaire, qui fit pâlir le soleil, fendre les rochers, trembler la terre, ne put porter atteinte au calme et à la tranquillité de son âme courageuse, dit saint Ambroise : *Dum terra tremuit, sola impavida remansit.* « Les hommes les plus intrépides s'enfuient consternés, et Marie demeure debout au pied de la croix de son adorable Fils : « *Stabat mater, fugientibus viris, intrepida.* Allons du moins à son école pour apprendre la résignation dans nos peines, qui sont si peu de chose en comparaison des siennes. Nous l'avons suivie jusqu'à la mort de son Fils, ne la perdons pas de vue maintenant jusqu'à son dernier soupir.

III^e^ POINT.

VERTUS DE MARIE APRÈS LA MORT DE SON DIVIN FILS.

1^re^ SUBDIVISION. — SA DISCRÉTION.

Après la sépulture de son adorable Fils, Marie, s'éloignant du Calvaire, se retira dans la maison du bien-aimé disciple, sans chercher ou désirer ces vaines consolations que le monde prétend donner aux personnes affligées. Elle en trouvait de plus réelles dans les conversions merveilleuses qui suivirent immédiatement la mort du Rédempteur : car à peine son sacrifice fut-il consommé que l'on vit la foule de ceux qui avaient assisté à ce cruel spectacle se frapper la poitrine et reconnaître l'innocence de celui qu'on avait fait mourir comme un scélérat. (*Luc.*, XXIII, 47, 48.) Le troisième jour après sa sépulture, le Sauveur se ressuscite lui-même par sa propre vertu. A qui doit-il d'abord apparaître, sinon à cette Mère si justement chérie, qui, ayant pris la plus vive part à ses douleurs, devait la première participer à la joie de son triomphe sur la mort? Ses yeux si purs n'eurent point de peine à le reconnaître, quoiqu'il fût dans un état bien différent de celui où elle l'avait vu durant le cours de sa vie et de sa passion. Jouissez, heureuse mère, de cette délicieuse société; vous avez bien mérité ce dédommagement, après tant de chagrins amers. Que cette entrevue est délicieuse! que la conversation du Fils et de la Mère a de charmes! Mais admirez encore ici la discrétion de Marie! Elle n'est pas chargée de publier la résurrection de son Fils : elle n'en dira pas une seule parole; elle laissera ce soin à Madeleine et à ceux des apôtres à qui Jésus-Christ en aura donné l'ordre. Elle apprend ainsi aux âmes d'élite que le Seigneur favorise de communications les plus intimes à les tenir cachées dans le sanctuaire de leur cœur, ne les dévoilant que pour la plus grande gloire de Dieu, et seulement au très-petit

nombre de ceux qui sont appelés à juger les merveilles ou discerner la vérité de l'illusion.

2e SUBDIVISION. — SA RÉSIGNATION.

Jésus se montra fréquemment à sa sainte Mère, pendant les quarante jours qu'il passa encore sur la terre. Mais enfin le jour de la douloureuse séparation arrive. Marie et les disciples accompagnent Jésus sur la montagne des Oliviers. Le Sauveur donne à tous ses avis et leur adresse les derniers adieux. Marie reçoit les témoignages de sa vive tendresse. Jésus, levant les mains pour bénir l'assemblée, se sépare de la terre et s'élève majestueusement vers le ciel; dans un instant il a disparu à tous les regards, et deux anges annoncent qu'on ne le reverra plus qu'à la fin du monde, quand il viendra juger les vivants et les morts. Marie a donc perdu ce qu'elle avait de plus cher, sans espérance de le revoir jamais en cette vie. Quand le corps de Jésus fut mis dans le tombeau, elle avait la certitude qu'il ressusciterait et se montrerait à elle; maintenant c'en est fait pour tout le temps de son exil, elle ne retrouvera son fils que dans la céleste patrie. Quel calme, pourtant! quelle résignation admirable! A-t-elle laissé échapper une seule parole de plainte? A-t-elle reproché à son fils de prolonger son bannissement après qu'elle avait si bien mérité la gloire et les récompenses du paradis? Que de mères, à la place de Marie, se fussent arraché les cheveux et meurtri le sein! Quoique tout espoir de revoir son fils ne fût pas perdu pour la mère de Tobie, rien, dit le texte sacré, n'était capable de tarir la source de ses larmes : « Hélas! cher enfant, s'écriait-elle, pourquoi vous avons-nous livré à un si long voyage, vous la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse et la consolation de notre vie? (*Tob.*, x, 4.) » Quoique la perte de Marie soit incomparablement plus grande, elle consent à vivre séparée de son Dieu et de son Fils aussi longtemps qu'il voudra différer son bonheur. Ne murmurons pas quand il plaît au Seigneur d'exiger de nous des sacrifices : jamais ils ne pourront être comparés à ceux de Marie. Souffrons patiemment les épreuves que le ciel nous envoie, les sécheresses, les délaissements, les amertumes intérieures. Le Seigneur ne s'éloigne de nous pour quelques instants que pour nous faire mieux sentir les douceurs de son retour et de ses dons.

3e SUBDIVISION. — SON RECUEILLEMENT.

De la montagne des Oliviers, Marie se rend immédiatement dans la retraite du cénacle, où les disciples doivent être réunis pour se disposer à recevoir les dons du Saint-Esprit. Elle est l'âme de cette sainte assemblée par sa foi vive et sa ferveur plus qu'angélique. On dirait, à voir son recueillement et sa piété, que personne n'a plus besoin qu'elle des grâces célestes; et pourtant les esprits bienheureux envient sa sainteté éminente et sa perfection inexprimable. Mais plus elle est parfaite, plus elle ambitionne de le devenir davantage : elle a faim et soif de la justice; c'est là le caractère des grands amis de Dieu, qui ressentent d'autant plus d'ardeur pour la vertu de jour en jour, qu'ils y ont fait plus de progrès. Au contraire, il n'est point de marque plus certaine du mauvais état d'une âme que la confiance qu'elle a en son propre mérite, ou sa tranquillité dans sa tiédeur et sa négligence.

4e SUBDIVISION. — SON ZÈLE.

Nous ne savons plus rien, d'après les saintes Ecritures, de la vie de Marie jusqu'à l'époque de sa bienheureuse mort. Le disciple bien-aimé, qui ne l'abandonna plus tant qu'elle vécut en ce monde, aurait seul pu nous donner des détails incontestables sur une vie aussi belle et aussi intéressante ; mais on ne peut douter que Marie ne se soit opposée au désir de son fils adoptif. Elle voulait qu'à l'origine de l'Eglise l'univers ne fût occupé que du divin Rédempteur qu'elle avait donné à la terre. Pour elle son désir était d'être, autant que possible, ou ignorée, ou oubliée. Elle savait bien, puisqu'elle l'avait prédit dans son beau cantique, que plus tard toutes les générations futures célébreraient son bonheur et la dédommageraient du silence que l'on aurait pendant quelque temps gardé sur elle : *Beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.*, I, 48.) Jusque-là elle aurait craint de ravir quelque chose à la gloire de son divin Fils, avec lequel elle ne voulait point être confondue, dans une époque surtout où le règne de l'idolâtrie aurait si facilement disposé les esprits à placer la Mère dans le même rang que celui à qui elle avait donné la vie. Grande et salutaire leçon qui doit faire trembler ces esprits vains et téméraires qui, au lieu de rapporter au Seigneur les dons qu'ils en ont reçus, en tirent occasion de s'en élever à son préjudice.

Marie cependant n'était point indifférente à ce qui se passait dans le monde. D'un côté, elle voyait avec douleur la résistance que des esprits orgueilleux et incrédules opposaient au règne de son divin Fils, à qui le Dieu tout-puissant avait donné tout l'univers pour héritage; de l'autre, elle voyait avec une indicible consolation les fruits merveilleux de l'arbre de la croix. Eclairée d'une lumière surnaturelle, elle la communiquait aux apôtres sur une infinité de points qui facilitaient les succès de leur ministère : *Multa ab apostolis per Mariam revelabantur*, disent saint Anselme (*De Excel. Virg.*, c. 7) et le pieux Rupert : *In multis subobscuris arcanis mentes apostolorum illuminavit.* (*De gl. Fil. h.*, l. II.) Elle était pour l'Eglise naissante comme un flambeau de doctrine et une école de la plus haute sagesse : *Ecclesiæ et apostolorum doctricem et sapientissimam magistram.* (Ans., *De Excel. Virg.*, c. 27.) Elle excitait le zèle des prédicateurs de l'Evangile, et leur disait par quelles armes ils devaient attaquer le paganisme, renverser les temples des faux dieux et rendre la toi victorieuse et triomphante.

Ne nous étonnons pas, après cela, des hommages solennels rendus à Marie dans le concile général d'Ephèse (an 431). Saint Cyrille d'Alexandrie, au nom des deux cents évêques qui s'y étaient rendus de toutes les parties du monde, s'écria : « Je vous salue, ô Vierge! c'est par vous que la sainte Trinité est glorifiée dans tout l'univers. *Salve, Virgo, per quam sancta Trinitas in universo mundo glorificatur;* c'est à vous que le ciel est redevable des transports d'allégresse que lui inspirent les conquêtes de l'Evangile : *per quam cœlum exsultat;* c'est par vous que les hommes ont été amenés à la connaissance de la vérité : *per quam universa creatura ad veritatis cognitionem deducta est;* c est par vous que les gentils ont été excités à la pénitence : *per quam gentes adducuntur ad pœnitentiam;* c'est par vous que les apôtres ont prêché le salut aux nations infidèles : *per quam apostoli salutem gentibus vrædicaveruni.* »

Ces beaux sentiments, exprimés dans une assemblée aussi sainte et aussi vénérable, nous indiquent quelle doit être, si nous voulons être enfants de Marie, la source de nos peines et de nos consolations, en même temps qu'ils nous font connaître la part que cette Vierge glorieuse a prise à la conversion du monde.

On peut dire que la prolongation de sa carrière fut un trait signalé de providence pour les apôtres, pour les premiers fidèles et pour nous.

5e SUBDIVISION. — COURONNEMENT DE TANT DE VERTUS.

Cependant, comme un fleuve majestueux, après avoir embelli et fécondé les espaces qu'il a parcourus, vient se perdre dans l'océan où il précipite ses ondes, ainsi Marie, après avoir été l'ornement et l'édification de la terre, arrivait au terme glorieux de sa carrière. Que sa vie avait été merveilleuse ! qu'elle avait été sainte! qu'elle avait été pleine! Elle avait vu les plus grands de tous les mystères s'accomplir ; elle avait conçu, enfanté, nourri le Sauveur des hommes ; elle avait suivi la trace de ses pas, recueilli ses instructions, été témoin de ses prodiges, de ses opprobres, de ses douleurs, de sa mort, de son triomphe. Sa charité, sa piété, sa foi, sa reconnaissance, sa pureté, son humilité, son courage, sa prudence, sa soumission, son zèle, ne s'étaient pas démentis un seul instant. Que dis-je? Chaque jour, chaque heure, chaque minute avaient ajouté de nouveaux degrés à une perfection dont les hommes ne seront jamais capables de comprendre toute l'étendue. Il fallait enfin que le ciel possédât ce trésor qu'il enviait depuis si longtemps à la terre ; il fallait que le désert de cette vie cessât de recueillir les tendres gémissements de cette chaste tourterelle brûlant du désir de sortir de sa prison pour aller se réunir à l'objet de son amour. Amour divin, toi seul, oui, toi seul as pu briser les chaînes de cette illustre captive !

Elle meurt ,ou plutôt elle s'endort d'un paisible sommeil; c'était le seul tribut qu'elle devait à la nature. Mais bientôt après, ce corps sacré qui avait été l'instrument de tant de vertus, ce corps si pur qui ne pouvait un seul instant être sujet à la corruption, se réunit de nouveau à son âme sainte, devenu un ciel animé : *Corpus Mariæ cœlum animatum* (S. Th.), selon la belle expression de saint Thomas, et traversant d'incommensurables espaces, il va occuper dans la céleste patrie le trône de gloire qui lui a été préparé.

Je prolongerais sans fin ce discours s'il me fallait décrire maintenant le triomphe de la Reine du ciel. Finissons donc par les paroles de saint Ambroise : les avis qu'il donne aux vierges chrétiennes sont applicables à tous les enfants de l'Eglise. « Que Marie, dit-il, devienne, dans sa conduite, la règle invariable de la vôtre : » *Sit magistra disciplinæ.* « Oh ! que de vertus différentes brillent dans une seule Vierge ! » *Quantæ in una Virgine virtutum species emicant!* « Quelle joie pour elle de venir à votre rencontre, si vous avez marché sur ses traces ! » *O quantis illa virginibus occurret !* « Avec quel empressement ne tendra-t-elle pas les bras à tous ses imitateurs fidèles pour les conduire au Seigneur ! » *Quantas complexa ad Dominum trahet !*

Puissions-nous, ô la meilleure des mères, être du nombre de ces heureux prédestinés ! C'est la grâce que je vous souhaite, M. F.!

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(S. Liguori.)

PLAN

I^re CONSIDÉRATION.
DE LA FOI DE MARIE.

II^e CONSIDÉRATION.
DE L'ESPÉRANCE DE MARIE.

III^e CONSIDÉRATION.
DE L'AMOUR DE MARIE ENVERS DIEU.

IV^e CONSIDÉRATION.
DE L'ESPRIT D'ORAISON DE MARIE.

TEXTE.

Beata quæ credidisti. (Luc., I, 45.)

Saint Augustin dit que, pour obtenir plus sûrement les faveurs des saints, il faut pratiquer les vertus qui leur ont été les plus chères, et qu'alors ils ne sauraient s'empêcher de prier pour nous. Il en est de même de Marie, et, quand elle a arraché des griffes de Lucifer une âme repentante, il faut que celle-ci tende de tous ses efforts à l'imiter, si elle veut participer à ses grâces et s'enrichir de ses bienfaits, qui sont refusés aux âmes ingrates et infidèles. C'est donc avec raison que Marie appelle bienheureux ceux qui la servent avec ardeur. Quand on aime, dit un proverbe connu, on est semblable, ou du moins on cherche à se rendre semblable à l'objet de son amour. Si donc nous aimons Marie, cherchons à l'imiter, nous dit saint Jérôme, c'est le moyen le plus sûr de l'honorer. Ceux-là, dit Richard de Saint-Laurent, ont droit à s'appeler les vrais fils de Marie, qui tendent à régler leur vie sur la sienne : les fils de Marie sont ses imitateurs. Que le fils cherche donc à imiter sa mère, conclut saint Bernard, s'il désire ses faveurs; car alors, en se voyant honorée de lui comme une mère, elle le traitera comme un fils.

I^RE CONSIDÉRATION.

DE LA FOI DE MARIE.

Si Marie est mère de l'amour et de l'espérance, elle est aussi mère de la foi. « Je suis, dit la sainte Vierge, la Mère de l'amour et de l'espérance. » Aussi saint Irénée dit-il avec raison que le mal causé par l'incrédulité d'Eve, Marie le répara par la foi. Eve, poursuit Tertullien, apporta la mort au monde pour avoir cru, malgré le Seigneur, aux paroles du serpent, et Marie, en croyant à l'ange qui lui annonçait qu'elle deviendrait la mère du Rédempteur sans cesser d'être vierge, sauva le mystère de l'Incarnation. Et Richard, en s'arrêtant à ces paroles de saint Paul : L'homme infidèle a été sanctifié par la femme fidèle, les commente ainsi : Marie est cette femme fidèle dont la foi a sauvé Adam, l'homme infidèle, et toute sa postérité. Vous êtes heureuse d'avoir cru, dit sainte Elisabeth à Marie à cause de sa foi; car les merveilles que le Seigneur vous a annoncées seront accomplies en vous.

A quoi saint Augustin ajoute que Marie fut plus heureuse de croire à Jésus que de devenir sa mère.

Le père Suarez prétend que la foi de Marie fut plus grande que celle de tous les hommes et de tous les anges ensemble. En contemplant son Fils dans la crèche de Bethléem, elle voyait en lui le Créateur du monde. Quand il fuyait devant Hérode, elle n'en croyait pas moins pour cela qu'il fût le Roi des rois. Elle le vit naître, et elle le crut éternel, pauvre et délaissé, et elle le regarda toujours comme le Roi de l'univers; elle le vit couché sur du foin, sans cesser de croire à sa toute-puissance. Il ne parlait pas, et elle le tenait pour la sagesse infinie. Elle l'entendait pleurer, et elle savait qu'il était, au contraire, toute la joie du paradis. Enfin, elle le vit expirer sur la croix, et quand la foi chancelait chez les autres, elle ne cessa pas un seul instant de croire à la divinité de Jésus. La Mère de Jésus était debout auprès de la croix; paroles que saint Antonin explique ainsi : Marie se tenait debout, soutenue par la foi qu'elle avait en la divinité de Jésus-Christ. C'est pour cela, ajoute le même saint, que dans l'office des ténèbres on ne laisse qu'un seul cierge allumé. Saint Léon applique, à ce propos, à Marie le passage suivant des Proverbes : Sa lampe ne sera point éteinte pendant la nuit. Et saint Thomas, commentant ces paroles d'Isaïe : J'ai foulé seul le pressoir, et nul homme des nations n'y est monté avec moi, les interprète ainsi : Le prophète s'est servi du mot *homme* par opposition à la Vierge, en qui la foi ne faillit point. Marie, dit Albert le Grand, posséda la foi dans un degré éminent; et elle croyait toujours, lorsque celle des disciples était ébranlée. C'est par sa foi qu'elle a mérité de devenir le flambeau des fidèles, selon l'expression de saint Méthodius, et selon saint Cyrille d'Alexandrie, la Reine de la foi véritable. C'est à cette foi si vive de Marie que la sainte Eglise attribue l'extirpation de toutes les hérésies. Enfin, saint Thomas de Villeneuve, en expliquant ces paroles de l'Esprit-Saint : Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur! ô mon épouse! par un seul de tes regards! dit que ces regards sont la foi de Marie qui captiva le cœur de Dieu.

Imitez la foi de Marie, nous dit saint Ildefonse. Mais comment imiterons-nous cette foi? La foi est en même temps un don et une vertu : un don de Dieu considéré comme une lumière d'en haut que Dieu nous envoie, et une vertu si l'on s'arrête à la pratique que l'âme en fait. Ainsi, la foi ne doit pas seulement régler nos croyances, mais encore nos œuvres. Et saint Augustin ajoute : Tu dis, je crois; fais ce que tu dis, et c'est là la foi. La foi vive consiste à baser sa vie sur ses croyances. Le juste qui m'appartient, dit le Seigneur, vit de la foi. Telle fut aussi la vie de Marie; elle ne ressembla point à ceux qui vivent sans égard à leur foi, et chez qui, selon saint Jacques, on peut dire que la foi est morte. Diogène cherchait partout un homme; mais Dieu parmi tous les fidèles semble chercher un chrétien. Car, si ceux qui portent ce nom sont nombreux, ceux qui en font les œuvres sont rares; et l'on pourrait leur dire comme Alexandre à un soldat de son armée connu pour sa lâcheté, et qui portait le même nom que lui : Change de nom, ou bien change de conduite. Mais non, dit le père d'Avila, ces gens-là devraient plutôt s'enfermer dans des maisons de fous; car ils savent et ils croient bien qu'une vie réglée donnera seule droit à une éternité de bonheur et qu'une mauvaise vie sera suivie de tourments éternels, et ils donnent, par leur conduite, un démenti continuel à leur croyance. C'est pourquoi saint

Augustin nous exhorte à voir les choses avec des yeux de chrétiens. Du manque de foi, disait sainte Thérèse, naissent tous les péchés. Prions donc la Vierge de nous appliquer les mérites de sa foi et de nous obtenir aussi une foi sans bornes. Marie, augmentez en nous la foi!

IIe CONSIDÉRATION.

DE L'ESPÉRANCE DE MARIE.

De la foi naît l'espérance, et Dieu ne nous illumine des rayons de sa lumière, et il ne nous amène à connaître sa bonté et ses promesses que pour faire germer en nous le désir d'y participer. Marie, ayant donc eu une foi excellente, devait posséder également une vive espérance qui lui fît dire avec David : Tout mon bonheur est de m'attacher à Dieu et de mettre en lui mon espérance. Marie était cette fidèle épouse de l'Esprit-Saint, de laquelle il a été dit : Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, riche de grâces et appuyée sur son bien-aimé? Car le monde ne fut jamais à ses yeux qu'un désert; elle ne s'attacha point aux créatures, elle ne mit point sa confiance en ses propres mérites, et elle se reposa tout entière en l'amour de son Dieu. Elle s'élève du désert, dit Ailgrin, c'est-à-dire du monde qu'elle a tellement abandonné qu'elle lui a retiré toute affection. Elle s'élève appuyée sur son bien-aimé, c'est-à-dire sur la grâce et non sur ses propres mérites.

Marie fit voir combien était profonde sa confiance en Dieu, lorsqu'elle s'aperçut que sa grossesse mystérieuse était devenue pour Joseph un sujet d'inquiétude, et qu'il se disposait à l'abandonner. Il était urgent de révéler le mystère qui s'était accompli; mais elle voulut taire la grâce dont elle était favorisée, et elle aima mieux laisser à Dieu le soin de défendre son innocence et son honneur. Ainsi, dit Corneille de Lapierre en commentant ce passage, Marie ne voulut pas révéler à Joseph son secret, de peur de paraître se prévaloir des grâces qui lui étaient accordées, et elle aima mieux abandonner au Seigneur le soin de protéger son innocence et de sauver son honneur. Elle donna une nouvelle preuve de sa confiance en Dieu, lorsque étant près d'accoucher, elle se vit repousser de l'hôtellerie des pauvres de Bethléem et contrainte de donner le jour à son Fils dans une étable, parce qu'il n'y avait pas de place pour elle dans l'hôtellerie. Elle ne fit pas entendre une plainte; mais elle se reposa en Dieu, persuadée qu'il ne lui manquerait point en sa détresse. La fuite en Egypte, entreprise sans ressources, sans argent, dans un pays inconnu, est encore une preuve de la confiance de Marie en Dieu. Ce qui se passa aux noces de Cana, et mille autres circonstances de sa vie, concourent également à prouver qu'elle avait placé dans le Seigneur une confiance sans bornes. Le vin leur manque, dit-elle à Cana; et Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? mon heure n'est pas encore venue. Cette réponse, qui semblait un refus, n'abattit point Marie; et, pleine de confiance en la bonté divine, elle se tourna vers les époux, et elle leur dit de faire ce que son Fils leur commanderait. En effet, Jésus ordonna de remplir d'eau les amphores, et l'eau fut changée en vin.

Apprenons donc de Marie à nous confier en Dieu pour la grande affaire de notre salut; car, bien qu'elle dépende tout entière de nos œuvres, nous n'en

avons pas moins besoin de la coopération céleste pour obtenir la grâce, et nous ne devons pas moins nous défier de nos propres forces, et dire avec l'Apôtre : Je puis tout en Celui qui fait ma force.

O ma très-sainte Souveraine! les saintes Ecritures vous appellent la mère de l'espérance ; l'Eglise, l'espérance même. Quelle autre espérance chercherai-je hors de vous? Oui, vous êtes après Jésus toute mon espérance, et je veux vous appeler, avec saint Bernard, toute la raison de mon espérance, et vous répéter encore avec saint Bonaventure : O vous qui êtes le salut de ceux qui vous invoquent, sauvez-moi!

IIIe CONSIDÉRATION.

DE L'AMOUR DE MARIE ENVERS DIEU.

Là où règne la pureté, dit saint Anselme, là aussi régnera la charité. Plus un cœur est pur et vide de lui-même, plus il sera ouvert à l'amour de Dieu. C'est parce que Marie était vide d'elle-même qu'elle reçut abondamment les grâces du divin amour et qu'elle s'éleva par lui au-dessus des hommes et des anges, selon la parole de saint Bernard. C'est pourquoi saint François de Sales l'a appelée la Reine de l'amour.

Le Seigneur a dit à l'homme de l'aimer de tout son cœur. Mais, remarque saint Thomas, c'est au ciel et non sur la terre que ce précepte peut recevoir son accomplissement parfait, et nous ne pouvons, sur la terre, le pratiquer qu'en partie. Cependant, reprend ici le bienheureux Albert le Grand, il paraîtrait peu digne de Dieu d'avoir intimé aux hommes un commandement qu'il n'aurait pas été donné à sa Mère même d'accomplir dans toute son étendue. Ou quelqu'un accomplit ce précepte, dit ce pieux auteur, ou personne ne s'y élève : dans le premier cas, il est hors de doute que c'est surtout la bienheureuse Vierge Marie. Telle est aussi la pensée de Richard de Saint-Victor. La mère de notre Emmanuel s'est montrée parfaite dans l'accomplissement de toutes les vertus. Quelle est la créature qui ait répondu mieux qu'elle à ce commandement divin : Tu aimeras Dieu de tout ton cœur? L'amour divin brûla tellement en elle, qu'il excluait toute tache, toute imperfection. L'amour divin, dit saint Bernard, frappa tellement et si profondément l'âme de Marie, qu'il n'y eut pas une seule de ses parties qui n'en ressentît l'atteinte; si bien qu'elle répondit tout d'abord, et dans toute son étendue, au précepte du maître. Ainsi Marie pouvait donc dire : Mon bien-aimé s'est donné tout à moi, et je me suis donnée tout à lui. Ah! s'écrie Richard, les séraphins pouvaient descendre du ciel pour apprendre de Marie à aimer Dieu.

Dieu, qui est l'amour même, est venu sur la terre, dit saint Jérôme, pour allumer dans le cœur des hommes la flamme de son amour; mais nul ne l'a reçu comme le cœur de sa Mère, qui, pur de toute affection terrestre, s'ouvrait tout entier à cette divine ardeur. D'où le cœur de Marie, selon les saints cantiques, devint tout de flamme : Feu intérieur, dit saint Anselme, dont l'éclat était tout entier dans la pratique des vertus. Lors donc que Marie tenait Jésus entre ses bras, on pouvait dire d'elle : C'est le feu qui porte le feu, avec plus de raison qu'Hippocrate ne l'avait dit autrefois à propos d'une femme qui portait du feu. L'aspect de Dieu, dit saint Ildefonse, a embrasé

Marie comme le feu chauffe le fer, de telle sorte que tout sentiment se résume en elle dans l'amour de Dieu. Saint Thomas de Villeneuve trouve un emblème du cœur de Marie dans le buisson ardent de Moïse, qui brûlait sans se consumer. C'est pour cela, ajoute saint Bernard, qu'elle apparut à saint Jean revêtue du soleil. Enfin son amour l'unit si étroitement à Dieu, qu'il est impossible à une créature d'en approcher davantage.

Saint Bonaventure prétend que Marie n'a jamais éprouvé les attaques de l'enfer. Et de même, dit-il, que les mouches s'éloignent d'un feu ardent, ainsi la flamme de la charité qui brûlait dans le cœur de Marie en chassait les démons, qui n'osaient pas même s'approcher d'elle. Et Richard : La Vierge s'est montrée si terrible aux princes des démons, qu'ils n'osaient pas même approcher d'elle; le feu de la charité qui brûlait en elle les éloignait. Marie a révélé à sainte Brigitte qu'elle n'avait point eu, pendant toute sa carrière, d'autre joie, d'autre pensée, d'autre désir que Dieu. Et son âme, sans cesse en contemplation devant le Seigneur, se livrait à des actes d'amour innombrables.

Le sommeil même n'apportait pas d'interruption à l'amour de Marie pour Dieu. Du moins tel avait été le privilége de nos premiers parents, selon saint Augustin. Et les saints auteurs ne font pas difficulté de le reconnaître également à Marie. Telle est l'opinion de Suarez, de Rupert, de saint Bernardin et de saint Ambroise, dans lequel on lit, en parlant de Marie : Que quand son corps reposait, son âme veillait, et la sagesse des nations y joint aussi son témoignage : Son flambeau, dit-elle, ne s'éteindra point pendant la nuit. Ainsi, quand son corps prenait le repos commandé par la nature, dit saint Bernardin, son âme s'élevait librement vers le Seigneur, et elle donnait alors à la contemplation une ardeur dont aucune créature ne s'est montrée susceptible. Elle pouvait donc bien dire avec l'épouse : Je dors, mais mon cœur veille. Elle fut aussi privilégiée en dormant qu'en veillant, ajoute Suarez. Enfin, dit saint Bernardin, tout le temps qu'elle fut sur la terre, elle le passa à aimer Dieu sans interruption. Le même auteur ajoute qu'elle ne fit jamais que ce qu'elle savait être agréable à Dieu, et qu'elle l'aima autant qu'elle crut devoir l'aimer. Elle fut pourvue d'une telle abondance d'amour divin, dit Albert le Grand, qu'aucune créature sur la terre ne la surpassa jamais. Saint Thomas de Villeneuve pense que sa charité la rendit si belle aux yeux de Dieu, que c'est elle seule qui le fit descendre en elle pour se faire homme. Ainsi, s'écrie saint Bernardin, la Vierge a frappé Dieu au cœur, et elle l'a attiré vers elle par sa vertu.

Mais si Marie a tant aimé Dieu, il est hors de doute que la première chose qu'elle exige de ceux qui la servent, c'est qu'ils l'aiment à leur tour de toutes leurs forces. Marie n'a pas de désir plus ardent que de voir se propager l'amour de son bien-aimé, qui est Dieu. Le Novarin se demande pourquoi la sainte Vierge priait les anges avec l'épouse des Cantiques, de faire connaître son amour au Seigneur : Je vous en prie, filles de Jérusalem, si vous rencontrez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour. Dieu ne savait-il donc pas combien elle l'aimait? Mais ce n'était point à Dieu, répond le même auteur, que Marie voulait par là faire connaître son amour, c'était à nous autres hommes, afin d'allumer en nous la flamme dont elle brûlait. Et, comme elle était toute de feu pour le Seigneur, tous ceux qui l'aiment ou qui s'approchent d'elle ne tardent pas à s'enflammer à son exemple. C'est pour cela

que sainte Catherine de Sienne l'appelait : Celle qui porte avec soi le feu de l'amour divin. Si donc nous voulons participer aussi à cette bienheureuse ardeur, unissons-nous à Marie et par nos prières et par notre amour.

O Reine d'amour ! la plus aimable, la plus aimée et la plus aimante de toutes les créatures, comme vous appelait saint François de Sales, ô ma Mère ! daignez faire tomber sur moi une étincelle de ce feu sacré dont vous avez brûlé pour Dieu. Vous avez prié votre Fils pour ces époux à qui le vin manquait : Ah ! Marie refuseriez-vous de prier pour nous, pour nous à qui manque l'amour d'un Dieu que tant de raisons nous font une loi d'aimer ? Dites seulement : L'amour leur manque, et vos paroles nous obtiendront cet amour. Nous ne vous demandons pas d'autre grâce. O Marie ! au nom de l'amour que vous portez à Jésus, exaucez-nous, priez pour nous.

IV^e^ CONSIDÉRATION.

DE L'ESPRIT D'ORAISON DE MARIE.

Marie est de toutes les créatures celle qui ait accompli avec le plus de perfection ce précepte du Sauveur : Il faut prier toujours et ne point se lasser. C'est à elle, dit saint Bonaventure, de nous enseigner par son exemple la nécessité de la persévérance dans l'oraison. Elle posséda après Jésus la vertu de l'oraison dans son plus haut degré possible. D'abord sa prière fut continuelle et persévérante, et elle commença du premier moment de son existence pour ne se terminer qu'avec elle. De là sa retraite dans le temple à l'âge de trois ans, afin de vaquer plus librement à l'oraison ; de là ces veilles pieuses qui la forçaient à se lever la nuit pour aller s'agenouiller devant l'autel, comme elle l'a déclaré elle-même à sainte Elisabeth. Pour méditer sans cesse sur les peines de Jésus, elle visitait souvent, dit saint Odilon, les lieux témoins des souffrances de la Passion. Sa prière fut en outre toute recueillie, libre de distraction et de désordre. Jamais, a dit saint Denis le Chartreux, ni aucune affection désordonnée, ni aucune distraction d'esprit, ne vint détourner Marie unie au Seigneur par l'oraison.

Cet amour ardent de la prière rendait aussi à Marie la solitude si chère, qu'elle s'abstenait même, dit sainte Brigitte, de communiquer avec ses parents. Saint Jérôme, en s'arrêtant à ces paroles d'Isaïe : Une Vierge conçevra et enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuel, explique le mot *virgo* par ceux-ci. « vierge retirée. » Le prophète, dit-il, voulait faire entendre par là le penchant de Marie pour la solitude. Richard prétend que l'ange, en la saluant, lui adressa ces paroles : *Dominus tecum*, à cause de l'amour qu'elle avait pour la prière. Saint Vincent Ferrier pense que la divine Mère ne sortait jamais que pour aller au temple, et qu'alors elle s'y rendait d'un pas grave, les yeux modestement tournés vers la terre. C'est pourquoi, dans sa visite à sainte Elisabeth, elle s'en alla avec hâte, pour apprendre aux vierges, dit saint Ambroise, qu'elles doivent fuir les regards du public. Saint Bernard assure que la propension de Marie à l'oraison et à la solitude lui faisait mettre tous ses soins à éviter la conversation des hommes. C'est pour cela que le Saint-Esprit l'a appelée tourterelle. La tourterelle aime la

solitude, elle est le symbole d'un esprit recueilli. De même Marie vécut toujours dans le monde comme dans un désert.

Philon dit que Dieu ne parle aux âmes que dans la solitude, et Dieu lui-même a dit la même chose par la bouche d'Osée : Je la conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur. O solitude ! s'écrie ici saint Jérôme, c'est à toi seule qu'il appartient d'établir entre Dieu et les hommes ces rapports intimes qui l'unissent à ceux qui l'aiment. Le silence et la solitude, dit saint Bernard, aident l'âme à s'élever par la pensée au dessus de la terre, et à méditer sur les biens du ciel.

O Vierge sainte ! obtenez-nous aussi cet amour de l'oraison et de la solitude qui détachera nos cœurs des liens des créatures, et, nous permettant de les élever à Dieu seul, nous conduira un jour à ce lieu de bonheur et de paix où nous espérons pouvoir vous louer et vous bénir avec Jésus sans interruption pendant toute l'éternité. *Amen.*

MATÉRIAUX.

VERTUS THÉOLOGALES

I. ÉCRITURE.

FOI.

Beata quæ credidisti quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino. (*Luc.*, I, 45.)

Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ.

Sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula. (*Luc.*, I, 54, 55.)

Deficiente vino, dicit mater Jesu ad eum : Vinum non habent. (*Joan.*, II, 3.)

ESPÉRANCE.

Ego mater pulchræ dilectionis, timoris, agnitionis et sanctæ spei. (*Eccli.*, XXIV, 24.)

In me omnis spes vitæ et virtutis. (*Eccli., ibid.*)

CHARITÉ.

Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem. (*Cant.*, II, 4.)

Magnificat anima mea Dominum. (*Luc.*, I, 46.)

Mihi vivere Christus est et mori lucrum... desiderium habens esse cum Christo. (*Philip.*, I, 22, 23.)

AMOUR DE LA PRIÈRE.

Oculi mei semper ad Dominum. (*Ps.*, XV, 8.)

Hi omnes erant perseverantes in oratione unanimiter cum Maria Matre Jesu. (*Act.*, I, 14.)

II. SS. PÈRES.

FOI.

Quod Eva ligavit per incredulitatem, hoc Maria solvit per fidem. (S. Irœn. *Contra hæres.*, l. III, c. 33.)

Quomodo fiet istud. Liquet quod faciendum esse crediderit, quæ, quomodo fieret, interrogavit, unde et meruit audire : *Beata quæ credidisti*, et vera beata quæ Zacharia sacerdote præstantior, cum sacerdos negasset, Virgo correxit errorem. Nec mirum si Dominus redempturus mundum operationem suam inchoavit a matre, ut per quam

salus omnibus parabatur, eadem prima fructum haberet ex pignore; et bene quæsivit, quomodo fieret; legerat enim quia Virgo conciperet, sed non legerat quo modo generaret; tanti namque mandati mysterium non hominis fuit, sed angeli ore promendum; hodie primum auditur et creditur, *Spiritus sanctus superveniet in te.* (S. Ambros., *L. 2 in Luc.*)

Beata quæ credidisti. Vides Mariam non dubitasse, sed credidisse, et ideo fidei fructum consecutam. (*Id.*, *hic.*)

Beatior Maria percipiendo fidem Christi quam concipiendo carnem Christi. (S. Augustin., *L. de Sancta Virginit.*)

Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne gestasset. (*Id.*, *ibid.*)

Fides Mariæ cœlum aperuit cum angelo nuntianti consensit. (*Id.*, *in Serm. 17, de Natali Domini.*)

Fide perspicua Maria. (S. Ildephons., *Serm. 4, de Assumpt.*)

Torcular calcavi solus et de gentibus non est vir mecum. (*Is.*, LXIII, 3.) Non est vir in auxilium, quia tempore passionis eo relicto omnes fugerunt; et dicit signanter (vir) propter beatam Virginem in qua numquam fides defecit. (S. Thom., *in Is.*, c. LXIII.)

ESPÉRANCE.

Mariam interpretari solemus Dominam atque spem. Peperit enim Dominum qui est spes totius mundi, nempe Christum. (S. Epiphan., *in Orat. de Laud. B. V.*)

Accipe quod offerimus, redona quod rogamus, excusa quod timemus, quia tu es spes unica peccatorum; per te speramus delictorum veniam, et in te Beatissima nostrorum est expectatio præmiorum. (S. Augustin., *Serm. 18, de Sanctis.*)

Vere in plenitudine sanctorum detentio virginis Mariæ cui non defuit fides patriarcharum, spes prophetarum, zelus apostolorum, constantia martyrum, sobrietas confessorum, castitas virginum, fecunditas conjugatorum, sed nec ipsa puritas angelorum. (S. Bernard., *in Serm. de Aquæduciu.*)

Cum spes sit certa expectatio futuræ beatitudinis ex gratia et meritis proveniens... beatissima virgo Maria Dei parens, certa se esse gratia plenam, unde et certa de sua beatitudine, quam Virgo sanctissima expectabat, et propter perfectam et abundantem spem dicitur. (*In Eccli.*, 24) : Ego *mater pulchræ dilectionis, timoris, agnitionis, sanctæ spei.* (S. Antoninus, 4 p., tit. 15, c. 17.)

CHARITÉ.

Salve dilectionis Dei Thesaure.(S. Method., *Orat., in Hypap.*)

Magnificat anima mea Dominum. Anima quod amat magnificat et in hoc exultat, idcirco anima Mariæ Deum decentissime magnificavit, et in Deo firmissime exultavit, quia Deum excellentissime amavit. (S. Bonavent., *in Speculo*, c. 4.)

Virgo semper habuit continuum aspectum ad Dei beneplacitum, promptumque consensum, semper gerebat in mente beneplacita divina adimplere. (S. Bernardin., *Serm.* 51.)

In corde ejus amor Spiritus Sancti singulariter ardebat, ideo in carne ejus virtus Spiritus Sancti mirabilia faciebat. (Hugo a S. Viet., *in B. V.*; S. Thom., *Opusc. 8, De Deip., Virt., theologicis.*)

Quæso, si quæ sunt in vobis viscera pietatis, considerate, quo cruciabatur amore, quove desiderio æstimabat hæc Virgo, dum revolveret animo cuncta quæ audierat, quæ viderat, quæ cognoverat. (S. Hieron., *Ep. de Assumpt. B. V. ad Paul. et Eustoch.*)

Christus ab omnibus est amandus ex toto corde, et ex tota anima, atque ex tota virtute; quærendus maxime tamen a Maria cujus et Dominus erat, et filius. (*Id.*, *ibid.*)

Mariam totam incenderat divinus amor, ita ut esset amor continuus et ebrietas perfusi amoris. (*Id.*, *ibid.*)

Quæso vos, o filii, imitamini signaculum fidei vestræ Beatam Mariam, quam velut ignis ferrum Spiritus Sanctus totam decoxit, incanduit et ignivit, ita ut in ea Spiritus Sancti flamma videatur, nec sentiatur nisi tantum ignis amoris Dei. (S. Ildephons., *Serm. 1, de Assumpt. B. V.*)

O Maria inundatio gaudii, vis amoris, torrens voluptatis, totam te operuit, totam obtinuit penitusque inebriavit, et sensisti *quod oculus non vidit, et auris non audivit et in cor hominis non ascendit.* (Rupert, 16, *L. in Cant.*)

Fuit beata Virgo cœlum igneum propterardentissimam charitatem. (S. Bonavent., *Serm.* 1, *de B. V.*)

AMOUR ET EXERCICE DE LA PRIÈRE.

Habebat Maria legis scientiam, et erat sancta, et vaticinia quotidiana meditatione cognoverat. (S. Origen., *Hom.* 6, *in Luc.*)

Tum minus sola videbatur, quam cum sola esset, nam quemadmodum cui tot libri adessent, tot archangeli, tot prophetæ? (S. Ambr., *L.* 2, *de Virg.*)

Revolve, Maria, propheticam lectionem, neque enim te scientia divinorum potest præterire librorum, quæ ipsam plenitudinem paritura es prophetarum, recole in libro Isaiæ prophetæ Virginem, quam legisti, et gaude quia tu esse meruisti. (S. Augustin., *Serm.* 21, *in Natali.*)

Unum profecto scimus quia omnis ejus vita et actio intenta fuit sermoni dominico. (S. Ildephons. *Serm.* 5, *de Assumpt.*)

Cunctis mortalibus longe studiosior fuisti ad contemplandum eum in quem desiderant angeli prospicere, atque apior fuisti. (Rupert, *in Joel*, 2.)

III. TRAITS HISTORIQUES.

SAINTE VÉRONIQUE DE MILAN.

Sainte Véronique de Milan, prévenue dès son enfance d'une tendre dévotion à la sainte Vierge, s'efforçait surtout de lui plaire par l'imitation de ses vertus. Elle sentit, jeune encore, un vif attrait pour la vie religieuse ; mais, née de parents pauvres, elle n'avait point appris à lire; persuadée néanmoins que Dieu l'appelait à cet état, elle prenait sur son repos de la nuit pour s'instruire, le jour elle s'occupait à des travaux manuels : elle réussit sans le secours d'aucun maître. Un jour que la lenteur de ses progrès l'avait jetée dans une grande inquiétude, la sainte Vierge voulut bien la consoler : « Bannissez toute inquiétude, lui dit-elle ; il suffit que vous connaissiez trois choses : la première, c'est la pureté du cœur, qui consiste à aimer Dieu par-dessus tout, à n'aimer les créatures que pour lui ; la seconde, c'est de ne point s'impatienter des défauts du prochain, mais de le supporter avec patience et de prier Dieu pour lui. La troisième est d'avoir chaque jour un temps marqué pour méditer sur la Passion de Jésus-Christ. » Ces consolantes paroles ranimèrent le courage de Véronique. Elle s'appliqua plus ardemment encore à la prière, à l'étude et surtout à la pratique de ces vertus que la sainte Vierge lui avait spécialement recommandées. Elle entra chez les Augustines de Sainte-Marthe de Milan, où elle se distingua par sa ferveur dans tous les exercices : la volonté de ses supérieures était l'unique règle de sa conduite. Elle prévenait ses compagnes par mille manières obligeantes, se regardant comme la dernière d'entre elles. Sa soumission à leur égard était si entière, qu'on eût dit qu'elle n'avait point de volonté propre. Aussitôt après sa mort, arrivée en 1497, Dieu manifesta sa sainteté par plusieurs miracles. Profitons, comme sainte Véronique, des leçons de notre divine Mère, et un jour Marie nous introduira dans les tabernacles éternels.

CONFIANCE EN MARIE.

La vénérable mère Alix de Clerc, première mère de l'ordre de Notre-Dame, voulant exciter une religieuse à la confiance en la sainte Vierge, lui rapporta confidemment une faveur singulière qu'elle en avait reçue. Elle lui dit qu'en l'an 1629, étant à Saint-Nicolas pour mettre la clôture à son monastère, elle tomba malade d'une fièvre continue très-violente, et que, dans l'extrémité de son mal, il plut à Dieu de l'éprouver encore par un surcroît de tentations les plus désolantes, et cela à tel point qu'elle ne savait plus ce qu'elle devait faire. Dans cette extrémité, elle se souvint de recourir à sa sainte et puissante protectrice, la sainte Mère de Dieu, la priant et la conjurant de toute son âme

de la secourir dans un besoin si pressant. A l'heure même, cette Mère de consolation lui apparut dans l'infirmerie, tout près de son lit. Elle était comme dans une nuée, avec une majesté admirable et toute brillante de lumière. Elle s'approcha de la malade, qui resta entièrement délivrée de son affligeante tentation, et n'en fut plus du tout obsédée durant cette maladie. (*Relation de la mère Alix.*)

LA SŒUR MELCTHILDE DU SAINT-SACREMENT.

Saint Bernard disait en entrant dans l'église : « Restez à la porte, pensées étrangères; pensées d'affaires, restez à la porte; je vais m'entretenir avec le Roi des rois.

La vénérable mère Catherine de Bar, appelée Melcthilde du Saint-Sacrement, fondatrice de l'Adoration perpétuelle, rapporte qu'à Beugers, la communauté étant désolée par une épidémie, elle se trouva tellement affligée qu'elle était sur le point de se désespérer. Les secours spirituels et temporels lui manquèrent à la fois. A peine si, le dimanche, elle pouvait entendre une messe. Désolation intérieure, sécheresse, ennui, crainte, dégoût, tout se réunissait pour l'accabler, et nul appui, nul soutien, pas même un confesseur à qui elle aurait pu confier ses peines. Près de tomber dans l'abattement, elle eut recours à Marie, consolatrice des affligés : « O Marie ! lui dit-elle, ô sainte Vierge ! m'avez-vous conduite en ce lieu pour me laisser périr ! Je ne connais pas mes devoirs ; je n'ai personne pour m'en instruire ; je suis seule, livrée à moi-même. O Marie ! voulez-vous aussi m'abandonner ? » Cette prière fut aussitôt exaucée, ses peines se dissipèrent promptement, le calme et la tranquillité lui revinrent pleinement; la sainte Vierge elle-même se rendit sa maîtresse. « C'est à la sainte Vierge, aimait-elle à répéter, que je dois tout ce que je suis. » Ces mêmes consolations, elle les éprouva, une seconde fois, dans un autre monastère, celui de Rambervilliers.

(*Vie de la sœur Melcthilde.*)

IV. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

FOI.

La foi de Marie fut la porte par laquelle Jésus notre réparateur vint au monde. (S. Anselm., *in* c. 10 *Luc.*)

Pendant la Passion de son divin Fils la bienheureuse Vierge, tandis que les apôtres l'abandonnaient, marcha continuellement à sa suite et demeura au pied de la croix jusqu'à la fin. Aussi a-t-elle mérité tous les éloges pour sa foi, et est-ce à juste titre que nous l'appelons la Mère des croyants. (Abulens., *in Paradoxo*, II, c., 13, *de fide Deiparæ.*)

La foi de l'Eglise demeura dans la Vierge pendant le temps de la Passion. Chacun hésitait; mais celle qui avait conçu par la foi demeurait toujours constante dans la foi. (S. Bernard., *Serm. super* Missus est.)

Si notre divine Mère est bienheureuse d'avoir cru, soyons assurés que l'imitation de sa foi nous fera participer à son bonheur. (La R. Mère de Blémur, *Triple couronne du P. Poiré*, c. XI.)

Qui entendit jamais la parole de Dieu avec une foi plus vive, et la mit plus fidèlement en pratique que la Mère de Jésus-Christ ? (Le R. P. Binet, *Souver. perfections de la sainte Vierge.*)

ESPÉRANCE.

L'espérance ou la confiance dans laquelle saint Augustin, après saint Paul, met la béatitude de cette vie, a été dans la très-sainte Vierge *très-grande et très-ferme. Très-grande,* car elle a mis tout son espoir et tout son refuge en haut; *très-ferme,* car elle a été inébranlable dans les épreuves les plus cruelles de sa vie. (Le R. P. Poiré, *la Triple couronne.*)

Au sentiment de quelques auteurs, Marie, qui avait persévéré avec autant de force et d'amour sur le Calvaire, au pied de la croix de son divin Fils, ne se trouva point avec les femmes pieuses qui allèrent au sépulcre pour embaumer son corps sacré; elle était très-certaine de sa résurrection, elle savait qu'il n'é-

tait plus dans ce lieu de mort, mais elle avait la ferme espérance de le voir bientôt plein de vie. (*Id., ibid.*)

Marie, par ses paroles et son exemple, relevait le courage et l'espérance des apôtres et des premiers disciples durant les persécutions des Juifs. Elle vérifiait dès lors le beau nom qui lui a été donné de Mère de la sainte espérance. (La R. Mère de Blémur, *Correct. de la Triple couronne.*)

CHARITÉ.

L'amour de la sainte Vierge pour son divin Fils surpassa toutes les affections qui peuvent exister sur la terre parmi les créatures. (S. Anselm., *de Excellent., B. Virg.*, c. 4.)

Le cœur de Marie était embrasé des feux de la double charité : il se portait vers Dieu par une intention pure, il se tournait vers le prochain par l'exercice des bonnes œuvres. (S. P. Dam., *Serm.* 3, *de Nat., B. V.*)

Le cœur de Marie fut le temple de la charité. (Albert. Magn., *in L.* 3, *Reg.*)

La bienheureuse Vierge jouissait de plus d'intimité auprès de Dieu que les anges eux-mêmes; c'est pour cela que Gabriel lui dit: *le Seigneur est avec vous;* voulant dire : je vous vénère parce que vous êtes plus unie à Dieu que moi, car il est avec vous. (S. Thom., *Opusc.* 8.)

On ne pourra jamais exposer les sentiments de l'amour divin qui consumaient le cœur de la bienheureuse Vierge. (S. Laur. Justin., *Serm. in Assumpt.*)

L'amour de Dieu transperçait le cœur de Marie comme une flèche enflammée. (S. Bernard., *Serm.* 29, *in Cant.*)

Dieu étant charité, la sainte Vierge et d'autant plus embrasée du feu de la charité qu'elle approcha davantage de la divinité. (Rich. a S. Laurent., *De Laud., B. V.*, 4.)

AMOUR ET EXERCICE DE LA PRIÈRE.

La bienheureuse Vierge Marie était continuellement appliquée à la contemplation. Elle lisait les passages des Ecritures qui se rapportaient au mystère ineffable de l'Incarnation; elle méditait les prophéties qui annonçaient la venue de son divin Fils ; celle de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda* (*Gen.*, XLIX) ; celle de Moïse : *Prophetam suscitabit Deus de fratribus* (*Deut.*) ; celle de Balaam : *Orietur stella ex Jacob* (*Num.*, XXIV) ; celle d'Isaïe : *Ecce virgo concipiet* (*Is.*, VII); celle de David : *Egredietur virgo de radice Jesse* (*Ps.*, LXXXVI). (S. Ildephons., *Serm.* 5, *de Assumpt.*)

Nous lisons ces paroles dans les Actes des apôtres : « Tous persévéraient unanimement dans la prière avec les saintes femmes et Marie Mère de Jésus. » (*Act.*, I.)

En vaquant ainsi à l'oraison, la très-sainte Vierge a voulu nous donner un exemple que nous devons suivre. (S. Bonavent., *in Spec.*, c. 4.)

Marie, notre Mère, priait non-seulement de bouche, mais de tout son cœur; car il a été dit d'elle : *Maria conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo.* (*Luc.*, II, *id., ibid.*)

Marie occupait continuellement son esprit à la méditation, sa langue à la prière et ses mains aux bonnes œuvres. (*Id., ibid.*)

Le sommeil est pour nous un tombeau où est ensevelie notre raison, notre libre arbitre et par conséquent la faculté de mériter; je ne crois pas qu'il en ait été ainsi de Marie ; son âme en ce moment tendait vers Dieu et sa contemplation était encore plus parfaite que la nôtre dans la veille : *Ego dormio et cor meum vigilat.* (*Cant.*, V, 2, S. Bernardin., *Serm.* 51.)

La vie de la bienheureuse Vierge Marie fut éminemment contemplative. Elle éloignait d'elle tout bruit extérieur, toute préoccupation vaine, ne vaquant qu'à l'oraison, priant pour l'Eglise, s'appliquant à la pratique parfaite de toutes les vertus. (Dyon. Carthus., *in Cant.*, c. 5.)

V. COMPARAISONS.

FOI.

1. Vous dites que ma Mère est bienheureuse, dit Jésus; je l'avoue ; *mais plus heureux encore est celui qui entend la parole de Dieu avec foi et qui la met en pratique.* (*Luc.*, II, 28.)

2. La foi de Marie, toujours jointe à

l'humilité, est comparée à un grain de senevé, si petit et si humble, et devenant si fort et si grand. (Hugo a S. Vict., *in Cant.* 5.)

3. La foi des saints est la connaissance de Dieu; mais la foi particulière de la sainte Vierge est le propre Verbe de Dieu. (Le R. P. d'Argentan, *Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge*, t. II, c. 22.)

4. De même que les saints patriarches méritèrent par leur foi les bénédictions du Très-Haut (*Hebr.*, XI), de même Marie mérita, à cause de sa foi, d'être proclamée bienheureuse : *Beata quæ credidisti.*

5. Si Abraham est loué par l'Apôtre pour avoir cru contre toute espérance (*Rom.*, IV), quels éloges ne mérite pas la foi de Marie, qui crut aussitôt aux paroles de l'ange, bien autrement merveilleuses que celles dites à Abraham! (Hugo a S. Vict., *in Cant.*, 5.)

ESPÉRANCE.

1. Si l'espérance monte à l'égal de la connaissance que nous avons de la puissance et de la fidélité de Dieu, en qui a-t-elle été plus grande qu'en Marie, qui avait de Dieu une connaissance si sublime! (Le R. P. Poiré, *Triple couronne.*)

2. Si la hauteur de l'espérance dépend de la solidité de la foi, que n'a-t-elle pas dû être dans Marie, dont la foi fut aussi à son comble! *Beata quæ credidisti.* (*Id.*, *ibid.*)

3. Si, lorsqu'une âme, se défiant entièrement de soi-même et s'abîmant plus avant dans la considération de son néant, est mieux disposée à se confier en Dieu et à se jeter dans le sein de son amoureuse Providence, qui jamais eut plus de connaissance de soi-même et se défia plus de ses forces que la Mère de l'humilité? (*Id.*, *ibid.*)

CHARITÉ.

1. Moïse jouissait de la faveur de converser familièrement avec Dieu ; S. Paul fut ravi en extase jusqu'au troisième ciel ; de même la bienheureuse Vierge Marie, dans les élans de l'amour divin, fut souvent favorisée de ravissements célestes. (Dion. Carth., l. I, *Sent. Dist.* 16.)

2. Si l'amour des mères pour leurs enfants est si grand qu'il surpasse tout autre sentiment, quel n'a pas dû être celui de Marie pour son divin Fils! (S. Thom. Villan., *Conc. de Nat. B. V.*)

3. De même que le fer jeté au brasier s'identifie avec le feu, de même l'amour de Marie pour son divin Fils absorbait tous les sentiments de son âme. (S. Bernardin., de Busto, *in Mariali, p.* 4.)

4. L'amour divin dont le cœur de Marie était embrasé était semblable à un charbon ardent qui brûle, d'autant plus qu'elle le serre, la main qui l'a saisi. (S. Bonavent., *Serm.* 1, *de B. V.*)

5. De même que le soleil en passant à travers le verre enflamme certaines matières, de même la bienheureuse Vierge Marie embrase de l'amour divin les cœurs qui lui sont dévots. (S. Bernardin., de Busto, *in Mariali, p.* 9.)

AMOUR ET EXERCICE DE LA PRIÈRE.

1. Si Marie la pécheresse, à laquelle le Sauveur fit grâce, était attentive à entendre les paroles de salut qui sortaient de sa bouche, combien a dû être plus recueillie et plus attentive auprès de Jésus Christ, Celle qui fut toujours sainte et pure, Celle qui était la Mère de Jésus-Christ! (S. Ildephons., *Serm.* 5, *de Assumpt.*).

2. Si Marie priait avec tant de piété, lorsqu'elle était sur la terre, avec les apôtres et les fidèles de la primitive Eglise : *Erant perseverantes in oratione cum Matre Jesu* (*Act.*, I), comment ne prierait-elle pas avec tendresse pour nous dans le ciel. (S. Bonavent., *in Speculo*, c., 4.)

3. Plusieurs saints ont eu le bonheur, lorsqu'ils montaient au saint autel, de se voir environnés des anges et d'être aidés de ces esprits célestes dans la célébration des redoutables mystères. Jésus-Christ a daigné souvent apparaître à sainte Catherine de Sienne, pour l'aider à reciter l'office divin. Mais quelles méditations faisait la très-sainte Vierge quand elle contemplait des yeux de l'âme le Dieu invisible, et que des yeux du corps elle se voyait couronnée d'anges

tandis qu'elle offrait au Roi des anges le sacrifice de sa prière et de ses adorations plus que séraphiques !

4. Moïse vit l'essence de Dieu, selon l'opinion de plusieurs savants auteurs; saint Paul fut ravi jusqu'au troisième ciel, où il entendit des paroles que la bouche de l'homme ne saurait prononcer ; saint Jean fut élevé encore plus haut, et pénétrant jusque dans le cœur de Dieu, il apprit le mystère de la Trinité incompréhensible et découvrit les grandeurs de la Divinité; saint Ignace demeura huit jours entiers ravi en une extase où il vit d'ineffables mystères. Pourrions-nous croire que le Dieu dont la bonté égale la puissance refusa à sa Mère ce qu'il accorda à ses serviteurs ?

5. Saint Ephrem poussait des cris dans les déserts, en mettant la main sur son cœur prêt à éclater; saint François Xavier ouvrait son sein et son cœur pour tempérer l'ardeur brûlante dont il était consumé, et s'écriait : C'est assez, Seigneur, c'est assez; un homme mortel n'est point capable de recevoir tant de lumières et de goûter tant de douceurs. Que ne devaient donc pas être les divins transports de l'âme de Marie, qui reçut à elle seule plus de faveurs que tous les saints de la cour céleste !

6. Les saints n'arrivèrent qu'à baiser les pieds ou peut-être les mains de Dieu, mais la Reine du ciel demande filialement et de prime abord un baiser de sa bouche. Que je lui parle tête à tête, que je mette mon cœur dans son cœur, ou le sien dans le mien ; que je pénètre dans le sanctuaire le plus secret de ses grandeurs, que nulle créature ne m'occupe, que nulle image terrestre ne m'arrête, qu'il n'y ait que Dieu et moi témoins de nos divines conférences. Lui à moi et moi à lui, et c'est assez. (Le R. P. Binet, *Perfections de la sainte Vierge.*)

VI. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR PRATIQUER LES VERTUS DE MARIE.

1° L'assurance de sa protection. En pratiquant les vertus qui ont été chères à la sainte Vierge on obtiendra ses faveurs et son appui. 2° Le bonheur de cette vie. La vertu seule fait le bonheur ici-bas. 3° Le gage du salut. Celui qui pratique toute vertu arrivera infailliblement à la vie éternelle.

MANIÈRE DE PRATIQUER CES VERTUS.

1° Avec une sainte ardeur; 2° avec confiance en la protection de Marie; 3° avec persévérance.

VII. EMBLÈMES.

VERTUS EN GÉNÉRAL.

Pratum hortus. Hortus Patris, et pratum totius fragrantiæ Sancti Spiritus. (Chrysippus, *Orat. de Deipara.*)

Hortus deliciarum in quo consita sunt universa florum genera et odoramenta virtutum. (Sophron., *Hom. de Assumpt.*; Philipp. Abb, *L. in Cant.*; Eckbertus, *in Deprecat. ad B. V.*; Honorius, c., 4, *Sigilli S. Mariæ*; Adam. de S. Victore, *in Prosa de Purific., B. V.*)

Paradisus. Emissiones tuæ paradisus malorum punicorum cum pomorum fructibus Cypri, cum nardo, nardus et crocus, fistula et cinnamomum cum universis lignis Libani, myrrha et aloes cum omnibus primis unguentis. Fons hortorum, puteus aquarum viventium quæ fluunt impetu de Libano. (*Cant.*)

S. Epiphane (*Serm. de Laud. V.*), Hesychius (*Orat. de Deip.*), S. Jérôme (*L. 2, cont. Jovin.*), l'abbé Rupert (*L. 4, in Cant.*), Honorius (*in Cant.*), Alanus (*in Cant.*), surnommé en son temps le docteur universel ; le docte Guillaume le Petit, le B. Amédée de Lausanne (*Hom. 7*) et une foule d'autres, après l'Epoux des Cantiques (c., 4), comparent Marie, la Reine des vertus, à un beau et riche parterre. Ne pouvant citer tous ces auteurs, nous nous bornerons à ce passage de Sophronius :

« Nous pouvons, à très juste raison, appeler Marie la Reine des vertus, le Jardin de plaisance où se rencontrent toutes sortes de fleurs et les plus agréables plantes emblèmes de ses vertus. » (*Serm. de Assumpt.*)

Parcourez ce Jardin de l'Époux. Quel plaisir d'y voir les roses blanches et vermeilles, mêlées pour marquer l'accord de la fécondité et de la virginité qui était en Marie! Quelle satisfaction d'y contempler l'œillet de sa charité, le lis de son innocence, la violette de son humilité et de sa douceur, le souci de son oraison, la tulipe de sa résignation, et pour parler avec le céleste jardinier (*Cant.*, IV), le cyprès de sa pureté, le nard de son amour, le safran de sa céleste sagesse, le calame aromatique de son humilité, le cinnamome de sa contemplation, la myrrhe de sa mortification, l'aloès de l'intégrité de sa vie et de ses bons exemples, en un mot, toutes les fleurs des vertus angéliques qui croissaient en toute saison dans ce lieu délicieux à la faveur des douceurs du Ciel. (Alcuinus, *in Cant.*)

La riche corbeille de fleurs de Marie se compose de la lavande de l'humilité, de la violette de la modestie, du souci de la patience, du safran de la mortification, de l'héliotrope de la prière, du cinnamome de la contemplation. Elle est elle-même un Eden délicieux d'où s'exhalent les parfums de l'aloès, du baume, du calame aromatique, de l'encens d'Arabie et de toutes les plantes odoriférantes. Mais je ne puis tout nommer et, pour clore cette rapide énumération, je ne ferai plus que vous indiquer le roi et la reine des fleurs, qui appartiennent plus spécialement à notre Mère; toutes les fois que vous verrez une rose étinceler aux feux du soleil, ou un lis ouvrir son calice éclatant de blancheur à la rosée du matin, dites-vous : Oh! voilà la charité de la vraie Rose de Jéricho, voilà la candeur du vrai Lis des vallées. (M. l'abbé le Blastier, *Mois de Marie de N. D. des Victoires*, 2 mai.)

ESPÉRANCE.

ANCHORA. Confugimus ad tenendam propositam spem quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam. (*Hebr.*, VI, 19.)

Animas nostras ad spem tuam, o Domina Dei Genitrix, non secus ac ad firmissimam quamdam anchoram alligamus. (S. J. Damasc., *Orat.* 1, *de Dormit. B. Virg.*)

CHARITÉ.

FORNAX. Tunc hi tres quasi et uno ore laudabant et glorificabant, et benedicebant Deum in fornace. (*Daniel*, III, 51.)

Quid? an non, te, Maria, fornax illa designavit quæ ignem simul et refrigerantem et inflammantem ostendebat, divinique illius ignis in te habitantis typum gerebat? (S. J. Damasc., *Orat. de Dormit. B. V.*)

PRIÈRE.

THURIBULUM AUREUM. Thuribulum aureum, Maria. (S. Ephrem, *de Laud. Virg.*)

ALTARE THYMIAMATIS. Quemadmodum altare illud de lignis Setim auro purissimo convestitum, et corona aureola circumdatum erat cornibus insignitum, in quo suavissimi odoris thymiama mane et vesperi adolebatur; ita sanctissima Virgo mystice his omnibus erat instructa, quatuor cornibus ad dæmones hostes sævissimo in quatuor mundi partibus suis precibus et orationibus ventilandos ornata. (R. P. Spinellus, *in Throno*, c., 31.)

VIII. FIGURES.

FOI.

SARA. Fide et ipsa Sara sterilis virtutem in conceptionem seminis accepit, etiam præter tempus ætatis; quoniam fidelem credidit esse eum qui repromiserat. (*Hebr.*, XI, 11.)

ABRAHAM. Pater omnium credentium. (*Rom.*, IV, 11.)

Quod præ omnibus apostolis passionis dominicæ tempore firmiter in Maria, sine ulla scrupulosa hæsitatione permanserit, ideo quantum ad istam fidem Domina nostra singularibus laudibus titulatur, solaque præconiis miris attollitur et ponitur tanquam *caput* omnium credentium. (Abulensis, *Paradox.*, I, c. 31.)

ESPÉRANCE.

ABRAHAM. In repromissione etiam Dei

non hæsitavit diffidentia, sed confortatus est fide, dans gloriam Deo; plenissime sciens quia quæcumque promisit, potens est et facere. Ideo et reputatum est illi ad justitiam. (*Rom.*, IV, 20, 21.)

CHARITÉ.

CANDELABRUM AUREUM. Maria significatur per candelabrum aureum septem lucernis ardentibus instructum. (*Exod.*, XXV, 31, 40.)

AURUM MUNDUM. Maria significatur per aurum mundissimum quo arca intus et foris erat deaurata. (*Id.*, XXV, 24.)

AURUM FULVUM. Maria significatur per aurum fulvum nimis throni Salomonis eburnei. (III, *Reg.*, X, 18.) (R. P. Spinellus, *in Throno Deiparæ*; Ginther, *in Matre amoris, consid.* 66, n. 3.)

JUDITH. In superioribus domus suæ fecit sibi secretum cubiculum, in quo cum puellis suis clausa morabatur; et habens super lumbos suos cilicium, jejunabat omnibus diebus vitæ suæ. (*Judith.*, VIII, 6.)

Virgo Mater Dei, post Filii sui ascensionem in monte Sion, simile secretum sibi elegit cubiculum, in quo in assidua meditatione, jejunio, corporis mortificatione, silentii studio, castitate plusquam angelica, ac præsertim in ferventissima oratione Deo suo pro viribus servire satagebat, unde Dionysius Carthusianus :

Sanctissima Virgo contemplatissimam vitam duxit, et ab exteriori tumultu, omni inordinato strepitu et cura superflua atque inquietudine culpæ penitus abstinens, et sospita vigilantissima mente Deo vacavit, pro Ecclesia exoravit, actibusque virtutum termino excellentiæ perfectissimis jugiter fuit intenta. Denique in somno corporali cor ejus pervigil fuit; et ex assidua assuefactione perfecta insistendi divinis, exardentissima et exercitatissima charitate, ex splendidissima et exuberantissima sapientia sibi infusa, et contemplatione in vigiliis, pene aut prorsus continue, etiam tempore somni, vigili corde fuit, Deo conjuncta, et pro commissa sibi Ecclesia vigilare non cessat. (Dion. Carthus., *in Cant.*, VI, 3.)

ANNA PROPHETISSA. Anna prophetissa ... non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus serviens nocte ac die. (*Luc.*, II, 36, 37.)

Et si Anna illa prophetissa non discedebat de templo, jejuniis et obsecrationibus, Deo serviens die ac nocte, quanto magis in sanctissima Dei Genitrice admirari possumus orationis sedulitatem, mentis fervorem et animi assiduo ad Deum ascendentis intentionem? (Ginther, *in Matre amoris et doloris, consid.* 56, n. 2.)

25 MAI.

VERTUS DE LA Ste VIERGE

VERTUS CHRÉTIENNES.

(Sermon par M. l'abbé C. Martin.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° 1. — PLAN

Ier POINT. — Amour de Marie pour la pauvreté.

IIe POINT. — Humilité de Marie.

IIIe POINT. — Pureté de Marie.

IVe POINT. — Amour de Marie pour Dieu.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. Saints Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Motifs et moyens.
VII. Emblèmes.
VIII. Figures.

TEXTE.

Invenisti gratiam apud Deum.
(Luc., I, 30.)

Gardons-nous de croire, M. F., que son titre de Mère de Dieu, que ses relations avec l'adorable Trinité, soient la seule cause de la prédestination de Marie. Sans doute il n'eût point été dans l'ordre que celle qui devait donner au monde le Messie ne fût point un jour associée à son triomphe et à son bonheur. Toutefois ce n'est point à cause de ces sublimes prérogatives que la bienheureuse Vierge est glorifiée, mais plutôt, dit saint Augustin, parce qu'elle a été fidèle et soumise aux volontés de Dieu, parce qu'elle a été humble, pure, sainte; qu'en un mot elle a été le modèle de toutes les vertus : *Hoc in ea magnificavit Dominus quia fecit voluntatem Patris, non quia caro carnem genuit.*

Parmi tant de vertus qu'a pratiquées Marie, nous nous appliquerons dans cette instruction à en exposer quelques-unes, celles qu'elle semble aimer avec plus de prédilection. Suivons avec intérêt ce développement, M. F. Si ce sont ses vertus qui ont mérité à Marie sa riche couronne, ce ne sera aussi qu'aux nôtres que sera accordée la récompense céleste. En marchant sur les pas de ce parfait modèle, efforçons-nous particulièrement de l'imiter.

Ier POINT.

AMOUR DE MARIE POUR LA PAUVRETÉ.

Marie sera dans tous les âges l'admiration des hommes pour ses rares vertus. Quoique née pure et sans tache, le Seigneur ne la trouva point assez pure pour lui plaire; il voulut qu'elle fût pauvre, humble, chaste, pleine d'amour pour son Dieu; il voulut qu'elle fût un modèle que toutes les générations eussent à imiter.

Issue de sang royal, ne semble-t-il pas d'abord qu'elle eût dû avoir droit à de grands honneurs, à d'immenses richesses, qu'elle eût dû habiter un palais somptueux avec une suite nombreuse, être vêtue d'or, de pourpre, et se promener en triomphe dans Jérusalem, comme les princesses de la maison de David? Rien de toutes ces vaines pompes pour la servante du Seigneur; la pauvreté est l'apanage de la plus grande partie des hommes.

Mais que les privations, l'obscurité, les souffrances sont difficiles à supporter! Il fallait donc à l'homme abattu, découragé, épuisé par le besoin, un grand exemple de misère pour lui apprendre à braver l'indigence et les maux cruels qui la suivent. Une femme fut destinée à cette haute mission pour l'humanité.

Suivez sa vie; ses ancêtres sont illustres : c'est David, c'est Salomon, ce sont leurs successeurs qui ont régné pendant une longue suite de siècles sur la maison de Juda; leur nom est écrit dans l'histoire; ils ont fait des guerres avec les rois d'Assyrie, de Perse et d'Egypte, et leur célébrité les a fait connaître dans l'univers entier.

Marie est la fille de ces rois; mais durant sa vie son nom est à peine connu; tout ce que l'on dit d'elle, c'est qu'elle est l'épouse du charpentier Joseph et qu'elle a un fils nommé Jésus.

Ses aïeux avaient des palais; pour elle, elle est si pauvre qu'elle va naître sur les montagnes sauvages de Galaad; que pour vivre elle est condamnée comme nous au travail de ses mains. Quand elle sera unie à Joseph, elle habitera dans une humble grotte; et quand l'heure sera venue de donner naissance au Sauveur du monde, elle ne trouvera à Bethléem qu'une masure ouverte à tous les vents, n'ayant point d'or pour loger dans une hôtellerie et y déposer son premier-né.

Oh! comme elle supporte sans se plaindre les rigueurs de son indigence! Elle sait que toute la terre est au Seigneur, mais elle ne lui en demande point en héritage. L'héritage qu'elle veut, c'est celui du ciel, que l'on possède éternellement, c'est l'amour de Jésus, son divin Fils, c'est la bénédiction du Père céleste.

Ainsi a vécu Marie, notre Mère, pauvre et obscure, humble et inconnue au milieu des enfants de Jacob. Cependant elle était fille de rois, elle était mère de Jésus le Sauveur du monde, elle était mère d'un Dieu.

Nous qui vivons si souvent dans les privations de l'indigence, sous un climat âpre et dur, condamnés à manger notre pain à la sueur de nos fronts, sommes-nous forts comme Marie dans nos peines, savons-nous comme elle être au-dessus de nos besoins? Bénissons-nous Dieu d'une condition com-

mune, quelquefois bien dure, mais si sublime, si méritoire aux yeux du Seigneur?

Ah! qu'il en est bien autrement! que nos plaintes sont fréquentes, que nos murmures coupables envers le ciel sont multipliés! Et cependant quel sera l'effet de ces vaines plaintes? elles ne rendront pas meilleur notre état; loin d'écarter nos maux, elles les aggraveront en appelant sur nous la colère du Dieu tout-puissant.

Heureuse l'âme chrétienne qui, comme Marie, dédaigne les vaines choses de la terre, méprise les richesses et les biens trompeurs de ce bas monde, pour ne s'occuper que des biens célestes! Heureuse l'âme sainte qui se console de ses maux par la perspective d'un heureux avenir et par les sentiments d'un amour ardent pour son Dieu.

IIe POINT.

HUMILITÉ DE MARIE.

En disant que Marie a été pauvre avec joie, c'est dire combien elle fut humble; qu'il me suffise d'ajouter que l'Evangile et la Tradition nous la représentent comme le plus sublime modèle d'humilité.

Dans les Ecritures il n'est fait mention d'elle qu'en quelques rares circonstances, Dieu voulant nous faire voir par là que la vie de ses plus grands saints doit être une vie cachée; que leurs joies, leurs consolations et leurs espérances ne doivent venir que du ciel; qu'ils doivent vivre sur la terre comme dans une société d'anges, loin des faiblesses et des crimes qu'occasionne le contact des hommes.

Dans ce que l'Evangile dit de notre Mère, nous voyons une femme douce, modeste, humble, vivant sans faste, agissant sans ostentation. Elle sait qu'elle est fille de rois puissants, mais elle n'imite que les vertus de ces rois et dédaigne leurs richesses, leurs palais, leur luxe et toutes les folles somptuosités des cours.

Un messager céleste vient un jour à elle pour lui annoncer qu'elle sera Mère de Dieu. Elle n'ose croire à ce prodige; elle hésite; elle est pleine d'étonnement tant elle s'en croit indigne.

Aux noces de Cana, elle prend part au miracle de son Fils, l'eau est changée en vin. Aussitôt les convives sont dans la plus vive allégresse; mais Marie ne recueille aucun hommage de reconnaissance pour ce bienfait, son nom n'est pas même prononcé au milieu de la joie du banquet nuptial.

Elle suit quelquefois dans ses courses évangéliques le Sauveur du monde, mais c'est toujours sans honneurs de la part des peuples de la Judée. Etonnés de tant de prodiges, quatre mille hommes vont parcourir les montagnes de Galilée pour y trouver Jésus et le faire roi; pour Marie, on la délaisse, elle est inconnue, elle traverse la foule inaperçue; et, moins fortunée qu'autrefois Ruth la glaneuse, elle ne rencontre personne sur sa route qui lui offre l'hospitalité.

Quand elle suivra son Fils au Calvaire, qu'elle pleurera amèrement au pied de la croix, il n'y aura personne qui ait pitié de cette mère désolée et vienne consoler cette douleur obscure et délaissée des hommes.

Quand Jésus sera sorti rayonnant de gloire du tombeau, qu'il sera monté en triomphe dans les cieux, elle sera toujours sans orgueil de toutes ces merveilles; elle achèvera humblement sa course comme elle l'avait commencée, et elle mourra plus obscurément peut-être que jamais elle n'avait vécu.

O chrétiens! qu'elle est différente notre manière de vivre. L'orgueil, ce mal immense de l'homme, n'est-il pas dans presque toutes nos actions? Il est là dans le fond de notre âme, comme un abîme béant et insatiable; il nourrit notre ambition; il nous parle de gloire, d'honneurs, d'ovations; il nous montre la domination comme le souverain bien et nous crie de monter pour la saisir. Folie et mensonge, car il n'y a là que notre ruine. Heureux celui qui imite Marie, M. F., sachant vivre dans l'obscurité et dans l'état où Dieu l'a fait naître!

III^e^ POINT.

PURETÉ DE MARIE.

L'humilité de Marie, sa résignation dans la pauvreté, sont donc quelque chose de bien admirable; mais de sa pureté quelle langue pourrait en parler convenablement? Que sa modestie fut admirable! Vierge de Sion, combien fut rare la vigilance qu'à tout instant elle exerçait sur ses yeux, ses lèvres et son cœur. On l'aurait remarquée par son air angélique entre toutes les filles de Juda, comme on remarque la rose entre les autres fleurs, le lis blanc des champs au milieu de l'ivraie.....

Jeune encore, elle va au temple offrir à son Dieu l'hommage précieux de sa virginité, contre les préceptes et l'usage même de la loi ancienne, qui regardaient la continence comme un opprobre. Mais c'est l'Esprit saint qui la guide au pied des autels; c'est le Père céleste qui accepte son vœu généreux; c'est le Fils de l'Eternel qui sourit à sa jeune Mère vierge, dont il viendra un jour faire les délices et les saintes joies.

L'Eglise, pour nous montrer combien fut grande la pureté de Marie, l'appelle une chaste colombe qui se promène sur le bord des eaux, une rose à demi épanouie qui répand autour d'elle de suaves parfums, un lis dont les feuilles sont toujours blanches. Elle dit que les anges envièrent sa fleur virginale que jamais aucun souffle empoisonné n'avait souillée. Elle l'appelle la Reine des vierges, elle nous la montre dans le ciel et marchant à la tête de ce chœur glorieux de jeunes filles, qui en passant sur la terre n'ont voulu d'autre époux que Jésus-Christ.

L'amour de Marie pour son Dieu fut l'amour d'un cœur brûlant qui se consume de lui-même, comme la lampe sainte devant les tabernacles éternels. L'amour de Dieu est le centre de toutes les vertus, comme l'humilité en est la base. Pourquoi nous résignons-nous dans la pauvreté? parce que nous aimons Dieu; pourquoi sommes-nous humbles, purs et chastes? parce que nous aimons Dieu. La vie de Marie est donc admirable d'humilité, de résignation, de pureté, enfin de vertu, parce qu'elle aimait son Dieu. Oh! quels mystères d'amour entre son cœur et celui de Jésus, pauvre, nu, abandonné dans sa crèche de Bethléem, lorsqu'elle pressait sur son cœur cet enfant divin, lorsqu'elle recueillait de sa bouche le récit des merveilles célestes, et plus

encore ces maximes sublimes de sagesse qu'elle savait si bien mettre en pratique. Oh! qu'elle dut aimer quand elle voyait son divin Fils dédaigné, méprisé par les hommes pervers, lui qui les avait comblés de bienfaits; lorsqu'elle le voyait expirer sur la croix, lui le juste, l'innocent, qui s'était fait victime de propitiation pour tous! Qu'elle dût l'aimer quand il revint glorieux à la vie, qu'elle pût le voir une seconde fois, le tenir dans ses bras, après avoir passé par les horreurs du tombeau. Elle l'aima tant que lorsqu'il fut monté au ciel, ses jours devinrent pleins d'amertume et qu'elle mourut à toute heure de ne pouvoir mourir.

IV^E^ POINT.

AMOUR DE MARIE POUR DIEU.

O M. F.! que nous sommes loin de la pureté et de l'amour de Marie pour son Dieu. La robe blanche dont on nous revêtit au jour de notre baptême, l'avons-nous conservée dans tout son éclat? Hélas! à peine entrés dans la vie, le vice a souillé nos âmes de sa boue impure; nous ne savons point fermer l'oreille à la voix infâme de la chair; nous ignorons encore la vertu, nous connaissons la voie honteuse du mal.

Qu'aimons-nous? La créature et les choses d'ici-bas, et cela à toutes les époques de la vie. A l'âge où se fait l'explosion des passions, nous voulons des plaisirs et des jouissances sensuelles; plus tard, des honneurs et des richesses; et quand nous avons vieilli, que nous devrions songer à quitter la terre, nous sommes plus que jamais attachés à ses faux biens. Ce sont les plaisirs, les honneurs et les richesses du monde qui ont nos affections, et nous oublions, insensés que nous sommes, Dieu, sa gloire, son éternité et le bonheur qu'il nous propose.

O aveuglement de l'homme, de s'attacher à ce qui est périssable et d'oublier ce qui est éternel; d'aimer ce qui le trompe, ce qui lui échappe, et de dédaigner ce qui seul demeure et a quelque prix! Reprenons nos cœurs, M. F., arrachons-les au néant de ce monde pour les donner à Dieu, qui les a faits pour lui. Imitons notre Mère, qui n'aima que le Seigneur, et elle nous bénira comme ses enfants. En ce jour où son nom est partout célébré, mettons-nous sous son aile maternelle. Sa puissance est sans bornes; la protection qu'elle accorde aux hommes est grande, mais pour l'obtenir il faut imiter ses vertus. Soyons résignés, humbles, pleins d'amour pour Dieu, et nous lui serons semblables, et elle nous bénira, et dans nos vœux nous serons exaucés. Le matelot l'invoque durant l'orage comme une étoile de bonheur qui éclairera sa route; le pèlerin l'invoque durant son long voyage à travers les plages inconnues. Nous sommes des matelots que l'orage des passions menace du naufrage; nous sommes des pèlerins qui faisons le voyage de l'éternité. Invoquons, supplions Marie, notre Mère, et nous aborderons heureusement au port du salut. *Amen.*

INSTRUCTION FAMILIERE

(par S. Liguori.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

HUMILITÉ DE MARIE.

Subdivisions

1. Premier acte d'humilité.
2. Second acte d'humilité.
3. Troisième acte d'humilité.

—

IIe CONSIDÉRATION.

CHASTETÉ DE MARIE.

Subdivisions

Moyens pour conserver la chasteté :

1. Le jeûne.
2. La fuite des occasions.
3. La prière.

IIIe CONSIDÉRATION.

PAUVRETÉ DE MARIE.

—

IVe CONSIDÉRATION.

OBÉISSANCE DE MARIE.

—

Ve CONSIDÉRATION.

PATIENCE DE MARIE.

—

VIe CONSIDÉRATION.

CHARITÉ DE MARIE ENVERS LE PROCHAIN.

TEXTE.

Respexit humilitatem ancillæ suæ.
(Luc., I, 48.)

Quoique les saints Evangiles ne parlent pas des vertus de Marie, néanmoins ils en disent assez, en nous enseignant qu'elle fut pleine de grâces, pour nous faire comprendre qu'elle réunissait en elle toutes les vertus au plus haut degré de perfection. Si bien, pense saint Thomas, que, si chaque saint a excellé dans une vertu particulière, Marie a excellé dans toutes ensemble et a mérité de devenir, pour chacun, le modèle de sa vertu spéciale. Et saint Ambroise : Marie fut telle, que sa vie peut servir de règle à tous les autres. Ayons sans cesse devant les yeux, a dit encore le même saint, la virginité et la vie de Marie, qui est le vrai miroir de toute vertu ; cherchons-y un exemple à suivre et une règle pour toutes nos actions. Comme tous les saints docteurs s'accordent à nous montrer l'humilité comme la première des vertus, nous commencerons par méditer combien cette vertu fut grande en Marie.

Ire CONSIDÉRATION.

HUMILITÉ DE MARIE.

L'humilité, dit saint Bernard, est la base et la garde de toutes les vertus. Paroles pleines de vérité ; car, sans humilité, il n'y a pas d'accès possible à la vertu dans une âme ; elle les garde, elle les renferme toutes en elle. Saint François de Sales écrivait à la vénérable mère de Chantal, que Dieu aime tellement l'humilité, qu'il accourt soudain là où elle lui apparaît. (*Vit.*, l. VI, c. 2,

§ II.) Le monde ne connaissait pas cette vertu précieuse, quand le Fils de Dieu la lui apporta; il voulut l'exercer le premier dans sa personne, en se donnant à nous pour exemple : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Or, Marie, qui fut la première et la plus parfaite d'entre les disciples de Jésus, fut aussi la première à imiter son humilité, et c'est ainsi qu'elle fut jugée digne d'être élevée au-dessus de toutes les créatures. Sainte Melchthilde a appris, par une révélation, que la première vertu que la divine Mère ait exercée dès son enfance fut l'humilité.

1° Le premier acte d'humilité de cœur, c'est d'être modeste dans l'opinion qu'on a de soi-même : or, Marie pratiquait à un si haut degré cette vertu, que toute pleine de grâces et tout enrichie des faveurs célestes qu'elle était, il ne lui arriva jamais de se placer au-dessus de personne. Rupert, en commentant ce passage : Vous avez blessé mon cœur, ô ma sœur, ô mon épouse ! par un seul cheveu de votre tête, dit que ce cheveu du cou de Marie est l'emblème de cette humilité précieuse dont elle frappa le cœur du Seigneur. Ce n'est pas à dire pour cela que Marie se crût en état de péché, car l'humilité est vraie; ni qu'elle méconnût les grâces sans pareilles dont Dieu l'avait comblée, car un cœur humble peut reconnaître les faveurs dont il est l'objet; mais, dit sainte Thérèse, la divine lumière qui l'éclairait lui montrait la majesté de Dieu si grande au-dessus d'elle, qu'elle ne pouvait s'empêcher de s'humilier sans cesse, et de répéter avec l'épouse des Cantiques : Ne vous arrêtez pas à considérer la couleur de mon teint, le soleil m'a brunie. Quand je me suis approchée du bien-aimé, lui fait dire saint Bernard, il m'a trouvée noire. Et saint Bernard ajoute : Marie ne cessait pas de mettre en parallèle son néant et l'image de la majesté divine. Semblable à la pauvre femme qui recevrait un riche vêtement et qui, au lieu de s'en enorgueillir, ne ferait que s'en humilier davantage devant la main qui le lui aurait donné, Marie, à la vue des grâces dont Dieu l'a comblée, ne fait que s'abaisser de plus en plus, en se rappelant qu'elle tient de Dieu tout ce qu'elle possède : c'est pour cela qu'elle a dit un jour à la sœur Elisabeth des Bénédictines : Sachez que je me regardais comme la plus misérable et la dernière des créatures. Ainsi, dit saint Bernardin, il n'y a point eu au monde de créature plus élevée que Marie, parce que nulle ne s'est abaissée plus qu'elle.

2° C'est encore un acte d'humilité, que de tenir cachés les dons qu'on a reçus du Ciel. Ainsi Marie ne fit point connaître d'abord à Joseph qu'elle avait été choisie pour devenir la Mère de Dieu, bien que cette révélation parût nécessaire pour dissiper dans l'esprit de son époux les soupçons qu'il pouvait concevoir sur sa chasteté, ou du moins pour le tirer du trouble où il était, et par suite duquel il avait résolu d'éviter tout scandale en se séparant d'elle en secret; résolution qu'il aurait accomplie en effet, si l'Ange ne fût venu lui faire comprendre que son état était l'œuvre du Saint-Esprit. L'âme humble rejette toutes les louanges qui s'adressent à elle et les rapporte à Dieu. Aussi Marie se trouble-t-elle d'abord en entendant l'ange Gabriel la saluer, et plus tard sainte Elisabeth lui dire : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, etc., etc., etc... Renvoyant alors à Dieu toutes ces louanges, elle répondit par ces paroles du Cantique, toutes pleines d'humilité : Mon âme glorifie le Seigneur; comme si elle eût voulu lui dire : Vous me louez, mais moi je loue le Seigneur, à qui toute louange

appartient. Vous vous étonnez de ce que je vienne à vous, et moi je m'étonne en présence de la divine bonté qui fait toute la joie de mon esprit. Vous me louez parce que j'ai cru, et moi je loue le Seigneur de ce qu'il a daigné exalter mon néant. C'est ce qui a fait dire à Marie elle-même, s'adressant à sainte Brigitte : Pourquoi m'humiliais-je à ce point, pourquoi ai-je obtenu toutes les grâces que j'ai reçues, si ce n'est par le sentiment de mon néant et de la grandeur de mon Créateur? Et saint Augustin, en parlant de l'humilité de Marie, s'écrie dans son admiration : Humilité digne de tous nos hommages, qui a enfanté Dieu aux hommes, ouvert le paradis et arraché nos âmes à l'enfer!

3° C'est encore un acte d'humilité que de s'abaisser à servir les autres, et Marie n'hésita point à aller servir Elisabeth pendant trois mois; ce qui a fait dire à saint Bernard : Elisabeth s'étonnait de ce que Marie fût venue à elle; mais il y avait encore un autre sujet d'étonnement, c'est qu'elle fût venue pour servir et non pour être servie. Les humbles se tiennent volontiers à l'écart et choisissent toujours la plus mauvaise place. C'est pour cela, remarque saint Bernard, que Marie désirant un jour parler à son Fils, qui prêchait dans une maison (*Matth.*, XII), resta dehors, et ne voulut point entrer. Et dans le cénacle, avec les apôtres, elle voulut aussi n'occuper que la dernière place. Ils étaient tous, dit saint Luc, persévérants dans la prière, avec les femmes et Marie. Non pas que saint Luc, qui la nomme ainsi la dernière, ignorât son mérite; mais c'est qu'il décrit simplement l'ordre dans lequel s'étaient placés les fidèles : les apôtres d'abord, puis les saintes femmes et enfin Marie. C'est avec raison, dit à ce propos saint Bernard, que la première a été mise la dernière, car cette place était toujours celle que lui assignait son humilité. L'humilité cherche les mépris; aussi ne vit-on point Marie dans les rues de Jérusalem le jour des Rameaux, où son Fils entrait dans la ville en triomphateur, tandis qu'elle était sur le Calvaire au jour de la Passion, comme pour y recevoir sa part de honte et d'opprobre qui retombaient naturellement sur elle, car elle était la mère de celui qui succombait alors à une mort infamante. Ce qui lui a fait dire à elle-même, en parlant à sainte Brigitte : J'ai voulu que toute ma vie fût une vie de soumission et d'humilité; j'ai mis ma joie et ma volonté à plaire à mon Fils et à m'abaisser comme lui.

II^e^ CONSIDÉRATION.

CHASTETÉ DE MARIE.

La chute d'Adam ayant entraîné la révolte des sens contre la raison, la chasteté a dû devenir pour les hommes la vertu la plus difficile à pratiquer. De tous les combats, les plus pénibles, dit saint Augustin, sont ceux de la chasteté; ils renaissent tous les jours, et la victoire est rare. Louons toutefois le Seigneur de nous avoir donné en Marie un exemple de cette vertu. Marie, dit Albert le Grand, a été proclamée la Vierge des vierges, parce qu'étant la première qui eût offert au Seigneur sa virginité, elle a par là même donné à Dieu toutes les vierges qui l'ont imitée; car, selon la parole de David, les vierges viendront après elle dans le temple du Roi. Elle se con-

sacra à la virginité sans conseil et sans exemple. O Vierge ! lui dit ici saint Bernard, qui vous a enseigné à plaire au Seigneur par votre virginité et à réaliser sur la terre la vie des anges? C'est à cause de sa chasteté, qui devait la rendre le modèle de toutes, pense Sophrone, que Dieu choisit Marie pour Mère; et saint Ambroise lui donne le nom de porte-étendard parmi les vierges : *Signum virginitatis extulit.*

C'est encore à cause de sa pureté que le Saint-Esprit a dit de Marie qu'elle était belle comme la tourterelle ; c'est pour sa pureté qu'on appelle encore Marie colombe blanche ; c'est aussi pour sa pureté qu'elle fut appelée lis. Ma Bien-Aimée est parmi les filles de Jérusalem comme le lis parmi les épines. Lis parmi les épines, remarque saint Denis le Chartreux, parce que les autres vierges furent de véritables épines, soit pour elles-mêmes, soit pour les autres, et Marie ne fut un sujet d'amertume ni pour elle, ni pour personne. Sa présence seule inspirait des sentiments de pureté. Saint Jérôme dit qu'il croit que la virginité de Marie s'étendit jusqu'à Joseph, et qu'elle le conserva dans un état de pureté constante. C'est ce qu'il répond à un hérétique, qui niait la virginité de Marie. La sainte Vierge, dit un pieux auteur, se montra tellement attachée à sa chasteté, qu'elle aurait renoncé pour elle à la qualité de Mère de Dieu. Tel est le sens de sa réponse aux paroles de l'Ange. Comment cela se fera-t-il? je ne connais pas d'homme ! Qu'il me soit fait selon votre parole, ajouta-t-elle ensuite, voulant indiquer par là qu'elle consentait à devenir mère, mais seulement par l'opération du Saint-Esprit.

Qui garde la chasteté est un ange, dit saint Ambroise ; celui qui la perd s'assimile au démon. Ceux qui sont chastes deviennent des anges, a dit aussi le Seigneur. Mais les impurs deviennent odieux au Seigneur comme les démons. Saint Remy attribuait au vice d'impureté la perte de la plus grande partie des adultes. Ses attaques sont fréquentes, et il est difficile à vaincre, dit saint Augustin; mais d'où vient cette difficulté? de ce qu'on néglige les moyens qui peuvent seuls donner la victoire. Ces moyens sont au nombre de trois, disent les maîtres de la vie spirituelle, avec le cardinal Bellarmin : le *jeûne*, la *fuite* des occasions et la *prière*. 1° Le jeûne s'entend particulièrement de la mortification des yeux et de la bouche. Marie, quoique pleine de grâces, pratiquait à un si haut degré la mortification des yeux, qu'elle les tenait constamment baissés, et ne les reposait jamais sur personne, selon saint Epiphane et saint Jean Damascène, qui assurent que, dès son enfance, il y avait en elle tant de modestie, que tout le monde en était étonné. C'est pour cela que, dans sa visite à sainte Elisabeth, elle partit sans tarder, dit saint Luc, comme pour rester moins longtemps exposée aux regards du public. Quant à la nourriture, Philibert dit qu'un ermite eut un jour une vision, dans laquelle il lui fut révélé que Marie, étant enfant, ne prenait dans toute sa journée qu'une fois du lait. Saint Grégoire de Tours assure qu'elle jeûna toute sa vie ; et saint Bonaventure dit qu'elle ne se serait jamais élevée au degré de perfection qu'elle a atteint, si elle n'eût été de la plus sévère sobriété ; car la grâce et la sensualité sont essentiellement antipathiques. Enfin, Marie fut mortifiée en toutes choses, à tel point qu'elle put dire d'elle-même : Mes mains ont distillé la myrrhe.

2° Le second moyen pour combattre le vice d'impureté, c'est la fuite de l'occasion. Celui qui évite le piége n'a rien à redouter; ce qui a fait dire à

saint Philippe de Néri, que, dans la guerre des sens, c'étaient les peureux qui triomphaient, c'est-à-dire ceux qui fuyaient devant l'occasion. Marie évitant autant qu'elle le pouvait la vue des hommes, s'en alla en grande hâte par les montagnes. Arrivée chez Elisabeth, elle y demeura trois mois, selon la remarque d'un pieux auteur, jusqu'au moment où Elisabeth devait accoucher. Marie demeura avec elle environ trois mois, dit l'Evangile, puis elle revint dans sa maison. Cependant Elisabeth touchait au terme de sa grossesse, et elle enfanta. Mais pourquoi n'attendit-elle pas les couches de sa parente? C'était pour se soustraire d'avance aux conversations et aux visites qu'elles pouvaient amener.

3° Le troisième moyen, c'est l'oraison. J'ai compris, dit le Sage, que je ne saurais me conserver pur, si le Seigneur ne me l'accorde... et je suis allé à lui, et je l'ai prié. La sainte Vierge elle-même a révélé à sœur Elisabeth des Bénédictines, qu'elle n'avait obtenu aucune vertu sans peine et sans oraison. (Ap. S. Bon., *de Vit. chr.*, c. 3.) Saint Jean Damascène dit que Marie est pure et qu'elle aime la pureté, et par conséquent elle ne peut pas supporter les impurs; mais quiconque aura confiance en elle n'aura qu'à prononcer son nom pour être délivré soudain. Le vénérable Jean d'Avila disait que le simple amour de Marie immaculée avait fait remporter de nombreuses victoires sur l'impureté. O Marie! ô chaste colombe! vous savez combien l'impureté a précipité d'âmes dans l'enfer, soyez-nous en aide dans les tentations qu'elle nous livre, et faites que nous ne manquions jamais alors d'invoquer votre nom en répétant : Marie, Marie, secourez-nous!

III[e] CONSIDÉRATION.

PAUVRETÉ DE MARIE.

Notre aimable Rédempteur, pour nous apprendre à mépriser les biens de ce monde, voulut être pauvre lui-même pendant sa vie mortelle. Il était riche, dit saint Paul, et il a voulu être pauvre pour nous enrichir de son indigence. C'est pour cela qu'il donnait à ceux qui voulaient le suivre le conseil que voici : Si vous voulez être parfaits, allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres; venez ensuite et suivez-moi. Or, nul d'entre ses disciples n'a suivi de plus près que Marie l'exemple du divin Maître. Le P. Canisius établit qu'au moyen de l'héritage de ses parents, la sainte Vierge aurait pu vivre dans l'aisance, tandis qu'elle se contentait d'en garder une faible part et qu'elle consacra le reste au service du temple ou au soulagement des pauvres. Plusieurs auteurs pensent que Marie avait aussi fait vœu de pauvreté, comme elle l'a révélé elle-même à sainte Brigitte : J'ai fait, dès mon enfance, le vœu de ne rien posséder au monde. C'est ainsi qu'elle distribua aux pauvres les riches présents des mages. Elle ne garda rien pour elle, remarque saint Bernard, de l'or que les mages avaient apporté, ni des riches présents qu'ils avaient déposés devant elle; mais elle les fit donner aux pauvres par Joseph; et, quand elle se fut ainsi dessaisie de ces riches présents, elle alla au temple, et elle n'avait plus de quoi acheter un agneau, qui était l'offrande des riches, selon le Lévitique, et elle fut obligée de racheter son Fils avec l'offrande des pauvres, c'est-à-dire les deux colombes.

Tout ce que j'ai pu avoir, je l'ai donné aux pauvres, a-t-elle encore dit elle-même à sainte Brigitte, ne réservant pour moi que ce qui était indispensable à mon entretien le plus sévère.

Son amour de la pauvreté fit qu'elle ne dédaigna point de s'unir à un pauvre artisan, et qu'elle ne rougit point de se suffire à elle-même du travail de ses mains, selon la pensée de saint Bonaventure. Un Ange a dit à sainte Brigitte, en parlant de Marie : Les biens du monde étaient devant elle comme une boue méprisable. Enfin elle vécut et elle mourut pauvre ; car elle ne laissa après elle que deux misérables vêtements, qu'elle légua à deux saintes femmes qui l'avaient assistée dans sa vie. (Métaphraste et Nicéphore.)

Celui qui aime les richesses ne sera jamais un saint, dit saint Philippe de Néri; à quoi sainte Thérèse ajoute qu'il est bien juste, en effet, que ceux qui courent après des choses perdues se perdent eux-mêmes. La vertu de pauvreté, au contraire, continue la même sainte, est un bien qui surpasse tous les autres. J'ai dit la vertu de pauvreté : car, selon saint Bernard, il ne suffit pas d'être pauvre, mais il faut encore aimer la pauvreté. C'est pourquoi Jésus a dit : Heureux ceux qui ont la pauvreté dans l'esprit, car le royaume des cieux leur appartiendra! Bienheureux ceux qui ne cherchent que Dieu et qui ne veulent pas d'autre bien que lui; ceux-là trouvent sur la terre le paradis dans la pauvreté, selon ce mot de saint François : Mon Dieu et mon tout. Aimons donc ce bien suprême en qui sont renfermés tous les autres, selon la pensée de saint Augustin, et répétons la prière de saint Ignace : Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce et je m'estimerai assez riche. Et, si la pauvreté nous accable, consolons-nous en pensant que Jésus et sa Mère ont bien voulu être pauvres comme nous. La pauvreté de Jésus et de Marie, dit saint Bonaventure, offre à celui qui est pauvre d'assez abondantes consolations.

Vous aviez donc bien raison de dire, ô très-sainte Mère! qu'en Dieu seul était votre joie, car pendant votre vie mortelle vous n'avez aimé ni ambitionné d'autre bien que lui, Attirez-moi après vous, ô ma souveraine! arrachez-moi au monde, attirez-moi après vous, pour aimer éternellement celui qui seul mérite d'être aimé.

IVe CONSIDÉRATION.

OBÉISSANCE DE MARIE.

Marie avait tant d'amour pour la vertu d'obéissance, qu'elle ne trouva rien à répondre aux paroles de l'Ange, que ces mots : Voici la servante du Seigneur. Servante fidèle, reprend saint Thomas de Villeneuve, qui ne s'éleva jamais contre son Dieu, ni dans ses paroles, ni dans ses pensées, mais qui sut faire une abnégation constante de sa volonté devant celle du divin Maître. O servante véritable, dont ni les paroles ni les œuvres n'ont jamais été en contradiction avec la volonté du Très-Haut, et qui, soumise en tout, a fait de sa liberté la plus entière abnégation! Et le Seigneur s'est plu dans son humilité, comme elle l'a dit elle-même : Il a regardé l'humilité de sa servante ; car l'humilité qui convient surtout à une servante, c'est la promptitude à obéir. Saint Augustin dit que la divine Mère répara, par son obéis-

sance, la désobéissance de la première femme. L'obéissance de Marie fut infiniment plus parfaite que celle de tous les saints; car, si les hommes, par suite de la tache originelle, étaient enclins au mal, il résulte de là dans leurs œuvres une imperfection que Marie ne devait point partager. En Marie, a dit saint Bernard, il n'y eut jamais ni retard ni obstacle, et elle se montra toujours prête à recevoir l'impression de l'inspiration divine. Marie, pure de la faute commune, n'apporta jamais la moindre hésitation dans son obéissance à Dieu; mais elle était comme une roue légère qu'un souffle de l'inspiration d'en haut suffisait pour mettre en mouvement; et, tant qu'elle fut sur la terre, elle ne cessa pas un seul instant d'avoir les yeux fixés sur ce qu'elle savait être agréable au Seigneur. L'âme de la Vierge, dit Richard, était comme un métal en fusion, et prêt à revêtir toutes les formes qu'il plairait à Dieu de lui donner.

Marie a fait voir, en effet, combien elle était prompte à obéir à Dieu, en se soumettant à l'édit de l'empereur romain qui la contraignait à parcourir une distance de cinquante milles dans une saison rigoureuse, et si près d'accoucher qu'elle mit son Fils au monde dans une étable. Elle fit encore de même en se rendant sans hésiter à la voix de Joseph pour entreprendre ce voyage si difficile de la fuite en Egypte. Pourquoi, demande ici Silveira, ne fut-ce point à Marie plutôt qu'à Joseph que se fit la révélation qui rendait cette fuite nécessaire, puisque c'était surtout Marie qui devait en souffrir? C'était, répond-il aussitôt, pour ne point enlever à Marie une occasion nouvelle de témoigner son obéissance; car elle fut telle, dit saint Ildefonse, qu'elle aurait elle-même crucifié son Fils, si les bourreaux eussent fait défaut. C'est pour cela que Jésus répondit à la femme de l'Evangile qui lui disait : Heureuses les entrailles de celle qui vous a porté? — Bien plus heureux encore ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent! Marie, selon le vénérable Bède, trouva plus de bonheur à obéir à Dieu qu'à devenir sa Mère. Elle fut heureuse de devenir l'instrument des desseins de Dieu, mais heureuse surtout d'acquérir le droit de garder à jamais celui qu'elle aimait.

Les âmes obéissantes doivent donc plaire à Marie d'une manière spéciale. Un jour qu'elle était apparue à un franciscain, nommé Accorse, ce religieux fut appelé soudain à aller entendre une confession ; il obéit et partit; mais, en rentrant dans sa cellule, il y retrouva Marie qui l'attendait et qui le loua beaucoup de son obéissance. On dit qu'au contraire elle fit de graves reproches à un autre religieux qui, en entendant sonner l'heure du réfectoire, s'était mis à accomplir certaines pratiques de dévotion. C'est l'obéissance qui a ouvert le chemin de la gloire à tous ceux qui y sont entrés, a-t-elle dit elle-même à sainte Brigitte. Saint Philippe de Néri pense que Dieu ne nous demandera nul compte de ce que nous aurons fait par obéissance, et il se fonde sur cette parole du Sauveur : Quiconque vous entend m'entend aussi, et quiconque vous méprise me méprise. C'est encore à son obéissance que Marie doit la faveur d'obtenir le repentir et le pardon de tous ceux qui recourent à elle. O Marie ! vous qui êtes notre Reine et notre Mère, obtenez-nous, par les mérites de votre obéissance, la grâce de demeurer toujours fidèles à la volonté du Seigneur et aux préceptes de nos Pères spirituels.

Vᵉ CONSIDÉRATION.

PATIENCE DE MARIE.

La terre étant un lieu d'épreuves, c'est à juste titre qu'on l'a appelée une vallée de larmes; car tous ceux qui y vivent doivent y gagner, par la patience à souffrir, la vie éternelle de leurs âmes. Dieu nous a proposé Marie comme le modèle de toutes les vertus, mais surtout comme un modèle de patience. C'est pour cela, dit saint François de Sales, que le Sauveur lui fit aux noces de Cana cette réponse si froide, et par laquelle il semblait indiquer qu'il faisait peu de cas de ses prières : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mais pourquoi nous arrêter ainsi à des faits particuliers, quand la vie de Marie tout entière s'écoula au milieu des peines et des tribulations? Comme la rose croît au milieu des épines, a dit un ange à sainte Brigitte, ainsi cette Vierge vénérable s'est élevée au milieu des tribulations. La mort et la passion du Rédempteur suffisaient pour la faire martyre de patience : Elle était sur la croix avec Jésus dès le moment de la conception, a dit saint Bonaventure. Nous avons parlé déjà de ce qu'elle eut à supporter dans la fuite et dans le séjour en Egypte, dans l'humble atelier de Nazareth; mais sa présence sur le Calvaire résume d'une manière admirable le sacrifice de patience qu'elle offrit pendant toute sa vie. La Mère de Jésus se tenait auprès de la croix. Et c'est alors que, par les mérites de sa patience, dit Albert le Grand, elle nous enfanta tous à la grâce.

Si donc nous voulons devenir enfants de Marie, cherchons d'abord à imiter sa patience. Qui pourrait, se demande saint Cyprien, nous donner plus de mérites en ce monde et plus de gloire en l'autre, que la patience que nous aurons apportée dans nos souffrances? Qu'y a-t-il de plus utile à la vie, ou de plus efficace pour arriver à la gloire, que la patience? Dieu a dit à son prophète Osée : J'entourerai ta vie d'épines; à quoi saint Grégoire ajoute : Les voies des élus sont semées d'épines. De même qu'une haie d'épines protége la vigne, ainsi le Seigneur entoure de tribulations la vie de ceux qui lui appartiennent, pour les empêcher de s'attacher à la terre. La patience, selon saint Cyprien, nous délivre du péché et de l'enfer. La patience est la vertu qui fait les saints. Patience à supporter les tribulations qui nous viennent de Dieu, les croix, la pauvreté, les infirmités, etc.; patience à supporter les injustices et les persécutions des hommes, tel est le sens de la vision de saint Jean dans l'Apocalypse : J'ai vu ensuite une grande foule, et tous ceux qui la composaient tenaient en main des palmes, c'est-à-dire que tous ceux qui se sauvent, après être parvenus à l'âge de raison, n'acquièrent le salut que par le martyre, soit de sang, soit de patience. C'est pourquoi saint Grégoire s'écrie avec allégresse : Nous pouvons être martyrs sans les bourreaux, pourvu que nous ayons la patience. En supportant les peines de cette vie, selon l'expression de saint Bernard, patiemment et sans amertume, toute peine essuyée ici-bas aura ses fruits dans le ciel. La souffrance terrestre n'est qu'une douleur légère et momentanée, nous dit l'Apôtre, en vue de l'immense étendue de gloire qu'elle nous conquiert dans l'éternité. Et sainte Thérèse : Celui qui embrasse la croix ne la sent pas; et dans un autre endroit : Quand on est bien résolu à souffrir, la peine est

déjà passée. Si donc nous sentons les croix peser sur nous, recourons à Marie, car l'Eglise nous la présente comme la consolatrice de ceux qui pleurent, et saint Jean Damascène l'appelle le remède à toutes les douleurs de l'âme. O ma souveraine! si, tout innocente que vous étiez, vous avez cependant voulu souffrir avec tant de patience, pourquoi refuserais-je de souffrir aussi, moi si coupable et si digne de l'enfer? La grâce que je vous demande aujourd'hui, ce n'est pas d'être délivré de mes croix, mais de les porter avec résignation. O Marie! ô ma Mère! au nom de l'amour de Jésus, obtenez-moi cette grâce.

VI^E^ CONSIDÉRATION.

CHARITÉ DE MARIE ENVERS LE PROCHAIN.

Le commandement qui nous ordonne d'aimer Dieu nous ordonne aussi d'aimer le prochain. Nous avons reçu de Dieu ce commandement, que celui qui aime le Seigneur doit aussi aimer son frère. La raison de ce précepte, dit saint Thomas, c'est que celui qui aime Dieu doit aimer aussi tout ce que Dieu aime. Sainte Catherine disait un jour au Seigneur : Mon Dieu, vous voulez que j'aime mon prochain, je ne puis aimer que vous. Et Dieu lui répondit : Qui m'aime aime également tout ce qui m'est cher. Or, comme Marie est celle de toutes les créatures qui ait incomparablement le plus aimé Dieu, elle est aussi celle qui a le plus aimé le prochain. Le P. Corneille de Lapierre, à propos de ce passage : Le roi Salomon s'est préparé un palais splendide (*Liber Cant.* III, v. 9)..., dit que ce palais mystérieux c'est Marie, que le Seigneur, en s'incarnant en elle, a remplie de charité, pour qu'elle la dispensât ensuite à tous ceux qui auraient recours à elle. Marie fut si abondamment pourvue de charité, que, pendant son séjour sur la terre, elle venait au secours de ceux qui avaient besoin, sans même qu'ils l'en eussent priée; c'est ce qu'elle fit aux noces de Cana, quand elle intercéda auprès de son Fils pour cette pauvre famille dont l'embarras l'affligeait. Avec quelle ardeur elle accourait, quand il s'agissait de se rendre utile au prochain! par exemple, quand il lui fallut donner des soins à sainte Elisabeth : elle prit en toute hâte le chemin des montagnes. Enfin elle ne pouvait pas donner une plus grande preuve de charité qu'en livrant son Fils à la mort pour nous sauver. Marie a tellement aimé le monde, dit à ce propos saint Bonaventure, qu'elle a donné pour lui son Fils unique. Et saint Anselme : O femme bénie entre toutes les femmes, votre pureté surpasse celle des anges et votre sainteté vous élève au-dessus de tous les saints. Et cette charité de Marie pour nous, ajoute saint Bonaventure, ne s'est point démentie depuis qu'elle est dans le ciel; elle n'a fait, au contraire, que s'accroître : car elle y voit mieux les misères des hommes. Marie, pendant son exil sur la terre, continue le même saint, déploya pour les malheureux une grande miséricorde; mais elle est devenue plus grande encore depuis qu'elle règne au ciel. Un ange a assuré à sainte Brigitte qu'il était impossible d'invoquer la charité de Marie sans être exaucé et sans avoir la grâce. Malheur à nous, si Marie n'intercédait point en notre faveur! Sans les prières de ma Mère, a dit Jésus lui-même à sainte Brigitte, il n'y a nul espoir de salut à concevoir.

Heureux celui, a dit notre divine Mère, qui comprend mes paroles, et qui s'efforce d'imiter ma charité envers ses frères ! Saint Grégoire de Nazianze dit que rien ne saurait nous concilier plus sûrement l'amitié de Marie que la charité envers le prochain. Ce précepte du Seigneur : Soyez miséricordieux comme votre Père l'est lui-même ; ce précepte, Marie semble le répéter à tous ses enfants : Soyez miséricordieux comme j'ai été miséricordieuse, moi qui suis votre mère. Il est hors de doute que Dieu et Marie nous rendront exactement la charité dont nous aurons usé envers le prochain. Donnez au pauvre, disait saint Méthodius, et vous recevrez le paradis en retour. Et l'apôtre a écrit que la charité envers le prochain nous rendait heureux dans cette vie et dans l'autre. Et, selon la remarque de saint Jean Chrysostome sur un passage des Proverbes, celui qui porte secours au pauvre, dans ses besoins, fait de Dieu même son débiteur. O Mère de miséricorde ! vous êtes pleine de charité envers tous les hommes, n'oubliez pas mes misères. Vous les voyez : recommandez-moi à Dieu, qui ne vous refuse rien. Obtenez-moi la grâce de pouvoir imiter votre charité envers Dieu et envers le prochain. *Amen.*

MATÉRIAUX.

(*Voy.* aussi pour d'autres *Matériaux* le sujet VIE DE LA SAINTE VIERGE, ci-dessus.)

I. ÉCRITURE.

HUMILITÉ ET OBÉISSANCE.

Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum. (*Luc.*, I, 38)

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (*Id.*, *ibid.*, 48.)

Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. (*Jacob.*, IV, 6.)

Humiliamini igitur sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis. (I *Petr.*, V, 6.)

PURETÉ.

Amica mea, columba mea, immaculata mea. (*Cant.*, V., 2.)

Ecce Virgo concipiet. (*Is.*, VII, 14.)

PAUVRETÉ ET TRAVAIL.

Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea. (*Ps.* LXXXVII, 16.)

II. SS. PÈRES.

HUMILITÉ.

Ecce ancilla Domini : Vide humilitatem, vide devotionem, ancillam se dicit Domini quæ Mater eligitur. Nec repentino exaltata promisso est. (S. Ambr., *in Luc.* 1.)

Quid prodest Mariam interpellare vocibus nisi etiam humilitatis ejus exempla teneamus? (S. Augustin., *in Serm.* 35, *de Sanctis.*)

Facta est Mariæ humilitas scala cœlestis per quam Deus descendit ad terras. (Id., *Serm.* 2, *de Assumpt.*)

Fundata erat Dei Genitrix profunda humilitate, et dilatata in charitate, propterea hodie est tam sublimiter exaltata. sed quia celsitudinem et magnificentiam throni perscrutari non possumus saltem thesauros ejus humilitatis interdum perscrutemur ut deinceps ejus intervenientibus meritis, ad donorum gloriam pertingere valeamus, nam humilitas custos

reliquarum virtutum est. (S. Ildephons., *Serm.* 3 *de Assumpt.*)

Nunquam super omnes angelos glorificata ascendisses, nisi prius infra omnes homines humiliata descendisses. (S. Bernard., *Deprec. ad glorios. V. M.*)

Abyssus humilitatis et miraculum. (S. J. Damasc., *Orat.* 2, *De Nat. B. V.*; S. J. Climac., *Grad.*)

OBÉISSANCE.

Voluntatem suam perfectissime divinæ conformaverat Maria, dicens : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* (S. Augustin., *Citat. a Vanh. conc.* 15.)

Sancta humilitas est principium obedientiæ. (S. J. Climac., *Grad.*)

Paratum cor meum, Deus, clamitat Maria, cunctos homines suo ad imitationem provocans exemplo, paratum quantum ad dura, paratum quantum ad prospera, paratum ad humilia, paratum ad sublimia, paratum ad universa, quæcumque præceperis, fiat, fiat, quidquid divinæ placuerit Majestati. (S. Bernard., *Serm.* 2 *in Jejun.*)

Erat docilis Maria et amans doctrinam. (Epiphan., presbyt. constant., *in Vita Deiparæ.*)

Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. O felix obedientia, o insignis gratia, quæ dum sinum humiliter dedit, cœli in se opificem corporavit ! (S. Augustin., *Serm.* 18, *de Sanctis.*)

PURETÉ ET VIRGINITÉ.

Arbitror consentaneum rationi esse, virilis quidem puritatis primitias in castitate fuisse Jesum, muliebris vero Mariam. (Origen., *in* c. 13 *Matth.*)

Maria signum sacræ virginitatis extulit, et intemeratis virginibus pium Christi vexillum levavit. (S. Ambros., *L. de Virg.*)

Sit nobis tanquam in imagine descripta virginitas vitaque beatæ Mariæ, de qua velut in speculo refulget species castitatis et forma virtutis. (*Id., ibid.*)

Quæcumque estis virgines ad Matrem Domini confugite. Illa enim pulcherrimam, pretiosissimam, et incorruptibilem possessionem patrocinio suo vobis conservabit. (S. Chrysost., *in Serm. de B. V.*)

Quid est quod *porta clausa* erit in æternum, nisi quia Maria virgo est ante partum, in partu et post partum. (S. Augustin., *Serm.* 14, *in Nat. Dom.*)

Propone tibi beatam Mariam quæ tantæ extitit puritatis ut Mater Domini esse mereretur. (S. Hieron., *Ep.* 22 *ad Eustoch.*)

MANSUÉTUDE ET PATIENCE.

Sermo ei jucundus ex leni anima progrediens. (S. J. Damasc., *Orat.* 1 *de Nat. V.*)

Maria mansuetissima fuit per lenitatem, patientissima contra omnem adversitatem. Nam licet Christi passio veluti acutissimus gladius animam Mariæ per compassionem pertransivit, juxta prophetiam Simeonis, ipsam tamen nec per odium occidit nec per impatientiam vulneravit. (S. Bonavent., *in Spec.* c. 8.)

Maria interfectores Filii sui nunquam odivit, nunquam contra eos impatiens fuit. (*Id., ibid.*)

O mira Mariæ patientia et mansuetudo, quæ non solum patientissima fuit dum coram ipsa Filius ejus crucifigeretur, sed etiam dum ante crucifixionem propter ipsam Filius ejus vilipenderetur, sicut in Evangelio dicitur. *Nonne hic est fabri filius et Mariæ ?* Et post pauca sequitur : *Et scandalizabantur in eo.* (*Id., ibid.*)

Magna erat velut mare contritio tua, et hoc mare per impatientiam non redundabat. Omnia flumina intrantia in mare, id est in Mariam, et mare non redundat scilicet per impatientiam. (S. Bernardin., *Serm.* 2 *art.* 3.)

O clemens, o pia, o dulcis virgo Maria. (Ecclesia, *in Offic.*)

Virgo singularis, inter omnes mitis. (*Id., ibid.*)

AMOUR DE LA PAUVRETÉ ET DU TRAVAIL.

De divitiis ego et Joseph nihil reservavimus nobis nisi necessaria vitæ ad honorem Dei. (S. Brigitt., *Revelat.*, L. 7, c. 25.)

Omnia quæ habere potui, dedi indigentibus ; nihilque nisi tenuem victum et vestitum reservavi. (*Id., ibid.*, L. 1, c. 10.)

A principio vovi in corde meo, nihil unquam possidere in mundo. (*Id., ibid.*)

Maria in bonis operibus indefessissima et studiosissima fuit. (S. Bonavent., *in Spec.* c. 4.)

Aliquando filius famem patiens panem petiit, nec unde daret, Mater habuit. Nonne in his et similibus totaliter concudebantur viscera ejus? (Ludolph., *de Vita Christi*, p. 1, c. 3.)

Aurum Mariæ oblatum a Magis non modicum, prout decebat eorum regiam majestatem, non sibi reservavit, in posterum, sed (ut dicebat devotus Bernardus) pauperibus per Joseph dispersit. (S. Antonin., *in Sum*, tit. 15, c. 32.)

TRAVAIL.

Christus prima sua ætate parentum suorum imperio subjectus fuit et labores corporis omnes æquo una cum ipsis animo illis obediens toleravit. Verisimile est enim cum homines illi essent et justitiæ et pietatis cultores, tenues tamen, neque necessariis ad vivendum copiis satis instructi (quod ex præsepio intelligi potest, in quo venerabilis ille fotus est fœtus) solitos eos in corporis laboribus versari, et hoc ratione quotidianum sibi victum quæritare. Porro Jesus cum in his, ut divinæ litteræ prædicant, esse subjectus sine dubio in perferendis etiam una cum ipsis laboribus morigeram declarabat suam obedientiam. (S. Basil., *in Constit. monast.*, c. 5.)

Non solum in sacris litteris, sed etiam cum lana lino, serico et bysso laborabat Maria. (Epiphan., presbyter. constant., *in Vita Deip.*)

Parca erat ad loquendum, studiosa ad legendum, intenta ad operandum. (S. Ambr., *L. 2 de Virginib.*)

Summo mane ad sanctissimas occupationes rediit. Primus omnium labor precari, in templo et divino cultui adesse usque ad horam nonam. Inde labor et opus, nere, sarcire, lanam facere, linea et serica templo parare, atque hoc usque ad horam tertiam promeridianam, seu vesperem. Inde lectio et precatio iterum eam tenuit, dum Angelus adfuit, a quo cibum accepit. (Drexellius, *de Rosis B. V.*, c. 8.)

III. TRAITS HISTORIQUES.

AMOUR DE SAINT VINCENT FERRIER POUR LA VIRGINITÉ.

Saint Vincent Ferrier, si célèbre dans toute l'Eglise par son zèle pour la conversion des pécheurs, se distingua presque dès le berceau par sa piété envers la sainte Vierge. Il s'efforçait surtout de plaire à cette Reine du ciel par l'imitation de ses vertus et par une grande pureté de cœur. Le démon, prévoyant combien ce fervent serviteur de Marie allait convertir d'âmes, fit tous ses efforts pour le faire tomber. Mais le saint sut toujours résister à ses attaques avec la protection de sa sainte patronne. Lisant un jour dans sa cellule le traité que saint Jérôme a fait de la virginité perpétuelle de la sainte Vierge, épris d'un ardent amour pour cette précieuse vertu, il interrompt sa lecture, et prosterné contre terre, il supplie la Reine des vierges de lui accorder la grâce de ne jamais la laisser flétrir en lui. A peine eut-il achevé sa prière, qu'il entendit ces paroles : « La virginité est une vertu rare; ce don n'est accordé qu'à peu de personnes, et vous ne devez pas vous flatter d'être de ce petit nombre; que si vous avez été vierge jusqu'à cette heure, je ne saurais souffrir que vous méritiez plus longtemps un si beau nom. » On ne peut dire quelle fut la surprise du serviteur de Dieu en entendant ces paroles. Il ne pouvait se persuader que la Mère de la pureté refusât jamais sa protection toute-puissante auprès de Dieu à ceux qui lui demandent une vertu qui lui fut si chère. Continuant donc sa prière avec plus de ferveur encore, la sainte Vierge lui apparut resplendissante d'une lumière céleste et lui dit : « Ne vous troublez pas, mon fils; ce que vous venez d'entendre est une ruse du père de mensonge qui ne cherche qu'à vous effrayer et à vous décourager. Persévérez et vous obtiendrez ce que vous demandez. » (*En sa vie.*)

DÉVOTION DE SAINT BERNARD A MARIE.

Saint Bernard se trouvant dans l'abbaye de saint Bénigne, de Dijon, qu'il

aima toujours beaucoup, parce que sa mère y avait son tombeau, était allé le soir prier seul devant l'autel de la sainte Vierge. Là, il entendit tout à coup les sons d'une suave musique, et des voix mélodieuses qui chantaient l'antienne *Salve, Regina*. Il écouta avec ravissement; et pensant d'abord que les religieux du monastère lui avaient procuré cette surprise, il en remercia l'abbé le lendemain matin et le complimenta sur la perfection du chant de ses moines. Mais le bon religieux déclara que ni lui ni les siens ne méritaient de pareils éloges. En effet, l'abbé de Clairvaux avait eu le bonheur d'assister à un salut donné à Marie par les anges eux-mêmes. (*Œuvres de saint Bernard*, t. II, notes, p. 118.)

Ces ineffables rapports entre Marie et son dévoué serviteur se continuèrent toujours. A ses derniers moments, Bernard, environné de ses religieux en pleurs et recueillant avidement ses moindres paroles, leur redisait encore avec effusion les bontés de la Mère de Dieu, qu'il ne cessait d'invoquer. Enfin, son dernier soupir fut un soupir de tendresse et un élan vers Marie. Telle fut la mort de celui qu'on appelait déjà de son vivant l'*Enfant gâté* de Notre-Dame. On l'inhuma, selon son désir, devant l'autel de celle qu'il avait tant aimée. (V. Croizet et de Barry.)

Tous les écrits de saint Bernard respirent la piété la plus suave et la plus solide, mais son amour pour Marie y est surtout tracé en caractères de feu. Jamais la sainte Vierge n'eut de panégyriste plus éloquent et plus zélé pour l'extension de son culte. Il suffit de lire ses ouvrages pour en être convaincu jusqu'à l'évidence.

TENDRESSE DE SAINTE MADELEINE DE PAZZI POUR MARIE.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi se distingua dès son enfance par une tendre dévotion pour Marie. Elle saisissait toutes les occasions d'apprendre aux enfants pauvres la Salutation angélique.

Dès l'âge de seize ans, elle se présenta au monastère de Sainte-Marie des Anges, où elle fut reçue comme novice le jour même de la belle fête de l'immaculée Conception. Un mois après elle reçut avec le saint habit du Carmel le beau nom de Marie-Madeleine. Quand le moment de sa profession fut arrivé, elle voulut, quoique gravement malade, être transportée de l'infirmerie à l'église, et là, devant l'autel de la Mère de Dieu, elle prononça ses vœux en répandant d'abondantes larmes et en pénétrant d'admiration toute la communauté, qu'elle édifia par sa ferveur angélique. A peine la cérémonie était-elle terminée qu'elle fut ravie en extase et parfaitement guérie.

Marie-Madeleine ne manquait jamais de réciter tous les jours l'office de la sainte Vierge et le Rosaire; elle était très-fidèle à assister au chant du *Salve, Regina*, après chacune des parties de l'office divin.

Elle donnait à la Reine du ciel les titres les plus doux; elle aimait à l'appeler sa *mère*, sa *maîtresse*, et, dans ses extases, sa *mère tout aimable*. Sa piété ingénieuse lui suggérait à chaque instant quelque nouvelle formule pour lui témoigner son amour; et elle usait envers elle de la plus intime familiarité.

COLLOQUES DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI AVEC MARIE.

Saint Philippe de Néri, eut dès sa jeunesse une si grande tendresse de cœur pour la sainte Vierge, qu'il ne voyait qu'elle, ne songeait qu'à elle et ne pouvait parler que d'elle. Il la nommait continuellement *sa mère, son amour*, et la *dispensatrice* de toutes les grâces. On pourrait presque dire que son affection pour elle allait jusqu'à l'excès, s'il pouvait y avoir excès en ce genre, quand il s'agit de Marie. Tous les termes les plus doux que les enfants donnent à leur mère en jouant sur ses genoux et en la comblant de leurs caresses, il les prodiguait à la sainte Vierge; il s'entretenait sans cesse avec elle, lui parlant, lui répondant, l'écoutant: souvent, la nuit entière s'écoulait pour lui dans ces délicieux colloques.

Comme il était dangereusement malade, le P. Jean-Antoine Lucci étant allé

pour le veiller, trouva la nuit si courte, malgré la chaleur étouffante qu'il faisait, qu'il prit l'*Ave, Maria* du matin pour celui du soir, tant il avait éprouvé de consolation en entendant le saint discourir continuellement avec Marie en termes affectueux, comme s'il lui avait été donné de la voir de ses propres yeux.

DÉVOTION DE SAINT BENOÎT AUX RELIQUES DE MARIE.

Sur les six monastères que saint Benoît fonda en Italie, il eut grand soin d'en consacrer un à la divine Vierge, sous le titre de Sainte-Vierge de la Portioncule. Et il était si zélé pour la gloire de la bonne Mère, qu'il saisissait toutes les occasions de propager son culte, et que la première chose qu'il recommandait à ses disciples, c'était de l'honorer et de l'aimer de tout leur cœur. Aussi, tous les ordres religieux qui le reconnaissent pour père et patron ont toujours été pleins de dévotion envers la sainte Vierge. C'est ce que nous apprennent les chroniques des monastères, et ce que le pieux abbé Rupert nous atteste dans ses écrits. Il cite ces paroles du prophète : « Que ma langue desséchée s'attache à mon palais, si je ne me souviens de vous, ô Jérusalem ! et si je ne vous prends toujours comme le premier principe de ma joie. » Et il assure qu'elles reçoivent leur accomplissement mystique et spirituel dans l'ordre de Saint-Benoît, où les constitutions ordonnent que, dans chacun des monastères, il y ait un oratoire dédié à Marie, devant lequel on doit faire la première station de la procession dominicale. (Gonon, *Chronique de Marie* et de Barry.)

IV. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

HUMILITÉ ET OBÉISSANCE.

Dans son admirable cantique, la bienheureuse Vierge ne dit pas : Parce qu'il a regardé ma virginité, mon innocence ou telle autre vertu, mais parce qu'il a regardé mon humilité. (S. Ildeph., *Serm. 2 de Assumpt. B. V.*)

Imitez l'humilité de Marie si vous ne pouvez imiter sa virginité. La virginité est louable, mais l'humilité l'est davantage. Celle-là est conseillée, celle-ci est ordonnée. Si Marie plut par la virginité, elle conçut par l'humilité. (S. Bernard., *Hom. 1 super* MISSUS EST.)

Marie s'est humiliée au-dessous de tous, c'est pour cela que de la dernière elle est devenue la première. (*Id., Serm. super* SIGNUM MAGNUM.)

Dieu obéit à celle qui ne sait que dire : *Fiat mihi secundum verbum tuum!* Le Maître des anges se fait le sujet d'une humble vierge qui se dit sa servante au moment où elle va devenir sa mère. Que pourrons-nous comparer à l'obéissance? (Le R. P. Binet, *Perfections de la sainte Vierge.*)

PURETÉ ET VIRGINITÉ.

Le Christ s'est choisi une Mère vierge afin qu'elle fût à tous un exemple de pureté. (Sophron., *Serm. de Assumpt.*)

O toison très-pure imbibée de la rosée du ciel, et dont le Pasteur revêt sa brebis. (S. Proclus., ep. Const., *De orat. Nat. Chr.*)

Etant vierge, Marie aime les vierges ; étant la pureté par excellence, elle aime les cœurs purs. (S. J. Damasc., *Orat. 2 de Dormitione B. V.*)

Ecce tu pulchra es, amica mea. (Cant. I, 14.) Vous êtes belle, ô Marie, par votre innocence et votre humilité. Le Roi éternel vous a recherchée parce que vous avez uni en vous l'humilité à l'innocence et à la virginité. (S. Bernard., *in Cant.*)

MANSUÉTUDE ET PATIENCE.

La patience est une des principales vertus, d'après ces paroles de saint Jacques : *Patientia opus perfectum habet.* (*Ps.* I, 4.) Or, la bienheureuse vierge Marie a excellé en cette vertu. (Rupert., Abb., *in Cant.*)

Rien de terrible ni de trop austère dans la bienheureuse vierge Marie ; mais tout en elle est douceur, bonté, résignation. Elle offre le lait et la laine. (S. Bernard., *in Serm.* SIGNUM MAGNUM.)

La bienheureuse Vierge ne murmurait

point dans ses angoisses, elle attendait avec la plus grande patience que la passion de son divin Fils touchât à sa fin. Elle courait avec ardeur et avec joie partout où sa patience devait être mise à l'épreuve. (Blosius, *Spirit. inst., append.*, t. II.)

La bienheureuse Vierge nous a laissé dans sa personne un mémorable exemple de patience en supportant sans murmure, pour l'amour de son divin Fils, tout ce qu'ont de plus amer les tribulations, les angoisses, les périls, les persécutions. (P. Canisius, *De Maria Deipara*, l. IV, c. 28.)

C'est dans la patience que l'on doit trouver le point le plus élevé du mérite de Notre-Dame. Aussi parmi les saints Pères les uns la nomment-ils *martyre*, les autres *Reine des martyrs*, et d'autres affirment que sa vie ne fut qu'un perpétuel martyre. (Le R. P. Binet, *Perfections de la sainte Vierge*, c. 8.)

AMOUR DE LA PAUVRETÉ ET DU TRAVAIL.

La sainte Vierge n'était jamais oisive. Son esprit était continuellement occupé à l'oraison, sa langue à la prière, et ses mains aux bonnes œuvres.

Pourquoi demeura-t-elle trois mois chez sainte Elisabeth? Afin, dit le vénérable Bède, de donner à cette parente des soins que son âge avancé réclamait. (S. Bonavent., *in Spec.*, c. 4.)

V. COMPARAISONS.

HUMILITÉ ET OBÉISSANCE.

1. De même que son divin Fils, Marie s'est anéantie en prenant la forme d'une esclave : *Exinanivit se, exemplo Filii sui, formam ancillæ suscipiens.* (Richard. a S. Laur., *de Laud. V.*, l. IV.)

2. L'orgueil d'Agar, l'esclave de Saïah qui, devenue mère, méprisait sa maîtresse, lui valut d'être éloignée de la maison d'Abraham; l'humilité de Marie, qui se déclare la servante du Seigneur, attira sur elle les regards de Dieu : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* (S. Bonavent., *in Spec. V.*, c. 8.)

3. Quelle est en ce monde la chose en même temps la plus grande et la plus petite? Telle fut autrefois la célèbre question agitée parmi les savants. Les uns soutenaient que c'était le soleil, qui étant le plus grand des astres est en même temps très-petit, puisqu'il est contenu par la vue dans l'orbite de notre œil. D'autres disaient : c'est l'œil lui-même qui est la chose la plus grande et la plus petite, puisqu'il lance son regard jusqu'aux cieux et qu'il est en même temps un très-petit objet. D'autres déclaraient avec saint Jacques que c'est la langue : *Quæ quidem modicum membrum est, sed magna exaltat.* (*Jac.*, III, 6.) Enfin il y en eut qui opinèrent pour le cœur de l'homme : *Parvum est cor, sed magna capit; vix ad unius milvi refectionem sufficere potest et totus mundus ei non sufficit. Dicit enim poeta de Alexandro : Unus Pellæo iuveni non sufficit orbis.* (Hugo a S. Vict., L. 3, *de Anima*, c. 41.)

Pour moi, en prenant part à cette question, je soutiens que la bienheureuse vierge Marie est cette créature en même temps la plus grande de toutes : *Quia quem cœli capere non poterant tuo gremio contulisti* (Ecclesia, *in Offic.*); et la plus petite d'après ces autres termes : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* (*Luc.*, I, 45). Cornelius a Lapide legit : *Vilitatem;* alii *Annihilationem ancillæ suæ.* (Ginther., *in Matre amoris et doloris, consider.* 8.)

4. La jeune esclave de l'épouse de Naaman le lépreux, disait à sa maîtresse : *Utinam fuisset Dominus meus ad prophetam, qui est in Samaria, profecto curasset eum a lepra quam habet* (IV *Reg.*, V, 9); la bienheureuse vierge Marie, qui s'est déclarée l'esclave et la servante du Seigneur pour l'attirer des cieux sur la terre, nous suggère à tous un conseil semblable : Allez vers Elisée, nous crie-t-elle, c'est-à-dire vers mon Fils; il vous guérira de la lèpre du péché. (*Id., ibid.*)

5. Non simili humilitate visi sunt, Abraham dicens : *Sum pulvis* et *cinis;* aut Job aiens : *Ventus est vita mea*, vel David protestans quod esset *canis mortuus et unus pulex;* sive Baptista, qui passus est se *esse labilem vocem*; nam

homines dixerunt id quod erant et non minus. Maria autem multo minus quam sit, quantum distant inter se Regina cœlorum, Domina angelorum et Mater Domini ab ancilla Domini: veritatem tamen dixit, quia et mater et ancilla erat Christi. (S. Antonin., 3 part. tit., 31, c. 3.)

6. Sicut Moyses fuit principium legis, sic sancta humilitas est principium obedientiæ. (S. J. Climac., *in Grad.*)

7. Sicut obedientia quæ est filia humilitatis, perficit ipsam matrem humilitatem, sic sancta Maria nata de synagoga perficit synagogam. (*Id., ibid.*)

8. Si l'obéissance d'Abraham lui a si justement acquis la gloire d'être le chef d'un grand peuple et la tige de la race d'où devait naître le Christ, que dirons-nous de l'obéissance de l'ineffable Mère de Dieu, et de quelles faveurs ne dut-elle pas être la source et pour elle et pour nous? (Le R. P. Binet, *Perfections de la sainte Vierge.*)

9. Sicut Eva inobediens facta, et sibi et universo generi humano causa facta est mortis, sic et Maria virgo obediens, et sibi et universo generi humano causa facta est salutis. (S. Iræn., *Adv. hæres.*, l. 3, c. 33.)

MANSUÉTUDE ET PATIENCE.

1. Si alii martyres in suo martyrio corporali patientissimi fuerunt, quanto magis martyr nostra Maria, in suo martyrio spirituali. (S. Bonavent., *in Speculo*, c. 8.)

2. Jacob, en apprenant la mort de Joseph, son fils bien-aimé, déchira ses vêtements : *Scissisque vestibus.* (*Gen.*, XXXVII, 32); Job fit de même à la nouvelle de la mort de ses enfants. (*Job.* I, 20.) La mère de Sisara, ne voyant pas paraître le char de guerre que montait son fils en tête de ses armées, se lamentait et poussait des cris déchirants. (*Judic.*, V, 28.) Plus patiente, plus grande, plus héroïque, la vierge Marie, témoin de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement de son divin Fils, ne déchira point ses vêtements, n'arracha point ses cheveux, ne remplit point les airs de ses cris, mais, douce comme la brebis sous la main du tondeur : *Sicut agnus coram tondente se*, elle se taisait. (Ginther., *in Matre amoris, consid.* 41.)

3. Le prophète Elie appela le feu du ciel sur les cinquante soldats que le roi Ochosias avait mis à sa poursuite (IV *Reg.*, I, 9); le prophète Elisée, méprisé par des enfants, les maudit et appela sur eux deux ours qui en mirent en pièces quarante (IV *Reg.*, II, 23); les fils de Zébédée, indignés de l'ingratitude et de l'inhumanité des Samaritains qui refusèrent l'hospitalité au Sauveur leur Maître, même pendant une nuit : *Et non receperunt eum* (*Luc.* IX, 53), en demandèrent vengeance sur-le-champ : *Domine, vis, dicimus ut ignis descendat de cœlo et consumat illos.* (*Id., ibid.*) Saint Paul, voyant le pontife Ananie manquer aux lois sacrées de la justice, en ordonnant aux assistants de le frapper à la face : *Præcepit adstantibus sibi percutere os ejus* (*Act.* XXIII, 3), en vertu de son autorité apostolique et de son zèle pour la justice, demanda aussitôt à Dieu la punition de cette insulte : *Percutiet te Deus, paries dealbate.* (*Act.* XXIII, 3.)

La bienheureuse vierge Marie ne maudit aucun de ses ennemis, aucun des blasphémateurs de son Fils, aucun de ses juges iniques, elle n'appela le châtiment sur aucun des bourreaux : *Maria enim interfectores Filii sui nunquam odivit, nunquam contra eos impatiens fuit* (S. Bonavent., *in Speculo*, c. 8); tout au contraire, ajoute le Docteur séraphique, elle s'agenouille au pied de la croix et adresse à Dieu la même prière que son Fils : *Pater, dimitte illis.* (S. Bonavent., *in Vita Chr.*) O patience admirable et qui n'a jamais eu d'égale dans les siècles! (Ginther, *id., ibid.*)

VIRGINITÉ.

1. Sicut speculum non frangit solis radios, sic integritatem Virginis non vitiavit ingressus et egressus Divinitatis. (S. Aug., *de Nat. Christi.*)

2. Sicut ex terra immaculata factus est Adam primus, ita ex immaculata Virgine nasci debebat Adam secundus, id est, Christus. (S. Andr., apost.)

3. Sicut rubus a Moyse conspectus ardebat, nec consumebatur, ita beata Virgo ardebat igne spirituali, nec tamen erat adusta concupiscentia carnali. (J. Miechov., *Discursus prædicabiles, Disc.* 102, c. 6.)

4. Sicut vellus, cum sit de corpore, nescit corporis passiones; sic virginitas cum sit in carne, vitia carnis ignorat. Cœlestis ergo imber virgineum in vellus placido se fudit illapsu, et tota Divinitatis unda bibulo se nostræ carnis celavit in vellere, donec per patibulum crucis expressum terris omnibus salutis pluviam effunderet. (S. Chrysol., *Serm.* 43.)

5. Sicut lignum ex se vermiculum procreat absque semine, sed solo cœlesti influxu, ita beata Virgo virga de radice Jesse absque virili semine, sed sola Spiritus Sancti obumbratione, genuit Christum, qui de se ipso dixit : *Ego sum vermis, et non homo.* (Origen., *in Ps.* XXI, v. 7.)

VI. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS POUR PRATIQUER LES VERTUS DE LA SAINTE VIERGE.

HUMILITÉ. 1° Elle est le fondement de toutes les vertus; 2° elle est aimée de Dieu; 3° elle a été pratiquée par Notre-Seigneur Jésus-Christ et la sainte Vierge.

PURETÉ. 1° Cette vertu nous assimile aux anges; 2° nous procure l'estime des hommes; 3° nous fait enfants bien-aimés de Dieu.

OBÉISSANCE. 1° Dieu préfère l'obéissance aux holocaustes : *Melior est obedientia quam victimæ*; 2° elle est la voie de la gloire céleste; 3° elle est la vertu de tous les saints.

PATIENCE. 1° C'est la vertu des âmes fortes; 2° ce fut la vertu de Jésus-Christ et de Marie au Calvaire; 3° ce doit être la vertu journalière du chrétien.

CHARITÉ envers le prochain : 1° il est notre semblable; 2° notre frère en Jésus-Christ; 3° notre frère en sa qualité aussi d'enfant de Marie.

MOYENS (AD EUMDEM FINEM.)

HUMILITÉ. 1° Etre modeste; 2° tenir cachés les dons reçus du ciel; 3° s'abaisser à servir les autres.

PURETÉ. Les moyens à employer pour conserver la pureté sont : 1° le jeûne; 2° la fuite des occasions; 3° la prière.

OBÉISSANCE. Se soumettre à ceux qui ont autorité sur nous : 1° comme l'enfant Jésus à Marie et à saint Joseph : *Et erat subditus illis*; 2° comme Marie et saint Joseph aux événements de la vie.

PATIENCE. Supporter avec courage : 1° les adversités; 2° les maladies; 3° les épreuves de toute sorte.

CHARITÉ. Considérer en tout dans notre prochain la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les enfants de Marie.

VII. EMBLÈMES.

HUMILITÉ.

TERRA. Aperiatur terra et germinet Salvatorem. (*Is.*, XLV, 8.)

Veritas de terra orta est. (*Ps.* LXXIV, 13.)

Terra nostra dabit fructum suum. (*Id., ibid.*, 14.)

Quare Maria toties cum terra fuerit comparata? An forte defuerint Spiritui Sancto figuræ et comparationes, quibus sanctissimam Deiparam mundo in umbra manifestaret?

Respondet ad quæstionem Hugo a S. Victore : *Maria dicitur terra propter suam humilitatem, terra enim est humilius elementum.* (Hugo a S. Vict., l. IV, *de Proprietate et Epithetis rerum*, c. 2.)

OBÉISSANCE.

TELA SEU TABULA PICTORIA. Tabula sum pictoria, pingat pictor, quod voluerit; faciat Deus quod ipsi placuerit. (Theophylactus, *in Luc.*, c. 1.)

PURETÉ, VIRGINITÉ.

LILIUM. Lilium convallium. (*Cant.* II, 1.)

Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias. (*Id., ibid.*, 2.)

Labia ejus lilia distillantia myrrham primam. (*Id.*, v, 13.)

Quasi lilia quæ sunt in transitu aquæ. (*Eccli.*, iv, 8.)

Lilium immaculatum. (S. Epiphan., *Adv. hær.*)

Lilium angelorum. (*Id., ibid.*)

Lilium inter spinas ex regia radice ortum. (S. J. Damasc., *de Dormit. V.*)

Florens quasi lilium per virginitatem. (S. Anselm., *de Laud. V.*)

Castitatis lilium. (*Serm. sup.* Missus est.)

Lilium caudens. (S. Bonavent., *Spec.*, c. 10.)

MANSUÉTUDE ET PATIENCE.

Rosæ inter spinas.

Cum lemmate : Olent suavius.

Rupes inter fluctus allisos inconcussa.

Cum lemmate : Eadem sunt semper.

Incus nullis malleorum ictibus redens.

Cum lemmate : Dura omnia vinco.

Palma adversus pondera surgens.

Cum lemmate : Quo pressior, altior.

Arundo inter furias ventorum infracta.

Cum lemmate : Firma, licet infirma.

Amaranthus flos.

Cum lemmate : Nec gelu, nec æstu.

Adamas. Cum lemmate : Nec ferro, nec igne.

Salamandra inter flammas consistens.

Cum lemmate : Nec lædor, nec terreor.

Torcular. Quare ergo rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari?

Torcular calcavi solus. (*Is.*, lxiii, 2, 3.)

VIII. FIGURES.

VIRGINITÉ.

Porta clausa. (*Ezech.*, xliv, 2.)

Porta clausa in Oriente sita, quæ introduxit portarum clausarum Regem. (S. Ambr., *in Virg. instit.*, c. 8; S. Petr. Dam., *Serm.* 2, *de Nat. B. V.*; Hesych., *Orat.* 2, *de Deip.*; Petr. Bles., *Serm.* 2.)

Porta per quam Deus in carne exoritur. (Method., *Orat. de Hypap.*)

Quid est porta in domo Domini clausa, nisi quod Maria semper erit intacta?... Quid est quod clausa erit in æternum, nisi quia Maria virgo est ante partum, in partu et post partum? (S. Augustin., *Serm.* 14 *in Nat. Dom.*)

Rubus Moysis. Rubus ardens qui non exuritur. (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*; Hesych., *Orat.* 2, *de Deip.*; Chrysip., *Orat. de Deip.*; S. Bonavent., *in Laud. B. V. n.* 7.; Theophanes, *in hymn. de Annunt.*; Adam de S. Vict., *in prosa de Purif.*)

Rubus naturæ animatus, quem divini ignis partus non combussit. (Proclus., *Orat. de Nat. Dom.*)

Virga Aaron. Virga Aaron frugifera supra naturam. (S. August., *Serm.* 18, *de Temp.*; S. Bonav., *in Laud. B. V., n.* 9.)

Virga Aaron arida absque fomentis naturalibus fructificans. (Philip. abb., l. i, *in Cant.*, c. 16.)

Virga mystica, flos immarcessibilis. (*Hymn. græc.* apud But., p. 125.; Rich. a S. Vict., *Tract. de compar. Virgin. ad virgam et Christi ad florem.*)

VellusGedeonis. Vellus Gedeonis. (S. Ephrem., *de Laud. B. V.*; S. Bernard., *Hom.* 2 *in* Missus est.; S. Bonav., *in Laud. B. V. n.* 11.)

Vellus sanctum. (Rich. a S. Laur., *in Laud. V.*, l. 12.)

Vellus de quo omnes vestiti. (S. Ambr., *Serm.* 13.)

Vellus virgineum, cui cœlestis imber placido se fudit illapsu, et tota Divinitatis unda bibulo se nostræ carnis celavit tegmine, donec per patibulum crucis expressum, terris omnibus in pluviam se salutis effunderet. (S. P. Chrysol., *Serm.* 143.)

MANSUÉTUDE ET PATIENCE.

Agnus seu Ovis. Ego quasi agnus mansuetus, qui portatur ad victimam. (*Jerem.*, xi, 19.)

26 MAI.

PUISSANCE DE LA Ste VIERGE

(Sermon par Monseigneur le cardinal de Villecourt.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° I. — PLAN

Ier POINT. — Puissance de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Par son titre de Mère de Dieu.
2. En vertu de sa sainteté.
3. D'après le témoignage des saints Pères.
4. D'après les expressions et les invocations de l'Église.
5. D'après le témoignage de tous les siècles.

IIe POINT. — Motifs qui nous portent à invoquer la puissance de Marie.

SUBDIVISIONS

1. L'indifférence du siècle.
2. Le dérèglement des chrétiens.
3. Nos besoins.

N. 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Théologie.
IV. Traits historiques.
V. Maximes des saints et des ascétiques.
VI. Comparaisons.
VII. Motifs et moyens.
VIII. Emblèmes. — IX. Figures.

TEXTE.

Positus est thronus matri regis, quæ sedit ad dexteram ejus. (III Reg., II, 19.)

Ce n'est qu'après sa résurrection que se vérifia, pour notre Seigneur, cette magnifique prophétie de David : le Seigneur a régné et a été revêtu de gloire, de force et de majesté : *Dominus regnavit, decorem indutus est, indutus est fortitudinem et præcinxit se* (*Ps.* XCII, 1); ce n'est aussi qu'après son assomption glorieuse que Marie fut revêtue des insignes de sa puissance. Un trône fut placé pour elle à côté de son divin Fils, elle prit place sur ce siége d'honneur et fut proclamée Reine : *Positus est thronus matri regis, quæ sedit ad dexteram ejus.* (III *Reg.*, II, 19.)

C'est de ce grand trône que je veux vous entretenir aujourd'hui, M. F., en vous parlant de la puissance de Marie. 1° *Puissance de Marie auprès de Dieu*; 2° *motifs que nous avons de recourir à cette puissance*, voilà tout le plan de ce discours, Inclinons-nous auparavant devant ce trône de sa souveraineté en la saluant avec l'ange. *Ave, Maria!*

Ier POINT.

PUISSANCE DE MARIE.

1re SUBDIVISION. — PUISSANCE DE MARIE PAR SON TITRE DE MÈRE DE DIEU.

Pour se convaincre de la puissance de Marie, il suffit de se rappeler que c'est d'elle que Jésus est né : *De qua natus est Jesus.* (*Matth.*, I, 16.) En effet, ce titre de mère, qui est si puissant sur tous les cœurs bien nés, ne le serait-il pas sur le cœur de Jésus, en qui résident tous les trésors de la sagesse et qui a voulu être le modèle accompli de toutes les vertus? Sur la terre il était soumis à Marie et à Joseph : *Et erat subditus illis* (*Luc.*, II, 51); dans le ciel pourrait-il dédaigner sa mère? Sur la terre il opéra, pour condescendre à ses désirs, le premier de ses miracles, en changeant l'eau en vin aux noces de Cana, et, dans le ciel, le séjour de son autorité, de son amour et de sa magnificence, il rejetterait ses supplications! Avant de mourir, il la recommande au bien-aimé disciple, pour nous apprendre, dit saint Jean Chrysostome, que jusqu'à la mort nous devons nos principaux soins à nos parents : *Ipse crucifixus Matrem suam discipulo commendat, ut nos doceat ad extremum usque halitum parentum curam præcipuam habendam esse* (*Hom.* 85, *in Joan.*), et dans le ciel, il ne ferait aucun cas de son intercession! Quelle contradiction étrange! Salomon n'était qu'un roi de la terre, et, quoique sa puissance fût bornée, il voulut que Bethsabée, sa mère, ne craignît pas de lui demander tout ce qu'il pourrait accorder, parce que, lui disait-il, il ne m'est pas permis de vous renvoyer mécontente : *Neque enim fas est ut avertam faciem tuam* (III *Reg.*, II, 20); et Jésus-Christ, qui peut tout accorder sans s'appauvrir, refuserait quelque chose à Marie, qui ne peut rien demander qui ne contribue à l'augmentation de sa gloire? La mère des Machabées n'eut besoin que de rappeler au dernier de ses enfants qu'elle l'avait nourri de son lait, pour le déterminer à souffrir avec courage le plus cruel martyre : « Que refusera donc Jésus à sa mère, dit saint Charles Borromée, quand elle lui rappellera qu'elle l'a porté neuf mois dans ses chastes entrailles et qu'elle l'a nourri de son lait virginal? » *Quid Filius matri ubera ostendenti, novem illos menses quibus illum in utero portavit, in memoriam revocante, negabit?* (*Hom.*, t. I, p. 165.) Et que sera-ce quand Jésus unira à ce souvenir celui de tout ce qu'elle a souffert pour lui dans l'étable de Bethléem, dans le voyage en Egypte, dans la sollicitude qui pénétrait son cœur lorsqu'elle le cherchait dans Jérusalem, dans les fatigues qu'elle essuya pour le suivre, dans les amertumes cruelles dont elle fut abreuvée lorsqu'elle partageait ses douleurs au temps de sa Passion et sur le Calvaire? Croire que Marie ne sera pas exaucée, ce serait, selon saint Bernard, croire que le Fils de Dieu n'honore pas sa mère, ou que Marie n'a pas fait passer dans son cœur ces sentiments d'amour que Jésus-Christ avait pour nous : *Nisi forte aut non creditur Dei Filius honorare matrem, aut dubitare quis potest omnino in affectum charitatis transisse viscera in quibus ipsa quæ ex Deo est charitas novem mensibus corporaliter requievit.* (S. Bern., *in Assumpt. Virg.*, I, § 1.) Non, ô le plus parfait et le plus accompli des enfants des hommes! vous ne refuserez rien à la plus incomparable des mères, et c'est dans le ciel surtou

que s'accomplira cet oracle prononcé par une bouche inconnue sur la terre : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et le sein qui vous a nourri : *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ suxisti.* (*Luc.*, XI, 27.)

2e SUBDIVISION. — EN VERTU DE SA SAINTETÉ.

La sainteté de Marie n'est pas un titre moins puissant pour assurer notre protection auprès de son divin Fils. Saint Jacques atteste que la prière assidue du juste peut beaucoup auprès de Dieu : *Multum valet deprecatio justi assidua.* (*Jac.*, V, 16.) Moïse, Josué, Jérémie, Onias, obtiennent des prodiges par leurs prières ; le Seigneur lui-même invite les coupables amis de Job à demander le secours de ses prières et il s'engage à les exaucer : *Ite ad servum meum Job... orabit pro vobis, faciem ejus suscipiam, ut non imputetur vobis stultitia.* (*Job,* XLII, 8.) Si Dieu a exaucé sur la terre des saints bien inférieurs à Marie par leurs vertus, comment n'exaucera-t-il pas dans le ciel Marie elle-même, que saint Pierre Damien appelle « le centre de toutes les vertus et l'arsenal de toutes les grâces : » *Conventus omnium virtutum, respublica gratiarum?* Comment sera-t-il indifférent aux sollicitations de « celle à qui, dit saint Thomas, il fut accordé dans sa première sanctification de ne jamais pécher, et dans la conception de son Fils, de ne pouvoir pécher:» *In prima sanctificatione datum est ei ut nunquam peccaret, et in conceptione Filii ut peccare non posset?* Comment frustrera-t-il de son attente celle à qui saint Idiota ne craint pas d'appliquer ces paroles de l'Ecriture : « Elle est une pure émanation de la splendeur du Tout-Puissant, et rien de souillé ne saurait l'atteindre ; elle est un rejaillissement de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté.» (*Sap.*, VII, 25, 26.) Le serpent infernal n'infecta jamais ce lis éclatant de son souffle impur, et le perfide basilic n'eut jamais la témérité de porter ses regards sur elle. Aussi avec quelle assurance ne se présente-t-elle pas à Jésus-Christ pour lui demander les grâces dont nous avons besoin. Voulez-vous qu'elle sollicite pour vous la pureté? cette vertu ne saurait vous être refusée à la demande de celle qui avait le don sur la terre, dit saint Ambroise, de la conférer d'un seul de ses regards : *Ut si quos aspiceret, castitatis insigne conferret.* Avez-vous besoin de courage dans les peines et les tribulations de la vie? comment ne l'obtiendrez-vous pas à la prière de l'héroïne du Calvaire? « Si vous désirez la foi, Marie en est l'étendard, » dit saint Ambroise : *Vexillum fidei.* Si vous soupirez pour le saint amour, Marie est l'autel où ce feu divin brûle sans cesse et ne s'éteint jamais ; enfin, si vous cherchez la lumière, Marie, dit saint Jérôme, n'a jamais été dans les ténèbres. En demandant par elle toutes les vertus, vous rendrez hommage à celles qu'elle a pratiquées, et vous la déterminerez à ne point cesser d'intercéder pour vous qu'elle ne les ait toutes obtenues.

3e SUBDIVISION. — D'APRÈS LES TÉMOIGNAGES DES SAINTS PÈRES.

Est-il nécessaire de rapporter les témoignages des saints Pères tous unanimes à célébrer la puissance de Marie? Saint Cyrille d'Alexandrie, dans le concile général d'Ephèse, ne balança pas à lui attribuer la chute des idoles, le succès des apôtres et le triomphe de l'Evangile. Saint Augustin lui attri-

bue la victoire remportée sur toutes les hérésies : *Cunctas hæreses interemisti;* il ne veut pas qu'on manque jamais de confiance quand on invoque son nom : *Nomem sub quo nemini desperandum.* Saint Bernard publie hautement que si la douce espérance est dans nos cœurs, que si l'heureux germe du salut s'y développe, c'est à l'assistance de Marie que nous devons l'attribuer : *Si quid spei, si quid salutis in nobis est, ab ea noverimus redundare.* Elle est, selon ce saint docteur, le canal par lequel le Seigneur fait passer toutes les grâces qu'il nous accorde : *Totum nos habere voluit per Mariam.* Saint Bonaventure la proclame l'asile assuré de tous les pécheurs, et saint Ignace va jusqu'à dire qu'il est impossible qu'un pécheur se convertisse et se sauve sans son secours : *Impossibile est ullum peccatorem salvari, nisi per tuum, Virgo, præsidium.* Aussi, glorieuse Vierge, tous ceux qui se sont enrichis des trésors de la grâce portent-ils avec confiance leurs regards vers vous, pour obtenir par vous la conservation et l'augmentation des biens qui leur ont été accordés en votre considération : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* (*Psal.* XLIV, 13.)

4e SUBDIVISION. — D'APRÈS LES EXPRESSIONS ET LES INVOCATIONS DE L'ÉGLISE.

Mais qui peut douter de la puissance de Marie quand on considère en quels termes l'Eglise veut qu'elle soit invoquée par les fidèles? Ne nous met-elle pas tous les jours ces paroles à la bouche : « Priez pour nous, sainte Mère de Dieu, afin que nous soyons rendus dignes des promesses de Jésus-Christ? Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort; voulant nous faire comprendre que nous n'avons rien à craindre, ni pendant la vie, ni à l'heure de la mort, si nous invoquons Marie, non pas seulement du bout des lèvres, par coutume et par manière d'acquit, mais avec foi et du fond du cœur. Nous recourons à votre protection, sainte Mère de Dieu, disons-nous encore; ne méprisez pas nos prières dans nos pressants besoins, mais délivrez-nous de tous les dangers, ô Vierge glorieuse et bénie ; c'est le sens de l'invocation qui commence par ces mots : *Sub tuum præsidium.* Il n'y a qu'un instant, cette église retentissait encore de ce cri de confiance et de vénération : O Marie, que la puissance qui vous a été accordée est grande, et qui pourra exprimer les grâces que vous avez obtenues à la terre? *O concessa tibi quanta potestas! Per te quanta venit gratia terris!* Du haut du trône que vous occupez près de Jésus-Christ, écoutez les vœux de vos enfants. Vous pouvez, ô Vierge mère, fléchir votre divin Fils irrité par nos crimes; vous le pouvez et vous le voulez; car nous sommes aussi vos enfants chéris : *Alto de solio vota tuorum audi : namque potes flectere Natum; Virgo mater, amas nos quoque natos.*

5e SUBDIVISION. — D'APRÈS LE TÉMOIGNAGE DE TOUS LES SIÈCLES.

Que s'il restait encore quelque incertitude sur l'incomparable pouvoir de Marie, rien ne serait plus facile que de la détruire en appelant ici le témoignage de tous les siècles chrétiens qui n'ont cessé de la révérer, de l'invoquer et de faire l'expérience de sa bonté et de sa tendresse. Je vous ferais voir des temples et des autels érigés en son honneur depuis l'origine du christianisme; je rappellerais des millions de prodiges opérés par son inter-

cession. Mais ici, je l'avoue, je serais embarrassé sur le choix des faits merveilleux qui se présentent en foule. C'est la mer courroucée qui menace d'engloutir dans ses abîmes ceux qu'elle porte sur ses ondes; les vents mugissent avec fureur; les voiles du navire s'agitent et se déchirent; le mât se brise; les cordages se rompent, les ais se désunissent et s'entr'ouvrent; les flots agités s'élèvent comme des montagnes jusque vers le ciel; les navigateurs pâles et tremblants ne voient partout que l'image d'une mort prochaine qui les menace. Mais qu'ils se rassurent : le nom de Marie est invoqué, et, presqu'à l'instant même, l'Océan bouleversé redevient tranquille, les vents furieux s'apaisent, la paix succède à l'effroi, l'allégresse aux plus mortelles alarmes, la reconnaissance place dans toutes les bouches le nom de Marie, qui est dans tous les cœurs. Parlerai-je des victoires signalées que sa protection a fait remporter et qui lui ont acquis le nom de Notre-Dame des Victoires? Le nom de Marie est plus terrible aux infidèles et aux hérétiques que les armées les plus formidables. D'un autre côté, combien de malades rendus à la santé par son intercession puissante! combien de pécheurs ramenés à la vertu! combien d'affligés consolés! combien d'aveugles éclairés! Et ces prodiges sont en si grand nombre, et il en est une infinité de si incontestables, qu'il n'y a qu'une incrédulité décidée qui puisse les nier ou les révoquer en doute. Entrez, M. F. dans quelqu'un de ces temples nombreux que la reconnaissance a érigés en l'honneur de Marie; voyez cette multitude de tableaux anciens et récents que le souvenir de ses faveurs y a placés et y place tous les jours. Que vous annoncent-ils? que vous dit leur muet, mais éloquent langage? Ah! ce sont comme autant de voix qui vous répètent tour à tour : Marie, Marie est puissante auprès de Dieu! Abaissez donc, au moins pour un instant, votre orgueil, esprits superbes, qui auriez cru jusqu'ici faire une chose indigne de vous en recourant à Marie; venez à votre tour, vous prosterner au pied de ses autels. Si elle ne se montre pas à votre égard la mère la plus tendre, je consens que vous renonciez pour jamais à son culte. Mais si vous ne tardez pas à faire aussi l'expérience de sa bonté, joignez-vous à nous pour honorer le Fils dans la Mère, et la Mère dans le Fils, offrant avec fidélité vos vœux à l'un et à l'autre : *Filium honoremus in Matre, et Matrem in Filio; utrique vota nostra fideliter exsolvamus.* Ce sont les paroles de saint Laurent Justinien. Il me reste à vous retracer les motifs qui vous pressent de recourir à Marie.

II^E^ POINT.

MOTIFS QUI NOUS PORTENT A INVOQUER LA PUISSANCE DE MARIE.

L'impiété si contagieuse du siècle, le libertinage le plus scandaleux, nos besoins les plus urgents : voilà, M. F. les motifs qui nous pressent de recourir à Marie, afin que, par sa protection, nous soyons préservés des dangers qui nous menacent et secourus dans les nécessités qui nous accablent.

1^re^ SUBDIVISION. — L'INDIFFÉRENCE DU SIÈCLE.

Il semble, M. F., que depuis plus d'un demi-siècle que nous goûtons les fruits amers de l'irréligion, nous devrions être las d'aller puiser dans des

sources si impures : car, qu'a produit ce débordement de principes antichrétiens, sinon ce qu'annonce le prophète Osée : « Depuis qu'il n'y a plus de vérité, de miséricorde et de connaissance de Dieu sur la terre, dit-il, les malédictions, le mensonge, l'homicide, le larcin et l'adultère ont inondé l'univers et ont fait couler des fleuves de sang : » *Non est veritas, et non est misericordia, et non est scientia Dei in terra; maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt, et sanguis sanguinem tetigit.* (*Osee,* IV, 2, 3.)

Le Seigneur n'a-t-il pas droit de se plaindre aujourd'hui, comme autrefois par la bouche d'Isaïe, d'avoir nourri et élevé des enfants qui ne payent ses bienfaits que par les mépris et l'ingratitude : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi vero spreverunt me?* (*Is.*, I, 2.) L'Eglise se plaint aussi dans Jérémie de la solitude de ses temples et de l'indifférence que l'on montre pour ses solennités : *Viæ Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solemnitatem.* (*Thren.*, I, 4.) Quel peuple, grand Dieu! que sa vue est déchirante! que ses plaies sont affreuses! que son avenir est effrayant! Et ce peuple vit dans un royaume consacré à Marie! Pourquoi donc se ressent-il si peu de sa protection? Ah! c'est qu'il ne veut plus l'invoquer; c'est qu'il ne veut plus l'imiter. Enfants de Marie, allez donc en foule vous jeter aux pieds de votre mère ; faites-lui une sainte violence; demandez-lui d'éloigner de vous cette contagion de principes destructeurs, plus dangereuse mille fois que le fléau de la peste qui, de temps en temps, ravage des provinces entières. C'est l'invitation que vous adresse saint Charles Borromée : *Accedite, filii, cum fiducia ad Matrem;* exposez-lui vos dangers et vos malheurs; plaignez-vous amoureusement à elle de cette épidémie d'irréligion qui corrompt tout et qui altère tout dans votre malheureuse patrie : *Vestras ei aperite infirmitates;* demandez-lui les secours dont vous avez besoin pour être préservés de tant de périls qui vous environnent : *Quæ vobis necessaria sunt petite;* gémissez du peu d'honneur qu'on lui rend, et dédommagez-la de cette criminelle froideur par un redoublement de respect et d'hommages : *Eam debito honore prosequimini.* Qui sait si votre dévouement ne touchera pas les cœurs même les plus endurcis, et ne leur fera pas une douce violence pour les engager à vous imiter? C'est l'intention qu'a l'Eglise quand elle vous invite à la piété en ce saint jour : car pourquoi nous rappelle-t-elle les trophées, les couronnes immortelles et les victoires de Marie, sinon pour nous déterminer à marcher tous sur ses traces? *Cur ejus trophæa et immortales coronas et victorias recolat Ecclesia? non aliam sane ob causam nisi ut sacratissimæ Virginis vestigiis inhærere contendamus.*

2e SUBDIVISION. — LE DÉRÈGLEMENT DES CHRÉTIENS.

Le libertinage n'a plus de frein, plus de bornes, plus de retenue; toute chair a corrompu sa voie; tous les âges payent un funeste tribut à la corruption du siècle. Elle devance la raison même; elle infecte l'enfance, l'âge mûr, la vieillesse et la décrépitude. Le vice, de nos jours, ne sait plus rougir. Que dis-je? on rougit de n'être pas impudent, pour me servir des expressions de saint Augustin : *Pudet non esse impudentem;* tous se précipitent dans les abominations du crime (*Psal.* XIII, 3) et se font gloire de leur déshonneur. Ce qui faisait horreur au paganisme n'en inspire plus aux chré-

tiens : en sorte que l'homme, qui avait été élevé à une dignité sublime, l'homme, que Dieu avait créé à son image et sa ressemblance, devient comparable aux brutes par ses infâmes excès : *Homo cum in honore esset non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis.* (*Psal.* XLVIII, 13.) Voulez-vous, M. F., appartenir à ce peuple perverti? Ah! je ne le pense point, car ce serait renoncer au titre glorieux d'enfants de Marie. Eh bien! conjurez-la donc sans cesse de vous séparer de cette masse de corruption; et, afin de lui prouver que votre prière est sincère, faites tout ce qui est en vous pour qu'on puisse reconnaître dans votre conduite que vous lui appartenez. Saint Charles va vous expliquer à quels caractères on distingue les serviteurs de Marie : « Celui-là, dit-il, appartient à Marie et honore Marie, qui fuit l'orgueil du monde, qui enfante toute sorte d'iniquités; celui-là appartient à Marie et honore Marie, qui s'efforce d'imiter l'humilité de celle dont Dieu s'est plu à contempler les abaissements, qui la feront appeler bienheureuse par toutes les générations : » *Qui Dei Matris egregiam imitantur humilitatem quam Deus respexit et ob quam beatam eam dicent omnes generationes.* « Cette femme, cette jeune personne appartiennent à Marie et honorent Marie, qui fuient comme elle les sociétés mondaines et se contentent d'accorder au monde ce que la bienséance ne permet pas de lui refuser, sans préjudice de l'innocence : » *Quæ mulier virorum, ut ipsa fecit, refugit societates;* « qui observent les lois d'un silence inviolable à l'égard de tous les discours dangereux et profanes : » *Quæ silentii leges inviolatas servare studet.* « Celle-là appartient à Marie et honore Marie, qui ne mène pas sur la terre une vie oisive et inutile : » *Quæ nunquam est otiosa.* « Celle-là appartient à Marie et honore Marie, qui ne se plaît que dans les saints entretiens qu'elle a avec Dieu, et qui retrace dans sa conduite les actions et les vertus de cette Vierge incomparable qu'elle a prise pour modèle : » *Quæ omnium nisi solius Dei detrectat colloquium, quæ egregios ejus et immaculatos vivendo refert mores.* « Voilà encore une fois, ceux qui appartiennent à Marie et qui honorent Marie, » dit saint Charles après saint Ambroise : *Hi Dei Matrem honorant.* Chacun de nous devrait donc se dire : » Quoi! Marie a été le miroir fidèle de la charité, et mon cœur ne respirerait que la haine et la vengeance? » *Speculum ipsa fuit charitatis, et ego malignitati studebo?* « Elle a été si constamment éloignée du monde, étrangère au monde, et moi je n'aimerais que les assemblées de jeux et de plaisirs? » *Solitudinem ipsa tam studiose coluit: ego semper vagabor?* « Elle était si appliquée à la prière et à la méditation, et je ne saurais consacrer un seul instant à ce saint exercice? » *Ipsa adeo dedita orationi : ego adeo orationis expers ero?* « Non, ce n'est pas honorer la Mère de Dieu : » *Ah! non est hoc Dei Matrem colere.* « Qu'ai-je donc à faire, sinon de changer de vie, de corriger mes mœurs et de marcher désormais sur ses traces : » *Vitam mutabo, mores corrigam ut ei correspondeam?*

3e SUBDIVISION. — NOS BESOINS.

Enfin, M. F., nos besoins nous font un devoir de recourir à Marie. Hélas ; ils ne sauraient être plus grands ! Comparons ce que nous sommes avec ce qu'étaient nos pères. Ils avaient la foi et nous l'avons perdue ; ils savaient respecter la vertu, et nous la persécutons; ils étaient observateurs fidèles de l'équité et de la justice, et l'on n'entend parler parmi nous que de fraudes,

de tromperies, de malversations, de banqueroutes, d'usurpations. Hélas! nous ne sommes que des branches dégénérées d'un arbre saint et vénérable. Dans ce triste état où nous nous voyons réduits, qui viendra à notre secours? Marie! ô Marie! c'est vous, après Dieu, qui serez notre ressource. Sauvez-nous, nous périssons; tournez vers nous ces regards maternels et si pleins de bonté qui donnent le salut et la vie : *Illos tuos misericordes oculos ad nos converte;* et après le temps de ce triste et déplorable exil, faites-nous voir dans le ciel Jésus, l'aimable Jésus, fruit sacré de vos entrailles : *Et Jesum benedictum, fructum ventris tui nobis post hoc exsilium ostende.* O clémente, ô tendre, ô douce vierge Marie : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!* Qu'il nous sera doux d'adorer le Fils, de révérer et de chérir la Mère pendant les siècles des siècles! C'est la grâce que je vous souhaite.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(par M. l'abbé C. Breton.)

PLAN

Iᵉ CONSIDÉRATION.

MARIE PEUT NOUS SECOURIR.

Subdivisions

1. Elle est la fille du Père. | 2. Elle est la mère du Fils. | 3. Elle est l'épouse du Saint-Esprit.

IIᵉ CONSIDÉRATION.

ELLE VEUT NOUS SECOURIR, ELLE EST NOTRE MERE.

TEXTE.

Fili, honorem habebis Matri tuæ.
(Tob., vi, 3.)

M. F., deux figures ravissantes et sublimes dominent le monde chrétien, c'est Jésus et Marie. Partout où la foi catholique a planté son drapeau, dans les pays où la civilisation s'est bâti des palais magnifiques, comme sur les plages lointaines et perdues où le pauvre sauvage demande à sa hutte, à sa cabane, secours et protection contre les éléments déchaînés, dans les cathédrales de l'Europe chrétienne et policée, comme dans les temples de chaume où le missionnaire, en tremblant, célèbre sur un autel, sans cesse menacé par le glaive de la persécution, le sacifice de l'agneau sans tache, et offre à Dieu, dans l'effusion sainte du sang de Jésus-Christ, le gage immortel de la réconciliation du ciel et de la terre; partout enfin, à côté de l'autel élevé à Jésus on retrouve un autel érigé en l'honneur de Marie; à côté de l'image du Fils on vénère l'image de la Mère. Symbole mystérieux et profond, alliance, union merveilleuse de la faiblesse et de la force, de la grandeur et de la toute-puissance divine avec la misère humaine dans ce qu'elle a de plus auguste, de plus sacré et de plus touchant dans la femme. Une pauvre fille d'Eve, une humble vierge élevée à l'insigne honneur de la maternité

divine, associée dans nos hommages et nos vénérations à Jésus lui-même, assise dans nos temples, sur nos autels, à côté d'un Dieu, quel spectacle! quel suprême honneur.

Mais ce qui frappe encore davantage, c'est le caractère d'amour, de naïf abandon, de dévote confiance qui accompagne toujours et partout ce culte de la sainte Vierge et qui en fait un culte à part, un culte merveilleusement populaire, un culte qui, pour chaque âme, correspond à quelque besoin particulier. Or, M. F., ces traits distinctifs de la dévotion à la Vierge sacrée, ce respect mêlé d'un immense amour que partout on lui porte, ces hommages qu'on lui adresse et qui partent avant tout du cœur, tout cela s'explique par deux mots : 1° *Marie peut nous secourir ;* 2° *Marie veut nous secourir.* Telle est, chrétiens auditeurs, la douce et consolante vérité que je vais développer aujourd'hui avec l'aide de votre pieuse et bienveillante attention.

Vierge sainte, royale Mère de mon Dieu, un archange seul a pu vous saluer dignement Comment ferais-je donc pour redire vos grandeurs? Oh! venez au secours de ma faiblesse : il s'agit de votre culte; donnez-moi des paroles d'amour pour vous faire connaître et pour amener tous les hommes au pied de vos autels.

I^RE^ CONSIDÉRATION.

MARIE PEUT NOUS SECOURIR.

1^re^ SUBDIVISION. — ELLE EST LA FILLE DU PÈRE.

J'ai dit que le premier motif de notre confiance envers Marie, et par conséquent le premier motif de la dévotion que nous devons avoir pour elle, c'est qu'elle peut nous secourir.

Tous les jours, dans le monde, on s'honore de compter parmi ses amis des hommes riches et puissants. Les courtisans des rois de la terre font sonner bien haut l'intimité dont ils jouissent auprès du monarque ; ils n'échangeraient pas, pour tout l'or du monde, cette familiarité glorieuse qui fait leur orgueil et leur joie. Or, nous aussi, M. F., nous comptons de hautes et honorables amitiés, des amitiés qui ne passent pas comme celles de la terre avec le caprice d'un jour, mais des amitiés durables et éternelles; nous avons au ciel une protection puissante à laquelle il nous est toujours libre d'avoir recours. Marie peut nous secourir. Par ses rapports avec les trois personnes de l'adorable Trinité, elle jouit, dans les splendeurs de l'éternité bienheureuse, d'un pouvoir souverain et qui n'a de supérieur que celui de Dieu lui-même.

Elle est d'abord la fille du Père. Mais un père pourrait-il refuser quelque chose à un enfant chéri, à une fille adorée? Qu'elle se présente devant lui cette enfant de bénédiction dans laquelle il aime à se complaire, et il lui accordera sur-le-champ l'objet de ses demandes. Son ingénuité, sa candeur, son obéissance, son attention à prévenir ses moindres désirs, à aller au-devant de chacune de ses volontés, tout cela a depuis longtemps gagné le cœur de ce bon père. Sa fille, c'est son trésor, sa vie, la joie de ses cheveux blancs; comment voulez-vous qu'il ait le barbare courage de lui rien refuser, quand elle ne demande que des choses justes et bonnes? M. F., voilà comme vous agissez tous les jours à l'égard de vos enfants. Dieu, qui est encore meilleur que le plus excellent père, Dieu qui résume en lui toute paternité, se conduirait-il autrement envers sa fille bien-aimée, la plus soumise de

toutes, la plus dévouée, la plus parfaite? Il ne sait donc plus rien refuser à cette enfant de prédilection qui ne s'approche jamais de son trône que pour implorer sa clémence en faveur des hommes; et chaque fois que Marie élèvera la voix, elle sera bien sûre d'être exaucée.

2e SUBDIVISION. — ELLE EST L'ÉPOUSE DU SAINT-ESPRIT.

En second lieu, Marie est l'épouse du Saint-Esprit, et à ce titre encore sa puissance ne saurait être contestée. Car un époux ne repousse jamais une épouse bien-aimée. Tout entre eux est commun, les joies, les peines, les douleurs. Ce que l'un veut, l'autre le veut; ce que l'un demande, l'autre l'accorde. C'est comme une lyre mystérieuse dont on ne peut toucher une corde sans que toutes les autres frémissent en même temps. Ainsi l'Esprit saint, ce chaste et divin époux de la royale vierge de Juda, dont l'innocence et la grâce ont séduit son cœur, l'Esprit saint ne pourra rien refuser à Marie; mais il accueillera avec bonté tous les désirs, tous les vœux de sa noble et céleste fiancée.

3e SUBDIVISION. — ELLE EST LA MÈRE DU FILS.

Mais ce n'est pas encore assez pour Marie que d'être la fille du Père et l'épouse du Saint-Esprit. Tous les fidèles sont les enfants de Dieu le Père et toutes les âmes saintes les épouses du Saint-Esprit. Marie est de plus la Mère du Fils; et ce titre de mère est de plus incommunicable, c'est le plus glorieux de ses priviléges : nulle créature ne peut partager avec elle sa maternité divine; or, à ce titre surtout, Marie a sur le cœur de son divin Fils les droits les plus incontestables et l'autorité la plus absolue. Un enfant pourrait-il ne pas écouter sa mère?

Un jeune et vaillant capitaine romain, l'illustre Coriolan, mécontent de son ingrate patrie avait abandonné son service et porté ailleurs son courage et son épée. Devenu l'ennemi de Rome, il lui faisait sentir par d'accablantes défaites tout le poids de ses vengeances. Un jour que, les cernant de toutes parts, il les menaçait d'une entière destruction, les Romains aux abois se réunissent sur le Forum pour délibérer en commun sur le salut de la république en péril. On décide que, pour fléchir le vainqueur, la ville entière ira se prosterner à ses pieds dans son camp. Voilà donc que Rome s'ébranle à la fois sur ses sept collines. Les prêtres et les sacrificateurs ouvraient la marche, revêtus de leurs ornements sacrés et portant dans leurs bras les statues de leurs dieux. Le sénat venait ensuite avec ses longues robes flottantes et la majesté de ses vieillards. Ils étaient suivis d'une foule immense de citoyens de tout ordre et de tout âge. Tous ensemble ils pénètrent dans le camp ennemi, se jettent aux genoux de Coriolan, et le conjurent avec larmes d'épargner Rome, Rome qui l'a vu naître et que lui-même avait d'abord défendue de sa vaillante épée. Mais, inutiles efforts! peine superflue! Le jeune vainqueur reste inflexible. Il a juré sur l'autel de son orgueil, il a juré de se venger, et il saura tenir sa parole. Ainsi donc, pas de paix, pas de trêve; mais guerre sanglante, haine à mort!... Cependant au dernier rang du cortége, se tenait une députation des plus nobles dames romaines, et parmi elles on voyait la mère de Coriolan. Son fils l'a reconnue, il fend aus-

sitôt la foule, il court vers sa mère, il saute à son cou, l'embrasse en pleurant et lui accorde le salut de la ville. Ainsi, ce que n'avaient pu faire la crainte des dieux et le respect de la plus haute magistrature de Rome, l'amour filial l'avait fait. Coriolan est resté désarmé par les pleurs de sa mère.

Eh bien! M. F., si un païen a pu pousser à ce sublime degré l'amour d'une mère, croyez-vous que Jésus-Christ, le fils le plus tendre, n'agira pas de la même manière envers sa sainte et divine Mère? Comment donc pourrait-il ne pas l'écouter, quand elle intercède en notre faveur? Elle est là dans le ciel à ses côtés, le suppliant pour nous; elle lui montre le sein qui l'a porté, les mamelles qui l'ont allaité; et à ces touchants souvenirs de l'amour d'une mère, Jésus-Christ brise ses foudres, et laisse dormir ses vengeances. Oserions-nous donc encore douter de la puissance de Marie? Cette puissance est si grande que les Pères de l'Eglise n'ont pas craint de dire de la Vierge sainte qu'elle jouit au ciel d'une toute-puissance qui supplie: *Omnipotentia supplex.*

Mais, chrétiens, à quoi nous servirait-il que Marie eût la puissance entre ses mains, si elle ne veut pas s'en servir, si son autorité est pour elle comme ces vieilles armures que l'on suspend à la muraille, et que le bras du guerrier ne détache jamais pour s'en couvrir au jour de la bataille? Marie peut nous secourir, mais le veut-elle, est-elle résolue à ne pas laisser inutile la puissance dont elle est revêtue; c'est l'objet de ma seconde réflexion.

II[E] CONSIDÉRATION.

ELLE VEUT NOUS SECOURIR, ELLE EST NOTRE MÈRE.

J'ai dit que Marie veut aussi nous secourir, et la raison en est bien simple, c'est qu'elle est notre mère. Elle est notre mère, car elle a mis au monde Jésus-Christ notre frère. Elle est notre mère, car son divin Fils nous a légués à elle comme ses enfants par son testament de mort. Or, une mère peut-elle ne pas secourir son enfant en danger? Une mère! ah! qui me donnera d'en parler dignement; rien de pur, de saint, de suave comme le doux nom de mere. Une mère, vous le savez tous, c'est un trésor, c'est notre meilleure amie, c'est un ange visible que la Providence de Dieu a placé à nos côtés pour nous consoler dans nos peines, nous soutenir dans nos combats et partager nos joies. L'amour de notre mère, c'est avant même l'amour de Dieu le premier sentiment qui vient éclore dans notre cœur, et c'est celui qui s'en va le dernier. Voyez l'exilé qui meurt bien loin des champs aimés de sa patrie. Après s'être préparé à paraître devant son créateur et son juge, sa dernière pensée est pour sa mère, sa dernière prière a pour objet sa mère, le dernier mot que murmurent ses lèvres défaillantes, c'est le nom de sa mère. Et il est bien juste qu'il en soit ainsi; le cœur d'une mère est un abîme de tendresse et d'amour, c'est un sanctuaire où brûle sans cesse la flamme sacrée du dévouement; Une mère, voyez-vous, elle est là toujours prête à chaque quart d'heure à se sacrifier et à donner sa vie pour son enfant. Eh bien! Marie est notre mère, pourrait-elle donc nous refuser son assistance et sa protection, pourrait-elle

nous abandonner dans le péril? Ah! je vous en adjure, mères chrétiennes, qui m'écoutez, quand après beaucoup de souffrances, au milieu des larmes et des angoisses, vous avez mis au monde un enfant, la perle de vos yeux, votre plus douce gloire, votre plus belle couronne, je vous le demande, laissez-vous sans secours cette pauvre petite créature, allez-vous l'exposer sur la pierre froide et nue du grand chemin, à l'intempérie des saisons, à la pluie, à la gelée, à la neige, ou à l'ardente chaleur du soleil? Oh! non; tant de barbarie révolterait votre sensibilité.

Mais vous prenez cet enfant, le fruit de vos larmes et de votre amour, vous le réchauffez sur votre sein, vous le couvrez de vos baisers, vous le nourrissez vous-même de votre propre substance; et cet enfant, il devient la joie de votre maison, l'honneur de votre foyer; et, si pauvre que vous soyez, il n'est jamais de trop chez vous, il y a toujours une place pour lui au berceau, toujours une goutte de lait pour soutenir sa chétive existence. Puis quand, dans le silence des nuits, le cher petit souffre et pleure, son premier soupir, son premier cri vous éveille aussitôt; vous voilà tout alarmée, vous courez pour lui porter secours; et si un jour la main de Dieu qui éprouve quelquefois bien cruellement, si la main de Dieu s'appesantit sur ce fruit de vos entrailles, si vous voyez votre pauvre enfant entre la vie et la mort, si vous sentez qu'il va vous échapper, briser du même coup votre existence avec la sienne et vous plonger en d'inguérissables douleurs, alors par un suprême effort vous accourez dans le temple saint, vous venez vous prosterner au pied de cet autel où une mère aussi tient un petit enfant dans ses bras, et vous lui dites : O Marie! ô ma Mère! pitié pour moi! pitié pour mon enfant! ô mon Dieu! s'il vous faut une victime, eh bien! me voici, prenez-moi, frappez, mais sauvez mon enfant! M. T. C. F., voilà jusqu'où va tous les jours le dévouement, l'amour, le sacrifice de la mère chrétienne. Croyez-vous donc que Marie, si élevée au-dessus des autres créatures ne porte pas dans son cœur des sentiments au moins aussi nobles, aussi généreux? Croyez-vous que quand nous l'invoquons avec larmes dans un pressant besoin, elle ne nous exaucera pas? Oh! loin de nous cette pensée injurieuse à notre mère! Marie sera au moins pour nous aussi bonne, aussi dévouée que nos mères selon la chair et le sang. Elle voudra nous secourir, et comme elle le peut, elle le fera.

Recourons donc à Marie avec confiance. Quand les eaux de la tribulation nous enveloppent, quand le vent de la tentation vient à souffler, quand il fait nuit et froid dans notre âme et que la vie nous est à charge, crions vers Marie, invoquons Marie. Errants sur la mer de ce monde, si les flots menacent d'engloutir notre faible esquif, cherchons au ciel notre boussole et notre pilote, regardons Marie. Elle est l'étoile de la mer : *Maris Stella;* elle est aussi notre force et notre bouclier, notre secours et notre défense : *Auxilium christianorum;* elle est le refuge des pauvres pécheurs: *Refugium peccatorum.* Demandons-lui surtout qu'elle soit pour nous, à notre heure dernière, la porte du ciel: *Janua cœli. Amen.*

MATÉRIAUX.

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Surrexit Rex in occursum ejus, adoravitque eam et sedit super thronum suum, positusque est thronus Matri regis quæ sedit ad dexteram ejus... Et dixit ei rex : Pete, Mater, neque enim fas est ut avertam faciem tuam. (III *Reg.*, II, 19, 20.)

Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. (*Ps.* XLIV, 10.)

Et concupiscet rex decorem tuum (*Id., ibid.* 12) vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis (*Id., ibid*, 13). Elevata est magnificentia tua super cœlos. (*Id.*, VIII, 2.) Fundamenta ejus in montibus sanctis. (LXXXVI, 1.) Gloriosa dicta sunt dete, Civitas, Dei. (*Id., ibid.* 3.) Thronus ejus, sicut sol in conspectu meo. (*Id.* LXXXVIII, 37.)

Fortitudo et decor indumentum ejus... Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. (*Prov.*, XXXI, 25, 26.)

Multæ filiæ congregaverunt divitias ; tu supergressa es universas. (*Id., ibid.*, 29.)

Sicut turris David collum tuum, mille clypei pendent exea. (*Cant.*, IV, 4.)

Terribilis ut castrorum acies ordinata. (*Cant.*, VI, 9.)

Ego murus. (*Id.*, VIII, 10.)

Obviabit quasi mater honorificata. (*Eccli.*, 2.)

Ego in altissimis habitavi, et thronus meus in columna nubis. (*Id.*, XXXIV, 7.)

Quasi cedrus exaltata sum in Libano... quasi palma exaltata sum in Cades. (*Id.*, XXIV, 17, 18.)

In Jerusalem potestas mea. (*Id., ibid.* 15.)

Gyrum cœli circuivi sola et profundum abyssi penetravi ; in fluctibus maris ambulavi et in omni gente primatum habui. (*Id.*, XXIV, 8, 10.)

Ego mater pulchræ dilectionis... In me omnes spes vitæ et virtutis. (*Id., ibid.*, 24, 25.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Invenerunt puerum cum Maria matre ejus. (*Math.*, II, 28.)

Ave, gratia plena, Dominus tecum. (*Luc.*, I, 20.)

Fecit mihi magna qui potens est. (*Id.*, I, 49.)

Dicit Mater Jesu ad eum : Vinum non habent. (*Joan.*, II, 3.)

Erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria matre Jesus. (*Act.* I, 14.)

Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (*Hebr.*, VII, 25.)

Signum magnum apparuit in cœlo, mulier amicta sole et luna sub pedibus ejus et in capite ejus corona stellarum duodecim. (*Apoc.*, XII, 4.)

Gaude, Maria, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo. (Ecclesia. *in Offic.*)

II. SS. PÈRES.

O vera mediatrix ante Dominum nostrum Jesum Christum, te supplices exoramus ut memor sis nostri. (*In Liturg. Ethiopum.*)

Sicut Eva seducta est ut effugeret Deum, sic Maria suasa est obedire Deo ut virginis Evæ virgo Maria fieret advocata. (S. Irœn., *Adv. hæres.*, l. V., c. 19.)

O sanctissima Deipara ! quæ reliquis omnibus et benignior es et materno honore ac cum Deo colloquendi libertate gloriosior, te obnixe rogamus ut nostri jugem ac perpetuam habere memoriam velis... te tuum erga Filium. (S. Methodius, *in Hypapante.*)

Mihi patronam sentiam acceptissimam. (S. Greg. Naz., *in Tragœdia de Christo patiente.*)

Te vallum fidelium, mundi salutem

et propitiatorium laborantinm deprecamur. (S. Ephrem., *Orat. de Laud. V.*)

Ave Dei et hominum mediatrix optima, ave totius terrarum orbis conciliatrix efficacissima! (*Id., ibid.*)

Virgo cunctis superior existit, quæ lapsam Evam erexit et per quam homines fiduciam habent in cœlo erga Deum altissimum. (S. Epiphan., (*Orat. de Virg.*)

Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro clero, intercede pro devoto femineo sexu, sentiant omnes tuum juvamen quicumque celebrant tuam sanctam commemorationem, (S. Augustin., *Serm.* 18, *de Sanctis.*)

Cœlum et terra jamdudum ruissent si non Maria precibus sustentasset. (S. Fulgent., l. 4, *Mythol.*)

Placa Dominum pro communi figmento; nam quamdiu versabaris in terris, te habuit parva terræ portio, ex quo autem translata es a terra, te universus mundus continet commune propitiatorium, o vitæ suppeditatrix, et vita viventium et causa vitæ. (S. Andreas Cretens., *in Orat. de Dormit. Virg.*)

Non dubium est illam quæ meruit pro liberandis ferre pretium, posse impartiri suffragium libertatis. (S. Ildephons., *Serm.* 8, *de Assump.*)

Nullus est qui salvus fiat, Sanctissima, nisi per te; nemo est qui liberetur a malis, nisi per te, o purissima; nemo est cujus misereatur gratia, nisi per te, o honestissima, quamobrem quis non te beatam pronuntiabit? (S. German., Constantinop., *Hom. de Zona.*)

Fecit in te magna qui potens est et data est tibi omnis potestas in cœlo et in terra. (S. P. Damian., *Serm.* 1, *de Nativ. Virg.*)

Quomodo illa potestas tuæ potentiæ poterit obviare, quæ de carne tua carnis suscepit originem? Accedis enim ante illud aureum humanæ reconciliationis altare, non solum rogans, sed imperans; Domina, non ancilla. (*Id., ibid.*)

Rogamus te, Domina, per ipsam gratiam, qua te pius et omnipotens Deus sic exaltavit et omnia tibi secum possibilia esse donavit, quatenus id apud ipsum nobis impetres et obtineas. (S. Anselm., *de Excellentia Virg.*, c. II.)

Velocior nonnunquam est salus invocato nomine Virginis quam invocato nomine Domini Jesu; et id non sit quod ipsa major et potentior eo sit; nec enim ipse magnus et potens est per eam, sed illa per ipsum; ratio vero quia Filius ejus Dominus est et judex omnium, discernens merita singulorum; dum igitur ipse a quovis suo nomine invocatus non statim exaudit, profecto id juste facit; invocato autem nomine Matris, et si merita invocantis non merentur ut exaudiatur, merita tamen Matris intercedunt ut exaudiatur. Hoc denique usus humanus quotidie probat cum quis proposito dominico nomine efficaciter ab alio aliquid impetrat quod simpliciter sua prece nequaquam impetrare potest. (*Id., ibid.*, c. VI.)

Fidelis et potens mediator Dei et hominum Christus, sed divinam in eo reverentur homines majestatem. Absorpta videtur in Deitatem humanitas, non quod mutata sit substantia, sed affectio deificata; non sola illi cantatur misericordia, cantatur pariter et judicium. Denique Deus noster ignis consumens est, quid ni vereatur peccator accedere, ne quemadmodum fluit cera a facie ignis, sic pereat ipse a facie Domini; opus est enim mediatore ad mediatorem istum, nec aliter nobis utilior Maria. (S. Bernard., *in Serm.* SIGNUM MAGNUM.)

Nihil nos Deus habere voluit quod per Mariæ manus non transiret. (*Id., de Aquæductu.*)

III. THÉOLOGIE.

PUISSANCE DE L'INTERCESSION DE MARIE.

La qualité de médiatrice que nous appliquons à Marie ne se rapporte point à la rédemption, mais seulement à l'intercession. Notre-Seigneur Jésus-Christ seul est rédempteur; mais l'intercession de Marie, comparée à celle des saints, est de beaucoup plus éminente et plus efficace. (S. Thom., 3 part., quæst. 26, art. 1; Canisius, *De B. V. Deip.*, l. V, c. 2.)

Dieu a commandé aux enfants d'obéir à leurs parents. Ce précepte est de

droit naturel, et la bienheureuse Vierge n'a nullement renoncé à ce droit de mère : car lorsqu'elle adresse quelque demande à son divin Fils, elle semble plutôt user de commandement que de prière : Mon fils, *ils n'ont point de vin*, dit-elle aux noces de Cana. (Joan., II, 3.)

C'est pourquoi la prière de Marie est à la fois la plus noble et la plus efficace ; la plus noble, parce qu'elle est par voie de commandement et de doux empire ; la plus efficace, parce qu'il est impossible qu'elle ne soit pas toujours exaucée. (S. Antonin., p. 4, 15, c. 17, § 4.)

L'intercession de la bienheureuse vierge Marie est à elle seule plus efficace que celle de toute la cour céleste. Si nous faisons la supposition que la sainte Vierge adresse à Dieu une demande combattue par tous les saints, à l'exemple de ce que nous voyons rapporté dans Daniel : *Princeps autem Persarum restitit mihi* (*Dan.*, X, 13) ; il arrivera que la prière de la Reine du ciel sera plus efficace que celle de toute la cour céleste, à cause de sa dignité de Mère de Dieu, de la perfection de sa charité et de la plénitude de sa grâce. C'est pourquoi l'Eglise s'adresse plus fréquemment et en des termes plus solennels à la très-sainte Vierge qu'aux saints. (Suarez, t. 2, *in* 3 *part.*, *disput.* 23, *sect* 2.)

Il n'est point dans l'usage de nous adresser à un saint pour qu'il soit notre intercesseur auprès d'un autre, attendu qu'ils sont tous du même ordre. Nous employons, au contraire, les saints comme intercesseurs auprès de la bienheureuse Vierge, comme leur reine et souveraine ; c'est pourquoi nous leur récitons la Salutation angélique, afin qu'ils nous représentent auprès d'elle. (*Id.*, *ibid.*)

ROYAUTÉ DE MARIE.

Marie est *reine* par le droit naturel, parce qu'elle est fille des rois d'Israël ; c'est ainsi que toute l'Eglise la salue et la révère au jour de sa sainte Nativité, chantant avec joie : *Nativitas gloriosæ virginis Mariæ ex semine Abrahæ, ortæ de tribu Juda, clara ex stirpe David*, la nativité de la glorieuse vierge Marie, de la famille d'Abraham, sortie de la tribu de Juda, de la noble race de David. Elle est donc reine par sa naissance, et mère de roi par sa divine maternité ; et c'est pour cela que l'archange saint Gabriel, lui annonçant qu'elle aurait un fils, lui promit en même temps que Dieu lui donnerait le trône de David, son père : *Dabit ei Dominus sedem David patris ejus.* Elle est donc reine par un droit naturel.

Marie est *reine* et souveraine par le droit divin, parce qu'elle est la mère de celui qui porte, en ses titres, le roi des rois et le seigneur des seigneurs ; et c'est ainsi que saint Jean Damascène la qualifie : *Vere omnium rerum creatarum Domina facta est, cum Creatoris Mater extitit.* (S. J. Damasc., l. 4, *de Fide*, c. 15.) Elle est, dit-il, véritablement dame de toutes les choses créées, puisqu'elle est mère de celui qui les a créées ; et saint Bonaventure déclare l'étendue de son empire, qui lui donne une puissance souveraine au ciel, en la terre, et jusque dans les enfers : *Virgo est vere domina cœlestium, terrestrium et infernorum.* (S. Bonav., *in Speculo*, c. 3.) Mais saint Bernardin la loue d'une manière plus magnifique (S. Bernard., *Serm.* 61, *a.* c. 2, 6) : Toutes les créatures, dit ce Père, qui servent à la Trinité sainte, servent aussi à la sainte Vierge ; car tous les êtres qui sont créés de la main de Dieu, de quelque condition qu'ils soient, soit créatures spirituelles comme les anges, soit créatures raisonnables comme les hommes, soit créatures corporelles comme les cieux et les éléments, soit les réprouvés, soit les bienheureux, universellement tout ce qui est soumis à l'empire de Dieu l'est aussi à l'empire de la sainte Vierge sa très-sainte Mère. Elle est donc vraiment reine par le droit divin, aussi bien que par le droit naturel.

Marie est encore *reine* par le droit humain ; car combien d'empereurs et de rois pleins de piété lui ont consacré leurs royaumes et leurs empires ? Consultez les annales du monde entier, et vous en serez convaincus. (Le P. d'Argentan, *Grandeurs de la sainte Vierge*. *Voy.* ci-après aux *Traits historiques*.)

IV. TRAITS HISTORIQUES.

EMPEREURS ET ROIS QUI ONT PROCLAMÉ LA ROYAUTÉ DE MARIE.

EMPEREURS GRECS.

CONSTANTIN ET SAINTE HÉLÈNE, SA MÈRE. Ils consacrèrent à la Reine du ciel la ville de Constantinople, qui longtemps fut appelée la ville de la sainte Vierge, et y firent bâtir un magnifique temple en son nom. (Justin. Miechov., *Discurs. prædic.*, 374.)

HÉRACLIUS. Il portait l'image de la Vierge dans ses batailles contre les Perses. Après ses victoires remportées en son nom, il lui consacra son empire.

THÉODOSE LE JEUNE. Il obtint du pape Célestin la célébration du concile d'Éphèse, où fut solennellement proclamé le dogme de la maternité divine.

MARCIEN. Il fit paraître le même zèle envers la sainte Vierge, en obtenant du pape la convocation du concile de Chalcédoine.

LÉON ET JUSTINIEN. Ils se déclarèrent tous deux fidèles serviteurs de Marie et la proclamèrent leur *reine*.

ANDRONICUS. Les deux Andronicus l'appelèrent leur *souveraine*.

JEAN COMNÈNE. Il fit porter en triomphe son image, dans toutes les rues de Jérusalem, après une victoire qu'il reconnaissait avoir remportée avec son secours sur les Scythes et autres barbares.

EMPEREURS LATINS.

CHARLEMAGNE. Il fit bâtir dans la Saxe et dans l'Allemagne un grand nombre d'églises en l'honneur de la sainte Vierge.

LOUIS LE DÉBONNAIRE. Il faisait sans cesse porter devant lui, à la chasse, l'image de la sainte Vierge.

HENRI II. Il fit vœu de chasteté, ainsi que Cunégonde son épouse, en l'honneur de la sainte Vierge.

AUTRES. Henri VII, Frédéric III, Albert II, Charles Quint, Ferdinand II, remportèrent de nombreuses victoires sur les Turcs en invoquant le saint nom de Marie.

ROIS DE FRANCE.

PHILIPPE-AUGUSTE. Il avait une grande dévotion envers la sainte Vierge.

SAINT LOUIS. Tous les samedis il lavait les pieds des pauvres, les baisait et les servait à genoux en l'honneur de la sainte Vierge.

LOUIS XI. Il portait toujours une image de la sainte Vierge pendue à son cou.

LOUIS XIII. Il fit un vœu solennel, qu'il accomplit, de dédier ses Etats à la sainte Vierge.

LOUIS XIV. Il récitait chaque jour le chapelet en l'honneur de la sainte Vierge.

LOUIS XVI. Il était très-dévot à la sainte Vierge.

NAPOLÉON Ier. Il choisit pour jour de sa fête, la plus grande solennité en l'honneur de la sainte Vierge, le jour de l'*Assomption*.

ROIS D'ESPAGNE.

JACQUES Ier, roi d'Aragon, surnommé le *Victorieux*. Après avoir arraché trois royaumes aux Maures, par la puissante intercession de la sainte Vierge, il fit bâtir par reconnaissance deux mille églises en son honneur. Ayant livré trente batailles aux Maures, ennemis jurés de la sainte Vierge, et remporté trente victoires, il disait que la sainte Vierge était trente fois plus reine de ses Etats qu'il n'en était roi.

AUTRES. Alphonse VI, Alphonse XI, Ferdinand V, Jean II, Philippe II et Philippe III, ont tous donné des marques de leur dévotion à la Reine du ciel et l'ont tous proclamée leur souveraine.

Nous nous arrêtons, mais il serait aisé, en suivant les annales de tous les peuples, de citer d'autres grands noms. (*Hist. gén.*)

EXEMPLES DE PUISSANCE.

Si le secours des anges nous est nécessaire, c'est elle qui nous les envoie pour nous assister dans nos besoins, car elle est la Reine des anges ; si les intercessions des saints nous sont nécessaires, c'est elle qui peut les appliquer à prier pour nous, car elle est la Reine de tous les saints; si nous sommes dans quelque affliction, dans quelque péril, dans quelque pressante nécessité, ayons toujours recours à sa puissante autorité, c'est elle qui peut députer qui elle voudra pour nous en tirer, car elle peut tout dans le ciel.

Ce fut elle qui envoya saint Jean l'évangéliste pour instruire le grand Gré-

goire, le thaumaturge, du mystère de la Trinité, comme rapporte saint Grégoire de Nysse, en sa vie.

Ce fut elle qui députa le glorieux martyr saint Mercure pour ôter la vie à Julien l'Apostat, au même temps qu'il projetait de ruiner l'Eglise et d'anéantir la religion chrétienne, comme le rapporte saint Grégoire de Nazianze dans l'oraison seconde qu'il a faite contre ce tyran.

Ce fut elle qui envoya les anges pour purger la ville de Rome de cette terrible peste qui la ravageait, au temps du grand saint Grégoire pape ; et ces bienheureux esprits, après avoir exécuté la commission qu'ils avaient reçue de leur reine, entonnèrent en actions de grâces ce cantique de joie qui fut entendu en l'air par tous les peuples : *Regina cœli, lætare, alleluia*. Reine du ciel, goûtez la joie de vos grandeurs *et louez Dieu;* un autre chœur répondait à celui-ci : *Quia quem meruisti portare, alleluia ;* parce que le Fils que vous avez mérité de porter dans votre chaste sein ; *bénissez Dieu ;* et puis tous ensemble concluaient : *Resurrexit sicut dixit, alleluia ;* victorieux et triomphant de la mort, est ressuscité comme il l'avait dit ; *louez et bénissez Dieu.*

Et saint Grégoire, qui était présent dans une procession générale qu'il avait lui-même indiquée, vit alors sur la porte de cette forteresse, qu'on appelle encore aujourd'hui le château Saint-Ange, un ange, qui, portant une épée nue à la main, pour marquer qu'il avait ordre de combattre, la remettait dans son fourreau pour assurance de la victoire. Alors ce saint tout transporté de joie, joignant sa voix avec celle des anges, entonna ce divin verset : *Ora pro nobis Deum, Alleluia*. Sainte Vierge, reine des anges, priez Dieu pour nous, *et bénissez Dieu.* Enfin, pour tout dire en un mot, la domination, la puissance et l'autorité souveraine qu'elle a dans le ciel sont telles, que toutes les faveurs que nous recevons de Dieu sur la terre nous sont procurées par son entremise ; mais sa domination n'est pas limitée dans le ciel seulement, elle descend jusque dans le plus profond des enfers : *Profundum abyssi penetravit.* Allons en esprit jusque-là, pour la voir et pour l'honorer.

V. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Afin que ma prière soit efficace, j'implore les suffrages de la bienheureuse vierge Marie, dont les mérites sont si grands que la première et la seule entre toutes les femmes elle a présenté une digne offrande au Seigneur ; que la seule entre toutes, elle a été vierge et mère en même temps, vierge pendant l'enfantement et vierge après l'enfantement. (S. Ambr., *in 2 Præparat. ad missam*, t. 5.)

Bienheureuse vierge Marie, obtenez-nous le résultat de nos demandes ; vous le pouvez, car vous avez auprès de votre divin Fils cette influence de mère qui n'essuie jamais de refus. Rien ne résiste à votre puissance, tout cède à votre autorité, tout obéit à votre empire, car celui qui est né de vous vous a élevée au-dessus de toutes les créatures, et il semble acquitter une dette quand il exauce vos prières. (S. Greg. Nicomed., *Orat. de Oblat. Deip.*)

La bienheureuse vierge Marie est le boulevard de notre foi et la protectrice de ceux qui mettent en elle leur espérance. (S. Andr. Cret., *Orat. de Dormit. Virg.*)

Tout est merveille dans vous, ô Mère de Dieu ! Votre puissance et votre autorité n'ont point d'égales parmi les êtres créés ; c'est pour cela que votre patronage est plus grand que tout ce que nous pouvons imaginer. (S. Germ. Constantin., *Orat. de Zona.*)

Le chrétien a pour médiateur auprès de Dieu Jésus-Christ, son Fils unique, et auprès du Fils, la bienheureuse vierge Marie, sa mère. Le Christ présente à son Père son côté et ses plaies ; Marie montre à son Fils son cœur et son chaste sein. Elle ne peut éprouver de refus dans sa prière, en présence de ces monuments de clémence et de ces insignes de charité, qui parlent en toute langue et avec tant d'éloquence. (Arnold. Carnutens., *in Tract. de Laud. Virg.*)

Est-ce en vain que l'Eglise vous appelle son avocate et le refuge des pécheurs ? Non ; car c'est vous qui avez en-

fanté celui qui est la source de toute miséricorde. Aucun ne peut mieux implorer ce Fils béni que vous, qu'il considère non comme une humble suppliante, mais comme sa Mère. (Guillelm. Paris., *in lib. Rhetor. cœl.*)

La bienheureuse vierge Marie est l'unique refuge des abandonnés, l'espérance des malheureux, l'avocate de tous les pécheurs qui recourent à elle, le salut du monde par ses prières et par ses mérites auprès de Jésus-Christ son divin Fils. (Dion. Carthus., *de Laud. Virg.*, l. II, c. 23.)

Vous êtes toute-puissante auprès de Dieu, bienheureuse Vierge, de sorte que vous pouvez dire : Ma puissance est dans Jérusalem : *In Jerusalem potestas mea.* (*Eccli.*, XXIV.) C'est-à-dire la Mère toute-puissante du Créateur est toute-puissante dans l'Eglise triomphante et dans l'Eglise militante. (S. Bonavent., *in Spec. B. V.*, c. 8.)

VI. COMPARAISONS.

1. Cum diligat orationes sanctorum Christus et exaudiat, multo magis Matrem suam exaudit pro peccatoribus orantem. (V. Beda, *Hom. de Sancta Maria.*)

2. Quis post tuum Filium ita generis humani curam gerit sicut tu? Quis ita nos defendit in nostris afflictionibus? Qui tam cito præveniens nos ab irruentibus liberat tentationibus? (S. Germ. Constant., *Hom. de Zona.*)

3. Ut impossibile est quod illi a quibus virgo Maria oculos misericordiæ suæ avertit salventur, ita necessarium quod hi, ad quos convertit oculos suos pro eis advocans, justificentur et glorificentur. (S. Anselm., *de Excellent. Virg.*)

4. Maria fidelissima mediatrix salutis, veluti fidelissima columba inter summum Noe et mundum spirituali diluvio submersum. Eva autem veluti corvus in diluvio infidelissima mediatrix fuit perditionis. (S. Bonavent., *in Speculo*, c. 2.)

5. Maria propter nos bene comparatur auroræ, ipsa nobis est ad Deum mediatrix, ad angelos pacificatrix, ad dæmones defensatrix, ad nos illuminatrix. (*Id., ibid.*)

6. Si dum hic viveret sanctus, miserius est peccatoribus et oravit pro eis, nunc tanto amplius quanto verius agnoscit miserias nostras, orat pro nobis Patrem quia beata illa patria charitatem ejus non immutavit sed augmentavit, neque enim quia impassibilis omnino, ideo et incompassibilis factus est ; sed nunc potius induit viscera misericordiæ, cum ante fontem misericordiæ existit... Si hoc de quolibet sanctorum qui regnat in cœlis, quanto magis de Virgine sanctissima id existimare debemus, quæ cum sit Mater et advocata omnium, si in terris tanto ardore salutem omnium desideravit et procuravit, quid facturam putamus in cœlis. (S Bernard., *Serm. in Vigilia SS. Apost. Petri et Pauli ;* Spinelli, *in Throno.*)

7. Si tous les saints sont autant de rois qui remplissent le royaume de Dieu, il n'appartient qu'à la très-sainte Vierge, sa mère, de régner avec lui et par lui, comme une souveraine, sur tous les rois de l'éternité. (Le R. P. d'Argentan, *Conférences sur les grandeurs de la sainte Vierge.*)

8. La seule Bethsabée a le privilége d'être assise sur un trône, au côté de Salomon, son fils, et d'être associée à la grandeur de son empire : la qualité de Mère de Dieu, que la sainte Vierge porte et portera éternellement, étend justement son empire partout où il règne. (*Id., ibid.*)

9. De même que David arrachait de la gueule du lion les agneaux qu'il avait ravis, de même la puissante Reine du ciel arrache aux gorges de l'enfer, s'ils l'invoquent, ceux qui allaient y être engloutis. (Le R. P. Binet, *Perfections de la sainte Vierge.*)

10. Si la prière de Moïse eut le pouvoir de calmer le courroux du Seigneur : *Placatusque est Dominus* (*Exod.*, XXXII, 10), que ne fera pas la prière de la toute-puissante Mère de Dieu ! (*Id., ibid.*)

VII. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS DE NOTRE CONFIANCE ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Marie 1° sait nous protéger ; 2° elle le peut ; 3° elle le veut : 4° elle le fait.

1. Marie sait nous protéger. 1° Ipsa omnia observat, omnia contuetur, et inspectio illius ad omnes se exporrigit. (S. German. Constant., *Serm.* 2, *de Assumpt.*) 2° Nescit quidem homo quid oret et quomodo oret; sed ipsa quid et quomodo petendum sit, novit. (S. Anselm., *de Excell. Virg.*)

2. Marie peut nous protéger : 1° Elle est toute-puissante en sa qualité de Mère de Dieu : Ipsa accedit ad thronum Dei non solum rogans, sed imperans. (S. Petr. Dam., *Serm.* 1, *de Nativ. B. V.*) Habes enim, sat scio, cum tua voluntate concurrentem potentiam ut quæ sis Mater Altissimi. (S. German., patriarch. Constant., *in Orat. de Oblat. Deip.*) 2° Elle est le canal des grâces célestes. Illa ipsa qua invocatur fiducia, plurimum conducit, et capacem facit omnium quæ petuntur gratiarum obtinendarum. (S. Anselm., *de Excellent. Virg.*)

3. Marie veut nous protéger : 1° Elle est notre mère : *Ecce Mater tua* (*Joan.*, xix, 27); 2° elle nous aime, car elle a tout enduré pour coopérer à notre rédemption ; elle est pleine de tendresse et de miséricorde : Adeo pietate replentur ubera tua, o Virgo, ut alicujus miseriæ notitia facta, lac fundant misericordiæ, nec possis miserias scire et non subvenire. (Richard. a S. Vict., *Super Cant.*, c. iv, v. 5.) Quid ad Mariam accedere trepidat humana fragilitas? Nihil austerum in ea, nihil terribile, tota suavis est.— Revolve diligentius evangelicæ historiæ seriem universam, et si quid forte increpatorium, si quid durum, si quod denique signum vel tenuis indignationis occurrerit in Maria, de cætero suspectam habeas, et accedere verearis. (S. Bernard., *super* Signuum Magnum.) —Quid mirum, in charitatis affectum transisse Mariæ viscera, in quibus ipsa, quæ ex Deo est, charitas corporaliter requievit. (*Id.*, *Serm.* 2, *in Dom.* 2 *post Epiphan.*)

4. Marie nous protége. Victoires remportées par son intercession, conversions obtenues, grâces de toute nature que Dieu accorde aux hommes par son entremise. (*Voy.* le sujet *Bienfaits obtenus par Marie.*)

Moyens pour obtenir la protection de la très-sainte Vierge.

1°. Le pécheur doit se tourner vers elle et l'implorer comme sa puissante avocate: *Advocata unica peccatorum* (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*; S. Bernard., *Serm.* 1, *de Nat. B. V.*); son refuge : *Refugium peccatorum* (S. Bonavent., *in Hym.*; Liturg., *in Litan.*); son port après le naufrage : *Portus naufragantium* (Liturg., *in Offic.*); son espérance : *Spes certa miserorum.* (*Ibid.*) 2° Le juste doit chercher auprès d'elle son appui pour persévérer dans la sainteté : *Fons gratiæ et totius consolationis.* (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*) 3° Les grands doivent l'invoquer comme leur reine : *Regina ac Domina cunctis sublimior.* (*Id.*, *ibid.*) 4° Les peuples doivent l'appeler leur Mère : *Mater vitæ qua vivunt universi.* (Guerric., *in Serm. de Assumpt.*)

VIII. EMBLÈMES.

Écriture.

Acies.

Terribilis ut castrorum acies ordinata. (*Cant.*, vi, 3.)

Acies Dei viventis. (I, *Reg.*, xvii, 26.)

Acies loquens victorias. (*Prov.*, xxi, 28.)

Acies pro qua Deus ipse pugnat. (*Judith*, v, 16.)

Acies triumphans in Christo per Christum. (II, *Cor.*, ii, 14.)

Turris David.

Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis; mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium. (*Cant.*, iv, 4.)

Turris davidica. (*Litan.*)

Turris eburnea. (*Ibid.*)

Collum tuum sicut turris eburnea. (*Cant.*, vii, 4.)

Turris Libani. (*Id.*, *ibid.*)

Turris excelsa in media civitate, ad quam confugiunt simul viri ac mulieres et omnes principes civitatis. (*Judic.*, ix, 51.)

ss. pères.

Turris Libani cum propugnáculis. (S. Bernard., *Serm.* 4, *super* Salve Regina.)

Turris fortissima. (*Id.*, *ibid.*; Richard. a S. Laur., *de Laud. Virg.*)

Turris immobilis Ecclesiæ. (*Hym. græc.*, apud Buteon., p. 134.)

Turris propugnaculi. (Theosterictus, *in Canone conciliatorio.*)

IX. FIGURES.

BETHSABÉE.

In figura Mariæ dixit Salomon matri suæ Bethsabeæ, cum aliquid petere vellet : *Pete, mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem meam.* (S. Antonin., p. 4, *tit.* 15, c. 17, § 4.)

ESTHER.

Quid petis ut detur tibi? et pro qua re postulas? Etiamsi dimidiam partem regni mei petieris, impetrabis. (*Esther*, v, 6; vii, 2.)—Un arrêt de mort est porté contre tous les Juifs; le jour de l'exécution est marqué; mais d'un seul mot la reine Esther lacère ce décret et donne la vie à son peuple. De même, dit saint Germain, patriarche de Constantinople, le seul nom de Marie fait tomber toutes les puissances malfaisantes et repousse les attaques de nos plus cruels ennemis. (S. Germ. Patriarch., *Orat. de Zona B. V.*)

LA FEMME FORTE.

Mulierem fortem quis inveniet? (*Prov.*, xxxi, 25.)

Qui trouvera une femme forte? demande Salomon, désespérant d'en rencontrer une sur la terre. Eh bien! la voici trouvée. Car encore que la sainte Vierge soit extrêmement belle et grande et bonne, sa force cependant me paraît l'emporter sur tout le reste. Tout ce qui est créé s'abaisse à ses pieds; elle obtient le pardon des péchés, elle calme les désespoirs, elle dompte l'enfer et le ciel même, elle a en main les trésors et les pouvoirs de Dieu, qui lui abandonne tout ce qu'il a, et qui ne veut rien accorder que par ses mains virginales. C'est pourquoi, dit saint Bernard, si vous voulez obtenir avec certitude tout ce que vous demandez à Dieu, souvenez-vous de présenter vos requêtes par les mains très-dignes de Marie, si agréables au Tout-Puissant; car tout ce qui passe par ses mains est aussitôt accordé que demandé, tant ses pouvoirs sont grands et surpassent toute limite : *Ideoque modicum istud quod offerre desideras, gratissimis Mariæ manibus offerendum tradere cura, si non vis sustinere repulsam.* (S. Bernard., *Serm. in Nativ. B. M. V.*, *n.* 18.)

X. TITRES.

Propugnatrix confidentium in te. (S. Ephrem., *de Laud. Virg.*)

Virtus pugnantium et corona victorum. (S. Augustin., *in Serm. de Sanctis.*)

Organisatrix pugnantium. (S. Bonavent., *in Speculo B. V.*)

Patrocinium christianorum. (Euth., *Orat. de Zona B. V.*)

Interventrix mundi, dœmonum fuga, peccatorum spes, naufragantium portus, maris stella, confugium periclitantium, solamen laborantium, fluctuantium robur, Dei et hominum verissima mediatrix. (S. Laurent. Justin., *Serm. de Assump.*)

Potentia quæ non potest labefactari. (S. Andr. Cret., *Orat.* 2, *de Assump.*)

Omnipotentia supplex. (S. Bernard., *in Aquæductu.*)

Diaboli terror. (S. Bonavent., *in Speculo.*)

Regina ac Domina cunctis sublimior (S. Ephrem., *de Laud. B. V.*)

Regina cœli, mater vitæ, fons misericordiæ. (B. Amed. Lausan., *Hom.* 8.)

Regina summa cœli, super omnes choros angelorum exaltata. (S. Gregor., vii, *Epist.* 22, l. 8.)

Regina omnis naturæ humanæ. (S. Andr. Cret., *Orat.* 2, *de Assump.*)

27 MAI.

MISÉRICORDE DE MARIE

(Sermon par le R. P. Humphry, de la Compagnie de Jésus.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° 1. — PLAN

Ier POINT. — Marie est le refuge des pécheurs.

SUBDIVISIONS

1. Parce qu'elle a horreur du péché. — 2. Parce qu'elle a beaucoup souffert.

IIe POINT. — Marie est la patronne du pécheur.

SUBDIVISIONS

1. Elle est notre mère.
2. Son titre de mère l'attendrit sur l'état du pécheur.
3. Apostolat de Marie.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Motifs et moyens.
VII. Emblèmes.
VIII. Figures.

TEXTE.

In Bethsura (1) *remanserunt aliqui, ex his qui reliquerant legem et præcepta Dei.*
(1 MACH., X, 14.)

Ce fut une pensée généreuse et d'une haute moralité, chrétiens, M. F., que celle qui, chez les peuples anciens, ouvrit aux coupables un asile où le glaive de leurs ennemis ne pût aller les frapper. Si ces lieux protecteurs abritaient quelquefois les crimes les plus audacieux, cet inconvénient était bien grandement balancé par de précieux avantages. Ils rappelaient aux hommes la suprématie du Tout-Puissant, et ils apprenaient à respecter tout ce que la main de la religion bénit et consacre. Alors, ils faisaient apparaître Dieu sous le plus beau et le plus cher de ses attributs : la clémence et la miséricorde. Ils disposaient la justice humaine à l'indulgence ; ils défendaient le faible contre le fort, l'innocent contre le méchant, l'opprimé contre son oppresseur, et cette immense population d'esclaves, affranchis plus tard par le christianisme des cruautés de maîtres inhumains.

Chez les Grecs et chez les Romains, ces asiles, ces lieux protecteurs étaient des tem-

(1) C'était une citadelle où se réfugiaient certains coupables et où la loi ne pouvait les atteindre.

ples, des autels ou des sanctuaires. Chez les Hébreux, c'étaient des villes entières qui y étaient consacrées; et il y en avait en grand nombre, puisque dans le seul partage qui fut fait aux Lévites, il s'en rencontra jusqu'à quatre.

Tous ces lieux ont disparu. La justice des hommes est aujourd'hui sans entraves, et des lois qui nous défendent sévèrement de nous venger exercent contre nous d'implacables vengeances.

M. F., la justice divine n'a pas cru devoir vous priver d'un abri protecteur; elle a élevé un lieu de refuge où nul coupable ne se verra refuser l'abri qu'il y viendra demander: elle a institué une protectrice que jamais il n'invoquera en vain; quel est ce lieu, M. F.? C'est celui que l'Eglise appelle le refuge du pécheur; quelle est cette protectrice, c'est celle qu'elle a si justement nommée arche d'alliance, consolatrice des affligés, secours des chrétiens.

M. F., je vous ferai connaître ce refuge, que vous devez chercher ici-bas contre le péché, cette protectrice dont la divine miséricorde nous a dotés. L'empressement avec lequel vous venez prendre part à ce culte dont l'Eglise se plaît à honorer la très-sainte Vierge Marie, dans ce mois qui lui est plus spécialement consacré, me prouve que vous savez déjà apprécier les inestimables bienfaits dont cette Vierge adorable est pour nous la source: proclamons-les assez haut pour qu'ils parviennent aux oreilles de tous les pécheurs, car Jésus-Christ a dit: J'ouvre ma porte à tous ceux qui ont recours à moi.

Le développement de ces considérations fera le sujet de cet entretien, lorsque nous aurons demandé l'assistance de Dieu par l'entremise de Marie. *Ave, Maria!*

I^ER^ POINT.

MARIE EST LE REFUGE DES PÉCHEURS.

1^re^ SUBDIVISION. — PARCE QU'ELLE A HORREUR DU PÉCHÉ.

Est-il bien vrai, M. F., que les ennemis de Dieu inspirent un tendre intérêt à sa Mère? Peut-on croire, sans tomber dans une pieuse illusion, que la plus parfaite des créatures soit le refuge et la patronne du pécheur? Si quelqu'un pouvait en douter, chrétiens, M. F., nous l'engagerions à venir s'en convaincre en entrant avec nous dans le cœur de Marie: il ne l'aurait pas longtemps étudié, sans connaître la haute convenance de la mission qu'elle a reçue de guider, de protéger, de sauver les pécheurs. Oui, cette mission lui convenait admirablement parce qu'elle porte un cœur innocent et pur, un cœur qui a souffert, un cœur de mère, un cœur d'apôtre. Vous êtes toute belle, dit l'Esprit-Saint à Marie dans un chaste cantique, vous êtes toute belle, c'est-à-dire, que vous êtes l'innocence, la pureté, la vertu, dans un degré de supériorité dont nul mortel n'approchera jamais.

La voilà donc, M. F., cette femme incomparable assise toute rayonnante de sainteté sur le premier degré de l'échelle des êtres. Sur le dernier degré, j'aperçois un pécheur atteint de cette hideuse difformité du monde moral, qu'on appelle le péché, et je me dis alors: quelle incommensurable distance entre ce malheureux et Marie si belle, si pure! Comment se flatter que cette beauté céleste éprouvera quelque attrait pour ce malheureux défiguré par la lèpre dont il est couvert? Eh bien! c'est elle, cependant, qui va descendre du ciel pour laver de ses mains, plus pures que l'ivoire, ses plaies hideuses. Eh! chrétiens, M. F., n'en soyez pas surpris. Voici l'explication de ce mystère. Rien n'égale l'horreur que Marie porte au péché; il fait un si prodi-

gieux contraste avec son innocence ! Mais, comme Jésus-Christ, elle fait une judicieuse distinction entre l'homme et son crime, entre le malade et la maladie qui le consume. Rien n'égale son horreur pour le péché. Mais, parce qu'elle fut et a toujours été innocente et pure, c'était à elle qu'il appartenait de traiter et de guérir les infirmités spirituelles des hommes, parce qu'elle a pu toujours les approcher sans crainte et sans découragement.

D'où nous vient, M. F., cette incurie que nous ressentons pour les infirmités morales de nos frères? C'est pour l'une de ces deux causes : c'est qu'elles flattent nos propres passions, ou que nous craignons au contraire d'en être atteints nous-mêmes. Ainsi, l'abandon dans lequel nous laissons nos frères coupables a sa source dans le sentiment de notre fragilité ou dans les mauvais penchants de notre nature.

Eh bien! quel péril pourrait courir la sainte Mère de Dieu? Qu'aurait-elle à craindre de la contagion? Le regard affectueux qu'elle abaisse sur nous, pauvres pécheurs, est comme le rayon de lumière que le soleil lance sur la fange, sans qu'il lui en reste aucune souillure. Elle n'a pu ressentir qu'une pitié bienveillante pour les êtres les plus malheureux de la terre. Et d'ailleurs, la Providence voulant élever ici-bas un refuge pour les criminels de lèse-majesté divine, Marie n'était-elle pas la seule créature placée dans des conditions de bonté et d'innocence nécessaires pour réaliser ce dessein. Car, qu'est-ce qu'un lieu de refuge? N'est-ce pas celui qui met à couvert des périls contre lesquels on lui demande un asile. Pour un naufragé, le lieu de refuge, c'est le port; le lieu de refuge pour un proscrit, c'est la terre paisible de l'hospitalité; pour un ami désolé, c'est l'âme sereine d'un ami chrétien; pour un enfant, c'est le sein de sa mère; et pour un pécheur, le sein de celle qui n'a jamais péché.

2e SUBDIVISION. — PARCE QU'ELLE A BEAUCOUP SOUFFERT.

Une autre cause de la bienfaisance de Marie pour le pécheur, c'est qu'autrefois son cœur a beaucoup souffert.

Qu'est-ce qu'un pécheur? Si je demandais cela au monde, il me dirait : « Un pécheur, c'est un négociant dont la fraude et l'injustice furent les compagnes les plus fidèles; mais il est placé aujourd'hui dans une opulence dont l'éclat en fait oublier la source; il fut coupable, mais il est riche. Un pécheur, c'est un écrivain d'un talent équivoque, dont la plume a trafiqué du scandale de nos mœurs; cet homme a remué bien de la fange; mais s'il a perverti les cœurs, il s'est acquis une belle fortune; que lui importe maintenant d'avoir été un corrupteur cupide? il est riche. Un pécheur, c'est ce jeune homme qui, dès son entrée dans le monde, a fait bon marché de ses mœurs, de son innocence, et a cruellement trompé les espérances de sa mère; mais il jouit de tous les plaisirs du monde; écoutez les éclats de cette joie bruyante. Douterez-vous qu'il soit heureux? » Oui, j'en doute; oui, je me refuse à le croire. Oui, le monde se trompe, ou ce qui est probable, il veut nous tromper. Qu'est-ce donc qu'un pécheur? Je vais vous le dire. Un pécheur, c'est un homme malheureux, car on peut chanter et rire, mais nous savons ce qui se passe dans le secret des cœurs. Nous savons qu'il y a les hypocrites de la joie, comme il y a les hypocrites de la vertu. Pour

s'étourdir et nous faire illusion, on chante à tue-tête sa joie factice; on promène avec fracas le spectacle de son prétendu bonheur. Mais ne voyez-vous pas que tous ces hommes sont travestis. Oh! pour les démasquer, nous avons à leur opposer des témoignages d'un autre poids. La raison dit : tout être hors de la loi souffre et gémit. Or, un cœur coupable s'est arraché à la loi essentielle qui est Dieu, donc il n'est pas heureux. La foi dit qu'il n'y a pas de paix pour le pécheur et pour l'impie : *Non est pax iniquis.* Et l'expérience, que dit-elle? N'avons-nous pas la voix des cœurs coupables? Ne les entendez-vous pas au tribunal de Dieu avouer qu'ils se sont lassés dans la voie de l'iniquité? *Lassati sumus in via iniquitatis;* avec leur couronne de fleurs, ils marchaient dans un chemin semé d'épines.

Voilà ce que nous savons. Les pécheurs sont donc des hommes malheureux. Eh bien! voici ce qu'il leur faut : l'intérêt et la bienveillance de Marie. Celui qui n'a pas souffert, dit l'Ecriture, que sait-il? Il ne sait rien, M. F., en comparaison de ce qu'il saurait si l'adversité l'avait instruit. La souffrance met en jeu les facultés intellectuelles et sensibles; elle donne à celui dont le navire est battu par les vagues de la tribulation des connaissances que ne soupçonne pas même celui qui n'a jamais quitté le port où la prospérité l'abritait.

Et quels sont de ces enseignements, les plus utiles et les plus féconds? N'est-ce pas de savoir apprécier les souffrances d'autrui et de savoir y compatir? Doit-on alors être surpris que la Mère du Christ, cette femme de douleur, s'associe aux infortunes de la terre? Comment ne pas comprendre qu'il n'est pas de douleurs plus déchirantes que celles du pécheur, et qu'alors nulle autre ne saurait davantage émouvoir ses entrailles? Est-il un homme qui souffre, dit Jésus-Christ, sans que j'en ressente l'atteinte? Est-il un cœur blessé par le trait du scandale, dont la blessure ne déchire aussi son cœur?

Sur la route de Jérusalem à Jéricho, un malheureux jeune homme est tombé sous les coups de malfaiteurs qui l'ont cruellement frappé. Il est là, sur le chemin et couvert de blessures dangereuses. Vous passez, mondains, indifférents, et vous passez sans amour, sans donner un regard à votre frère expirant; mais voici la pieuse et charitable Samaritaine; un sublime instinct lui découvre cet infortuné. Elle s'approche : elle verse dans ses plaies l'huile et le vin et opère le traitement de cet infortuné. Sa guérison, prompte et instantanée, ou lente et progressive, sera l'œuvre de son dévouement et de sa charité. Eh! M. F., c'est que, partout où elle rencontre la souffrance, c'est une main qui l'entraîne pour aller la soulager, c'est une voix dont son cœur est le plaintif écho. C'est le modèle de ces héroïnes dont le dévouement et l'abnégation ici-bas sont le salut des malades. Marie s'est faite aussi le refuge et le secours des plus grands malades ici-bas, c'est-à-dire, des pécheurs; et selon saint Basile, son sein maternel est un hospice ouvert aux infirmités morales de tous les chrétiens.

IIe POINT.

MARIE EST LA PATRONNE DES PÉCHEURS.

1re SUBDIVISION. — ELLE EST NOTRE MÈRE.

Voulez-vous encore mieux comprendre pourquoi c'est à Marie qu'il appartient d'être le refuge des pécheurs, M. F.? Transportez-vous un instant sur le Calvaire, au moment suprême où Jésus-Christ consomme l'œuvre de notre rédemption. Quelle est cette femme que j'aperçois, silencieuse au pied de la croix? C'est sa Mère. Que vient-elle faire si près de l'autel où l'on égorge son Fils? Elle vient recevoir une mission auprès des hommes.

Jésus-Christ vient d'expirer, embrassant d'un dernier regard tous ses frères en leur représentant, l'apôtre bien-aimé placé auprès de Marie. « Femme, dit-il à Marie, que cet homme et tous ses semblables soient désormais vos enfants; dilatez vos entrailles, divine Mère, pour recevoir la grande famille des mortels. Partout où désormais se rencontrera une créature humaine, dans elle vous devrez voir un de vos enfants. » Personne n'est exclu dans ce sein fécond; car, en donnant cette mission, Jésus-Christ n'a pas consulté le mérite des hommes, mais leurs besoins. Dans ces circonstances, Marie aurait pu dire : « Eh! Seigneur, à quels enfants me forcez-vous d'ouvrir mon sein! Cet homme est un orgueilleux, un superbe! Celui-ci est un libertin! Mais quoi! en voici qui sont des impies, des blasphémateurs, des mécréants, des persécuteurs de votre Eglise! » Voilà ce qu'elle aurait pu dire. Cependant ces réclamations n'eurent accès ni dans son cœur ni sur ses lèvres; au contraire, elle eut un redoublement de tendresse. Car quel est dans la famille l'enfant qui a le plus besoin d'affection, de sollicitude, de soin, d'attentions délicates? N'est-ce pas le plus infirme et le plus malheureux? N'est-ce pas celui que des vices de constitution exposent à ne pas trouver sa place au banquet du bonheur? N'est-ce pas celui dont l'inconduite met l'âme et le salut en péril? Eh bien! voilà celui pour lequel on oublie les plaisirs du monde, au chevet duquel on veille quand les autres reposent; pour lequel on se prive, on se sacrifie, on verse des fleurs, on répand aux pieds des autels les larmes et les prières. Et voilà pourquoi les pécheurs sont si chers à Marie : C'est qu'elle est mère, et que de tous ses enfants ils sont les plus à plaindre et les plus exposés.

2e SUBDIVISION. — SON TITRE DE MÈRE L'ATTENDRIT SUR LE PÉCHEUR.

Mais je veux dire plus encore; j'ose même avancer qu'à titre de mère, Marie ne voit personne sur la terre qui soit plus digne de son intérêt que le pécheur.

Quels sont l'office et la fonction principale de la maternité? c'est sans doute de mettre une créature au monde, de donner la vie; mais quelle vie peut donner aux hommes la Mère du Rédempteur? Ce n'est pas la vie naturelle, puisque son sein n'a jamais porté d'autre fruit que Jésus notre Seigneur, le Verbe incarné; c'est donc la vie spirituelle, la vie surnaturelle de l'âme. Or, à qui vient-elle donner cette vie, si ce n'est à ceux qui ne l'ont

pas encore reçue ou à ceux qui l'ont étouffée dans leur cœur. Venez donc, pécheurs, venez implorer celle qui a pour mission de vous enfanter dans la vie véritable. Vos frères admirent peut-être dans vos traits la fraîcheur de la vie; eh bien! c'est une illusion. A des yeux plus clairvoyants, vous êtes morts. La partie spirituelle de votre être, la plus précieuse, la plus importante, est aussi étrangère à la vie que l'être l'est au néant, la vérité à l'erreur, les ténèbres à la lumière.

Venez donc prendre une nouvelle naissance. Voici la Mère du pécheur, celle qui doit remplir envers vous le principal devoir. Voici les vivifiantes entrailles où vous devez recouvrer la vie. Et c'est ainsi que se réalise cet acte merveilleux à l'intelligence duquel ne put arriver ce docteur qui vint consulter Jésus-Christ. *Quomodo potest homo in ventrem matris suæ, iterato introire, et renasci?* Comment un homme peut-il rentrer dans le sein de sa mère pour naître une seconde fois? (*Joan.*, III, 4.)

Voilà donc Marie spécialement dévouée aux intérêts des pécheurs comme étant plus spécialement leur mère. Mais n'oubliez pas qu'elle est, dans un sens plus rigoureux, la Mère de Jésus-Christ. Elle est donc tout à la fois la mère d'enfants qui sont tous pécheurs et d'un fils qui n'a jamais péché. Elle est mère de ces frères fratricides qui n'osent plus lever les yeux vers celui qu'ils ont outragé. Or, à qui appartient-il de renverser la barrière qu'ont élevée entre des frères des inimitiés cruelles? Qui renouera les liens qui ont été brisés entre les enfants d'une même famille? N'est-ce pas la mère? Et pour obéir aux devoirs de la maternité, ne faut-il pas qu'elle traite, qu'elle converse, qu'elle se mêle avec les pécheurs, plénipotentiaire et fondée de pouvoirs de son Fils pour réduire les sujets révoltés. Elle exercesans interruption la mission de réconciliation dont elle est investie. Elle va auprès de Jésus-Christ solliciter les stipulations de paix; puis elle descend aussitôt pour les faire souscrire aux hommes. Jésus-Christ lui abandonne une de ses mains désarmées, et c'est elle qui la place dans la main tremblante du pécheur.

3e SUBDIVISION. — APOSTOLAT DE MARIE.

M. F., de cette pensée naît une dernière réflexion à l'aide de laquelle vous reconnaîtrez encore la mission de Marie; c'est qu'elle porte un cœur d'apôtre.

Quel est, chrétiens, M. F., le but et la mission de l'apostolat? N'est-ce pas de conduire les hommes au ciel? n'est-ce pas, en un mot, de soutenir et de sauver le pécheur?

Jésus-Christ fut donc un apôtre, le prince, l'inspirateur et le modèle de tous les apôtres. Sa vie et sa mort ne furent autre chose que l'annonce de son bienfaisant ministère. Dès son premier pas dans la vie publique, dès son entrée dans la carrière apostolique, il avait spécifié nettement le caractère de sa mission: Je ne suis pas venu, dit-il, pour les justes, mais pour les pécheurs. Eh bien! cette mission étant la sienne, la plus grande et la plus importante à ses yeux et la plus chère à son cœur, il a voulu la partager avec celles qu'il a le plus aimées sur la terre, son épouse et sa Mère; l'une, apostolat visible dans la personne de ses prêtres, pour instruire, pour attaquer ouvertement le pécheur; l'autre, apostolat invisible et céleste, pour l'assiéger au dedans, car toutes deux ne séparent jamais leur action. Toutes deux, elles ont étudié sur le Calvaire l'importance de leur mission et l'excellence de

leur ministère. Toutes deux, elles ont reçu leur délégation dans les termes les plus clairs, les plus formels et les plus impératifs. A l'une : « Ainsi que mon père m'a envoyé, je vous envoie à la terre. »—A l'autre : « Voici vos enfants, soyez leur mère. » — Toutes deux, elles ont reçu leurs fonctions avec la même plénitude d'autorité, sous la foi des mêmes garanties et des mêmes promesses : Allez, courageux et bien-aimés missionnaires; allez, car je suis avec vous pour l'accomplissement de votre œuvre.

Toutes deux, enfin, elles ont le même intérêt à seconder celui qui les envoie, car les triomphes de l'époux sont la gloire de l'épouse, et les succès d'un fils sont la joie de la mère. Elles se sont donc lancées toutes deux dans la carrière ; et, depuis dix-huit siècles, le ciel et la terre admirent les prodiges de leur zèle. Mais l'Eglise étant ici-bas dans le temps de ses épreuves et portant le deuil de son époux, les moyens d'apostolat se ressentent de l'infirmité de sa situation présente. Ses ressources, ce sont la prière, les larmes et la foi de quelques-uns de ses ministres. Quant à la Mère, oh! l'heure du triomphe a commencé pour elle. Elle est couronnée aujourd'hui de son diadème éternel. Elle a la première place à côté de Jésus-Christ, dans la splendeur de la gloire ; elle y règne, elle y domine, elle y excelle, et ses moyens d'apostolat empruntent de sa situation présente une incroyable puissance.

Pour assujettir les pécheurs, elle a ses anges qui sont toujours là autour d'elle, et ce qu'elle ordonne, ils l'exécutent avec amour. Elle est la dépositaire de son Fils, et ce qu'elle lui demande lui est à l'instant accordé. L'Eglise a les faveurs de son époux, car à sa prière il éclaire les esprits et les cœurs.

Elle a ce titre de Mère de Dieu pour ouvrir les âmes à la confiance. Elle a celui de Vierge immaculée pour les frapper de respect ; celui de refuge des pécheurs pour relever leur espoir abattu ; elle a ce nom de Marie, dont la douceur exerce une attraction irrésistible sur les cœurs, pour encourager le pécheur à venir à elle; enfin, elle a des traits purs et célestes, et quelquefois elle s'en sert pour vaincre des cœurs rebelles. Il lui suffit alors de se montrer au pécheur, parée de ses charmes et abaissant sur lui un de ses regards ineffables. Alors la victoire ne saurait être douteuse, et, avant qu'elle ait parlé, le pécheur a déjà tout compris.

Aussi, M. F., de quels prodigieux succès cette femme apostolique ne voit-elle pas couronner son œuvre !

Ne disons rien de ce qui se passe dans les contrées lointaines ; n'ayons pas l'air de révéler des mystères ; mais puis-je me taire sur ce qui se passe sous nos yeux, parmi nous? Qu'est-ce donc que ce mouvement inespéré qui s'opère aujourd'hui dans les âmes? Voilà la main qui déchire tous les voiles, tous les bandeaux tendus par les sophismes sur les yeux des aveugles de la science et de la philosophie.

De quelle coupe se sont épanchées ces salutaires amertumes par lesquelles les enivrements du monde ont cessé de plaire aux mondains? De quelles lèvres se sont échappées ces douces paroles et ces belles inspirations sous lesquelles les cœurs les plus durs se sont amollis? D'où vient que ces esprits légers et frondeurs sont absorbés aujourd'hui dans le calme et la méditation? D'où vient que ceux qui étaient plongés dans la fange du vice portent aujourd'hui sur leur front le rayon de la pureté de leur âme? D'où vient que ceux que nous appelions hier des morts ont aujourd'hui une exubérance de vie et viennent témoigner aux pieds des autels de leurs bonnes résolutions,

Ne le confessent-ils pas et ne le disent-ils pas bien hautement à tous ceux qui veulent l'entendre?

Oui, dans chacun des bienfaits qu'ils ont reçus du ciel, dans chacune des circonstances de leur conversion, ils ont reconnu la trace de ce nom béni dont on leur avait vanté le charme et la puissance. Ils sont les monuments des triomphes de Marie et les trophées de son apostolat. Ils se font gloire d'avoir été sa conquête. Ils invitent, du geste et de la voix, leurs amis encore révoltés contre la grâce à se laisser vaincre par Celle sous le joug de laquelle il est glorieux de triompher.

Qu'ils viennent donc se ranger avec nous sous le bouclier de cette femme invincible, qui nous a tous vaincus et désarmés. Pour continuer vos conquêtes, divine Mère, car il vous reste encore bien des victoires à remporter, triomphez encore dans l'Eglise; dissipez les erreurs qu'un rationalisme audacieux voudrait substituer à la pureté de ses croyances, rompez les entraves qui enchaînent le cœur de l'homme. Ecrasez, rompez les armes de la violence dans les mains de ces pouvoirs oppresseurs qui attentent encore à l'indépendance de son enseignement et aux droits de ses pontifes. Triomphez encore dans la France! déjà tant de serviteurs vous y sont dévoués, tant de cœurs vous bénissent! Oh! confondez-nous tous dans un commun amour pour la meilleure des mères! Alors, nous nous aimerons tous en Jésus-Christ, et nous nous aimerons comme des frères. Triomphez enfin dans nos cœurs. Réprimez ces penchants qui nous entraînent. Brisez ces liens qui nous asservissent; rendez-nous la paix et le bonheur avec la pureté et l'innocence! Arrachez jusqu'aux dernières racines du péché; faites-y fleurir la vertu, et qu'en nous considérant on trouve enfin en nous quelque trait de la beauté de notre Mère. C'est la grâce que je vous souhaite.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(Par M. l'abbé Bolard, missionnaire.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

DE LA MISÉRICORDE DE MARIE D'APRÈS L'ÉCRITURE.

Subdivisions

Preuves tirées : 1. De la parole de Dieu.
2. De la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

IIe CONSIDÉRATION.

DE LA MISÉRICORDE DE MARIE D'APRÈS LA TRADITION ET LES FAITS.

ubdivisions

Preuves tirées : 1. De la conduite et de la doctrine de l'Eglise.
2. Des merveilles de conversions.

TEXTE.

Voluntas cordis mei, et obsecratio ad Deum, fit pro illis in salutem. (Rom., x, 1.)

M. F., le cœur de l'homme est fait pour Dieu. Tendre vers Dieu, s'approcher de Dieu, se fondre en Dieu, voilà le premier besoin de l'âme humaine. En Dieu seul est sa vie, son repos, son bonheur; d'où ce mot tant répété de saint Augustin : « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur est tout plein d'inquiétude et d'angoisses jusqu'à ce qu'il repose en vous. » Cette parole est profondément vraie. Car quelque satisfaction que le péché donne à l'esprit, quelque jouissance qu'il procure aux sens, ces jouissances, ces satisfactions, ces plaisirs, en un mot, si continus et si enivrants qu'on les suppose, sont impuissants à apaiser la faim, à étancher la soif de bonheur qui nous dévorent.

Tout au contraire, quand les sensations et l'étourdissement de ces coupables plaisirs sont évanouis, quand on se trouve face à face avec soi-même, avec la faute commise, on est épouvanté du vide que le péché a fait, du dégoût qu'il soulève dans l'âme. Ah! que l'on comprend bien alors tout ce qui manque pour être heureux! Comme le cœur se tourne alors du seul côté d'où lui peut venir le bonheur! Pauvre cœur humain! Malgré le péché dont il est couvert, qu'il s'élancerait avec ardeur, s'il l'osait, vers Dieu, le bien suprême! S'il l'osait, qu'il chercherait volontiers dans le sein de Dieu un refuge contre ses remords et une espérance de pardon! Mais, hélas! souvent le courage manque pour cette entreprise... Puis, se dit-on, car on veut des excuses et on en trouve, Dieu est si saint, et moi si coupable! Et encore : De lui à moi la distance est si grande! Si j'avais un aide au moins pour la franchir! Vaines excuses! appréhensions sans fondement! Le secours que réclame le pécheur, il existe. Dans sa prévoyante bonté, Dieu, qui connaît notre faiblesse, a établi entre son trône et la terre un trône pour Marie; entre son cœur de Dieu et notre pauvre et misérable cœur de pécheur, il a placé le cœur de Marie. Il en a donc fait l'intermédiaire entre sa justice et le péché; pour que la confiance des coupables en son crédit fût sans bornes, il a donné à sa prière une puissance sans limite. De là vient que l'auguste Vierge peut dire en toute vérité et avec mille fois plus de raison que l'Apôtre : *Voluntas cordis mei, et obsecratio ad Deum, fit pro illis*

in salutem. La volonté de mon cœur, le but de ma prière à Dieu, c'est le salut des pécheurs, c'est-à-dire leur bonheur véritable.

Ce n'est point là, M. F., une de ces suppositions pieuses qui n'ont d'autre fondement que la dévotion tendre, je le veux, mais peu éclairée qui les inspire. Non, non! Grâce au ciel, l'intervention de Marie dans le salut des pécheurs est un fait réel. Il nous est certifié : 1° *par la parole de Dieu même;* 2° *par celle de Jésus-Christ;* 3° *par la conduite et par la doctrine de l'Eglise ;* 4° enfin *par des merveilles de conversions.*

Le simple exposé de ces divers témoignages constitue à lui seul un éloge complet en l'honneur du saint et immaculé cœur de Marie. Il suffira aussi, permettez-moi de l'espérer, pour rendre plus vive votre confiance en cette toute-puissante et miséricordieuse protectrice.

Avant de commencer, invoquons les lumières de son Epoux divin, et saluons-la par la prière accoutumée. *Ave, Maria!*

Ire CONSIDÉRATION.

DE LA MISÉRICORDE DE MARIE D'APRÈS L'ÉCRITURE.

1re SUBDIVISION. — PAROLE DE DIEU.

Pour entendre, M. F., la parole de Dieu même nous apprendre que Marie est le refuge des pécheurs, il faut nous reporter par la pensée dans le lieu et au jour où le péché entra pour la première fois dans le monde. Les deux auteurs du genre humain sont encore sous le coup de la sentence de malédiction qui, à la suite de leur faute, les a frappés, eux et leur postérité. Cependant le Seigneur Dieu, tout irrité qu'il est, ne les laisse point sans consolation ni sans espérance. Au moment même où il les châtie, il relève leur courage en leur montrant dans l'avenir la défaite par une femme, par Marie, de celui qui les a perdus.

C'est au tentateur en personne qu'il annonce la guerre à mort que le genre humain, que la Vierge conçue sans péché vont désormais soutenir contre lui, et la défaite qui suivra la guerre. Haine irréconciliable, je le veux, dit Dieu au serpent, haine irréconciliable entre toi, et la femme, entre ta race et la sienne : *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius.* Tu t'appelles orgueil, désobéissance aujourd'hui et tu as vaincu. Un jour viendra que tu te repentiras de ta victoire. En ce jour là, toi qui as fait tomber la femme, tu verras ta tête orgueilleuse et désobéissante écrasée par une autre femme : *Ipsa conteret caput tuum.* En vain prendras-tu, pour séduire et perdre sa race, le masque de toutes les passions les plus chères au cœur de l'homme; la femme à qui j'ai promis la victoire te reconnaîtra toujours! Toujours préoccupée du péril de ses enfants, elle sera partout à ta suite pour leur salut et pour ta ruine : *Ipsa conteret caput tuum!*

Et voilà pourquoi, M. F., à cause de cette destinée qui lui est faite, Marie, protectrice des hommes, leur véritable refuge, est comparée par la voix du Seigneur, dans les saintes Ecritures, à une armée rangée en bataille, à une forteresse inexpugnable, à une tour d'où pendent mille boucliers, à ces villes de refuge où les malheureux trouvent un abri assuré, toutes images sous lesquelles le Saint-Esprit dépeint la Vierge toute-puissante, et qui nous montrent de la façon la plus claire l'action bienfaisante qu'elle est appelée à

exercer dans l'ordre du salut. Que ce soit en faveur d'enfants bien ingrats quelquefois, il n'importe ! A l'aurore même des siècles il avait été annoncé qu'elle briserait la tête de leur plus mortel ennemi : la prédiction divine aura son plein et entier accomplissement; voyez plutôt ce qui va se passer au Calvaire.

2e SUBDIVISION. — PAROLE DE JÉSUS-CHRIST.

La femme qui, d'un pied vainqueur, doit broyer la tête du serpent, le Verbe de Dieu fait chair, Jésus-Christ, notre Seigneur, l'a choisie pour sa Mère. Après avoir vécu en sa compagnie pendant trente-trois ans comme le fils le plus soumis, le plus dévoué, le plus aimant, il faut qu'il la quitte enfin pour achever l'œuvre qu'il est venu accomplir sur la terre, l'œuvre de la Rédemption des pécheurs. Et en effet, le voilà cloué à la croix et mourant. Quelques instants encore et il aura cessé de vivre... En ce moment suprême, qui donc va-t-il charger du soin de ne rien laisser perdre du travail si douloureusement laborieux de son sacrifice? A quelles mains va-t-il confier la mission de préparer, d'incliner les hommes à réclamer pour eux-mêmes l'application des mérites de son sang répandu? Ses apôtres se sont enfuis, à l'exception d'un seul, de Jean, le disciple préféré, le jeune homme dont le cœur est aussi pur qu'il est bon et dévoué. Rien que son attachement à Jésus le rendrait digne de l'honneur d'ouvrir les voies à la miséricorde en provoquant le repentir ! Mais non, M. F., le Seigneur a d'autres pensées. A la tête de ce ministère tout nouveau que Jésus veut créer, de ce ministère qui se doit exercer à cause et en face d'un ennemi dont une puissance surhumaine seule peut venir à bout, il faut un ministre d'une espèce toute nouvelle. Eh bien! ce ministre, dans la pensée de Jésus-Christ, c'est Marie ! Oui! à elle de préférence à tous les autres, quelles que soient leur valeur personnelle et leur dignité dans l'Eglise, à elle le soin de déjouer les efforts de Satan ! la charge de faciliter aux âmes le salut !

Admirable ministère que celui-là ! mais quel cœur il exige ! Pour qu'il soit à la hauteur de la mission, il le faut ce cœur tout imprégné, tout pétri, tout composé de mansuétude, de compassion, de clémence, de dévouement et de charité. Et où trouver un cœur ainsi fait sur cette terre où les affections sont si froides, hélas! les amitiés si languissantes, parce que d'ordinaire l'égoïsme en forme seul tout le fond? Mansuétude, clémence, compassion, dévouement, charité, tout cela, M. F., nous le savons tous par une douce expérience, se trouve dans un cœur de mère !

Eh bien ! la toute-puissante parole de Jésus-Christ créera donc pour tous les hommes, disons mieux pour tous les pécheurs, une mère, et une mère véritablement digne de ce nom. Cette mère, elle est là sous vos yeux en la personne de Marie. Ecoutez son divin Fils lui conférer un titre et des attributions qui seraient inouïs, si nous n'avions pour garants de leur authenticité et la parole d'un Dieu et l'interprétation des docteurs les plus autorisés dans l'Eglise : *Mulier ecce filius tuus :* Femme voici votre fils; et en même temps Jésus désignait à sa Mère saint Jean et tous les hommes dans la personne de l'apôtre. Oh ! que ce testament de mort ainsi formulé par un fils, et tel que Jésus encore, dut déchirer le cœur de sa Mère ! Que ce mot de *femme* surtout dut, à ce moment suprême, sembler dur à Marie. Bientôt pourtant elle comprit ce à quoi elle était prédestinée et dans ce mot de *femme* elle entendit,

ce qui était en réalité dans la pensée du Seigneur : Oubliez votre maternité divine pour la maternité universelle que je crée en ce moment pour vous et que je vais vous confier. Voici lui dit-il, et il lui montrait saint Jean, voici votre fils désormais! au lieu d'un seul homme, tous les hommes; au lieu de Jésus, tout ce qu'il y aura de générations de pécheurs jusqu'au dernier jour du monde : *Mulier, ecce filius tuus!* Et après ces mots, le Seigneur, tournant son regard vers Jean, le représentant de l'humanité coupable : Mon fils! continua-t-il pour achever son œuvre, voici, et il lui montrait Marie, voici votre mère : *Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua!*

Tout préparé que fût le cœur de Marie à l'immolation de Jésus, il se fendit néanmoins de douleur au souvenir du passé, à la vue du présent, à la pensée de l'avenir; et cependant, par un miséricordieux dessein de l'Homme-Dieu, s'éveilla au fond de ce cœur tout broyé par l'affliction une tendresse surhumaine, un amour immense pour tous ceux que son Fils lui avait donnés.

C'est ainsi, M. F., qu'en vertu d'une sorte de contrat formulé d'un côté par la bouche de l'Homme-Dieu et consenti de l'autre par le cœur de Marie, la divine Vierge devint la mère et en même temps le refuge de tous les pécheurs, et que réciproquement tous les pécheurs lui formèrent une véritable famille.

Grâce au dévouement de Marie, nous avons donc dans l'ordre du salut une mère qui ne nous manquera jamais. Que la justice de Dieu, lassé des crimes d'un prodigue, réclame ses droits et lève le bras pour punir, Marie s'interpose, et le bras de la divine justice retombe désarmé. Que le démon, furieux de voir sa proie qui lui échappe, redouble d'efforts pour faire combler enfin par le pécheur sa mesure d'iniquités, Marie se montre, et rien que sa présence dissipe le péril qui menaçait son enfant.

IIe POINT.

DE LA MISÉRICORDE DE MARIE D'APRÈS LA TRADITION ET LES FAITS.

1re SUBDIVISION. — CONDUITE DE L'ÉGLISE ET SA DOCTRINE.

1° CONDUITE DE L'ÉGLISE. — Que ce rôle de notre Mère est donc admirable, M. F., et que l'Eglise en a merveilleusement compris toute la portée! En voulez-vous des preuves? Ouvrez le livre de ses prières; nulle part elle ne montre mieux la confiance que la médiation de Marie lui inspire. Au troisième concile général, il s'agissait de revendiquer pour la glorieuse et bénigne Vierge le titre de Mère de Dieu, que l'hérétique Nestorius lui contestait. Les Pères de l'assemblée lui décernent ce titre auguste, et la sentence rendue, pour perpétuer le souvenir de leur décision doctrinale et payer ainsi à Marie le seul tribut qui convienne à la Mère d'un Dieu, ils y associent une pensée pratique, une prière : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis peccatoribus!* disent-ils : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs! D'une voix unanime, vous le voyez, ils proclament leur foi en sa miséricordieuse puissance; et, pour ne pas laisser la moindre place au doute, ce n'est pas seulement pour la vie qu'ils invoquent le secours de la Mère de

Jésus-Christ, c'est, tant est grande leur confiance en son intervention dans l'ordre du salut, jusque dans les bras de la mort : *Nunc et in hora mortis nostræ.*

Dans une autre prière bien connue et bien touchante, l'Eglise se place, elle et ses enfants, sous le patronage de Marie et implore son assistance : *Sub tuum præsidium confugimus.*

Ailleurs, elle la supplie de venir en aide au pécheur qui voudrait bien se relever, mais que sa faiblesse entraîne à des chutes nouvelles : *Sucurre cadenti, surgere qui curat populo.* Sainte Marie, lui dit-elle, soyez secourable à notre malheur, relevez notre faiblesse ; nous pleurons, essuyez nos larmes : *Sancta Maria succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles.* Puissent tous les hommes ressentir les effets de votre puissante protection : *Sentiant omnes tuum juvamen.*

Ce n'est pas tout : Prenez cette antique et suave prière du *Salve, Regina;* l'Eglise y multiplie comme à plaisir toutes les locutions les plus propres à donner à notre pauvre humanité une confiance sans bornes en la clémence, en la douceur, en la miséricorde de Marie. Enfin, pour résumer en un seul mot tout ce qu'elle attend du pouvoir et de la bonté de cette divine Mère, elle l'invoque comme le refuge des pécheurs : *Refugium peccatorum, ora pro nobis !* Dénomination touchante à laquelle le couronnement de cette chère et douce image par notre bien-aimé père Pie IX est venu donner la consécration la plus solennelle.

2° Doctrine. — Voilà des témoignages bien significatifs assurément, M. F.; que ce serait-ce donc maintenant si je déroulais devant vous les écrits de tout ce que l'Eglise compte d'illustrations parmi ses docteurs; si je vous disais en quels termes magnifiques ces maîtres de notre foi exaltent tous comme à l'envi la glorieuse prérogative qui nous occupe ? Vous entendriez saint Léon vous annoncer que « le trône de Marie s'élève sur la miséricorde, ou plutôt qu'elle est elle-même toute miséricorde et toute charité. » Saint Augustin la proclamerait « l'espérance de ceux qui ont perdu l'espérance ! » Saint Bonaventure vous dirait non plus seulement « qu'elle est le refuge des pécheurs, mais qu'elle les adopte ; c'est le commentaire de la parole de Notre-Seigneur à la croix. »

Après lui nous entendrons le vénérable Pierre de Blois nous dire que « Marie est la joie de ceux qui ne connaissent point ici-bas le bonheur; que lorsqu'elle n'est plus (c'est lui qui parle encore, et quel gracieux langage !) l'asile de notre innocence, elle est toujours le paradis de notre repentir. » Pour clore ces témoignages, écoutez maintenant le grand serviteur de Marie, écoutez saint Bernard : « Pauvres pécheurs de la terre, écrit-il, nous avons envoyé devant nous une avocate au ciel. Mère de miséricorde et Mère de notre Juge, elle traitera merveilleusement la cause de notre salut. — Mes bien-aimés, ajoute-t-il en un autre endroit, parlant à ses religieux, mes bien-aimés, voilà l'échelle des pécheurs et l'unique source de mon espoir; » et enfin, car il faut se borner dans la production de toutes ces preuves, dont il serait facile de grossir encore le nombre : « *Nemo tam nimis peccator peribit, cui Mariæ patrocinii suffragium præstiterit :* Un pécheur, si criminel qu'il soit, ne peut périr si Marie lui prête le secours de son patronage. »

2e SUBDIVISION. — MERVEILLES DE CONVERSIONS.

Cette proposition peut paraître hardie au premier aspect, et pourtant, M. F., saint Bernard a dit vrai; les faits se sont chargés de lui donner raison.

Sans sortir de l'histoire de notre archiconfrérie, qu'est-ce, je vous prie, que ce changement radical opéré, non pas dans une paroisse ordinaire, mais dans une paroisse de Paris, située au milieu de l'un des quartiers les plus populeux et les plus bruyants de la grande cité, d'un quartier dont les habitants vivaient emportés le jour dans le tourbillon des affaires, la nuit dans celui des plaisirs? Dieu, ils l'ont oublié ou n'ont pas le temps d'y penser; leur église, ils n'en connaissent plus le chemin; dimanche, jour de fête, on n'y voit personne; c'est, à la lettre, une solitude de morts. Les choses marchent ainsi jusqu'en 1836. Le 11 décembre de cette année-là, le vénérable curé de cette pauvre paroisse intéresse d'une façon toute particulière la très-sainte Vierge au sort de son peuple. Comme témoignage anticipé de sa reconnaissance, il fonde le même jour une association de prières en l'honneur de Marie. Deux mois après, l'église était fréquentée. A la fin de l'année suivante, à toutes les messes du dimanche, à l'office du soir, elle se trouvait trop petite. Vous savez le reste, M. F. Depuis le jour où l'association primitive s'est changée en archiconfrérie, la paroisse a aussi changé complétement de face. Aujourd'hui ce modeste sanctuaire de Notre-Dame des Victoires est le centre d'où rayonnent sur Paris, sur la France, sur le monde, les œuvres catholiques les plus excellentes.

Certes, M. F., voilà bien assurément une démonstration victorieuse du mot de saint Bernard. Mais, grâce au ciel, il y en a tant d'autres! Après cette conversion en masse, les conversions individuelles ne s'arrêteront point, on les comptera par milliers: hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, riches et pauvres, soldats et bourgeois, savants, impies, chaque classe de la grande famille humaine, de la grande famille des pécheurs, viendra payer son tribut à la gloire de Marie, à la vérité de la parole de Bernard, son serviteur; et cela, sous toutes les latitudes du globe, aux quatre vents du ciel, dans les îles et sur les continents, partout enfin où se trouve quelqu'un des dix-huit millions d'associés qui forment aujourd'hui les rangs de l'archiconfrérie. Quand la prière de ces pacifiques conquérants des âmes est montée, pour leur conversion, jusqu'au trône de Marie, il faut voir, M. F., avec quelle ineffable douceur, avec quels soins délicats, avec quelle constante sollicitude, avec quelle tendresse enfin Marie agit sur ces pécheurs pour qui on a imploré sa pitié.

En voici un que les désordres de sa vie, la continuité de ses fautes, l'abus des grâces, l'endurcissement qui en provient, rendent une conquête digne d'elle. Compatissante et patiente aussi comme son divin Fils, elle s'est tenue bien longtemps près de ce cœur, frappant sans qu'on lui ouvrît. Cependant voici que ses serviteurs, des parents et des amis du pécheur, l'ont appelée; elle accourt. Neuf jours durant elle se trouvera au milieu d'eux quand ils prieront pour lui. Le malheureux auquel on l'intéresse a d'autant plus de droits à sa pitié, qu'il est malade aujourd'hui, et que ses douleurs, loin de le ramener à Dieu, semblent l'éloigner encore davantage. On ne s'en aperçoit

que trop aux blasphèmes dont elles sont l'occasion à tous les instants! Dans l'état où il est et qui menace de devenir plus sérieux, il serait prudent de faire appeler un prêtre. Mais le moyen de l'introduire près du malade? On ose à peine y penser, à plus forte raison en dire le moindre mot, car on craint le retour de scènes fort violentes, du genre de celles qui ont fait en d'autres rencontres trembler pour sa vie.... Cependant le temps marche...., le mal s'aggrave. Nous l'avons dit, ce qu'il y a de chrétiens dans sa famille, parmi ses amis, a commencé une neuvaine au saint et immaculé Cœur de Marie, refuge des pécheurs. Le lendemain, vers le milieu du jour, leur cher malade commence à n'être plus ni si impatient ni si colère ; il a de meilleurs procédés pour ceux que leur service retient près de lui. Vers le soir de la quatrième journée de la neuvaine, on remarque qu'il lève de temps en temps les yeux au ciel...., puis il soupire. On le surprend même qui essuie furtivement une larme. Après cela, il entre dans une profonde rêverie. Que se passe-t-il donc en ce pécheur, M. F.? Lui-même va nous l'apprendre : Marie l'a fait se ressouvenir que dans son enfance, au moment de sa première communion, plus tard encore même, il a bien souvent invoqué son nom avec amour. Et alors, complétant sa première révélation, il se rappelle que pendant de longs jours il avait dit : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » L'heure de la mort !... elle va sonner pour lui ; l'illusion n'est plus possible ; se rattacher à une espérance, ce serait s'appuyer sur un roseau brisé. Ne sent-il pas son mal, un mal qui le mine depuis tout près d'une année? Et d'ailleurs, l'abattement et la tristesse de ses proches, le silence de ses visiteurs, leur regard qui ne peut se détacher de lui, le front soucieux de son médecin.... oui ! tout cela lui dit que la vie s'en va, que son heure est venue..... Et c'est à cette heure suprême, à cette heure de la mort, que sa mémoire, si longtemps oublieuse, lui rend la prière des jours d'enfance...., (des jours heureux et tranquilles, ceux-là !) Ah ! il faut qu'il essaye de l'*Ave, Maria!* cela lui fera peut-être quelque bien.... Et voilà, M. F., que de sa pensée les paroles de la prière angélique descendent, péniblement d'abord, elles étaient oubliées, mais enfin descendent sur ses lèvres, que le cœur y prend goût ; et notre pécheur endurci finit par prier comme prie tout grand pécheur qui se met à prier. Marie n'était pas loin, vous le savez. Elle approche donc, et inclinant son cœur vers le cœur de celui qui l'a invoquée, elle répand sur sa pauvre âme le baume de la consolation ; elle y met les remords salutaires ; elle y ranime l'étincelle de foi cachée si longtemps ; elle y fait renaître et y entretient l'espérance des biens éternels ; elle y développe l'amour pour Dieu qu'y ont fait éclore la honte et le regret du passé. Ce travail accompli, les voies ainsi préparées, le prêtre si redouté naguère peut venir : le malade se confesse avec une grande abondance de larmes ; puis, quand un peu de calme a succédé aux émotions si vives des aveux et du repentir, avec cette sérénité d'âme, avec cette joie douce qui sont le signe propre du prédestiné, il demande au viatique et à l'huile sainte des mourants la force nécessaire pour le chemin qu'il lui reste à parcourir. Heureux pénitent ! Marie ne l'aura plus quitté sans doute. Après avoir recueilli son âme tout empourprée du sang de Jésus-Christ, elle l'aura présentée à ce bon Sauveur comme un glorieux trophée de victoire, et aujourd'hui encore son regard de mère se repose sur elle avec bonheur dans le ciel ; il est permis de l'espérer.

Restez, M. F., sous l'impression qu'à excitée en vous le récit de cette conversion, dont chaque trait a eu son confident ou son témoin ; et, sous le charme de cette preuve nouvelle de la miséricordieuse bonté de Marie, recueillez-vous pour réclamer son patronage si doux et si fort tout ensemble. Dieu, votre Père, Jésus-Christ, votre Sauveur, l'Église, votre mère, vous y ont instamment invités, sans parler des intérêts de votre âme et des âmes qui vous sont chères. Ce sont là des voix aimées de vous, M. F., et toujours obéies. Permettez-moi de l'espérer, vous les écouterez plus docilement encore aujourd'hui. Aussi pendant l'office qui s'achève, pour vous-mêmes, pour tous les pécheurs, ici, sous l'œil de Dieu, sous l'œil de Marie, mais avec une foi plus robuste, avec une espérance plus ferme, avec une charité plus ardente que jamais, du fond du cœur, dites à Marie : *Refugium peccatorum, ora pro nobis.*

Puisse ce cri de votre âme être récompensé par la conversion d'une âme, et devenir pour vous-mêmes un gage de salut et de gloire éternelle.

Ainsi soit-il.

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Salvum fac filium ancillæ tuæ. (*Ps.* LXXXV, 16.)

O Domine..., ego filius ancillæ tuæ. (*Id.*, CXV, 16.)

Mecum sunt divitiæ et gloria, opes superbæ et justitia... ut ditem diligentes me, et thesauros eorum repleam. (*Prov.*, VIII, 18, 21.)

Beatus homo qui audit me et qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. (*Id., ibid.*, 33, 35.)

Qui in me peccaverit, lædet animam suam ; omnes qui me oderunt diligunt mortem. (*Id., ibid.*, 36.)

Lex clementiæ in lingua ejus. (*Id.*, XXXI, 26.)

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. (*Id., ibid.*, 29.)

Oculi tui columbarum. (*Cant.*, I, 14.)

Thronus meus in columna nubis. (*Eccli.*, XXIV, 7.)

Ego mater pulchræ dilectionis et agnitionis, et sanctæ spei. In me gratia omnis viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. (*Id., ibid.*, 24, 25.)

Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? (*Id.*, XLIX, 15.)

Quo modo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor. (*Id.*, LXVI, 13.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Exsurgens Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda. Et intravit in domum Zachariæ et salutavit Elizabeth. (*Luc.*, I, 39, 40.)

Fecit mihi magna qui potens est. (*Id., ibid.*, 49.)

Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum. (*Id., ibid.*, 50.)

Esurientes implevit bonis. (*Id., ibid.*, 53.)

Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ. (*Id., ibid.*, 54.)

Mansit autem Maria cum illa (Elizabeth) quasi mensibus tribus. (*Id.*, *ibid.*, 56.)

Dicit Mater Jesu ad eum : Vinum non habent. (*Joan.*, II, 3.)

Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. (*Id.*, XIX, 27.)

II. SS. PÈRES.

Spes desperantium, portus naufragantium, et auxilio destitutorum unica adjutrix. (S. Ephrem., *de Laud. Virg.*)

Ideo tu mater Dei præelecta es ab æterno, ut quod Deus salvare non potest per suam meritissimam justitiam, tu per tuam salvares pietatem et misericordiam. (S. Chrysost., *Hom. in Hyp. Dom.*)

In rupe Calvaria, facta est beata Virgo, columba in medio accipitrum, ovis in medio luporum, lilium in medio spinarum, stella in medio nubium, germen justitiæ in medio iniquitatis. (*Id.*, *Hom.* 2, *de Patientia.*)

Cœlum et terra jam dudum ruissent, si non Maria precibus sustentasset. (S. Fulgent., *Serm.* 4, *Mytholog.*)

Tu es spes unica peccatorum, Maria. (S. August., *Serm.* 2, *de Annunt.*)

Sancta Maria succure miseris, juva pusillanimes, refove flebiles. (*Id.*, *ibid.*)

Latro in cruce conversus ; sed cur non ante ? Cur non resipuit, cum Jesum in via sequeretur ? cum eum crucem ferentem vidit, et comitabatur ? Tunc convertitur, cum Maria juxta crucem stabat. Tunc ex latrone factus est martyr, cum pro eo Maria deprecabatur. (S. P. Dam., *in Serm. de Latrone in cruce.*)

Potentiorem ad placandam iram judicis invenire non possumus, quam te, quæ meruisti Mater existere ejusdem Redemptoris et judicis. (S. Ildeph., *Serm.* 7, *de Assumpt.*)

Serviamus semper tali reginæ Mariæ, quæ non derelinquit sperantes in se. (V. Beda, *Hom. de S. Maria.*)

Si peccata tua premunt te, ut liquefias sicut cera a facie ignis, vade ad Matrem misericordiæ, et ostende ipsi vulnera, et ipsa pro te Filio suo ostendet pectus et ubera, et Patri latus et vulnera. Pater non negabit Filio postulanti, neque Filius negabit matri interpellanti, neque Mater negabit peccatori ploranti. (S. Bernard., *Serm.* 2, *de Assumpt.*)

Regina es misericordiæ, quia non est in hac vita sic desperatus, sic miser, cui non impetres misericordiam salutarem, si ad tuum declinaverit regimen. (S. Bonavent., *in Stim. div. amor.* p. 13, c. XIX.)

Cum te aspicio, nil nisi misericordiam cerno, nam miseris Mater Dei facta es ; misericordiam insuper genuisti ; et demum tibi miserendi officium est commissum. (S. Bernard., *Serm. sup.* SALVE REG.)

Ipsa est mediatrix nostra, ipsa est per quam suscipiemus misericodiam tuam, Deus. (S. Bernard., *Serm.* 2, *de Assumpt.*)

Filioli, hæc peccatorum scala, hæc mea magna fiducia, hæc tota ratio spei meæ. (*Id.*, *de Aquæductu.*)

Tu peccatorem a desperationis barathro pia manu retrahis, spei medicamen aspiras, foves, nec deseris, quousque horrendo judici miserum reconcilies. (*Id.*, *Serm.* 2, *de B. V. Maria.*)

Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est, qui invocatam te in necessitatibus suis sibi meminerit defuisse. (*Id.*, *Serm.* 4, *de Assumpt.*)

O piissima Domina, habe me tibi commendatum, ad te hodie, unica spes miserorum, confugio plenus fiducia ; noli ergo, o pia Mater ! spernere me, propter eum qui amore mei nudus et laceratus pependit coram te in cruce. (*Id.*, *Serm.* SIGN. MAGN.)

Et inclinato capite, tradidit spiritum. (*Joan.*, XIX, 30.) Inclinato capite ex parte Matris suæ, quasi diceret, per ipsam veniam petite, ipsa est oraculum misericordiæ. (Hugo Cardin., *Citat. a Finetti, hic.*)

Habet homo, in agone, Mediatorem causæ suæ ante Patrem ipsum Filium, et ante Filium matrem : Christus Patri ostendit latus et vulnera, Maria Christo pectus et ubera ; nec omnino potest esse repulsa, ubi concurrunt, et orant omni lingua disertius hæc clementiæ monumenta. (S. Bernard., *in Serm. sup.* SALVE.)

III. TRAITS HISTORIQUES.

SAINTE MARIE ÉGYPTIENNE ATTRIBUE SA CONVERSION A LA PROTECTION DE LA SAINTE VIERGE.

Zozime, moine illustre de la Palestine, qui vivait au cinquième siècle, s'enfonçant dans le désert pour y passer, dans les rigueurs de la pénitence, le saint temps du carême, rencontra Marie Égyptienne, qui l'appella par son nom. Saisi d'étonnement, il demande à cette femme qui elle était, depuis combien de temps elle habitait le désert et comment elle y avait vécu. Rien n'est plus pieux et plus touchant que le récit que cette célèbre pénitente fit de sa conversion.

« Je devrais mourir de honte en vous disant ce que je suis. Le seul récit de ma vie vous causera tant d'horreur, que vous vous enfuirez de moi comme vous vous enfuiriez devant un serpent. Vos oreilles ne pourront entendre l'histoire des crimes énormes que j'ai commis. Je vous les raconterai cependant, après vous avoir demandé le secours de vos prières, afin que Dieu me fasse miséricorde au jour redoutable de ses vengeances.

« L'Égypte est mon pays. A l'âge de douze ans, je quittai mon père et ma mère, et me retirai, malgré eux, dans la ville d'Alexandrie. Je ne puis penser sans frémir à mes égarements. Pendant dix-sept ans je vécus plongée dans toutes sortes de crimes. Ayant vu un jour plusieurs personnes qui couraient vers la mer, je demandai où elles allaient : on me répondit qu'elles se rendaient à Jérusalem pour y célébrer l'Exaltation de la sainte Croix ; je m'embarquai avec elles, et pendant le voyage, je me plongeai dans les plus affreux désordres.

« Lorsque le jour de la fête fut arrivé, je me rendis avec les autres à l'église où l'on exposait la croix du Sauveur à la vénération des fidèles ; mais il ne me fut pas possible d'y entrer : une force secrète et invisible me repoussait quand je me présentais à la porte. Cela m'étant arrivé trois ou quatre fois, je me retirai dans un coin de la place qui était devant l'église, et me mis à considérer quelle pouvait être la cause d'un événement si extraordinaire. Après quelques sérieuses réflexions, je ne doutai point que ce ne fût l'abomination de ma vie qui me fermait l'entrée du temple. Cette pensée brisa mon cœur et tira de mes yeux des larmes abondantes. Tandis que je me frappais la poitrine, en poussant de profonds soupirs, j'aperçus au-dessus de moi l'image de la Mère de Dieu. Alors, m'adressant à elle, je la conjurai, par son incomparable pureté, d'avoir compassion d'une malheureuse pécheresse, et de faire agréer à Dieu mes gémissements et mon repentir. Je la priai encore de m'obtenir la grâce d'entrer dans l'église pour y voir le bois sacré qui fut l'instrument de notre salut. Je promis en même temps de me consacrer au Seigneur par une vie pénitente, et je pris la sainte Vierge pour caution de la sincérité de ma promesse.

« Ma prière finie, je ressentis dans ma douleur une grande consolation. M'étant ensuite présentée à la porte de l'église, j'y entrai facilement et pénétrai même jusque dans le chœur. Là, j'eus le bonheur d'adorer cette croix glorieuse qui a donné la vie aux hommes. Frappée de l'incompréhensible miséricorde de Dieu et de la promptitude avec laquelle il reçoit les pécheurs à la pénitence, je me prosternai contre terre et arrosai le pavé de mes larmes ; après quoi je sortis de l'église et retournai devant l'image de la Mère de Dieu, que j'avais prise pour garant de mes nouveaux engagements ; je me mis à genoux et la suppliai d'être ma protectrice et de me servir de guide. Aussitôt j'entendis une voix qui me dit : *Si tu passes le Jourdain, tu trouveras un parfait repos.* Alors, baignée de pleurs et regardant l'image, je priai la Reine du monde de ne jamais m'abandonner. J'achetai aussitôt trois pains et je partis pour le désert. Sur le soir, j'arrivai à l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui était sur le bord du fleuve, j'y adorai Dieu, et le lendemain matin je passai le Jourdain, après m'être encore recommandée à la sainte Vierge. Je m'enfonçai dans la solitude, et, depuis ce temps-là, j'ai eu

le plus grand soin d'éviter la rencontre des hommes.

« Il y a, si je ne me trompe, quarante-sept ans que je sortis de la ville sainte ; les herbes qui croissent dans le désert m'ont servi de nourriture, et mes habits s'étant usés, j'eus beaucoup à souffrir des ardeurs du soleil et des rigueurs de l'hiver...

« Durant l'espace de dix-sept ans, j'éprouvais des tentations violentes et continuelles. Cependant je pleurais et frappais ma poitrine, je me recommandais à la Mère de Dieu et me rappelais les engagements que j'avais contractés sous sa protection. Quand j'avais longtemps pleuré, je me voyais tout à coup environnée d'une lumière éclatante, et le calme rentrait dans mon esprit. Souvent la tyrannie de mes anciennes passions semblait m'entraîner hors du désert. Je me prosternais alors contre la terre, je l'arrosais de mes larmes, j'élevais continuellement mon cœur vers la sainte Vierge, et jamais elle ne manquait de m'assister. »

Ayant achevé ces paroles, elle se recommanda aux prières du vieillard, puis se sépara de lui pour s'enfoncer dans le désert.

MISÉRICORDE DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.

En 1840, une dame vivait à Paris, au milieu des fêtes et des plaisirs qu'offre cette grande ville ; la légèreté de sa conduite avait gravement compromis sa réputation, elle n'avait plus aucun sentiment religieux. Son mari, homme sage et chrétien, avait en vain essayé la voie des représentations, il ne pouvait l'éloigner des connaissances qui la perdaient. Pour la ramener à de meilleurs sentiments, il avait transporté son domicile dans un département éloigné de la capitale, mais ce fut un moyen inutile. Lorsqu'il lui présentait quelque raisonnement religieux, elle semblait tout braver. « C'est à peine si je crois en Dieu, » lui disait-elle ; enfin, il se fit inscrire comme membre de l'archiconfrérie, sollicita les prières des associés, et ne cessa, de son côté, de prier pour elle ; mais comme elle persévérait dans son indifférence religieuse, il conçut l'idée de la faire inscrire elle-même parmi les associés, promettant à Dieu de réciter tous les jours pour cette âme qui l'intéressait de si près la prière des associés, l'*Ave, Maria*. C'était un samedi ; le dimanche on la recommanda plus particulièrement aux prières sans désigner son nom. Le lundi à huit heures du matin, cette dame sort de sa chambre en fondant en larmes, entre dans celle de son mari, et lui demande pardon de sa conduite passée. Elle a vu, dit-elle, pendant la nuit, l'horrible état de son âme : elle veut se convertir, elle le prie de la conduire lui-même vers le confesseur qu'il voudra pour commencer l'œuvre de la réconciliation ; et cette dame est aujourd'hui, par sa vie toute chrétienne, la consolation de son mari et un sujet d'édification pour tous ceux qui la connaissent. (M. Desgenettes s'abstient, par délicatesse, de nommer les personnes, mais il les connaît, et elles vivent encore.) Il cite encore bien d'autres exemples qui nous font comprendre combien de pécheurs obstinés doivent leur conversion au cœur sacré de Marie. (*Manuel de l'Archiconfrérie.*)

AUTRE EXEMPLE.

Un jeune Parisien de bonne famille avait, comme tant d'autres, perdu la foi dans les plaisirs et les excès de tout genre. Délaissé de ses parents, qu'il abreuvait d'amertumes, et privé bientôt de toutes ressources, il fut admis dans un collége en qualité de professeur ; mais sa conduite scandaleuse ne tarda pas d'appeler sur lui l'attention de ses supérieurs, qui le chassèrent ignominieusement. Dès lors son libertinage ne connut plus de bornes. Les désordres où il se plongea l'ayant réduit en peu de jours à la plus affreuse situation, le dégoût, la tristesse, le désespoir s'emparèrent de lui, et il résolut d'aller se noyer.

S'étant donc dirigé vers les bords de la Seine, il se disposait à accomplir son dessein, lorsque tout à coup il entendit une voix qui crie : Gare, gare ! C'était la voix de quelques mariniers qui arrangeaient leurs cordages, et qu'il n'avait

pas aperçus dans le trouble qui l'agitait. Alors il se retire, et remontant le cours du fleuve, il va chercher un lieu plus solitaire pour se jeter à l'eau librement. Chemin faisant, une pensée frappe tout à coup son esprit : « Dans un quart d'heure, se dit-il, on recueillera par là mon cadavre, et puis on le portera à la Morgue ! Mais mon âme ! — mon âme ! où sera-t-elle ?... » Il s'arrête brusquement, réfléchit quelques minutes, et, revenant sur ses pas, il rentre dans la ville et s'engage dans une rue qu'il parcourt dans toute sa longueur, sans savoir où il va. Arrivé à l'extrémité de la rue, il lève les yeux et se trouve devant la porte de Notre-Dame des Victoires. Il entre instinctivement dans cette église et va s'asseoir à côté de la chaire, accablé de lassitude et d'émotions douloureuses. C'était à la tombée de la nuit ; les lampes qui brûlent sans cesse devant la statue miraculeuse de Notre-Dame appellent les regards de l'infortuné jeune homme ; à l'éclat de leur lumière, il aperçoit tout à coup l'image de Marie, et à cette vue, comme il l'a avoué lui-même plus tard, il éprouve quelque chose dans le cœur, mais quelque chose de si étrange, de si saisissant que, se levant à l'instant même, il se précipite vers la porte de l'église et s'enfuit en toute hâte, comme pour échapper aux mains d'un ennemi. Le malheureux fut en proie, durant tout le cours de la nuit, à ce sentiment inexprimable de terreur ; et comme il ne pouvait s'en expliquer ni le motif ni l'origine, il résolut de retourner le lendemain matin à l'église de Notre-Dame des Victoires. En effet, dès le point du jour il se dirige de nouveau vers le pieux sanctuaire, où l'attirait, dit-il, une force invincible. A peine est-il entré, que ses yeux se portent d'eux-mêmes vers l'image de Notre-Dame, aux pieds de laquelle était alors agenouillé le vénérable M. Desgenettes. Il s'approche et l'appelle en disant à haute voix : « Monsieur le curé ! » Le saint prêtre se retourna et lui dit : « Eh bien ! mon ami. — Ma foi, monsieur le curé, lui répond-il, j'ignore pourquoi je vous ai appelé. Toujours est-il, croyez-le bien, que ce n'est pas pour me confesser. » Le bon curé, l'abordant alors avec douceur, répliqua : « Mais, mon ami, il n'est pas du tout question de cela ; seulement, vous me paraissez bien triste. Qu'avez-vous donc ? — Eh ! oui, monsieur, je suis bien triste en effet, je suis même très-malheureux !... Je passai hier devant votre église et j'entrai ; j'ai voulu y revenir ce matin, et puisque je vous y trouve, il faut que je vous dise mes impressions. » C'en était fait, la grâce comptait un triomphe de plus ; la très-sainte Vierge avait arraché pour toujours au désespoir et au crime une âme dont la perte éternelle semblait être assurée. Le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires écoutait le récit que notre jeune libertin lui faisait de ses *impressions*, lorsque tout à coup il le vit fondre en larmes et tomber à genoux devant lui, en le conjurant de le confesser. A dater de cet heureux instant, une transformation complète s'opéra dans ce cœur avili, dans cette nature si profondément dégradée. Le nouveau Saul est devenu, lui aussi, un vase d'élection ; la miséricorde infinie de Dieu l'a appelé au sacerdoce et aux sublimes fonctions de l'apostolat. Prêtre et missionnaire aujourd'hui, celui dont on vient de lire les égarements et l'admirable conversion est allé chercher les travaux et la gloire du martyre parmi les sauvages qui habitent les îles lointaines. (*Univers*, décembre 1857.)

V. MAXIMES DES ASCÉTIQUES.

Le pécheur doit chercher un asile auprès de Marie, car elle est la Cité de refuge. (Richard. a S. Laur., *L.* 2. *de Laud. Deip.*)

Personne, ô bienheureuse Vierge, ne peut obtenir miséricorde que par votre intercession ! (S. Germ. Const., *Serm. de B. Virg.*)

Tous les trésors des miséricordes du Seigneur sont entre vos mains. (S. P. Dam., *in Serm. de Assumpt.*)

Je suis la mère de tous les pécheurs qui veulent s'amender. (S. Brigitt., *Revel.*, l. IV, c. 38.)

Nous avons envoyé au ciel une avo-

cate, qui étant Mère de notre juge et Mère de miséricorde, traitera efficacement les affaires de notre salut. (S. Bernard., *Serm. de Nativ.*)

O Marie! quelque misérable que soit un pécheur, vous avez pour lui des tendresses de mère, vous ne l'abandonnez point que vous ne l'ayez réconcilié à son juge formidable. (S. Bonavent., *in Spec.*, c. 8.)

En quelque danger que vous soyez, vous pouvez espérer votre salut par la protection de la glorieuse Vierge. (S. Thom., *Opusc.* 8.)

Marie, notre Mère, nous aime tous, nous protége tous, intercède pour tous, et s'établit l'avocate de tous. Aucun n'est exclu de sa tendre charité. C'est pour cela qu'elle a été comparée à la lune, qui, étant entre le soleil et la terre, reçoit sa clarté du soleil et la renvoie à la terre; car la Vierge Reine, étant entre Dieu et nous, reçoit toutes ses grâces et les répand sur nous. (S. Bonavent., *Serm.* 14, *in Nat. Dom.*)

Prenez pitié des pécheurs, ô vous leur refuge! car c'est vous qui, au jour terrible du jugement, ferez passer à la droite, par votre puissante intercession, ceux qui sont à la gauche. (Guillelm. Paris., *in Matth.*, XXV, 33.)

Tous les saints nomment Marie la Mère de miséricorde. (*Id.*, *in Rhet.*, 61.)

O Marie, glorieuse Mère de Dieu, daignez jeter sur moi un de ces regards que vous fixiez sur votre divin Fils cloué à la croix, afin de me recevoir du nombre de ceux qui par votre intercession obtiendront miséricorde au jour du jugement. (S. Carol. Borrom., *Ex orationibus quotidianis.*)

La vierge Marie est le refuge des pécheurs; c'est elle qui obtient de son Fils le pardon des péchés et toutes les faveurs célestes. (Mansi, *in Bibl. concion.* t., 3, f. 1193.)

Dieu dit un jour à sainte Catherine de Sienne : Tout pécheur qui aura recours à la glorieuse Mère de mon Fils ne pourra tomber en la puissance du démon. C'est cette protectrice que j'ai établie pour attirer à moi les hommes et surtout les pécheurs. (Ludov. Blos., *in Conclavi animæ fidelis*, c. 1.)

V. COMPARAISONS.

1. Si le bon larron dut sa grâce : *Hodie mecum eris in paradiso* (*Luc.*, XXIII, 42) aux prières de Marie intercédant pour lui au pied de la croix : *Bonus latro resipuit, quia beatissima Virgo inter crucem Filii et crucem latronis posita, Filium pro latrone deprecabatur* (S. P. Dam., *Serm. de Bono latrone*), que ne doivent pas espérer les pécheurs de la miséricorde de Marie? (Sylveira, Salmeron *et plures alii.*)

2. Les grands promettent beaucoup et donnent peu. Assuérus promet à Esther la moitié de son empire (*Esth.*, V, 6); Hérode promet autant à la fille d'Hérodiade (*Marc.*, VI, 22); mais ni l'une ni l'autre ne l'eut. Qu'il en est autrement de la puissante Mère du Christ. Elle demande pour le bon larron, sur le Calvaire, non la moitié, mais tout le royaume de son Fils; elle l'obtient et il lui est donné : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII, 43.)

3. David se glorifiait autrefois à la cour de Saül d'avoir tiré des brebis de la gueule d'un lion et d'un ours. (I. *Reg.* XVII, 34.) Oh! que de pauvres âmes pécheresses la Mère de miséricorde a arrachées jusqu'ici au gouffre béant des enfers. (Ginther, *in Matre amoris, consid.* 35.)

4. De même que Bargaritha sauva Jonathas et Achim des poursuites des soldats d'Absalon, en les cachant dans un puits qu'elle recouvrit d'un grand voile, de même Marie sauvera de leur détresse les misérables pécheurs prêts à tomber entre les mains des démons, en les couvrant du manteau de sa miséricorde. (*Id.*, *ibid.*)

5. De même que Rebecca préserva Jacob de la colère d'Esaü en lui ménageant un refuge chez Laban, son frère, en Mésopotamie (*Gen.*, XXVII, 12), de même Marie protége les pécheurs contre la colère de Dieu, si justement irrité contre eux. (*Id.*, *ibid.*)

6. De même qu'Esther fit annuler le décret de mort déjà porté par Assuérus contre Mardochée et tous les Juifs de Susan (*Esth.*, IV, 16), de même la

Mère de Dieu et des hommes arrête l'exécution des décrets divins déjà portés contre les coupables : *Ad placandam iram judicis, potentiorem invenire non possumus quam te, quæ meruisti Mater existere ejusdem Redemptoris et Judicis.* (S. Ildephons., *Serm.* 9., *de Assumpt.*)

7. De même qu'Abiathar fut préservé de la mort pour avoir porté l'arche du Seigneur (III *Reg.*, II, 26), de même seront préservés de la mort éternelle ceux qui auront porté dans leur cœur celle qui est l'arche vivante de Dieu : *O quam multi in infernum essent trusi, nisi hanc portassent arcam in corde suo.* (Novarin., *in Umbra Virg.*)

VI. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS DE CONFIANCE EN LA MISÉRICORDE DE MARIE.

1. Considérer sa *puissance*, qu'elle tient de son titre de *Mère de Dieu : Miseris. Mater Dei facta es.* (S. Bernard., *Serm.* 2, *super* SALVE REG.)

2. Considérer sa *bonté* inépuisable, qu'elle épanche sur tous en sa qualité de *Mère des hommes* : *Ecce Mater tua.* (*Joan.*, XIX, 27.)

3. Considérer en particulier sa *tendresse* pour les petits, les faibles, les pécheurs, qu'elle protége en sa qualité d'avocate et de médiatrice. *Ipsa est mediatrix nostra, ipsa est per quam suscipiemus misericordiam tuam, Deus.* (S. Bernard. *Serm.* 2, *de Assumpt.*)

Marie a montré sa miséricorde envers les pécheurs : 1° en consentant au mystère de l'Incarnation : *Fiat* ; 2° en unissant ses souffrances à celles de son Fils sur le Calvaire ; 3° en les couvrant de sa protection du haut du ciel, où elle exerce l'office de médiatrice et d'avocate : *Advocata nostra piissima, advocata miserorum.* (S. Bonavent., *in Corona, B. V.*)

MOYENS POUR AVOIR PART A SA MISÉRICORDE.

1° Une confiance sans bornes ; 2° une supplication humble et ardente : *Ipsam rogans non desperas.* (S. Bernard., *de Aquæductu.*)

VII. EMBLÈMES.

CIVITAS REFUGII.

Civitates refugii. (*Josue*, XXI, 56.) Peccator debet ad eam confugere, quia ipsa est civitas refugii. (Rich. a S. Laur., *de Laud. V.*, l. II, p. 3.)

MURUS ET ANTEMURALE.

Urbs fortitudinis nostræ Sion salvator, ponetur in ea murus et antemurale. (*Id.*, XXVI, 1.)

Inter Deum et nos mediatrix est Maria. (*S. Bonav., in Spec.*)

LUMINARE MINUS.

Filius tuus luminare majus est, qui præest diei, id est justis ; sed tu, o Beatissima ! velut luminare minus præes nocti, id est peccatoribus. (Hugo cardin., *in Gen.* c. 1.)

MONS SALUTIS.

In quo tempore incendii et subversionis Pentapoleos Loth servatus est incolumis. (*Gen.*, XIX, 17.)

MONS MYRRHÆ ET COLLIS THURIS.

Eamus ad *montem myrrhæ et collem thuris* (*Cant.*, IV, 6), ubi ad sinistram crucis longe benigniorem Matrem ac protectricem inveniemus.

BACULUS ET VIRGA DAVID.

Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt. (*Ps.* XXII, 4.) Baculus significat dominicam crucem ; virga autem beatissimam Virginem quæ Davidi jam tunc in umbra, in calamitatibus existenti peculiari solatio fuit. (Hugo cardinal., *in hunc loc.*, *Gen.*, XXXII, 10.)

LIGNUM ABSCONSIONIS.

Abscondit se Adam et uxor ejus a facie Domini, in medio ligni paradisi. (*Gen.*, III, 8.)

Ce bois est la figure de Marie, qui couvre de son ombre les pécheurs. C'est l'interprétation de saint Ephrem, qui salue ainsi la bienheureuse Vierge : *Ave*

lignum vitæ, gaudium et voluptas. (S. Ephrem., *Orat de SS. Deip.*)

VIII. FIGURES.

MULIER THECUITIS.

Itaque cum ingressa fuisset mulier Thecuitis ad regem, cecidit coram eo super terram et adoravit et dixit : Serva me, rex... Et ait rex : Ecce placatus feci verbum tuum; vade ergo et revoca Absalon. (II *Reg.*, XIV, 4, 21.)

Beatissima Virgo plusquam illa Thecuitis inter Christum Filium suum et peccatorem mediatrix facta est. (Ginther, *in Matre amoris, consid.* 35.)

Hæc est figurata in illa prudentissima muliere Thecuite, quam ita sapienter advocavit apud regem David in causa Absalonis vani, superbi et fratricidæ exulis facti propter tantum scelus a Jerusalem, quod induxit patrem David ad misericordiam erga filium et ab exilio revocandum; sic ergo Virgo Maria pro mundo rebelli ipsi Deo, et occisore fratris sui, id est animi sui, propter quod exul constituitur a suprema Jerusalem, ita advocat et interpellat, ut Deum Patrem placet et conversum ad pœnitentiam, ad gloriam inducat. (S. Antoninus, 4 part., tit. XV, c. 14.)

ADONIAS.

Adonias autem, timens Salomonem, surrexit, et abiit, tenuitque cornu altaris; et nuntiaverunt Salomoni dicentes : Ecce Adonias timens regem Salomonem, tenuit cornu altaris dicens : Juret mihi rex Salomon, hodie, quod non interficiat servum suum gladio. (III *Reg.*, I, 50.)

Toutes ces choses se sont passées en figure, dit ici S. Method. (S. Method., *Orat. de Hypapante.*) Cet autel auprès du quel se réfugie Adonias, coupable de lèse-majesté, représente la sainte vierge Marie, véritable autel animé qui a offert sur le Calvaire l'agneau sans tache pour la rémission des péchés du monde. Accourez donc, ô pécheurs, auprès de cet autel de propitiation. Vous êtes coupables du crime de lèse-majesté divine, accourez avec Adonias, saisissez les côtés de cet autel qui a droit d'asile; tenez-le serré dans vos bras et criez miséricorde avec ce langage de saint Bernard :

O piissima Domina, habe me tibi commendatum, ad te hodie, unica spes miserorum, confugio plenus fiducia; noli ergo, o pia Mater, spernere me, propter eum qui, amore mei, nudus et laceratus pependit coram te in cruce. (S. Bernard., *Serm. in* SIGNUM MAGNUM.)

IX. TITRES.

A DVOCATA.

Advocata Evæ. (S. Iræn., *Adv. hær.*, l. I, c. 19.)

Advocata unica peccatorum. (S. Ephr., *in Laud. B. V.*)

SPES.

Spes nostra. (Ecclesia., *in Offic.*)

Sola spes nostra post Deum. (S. Bonav., *in Hymn.*)

MATER MISERICORDIÆ.

Mater misericordiæ, benigna et clemens. (S. Ephrem., *in Deprec. ad B. V.*)

Mater misericordiæ et pietatis. (S. J. Dam., *Serm.* 3, *de Nat. B. V.*)

Eia ergo advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte. (Ecclesia., *in* SALVE REGINA.)

MEDIATRIX.

Mediatrix Dei et hominum. (S. Ephr., *in Laud. B. V.*)

Mediatrix salutis. (S. Bernard., *Ep.* 174.)

Mediatrix ad mediatorem. (*Id.*, *Serm. in illud :* SIGNUM MAGNUM.)

Mediatrix et media inter humana et divina. (Rich. a S. Vict., *in Cant.*, c. 39.)

REFUGIUM.

Refugium peccatorum. (Ecclesia., *in Litaniis B. V.*); S. Bonav. *in hymno* TE, MATREM DEI, LAUDAMUS.)

Refugium singulare perditorum. (D. Carthus., *de Laud. Virg.*, l. II, art. 23.)

PORTUS.

Portus naufragantium. (Ecclesia., *in Offic.*)

Portus naufragantium tutissimus. (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*)

28 MAI.

NOTRE-DAME DE LA BONNE MORT

LA SAINTE VIERGE
PATRONNE DE LA BONNE MORT

(Sermon par M. l'abbé C. Martin.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

LA SAINTE VIERGE ASSISTE LES AGONISANTS.

Ier POINT. — Preuves tirées de l'Écriture.

SUBDIVISIONS

1. Ancien Testament. | 2. Nouveau Testament.

IIe POINT. — Témoignages de la tradition.

SUBDIVISIONS

1. Saints docteurs. | 2. Exemples.

IIIe POINT. — Enseignement de l'Église.

N. 2. — SERMON SUR LA SAINTE VIERGE, AVOCATE DES AMES AU TRIBUNAL DE DIEU.

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Écriture.
II. Saints Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques,
V. Comparaisons.
VI. Emblèmes. — VII. Figures.

TEXTE.

Ora pro nobis... in hora mortis nostræ.
(Salut. angel.)

Après une série d'années dont le nombre est déterminé, après une suite de jours que Dieu a calculés, arrivera infailliblement pour chacun de nous une année qui s'appellera la dernière, un jour qui sera le dernier de nos jours. Nous serons alors tristes, abattus, accablés, car il nous faudra mourir.

Notre âme sera dans une anxiété cruelle, se trouvant placée entre un passé évanoui, un présent qui lui échappe et un avenir plein de ténèbres. Plus rien de stable autour du mourant, ni ses biens, ni sa maison, ni sa famille, car voilà que tout l'abandonne.

Il faut qu'il entreprenne son voyage seul, dans un monde inconnu; il faut qu'il lutte seul contre les angoisses de l'agonie : la science est impuissante, les soins sont superflus, les larmes inutiles; l'heure de la mort a sonné, il faut qu'il succombe.

D'où viendra le secours à cette âme désolée ? D'en haut, M. F., et non plus de la terre. Lève tes yeux au ciel, moribond, et invoque la *consolatrice* de ceux qui sont dans l'affliction, car la tienne est suprême : *Consolatrix afflictorum.* C'est de là que te viendra l'appui pour triompher de la cruelle épreuve : *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi.* (*Ps.*, CXX, 1.) L'Eglise nous dit qu'elle vient au secours des mourants ; adresse-lui en ce moment la prière qu'elle nous met si souvent dans la bouche : *Ora pro nobis... in hora mortis nostræ.*

Je me propose, dans cette instruction, M. F., de vous parler de la sainte Vierge sous le titre de *Patronne de la bonne mort.* Le sujet excite par lui-même au plus haut point votre attention. Quel est celui qui n'entendrait point avec bonheur le récit de la venue de la puissante libératrice pour cette heure de la terrible étreinte que chacun de nous aura à subir à son tour ?

Mais avant de commencer, jetons-nous à ses pieds et conjurons-la de nous prendre à cette heure sous sa protection spéciale. *Ave, Maria !*

I^ER^ POINT.

LA SAINTE VIERGE ASSISTE LES AGONISANTS. — PREUVES TIRÉES DE L'ÉCRITURE.

La sainte Vierge, qui nous accorde sa protection durant notre vie, vient surtout à notre aide à l'heure de notre mort. Tel est, M. F., l'enseignement de l'*Ecriture,* des *saints Pères* et de l'*Eglise.*

1^re^ SUBDIVISION. — ANCIEN TESTAMENT.

Dieu, dit la Genèse, fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, l'autre moins grand pour présider à la nuit : *Fecitque Deus duo luminaria magna, luminare majus ut præesset diei, et luminare minus ut præesset nocti.* (*Gen.*, I, 16.) Il y a là une figure qui se rapporte au ministère de Marie, disent les commentateurs. Cet astre qui préside à la nuit est la Mère de miséricorde qui vient par sa présence illuminer les ténèbres de la hideuse mort lorsqu'elles s'abaissent sur ses serviteurs. Cette signification symbolique est appuyée sur d'autres termes analogues. Que la lampe brûle toujours dans le tabernacle du témoignage, dit le Seigneur à Moïse : *Ardeat lucerna semper in tabernaculo testimonii.* (*Gen.*, XXVII, 20.) Parlant de la femme forte, l'Ecriture dit que sa lampe ne s'est jamais éteinte pendant la nuit : *Non extinguetur in nocte lucerna ejus.* (*Prov.*, XXXI, 18.) Cette lampe toujours ardente et dans le tabernacle sacré et dans la maison de la femme forte, qu'est-ce sinon la vigilance continuelle de Marie, notre tendre Mère sur les enfants que le Seigneur lui a donnés. Elle nous suit dans le temple afin que nous répandions devant Dieu nos ferventes prières; elle nous accompagne dans nos maisons, c'est-à-dire dans le monde, dans la société, afin que nous y soyons toujours d'un bon exemple; elle éclaire nos pas dans la nuit pour nous empêcher de tomber; et c'est surtout dans cette nuit affreuse du trépas qu'elle rayonne des plus vives clartés. C'est

d'après ces expressions de l'Écriture que les saints Pères ont appelé Marie une lampe inextinguible : *Maria est lampas inextinguibilis* (S. Cyrill., *Serm. cont. Nestor.*); une lampe à plusieurs branches : *Lampas multiluca* (S. Theophan., *Hymn. de Annunt.*); une lampe flamboyante qui verse à flots sa lumière sur ceux qui sont dans les ténèbres : *Lampas splendida his qui sunt in tenebris conspicua.* (Buteon., *Hymn. græc.*)

L'arche sainte de l'ancienne loi était un emblème de Marie, la vraie arche d'alliance qui renferma dans son sein non un peu de manne et les tables de la loi, mais l'auteur même de la loi, le Verbe éternel. Or, il est raconté que lorsque les Israélites voulaient triompher de leurs ennemis, ils faisaient porter l'arche au milieu de leur camp : *Afferamus ad nos de Silo arcam fœderis Domini, et veniat in medium nostri, ut salvet nos de manu inimicorum nostrorum.* (I. *Reg.*, IV, 3.) Faisons de même pour l'heure de notre mort, s'écrie à ce sujet saint Bernard, si nous voulons en ce dernier combat triompher des efforts de nos ennemis invisibles; cherchons un appui auprès de la vraie arche d'alliance, auprès de celle dont il a été dit : elle est terrible comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 3.)

David, redoutant les angoisses de la dernière heure, se confiait déjà en la miséricorde du Rédempteur futur et en l'intercession de la sainte Vierge : « Quand je marcherai au milieu de l'ombre de la mort, disait-il, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi. Votre houlette me fortifiera, votre verge me consolera : *Etsi ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es. Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt.* (*Ps.*, XXII, 4.) Le cardinal Hugues, commentant ce passage, dit que par le bâton il faut entendre la croix et par la verge l'intercession de Marie qui est la verge dont parle Isaïe dans ce passage : *Egredietur virga de radice Jesse.* (*Is.*, XI, 1.) En effet, dit saint Pierre Damien, la divine Mère est cette verge puissante qui met en fuite les esprits infernaux et qui protége ses fidèles serviteurs. La charité de Marie pour nous, dit saint Bonaventure, ne s'est point démentie depuis qu'elle est dans le ciel; elle ne fait au contraire que s'accroître, car elle y voit mieux les misères des hommes.

Nous lisons dans le quatrième livre des Rois un exemple qui vient bien à notre sujet. Une femme, célèbre par sa charité envers les prophètes du Seigneur, avait obtenu par les prières d'Elisée que Dieu lui accordât un fils. L'enfant grandit et faisait la joie de sa mère; mais voilà qu'un jour il fut pris d'un mal violent. Son père dit alors à un de ses serviteurs : « Prenez l'enfant et portez-le à sa mère. » Le serviteur le prit et le porta à sa mère. Celle-ci le posa sur ses genoux jusqu'à midi, et il mourut : *Posuit puerum suum mater super genua sua usque ad meridiem et mortuus est.* (IV *Reg.*, IV, 20.) Mais cette mort ne fut pas longue, M. F. : sur le soir le prophète vint et le ressuscita : *Paulo post adventante Elisæo, oscitavit puer septies, aperuitque oculos.* (*Id.*, *ibid.*, 35.)

Heureux, s'écrie ici le bienheureux Blosius, heureux le serviteur de Marie qui rendra son dernier soupir penché sur les genoux de cette tendre Mère. Sa mort ne sera pas éternelle; il se réveillera un jour, sa résurrection pour la vie céleste lui est assurée. Si un ami n'abandonne pas son ami, Marie abandonnera-t-elle son enfant? Si le prophète ressuscite le fils de la femme qui lui a donné l'hospitalité, Marie, reine des prophètes : *Regina propheta-*

tum, ne ressuscitera-t-elle pas le fils propre que Jésus lui a donné du haut de la croix? Non! il ne doit point périr le fidèle serviteur de Marie : *Fieri non potest ut pereat qui Mariæ sedulus et humilis cultor fuerit.* (Blosius, *in Canone Vit. Spirit.*)

2e SUBDIVISION. — NOUVEAU TESTAMENT.

Partout où l'Évangile parle de Marie, il nous la montre accomplissant un mystère de charité. Elle sait par les oracles sacrés que le Rédempteur du monde sera une victime de propitiation pour le péché. Quelle angoisse un jour pour celle qui sera sa Mère! Son cœur, plein de compassion pour les misères de l'humanité, y trouve un motif des plus puissants pour accepter sa mission de miséricorde, et elle s'empresse de répondre à l'Archange : *Fiat mihi secundum verbum tuum* (*Luc.*, I, 38) : qu'il me soit fait selon votre parole. Elisabeth a besoin de sa présence; son âge et son état appellent ses soins; voyez-là, comme elle part à la hâte, comme elle quitte tout ce qui l'entoure, comme elle traverse les montagnes pour se rendre à Hébron : *Exsurgens autem Maria in diebus illis abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda.* (*Luc.*, I, 39.) Siméon lui parle du glaive de douleur qui transpercera un jour son âme : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (*Luc.*, II, 35); elle écoute la prophétie sans en être accablée. Depuis sa naissance elle a offert l'enfant divin au Très-Haut, en holocauste pour les péchés du monde, et chaque jour elle renouvelle en esprit son sacrifice. A Cana, elle est la première à remarquer l'embarras des époux et des convives et à demander à son fils de leur venir en aide : *Et deficiente vino, dicit Mater Jesus ad eum : Vinum non habent.* (*Joan.*, II, 3.) Au Calvaire, elle aime tellement le monde, dit saint Bonaventure, qu'elle donne pour lui son Fils unique : *Sic Maria dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret.*

Elle continue sa mission de charité et de dévouement après l'ascension de son divin Fils; elle prie pour l'Eglise naissante, elle fortifie la foi des premiers fidèles, elle accompagne saint Jean à Ephèse, répandant partout sur ses pas l'odeur de ses vertus, de sa sainteté et de sa charité.

Or, M. F., si telle a été la charité de Marie pour les besoins des hommes, serait-elle moindre pour cette circonstance suprême où son secours leur est particulièrement nécessaire? Si elle leur a prêté son appui dans leurs maladies, dans leur disette, dans leur état de disgrâce, les délaisserait-elle alors qu'ils sont dans le dernier abandon? Si elle a eu pitié d'eux durant leur vie, ne les écouterait-elle plus à l'heure de leur mort? Non, M. F., tout au contraire; c'est alors qu'elle se lève : *Exsurgens Maria;* c'est alors qu'elle part comme un trait et qu'elle accourt, laissant son trône, quittant la cour céleste : *Abiit cum festinatione*, c'est alors qu'elle vient à nos côtés comme la meilleure des mères. C'est alors qu'elle se souvient que nous sommes ses enfants, que nous lui avons été donnés sur le Calvaire, en ce moment même où le Sauveur entrait en agonie sur l'arbre de la croix. Nous voilà devant elle, moribonds, l'œil éteint, les membres froids, la sueur de la mort sur notre front, en tout semblables à son bien-aimé Jésus, quand il lui dit : *Ecce filius tuus*, voilà vos enfants. Or, cette double ressemblance avec son divin Fils, de notre nature avec sa nature, de notre état d'agonie avec le sien pourrait-elle ne pas attendrir cette mère si compatissante? Elle se tint

debout près de la croix du Calvaire offrant le grand sacrifice en union avec la victime sainte : *Stabat juxta crucem Jesu Mater ejus* (*Joan.*, XIX, 25); elle se tient aussi debout près de l'agonisant, priant pour la rémission de ses péchés : *Ora pro nobis, peccatoribus..... in hora mortis nostræ*, écrasant la tête du dragon infernal qui veut s'emparer d'une âme : *Ipsa conteret caput tuum* (*Gen.*, III, 15), lui montrant dans ce monde où il va entrer le séjour de l'espérance, du repos et du bonheur : *Ego mater sanctæ spei.* (*Eccli.*, XXIV, 24.)

« La charité de Marie, dit saint Bonaventure, ne s'est point démentie depuis qu'elle est dans le ciel ; elle ne fait au contraire que s'accroître, car elle y voit mieux les misères des hommes. » Mais, M. F., quelle plus grande misère que celle de l'homme touchant à sa dernière fin ! La terre qui disparaît, le monde qui s'évanouit, l'éternité qui s'ouvre, les péchés de sa vie qui l'accablent, le jugement de Dieu qui sera prononcé dans quelques instants. Oui, ô notre bonne Mère ! c'est alors, c'est alors surtout que vous aurez pitié de nous, que vous ouvrirez les bras de votre miséricorde, que vous prendrez notre âme pour la présenter vous-même à votre Fils, afin qu'il la regarde avec bonté et qu'il la traite avec clémence.

II^e^ POINT.

TÉMOIGNAGES DE LA TRADITION.

1^re^ SUBDIVISION. — SAINTS DOCTEURS.

La sainte Vierge est la patronne de la bonne mort ; tel est, après les témoignages de l'Ecriture, l'enseignement des saints docteurs. « O Vierge Mère de mon Dieu, s'écriait saint Ephrem, gardez ma pauvre âme à son heure suprême, repoussez alors loin d'elle l'aspect ténébreux des horribles démons qui tenteront de l'assiéger : » *Virgo Dei genitrix, in extremo vitæ articulo miseram meam animam conserva, et tenebrosos atque horrendos pessimorum dæmonum aspectus ab ea procul repelle.* (*Orat. ad Virg.*) « Autant est vive la joie des nautoniers, dit saint Ambroise, qui dans une horrible tempête, après avoir perdu leur route, errant çà et là sur les flots, et ne sachant plus quelle direction suivre, aperçoivent tout d'un coup un coin du ciel serein, l'étoile polaire qui règle leur course, autant sera grande notre espérance lorsque dans les luttes de l'agonie, dans les combats que nous aurons alors à soutenir contre les démons et contre les douleurs de notre corps et les angoisses de notre âme, nous apparaîtra celle qui est appelée l'Etoile de la mer. » (*In Nativ. Virg.*)

« Sainte vierge Marie, venez au secours des malheureux, aidez les faibles, ranimez le courage de ceux qui pleurent, telle était la prière de saint Augustin, prière si touchante que l'Église l'a empruntée pour sa liturgie : *Sancta Maria, succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles.* » (*In Serm.* 8, *de Sanctis.*) Qui est plus faible et plus à plaindre que l'agonisant ? qui plus que lui doit avoir les yeux pleins de larmes ? C'est donc pour cette situation lamentable que le grand évêque d'Hippone invoquait la miséricorde de Marie.

La bienheureuse Vierge, dit saint Jérôme, non-seulement accorde son secours aux mourants, mais elle vient à leur rencontre et présente leur âme au tribunal de Dieu : *Morientibus beata Virgo non tantum succurrit, sed etiam occurrit.* (*Ep.* 2, *ad Eustoch.*)

Saint Bonaventure ajoute : « L'archange saint Michel, avec les princes de la milice céleste, accourent aux ordres de Marie, pour protéger et pour recevoir au moment de la mort les âmes qui se sont spécialement et constamment recommandées à cette Mère si pleine de miséricorde : *Michael dux et princeps militiæ cœlestis, cum omnibus administratoriis spiritibus, tuis, Virgo, paret præceptis, in defendendis et suscipiendis de corpore animabus fidelium, specialiter tibi, Domina, die ac nocte se commendantium.* (*In Spec. B. M. V.*, l. 3.) « La bienheureuse Vierge, dit saint Vincent Ferrier, assiste les agonisants : *Beata Virgo animas morientium suscipit.* (*Serm. de Assumpt.*) Elle va au-devant de leurs âmes et les présente au tribunal de Dieu.

On lit dans les révélations de sainte Brigitte qu'un jour la sainte Vierge lui dit en lui parlant de ceux qui l'ont honorée pendant leur vie : « Ma bien-aimée, moi qui suis leur maîtresse et leur mère, je vais au-devant d'eux à l'heure de leur mort pour être leur consolation et leur force. (*In Revel.*)

2e SUBDIVISION. — EXEMPLES.

Ces témoignages, M. F., sont confirmés par de célèbres exemples. Vous avez tous entendu raconter les merveilles de l'apôtre du Velay, saint François Régis, dont la dévotion envers la Mère de Dieu fut si tendre dès ses premières années. Voici ce que rapporte l'histoire de sa vie, au sujet de ses derniers moments :

« Sentant sa fin approcher, il demeura toute la journée du 3 décembre dans une paix parfaite, les yeux tendrement attachés sur Jésus crucifié, qui seul occupait ses pensées. Sur le soir, se voyant aux portes de l'éternité, il fut saisi d'une joie extraordinaire. Peu avant minuit, le ciel s'ouvrit à ses yeux : Jésus et Marie lui apparurent; il les vit qui l'invitaient à venir recevoir au ciel la couronne immortelle de la gloire. » Cette apparition céleste le ravit tellement qu'il ne put contenir ses transports. Il se tourna vers un des frères qui était près de lui, et, comme s'il fût sorti d'une profonde extase : « Ah ! mon cher frère, lui dit-il, quel bonheur, et que je meurs content! Je vois Jésus et Marie qui daignent venir au-devant de moi, pour me conduire dans le fortuné séjour des saints. » Un moment après il joignit les mains, puis levant les yeux au ciel, il dit d'une voix haute et distincte : « Jésus-Christ, mon Sauveur, je vous recommande mon âme et la remets entre vos mains. » En achevant ces paroles il rendit doucement l'esprit.

Après ce récit de la sainte mort de l'apôtre du Velay, marquée par l'intervention du Sauveur et de sa divine Mère, écoutez encore celui de la mort non moins touchante du grand apôtre des Indes, saint François Xavier.

Ceux qui assistèrent l'héroïque missionnaire dans ses derniers moments, rapportent qu'il ne cessait de prier et de faire des aspirations vives et affectueuses. Il répétait souvent : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi! O très-sainte Trinité ! » Et s'adressant à la Reine du ciel avec un amour et une confiance sans bornes, il lui disait : *Monstra te esse matrem;* « Montrez maintenant que vous êtes ma mère. » Marie, la Vierge fidèle, n'abandonna pas

son serviteur ; elle se tint près de lui pour l'encourager, et elle lui obtint de mourir de la mort des justes en prononçant ces paroles du prophète ; « J'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu : » *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.*

Voilà des faits, M. C. F., qui attestent que la sainte Vierge accorde son assistance aux mourants. Ce qu'elle a fait pour ces deux saints, qui furent ses serviteurs dévoués, elle le fait pour tous ceux qui l'invoquent avec confiance à cette heure suprême. Sans doute ses faveurs sont pour les justes. Elle leur dit comme le père du prodigue à celui de ses fils qui était demeuré fidèle : *Tu semper mecum es: et omnia mea tua sunt* (*Luc.*, xv, 31) ; vous avez persévéré dans mon service, tout ce que j'ai vous appartient, à vous les grâces, les consolations, les secours ; à vous ma défense et ma protection ; à vous mes apparitions et mes visites à cette heure suprême.

Mais pour cela, délaissera-t-elle le pécheur? Non, M. F. Ainsi que le bon Pasteur, elle l'a cherché, elle l'a appelé durant tout le cours de sa vie, elle l'a préservé de mille dangers, elle l'a attendu, et aujourd'hui que le voilà immobile sur sa couche funèbre, elle n'a pour lui qu'une plus grande compassion. Ses entrailles de mère s'émeuvent à la vue du péril imminent qui le menace, car il est sur le bord de l'abîme, l'éternité s'ouvre et le gouffre est béant devant lui. Ame infortunée, qui a oublié Dieu, qui a passé sur la terre en faisant le mal, qui a blasphémé contre le ciel, qui a été un scandale pour ses frères, qui ne songeait qu'à la terre et aux vaines choses du monde; maintenant tout est à son terme pour elle, et la vie, et les biens, et les honneurs, et les amitiés, et les liens du sang ; maintenant tout l'abandonne, sa puissance, son nom, son opulence, son haut crédit. Ni le prince, ni les dignités, ni l'or, ni une armée, ne pourront seulement lui donner aide pour prolonger sa vie d'un instant; et ils pourront bien moins encore pour lui remettre ses péchés, pour lui fermer l'enfer, pour lui ouvrir le ciel, pour lui rendre favorable la sentence du souverain juge. Vers qui devra-t-elle se tourner dans cette extrémité lamentable? Vers vous, ô Mère de miséricorde! *Mater misericordiæ;* vers vous, ô refuge des pécheurs : *Refugium peccatorum* ; vers vous, port des naufragés : *Portus naufragantium* (S. Laur. Just., *de Cast. conn.*) ; vers vous, aide des délaissés : *Adjutrix destitutorum* (S. Ephr., *Orat. ad Virg.*) ; vers vous, espérance de ceux qui n'en ont plus : *Spes desperantium.* (S. Bern., *de Aquæd.*) Et vous accourrez à son appel déchirant, et vous la plongerez dans la piscine du salut, dans cette piscine probatique qui était votre emblème : *Probatica piscina* (*Joan.*, v, 2), et la prenant dans vos mains maternelles, vous la présenterez purifiée au tribunal de votre Fils, qui lui fera miséricorde : *Beata Virgo animas morientium suscipit.*

Que de pécheurs jusque-là impénitents ont dû leur salut à la Mère de miséricorde, qui veillait sur leur agonie ! Semblables au prodigue, ils avaient fui la maison paternelle, dilapidant tout ce qu'ils avaient de riche et de précieux, la robe blanche de leur baptême, la couronne du plus beau jour de la vie, les saintes résolutions, les bonnes habitudes, les grâces acquises durant une pieuse adolescence, les conseils d'une tendre mère, les exemples d'une famille chrétienne, puis encore leur avenir et leur vie ; mais, moins heureux que lui, ils s'étaient endurcis dans le mal, même lorsqu'ils étaient couchés au plus profond de l'abîme : *Impius cum in profundum venerit peccatorum contemnit.* (*Prov.*, xviii, 3.) Plus de retour sur eux-mêmes, plus d'écho pour

le bien dans leur âme, plus même de souvenir pour la maison paternelle; et au lieu de ce cri de résurrection : « Je me lèverai et je retournerai vers mon Père : *Surgam et ibo ad Patrem meum* (*Luc.*, xv, 18), un autre cri désolant, lamentable, celui du désespoir et de la damnation, que l'on frémit à entendre et à redire, parce que c'est un écho de l'enfer. Les ministres du Seigneur repoussés avec menace, raillés, maudits par ces horribles moribonds, demeuraient interdits, muets, devant cette effrayante obstination de l'impiété poussée à son paroxysme. A qui auront-ils recours pour tenter encore la conversion de cette âme qui déclare qu'elle veut se perdre? qui invoqueront-ils pour toucher ce cœur qui, semblable au corps de Lazare, répand déjà l'infection? A Marie, la Mère de miséricorde : *Mater misericordiæ;* à Marie, le refuge des pécheurs : *Refugium peccatorum;* à Marie, l'apôtre du moribond impénitent : *Spes desperantium.*

Laissez-la descendre près de cette couche déserte où l'on blasphème, où l'on grince des dents, où l'on frémit de rage. Laissez-la venir près de ce mourant qui repousse le prêtre, le crucifix, les prières. La scène va changer. Le voilà qui sort comme d'un assoupissement profond; ce n'est plus le même homme. Il est doux comme un agneau, il est calme comme dans un temple, il regarde avec bonté, il prononce le saint nom de Dieu avec bonheur, il invoque le nom de Marie, il demande un prêtre, il demande les sacrements de l'Église, il sollicite les prières des bonnes âmes qui l'entourent, il pleure ses péchés comme le bon larron sur la croix, il accomplit ses devoirs de chrétien, il proclame la miséricorde souveraine de Marie, sa bonne mère, qui lui a été secourable, et meurt dans les sentiments du plus touchant repentir.

Ce que je raconte là, M. F., c'est de l'histoire; c'est le tableau des conversions, jusque-là désespérées, que vous voyez si souvent s'opérer sous vos propres yeux; c'est le tableau des conversions miraculeuses rapportées dans les recueils pieux et que vous avez lues cent fois vous-mêmes. Vous connaissez tous celle opérée par le *Memorare* du saint prêtre Bernard, aumônier des condamnés. Je vous citerai celle-ci, qui est moins connue, mais qui n'est pas moins touchante, tirée de la vie de saint Vincent Ferrier, Un mourant que le souvenir de ses désordres passés avait jeté dans le désespoir, refusait opiniâtrément de se confesser. Saint Vincent Ferrier en étant averti, s'empresse de venir le visiter sur son lit de mort. Après l'avoir salué bien cordialement, il lui adressa ces paroles : « Mon ami, vous savez que Jésus-Christ est mort pour vous, et vous pourriez vous défier de sa miséricorde infinie? Ah! que vous offensez l'amour immense qu'il a eu pour vous! » Mais ce malheureux ne craignit pas de répondre à cette exhortation si touchante par des paroles vraiment diaboliques : « Je veux, dit-il, mourir en réprouvé, pour déplaire à Jésus-Christ. — Et moi, reprit aussitôt le pasteur plein de zèle et de charité, je veux absolument vous arracher à la damnation pour lui causer une grande joie. » Saint Vincent Ferrier se retourna ensuite vers les assistants contristés pour les engager à réciter avec lui le saint Rosaire, afin d'obtenir par l'intercession toute-puissante de la Mère de miséricorde, la conversion de ce pécheur obstiné. Leur prière fut exaucée, et Marie montra dans cette circonstance combien son pouvoir est grand auprès de son divin Fils. Le cœur endurci de ce malheureux pécheur s'attendrit, et il se convertit entièrement au moment où il allait mourir dans l'impénitence finale. Il fit sa confession

avec de grands sentiments de contrition; et, plein de confiance dans la miséricorde de Dieu, il mourut de la mort d'un véritable pénitent. (*Silbert hausb.*)

III^e^ POINT.

ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE.

L'Église, qui résume dans sa liturgie, dans ses offices et dans ses prières la doctrine des Livres saints et des Pères, a consigné expressément la vérité de l'assistance des agonisants par la Mère de miséricorde. C'est elle, comme vous le savez, M. F., qui a composé la seconde partie de la Salutation angélique; or, qu'y lisons-nous, ou plutôt que disons-nous chaque soir à la sainte Vierge en lui adressant cette prière qu'elle aime par-dessus toutes et qu'elle écoute toujours avec complaisance : *Ora pro nobis peccatoribus nunc et in hora mortis nostræ;* priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Priez pour nous, Mère de bonté, de grâce et de miséricorde, *maintenant*, c'est-à-dire durant le cours de notre vie, qui est toujours maintenant le temps présent, puisque le passé n'est plus et que l'avenir ne nous appartient point encore; priez pour nous *maintenant*, en ce moment où nous vous implorons, car ce moment est celui des tentations, des épreuves, des combats. Notre lutte est ouverte à cette heure présente contre le monde, contre le démon, contre nos passions; or, nous avons besoin de votre aide pour vaincre. Laissés seuls nous sommes faibles, nous hésitons, nous succombons; fortifiez notre bras, assistez-nous de votre puissance, et notre triomphe sera assuré.

Mais il est un autre moment plus critique et plus décisif encore, celui qui les termine tous. Oh ! c'est pour celui-là surtout que nous vous prions, Mère puissante ! *In hora mortis nostræ*, pour l'heure de notre mort, pour cette heure d'effroi et d'angoisses, pour cette heure suprême qui décidera de notre éternité, pour cette heure d'anxiété où placés entre deux mondes, l'un qui nous fuit, l'autre qui s'avance, tout est autour de nous plein de ténèbres et d'épouvante : *Et in hora mortis nostræ;* priez pour nous à l'heure de notre mort, car vous êtes puissante et pouvez rendre douces les amertumes du trépas.

Voilà, M. F., la prière que l'Église a faite, voilà la supplication qu'elle nous ordonne d'adresser à la Reine du ciel : n'est-ce pas reconnaître formellement son intervention à la mort de ses enfants?

Dans une de ses hymnes, elle s'exprime ainsi : *Maria mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege et hora mortis suscipe.* Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, protégez-nous contre nos ennemis, et secourez-nous à l'heure de notre mort. Ailleurs elle appelle Marie l'étoile de la mer : *Ave maris stella*, glorieuse étoile qui éclairera nos pas dans le sombre voyage de l'éternité; elle dit qu'elle nous prépare la voie vers cette terre de promission où nous verrons notre Sauveur Jésus : *Iter para tutum, ut videntes Jesum semper collætemur.* Oui, M. C. F., il est vrai, l'Eglise le proclame, Marie nous est secourable à l'heure de notre agonie, et c'est à juste titre que les peuples l'ont appelée *Notre-Dame de la Bonne-Mort.*

Barac, un des juges d'Israël, sur le point de marcher contre Sisara, chef des armées ennemies, alla trouver la prophétesse Débora et lui dit : Si vous venez avec moi, j'irai au combat; si vous ne venez pas, je n'irai pas : *Si venis mecum vadam, si nolueris venire mecum, non pergam.* (*Judic.*, IV, 8.) La prophétesse répondit : J'irai : *Ibo tecum.* (*Ibid.*) Fortifié alors par la présence de cette femme bénie de Dieu, il livra bataille et remporta la victoire. Le dernier combat du chrétien est bien plus redoutable, M. F.; c'est pourquoi recourons à notre vaillante Débora, à la puissante vierge Marie : *Virgo potens*, qui, se tenant près de nous durant la formidable lutte, nous fera triompher. Elle est plus puissante, M. F., que cette verge fameuse avec laquelle Moïse divisait les eaux de la mer; ce rameau miraculeux n'était que son emblème. Elle frappera avec plus de force sur la mer agitée du monde; elle calmera ses tempêtes et nous conduira sains et saufs au port. Elle est le pont qui conduit de la mort à la vie : *Pons traducens omnes de morte ad vitam* (*Hymn. græc.*); elle est l'échelle qui mène de la terre au ciel : *Scala hominum ad Deum.* (S. August., *Serm.* 11, *de Nat. Dom.*) O Mère des vivants! ô Mère des mourants! nous écrierons-nous avec saint Pierre Damien, soyez notre espérance, soyez notre force, soyez notre consolation à notre fin dernière : *Mater viventium, Mater morientium, te opitulante mortem feliciter possumus superare, spes et consolatio.* (*Serm. de Assumpt. V.*) Nous vous demandons cette grâce par les angoisses qui ont brisé votre cœur lorsque vous avez entendu prononcer la sentence de mort de votre bien-aimé Fils : ce sont les termes de la prière que vous adressait un de vos fidèles serviteurs, saint Bonaventure : *Propter angustias et cruciatus quos cor tuum sustinuit... succurre nobis tempore infirmitatis nostræ* (*in Off. ad dol. Virg.*), et par ces inénarrables douleurs que vous avez éprouvées en voyant votre divin Fils entrer en agonie. Priez, priez alors pour nous, ô notre tendre et miséricordieuse Mère : ***Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ. Amen.***

NOTRE-DAME DE LA BONNE-MORT

LA SAINTE VIERGE

EST

L'AVOCATE DES AMES

AU TRIBUNAL DE DIEU

(Sermon par M. l'abbé C. Martin.)

PLAN

1er POINT. — Marie est l'avocate au tribunal de Dieu.

SUBDIVISIONS

En vertu de ses titres : 1. De médiatrice. | 2. De refuge. 3. De mère.

IIe POINT. — Moyens pour s'assurer l'appui de Marie au jour du jugement.

SUBDIVISIONS

1. Faire des œuvres de pénitence. | 2. Obtenir le don de persévérance finale.

TEXTE.

Advocatum habemus apud Patrem.
(I. Joan., II, 1.)

est triste de mourir, M. F. C'est un douloureux spectacle de voir la vie manquer à l'homme, ses deux substances unies jusque-là dans un parfait accord se séparer violemment, l'une disant adieu à l'autre; et toutes deux quitter pour jamais ce monde qu'elles ont longtemps habité. Ce n'est pas cependant le plus lamentable de notre fin. L'agonie, si elle est cruelle, est toujours courte, la mort, destruction de notre nature terrestre, est l'œuvre d'un moment; ce qui doit nous inspirer un effroi plus réel, c'est l'événement qui suivra la mort, c'est le jugement de Dieu : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi ut referat unusquisque propria corporis, prout gessit, sive bonum sive malum.* (II *Cor.*, v, 10.) Ce jugement est tout pour la créature, il est sa vie ou sa mort éternelle ; l'arrêt qui est prononcé fixe irrévocablement son bonheur ou son malheur pour toujours.

Le Seigneur sera alors assis sur son tribunal, tenant dans ses mains la balance qui pèse la justice même : *Sedisti super thronum qui judicas ustitiam.* (*Ps.* IX, 5.) Satan, se portant notre accusateur, se tiendra à notre droite : *Satan stabat a dextris ut adversaretur ei* (*Zach.*, III, 1) ; un autre accusateur sera la loi : *Est qui accusat vos Moyses* (*Joan.*, V, 45) ; un autre accusateur encore, c'est notre conscience. Trois accusateurs, mais la défense où est-elle? Ne soyons point accablés, M. C. F., Dieu ne nous a jamais laissés sans espérance dans nos extrémités. Votre défense sera là près de vous, plus puissante que l'accusation, car elle la confondra. Celle que nous avons si souvent invoquée sous le titre d'avocate : *Advocata nostra*, se présentera à cette heure suprême pour exercer en notre faveur ce ministère de miséricorde. Elle prendra nos œuvres, qui nous ont accompagnés : *Opera enim illorum sequuntur illos* (*Apoc.*, XIV, 13), et les placera dans la balance

du souverain Juge en conjurant sa clémence, et l'accusateur infernal qui voulait nous perdre sera précipité dans l'abîme : *Et projectus est accusator fratrum nostrorum, qui accusabat illos ante conspectum Dei nostri die ac nocte.* (*Apoc.*, XII, 18.)

1° *Marie est notre avocate au tribunal de Dieu, en vertu de ses titres de médiatrice, de refuge, de Mère;* 2° *moyens pour s'assurer l'appui de Marie au jour de notre jugement,* tel est le sujet si consolant que je vais exposer dans cette instruction. Mais auparavant, adressons notre prière accoutumée à la Mère de miséricorde, qui nous protége durant notre vie, à l'heure de notre mort, et qui a encore pitié de nous à l'épreuve suprême du jugement. *Ave, Maria!*

I^ER^ POINT.

MARIE EST L'AVOCATE DES AMES AU TRIBUNAL DE DIEU.

1^re^ SUBDIVISION. — EN VERTU DE SON TITRE DE MÉDIATRICE.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, M. C. F., parce qu'il est seul notre Rédempteur. Les saints ne le sont que par grâce et en vertu des mérites de Jésus-Christ; c'est dans ce sens, M. F., que Marie est appelée notre médiatrice.

L'Écriture lui reconnaît cette qualité. L'Esprit-Saint lui met ces paroles dans la bouche au Cantique des Cantiques : « Je suis la forteresse de ceux qui ont recours à moi; ma miséricorde est pour eux comme une tour inexpugnable » : *Ego murus.... ex quo facta sunt coram eo quasi pacem reperiens.* (*Cant.*, VIII, 10.) Le divin époux la compare aux pavillons de Salomon : *Formosa, sicut pelles Salomonis.* (*Id.*, I, 4.) Dans les pavillons de David, il n'était question que de guerre; dans ceux de Salomon, on ne parlait que de paix; c'est nous faire entendre qu'en sa qualité de médiatrice, la Mère de miséricorde ne traite jamais de guerre et de vengeance à l'égard des pécheurs, mais qu'elle négocie pour eux le pardon et la paix.

Le principal ministère qui lui fut donné à son entrée en ce monde, fut celui d'avoir pitié des âmes déchues de l'état de grâce et de les réconcilier avec Dieu : « Paissez vos chevreaux, lui dit le Seigneur » : *Pasce hœdos tuos juxta tabernaculum pastorum.* (*Cant.*, I, 7.) On sait que par les chevreaux sont désignés les pécheurs, comme les élus le sont par les brebis. Or, ces chevreaux vous sont confiés, ô Mère du Seigneur! dit Guillaume de Paris, afin que vous les transformiez en brebis par vos soins maternels, par votre médiation puissante auprès de Dieu.

Les symboles qu'emploie l'Écriture pour peindre la future Vierge expriment d'ordinaire son office de médiation. Elle nous est représentée par l'arc-en-ciel que Dieu montra à l'homme après le déluge comme un signe de paix; par l'arche d'alliance, revêtue partout de l'or le plus fin, image de la charité, contenant la manne, symbole de douceur; par la toison de Gédéon; par cette nuée mystérieuse qu'Élie aperçut sur le Carmel, présage de cette heureuse inondation qui fertilisa les campagnes et mit fin à cette longue sécheresse qui désolait la terre.

Il y a deux figures de Marie remarquables entre toutes, celle de Bethsabée et celle d'Esther. Sous quel titre, M. F., ces deux femmes célèbres représentent-elles Marie? Sous celui de médiatrice. La première est une mère

qui demande une faveur à son fils; la seconde est une reine qui demande une grâce à son roi.

La tradition a consigné le titre de médiatrice de la Mère de Dieu. Dans les écrits des Pères, saint Ephrem l'appelle la Médiatrice du ciel et de la terre : *Mediatrix cœli et terræ.* (*In Laud. B. V.*) « Marie, dit saint Chrysostome, a été élue de toute éternité pour Mère de Dieu, afin de sauver par sa miséricorde ceux à qui son Fils, en rigueur de justice, ne peut faire grâce » : *Ideo Mater Dei prælecta es ab æterno, ut quos justitia Dei Filii salvare non potest, tu, per tuam salvares pietatem.* (*Hom. de Præs. B. V.*) « La majesté du Sauveur vous épouvante par la pensée qu'il est Dieu, ajoute saint Bernard; songez que vous avez dans Marie une pure créature, qui est votre avocate auprès du Médiateur; recourez à elle » : *Sed forsitan et in ipso majestatem vereare divinam, quod licet factus sit homo, manserit tamen Deus; advocatum habere vis ad ipsum? ad Mariam recurre.* (*Serm. de Aquæd.*) « Bienheureuse Vierge! s'écrie saint Bonaventure, vous êtes cette colombe fidèle qui, vous plaçant entre Dieu et nous, avez obtenu le pardon du monde; c'est vous qui, après le triste naufrage de l'univers, avez apporté le rameau d'olivier, le signe de la miséricorde, Notre-Seigneur Jésus-Christ; et comme la paix du ciel fut donnée par vous, c'est encore par votre moyen que les pécheurs continuent d'être réconciliés avec Dieu » : *Tu enim es illa fidelissima columba Noe quæ inter Deum et mundum diluvio spirituali submersum, mediatrix fidelissima extitisti.* (*In Spec.*)

Le titre de médiatrice de la Mère de Dieu ainsi établi, il ne nous reste qu'à en faire l'application à notre sujet, et dire : Si Marie est notre médiatrice auprès de Dieu, elle le sera dans toutes les circonstances où sa médiation nous est nécessaire, et particulièrement dans la plus urgente de toutes, celle du jugement de Dieu. La conclusion est rigoureuse.

Oui, M. C. F., en vertu de son titre de médiatrice, la sainte Vierge sera surtout notre avocate au tribunal de Dieu. Les médiations saintes établies d'en haut, ne sont pas fallacieuses comme celles des hommes, qui vous trahissent ou vous abandonnent au moment où vous les réclamez. Le bras puissant de la Reine des cieux n'est pas arrêté par les obstacles comme les bras de chair de l'infirmité humaine; le cœur de la meilleure des mères ne met pas une mesure fixe à son dévouement et à sa tendresse. Elle nous a pris sous sa protection dès notre naissance; elle a suivi nos pas durant le cours de notre vie; elle a prié pour nous à l'heure de notre mort : *Ora pro nobis, nunc et in hora mortis nostræ*; elle ira jusqu'à la fin; elle nous accompagnera jusqu'au tribunal de son Fils, pour achever l'œuvre de son ministère de miséricorde. Elle sera pour nous, dit Isaïe, un pavillon contre les ardeurs du soleil et un abri élevé contre la pluie et la tempête : *Tabernaculum erit in umbraculum diei ab æstu, et in securitatem, et absconsionem a turbine et a pluvia.* (*Is.*, IV, 6.); c'est-à-dire, d'après les commentateurs, un abri contre les feux de la colère céleste, selon ces paroles de saint Pierre : Le jour du Seigneur sera un jour où la violence du feu dissoudra les cieux : *Elementa ipsius ardore solventur.* (II, *Petr.*, III, 12.) Elle sera le platane aux grandes branches, aux larges feuilles où iront s'abriter ceux que vont atteindre les rayons du soleil de justice : *Quasi platanus exaltata sum juxta aquam in plateis.* (*Eccli.*, XXIV, 12.) Elle sera alors, comme l'appelle saint Justin, l'arbitre de notre sort, car Jésus-Christ, assis sur son tribunal, per-

mettra, pour ainsi parler, à sa Mère de décider entre lui et nous. Elle sera alors, dit saint Ephrem, notre souveraine libératrice : *In extremo autem die judicii, ab æterna me damnatione liberans.* (*Orat. ad Virg.*) Elle sera, ajoute saint Bonaventure, notre défenseur auprès du tribunal de son divin Fils, elle prendra notre cause en main pour nous sauver.

2e SUBDIVISION. — EN VERTU DE SON TITRE DE REFUGE.

Que ferai-je, s'écrie Job avec épouvante, lorsque le Seigneur se lèvera pour me juger : *Quid faciam cum surrexerit ad judicandum Deus;* et lorsqu'il m'interrogera, qu'oserai-je lui répondre? *Et cum quæsierit, quid respondebo illi?* (*Job.*, xxx, 14.) Qui me donnera alors de trouver un refuge dans les profondeurs des abîmes et d'y chercher un abri jusqu'à ce que le courroux du Seigneur soit passé? *Quis mihi hoc tribuat ut in infernum protegas me, donec pertranseat furor tuus?* (*Id.*, xiv, 13.) Notre-Seigneur Jésus-Christ, parlant du jour des justices, dit que les hommes conjureront alors les montagnes et les collines de tomber sur eux et de leur garder un refuge, tant ils seront dans l'effroi : *Tunc incipient dicere montibus : cadite super nos, et collibus, operite nos.* (*Luc.*, xxiii, 30.) Oui, M. F., le jour du Seigneur est redoutable, et il est horrible, dit saint Paul, de tomber entre les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* (*Hebr.*, x, 31.) Cependant telle est notre fin, M. C. F. : après un nombre d'années qui sont comptées arrivera pour nous la dernière, et alors nous aurons à comparaître devant notre juge, pour lui rendre compte de notre vie. Où sont tes œuvres, nous dira-t-il, quelle a été ta gestion? *Redde rationem villicationis tuæ.* (*Luc.*, xvi, 2.) Et nous serons muets de terreur, et plus interdits que Job, qui était juste, nous ne saurons que répondre : *Et cum quæsierit, quid respondebo illi?* Invoquerons-nous aussi pour notre refuge les ténèbres des profonds abîmes? demanderons-nous aux montagnes de nous ouvrir leurs antres pour y chercher un asile? *Operite nos?* Vains efforts, M. F.! ces abris peuvent nous soustraire aux regards des hommes, mais non à l'œil de Dieu qui est sur toute chose. Je vous indiquerai pour ce moment suprême un autre appui qui ne vous manquera pas, celui de la puissante Mère de Dieu. Le voilà le vrai refuge ! Elle est appelée dans l'Écriture un mur inexpugnable : *Murus.* (*Cant.*, viii, 10.) Les puissances des ténèbres tenteront inutilement à cette heure un dernier effort contre nous. Elles n'arriveront pas jusqu'à notre âme protégée par celle qu'elle a invoquée sous le saint nom de tour de David : *Turris davidica*, et que saint Bernard dit être la tour de notre espérance : *Turris spei nostræ.* (*Serm. de Nat. B. V.*)

Dieu, dans l'ancienne loi, avait désigné cinq villes de refuge pour les coupables. Dès qu'ils pouvaient pénétrer dans ces cités privilégiées, la justice s'arrêtait, car ils étaient déclarés inviolables. Ces villes de refuge, M. C. F., étaient, d'après les saints docteurs, une figure de Marie, qui devait être, dit saint Ephrem, notre refuge et notre asile : *Refugium et hospitium nostrum* (*In Laud. V.*); qui devait être, ajoute saint Bonaventure, le refuge assuré des chrétiens : *Refugium tutum christianorum* (*In Spec.*) en ce moment terrible, où l'inexorable justice de Dieu les poursuit, les presse et va prononcer la sentence éternelle.

David allait passer au fil de l'épée Nabal et tous ceux de sa maison, si

Abigaïl ne se fût interposée pour calmer son courroux. Que disait Esther au roi Assuérus : Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, ô prince, accordez-moi la vie de mon peuple : *Si inveni gratiam in oculis tuis, o rex... dona mihi... populum pro quo obsecro.* (*Esth.*, VII, 3.) Abigaïl et Esther furent deux avocates puissantes, puisqu'elles sauvèrent la vie de ceux qu'elles défendaient. Mais voici plus qu'Abigaïl et Esther : *Plus Maria quam Esther* (Hieron. Carv., *Exempl.*); elle demande à Dieu la vie de cette âme qui lui est chère : *Dona mihi animam pro qua rogo* (*Esth.*, VII, 3.), et cette âme lui est donnée.

Que fait un enfant quand son père courroucé veut le châtier? il court se réfugier sous le manteau protecteur de sa mère. C'est ainsi que fera chacun de nous, lorsqu'il comparaîtra en tremblant devant le souverain juge : *Sicut pia mater abscondit filium suum sub pallio, quando pater vult eum verberare, sic beata Virgo refugientes ad se Christi justitiam formidantes.* (Richard., l. 12, *de Laud. B. V.*) Nous irons à Marie, nous la conjurerons d'étendre son voile de propitiation entre le tribunal de Jésus-Christ et notre âme désolée ; nous lui demanderons de nous couvrir des plis de son manteau de miséricorde; nous lui dirons : secourez-nous, car vous êtes notre refuge : *Refugium nostrum*, et elle nous protégera.

3e SUBDIVISION. — EN VERTU DE SON TITRE DE MÈRE.

1° ELLE EST UNE MÈRE PUISSANTE. L'autorité d'une mère sur son fils n'a pas de bornes. Les princes, les rois, les potentats, dont l'empire s'étend sur des peuples sans nombre, ont toujours reconnu l'autorité de celle de qui ils tenaient le jour. Le Fils de Dieu lui-même s'est soumis à cette grande autorité : *Et erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 15.)

Saint Ambroise va jusqu'à dire que le Sauveur ayant jugé Marie digne de devenir sa mère, lui devait réellement obéissance. Richard de Saint-Laurent ajoute que si l'on a pu dire des saints que Dieu était avec eux, on peut dire de Marie que non-seulement elle a été soumise à la volonté de Dieu, mais que Dieu lui-même s'était soumis à la sienne : *Cum de cæteris sanctis dicatur eos esse cum Deo, Maria majus aliquid sortita est, ut non solum ipsa subjiceretur voluntati Dei, sed etiam Dominus voluntati ipsius.* (*In Laud. B. V.*) D'après ces principes, nous pouvons dire, M. F., que si Marie n'exerce plus dans le ciel la même autorité sur son Fils, ses prières toutefois n'en sont pas moins pour lui des prières de mère, c'est-à-dire les prières les plus puissantes et les plus irrésistibles. C'est l'enseignement des saints docteurs. Marie, dit saint Bonaventure, a le privilége d'obtenir de son Fils tout ce qu'elle lui demande : *Grande privilegium Mariæ, quod apud Filium sit potentissima.* (*In Spec.*) O Marie, s'écrie saint Pierre Damien, vous approchez l'autel de la réconciliation humaine, non-seulement en suppliante, mais en reine, car votre Fils ne vous refuse rien : *Accedis enim ad illud humanæ reconciliationis altare, non solum rogans sed imperans, domina non ancilla; nam Filius, nihil negans honorat.* (*Serm. de Nat. B. V.*) Vous êtes toute-puissante pour sauver les hommes, ô Mère de Dieu! continue saint Germain, et vous n'avez besoin d'aucune recommandation auprès du Seigneur, puisque vous êtes la Mère de la vie. Saint Bernardin de Sienne, saint Antonin et plusieurs autres saints ont enseigné que tout obéit à la voix

de Marie, Dieu lui-même : *Imperio Virginis omnia famulantur, etiam Deus... omnipotens auxilium tuum.* (S. Bernardin., *Serm. de B. V.*)

Or, cette puissance d'intercession dont est investie la Mère de Dieu, à quoi l'applique-t-elle, M. C. F.? A nous secourir dans nos besoins, parce que, dit saint Bernard, elle est aussi riche en miséricorde qu'en puissance, et que sa charité est inépuisable : *Potentissima et piissima charitas Matris Dei, et affectu compatiendi et subveniendi abundat affectu; eaque locuples in utroque.* (*Serm. 4, de Assumpt.*) Saint Ildefonse détermine les effets de cette intercession en les appliquant au sujet qui nous occupe. « Aucune puissance, dit-il, ne l'emportera sur celle de Marie pour apaiser la colère du souverain juge, parce qu'elle est sa Mère : » *Potentiorem ad placandam iram Judicis invenire non possumus, quam te, quæ meruisti Mater existere ejusdem Redemptoris et Judicis.* (*Serm. de Assumpt.*)

Êtes-vous donc abandonnés, chrétiens? tiendrez-vous votre cause pour désespérée, même pour douteuse, devant le tribunal de Dieu, en ayant Marie pour votre avocate? Mais devant les hommes le coupable est plein de confiance lorsqu'il a pour défenseur un homme que son talent et son caractère rendent recommandable. Il compte sur la puissance de son éloquence, sur l'autorité de son nom, sur le prestige de ses vertus ; il s'en fait un rempart et il espère. Qu'est-ce que cela, M. C. F.? Oserai-je en tirer une comparaison? Non, jamais; car ce serait un blasphème contre vous, ô Marie ! vous la Mère de Dieu, vous la Mère des hommes, vous la toute-puissance suppliante, vous l'avocate toujours triomphante dans les causes que votre miséricorde vous porte à défendre.

Écrions-nous, M. C. F., avec saint Bonaventure, qui, s'arrêtant à considérer le grand bienfait dont Dieu nous a gratifiés en nous donnant Marie pour avocate, le remercie en ces termes : « O clémence infinie de notre Dieu, qui vous a donnée à nous pour avocate, afin que vous puissiez par vos prières nous obtenir tout le bien que vous voudrez » : *O certe Dei nostri mira benignitas, qui suis reis te Dominam tribuit advocatam, ut auxilio tuo, quod volueris valeas impetrare.* (*In* Salv. Reg.) « O miséricorde admirable de Dieu, continue le même saint, qui n'a pas voulu que la sentence que nous avions encourue nous effrayât, et qui nous a donné pour avocate sa Mère elle-même, qui est la dispensatrice de toutes les grâces : » *O mirabilis erga nos misericordia Dei nostri, qui ne fugeremus pro sententia, voluit Matrem ac Dominam gratiæ restituere advocatam.* (*Ibid.*)

2° Elle est une mère compatissante. Marie est puissante auprès de Dieu, nous l'avons vu ; mais, dit saint Bonaventure, que nous importerait cette puissance si elle n'avait pour nous aucune sollicitude : *Sed quid tanta Mariæ potentia prodesset nobis, si ipsa nihil curaret de nobis!*

Ayez confiance, M. F., continue le même saint, et n'ayons sur ce fait aucun doute ; si Marie est puissante auprès de Dieu, elle n'est ni moins compatissante, ni moins occupée de nos intérêts : *Carissimi, sciamus indubitanter et pro hoc gratias agamus incessanter, quia sicut ipsa apud eum omnibus sanctis est potentior, ita pro nobis omnibus est sollicitior.*

En effet, M. F., après Jésus c'est elle qui s'intéresse le plus vivement à notre salut. Depuis que le Sauveur nous a donnés à elle du haut de la croix, elle nous a couverts de sa tendresse et nous sommes tous les enfants de son

amour. Or, une mère, dit le prophète, peut-elle oublier et délaisser son enfant? *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum.* (*Is.*, XLIX, 15.) Voulez-vous, M. C. F., qu'elle nous laisse seuls quand son appui nous est nécessaire? Nous venons de quitter ce monde; notre famille éplorée entourait notre couche funèbre ; nos amis étaient à nos côtés; le ministre de Dieu nous prodiguait les consolations de la foi; la force de Dieu nous était communiquée par le viatique du voyage ; les âmes chrétiennes priaient pour nous dans le temple, afin que le Seigneur, dans sa miséricorde, adoucît pour nous les angoisses du dernier passage ; et à ce nombreux cortége d'amis, de frères, de pieuse assistance s'était adjointe Notre-Dame de la Bonne-Mort : *Ora pro nobis nunc et in hora mortis nostræ* ; la Mère de miséricorde n'abandonne jamais son enfant quand il va mourir: or, voulez-vous, M. F., qu'elle cesse de le suivre, maintenant qu'il n'a plus son pied sur la terre, qu'il n'a plus près de lui ni une famille, ni une parenté, ni des amis, ni les ministres de Jésus-Christ, maintenant qu'il est seul à travers les routes inconnues de l'éternité? Agar, emportant son fils dans ses bras au désert, se prit un jour à pleurer avec l'amertume du désespoir de ce qu'elle manquait d'eau pour désaltérer l'enfant; elle le déposa alors près d'un arbre et détourna sa face pour ne le point voir mourir. Plus heureuse et plus puissante qu'Agar, ô Marie, notre Mère! tout vous obéit à travers ces immenses déserts qui séparent ce monde de l'éternité, il ne vous manquera ni de l'eau, ni du pain pour l'enfant que vous emportez dans vos bras, et vous n'avez pas à détourner la face pour ne point le voir mourir, car vous le conduirez sain et sauf jusqu'à la montagne d'Horeb, où il verra Dieu, qui le laissera approcher de son trône et lui fera miséricorde.

Marie, la mère par excellence, a-t-elle quitté d'un pas son divin Fils durant sa vie terrestre? n'a-t-elle pas été la première à ses côtés dans les heures extrêmes? Hérode menace la vie de l'Enfant, elle s'enfuit en Egypte, le tenant dans ses bras. Il doit vivre dans la solitude, elle est avec lui pendant trente ans dans l'obscure demeure de Nazareth. Il commence ses courses évangéliques ; il parcourt les villes et les bourgades de la Judée, annonçant partout la bonne nouvelle, sa sainte Mère est à sa suite avec les saintes femmes. Il va à Jérusalem : car l'heure est venue de boire le calice de sa Passion; ici, M. F., le zèle de la divine Mère est plus empressé encore. Elle marche derrière son Fils montant au Calvaire, elle se tient debout près de sa croix, elle assiste à son agonie, elle entend son dernier cri, elle reçoit dans ses bras son corps quand il est déposé du gibet, elle le porte avec Joseph d'Arimathie jusque dans le sépulcre taillé dans le roc où se prépare sa résurrection ; son amour maternel ne s'arrête que lorsque tout est consommé, que lorsque son ministère est accompli. Chrétiens, enfants de Marie, vous les fils de ses douleurs, qu'elle a enfantés dans les angoisses en ce jour suprême du Calvaire, c'est la même assistance que vous donne votre mère dans toutes les circonstances de votre vie. Elle vous adopte et vous bénit à votre naissance, elle vous protége durant votre pèlerinage, elle vous ramène à la maison paternelle si vous devenez prodigue, elle est à vos côtés à l'heure de votre mort, et elle prépare votre résurrection dans le sépulcre neuf où elle vous dépose. Ce sépulcre n'est ni dans la pierre, ni dans le bois, c'est celui de l'éternité. Vous prenant dans ses bras maternels, elle vous porte jusque sur les marches du trône de Jésus-Christ ; et là, demandant grâce comme pour elle-même :

Dona mihi animam meam, pro qua rogo (*Esther*, VII, 3), elle achève l'œuvre de votre salut qu'elle a eu tant à cœur depuis votre naissance. Oui, Marie, vous êtes la Mère de la vie : *Mater vitæ* (S. Andr. Cret., *Hom.* 2, *de Assumpt.*) et vous ne voulez pas que vos enfants meurent de la mort éternelle. Vous êtes la Mère des orphelins : *Mater orphanorum* (S. Bonav., *in Litan.*) et vous ne les abandonnez jamais dans la suprême détresse. Vous êtes la Mère de la sainte espérance : *Mater sanctæ spei* (*Eccli.*, XXIV, 24) et vous la donnez à l'heure redoutable où elle est près de manquer. Vous êtes la Mère douce, bénigne, tendre et compatissante : *Mater benignissima et misericors* (S. Bernard., *Serm. de Aquæd.*) ; vous fortifiez, vous consolez et vous employez pour nous la langue miséricordieuse de la clémence au moment où la justice sévère et inexorable s'étend sur nous! *Lex clementiæ in lingua ejus.* (*Prov.*, XXXI, 26.) Oh! soyez-nous propice à cette heure de notre jugement, nous vous en conjurons, soyez alors notre avocate puissante, notre avocate compatissante, soyez alors plus que jamais notre Mère!

II^e^ POINT.

MOYENS POUR S'ASSURER LA PROTECTION DE MARIE AU JOUR DU JUGEMENT.

Deux conditions sont absolument nécessaires pour nous assurer la protection de la sainte Vierge à l'heure de notre jugement : 1° *Faire des œuvres de penitence ;* 2° *Obtenir le don de la persévérance finale.*

1^re^ SUBDIVISION. — FAIRE DES ŒUVRES DE PÉNITENCE.

La miséricorde de Marie, M. C. F., n'a pas pour objet de favoriser notre impénitence. D'accord avec la justice de Dieu, elle exige la réparation de vos péchés pour devenir efficace. Rien de souillé n'entrera dans le ciel : *Non intrabit in eam nihil coinquinatum.* (*Apoc.*, XXI, 27.) Celui qui persévère dans son iniquité amassera sur sa tête la colère du Seigneur pour son jour redoutable ; *Thesaurizas tibi iram in die iræ.* (*Rom.*, II, 5). Loin de lui prêter appui à ce pécheur obstiné, qui ose se présenter au tribunal de Dieu, couvert de la lèpre hideuse du crime, la sainte Vierge détournera la face. Elle a prié, elle a intercédé de son vivant, elle l'a recherché comme son divin Fils, poursuivant la brebis égarée, elle l'a appelé, elle lui a obtenu des grâces nombreuses de conversion, mais tout a été vain. Le blasphémateur a répondu avec audace : *Non serviam* (*Jerem.*, II, 20) ; je ne veux pas, je n'obéirai pas à Dieu, je ne le servirai pas ! Ce que je veux avant tout, c'est faire ma volonté, c'est satisfaire mes passions, c'est suivre mes instincts en toute liberté. La religion m'impose des entraves, je les brise ; la loi chrétienne est pour moi un joug, je le secoue : *Non serviam !*

O bonne et tendre Mère, vous avez pleuré sur ces horribles blasphèmes et vous avez encore demandé grâce à la mort de ce pécheur endurci ; mais il a lui-même rejeté la miséricorde de Dieu et s'est fermé toute voie au pardon.

Laissons ces grands coupables descendre dans l'abîme que leur perversité s'est creusé : ce n'est point d'eux que Marie est l'avocate. La sainte Vierge

est la Mère des pécheurs qui veulent sincèrement se convertir. Telle est la doctrine de l'Eglise et des Pères. Quand un pécheur vient se jeter aux pieds de cette Mère de bonté avec la ferme intention de changer de vie, il la trouve pleine de tendresse. Que doit donc faire celui qui aspire à devenir l'enfant de Marie, à avoir son appui en toute rencontre et en particulier au tribunal de Dieu? Il doit préalablement quitter le péché. Il doit se lever ainsi qu'il est marqué dans l'Écriture : *Surrexerunt filii ejus*, dit Richard de Saint Victor, et sortir de son péché, car il est indigne d'être appelé le fils de cette Mère, celui qui est enseveli dans le vice. Qui sont les fils de Marie? Ceux qui imitent sa chasteté, son humilité, sa douceur, sa miséricorde. Or, comment oser appeler Marie sa mère, quand on l'offense par une vie criminelle? comment espérer qu'elle sera notre avocate devant son Fils, si on persévère dans le mépris de la loi de Jésus-Christ ?

Pécheurs qui voulez trouver un refuge en Marie, dans le jour des colères, rentrez dans vous-mêmes : *Reddite prævaricatores ad cor* (*Is.*, XLVI, 8); ceignez vos reins de cilices, pleurez, gémissez : *Accingite vos ciliciis, plangite et ululate* (*Jérem.*, IV, 8); convertissez-vous, faites pénitence de vos iniquités : *Convertimini et agite pœnitentiam ab omnibus iniquitatibus vestris.* (*Ezech.*, XVIII, 30.) Oh ! alors vous pourrez aborder avec confiance le trône où Dieu est assis; ce siége de l'inexorable justice, qui vous inspirait tant de terreur, deviendra pour vous le trône de la grâce et de la miséricorde : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur* (*Hebr.*, IV, 16), qui vous sera accordée par l'entremise de Marie, votre Mère.

2e SUBDIVISION. — DON DE LA PERSÉVÉRANCE FINALE.

Heureux celui, M. F., qui obtient de Dieu le don de la persévérance finale : sa mort sera douce et son jugement sans rigueur ! Il a aimé et servi Dieu tous les jours de sa vie, ou, s'il a eu le malheur de commettre le péché, il en a demandé pardon avec tant de larmes qu'il a obtenu miséricorde. Persévérant dans le bien jusqu'à la fin, il a assuré son salut : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* (*Matth.*, XXIV, 13). Le voilà, M. F., celui que Dieu bénit, celui que la sainte Vierge protége, celui qu'elle présente au tribunal suprême, en calmant ses terreurs, et qu'elle conduit en triomphe jusqu'au sein de la cour céleste.

Ce don de la persévérance finale est tout gratuit, et nous ne le pouvons mériter par nous-mêmes. Nous devons le demander pour l'obtenir, dit saint Augustin ; il doit être demandé tous les jours, ajoute Suarez, afin d'être obtenu chaque jour. Comme d'après l'opinion commune des théologiens, toutes les grâces que nous recevons de Dieu passent par les mains de Marie, ce sera nous assurer celle de la persévérance finale, de la demander par cette tendre Mère. Elle la promet à tous ceux qui la servent fidèlement : *Qui operantur in me, non peccabunt; qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* (*Eccli.*, ., XXIV, 31). Selon le beau commentaire d'un grand pape, Innocent III, Marie est appelée : *Luna in nocte, aurora in diluculo, sol in die,* lune pour celui qui est dans la nuit du péché, afin de l'éclairer sur son pitoyable état; aurore, c'est-à-dire messagère du soleil, pour celui qui, déjà éclairé a besoin de force pour arriver à la grâce; soleil enfin pour celui qui est déjà affermi dans la grâce, afin qu'il ne tombe point dans quelque précipice. C'est, M. F.,

le soleil de la persévérance finale, qui nous éclaire jusqu'aux portes ténébreuses du tombeau, qui nous illumine à travers les régions sombres de la mort, qui versera ses flots de lumière sur nos pas au moment où se fait pour l'impénitent la nuit éternelle qui suit la sentence formidable du jugement.

Les saints docteurs appliquent à Marie ces paroles de l'Ecclésiastique : ses liens sont ceux du salut : *Vincula illius, alligatura salutis.* (*Eccli.*, VI, 31). Quels sont ces liens, dit saint Laurent Justinien, sinon ceux qui lui servent à enchaîner ses serviteurs, afin qu'ils n'aillent pas courir dans les champs de la licence. Saint Bonaventure donne une explication à peu près semblable de ces autres paroles : *In plenitudine sanctorum detentio mea* (*Id.*, XXIV, 16); non-seulement, dit-il, Marie est établie dans la plénitude de la charité, mais c'est elle qui y retient les saints. Douces chaînes, M. F., celles que Marie, notre Mère, met sur notre cou afin de nous tenir attachés au service de Dieu ! Demandons-lui d'en être enlacés si fortement que jamais nous ne puissions les rompre : *Vincula illius, alligatura salutis.* Demandons-lui cette faveur avec saint Philippe de Néri, qui ne cessait de dire à ceux qui l'écoutaient : « Mes enfants, si vous voulez avoir le don de la persévérance, soyez dévots à Marie. »

Oui, nous serons vos dévots, ô Mère de Dieu ! oui, nous serons vos serviteurs, ô notre Reine ! oui, nous serons vos enfants, ô notre tendre Mère ! les enfants de votre amour, les enfants de votre miséricorde, les enfants de votre touchante supplication pour notre pauvre âme, qui, quoique purifiée et repentante, aura encore à trembler devant celui qui trouve des taches au soleil, des imperfections dans ses anges et ses saints. Oh ! notre avocate, voici l'heure, soyez à nos côtés : *Eia ergo advocata nostra !* Nous partons, adieu terre ! adieu famille ! adieu amis ! Vous ne viendrez que jusque-là, sur le bord de notre tombe. Vous avez mis un linceul sur nos membres glacés, vous avez ordonné au fossoyeur de faire son office, vous avez rendu à la terre ce qui appartient à la terre, et vous retournez au domicile pour le partage des biens. C'est ainsi que vous faites à vos morts, vous n'en savez ni n'en pouvez davantage. Allez, du reste, car je ne suis point seul. Ne voyez-vous pas cette puissante Reine d'un autre monde qui vient à moi, assise sur une nuée ! Salut, mystérieuse échelle du ciel, par où Dieu est descendu vers moi et par où je monte vers lui : *Scala per quam descendit Deus, sed ascendit homo !* (Joan. Geom., *in Cant.*) Salut, pont céleste, par où les hommes passent de la mort à la vie : *Pons traducens omnes de morte ad vitam !* (*Hymn. græc.*) Salut porte du ciel : *Janua cœli* (Ecclesia, *in Hymn.*; S. Ildeph., *Serm., de Assumpt.*), voie royale qui me conduit à mon Sauveur : *Via regia salvatoris !* (S. Bernard., *Serm.* 2, *de Adv.*) Laissez-moi monter sur votre char de feu, ma souveraine : *Currus Verbi igneus* (Buteon., *Hymn. græc.*); c'est là que, traversant les espaces avec la rapidité de l'éclair, j'arriverai tenu dans vos bras au pied du tribunal de votre Fils. Me voyant recouvert du pan de votre manteau de miséricorde, il dira : Présentez votre requête, ma Mère, car je ne dois pas repousser votre demande : *Pete, Mater mea, neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* (III *Reg.*, II, 20.) Alors, vous tenant debout comme au jour du Calvaire, sans être plus émue des clameurs des puissances des ténèbres que vous ne le fûtes alors de celles des bourreaux et de la multitude, vous répondrez : Celui-ci est de ceux qui ont lavé leur vêtement dans

le sang de l'Agneau : *Beati quï lavant stolas suas in sanguine Agni.* (*Apoc.*, XXII, 14); il a droit à l'arbre de vie et il doit entrer dans la ville par les portes : *Ut sit potestas eorum in ligno vitæ et per portas intrent in civitatem.* (*Id.*, *ibid.*); c'est un de ceux que vous m'avez donnés du haut de la croix, je l'ai enfanté dans les douleurs : *Benoni, id est filius doloris mei.* (*Gen.*, XXXV, 18.) Ordonnez qu'une couronne soit placée sur sa tête, qu'une palme soit mise dans ses mains, qu'il soit introduit dans l'assemblée des saints et qu'il y ait une grande allégresse dans les cieux.

Le Sauveur dira alors à sa Mère : Qu'il soit fait selon votre demande : *Detur petitio tua* (*Esther.*, VII, 2) ; et l'éternité bienheureuse lui sera ouverte. Voilà, M. F., le jugement du serviteur de Marie, il n'y en a pas de plus doux ni de plus favorable, c'est celui que je vous souhaite. Ainsi soit-il!

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Fecit Deus duo luminaria magna ; luminare majus ut præesset diei et luminare minus ut præesset nocti. (*Gen.*, I, 16.)

Ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. (*Gen.*, III, 15.)

Ardeat lucerna semper in tabernaculo testimonii. (*Exod.*, XXVII, 20.)

Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia. (*Num.*, XXIII, 10.)

Ecce arca fœderis Domini, omnis terræ antecedet vos per Jordanem. (*Josue*, III, 11.)

Afferamus ad nos de Silo arcam fœderis Domini, et veniat in medium nostri, ut salvet nos de manu inimicorum nostrorum. (*I, Reg.*, IV, 3.)

Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es. (*Ps.* XXII, 4.)

Virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt. (*Id.*, *ibid.*)

Eripiens inopem de manu fortiorum ejus ; egenum et pauperem a diripientibus eum. (*Id.*, XXXIV, 10.)

Non extinguetur in nocte lucerna ejus. (*Prov.*, XXXI, 18.)

Fortitudo et decor indumentum ejus... lex clementiæ in lingua ejus. (*Id.*, *ibid.*, 25, 26.)

Beatus homo qui vigilat ad fores meas quotidie, et observat ad postes ostii mei. Qui me invenerit, inveniet vitam, et hauriet salutem a Domino. (*Id.*, VIII, 33, 35.)

Obviabit quasi mater honorificata. (*Eccli.*, XV, 2.)

Ego mater sanctæ spei... in me omnis spes vitæ. (*Id.*, XXIV, 24, 25.)

Hac enim virga percussus pavebit Assur. (*Is.*, XXXIX, 31.)

Nunquid oblivisci potest mater infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui. (*Id.*, XLIX, 15.)

Virgam vigilantem ego video. (*Jerem.*, I, 11.)

NOUVEAU TESTAMENT.

Ave, gratia plena, Dominus tecum. (*Luc.*, I, 28.)

Fecit mihi magna qui potens est. (*Id.*, *ibid.*, 49.)

Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum. (*Id.*, *ibid.*, 50.)

Esurientes implevit bonis. (*Id.*, *ibid.*, 53.)

Suscepit Israel puerum suum recordatus misericordiæ suæ. (*Id.*, *ibid.*, 53.)

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent. (*Id.*, *ibid.*, 79.)

Ecce mater tua. (*Joan.*, XIX, 27.)

EPITRES.

Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli; quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ, in cœlestibus.

Propterea accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo. (*Eph.*, VI, 11, 12, 13.)

Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. (*Hebr.*, IV, 16.)

Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt? (I *Petr.*, IV, 18.)

II. SS. PÈRES.

Adesto mihi nunc, et semper o Virgo Dei Genitrix, Mater misericordiæ benigna, et clemens, in præsenti quidem vitæ cursu fervens, protectrix, atque auxiliatrix, hostiles quoscunque impetus a me averteus, et in via salutis me constituens, ac in extremo vitæ articulo miseram meam animam conservans, et tenebrosos, atque horrendos pessimorum dæmonum aspectus ab ea procul repellens : in tremendo autem die judicii ab æterna me damnatione liberans, et postremo in numerum justorum me referens, atque inaccessæ tui filii Domini, et Dei gloriæ me hæredem efficias. (S. Ephrem, *Orat. ad Virg.*)

Eripe, nos o Virgo sancta, atque intemerata a quacumque necessitate ingruente, et a cunctis tentationibus diaboli. Esto nostra conciliatrix, et advocata in hora mortis, atque judicii nosque a futuro inextinguibili igne, et tenebris exterioribus libera, et Filii tui nos gloria dignare, o Virgo, et Mater dulcissima, ac clementissima. (Id., *In Lament. Deip.*)

Morientibus Beata Virgo non tantum succurrit, sed etiam occurrit. (S. Hieron., *In Ep.*, 2, *ad Eustoch.*)

Quam gratum est nautis, qui multa tempestate jactati, incerto cursu navigantes, ubinam oberrarent, vel quo tenderent, diu ignorarunt, si cœlo serenato, stella maris, stella polaris appareat juxta antarcticum polum? Tam gratum erit nobis in ultimi agonis lucta multis dæmonum tentationibus, et vehementissimis doloribus exagitatis, ubi viderimus præclaram hanc maris Stellam. (S. Ambros., *In Nativ. Virg.*)

Sancta Maria succurre miseris, juva pusillanimes, refove flebiles... (S. Augustin., *Serm.* 8 *de Sanctis.*)

Potentiorem ad placandam iram judicis venire non possumus, quam te, quæ meruisti Mater existere ejusdem Redemptoris et judicis. (S. Ildephons., *Serm. de Assumpt.*)

Omnibus misericordiæ sinum aperit, ut de plenitudine ejus accipiant universi; captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam. (S. Bernard., *Serm. de Assumpt.*)

Propter angustias et cruciatus, quos cor tuum sustinuit, Virgo beatissima, quando audisti Filium tuum dilectissimum adjudicatum morti et crucis supplicio, succurre nobis tempore infirmitatis nostræ, quando corpus nostrum dolore infirmitatis cruciabitur et spiritus noster hinc propter insidias dæmonum, illinc propter terrorem districti judicis angustiabitur, subveni nobis, Domina, tunc, ne damnationis æternæ contra nos proferatur sententia. (S. Bonavent., *Offic. ad Dolor. Virg.*)

Ora pro nobis peccatoribus, nunc et in hora mortis nostræ. (*In Salut. angel.*)

Salus infirmorum. (*In Litaniis B. V.*)

Maria mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege,
Et hora mortis suscipe.
(Liturg., *Hym. de B. M. V.*)

III. TRAITS HISTORIQUES.

LE PÈRE SALMERON.

On rapporte que le P. Salmeron, de la compagnie de Jésus, ayant toujours eu une tendre dévotion envers la sainte Vierge, mourut en disant : « Au paradis, au paradis : béni soit le temps où je vous ai servie, ô Marie! bénies soient les

prédications, les fatigues, et tout ce que j'ai fait et pensé pour vous! ô ma Reine ! » Ce fut dans ces doux et beaux sentiments qu'il rendit le dernier soupir. (Nieremberg, *Journal de Marie.*)

L'INSULAIRE VISITÉ PAR MARIE.

On rapporte que dans les Indes un insulaire se trouvant au lit de la mort, délaissé de tout le monde, recourut à Marie, dont il avait entendu célébrer la puissance par des chrétiens ; la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Me voici, je suis celle que tu invoques, va! fais-toi chrétien. » Tout à coup il se sentit guéri, alla trouver un missionnaire qui l'instruisit et le baptisa ; beaucoup d'autres Indiens se convertirent à cause de ce miracle. Recourons également à Marie, et soyons assurés d'éprouver l'efficacité de son pouvoir dans quelque situation que nous puissions nous trouver. (*Histoires édifiantes.*)

UN HÉRÉTIQUE TOUCHÉ PAR MARIE.

En 1610, il y eut à Turin un hérétique obstiné, qui ne voulait pas même se convertir à l'article de la mort, quoique pussent lui dire plusieurs prêtres qui l'assistaient depuis huit jours. Enfin l'un deux le porta presque par force à recourir à Marie, en lui faisant prononcer ces mots : « Mère de Jesus, secourez-moi! » L'hérétique, sortant alors d'un profond sommeil, s'écria : *Je veux mourir catholique.* En effet, il se réconcilia avec l'Église, et mourut deux heures après. (*Gloires de Marie.*)

CONSOLATION A LA MORT.

On raconte de saint André Avellin qu'au moment de sa mort il eut un combat si terrible à soutenir contre l'enfer, que tous les religieux qui l'assistaient en furent saisis d'épouvante. On vit le visage du saint se décomposer et prendre une couleur livide ; il tremblait de tous ses membres ; il grinçait des dents ; des larmes coulaient en abondance de ses yeux, autant d'indices du violent assaut qu'il avait à soutenir. Un pareil spectacle arrachait des larmes à tous les assistants ; chacun redoublait ses prières et tremblait pour lui-même en voyant un saint mourir de la sorte. Une seule chose consolait ces religieux ; c'est que le moribond tournait souvent les yeux vers une image de la sainte Vierge, comme pour lui demander du secours, se souvenant que le saint avait dit plus d'une fois pendant sa vie que Marie serait son refuge à l'heure de sa mort. Enfin il plut à Dieu de mettre fin à ce combat par la victoire la plus glorieuse ; les agitations cessèrent, le visage du mourant reprit sa première sérénité. On vit le saint tranquille, tenant ses regards attachés sur cette image, s'incliner en signe de reconnaissance, puis expirer doucement, rendant son âme entre les bras de la bienheureuse Vierge. Au même instant, une religieuse capucine, qui était à l'agonie, se tournant vers les sœurs qui la servaient : Récitez l'*Ave Maria*, leur dit-elle, car un saint vient de monter au ciel. (Liguori, *Paraph. du* SALVE REGINA.)

MORT D'UN SAINT ROI.

Le moment était arrivé où saint Etienne, roi de Hongrie, allait recevoir sa récompense dans le ciel. Il avait toujours désiré et souvent demandé la grâce de mourir le jour où Marie était entrée dans le royaume de son Fils. Cette faveur lui fut accordée. Aux approches de l'Assomption, sa maladie empira ; sentant venir sa fin, il demanda les sacrements et les reçut avec la ferveur la plus touchante ; puis, élevant la voix, il s'écria, en regardant une image de Marie qui était dans sa chambre : « Reine des cieux, ô vous à qui le monde doit sa régénération ! je vous recommande de nouveau tout le royaume de Hongrie, les évêques, les prêtres, tous les clercs, les grands et tout le peuple ; et sur le point de dire adieu à cette terre, je remets mon âme entre vos mains. » Après ces mots, il expira, et son âme sainte entra au ciel le jour où cette cité vivante célébrait l'anniversaire de l'entrée triomphale de son auguste Souveraine.

LE TASSE MEURT EN INVOQUANT MARIE.

Le Tasse, placé sur son lit de mort, demanda au jeune Rubens de dépendre de son cou la madone d'argent qu'il avait autrefois donnée au père de ce grand peintre. « Tu la reprendras, lui dit-il, quand mes lèvres auront laissé sur elle leur dernier souffle. » Rubens obéit soudain, et l'immortel auteur de la *Jérusalem délivrée*, après avoir fait brûler quelques poésies licencieuses, balbutia des prières en serrant la madone dans ses mains déjà agitées par le frisson de l'agonie... Lorsque le corps du grand poëte, quelques jours après, eut obtenu les honneurs du triomphe, Rubens seul ne put suivre le char qui emportait les dépouilles de son noble ami. Il alla se réfugier dans le coin le plus obscur de l'église de Saint-Pierre; et là, prosterné devant l'autel de la sainte Vierge, il pria avec ferveur, en tenant dans ses mains, en couvrant de ses baisers et en arrosant de ses larmes la madone d'argent qu'il avait reprise aux mains glacées du Tasse.

IV. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Vous êtes l'espérance et la consolation du malade. Vous êtes sa force et son port de salut. (S. Ephrem, *in Serm. de Laud. Virg.*)

Vous êtes, ô Marie, notre médiatrice, notre avocate, notre refuge. (S. Bernard., *Serm. 2, de Adventu.*)

A l'heure de ma mort, ô ma Souveraine, fortifiez mon âme, conduisez-la au port du salut et rendez mon esprit à son Créateur. Daignez en cette douloureuse extrémité, me montrer votre face douce et compatissante afin que mon cœur en soit réjoui. O ma tendre Mère! au moment où mon âme quittera ce monde, soyez au devant d'elle et recevez-la. Consolez-la par votre sainte présence; que l'aspect du démon ne la trouble pas. Soyez lui son échelle, soyez lui sa voie pour arriver au paradis. Défendez vos serviteurs au tribunal de votre divin Fils, prenez leur cause en main et sauvez-les. (S. Bonavent., *in Psalterio Virg.*)

Marie est appelée la Mère de la grâce, à cause de l'affection qu'elle témoigne à ceux qui la conservent; elle est nommée la Mère de miséricorde, parce qu'elle est pleine de tendresse pour les pécheurs et qu'elle les appelle à la pénitence. Elle nous fortifie dans le combat, c'est pour cela que nous la conjurons de nous défendre contre nos ennemis. Son amour maternel nous suit jusqu'à ce qu'elle nous ait introduit dans le ciel; c'est pour cela que nous la supplions de nous recevoir entre ses bras à l'heure de notre mort. (Idiota, *de Contemplat.*)

V. COMPARAISONS.

1. De même qu'Élisée, aidé du manteau d'Elie, traversa à pied sec le Jourdain, c'est-à-dire, d'après sa signification, le fleuve du jugement; de même le chrétien, avec le secours de la compatissante vierge Marie, franchira sans terreur le passage lugubre de la mort et celui plus redoutable encore du jugement : *Potentiorem enim ad placandam judicis iram, invenire non potestis, quam illam quæ meruit Mater existere ejusdem Redemptoris et Judicis.* (S. Ildephons., *Serm. 9, de Assumpt.*)

2. Barac, sur le point de marcher contre Sisara, alla trouver la prophétesse Débora et lui dit : *Si venis mecum, vadam, si nolueris venire mecum, non pergam; quæ dixit ad eum : Ibo tecum.* (*Judic.*, IV, 8.) Fortifié alors par la présence de la prophétesse, il livra bataille et remporta la victoire. Le dernier combat du chrétien est bien plus terrible. Recourons alors à notre vaillante Débora, la puissante vierge Marie, qui, se tenant près de nous durant la formidable lutte, nous fera triompher. (Ginther, *in Matre amoris, consid.* 69.)

3. Quand les Israélites voulaient triompher de leurs ennemis ils faisaient por-

ter l'arche sainte au milieu de leur camp : *Afferamus ad nos de Silo arcam fœderis Domini, et veniat in medium nostri, ut salvet nos de manu inimicorum nostrorum.* (*Josue*, VI, 8.) Si nous voulons triompher des efforts de nos ennemis invisibles, à l'heure de notre mort, cherchons un appui auprès de la véritable arche d'alliance, auprès de celle dont il a été dit : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.* VI, 3, S. Bernard., *hic.*)

4. S'il est dit de plusieurs saints qu'ils mettaient en fuite les démons, combien cela est plus vrai encore de la bienheureuse Vierge, qui a toujours triomphé de Satan et de tous ses satellites. (S. Bernardin., *Serm.* 51, art. 3, c. 2.)

VI. EMBLÈMES.

LUMINARE MINUS.

Fecitque Deus duo luminaria magna: luminare majus, ut præesset diei, et luminare minus, ut præesset nocti. (*Gen.*, I, 16.)

Ita sacratissima Deipara in articulo mortis, quæ recte cum nocte comparatur, suis dilectis sodalibus, velut luna perfecta et plena illucescit. (Ginther, *in Matre amoris, consid.* 69.)

CANDELABRUM.

Maria Virgo est candelabrnm quod ab altissimo throno accepit ter lucidum ignem. (S. Epiphan., *Orat. de Laudib. Deip.*)

LAMPAS.

Maria Deipara est lampas inextinguibilis. (S. Cyrill., *Serm. contra Nestorium.*)

Lampas multiluca. (Theophanes, *Hym. de Annunt.*)

Lampas lucentissima, cujus splendore inventa est drachma perdita. (Ekbertus, *in Deprec. ad B. V.*)

Lampas gestans solem inextinguibilem, sole splendidiorem. (S. Epiph., *Orat. de Laud., Virg.*)

Lampas splendida, his qui sunt in tenebris conspicua. (*Hymn. græc.* apud Buteon.)

PONS.

Pons traducens omnes de morte ad vitam. (*Hymn. græc.* apud Buteon.)

Pons homines a terra traducens in cœlum. (*Id., ibid.*)

Pons ad penetrandos polos. (Fortunatus, l. 1, *de Partu Virg.*)

VII. FIGURES.

SUNAMITIS.

Posuit puerum suum mater super genua sua usque ad meridiem, et mortuus est. (IV, *Reg.*, IV, 20.)

Paulo post, adventante Elisæo, *Oscitavit puer septies, aperuitque oculos.* (*Id., ibid.*, 35.) Ecce qui mortuus credebatur, de novo feliciter ad vitam surrexit. O quam felix ac beatus ille Mariæ filius et sodalis Marianus, qui in sinu Matris suæ supremum poterit exhalare spiritum ! O quam felix, quoniam illi resurrectio debetur ad vitam meliorem ! Si amicus amicum non deserit, quanto minus Mater tenerissima te deseret, si ejus fidelis amicus, filius ac cultor extiteris : *Fieri enim non potest ut pereat qui Mariæ sedulus et humilis cultor fuerit.* (Blosius, *in Canone vitæ spirit.*, 18.)

VIRGA MOYSES.

Eleva virgam tuam et extende manum tuam super mare, et divide illud, ut gradiantur filii Israel in medio mari per siccum. (*Exod.*, XIV, 16.)

O beatissima Virgo ! Mater viventium et morientium, tu per illam virgam adumbrata es, quo opitulante, turbulentum hujus sæculi mare, ipsamque mortem feliciter possumus superare et ad patriam illam desiderabilem, perpetuo melle et lacte manantem pervenire in Virgine virga, miserorum spes, et consolatio continetur, sicut sublimis propheta clara voce declarat : *Virga tua et baculus tuus, ipsa me consolata sunt.* (*Ps.* XXII, 4 ; S. Petr., Dam., *Serm. de Assumpt., Virg.*)

29 MAI.

NOTRE-DAME AUXILIATRICE DES AMES DU PURGATOIRE

(Sermon par M. l'abbé C. Martin.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N. 1. — PLAN

Ier POINT. — La sainte Vierge porte secours aux âmes du purgatoire.

SUBDIVISIONS

Témoignages : 1. De l'Écriture.
2. De la tradition.
3. Des révélations particulières.

IIe POINT. — Moyens pour assurer aux âmes du purgatoire le suffrage de la sainte Vierge.

SUBDIVISIONS

1. Confiance en sa miséricorde. | 2. Invocation de cette miséricorde.

N. 2 — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N. 3. — MATÉRIAUX

I. Écriture.
II. SS. Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Emblèmes. — VII. Figures.

TEXTE.

Et misericordia ejus... timentibus eum.
(Luc., I, 50.)

Je viens en ce jour, M. C. F., vous conduire, le flambeau de la foi à la main, dans un de ces abîmes où s'exerce la justice divine. Il y en a deux: l'un c'est l'*enfer,* horrible étang de feu sans fond et sans rives, où l'on n'entend que le pleur éternel, selon la langue du grand orateur, où l'on descend, laissant sur le seuil l'espérance, et d'où on ne remonte jamais; l'autre c'est le *purgatoire,* lieu de purification pour les âmes qui n'ont point été trouvées sans tache.

Il y a des chrétiens qui ne redoutent que le premier et qui regardent le second sans effroi. Erreur, M. C. F.; car si les tourments du purgatoire ont un terme, ils sont d'un

autre côté d'une rigueur excessive, puisque, comme ceux de l'enfer, c'est le feu qui les constitue. Ce feu, dit saint Augustin, occasionnera des souffrances au-dessus de celles qu'on peut endurer en cette vie : *Gravior erit ille ignis, quam quidquid homo potest pati in hac vita.* (*In Ps.* 37.) Seigneur, s'écrie le vénérable Bède, ne me châtiez point dans votre colère; car cette correction est plus cuisante que les douleurs qu'ont endurées les martyrs, ou celles que nous pourrions imaginer : *Domine, ne in ira tua corripias me ; gravior est illa correctio quam unquam passi sunt latrones, vel sancti martyres, vel quidquid gravius excogitare potest homo.* (*In Ps.* 37.) Ainsi s'expriment, M. C. F., saint Césaire d'Arles (*Hom.* 8, *ad pop.*), saint Anselme (*in Ep.* 1, *ad Cor.*, c 3), saint Bernard (*de Obitu Humberti*) et le Docteur angélique, qui dit expressément que les peines du purgatoire excèdent les plus grandes que nous puissions éprouver en cette vie : *Pœna purgatorii minima excedit maximam pœnam hujus vitæ.* (S. Thom., IV, dist. 21, q. 1, art. 1, *Quæstio* 2, c. 3). C'est en considérant l'excès de ces tourments que l'Eglise met dans la bouche des âmes malheureuses qui les endurent ces cris déchirants empruntés à la douleur de Job : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* (*Job*, XIX, 21.) Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, au moins vous qui êtes nos amis, car la main du Seigneur est sur nous! Oh! oui, ayons pitié, M. F., de ces infortunés qui souffrent; implorons en leur faveur la clémence divine. Soyons leurs amis dévoués en leur procurant tous les soulagements qui sont en notre pouvoir. Mais il est pour elles une amitié autrement protectrice que la nôtre, dont je veux vous entretenir en ce moment, celle de la tendre et miséricordieuse Mère de Dieu. Marie, M. C. F., est invoquée sous les titres de consolatrice des affligés : *Consolatrix afflictorum*, d'auxiliatrice des chrétiens qui sont dans la peine : *Auxilium christianorum*; elle est donc en particulier la consolatrice et le secours des âmes du purgatoire. L'exposition de cette vérité nous portera à invoquer Marie en faveur des âmes souffrantes et à lui demander qu'elle soit pour nous un jour ce que nous désirons qu'elle soit pour elles.

I^ER^ POINT.

LA SAINTE VIERGE PORTE SECOURS AUX AMES DU PURGATOIRE.

1^re^ SUBDIVISION. — TÉMOIGNAGES DE L'ÉCRITURE.

Les saints docteurs ont appliqué à Marie ce passage de nos livres saints. *In fluctibus maris ambulavi.* (*Eccli.*, XXIV, 8.) J'ai marché sur les flots de la mer. La peine du purgatoire, dit saint Bernardin de Sienne, est comparée aux flots, parce qu'elle est transitoire, et il est ajouté aux flots de la mer, parce qu'elle est amère : *Pœna siquidem purgatorii dicitur fluctus, quia transitoria est; sed additur maris, quia nimirum est amara.* (*Serm.* 3, *de Nom. Mar.* 3, art. 3, c. 3.) Or, Marie, ajoute le même saint, ayant une souveraine autorité dans le royaume du purgatoire : *Beata Virgo in regno purgatorii dominium habet* (*Id., ibid.*), marche sur ces flots en reine, comme autrefois son divin Fils marchait sur les eaux de la mer; elle va visiter et secourir ses serviteurs, qui sont ses enfants : *Scilicet visitans et subveniens necessitatibus et tormentis devotorum meorum, qui filii sunt.* (*Id., ibid.*)

Après avoir marché sur ces flots mystérieux, la miséricordieuse reine descend jusqu'aux profondeurs de l'abîme : *Profundum abyssi penetravi* (*Eccli.*, XXIV, 8); elle va dans ces lieux de douleur, dit saint Bonaventure, consoler par sa présence les âmes qui souffrent : *Abyssi, id est purgatorii, adjuvans illas sanctas animas.*

Au Cantique des cantiques, Marie est comparée à la lune : *Pulchra ut luna.*

(*Cant.* VI, 9.) Quelle est cette signification, M. F., sinon qu'elle est l'astre consolant des âmes qui habitent la nuit du purgatoire : nuit qui aura un jour son soleil, mais nuit profonde pendant des siècles, sillonnée par les éclairs de la colère divine, où l'on ne voit çà et là que des lueurs pâles qui fuient dans un firmament couleur de sang, où soufflent les vents brûlants du volcan qui ne s'éteindra qu'au dernier jour, où montent et descendent, cherchant le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix : *Da illis locum refrigerii, lucis et pacis* (Liturg., *in can. Missæ.*), ces âmes plaintives et souffrantes qui attendent en soupirant la visite de la Mère de miséricorde, qui leur apporte le soulagement ou la délivrance ? C'est dans ce sens qu'Innocent III s'écrie : « Vous êtes, ô Marie, notre lune dans la nuit, notre aurore le matin, notre soleil en plein jour : » *Luna nostra in nocte, aurora in diluculo, sol in die.* (*Serm.* 2, *de Assumpt.*) C'est-à-dire vous êtes notre lune dans la nuit du purgatoire, notre aurore, au jour de notre délivrance, notre soleil dans les splendeurs du ciel.

D'après les mêmes commentaires, d'autres saints docteurs ont appelé Marie la lampe ardente : *Lucerna luminosa* (S. Andr. Cret., *Orat. de Assumpt.*); le phare brillant couvert d'or, qui dissipe les ténèbres de la nuit : *Lucernarium auro exornatum, quod tenebrosam nebulam dissipavit.* (Theod. Stad., *Odes.*) Semblable à cette colonne de feu qui marchait devant le peuple durant les longues nuits du désert, elle précède dans les sinuosités du gouffre ténébreux les âmes qui touchent à leur délivrance ; elle les conduit, maintenant que l'expiation les a purifiées, sous un rayonnement éblouissant qu'elle répand sous leur pas, jusqu'à la porte de la lumière céleste : *Porta lucis fulgida.* (*In hymn.* Tu Regis alti janua.)

Nous avons passé par le feu et par l'eau, disait le psalmiste, et vous nous avez conduits, Seigneur, dans un lieu de rafraîchissement : *Transivimus per ignem et aquam, et eduxisti nos in refrigerium* (*Ps.* LXV, 12) ; c'est lorsque vous avez fait miséricorde au fils de votre servante : *Salvum fac filium ancillæ tuæ.* (*Id.* CXV, 18.)

Cette servante du Seigneur c'est la sainte Vierge, qui a pris elle-même ce titre : *Ecce ancilla Domini* (*Luc.*, I, 38) ; c'est cette femme forte de l'Ecriture que Dieu écoute et exauce parce qu'elle n'a sur les lèvres que des paroles de clémence : *Lex clementiæ in lingua ejus.* (*Prov.*, XXXI, 26.) Mère de la clémence et du pardon, source de la miséricorde et de la vie : *Vena veniæ, fons vitæ.* (Rich. a S. V., *in Cant.*) C'est sous ces douces invocations que vous implorent les âmes du purgatoire ; soyez la propitiation de ces infortunées, qui sont dans les travaux de l'angoisse : *Propitiatorium laborantium.* (S. Ephr., *in Laud. B. V.*)

Je suis la Mère de la sainte espérance, dit la sainte Vierge elle-même, par la bouche de la Sagesse : *Ego mater sanctæ spei* (*Eccli.* XXIV, 24) ; c'est pourquoi venez à moi, vous qui brûlez du désir de me posséder : *Transite ad me omnes qui concupiscitis me.* (*Id., ibid.*, 26.) L'espérance ! l'avez-vous entendu ce mot magique que Dieu a mis dans le monde comme l'ancre de salut de toutes les existences. L'espérance, M. F., c'est le but pour lequel on vit, pour lequel on endure, pour lequel on va hardiment, pour lequel même l'on meurt ! l'espérance, c'est le cri de l'enfant qui aspire à ses destinées, du père qui regarde sa famille, du vieillard qui montre de son doigt le ciel ! c'est le cri des sociétés qui s'agitent, des peuples qui veulent améliorer leur

sort, des petits, des malades, des pauvres, des mourants; mais c'est plus encore le cri des âmes du purgatoire. N'est-ce pas, en effet, pour elles, l'unique bien qui leur reste. Qu'ont-elles encore? Plus rien dans le passé, il s'est évanoui comme un songe. Elles ont voyagé en ce monde quelques années, mais leur passage a été aussi rapide que celui des nuées que les vents emportent vers d'autres cieux. Elles s'étaient assises comme nous au soleil, dans les cités ou sur les montagnes, sous le chaume ou dans un palais, riches d'une nombreuse postérité ou seules comme le peuplier du désert, mais le soir, qui était proche, elles durent, comme autrefois les peuples pasteurs, replier leur tente et aller dans l'éternité. A-t-on gardé leur souvenir sur la terre? Les générations humaines sont oublieuses, M.F. Quand on dépose nos restes dans les sépulcres, on met le plus souvent à côté le souvenir de nos services, de nos bienfaits, de nos vertus, qui sait même, ne met-on pas aussi trop souvent ceux du sang? Où sont ces fils pieux qui ont chaque jour pour première pensée la tombe de leur mère, ses conseils, ses volontés, ses besoins dans une autre vie? Ces âmes ont moins encore dans le présent, puisqu'elles n'ont qu'une prison. Et quelle prison, M. F.! un gouffre ténébreux, où la privation de Dieu, dit le concile de Florence, est pour elles le plus insupportable de tous les maux, où le feu qui les tourmente est le même, dit saint Thomas, que celui qui consume les damnés dans l'enfer : *Idem ignis est qui damnatos cruciat in inferno et qui justos in purgatorio* (*in 4 dist.*, 22 *quest.*), et d'où elles ne sortiront qu'après une complète expiation de leurs plus légères imperfections : *Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem.* (*Matth.*, v, 26.)

Oubli dans le passé, douleurs dans le présent, il ne leur reste que l'espérance d'un heureux avenir. Mais qu'elles soient consolées, que leur confiance soit inébranlable, cette espérance est appuyée sur le jugement de Dieu, sur le poids de leurs bonnes œuvres, sur l'expiation par les souffrances et sur l'intervention de celle qui s'appelle la Mère de la sainte espérance : *Ego mater sanctæ spei.* Ce titre de Mère de la sainte espérance indique à lui seul que Marie est la puissante patronne des âmes du purgatoire. L'espérance est sainte lorsqu'elle vient de Dieu, lorsqu'elle a Dieu et le ciel pour fin, telle est celle des âmes du purgatoire; c'est donc de cette espérance que la sainte Vierge est la Mère : *Ego Mater sanctæ spei*, et ce ne sera pas en vain. Un jour viendra où elle se présentera à ces âmes souffrantes, non plus seulement pour les visiter, pour les consoler, pour les encourager à la douleur, mais pour dire à chacune d'elles ces paroles que l'Epoux lui adressa autrefois à elle-même : « L'hiver des angoisses est passé, la tourmente est apaisée, levez-vous, ô ma fille, et venez : *Jam hiems transiit, imber abiit et recessit, surge, amica mea, et veni.* (*Cant.*, II, 10, 11.) »

2e SUBDIVISION. — TÉMOIGNAGES DE LA TRADITION.

De tous temps la sainte Vierge a été invoquée comme le refuge et l'espérance des âmes du purgatoire. S. Ephrem l'appelle la célèbre libératrice des prisonniers : *Tu carcere clausorum liberatrix celeberrima* (*in Orat. de Laud. Virg.*); la rédemption des captifs : *Tu captivorum redemptio.* (*Id., ibid.*) Il la salue comme l'espoir des justes dans l'adversité : *Ave, spes omnium proborum adversis casibus afflictorum* (*Id., ibid.*); comme notre consola-

trice puissante, qui tient dans ses mains les clefs du royaume des cieux : *Ave, nostra consolatrix ; ave, clavis regni cœlestis.* (*Id., ibid.*) Apaisez le Seigneur pour nous, s'écrie saint André de Crète ; l'univers, ô Marie, vous considère comme son commun propitiatoire, ô abondance de vie, ô vie des vivants et cause de la vie ! (*Orat. de Dormit. Virg.*) Aucun n'est délivré de ses maux sinon par vous, dit saint Germain de Constantinople : *Nemo est qui liberetur a malis nisi per te.* (*De Zona Virg.*) Vos bienfaits, ajoute saint Anselme, ont rempli le monde et ont pénétré jusqu'aux abîmes ; c'est là que, par l'effet de votre grâce et de votre intercession, les âmes du purgatoire se réjouissent d'obtenir leur délivrance : *Per plenitudinem gratiæ tuæ quæ in inferno erant se lætantur liberata.* (*De Excell. Virg.*)

Qui peut mesurer la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de la miséricorde de Marie ? s'écrie saint Bernard. Cette longueur s'étend jusqu'au dernier jour pour ceux qui l'invoquent ; cette largeur embrasse le monde entier ; cette hauteur atteint jusqu'au ciel ; cette profondeur va jusqu'aux abîmes procurer la rédemption à ceux qui sont assis à l'ombre de la mort : *Profondum ejus sedentibus in tenebris et umbra mortis obtinuit redemptionem.* (*Serm.* 1, *de Assumpt.*)

L'Eglise consacre par la pratique cet enseignement des Pères. Voici la belle prière qu'elle récite dans l'office public, pour demander à Dieu le soulagement des âmes du purgatoire par l'entremise de la sainte Vierge : « Nous implorons votre clémence, Dieu du pardon et du salut, pour que vous daigniez introduire dans l'assemblée de vos saints, par l'intercession incessante de la sainte Vierge, les âmes de nos frères, de nos proches, de nos bienfaiteurs, qui viennent de quitter ce monde : *Semper Virgine intercedente, cum omnibus sanctis tuis ad perpetuæ beatitudinis consortium pervenire concedas.* (*Missal. rom.*)

Voulez-vous d'autres témoignages ? Marie est appelée l'échelle du ciel : *Scala ascensusque omnium.* (S. Ephr., *de Laud. B. V.*) Semblable à celle de Jacob, cette mystérieuse échelle touche d'un côté à la terre et de l'autre au trône de Dieu : *Scala a terra quidem incipiens, sed ad cœlum pertingens.* (Joan. Geom., *in Cant.*) Montez par cette échelle, âmes saintes qui venez de quitter votre demeure terrestre ; montez vous aussi, âmes purifiées du purgatoire ; elle sera pour vous la voie royale qui conduit au repos éternel : *Via regia.*

S. Pierre Damien dit qu'elle est la porte et la fenêtre du ciel : *Fenestra cœli, janua paradisi.* (*Serm.* 3, *de Nat. B. V.*) Elle est ainsi désignée par l'Eglise elle-même dans plusieurs de ses hymnes : *Pervia cœli, porta manes* (*in hymn.* Alma) ; *Felix cœli porta* (*in hymn.* Ave maris stella) ; *Porta lucis fulgida* (*in hymn.* Tu Regis). C'est par cette porte que nous entrerons, M. C. F., si nous sommes les enfants de Marie ; c'est cette porte que regardent avec confiance les âmes du purgatoire. Elles savent que Marie en tient la clef : *Clavis regni cœlestis.* (S. Ephr., *Orat. de Laud. Virg.*) Ouvrez-nous, crient-elles, en élevant vers Marie leurs mains suppliantes. Ouvrez-nous, vous dont la main est assez puissante pour ébranler les barrières de l'abîme. Un couvercle noir, lourd comme la voûte des cieux, pèse sur nous. Nous frappons, et il n'y a point d'issu ; nous appelons, et personne ne répond. Oh ! jusques à quand serons-nous ainsi détenues dans ces gouffres muets ? La Mère de miséricorde ne les

oubliera pas, elle ouvrira à ces âmes saintes le séjour de la lumière, et ce sera pour toujours.

Il y avait à Jérusalem, lisons-nous dans les *Actes des apôtres*, un boiteux de naissance, que l'on portait chaque jour à la porte du temple, appelée la *belle : speciosa*, pour demander l'aumône. Cette belle porte, dit saint Bonaventure, c'est la bienheureuse vierge Marie : car elle est la porte de la liberté : *Porta hæc speciosa beata virgo Maria est, nam est porta libertatis.* (*In Psalt. min.*) O âmes du purgatoire! s'écrie saint Ephrem, dans un magnifique commentaire sur ce passage des Livres saints, véritablement pauvres et délaissées, qui depuis longtemps demeurez abandonnées, près de la porte, belle entre toutes, du temple céleste, *boiteuses*, car vous ne pouvez vous aider vous-mêmes; *mendiantes*, car vous ne pouvez plus mériter et devez vivre de la miséricorde d'autrui; *malheureuses*, car ce n'est pas sur un lit, comme le boiteux du temple, que vous êtes étendues, mais sur des brasiers ardents ; demandez, demandez l'aumône à cette belle porte qui n'est autre que la vierge Marie ; elle vous ouvrira, car elle est la porte des cieux : *Colligite eleemosynam ad illam portam speciosam, id est ad virginem Mariam; aperiet enim, quia est porta cœlorum.* (*In Laud. B. Virg.*)

Vous le voyez, M. C. F., les écrits des Pères nous fournissent de nombreux extraits pour établir que la sainte Vierge est l'avocate des âmes du purgatoire; je vous ai déjà fait remarquer que l'enseignement de l'Eglise et la pratique des fidèles sont entièrement conformes à ceux de la tradition sur ce point. Je ne produirai pas devant vous un plus grand nombre de témoignages de cette nature.

Je passe à un autre ordre de faits, que je crois ne pas devoir omettre, celui des révélations particulières. Ces témoignages, il est vrai, n'ont plus la même autorité que ceux qui précèdent, et l'Eglise les laisse à la libre acceptation de chacun ; mais, étant une des expressions de la foi des peuples, ils méritent d'être rapportés, et servent à nourrir notre piété sur la vérité si intéressante qui nous occupe.

3e SUBDIVISION. — RÉVÉLATIONS PARTICULIÈRES.

Plusieurs d'entre vous, M. F., appartiennent à la sainte et pieuse confrérie du Scapulaire. Qu'est-ce qui a rendu cette association si célèbre, si populaire, car elle est établie dans toutes les contrées catholiques, dans toutes les paroisses, dans toutes les communautés religieuses? C'est la fameuse révélation faite au pape Jean XXII, de la part de la sainte Vierge. Elle lui dit, comme il le rapporte lui-même dans la bulle *Sabbatine*, bulle que Benoît XIV a déclarée authentique : « Si parmi les religieux et les confrères du Carmel qui quitteront le siècle présent, il s'en trouve dont les péchés auraient mérité le *purgatoire*, je descendrai comme leur tendre mère au milieu d'eux, le *samedi* après leur mort, je délivrerai ceux que j'y trouverai, et je les ramènerai sur la montagne sainte, dans le séjour de la vie éternelle. »

Le pape Paul V a confirmé la vérité de cette révélation en ces termes : « Le peuple chrétien peut croire pieusement ce qu'on dit du secours que reçoivent les âmes des confrères du Mont-Carmel, savoir : que la très-sainte Vierge les aidera par ses prières, par ses mérites et sa protection spéciale après la mort, surtout le samedi. »

Est-il rien de plus formel dans ces passages, extraits des bulles de souverains pontifes, que la *médiation* de la Mère de Dieu en faveur des âmes du purgatoire?

En plusieurs endroits de ses *Révélations*, sainte Brigitte parle de la miséricorde de Marie pour ces mêmes âmes. «Je suis, dit-elle un jour à la sainte, la Reine du ciel, la Mère de miséricorde, la joie des justes, l'échelle des pécheurs; il n'y a nulle peine en *purgatoire* qui, par mon secours, ne soit rendue plus douce et plus facile à supporter.» En une autre circonstance, elle ajouta : « Je suis la Mère de Dieu, la mère de tous ceux qui sont en purgatoire, parce que toutes les peines qui sont infligées aux pécheurs pour l'expiation de leurs fautes sont adoucies à ma prière : » *Ego sum Mater Dei et mater omnium qui sunt in purgatorio; quapropter omnes pœnæ quæ debentur purgandis pro peccatis ipsorum, per preces meas qualibet hora aliquo modo mitigantur.* (*Revel.*, l. I, c. 16.) Notre-Seigneur lui-même, parlant à la sainte Vierge, lui dit, comme le rapporte encore sainte Brigitte : « Vous êtes ma Mère et la consolation de tous ceux qui souffrent en purgatoire : » *Tu es Mater mea; tu Mater misericordiæ, tu consolatio eorum qui sunt in purgatorio.* (*Id.*, *ibid.*)

Une pieuse tradition, consignée dans les écrits les plus recommandables, va jusqu'à fixer certaines époques où la sainte Vierge exerce plus particulièrement son ministère d'intercession en faveur des âmes du purgatoire. « Chaque année, dit Denis le Chartreux (*Serm.* 2, *de Assumpt.*), à la nuit de Noël, anniversaire de cette célèbre nuit où elle enfanta le Roi de gloire, la sainte Vierge visite le purgatoire accompagnée d'une multitude d'anges, et elle opère la délivrance d'un grand nombre d'âmes. Elle fait de même dans la nuit de Pâques, anniversaire de celle où le Sauveur descendit aux limbes pour en tirer les saints de l'ancienne loi. »

Le docte et pieux Gerson ajoute que le jour de l'Assomption est aussi un jour de grâce pour les âmes souffrantes. En cet anniversaire de son exaltation, la Reine du ciel demande que les portes de l'abîme s'ouvrent et qu'un grand nombre de prisonniers soient rendus à la liberté. Grande Reine! c'est ainsi que votre empire est sans bornes, dans le ciel, sur la terre, et jusque dans les abîmes : *Cœlestium, terrestrium et infernorum.* (Philip. II, 10.) Nous la reconnaissons, votre puissante médiation en faveur des âmes du purgatoire, car tout nous la révèle, les saintes Ecritures, la tradition, les témoignages des saints, la confiance des peuples, qui vous invoquent tous comme la consolatrice unique dans les maux suprêmes; mais comment nous assurer votre suffrage, et pour nous quand nous passerons par ces flammes de l'expiation, et pour ceux qui déjà les endurent et que nous avons tant à cœur de soulager parce qu'ils sont nos frères? c'est ce qui me reste à exposer.

II^E POINT.

MOYENS POUR ASSURER AUX AMES DU PURGATOIRE LE SUFFRAGE DE LA SAINTE VIERGE.

J'indique deux principaux moyens à employer pour assurer aux âmes du purgatoire la protection de la sainte Vierge : 1° *une confiance sans bornes en sa miséricorde ;* 2° *l'invocation de cette miséricorde.*

1^re SUBDIVISION. — CONFIANCE EN LA MISÉRICORDE DE MARIE.

Voulons-nous, M. C. F., intéresser vivement la très-sainte Vierge en faveur de ces âmes qui nous sont chères à tant de titres, éprouvées maintenant par le feu, ayons confiance en sa miséricorde. Avant d'employer la supplication, ayons des sentiments qui y soient conformes. Ce ne sont point ceux, dit le Sauveur, qui crieront Seigneur, Seigneur! qui entreront dans le royaume de Dieu, mais ceux qui auront fait sa volonté, c'est-à-dire qui auront eu de ce grand Maître du monde des pensées, des sentiments dignes de sa majesté, de sa nature, de ses perfections et qui auront agi de la sorte. Ce ne sont pas non plus ceux qui crient Marie, Marie! qui seront secourus de la Mère de Dieu, mais ceux qui auront une confiance ferme en l'efficacité de sa protection, ceux qui s'attacheront à ses pas et se déclareront ses fidèles serviteurs.

Avoir confiance en la miséricorde de Marie, M. C. F.; votre cœur m'a déjà répondu : cette condition, il n'est aucun de vous qui ne la remplisse. Vous vous êtes confiés à elle dès votre berceau; vous avez considéré sa *puissance*, et vous avez dit : Elle est grande, puisqu'elle est fondée sur son titre de Mère de Dieu : *Mater Dei.* Vous avez considéré sa *bonté* et vous avez dit : Elle est inépuisable comme celle d'une Mère, puisqu'elle est la nôtre : *Ecce mater tua.* Vous avez considéré sa *tendresse* pour les petits, pour les faibles, pour les pauvres, pour les malades, pour les moribonds, et vous avez dit : elle émane du cœur immaculé qui est sorti pur des mains de Dieu : *Macula non est in te.* Vous avez considéré sa *miséricorde* elle-même en exercice, et vous avez dit : Elle a tout fait pour les pécheurs, puisqu'elle a consenti au mystère de l'Incarnation : *Fiat ;* puisqu'elle s'est unie aux souffrances de son divin Fils sur le Calvaire; puisqu'elle les couvre de sa protection du haut du ciel; puisqu'elle a pris les titres et qu'elle exerce l'office d'avocate et de médiatrice : *Advocata nostra piissima.* (S. Bonav., *in Corona B. V.*) *Ipsa est mediatrix nostra, ipsa est per quam suscipiemus misericordiam tuam, Deus.* (S. Bernard., *Serm.* 2, *de Assumpt.*) Or, sur de tels motifs, que vous reste-t-il à dire, M. C. F, ? que si Marie est puissante, elle pourra briser les portes de la prison de feu, mettre en fuite le prince des ténèbres et ses satellites, et rendre à la liberté les pauvres âmes captives; que si Marie est pleine de bonté et de tendresse, elle se laissera émouvoir par vos prières et par les gémissements plaintifs de vos frères : *Miseremini mei;* que si Marie est pleine de miséricorde; si elle est la médiatrice et l'avocate des pécheurs, elle le sera plus encore pour ces membres de l'Eglise souffrante qui ne sont plus des pé-

cheurs, mais des saints marqués de quelques imperfections que le feu a purifiées.

Votre âme ainsi disposée, M. C. F., passez au deuxième moyen, à la *supplication.*

2e SUBDIVISION. — INVOCATION DE LA MISÉRICORDE DE MARIE.

Venez maintenant, M. C. F., vous qui n'avez pas perdu le souvenir des ancêtres, vous qui savez rendre aux morts un culte pieux et reconnaissant, venez auprès de cet autel de la Mère de miséricorde demander la délivrance des âmes de vos défunts. Vous avez fait célébrer chrétiennement leurs funérailles, vous avez fait offrir le saint sacrifice pour leur soulagement, vous avez versé dans le sein des pauvres d'abondantes aumônes; Dieu voit vos œuvres; son ange recueille dans son urne, comme il le fit autrefois pour Tobie, pour Daniel, pour Corneille, les parfums de vos prières, de vos oblations, de vos soupirs; mais venez encore implorer dans cet humble sanctuaire de Marie. Elle vous écoutera, parce qu'une mère ne refuse rien à son enfant : *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui?* (*Is.*, XLIX, 15.) Racontez-lui votre peine, parlez-lui de l'âme qui vous intéresse.

Un jour, le Sauveur rencontra sur les bords de la piscine probatique un paralytique qui, depuis trente-huit ans, attendait que quelqu'un le déposât promptement dans les eaux merveilleuses de ce bassin au moment où l'ange envoyé de Dieu en agitait les eaux. Le bon Maître lui dit : Voulez-vous être guéri? Ah! oui, Seigneur, répondit le malade, mais je n'ai personne qui me descende dans la piscine quand l'eau est troublée, car pendant que je vais, un autre y descend avant moi : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V, 7.) Ceux pour qui vous priez, M. C. F., sont dans le même état. Ce sont des paralytiques, car ils ne peuvent plus faire des œuvres méritoires; ils n'ont d'appui que dans vos suffrages, qui le plus souvent leur manquent ou qui sont sans efficacité à cause de votre état de péché. Employez pour eux la médiation de la sainte Vierge; elle a pour leur salut, des eaux plus puissantes que celles dont le paralytique attendait sa guérison; elle n'aura qu'à parler, comme le fit le Sauveur, et votre captif sera affranchi : *Surge, tolle grabatum tuum, et ambula.* (*Joan.*, V, 8.)

Cette âme en peine pour laquelle vous priez est celle d'un époux, d'un père, d'un frère, d'un fils chéri; avez confiance. épouse, fille, sœur. Quand Jochabeth, mère de Moïse, eut exposé son fils sur les eaux, elle fit suivre la corbeille où était l'enfant, espérant en Dieu qui susciterait une libératrice dans la fille de Pharaon. Ses vœux furent exaucés; il en sera ainsi des vôtres, familles chrétiennes. Cette âme que vos soupirs accompagnent au delà de la tombe, rencontrera sur les bords de l'étang de feu la Fille du grand roi du ciel. Elle aura pitié de son abandon et de sa souffrance; elle lui tendra la main et l'aidera à franchir l'abîme : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* (*Ps.* XXII, 4.) Si l'arche d'alliance, qui n'était que la figure de Marie, eut le pouvoir de diviser les eaux du Jourdain et de faire traverser le peuple à pied sec, que ne fera pas la Mère de Dieu elle-même en faveur de ce peuple de saints de l'Eglise souffrante, pour lui rendre plus doux son passage à travers les flammes de l'expiation! Tombez à ses genoux, M. F., et

dites-lui avec l'accent pénétré des suppliants : Vous êtes la généreuse avocate des malheureux, ô Marie : *Advocata nostra piissima, advocata miserorum* (S. Bonav., *in Corona B. V.*); prenez en main la cause de nos frères. Vous êtes le refuge et l'asile des délaissés : *Refugium et hospitium nostrum* (S. Ephr., *Deprec. ad B. V.*); soyez celui de ces âmes que la terre oublie, auxquelles le ciel est encore fermé et qui n'ont pour demeure qu'une prison de feu. Vous êtes le port de ceux qui naviguent vers la vie : *Portus navigantium ad vitam* (Buteon., *hymn. græc.*); vous êtes le port tranquille à l'abri des tempêtes : *Portus tranquillissimus et a fluctibus procellisque agitatorum liberatrix desideratissima* (S. Ephr., *in Laud. B. V.*); soyez le port tant désiré de ces âmes qui vont à vous à force de rames, en vous appelant, en vous implorant avec amour. Vous êtes l'espérance des deux mondes : *Spes utriusque mundi* (Joan. Geom., *Hymn. 4, de B. V.*) : du monde de l'Eglise militante et du monde de l'Eglise souffrante; soyez pour l'un et pour l'autre la réalité du titre sous lesquels ils vous invoquent : *Notre-Dame de Bon-Espoir*. Vous êtes la Mère du pardon : *Mater totius veniæ* (S. Anselm., *Alloq. cœl.* 23); soyez la grâce, soyez le pardon de ces âmes qui ne peuvent plus l'attendre de leurs œuvres. Soyez pour elles la mère de bonté, de miséricorde et de clémence : *Mater misericordiæ benigna et clemens.* (S. Ephr., *in Deprec. ad B. V.*)

Et ne la prierons-nous pas aussi pour nous, M. F.; nous maintenant sur la fin de notre course, nous sur le bord de la tombe, nous aux portes déjà du purgatoire? car, hélas! notre justice est bien imparfaite; heureux si nous pouvons arriver au ciel par le passage dans les flammes purificatrices! Oh! oui, notre humble supplication est aussi pour nous, ô Marie, ne nous abandonnez pas, ô notre tendre Mère, ni à l'heure de notre mort: *In hora mortis nostræ*, ni au tribunal de Dieu, ni au purgatoire. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(S. Liguori.)

PLAN

I^re^ CONSIDÉRATION.

MARIE SAUVE CEUX QUI LA SERVENT.

—

II^e^ CONSIDÉRATION.

MARIE SECOURT CEUX DE SES SERVITEURS QUI SONT DANS LE PURGATOIRE.

—

III^e^ CONSIDÉRATION.

MARIE FAIT ENTRER AU PARADIS CEUX QUI L'ONT SERVIE.

TEXTE.

Salvum fac filium ancillæ tuæ.
(Ps. CXV, 18.)

Il est impossible qu'un serviteur de Marie qui observe fidèlement son culte et qui se recommande à elle se perde jamais. Cette proposition paraîtra peut-être d'abord hasardée; mais je demande qu'on ne la juge pas sans avoir entendu les raisons qui militent en sa faveur. En disant qu'un serviteur de Marie ne se perdra pas, nous n'entendons point parler sans doute de ces faux serviteurs qui ne puisent dans leur prétendue dévotion qu'un motif de pécher plus tranquillement, et qui fournissent ainsi à nos adversaires un argument spécieux, à l'aide duquel ils repoussent la clémence de Marie, qui ne devient, disent-ils, qu'un encouragement aux pécheurs; ceux-là, par leur présomption, ne méritent que châtiments et non miséricorde. Ceux dont nous voulons parler sont, au contraire, ces serviteurs fidèles, chez qui les pratiques du culte et les invocations à Marie sont toujours accompagnées d'un ferme propos d'amendement. Ceux-là, disons-nous, ont pour eux une certitude morale d'être sauvés; c'est aussi l'opinion du Père Crasset, dans son livre de la dévotion à la Vierge (t. I, q. 7); et, avant lui, Véga, Mendoza et beaucoup d'autres théologiens l'avaient déjà dit. Les saints et les docteurs eux-mêmes ont également partagé cette opinion, comme l'établissent les citations que nous allons leur emprunter. On nous pardonnera d'avoir réuni ici plusieurs opinions tout à fait conformes entre elles; nous avons pensé qu'il pourrait être de quelque utilité de rassembler sur ce sujet assez d'autorités pour prouver un accord parfait entre les auteurs qui l'ont traité.

I^RE^ CONSIDÉRATION.

MARIE SAUVE CEUX QUI LA SERVENT.

S'il est impossible, selon saint Anselme, d'arriver au ciel sans la protection de Marie, il ne l'est pas moins de se perdre quand on s'est recommandé à Marie et qu'on a su gagner son amour. Saint Antonin vient ainsi à l'appui de cette doctrine : « Comme il est impossible, dit-il, que ceux sur qui Marie ne repose pas les yeux de sa miséricorde soient sauvés, il l'est également

que ceux qu'elle protége périssent. » Ce saint auteur pense donc, comme on le voit, que les serviteurs de Marie seront nécessairement sauvés.

Remarquons, en passant, la première partie de la proposition de ces deux saints; et que ceux-là tremblent qui font peu de cas de la dévotion à Marie ou qui la négligent, puisqu'il est impossible de se sauver sans être protégé par elle. Albert le Grand et beaucoup d'autres auteurs ont aussi dit la même chose : « Tous ceux qui ne sont pas vos serviteurs, ô Marie ! sont destinés à périr. » Saint Bonaventure : « Quiconque aura négligé Marie mourra dans le péché. » Et ailleurs : « Celui qui ne vous invoque pas, ô divine Mère ! n'entrera point au paradis. » Et, dans le *Commentaire* du psaume XCIX, le même saint dit que non-seulement celui que Marie protége se sauvera, mais qu'il n'y a nul espoir de salut pour celui dont elle détourne ses regards. Saint Ignace avait déjà exprimé la même pensée en disant qu'un pécheur ne peut se sauver que par Marie, et que l'intercession de cette Vierge divine arrache à la damnation tous ceux que la divine justice y a condamnés. Quelques-uns ont contesté que ces paroles fussent de saint Ignace; mais le P. Crasset dit que saint Jean Chrysostome les lui attribue (*in Deprec. ad Virg.*), et l'abbé de Celles les reproduit aussi comme telles. (*In Compl. Virg.*, c. 5.) Et telle est d'ailleurs la pensée de l'Eglise en appliquant à Marie ce passage des Proverbes : Tous ceux qui me haïssent aiment la mort. En effet, dit Richard de Saint-Laurent sur cet autre passage : *Facta est quasi navis institoris* (Prov., XXXI) : « Tous ceux qui sont hors de ce vaisseau mystérieux seront engloutis dans la mer du monde. »

Un hérétique même, Œcolampadius, regardait comme un signe de réprobation le peu de dévotion à Marie, et il disait : « A Dieu ne plaise qu'on puisse jamais dire de moi que je sois devenu froid envers Marie, car cette froideur est un signe certain de réprobation ! »

D'un autre côté, Marie nous dit elle-même : « Celui qui vient à moi et qui recueille mes paroles ne périra pas. » C'est pourquoi saint Bonaventure lui disait en s'adressant à elle : « O Marie ! celui qui vous sert avec ardeur ne se damnera pas. » Saint Hilaire ajoute qu'il ne se damnera pas, quel qu'ait été le nombre de ses fautes envers Dieu.

Voilà pourquoi le démon met tant d'ardeur, quand il a pu enlever la grâce à un pécheur, à lui enlever aussi la dévotion à Marie. Sara, redoutant pour Isaac la mauvaise influence d'Ismaël, vint à Abraham et lui dit : Chassez-le avec sa mère. Ce n'était pas assez pour elle que l'enfant sortît, sa mère devait le suivre aussi, parce que, pensait-elle, les visites qu'il ferait à sa mère deviendraient comme un nouveau séjour dans la maison d'Abraham. Le démon pense de même aussi, et ce n'est point assez pour lui qu'un pécheur ait perdu la grâce, s'il garde encore la dévotion à Marie ; car il redoute que la Mère ne fasse rentrer son fils en intercédant pour lui. Et ses craintes ne sont pas vaines, dit le docte Pacciucchelli, car celui qui se montre fidèle à honorer la Mère de Dieu entrera en grâce par l'intercession de Marie. D'où saint Ephrem a bien pu dire de la dévotion à la Vierge qu'elle est le sauf-conduit qui fait échapper à l'enfer. Le même saint donne encore à notre divine Mère le nom de Protectrice des réprouvés. Et ce nom est bien exact, s'il est vrai d'ailleurs, comme nous ne pouvons en douter, que Marie, selon la parole de saint Bernard, ne peut manquer ni de la puissance ni de la volonté de nous sauver. Elle a la puissance; car ses prières,

dit saint Antonin, ne sauraient manquer d'être exaucées; et saint Bernard dit aussi que ses demandes ne sauraient demeurer sans effet, et qu'elles obtiennent tout ce qu'elle veut. Elle en a la volonté; car Marie est notre mère et elle désire notre salut plus que nous-mêmes. Si donc l'expression de saint Ephrem est juste, comment un serviteur de Marie pourrait-il se perdre? Qu'il soit pécheur; mais, s'il se recommande à Marie avec un ferme désir de s'amender et de persévérer dans le bien, Marie obtiendra pour lui la lumière qui l'arrachera aux ténèbres où il est plongé, le repentir de ses fautes, la persévérance et enfin une bonne mort. Quelle est donc la mère qui, pouvant par ses prières sauver son fils de la mort, n'irait pas soudain se jeter aux pieds du juge? Pouvons-nous croire que Marie, cette mère si tendre pour ceux qui la servent, et pouvant soustraire aussi facilement à la mort éternelle un fils qu'elle aime, ne veuille pas le faire?

M. C. F., remercions le Seigneur, si nous découvrons en nous qu'il nous a donné l'amour et la confiance en la Reine des anges; car Dieu, dit saint Jean Damascène, ne fait cette grâce qu'à ceux qu'il veut sauver. Voici en quels termes ce saint auteur ranime en lui-même la confiance en Marie : O Mère de Dieu, lui dit-il, si je mets ma confiance en vous, je serai sauvé; si j'ai pour moi votre protection, je ne crains plus rien; si je suis du nombre de vos serviteurs, j'ai des armes certaines contre l'ennemi du salut, car Dieu n'accorde cette grâce qu'à ceux qu'il a élus. (*Serm. de N. B. V.*) Ce qui faisait dire à Erasme, s'adressant à la Vierge : « Salut à vous, ô terreur de l'enfer, espérance des chrétiens, port assuré du salut! »

C'est un sujet de rage pour le démon que le spectacle d'une âme qui persévère dans la dévotion à Marie. On lit dans la vie du P. Alvarez, religieux très-dévot à Marie, qu'un jour qu'il était en oraison et qu'il se sentait assailli par des tentations d'impureté, il entendit le démon lui dire : « Renonce à la dévotion à Marie, et je cesserai de te tenter. »

Blosius rapporte que le Seigneur dit à sainte Catherine de Sienne, dans une révélation, qu'en considération de son Fils unique, il avait accordé à Marie la faveur d'arracher à l'enfer tout pécheur qui se recommanderait à elle avec dévotion.

Le prophète David lui-même demandait à être sauvé en considération du zèle qu'il apportait à l'honneur de Marie : Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre habitation, ne souffrez pas que je périsse avec les impies; or, Marie est l'habitation que Dieu s'est bâtie sur la terre, le lieu de repos qu'il a choisi en se faisant homme, selon ces paroles du livre des Proverbes : La Sagesse s'est élevé une habitation. Non, disait encore saint Ignace, celui-là ne périra pas qui mettra son espoir en Marie et qui demeurera fidèle à son culte. Saint Bonaventure abonde dans le même sens quand il dit : Vos serviteurs jouissent d'une paix profonde en cette vie, et ils ne verront point la mort dans l'autre. C'est un fait sans exemple jusqu'à ce jour, et qui n'en aura jamais, qu'un serviteur de Marie, humble et fidèle à son culte, se perde dans l'éternité.

Ah! combien de pécheurs seraient morts dans l'impénitence finale, si Marie ne se fût interposée entre eux et Dieu! Beaucoup de théologiens, parmi lesquels il faut comprendre saint Thomas, inclinent à penser que Marie a souvent obtenu de Dieu qu'il suspendît sa justice prête à frapper des âmes qui avaient quitté la vie en état de péché mortel, et qu'il leur permît de

retourner sur la terre pour y faire pénitence. Cette doctrine s'appuie de plusieurs faits importants, mais qui pourtant ne doivent pas servir d'autorité aux pécheurs pour s'abandonner plus librement à suivre la mauvaise voie, dans l'espoir que, s'ils meurent en état de péché mortel, Marie interviendra pour les sauver. Une telle confiance ou, pour mieux dire, une présomption aussi téméraire ressemblerait assez à la conduite d'un homme qui, se rappelant que Marie a quelquefois sauvé d'un précipice ceux qui y tombaient, irait s'y jeter de gaieté de cœur, pour voir si le même miracle n'aurait point encore lieu. Les exemples que l'on peut citer ne doivent servir qu'à fortifier de plus en plus en nous les sentiments de dévotion à Marie, et nous faire comprendre que, si elle a pu arracher à l'enfer ceux qui y étaient déjà tombés, elle devra faire plus encore pour ceux qui l'auront servie et honorée avec foi et franchise pendant leur vie sur la terre.

Disons-lui donc avec saint Germain : Qu'il arrive de nous selon qu'il doit arriver ; mais nous avons péché et nous voulons nous corriger ; nous recourons à vous, car vous êtes la vie des chrétiens. Celui-là ne se perdra jamais pour qui Marie aura prié une seule fois. Priez donc pour nous, et nous échapperons à l'enfer. Comment le juge, quand je paraîtrai au souverain tribunal, ne me serait-il pas favorable, dit Richard de Saint-Victor, si j'ai pour défendre ma cause la Mère de miséricorde. Le bienheureux H. Suzon dit qu'il a remis son âme entre les mains de Marie, afin que, si le juge doit le condamner, la sentence ne lui vienne que par l'intermédiaire de la Vierge. Car il espère qu'en passant par les mains de celle qui est pleine de miséricorde, l'exécution ne saurait en avoir lieu. C'est aussi ce que je vous dis et ce que j'espère aujourd'hui pour moi, ô ma Souveraine! et je veux vous répéter sans cesse avec saint Bonaventure : J'ai mis en vous mon espérance, ô puissante Reine! et je ne périrai pas, et j'ai la confiance d'entrer un jour au ciel pour vous y louer et vous y aimer pendant l'éternité.

O ma Mère, ô ma Mère bien-aimée! dans quel abîme de maux ne serais-je pas plongé aujourd'hui, si votre main ne m'eût préservé? depuis combien de temps déjà n'appartiendrais-je pas à l'enfer, si vous ne m'y aviez arraché? Mes péchés m'y poussaient; la divine justice m'y condamnait, et déjà les démons frémissaient autour de moi, joyeux d'exécuter la sentence; mais vous êtes accourue, sans même que je vous aie appelée, sans avoir attendu mes prières, et vous m'avez sauvé. O ma libératrice bien-aimée! que vous rendrai-je pour tant de grâces et pour tant d'amour? Vous avez vaincu la dureté de mon cœur, vous m'attirez à vous, vous m'inspirez la confiance en vous. Ah! je le répète, dans quel abîme de maux ne serais-je point aujourd'hui, si votre main ne m'eût secouru dans tous les dangers qui se sont présentés devant moi? Continuez, ô mon espérance! à me sauver de l'enfer et du péché où je puis tomber. Ne permettez pas que j'aille grossir le nombre de ceux qui frémissent dans le séjour des douleurs. Je vous aime, ô Marie! Comment votre bonté souffrirait-elle qu'un de vos serviteurs tombât parmi les damnés? Ah! faites qu'à l'avenir je ne sois plus ingrat, ni envers vous, ni envers Dieu, qui m'a accordé tant de grâces à cause de vous. O Marie! que dites-vous? serai-je damné? Je le serai si je vous abandonne. Mais comment vous abandonner? comment oublier jamais l'amour que vous m'avez porté? Vous êtes après Dieu mon âme et ma vie. Je vous aime, je vous aime, et vous aimerai désormais sans partage, dans le temps et dans

l'éternité, ô vous qui êtes de toutes les créatures la plus douce, la plus sainte, la plus aimable !

IIe CONSIDÉRATION.

MARIE SECOURT CEUX DE SES SERVITEURS QUI SONT DANS LE PURGATOIRE.

Trop heureux sont ceux qui se sont attachés au service de cette bonne Mère, car sa protection ne les accompagne pas seulement sur la terre, mais elle les suit encore dans le purgatoire, où elle les assiste et les console ! Bien plus, comme ces âmes, abandonnées à elles-mêmes au milieu des tourments qu'elles endurent, ont encore plus besoin de secours que sur la terre, Marie redouble de miséricorde envers elles. Saint Bernardin de Sienne dit que la sainte Vierge exerce dans ce lieu de gêne où gémissent captives les âmes épouses de Jésus un empire tel qu'elle peut les soulager dans leurs souffrances et même les délivrer. La bienheureuse Vierge est souveraine maîtresse dans le purgatoire.

Quant à soulager les âmes du purgatoire, le même auteur prouve que Marie s'en occupe d'une manière toute spéciale. Il lui applique ces paroles : « J'ai marché sur les flots de la mer, » en visitant et en aidant ceux de mes fils qui expient les fautes de leur vie. Car les peines du purgatoire, dit le saint, sont figurées par les flots, parce qu'elles passent comme eux, tandis que celles de l'enfer ne finissent jamais ; on les a appelés « flots de la mer, » parce qu'elles sont aussi pleines d'amertume. Or, les serviteurs de Marie qui les endurent sont souvent visités et secourus par elle. C'est donc une chose de la première importance, dit le Novarin, que de compter parmi les serviteurs de cette excellente souveraine, puisqu'elle n'oublie pas les siens s'ils viennent à tomber dans les flammes du purgatoire ; et, bien qu'elle soit en aide à tous ceux qui subissent cette dernière épreuve, elle accorde néanmoins une assistance spéciale à ceux qui l'ont honorée.

« Je suis, a dit Marie elle-même dans une révélation à sainte Brigitte, je suis la mère de toutes les âmes du purgatoire, et les peines qu'elles endurent sont sans cesse adoucies par mon intercession. » Cette Mère de miséricorde ne dédaigne pas de descendre souvent dans cette prison de Dieu, pour y visiter et y consoler les âmes qui souffrent et qui sont ses filles. « Je suis descendue dans le fond de l'abîme, » dit-elle dans les Proverbes ; paroles que saint Bonaventure fait suivre de ce commentaire : « J'ai pénétré jusqu'au fond de l'abîme, c'est-à-dire du purgatoire, pour consoler par ma présence les âmes qui y souffrent.» Marie est favorable aux âmes du purgatoire, dit saint Vincent Ferrier, car c'est par elle qu'elles parviennent à la délivrance. Combien la sainte Vierge, dit saint Vincent Ferrier, se montre bonne et compatissante pour les âmes qui gémissent en purgatoire, en leur portant sans cesse des consolations nouvelles !

Quelle autre consolation ont-elles dans ce triste séjour, si ce n'est Marie? Sainte Brigitte entendit un jour Jésus dire à sa Mère : O ma Mère ! ô vous la Mère de miséricorde ! vous êtes la consolation de ceux qui souffrent dans le purgatoire. Et Marie a elle-même révélé à la sainte qu'un malade, tristement abandonné sur son lit de douleur, n'éprouve pas plus de bien-être

quand on lui apporte des paroles de soulagement, que les âmes du purgatoire en entendant seulement prononcer son nom. Le seul nom de Marie, nom d'espérance et de salut qu'invoquent dans leurs souffrances les âmes ses filles, devient pour elles un puissant soutien. Elles l'invoquent, dit le Novarin, et alors ses prières auprès de Dieu sont comme une rosée abondante qui retombe sur les âmes et qui rafraîchit les ardeurs dont elles sont consumées.

Mais Marie ne se borne pas à un souvenir stérile de ses serviteurs qui sont dans le purgatoire, elle les délivre encore par son intercession; elle jouit de ce privilége, selon Gerson, depuis le jour de sa glorieuse Assomption, jour où ce lieu de douleur fut tout d'un coup vide : car Marie, disent le Novarin et beaucoup d'autres bons auteurs, avait demandé à son Fils de n'entrer en paradis qu'accompagnée de toutes les âmes qui subissaient la dernière épreuve. Saint Bernardin de Sienne reconnaît aussi à Marie le privilége d'arracher par ses prières, aux flammes du purgatoire, les âmes qui y souffrent, et surtout celles de ses serviteurs. Le Novarin pense la même chose, c'est-à-dire que, par les mérites et les prières de Marie, non-seulement les peines de ces âmes s'adoucissent, mais encore que leur durée s'abrége.

Saint Pierre Damien raconte qu'une dame appelée Marozie, étant apparue après sa mort à une de ses amies, lui dit qu'elle avait été délivrée du purgatoire le jour de l'Assomption de la Vierge, et qu'un nombre d'autres âmes, égal au moins à celui des habitants de Rome, avait reçu en même temps la même faveur. Saint Denis le Chartreux assure que la même chose a lieu aux fêtes de la Nativité et de la Résurrection de Jésus-Christ. Le pape Paul V a publié en 1612 une bulle où on lit le passage suivant : « Le peuple chrétien peut croire pieusement que la sainte Vierge secourra de ses prières et de ses mérites, et qu'elle couvrira de sa protection après leur mort, et surtout le samedi, jour que la sainte Église lui consacre d'une manière spéciale, les âmes de ceux qui seront morts dans la confiance de sainte Marie du Carmel, et qui auront quitté la vie en état de grâce ; qui auront porté le scapulaire, observé les préceptes de la chasteté et récité l'office de la Vierge, ou, dans le cas d'impossibilité, auront pratiqué le jeûne en son honneur et se seront abstenus de manger de la viande le mercredi, le jour de Noël excepté. » On lit aussi dans l'office de Notre-Dame du Carmel, qu'elle accorde un amour de mère aux âmes des religieux qui souffrent dans le purgatoire, et qu'elle les conduit par son intercession à la divine patrie.

Pourquoi n'espérerions-nous pas les mêmes grâces et les mêmes faveurs, si nous nous montrons fidèles à honorer cette bonne Mère ; et, si nous apportons dans notre dévotion envers elle assez d'amour, pourquoi n'obtiendrions-nous pas la grâce d'entrer en paradis sans traverser l'épreuve du purgatoire? La sainte Vierge en a fait elle-même la promesse au bienheureux Godefroi par le frère Abond : « Va, dit-elle à celui-ci, dis à Godefroi qu'il persévère dans la vertu, pour appartenir ainsi à mon Fils et à moi, et, quand son âme se séparera du corps, je la prendrai et je lui éviterai l'épreuve du purgatoire. » Enfin, si nous voulons procurer quelque bien aux âmes qui souffrent dans ces lieux de douleurs, adressons-nous à Marie et récitons surtout pour elles le saint Rosaire, dont l'efficacité est infaillible.

Reine du ciel et de la terre, Mère du Roi du monde, ô Marie! ô vous la plus grande et la plus exaltée d'entre toutes les créatures, il n'est que trop

vrai, il y a sur la terre bien des ingrats qui vous méconnaissent et qui ne vous aiment point ; mais, en revanche, il y a au ciel des légions d'anges et de bienheureux qui vous bénissent sans cesse. Et même ici-bas encore, combien d'âmes brûlent du feu divin de votre amour ! Ah ! puissé-je être à jamais de ce nombre ! puissé-je ne jamais cesser, ô Souveraine tout aimable, de vous servir, de vous louer, de vous honorer et de propager votre amour ! Vous avez charmé un Dieu, vos attraits l'ont, pour ainsi dire, arraché du sein de son Père, pour le faire devenir votre Fils ; comment, misérable ver que je suis, comment ne vous aimerais-je point ? Oui, ma divine Mère, je veux vous aimer, je veux travailler de tous mes efforts à vous faire aimer de tous. Accueillez donc favorablement le désir qui m'anime et aidez-moi à l'accomplir. Je sais que ceux qui vous servent sont agréables aux yeux de Dieu : je sais qu'après la gloire de son nom, il ne désire rien tant que de vous voir honorée et aimée des hommes. C'est de vous, ô ma Souveraine ! que j'attends tout mon bonheur, le pardon de mes fautes, la persévérance dans le bien, l'assistance à l'heure de la mort, l'allégement du purgatoire, et enfin le paradis. Ceux qui vous aiment n'ont jamais été trompés dans leurs espérances ; je suis aussi, moi, un de ceux qui vous aiment, je vous aime, après Dieu, par-dessus toutes choses.

III^e^ CONSIDÉRATION.

MARIE FAIT ENTRER AU PARADIS CEUX QUI L'ONT SERVIE.

Ah ! combien les serviteurs de Marie sont fondés à se croire prédestinés ! l'Église elle-même vient à l'appui de cette pensée quand elle met dans la bouche de Marie ces paroles de l'Ecclésiaste : « J'ai cherché mon repos de tous côtés, et je me suis arrêté dans l'héritage du Seigneur. » Le cardinal Hugues dit dans son commentaire : « Heureux celui en qui Marie a trouvé son repos ! Marie aime tant les hommes, qu'elle cherche à faire germer son amour dans le cœur de tous ; il y en a beaucoup, ou qui ne le reçoivent pas, ou qui ne le conservent pas. Heureux celui qui le reçoit et le conserve ! » Je m'arrêterai dans l'héritage du Seigneur ; c'est-à-dire, reprend Pacciucchelli, dans ceux qui sont l'héritage du Seigneur. La dévotion à Marie persévère dans tous ceux qui sont l'héritage du Seigneur, c'est-à-dire qui lui appartiendront pendant l'éternité. Celui qui m'a créée, continue encore Marie dans le passage déjà cité de l'Ecclésiaste, celui qui m'a créée a daigné venir se reposer dans mon sein, et il a voulu que j'habitasse dans le cœur de tous les élus (dont Jacob fut la figure, et qui sont l'héritage de la Vierge), et il a arrêté que tous les prédestinés mettraient en moi leur confiance et seraient mes serviteurs.

Oh ! combien d'âmes qui jouissent maintenant des béatitudes célestes ne les auraient jamais goûtées si l'intercession de Marie ne les y eût conduites ! « J'ai fait luire du haut des cieux une impérissable clarté. » Le cardinal Hugues interprète ce nouveau passage de l'Ecclésiaste en faisant dire à Marie qu'elle a fait surgir dans le ciel autant de lumières éternelles qu'elle y compte de serviteurs ; puis il ajoute : Il y a dans le ciel beaucoup de saints qui n'y seraient jamais entrés si son intercession leur eût manqué. Saint

Bonaventure dit que tous ceux qui se confient en la protection de Marie verront s'ouvrir devant eux la porte du ciel pour les laisser entrer. Saint Ephrem a appelé la dévotion à la Vierge la clef du paradis. Et le pieux Louis de Blois dit à Marie : « O ma souveraine ! c'est à vous que sont confiées les clefs des célestes trésors. » Nous devons donc lui répéter sans cesse la prière de saint Ambroise : « Ouvrez-nous, ô Marie ! la porte du paradis, dont vous tenez les clefs ; » et n'êtes-vous pas vous-même cette porte, selon l'expression de la sainte Église?

L'Église appelle encore Marie l'Étoile de la mer ; car, de même que les matelots, dit saint Thomas l'Angélique, ont les yeux tournés vers l'étoile qui les mène au port, ainsi Marie est l'astre qui se lève sur les chrétiens et les guide vers le port du salut.

Enfin saint Pierre Damien l'appelle l'échelle du ciel, parce que, dit-il, c'est par elle que Dieu est descendu sur la terre, et c'est par elle que nous montons au ciel. Vous n'avez été remplie de toute grâce, lui dit saint Athanase, que pour devenir la voie de notre salut, que pour être la douce pente qui mène à la céleste patrie. Saint Bernard l'appelle aussi le char qui mène au ciel ; et saint Jean le Géomètre la salue aussi du titre de char brillant qui porte au ciel ceux qui la servent. D'où saint Bonaventure prend texte pour lui dire : « Heureux ceux qui vous connaissent, ô Mère de Dieu ! car vous connaître, c'est être placé sur la voie de la vie immortelle ; et célébrer vos vertus, c'est assurer son salut. »

Cette divine Mère, par ses prières puissantes, nous acquiert des droits certains au paradis, à moins que nos péchés ne viennent y mettre un obstacle. D'où il suit qu'un serviteur de Marie qui peut compter sur l'intercession de cette divine Mère est aussi sûr d'entrer en paradis que s'il s'y trouvait déjà. Servir Marie et faire partie de sa cour, dit saint Jean Damascène, est le plus grand honneur que nous puissions ambitionner ; car servir la Reine du ciel, c'est déjà régner dans le ciel ; et régler sa vie d'après ses commandements, c'est déjà plus que régner. Au contraire, dit-il encore, ceux qui ne servent pas Marie ne se sauveront point, car, sans l'appui de cette grande Reine, ils n'auront ni celui de son Fils ni celui d'aucune puissance céleste. Louanges donc soient données à la bonté infinie de Dieu, qui a bien voulu que Marie devînt notre avocate dans le ciel, et qu'en sa double qualité de Mère de notre juge et de Mère de miséricorde, elle intervînt efficacement dans la grande affaire de notre salut éternel ! Un des Pères grecs, dit que Dieu a placé Marie comme un pont jeté sur l'abîme du monde, et destiné à nous faire arriver au port du salut. Ce qui fait dire à saint Bonaventure : « Écoutez, vous tous qui désirez le paradis, servez et honorez Marie, et vous arriverez sûrement à la vie éternelle. »

Ceux mêmes qui auraient mérité l'enfer ne doivent pas désespérer du royaume éternel, s'ils veulent entrer avec foi au service de Marie et y demeurer fidèles. Combien de pécheurs, dit saint Germain, ne lui ont-ils pas dû leur conversion et leur salut ! Richard de Saint-Laurent remarque que saint Jean donne à Marie une couronne d'étoiles : « Et elle avait sur la tête une couronne de douze étoiles ; » tandis que les saints cantiques lui attribuent une couronne de têtes sauvages de lions et de léopards : « Descends du Liban, ô ma bien-aimée ! descends du Liban, viens prendre ta couronne qui est faite de lions et des repaires de bêtes fauves. » D'où vient cette dif-

férence ? Les animaux féroces dont parle le Cantique ne sont autres que les pécheurs que l'intercession de Marie change en étoiles du paradis, couronne mystique qui convient bien mieux au front de la Mère de miséricorde que toutes les étoiles du firmament.

Personne ne peut ici-bas être assuré de son salut éternel; l'homme ne sait s'il est digne de haine ou d'amour, et un Dieu seul peut résoudre cette incertitude. « Mais, demande David à Dieu, Seigneur, qui donc se sauvera? qui habitera donc vos saints tabernacles ? » Saint Bonaventure répond à ces paroles : « Pécheurs, suivons les pas de Marie, jetons-nous à ses pieds et ne les abandonnons pas qu'elle ne nous ait bénis, car sa bénédiction est pour nous le gage du salut. » « Veuillez seulement, dit saint Anselme, veuillez seulement nous sauver, c'est assez, et nous ne périrons pas. » Saint Augustin, de son côté, pense que les âmes que Marie protége seront nécessairement sauvées.

C'est donc à juste titre, fait observer saint Anselme, que Marie a pu dire que toutes les générations l'appelleraient bienheureuse, puisque c'est par elle que tous les élus arrivent à la béatitude éternelle. Vous êtes, ô Marie! dit saint Méthodius, le principe, le milieu et la fin de notre félicité. Le *principe*, parce qu'elle nous obtient le pardon de nos fautes; le *milieu*, parce que c'est à elle que nous devons la persévérance; la *fin*, parce que c'est elle encore qui nous ouvre le paradis. « Par vous, ô Marie ! lui dit saint Bonaventure, par vous le ciel s'ouvre, l'enfer se vide, et le paradis est peuplé d'âmes bienheureuses que leurs fautes auraient précipitées dans la mort éternelle. »

Mais ce qui doit surtout nous encourager à espérer, ce sont les promesses mêmes de Marie, ce sont les paroles qu'elle adresse à ceux qui l'honorent, et surtout à ceux qui travaillent par leurs discours ou par leur exemple à propager son culte et son amour. « Ceux qui mettront en moi leurs œuvres ne pécheront point, et ceux qui m'exaltent auront la vie éternelle. » Heureux donc, s'écrie saint Bonaventure, ceux qui obtiennent la faveur de Marie ! Les élus les admettront au milieu d'eux, et quiconque portera les insignes de Marie aura son nom inscrit au livre de vie. Qu'importent après cela les disputes de l'école, pour savoir si la prédestination suit ou précède les mérites, si nous sommes écrits ou non sur le livre de vie, puisque, si nous servons Marie comme il convient, nous y serons certainement ? Car, dit saint Jean Damascène, Dieu n'accorde la dévotion à sa sainte Mère qu'à ceux qu'il veut sauver. Les paroles mêmes de l'Esprit saint, par la bouche de saint Jean, viennent à l'appui de cette doctrine : « Celui qui aura vaincu, c'est-à-dire qui se sauvera, portera sur son cœur le nom de la cité de Dieu. » Et quelle est cette cité, sinon Marie elle-même? comme le dit saint Grégoire en commentant ce passage de David : « On a dit de vous des choses pleines de merveilles, ô cité de Dieu ! »

On peut donc dire avec saint Paul à Timothée : « Dieu reconnaît pour être à lui ceux qui portent ce signe. » Or, saint Bernard a écrit que le signe le plus certain du salut, c'est la dévotion à Marie. Le bienheureux Alain dit, en parlant de l'*Ave Maria*, que ceux qui recourent souvent à cette salutation angélique ont pour eux un gage précieux de predestination; il s'exprime aussi de même sur la pratique du saint Rosaire récité tous les jours. Le P. Nierembergh dit de plus dans son livre *de la Dévotion à Marie* (cap. x), que les

serviteurs de cette bonne Mère seront non-seulement privilégiés sur la terre, mais qu'ils jouiront encore dans le ciel d'une distinction spéciale parmi les bienheureux. Ils porteront des insignes particuliers, et l'éclat dont ils seront revêtus les fera reconnaître comme étant la cour de la Reine du ciel, selon ces mots des Proverbes : « Tous ses serviteurs sont vêtus d'un double vêtement. »

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi vit un jour sur la mer un vaisseau qui portait tous les serviteurs de Marie, et cette bonne Mère, faisant l'office de pilote, les conduisait au port : ce qui fit comprendre à la sainte que tous ceux qui vivent sous la protection de Marie traverseront sans danger les écueils du péché et arriveront sûrement au port de la vie éternelle. Cherchons donc, nous aussi, à entrer dans ce vaisseau dont Marie est le pilote, et attendons-y le royaume éternel, d'après ces paroles de l'Église : Vous êtes devenue l'habitation de tous ceux qui sont dans la joie, Mère de Dieu. Tous ceux qui doivent participer un jour aux joies ineffables de l'éternité habitent en vous et vivent sous votre protection.

O Reine du paradis, Mère du saint amour! vous qui êtes la plus grande et la plus aimable d'entre toutes les créatures, vous que Dieu a le plus aimée, et qui l'avez le plus aimé lui-même ! O Marie ! souffrez qu'un pécheur que vous avez arraché à l'enfer par un pur effet de votre miséricorde, vous en témoigne sa gratitude et vous aime. Je voudrais faire comprendre à tous les hommes qui ne vous connaissent pas combien vous êtes digne d'amour; je voudrais allumer en tout cœur le feu dont je brûle pour vous. S'il le fallait, je suis prêt à mourir pour défendre toutes vos prérogatives; je suis prêt à donner ma vie pour votre amour, pour l'honneur de votre virginité, votre dignité de Mère de Dieu, et votre Conception immaculée. O ma Mère chérie ! accueillez favorablement mon amour, et ne permettez pas qu'un de ceux qui vous aiment devienne jamais l'ennemi de Dieu, que vous aimez tant. Hélas ! je l'ai été longtemps, car j'ai longtemps offensé le Seigneur! Mais alors, ô Marie ! je ne vous aimais pas, et je m'inquiétais peu de mériter votre amour. Maintenant, je ne désire plus d'autre grâce de Dieu que celle d'être aimé de vous. Quelles que soient mes fautes passées, je l'espère encore, car je sais que votre bonté est infinie et qu'elle s'étend jusqu'aux plus misérables d'entre ceux qui vous aiment, et que vous ne vous laissez jamais vaincre en amour. Ah! Reine pleine de douceur, je veux être un jour du nombre de ceux qui vous aiment en paradis ; je veux m'y jeter à vos pieds pour mieux comprendre encore combien vous êtes aimable ; pour mieux apprécier tout ce que vous avez fait pour mon salut. Là, je redoublerai d'amour pour vous, sans craindre de cesser jamais de vous aimer. O Marie ! je veux me sauver par vous. Priez pour moi Jésus ; priez pour moi, c'est tout ce que je vous demande, c'est toute mon espérance. Je vous répéterai sans cesse : O Marie ! mon espérance ! sauvez-moi!

MATÉRIAUX

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei, quia manus Domini tetigit me. (*Job*, XIX, 21.)

Transivimus per ignem et aquam ; et eduxisti nos in refrigerium. (*Ps.* LXV, 12.)

Salvum fac filium ancillæ tuæ. (*Id.*, CXV, 18.)

Lex clementiæ in lingua ejus. (*Prov.*, XXXI, 26.)

Profundum abyssi penetravi, in fluctibus maris ambulavi. (*Eccli.* XXIV, 8.)

In requie mortui, requiescere fac memoriam ejus et consolare illum in exitu spiritus sui. (*Id.*, XXXVIII, 24.)

Ego Mater sanctæ spei. (*Id.*, XXIV, 24.)

Respice nos et ostende nobis lucem miserationum tuarum. (*Id.*, XXXVI, 1.)

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur. (II, *Mach.* XII, 46.)

Pulchra ut luna. (*Cant.*, VI, 9.)

Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? (*Is.*, XLIX, 15.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem. (*Matth.*, V, 26.)

Et misericordia ejus a progenie in progenies timentibus eum. (*Luc.*, I, 50.)

Esurientes implevit bonis. (*Id.*, *ibid.*, 53.)

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent. (*Id.*, *ibid.*, 79.)

ÉPITRES.

Uniuscujusque opus quale sit, ignis probabit, ipse autem salvus erit ; sic tamen quasi per ignem. (I, *Cor.*, III, 13, 15.)

Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur. (*Hebr.*, IV, 16.)

II. SS. PÈRES.

Tu, carcere clausorum liberatrix celeberrima. (S. Ephrem., *In Orat. de Laud. Virg.*)

Tu, captivorum redemptio. (*Id.*, *ibid.*)

Ave, periclitantium auxiliatrix, jucunda libertas, fons gratiæ et consolationis. (*Id.*, *ibid.*)

Ave, laborantium propitiatorium; ave, spes omnium proborum adversis casibus afflictorum. (*Id.*, *ibid.*)

Ave, nostra consolatrix ; ave, clavis regni cœlestis; ave, firma salus. (*Id.*, *ibid.*)

Tu siquidem unica apud Deum christianorum spes nostra es securissima et sanctissima. (*Id.*, *In Lamentat. Deip.*)

Mediatrix cœli et terræ, quæ unionem naturaliter peregit. (S. Epiph., *In Orat. de Laud. B. V.*)

Facta est Maria scala cœlestis. (S. Augustin., *Serm.* 2, *de Nativ. Dom.*)

Facta est Maria fenestra cœli. (S. Fulgent., *Serm. de Laud. Virg.*)

Placa Dominum pro communi figmento. Te universus mundus continet commune propitiatorium, o vitæ suppeditatio, et vita viventium et causa vitæ. (S. Andr. Cret., *Orat. de Dormit. Virg.*)

Nemo est qui liberetur a malis, nisi per te. (S. Germ. Const., *Orat. de Zona Virg.*)

Eodem modo tu quoque mediatricis munere perfuncta, descensusque Dei scala effecta, per quam ipse infirmam nostram massam assumpsit, et per quam homines angelicæ vitæ ratione usi in cœlum sublimes rapiuntur. (S. Damasc., *Orat.* 1, *de Dormit. Virg.*)

Tibi solum loquor, Domina, beneficio tuo plenum esse mundum, inferna penetravit, cœlos superavit, per plenitu-

dinem enim gratiæ tuæ quæ in inferno erant se lætantur liberata. (S. Anselm., *de Excell. Virg.*)

Quis misericordiæ tuæ, o benedicta, longitudinem et latitudinem, sublimitatem et profundum queat investigare? Nam longitudo ejus usque in diem novissimum invocantibus eam subvenit universis. Latitudo ejus replet orbem terrarum ut sua quoque misericordia plena sit omnis terra; sic et sublimitas ejus civitatis supernæ invenit restaurationem et profundum ejus, sedentibus in tenebris et umbra mortis obtinuit redemptionem. (S. Bernard., *Serm.* 1, *de Assumpt.*)

Alma Redemptoris Mater, quæ pervia cœli porta manes. (Liturg., *in hym.* ALMA.)

Felix cœli porta. (*Id.*, *in hymn.* AVE, MARIS STELLA.)

Tu, Regis alti janua.

Et porta lucis fulgida. (*Id.*, *in hymn.* TU, REGIS.)

Deus veniæ largitor et humanæ salutis amator, quæsumus clementiam tuam ut nostræ congregationis, fratres, propinquos et benefactores, qui ex hoc sæculo transierunt, beata Maria, semper virgine intercedente, cum omnibus sanctis tuis ad perpetuæ beatitudinis consortium pervenire concedas. (Id., *Missal. roman.*)

III. TRAITS HISTORIQUES.

FÊTE DE L'ASSOMPTION AU PURGATOIRE.

Le bienheureux Pierre Damien, dans la dernière épître du troisième livre, raconte que l'an 1702, une femme morte depuis quelque temps apparut à une de ses amies, la veille de l'Assomption; celle-ci lui ayant demandé dans quel état elle se trouvait, elle répondit que jusqu'à ce jour elle avait souffert des peines intolérables, mais que cette nuit même la très-sainte Vierge ayant prié pour elle et pour plusieurs autres, elle avait été délivrée du purgatoire avec un nombre d'âmes beaucoup plus grand que la population de toute la ville de Rome. Et comme celle-ci faisait difficulté de croire ce que l'autre lui révélait, elle ajouta que, pour preuve indubitable de la vérité de ses paroles, elle mourrait au bout d'un an, à pareil jour que celui où elle lui parlait, ce qui arriva exactement comme elle l'avait prédit.

UNE PAUVRE PÉCHERESSE DÉLIVRÉE PAR MARIE.

On lit dans la vie de sœur Catherine de Saint-Augustin, qu'au même lieu où demeurait cette servante de Dieu habitait une femme appelée Marie, qui dès sa première jeunesse avait mené une vie fort déréglée. L'âge ne la corrigea point, tellement que les gens de l'endroit, las de ses désordres, prirent le parti de la chasser de la ville et de la reléguer dans une grotte, hors de leur pays. Ce fut là que, rongée par une maladie affreuse qui faisait tomber son corps en lambeaux, elle mourut peu après, sans sacrements et privée de tout secours humain. Une pareille mort ne paraissait pas mériter les honneurs de la sépulture; aussi ne fit-on pas d'autre façon au cadavre de cette femme que de l'enterrer dans les champs, comme celui d'un chien. Sœur Catherine avait la pieuse coutume de recommander particulièrement à Dieu les personnes de sa connaissance qui passaient à une autre vie; mais elle ne songea point à la vieille pécheresse, la croyant damnée, selon l'opinion de tout le monde. Il y avait déjà quatre ans que cette femme était morte, lorsqu'un jour, la servante de Dieu étant en oraison, une âme du purgatoire lui apparut et lui tint ce discours: « Sœur Catherine, quel malheur est le mien! tu pries pour tous ceux qui meurent; ce n'est que de ma pauvre âme dont tu ne veux pas avoir compassion! — Et qui es-tu? lui demanda la servante de Dieu. — Je suis, répondit l'âme du purgatoire, cette pauvre Marie, qui mourut dans la grotte. — Quoi! tu es sauvée? s'écria Catherine avec étonnement. — Oui, je le suis, reprit l'âme, par la miséricorde de la sainte Vierge : dans mes derniers moments, abandonnée de tout le monde et me voyant souillée de péchés, je m'adressai à la Mère de Dieu,

et je lui dis du fond de mon cœur : « O « vous, le refuge de tous ceux qui sont « délaissés, ayez pitié de moi; je suis « abandonnée de tout le monde, vous êtes « mon unique espérance ! venez à mon « secours ! » Je ne priai pas en vain. C'est à l'intercession de Marie que je dois d'avoir échappé à l'enfer, par un acte de vraie contrition. Notre-Dame m'a encore obtenu cette grâce que ma peine soit abrégée : la justice divine me faisant souffrir en intensité ce que j'aurais dû souffrir en durée ; il ne me faut plus que quelques messes pour être délivrée du purgatoire, fais-les moi dire et je te promets qu'une fois dans le ciel je ne cesserai de prier pour toi Dieu et sa très-sainte Mère. » Sœur Catherine fit célébrer les messes; et quelque temps après cette âme brillante comme le soleil lui apparut de nouveau, et, lui témoignant sa reconnaissance : « Le ciel m'est enfin ouvert, lui dit-elle; j'y vais célébrer les miséricordes de mon Dieu, et sois sûre que je ne t'oublierai point.» (*Vie de la sœur Catherine de Saint-Augustin.*)

COMBIEN NOTRE-SEIGNEUR EST TOUCHÉ DE CE QU'ON FAIT POUR SA MÈRE.

Un jeune gentilhomme, don Bernardin de Mendoza, voulant donner à la sainte Vierge une preuve de sa tendre dévotion pour elle, offrit à sainte Thérèse la maison qu'il possédait près de Valladolid, à Pico de Olmos, pour en faire un couvent de Notre-Dame du Mont-Carmel. « A vrai dire, j'avais de la répugnance, dit sainte Thérèse, à établir un couvent dans un endroit éloigné de la ville. Cependant l'offre m'était faite de si bon cœur et pour une si belle fin, que je ne crus pas devoir, en la refusant, priver ce jeune seigneur du mérite qui pouvait lui en revenir.

« Environ deux mois après, ce gentilhomme fut saisi d'une maladie subite ; le mal lui ayant enlevé la parole, il ne put pas bien se confesser ; mais il témoigna, par plusieurs signes, demander pardon à Dieu. Il mourut au bout de très-peu de temps dans un lieu fort éloigné de celui où j'étais alors. Le divin Maître me dit : Ma fille, son salut a été en grand danger; mais j'ai eu compassion de lui et lui ai fait miséricorde, en considération du service qu'il a rendu à ma Mère en donnant cette maison pour y établir un monastère de son ordre. Néanmoins, il ne sortira du purgatoire qu'à la première messe qui se dira dans ce nouveau couvent.

« A partir de ce jour, les grandes souffrances de cette âme furent sans cesse présentes à mon esprit. La fondation de Valladolid ne put être aussi prompte que je l'aurais voulu. M'étant arrêtée à Saint-Joseph de Medina del Campo, Notre-Seigneur me dit un jour dans l'oraison : *Hâte-toi, car cette âme souffre beaucoup.* Dès ce moment, rien ne put me retenir, et j'arrivai à Valladolid le jour de la fête de saint Laurent. Lorsque je vis la maison malsaine que nous devions habiter, j'en éprouvai un sensible déplaisir. Au milieu de toutes les difficultés, ce que Notre-Seigneur m'avait dit me soutenait. J'improvisai des cellules où nous pouvions être recueillies ; enfin tout ce qui était d'absolue nécessité fut fait. Le dimanche étant venu avant que l'autorisation nous fût accordée, on nous permit seulement de faire dire la messe dans le lieu destiné à devenir l'église du monastère. Le saint sacrifice y fut donc offert. J'étais en ce moment fort éloignée de songer que la prédiction de Notre-Seigneur touchant ce gentilhomme dût s'accomplir alors ; j'étais, au contraire, persuadée que par ces paroles : à la première messe, le divin Maître désignait celle où l'on mettrait le très-saint sacrement dans notre église. Au moment de la communion, le prêtre s'avança vers nous, tenant le saint ciboire en main. Je m'approchai, et à l'instant même où il me donnait la sainte hostie, ce gentilhomme m'apparut à côté de lui, avec un visage resplendissant ; l'allégresse peinte sur les traits, et les mains jointes, il me remercia de ce que j'avais fait pour le tirer du purgatoire; je le vis ensuite monter au ciel.

« Je l'avouerai, la première fois que j'entendis de la bouche du divin Maître qu'il était en voie de salut, j'étais loin d'une si consolante pensée; je ressentais au contraire une peine très-vive; il me

semblait qu'après la vie qu'il avait menée, il eût fallu un autre genre de mort... Oh! qu'un service, quel qu'il soit, rendu à la très-sainte Vierge, est une grande chose ! Qui dira combien Notre-Seigneur l'agrée, et combien sa miséricorde est grande ! » (*Le Livre des fondations*, c. x, trad. du R. P. Bouix.)

CHARITÉ HÉROÏQUE RÉCOMPENSÉE.

Une dame qui n'avait qu'un fils apprit qu'il avait été tué et que l'assassin s'était réfugié par hasard chez elle, dans son propre palais. Cette mère affligée, se rappelant que Marie avait pardonné aux bourreaux de Jésus, voulut aussi pardonner à ce malheureux, en mémoire des douleurs de Marie ; et non-seulement elle lui pardonna, mais elle le munit d'un cheval, d'argent et d'habits, afin qu'il pût s'échapper plus aisément. Après un acte si généreux, son fils lui apparut, lui dit qu'il était sauvé, et qu'en considération de la conduite qu'elle avait tenue envers son ennemi, la Mère de Dieu l'avait délivré du purgatoire, où sans cela il aurait dû souffrir longtemps. (Tiré du livre intitulé : *Secret pour obtenir toutes sortes de grâces.*)

IV. MAXIMES DES SAINTS ET DES ASCÉTIQUES.

Je suis la Mère de toutes les âmes du purgatoire. Par mes prières, j'atténue la rigueur des peines qu'elles ont à endurer pour l'expiation de leurs fautes. (S. Brigitt., *Revel.*, l. XVI, c. 59.)

Il n'y a aucune peine dans le purgatoire qui, par mon intercession, ne devienne plus douce et plus supportable. (*Id.*, *ibid.*, l. VIII, c. 10.)

Vous êtes ma Mère, vous êtes la Reine du ciel, vous êtes la Mère de miséricorde ; vous êtes la Consolatrice de ceux qui sont en purgatoire. (*Id.*, *ibid.*, l. VI, c. 9.)

La bienheureuse Vierge est souveraine dans le royaume du purgatoire, c'est pourquoi il est dit d'elle : *Et in fluctibus maris ambulavi* (*Eccli.* XXIV, 8), car cette peine est comparée aux flots, parce qu'elle est passagère, et à la mer, parce qu'elle est amère. La très-sainte Vierge visite, soulage et délivre de ces peines ses fidèles serviteurs, ou, pour mieux dire, tous ceux qui y sont détenus, parce qu'ils sont tous ses enfants, étant des enfants de grâce, confirmés en grâce et assurés de leur participation à la gloire. (S. Bernardin., Senens., *Serm.* 3, *de Nomine Mariæ*, art. 2, c. 3.)

Chaque année, à la nuit de Noël, anniversaire de cette célèbre nuit où elle enfanta le Roi de gloire, la sainte Vierge visite le purgatoire, accompagnée d'une multitude d'anges, et elle opère la délivrance d'un grand nombre d'âmes. Elle fait de même dans la nuit de Pâques, anniversaire de celle où le Sauveur descendit aux limbes pour en tirer les saints de l'ancienne loi. (Dion., Carthus., *Serm.* 2, *de Assumpt. B. V.*)

La bienheureuse vierge Marie répand au pied du trône de Dieu d'ardentes prières pour le soulagement des âmes du purgatoire. Nous pouvons lui appliquer ces paroles après son Assomption : *Gyrum cœli circuivi* (*Eccli.*, XXIV, 8), *profundum abyssi penetravi* (*id.*, *ibid.*), *in fluctibus maris ambulavi* (*id.*, *ibid.*). (Gerson., *Serm.* 1, *de Defunct.*)

V. COMPARAISONS.

1. De même qu'au jour de leur couronnement les rois de la terre ouvrent les prisons, de même je crois pieusement qu'à son couronnement, le jour de l'Assomption, la bienheureuse Vierge obtient de la très-sainte Trinité d'ouvrir les portes du purgatoire. (Gerson., *super* MAGNIFICAT.)

2. De même que le Fils de Dieu daigna lui-même guérir ce paralytique qui depuis trente-huit ans attendait que quelqu'un le déposât dans la piscine probatique au moment où l'ange envoyé de Dieu en agitait les eaux : *Hominem non habeo* (*Joan.*, V, 7) ; de même la bienheureuse Vierge daignera elle-même secourir les âmes les plus délaissées du purgatoire, parce qu'elle est la Mère de miséricorde : *Mater misericordiæ et pietatis ; Mater misericors et clemen-*

tissima. (Petr., Dam., *Serm.* 3, *de Nat. B. V.*)

3. De même que tout le peuple d'Israël proclame Judith la gloire de Jérusalem et la mère de la partie : *Tu gloria Jerusalem* (*Judith.*, XV, 10), pour les avoir sauvés des mains du cruel Holopherne ; de même les âmes du purgatoire proclament Marie leur mère et leur libératrice, parce que c'est elle qui adoucit leurs souffrances, en abrége la durée et leur ouvre la porte du ciel : *Porta cœlorum.* (S. Augustin., *Serm.* 6, *de Temp.*; S. Epiphan., *Orat. de Laud. Deip*; S. Ephrem., *in Laud. B. S.*)

VI. EMBLÈMES.

PORTA SPECIOSA.

Quidam vir qui erat claudus ex utero matris suæ, bajulabatur, quem ponebant quotidie ad portam templi quæ dicitur speciosa ut peteret eleemosynam. (*Act.* III, 2.)

Porta hæc speciosa beata virgo Maria est, nam est porta libertatis. (S. Bonavent., *in Psalt. min.*)

O animæ purgantes, veræ pauperculæ et miseræ, quæ forte jam longo tempore ad speciosam templi cœlestis portam jacetis desertæ ; *claudæ* quia juvare vos ipsas non valetis ; *mendicæ*, quia nihil omnino potestis mereri, et aliena oportet vivere misericordia, *infaustæ*, quia non in lecto cum illo claudo sed in ardentissimis prunis decumbitis ; colligite eleemosynam ad illam portam speciosam, id est ad virginem Mariam, aperiet enim, quia *est porta cœlorum.* (S. Ephrem., *in Laud. B. V.*; Ginther, *in Matre amoris*, *consid.* 70.)

LUCERNA.

Lucerna luminosa. (S. Andr. Cret., *Orat.* 2, *de Assumpt.*)

Lucernarium auro exornatum quod tenebrosam nebulam dissipavit. (Theodor. Studita, *Ode* 5, *Canon.*, *pro SS. imaginibus.*)

Lucerna a seipsa ardens. (Hesych., *Orat.* 2, *de Deip.*)

SCALA.

Scala, ascensusque omnium. (S. Ephrem., *De Laud. B. V.*)

Scala regni cœlestis. (S. Bonavent., *in Hymn.* TE, MATREM, LAUDAMUS.)

Paradisi scala. (*Id.*, *ibid.*)

Scala cœlestis. (S. Augustin., *Serm.* 2, *de Nat. Dom.*)

VII. FIGURES.

JOCHABETH, MATER MOYSI.

Cumque jam celare non posset, imposit fiscellam scirpeam et linivit eam bitumine ac pice ; posuitque intus infantulum et exposuit eam in carecto ripæ fluminis. (*Exod.*, II, 3.)

Majorem animarum in purgatorio expositarum curam habet piantissima Virgo Maria, quas non pœnarum exponit fluctibus, sed ingenti miseratione inde eripit : *Ego sum*, inquit ipsa ad sanctam Brigittam, *Mater omnium qui sunt in purgatorio, quia omnes pœnæ quæ debentur purgandis pro peccatis suis, in qualibet hora per preces meas quodammodo mitigantur.* (S. Brigitt., *Revel.*, l. 16, c. 59.)

ESTHER.

Si inveni gratiam in oculis tuis, o Rex, et si tibi placet, dona mihi animam meam pro qua rogo, et populum meum pro quo obsecro. (*Esther*, VII, 3.)

Plus Maria quam Esther, vere omnium afflictorum ac præsertim animarum purgantium non tam consolatrix quam et Mater, *nam non solum Mater est in hac vita, sed etiam in altera.* (S. Hieron., Carvall. R., *Exempl.*, l. 3, c. 2.)

TITRES.

Voy. le sujet MISÉRICORDE DE MARIE, n° IX.)

30 MAI.

MARIE EST NOTRE MÈRE

(Sermon par le R. P. Félix.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° 1. — PLAN

Ier POINT. — Marie est notre mère.

SUBDIVISIONS

1. Elle est la mère de la vie.
2. Elle a coopéré à notre vie { 1° Par son amour. 2° Par son sang. 3° Par ses douleurs.

IIe POINT. — Marie se montre notre mère.

SUBDIVISIONS

Par les fonctions : { 1. De la nutrition. 2. De la préservation. 3. De la consolation. 4. De la réconciliation.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

I. Ecriture.
II. Saints Pères.
III. Traits historiques.
IV. Maximes des saints et des ascétiques.
V. Comparaisons.
VI. Motifs et moyens.
VII. Emblèmes.
VIII. Figures.
IX. Titres.

TEXTE.

Cum vidisset Jesus Matrem, et discipulum stantem quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus!— Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua.
(JOAN., XIX, 26, 27.)

M. F., le pécheur trouve dans la bonté et dans la paternité de Dieu une raison souveraine d'espérer toujours et d'attendre de lui son pardon. Si bas que nous soyons tombés dans l'abîme de l'iniquité, nous pouvons toujours élever nos regards vers les cieux; et à travers tous les nuages qui peuvent obscurcir nos regards, nous trouvons une figure qui nous donne du courage et de la confiance; c'est que nous apercevons le

visage d'un père; nous pouvons dire chaque matin, et nous le disons en effet : *Pater noster qui es in cœlis*... pardonnez-nous nos offenses !

Mais, M. F., Dieu fait tout avec harmonie; et, de même qu'il nous montre au ciel l'image de la paternité en se montrant lui-même, il nous montre aussi l'image la plus touchante de la maternité, ou plutôt la maternité la plus réelle, en nous montrant sa sainte Mère, la très-sainte Vierge Marie.

Il fallait qu'il en fût ainsi, M. F. : la paternité appelle la maternité. Là où il y a un père, il y a une mère. Dieu nous ayant appelés dans sa famille a voulu nous donner une mère au ciel; en sorte que, après avoir dit : Notre Père qui êtes au ciel, nous pouvons et nous devons dire aussi : Notre Mère qui êtes au ciel.

C'était une nécessité, un besoin, du moins une haute convenance. Nous avons tous besoin de la maternité; et quand nous avons perdu notre mère, l'absence de la maternité terrestre laisse dans nos cœurs un vide que rien ne peut plus remplir sur la terre. Quels que soient les souffles divers de ce monde qui passent sur notre cœur, nous sentons bien que plus rien ne ressemble à ce souffle si céleste, si parfumé, qui s'échappait des lèvres de notre mère.

Voilà pourquoi Dieu a voulu que nous eussions non-seulement une mère sur la terre, mais une mère dans le ciel.

C'est de cette maternité de la très-sainte Vierge que je viens vous entretenir. Ce sera vous donner, à vous surtout pécheurs, un nouveau motif de confiance. Si vous aviez le malheur de vous défier de votre père, il me semble qu'il ne vous serait pas donné de vous défier de votre mère.

Notre-Seigneur a proclamé lui-même cette maternité humaine de la Vierge Marie : de l'aveu de tous les saints Pères, le disciple saint Jean était le représentant de l'humanité, et c'est à lui que notre divin Sauveur, en abaissant ses regards du haut de la croix, a dit cette parole : *Voici votre mère !*

Oui, M. F., Marie est notre mère, et elle agit comme mère; elle a une véritable maternité et elle remplit à notre égard les fonctions de cette maternité. *Ave, Maria !*

I^er^ POINT.

MARIE EST NOTRE MÈRE.

Un jour, M. F., un jeune saint, qui était arrivé en très-peu d'années aux plus sublimes vertus, laissait éclater avec transport la tendresse toute filiale qu'il éprouvait pour la Reine des anges; et quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il aimait tant la très-sainte Vierge, cet ange de la terre, en regardant le ciel et laissant apercevoir sur son visage le céleste épanouissement de son amour, dit cette parole : « La Mère de Dieu, c'est ma mère : » *Mater Dei, mater mea est.*

C'était là, M. F., le secret de son bonheur, le secret de la tendresse qu'il éprouvait pour la sainte Vierge.

Nous aussi, nous pourrons dire en regardant le ciel : la sainte Vierge, c'est ma mère; la Mère de Dieu, c'est ma mère !

L'instinct de la maternité humaine de la très-sainte Vierge est si profondément gravé parmi les peuples catholiques, qu'il serait presque superflu de donner les raisons de cette croyance. Nous en donnerons toutefois quelques-unes que notre cœur n'aura pas de peine à comprendre.

1^re^ SUBDIVISION. — ELLE EST LA MÈRE DE LA VIE.

J'en donne d'abord cette raison : La très-sainte Vierge est véritablement

la Mère des hommes, parce que, dans le plan divin de la Rédemption, elle est entrée comme mère de la vie.

Qu'est-ce que la Rédemption? C'est la restauration de ce qui fut au commencement. Pour bien entendre le mystère de la Rédemption, il faut donc savoir ce qui fut au commencement, et vous allez comprendre le rôle de la sainte Vierge dans ce grand mystère.

Au commencement, Dieu avait donné une double vie à l'homme et à la femme qui devaient être les propagateurs de la race humaine : une vie divine et une vie humaine, ou si vous voulez, une vie naturelle et une vie surnaturelle; une vie naturelle et humaine par laquelle ils étaient en relation avec les choses de la création, une vie surnaturelle et divine par laquelle ils étaient en relation directe et immédiate avec Dieu même. C'était là la grande harmonie primitive. Adam et Eve devaient être, dans le plan divin, les propagateurs de cette double vie; ils devaient nous enfanter pour l'immortalité, pour l'éternité.

Mais, M. F., le péché vint; il fit cette grande révolution que vous savez, et voici surtout en quoi consiste cette révolution.

Le péché entra dans l'homme, il chassa de l'homme la vie divine; la vie divine remonta d'où elle était descendue, c'est-à-dire à Dieu, et dans l'homme il ne resta que la vie humaine, les éléments de la vie naturelle. En sorte que, au lieu de propager à la fois la vie divine et la vie humaine, il se trouva que notre père et notre mère ne purent plus propager dans la vie humaine que la vie qui était en eux, à savoir : la vie purement humaine, la vie purement naturelle. Voilà la révolution qui fut faite par le péché. Et c'est alors que Dieu eut la pensée de restaurer toutes choses; c'est alors que Dieu, selon l'expression d'un saint Père conçut le dessein de racheter les hommes, et à l'instant même, ajoute saint Pierre Damien, le nom de la très-sainte Vierge sortit des trésors de la Divinité, parce qu'en effet il était décidé dans les desseins de la Providence que ce grand ouvrage tout entier allait s'accomplir avec elle, par elle et en elle.

Dieu avait dit : Le péché a détruit mon œuvre; je vais restaurer toutes choses, je vais refaire le monde ancien au moins dans ses éléments essentiels. — Adam et Eve, au lieu de se faire les propagateurs de la vie divine, se sont faits les propagateurs de la mort; ils enfantent une race qui vient au monde avec le germe de la mort; je vais changer tout cela, je vais créer un nouvel Adam et une nouvelle Eve, un homme-Dieu et une Vierge toute pure, voilà le grand dessein de Dieu. Un homme prévaricateur a interrompu la propagation de la vie, un homme-Dieu va restaurer toute chose. *Eve*, qui signifie la mère des vivants, est devenue la mère des morts; une nouvelle Eve sera véritablement Eve; elle sera la correction de la première, selon l'expression de Tertullien; elle sera la mère des véritables vivants.

Il fut donc arrêté, dans les desseins de Dieu, que la très-sainte Vierge entrerait dans le plan de la rédemption, comme la mère de la vie, et notre divin Sauveur, comme le père des siècles futurs.

Aussi, c'était de la très-sainte Vierge dont parlait Dieu, alors que, l'entrevoyant dans l'avenir, il disait au serpent : « Cette femme t'écrasera la tête, tu as introduit la mort dans l'univers; cette femme ramènera la vie; elle sera victorieuse de toi; elle sera la mère de la véritable race des vivants. »

2e SUBDIVISION. — ELLE A COOPÉRÉ A NOTRE VIE.

Mais il y a une autre raison de la maternité de la sainte Vierge, qui sera peut-être pour vous plus palpable ; c'est que la sainte Vierge est véritablement la mère des hommes, parce qu'elle a coopéré d'une manière très-positive à la vie qui nous fait ce que nous sommes, c'est-à-dire qui nous fait enfants de Dieu. Elle a mis dans la formation de notre vie une triple coopération, la coopération de son amour, la coopération de son sang, la coopération de ses douleurs.

De même que le Père des siècles futurs, notre divin Sauveur, allait le devenir par cet acte suprême par lequel il se donnait tout entier, il fallait aussi que la Mère se donnât par un acte d'amour sans réserve.

1° PAR SON AMOUR. A quelle heure de sa vie la sainte Vierge fit-elle cet acte d'amour qui allait la rendre notre mère? Ce fut par-dessus tout au moment solennel où l'Ange vint lui annoncer la grande nouvelle. L'Ange descendit des cieux ; il vint lui révéler les desseins de Dieu, il lui révéla son avenir ; il lui mit sous les yeux d'un côté sa dignité, ses douleurs de l'autre, ou plutôt toutes deux à la fois, car ses douleurs allaient sortir de sa dignité même. Il ne s'agissait rien moins que de se faire la répercussion solennelle de toutes les douleurs qui attendaient le divin Sauveur des hommes. L'Ange lui fit entrevoir de loin toutes les douleurs du Calvaire ; elle vit de loin l'homme-Dieu déjà attaché à sa croix, elle sentit qu'elle devrait porter dans son âme toutes les douleurs du divin Sauveur qui allait naître.

En présence d'un supplice qui ne devait se terminer qu'au Calvaire, la sainte Vierge a-t-elle un instant hésité? Il y eut comme un moment de trouble, ce fut le trouble de la vertu ; il y eut un instant où il semblait qu'un nuage enveloppât sa pensée : elle ne savait précisément comment se ferait la chose. Mais quand l'ange du Seigneur eut dissipé ce nuage, quand il lui eut dit que pour Dieu il n'y a rien d'impossible, alors la sainte Vierge dit cette parole véritablement créatrice, cette parole d'amour qui en faisait la mère des hommes : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Les saints Pères ont exalté cette parole de la sainte Vierge, ce *fiat* qui était réellement la création d'un monde nouveau ; et saint Bernard n'hésite pas à dire que du moment où la sainte Vierge eut donné ce consentement si décisif, elle nous porta tous dans son sein, comme une mère porte ses enfants. En effet, nous allions devenir ses enfants. Voilà la coopération de son amour.

2° PAR SON SANG. Je disais la coopération de son sang, de sa chair virginale.

M. F., l'auteur de la vie surnaturelle qui nous fait chrétiens et enfants de Dieu, c'est le Verbe, mais, remarquez-le bien, c'est le Verbe incarné. Si le Verbe ne s'était pas fait chair, dit saint Augustin, nous n'aurions pas pu nous l'assimiler à la manière des anges, parce que nous ne sommes pas des anges, nous sommes chair; et parce que le Verbe devait et voulait devenir notre vie, il a dû se faire chair : *Et Verbum caro factum est.* Et c'est ainsi qu'en devenant chair il a pu s'assimiler, s'identifier avec nous-mêmes, devenir véritablement notre vie ; c'est pour cela que saint Paul a pu dire : Le Christ est notre vie! Mais cette chair où le Verbe prenait la vie, c'est le sein virginal de la très-sainte vierge Marie. Oui, le sang de la sainte

Vierge a contribué à la formation de ce corps privilégié, de ce corps divin. Si bien que la sainte Vierge, en tenant dans ses bras l'enfant Jésus quand il vint au monde, put dire véritablement : Vous êtes l'os de mes os, la chair de ma chair, le sang de mon sang.

Vous le voyez, la sainte Vierge a eu une coopération active, même par son sang, une coopération véritablement physique, dans la formation de l'auteur de la vie. Elle est donc véritablement notre mère.

3° Par ses douleurs. Mais il y a quelque chose qui est plus décisif encore, c'est la coopération de ses douleurs. Lorsque Dieu eut créé l'homme et qu'il se fut applaudi lui-même en contemplant son ouvrage, il prononça, dit l'Ecriture, cette parole : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui un aide à son image. Et Dieu avait créé notre mère. Mais où avait-il pris notre mère? Dans notre père lui-même ; le corps de notre mère était sorti du corps de notre père, parce que Dieu voulait créer l'unité. Dieu a fait quelque chose d'analogue dans la restauration de la vie : c'était par la douleur que le Père de la vie devait nous enfanter au monde surnaturel. C'est sur la croix, c'est au Calvaire, alors que la souffrance avait envahi son corps et son âme, c'est dans cette attitude que Jésus-Christ devient le Père de la vie.

Or, lorsque Dieu eut vu son Fils sur la croix, il se dit : Voici l'Ange des douleurs, voici le Père de la vie ; faisons-lui dans ce grand ouvrage un être semblable à lui-même; il lui faut une mère. Voici le Père ; la Mère sera semblable au Père, elle sera faite à l'image du Père ; et puisque le Père est la douleur personnifiée, la Mère sera la répétition de ces mêmes douleurs.

Où est-elle cette femme? Qu'elle vienne regarder l'Homme des douleurs et qu'en le regardant elle se fasse à son image.

Elle est venue, en effet, la vierge Marie ; elle a regardé son divin Fils, et par ce seul regard elle s'est frappée à son image. Un instant elle a pu dire : Me voici, moi, la Mère des douleurs ! voici l'Ange des douleurs, le Père de la race future, et me voici, moi la Mère des douleurs, la Mère de la race future !

C'est alors que notre divin Sauveur, en abaissant les yeux sur elle, put lui dire : Maintenant, ô femme, *Mulier*, vous êtes digne d'enfanter avec moi la race future ; vous êtes faite semblable à moi-même ; j'enfante l'univers par mes douleurs, vous devez aussi enfanter l'humanité par vos douleurs, parce que vous êtes faite à l'image de mes douleurs. O hommes ! regardez de ce côté : voyez le Père et voyez la Mère ; voyez mes douleurs et voyez celles de ma Mère ; voici votre Mère, comme moi elle vous enfante dans la douleur.

C'est ainsi que la très-sainte Vierge a eu dans la création de notre vie une triple coopération qui atteste qu'elle est véritablement non-seulement la Mère de Dieu, mais aussi la Mère des hommes.

Nous pouvons donc, chaque matin, en levant nos regards vers le ciel, nous pouvons dire à la très-sainte Vierge : O ma Mère ! vous êtes vraiment ma mère ; je ne sais dire que cette parole : vous êtes ma mère et vous montrez que vous êtes ma mère !

IIe POINT.

MARIE SE MONTRE NOTRE MÈRE.

En effet, M. F., la sainte Vierge montre qu'elle est notre mère; car non-seulement elle en a le nom, mais elle en exerce les fonctions.

Les principales fonctions de la bonté et de l'amour maternel sont : la fonction de la nutrition, la fonction de la préservation, la fonction de la consolation, la fonction de la réconciliation.

1re SUBDIVISION. — PAR LA FONCTION DE LA NUTRITION.

La fonction de la nutrition ! La première chose que doit faire une mère, c'est de nourrir son enfant. Lorsqu'un enfant a vu le jour, il faut que la mère continue à le former de sa propre substance. La loi providentielle, la loi universelle, c'est que toute mère doit nourrir son enfant et le nourrir de sa propre substance; car une mère doit avoir cette ambition de faire le plus qu'elle peut son enfant à son image, de mettre le plus qu'elle peut dans son enfant de sa propre substance.

Quoi qu'il en soit des raisons que peut avoir une mère dans l'ordre naturel de se dispenser de cette fonction, il est certain que la sainte Vierge ne s'en dispense jamais; elle ne peut pas s'en dispenser. Elle est mère dans l'ordre surnaturel; elle nous donne la vie et elle continue de la nourrir; c'est véritablement la mère nourricière; c'est ainsi que l'appelle la sainte Eglise.

La sainte Vierge réalise cette belle parole du prophète Isaïe : « Vous serez portés à la mamelle comme des petits enfants... C'est moi qui vous porterai à mes mamelles jusque dans mes vieux jours... Je vous porterai dans l'immortalité, car je suis immortelle; je n'aurai pas d'autre vieillesse que mon immortalité même. »

Quelle touchante image ! Si j'avais la puissance de peindre mes pensées, il me semble que je voudrais réaliser cette image; je voudrais peindre cette maternité céleste tenant dans ses bras non-seulement l'enfant Jésus, mais nous tenant tous, tenant notre humanité, qui est aussi l'enfant de la très-sainte Vierge.

La mère, lorsqu'elle ne peut plus nourrir son enfant de sa propre substance, est encore chargée néanmoins de le nourrir. Dans la famille, telle que Dieu l'a constituée, c'est le père qui fait et amasse le trésor, c'est la mère qui dispense, c'est la mère qui rompt le pain à ses petits enfants.

Il en est de même de la sainte Vierge et de notre divin Sauveur, qui, comme Père de la vie, nous a mérité les trésors du ciel par ses souffrances divines; mais il a dit à sa Mère : Ma Mère, c'est vous qui distribuerez ces trésors aux enfants de la famille. La sainte Vierge a véritablement cette fonction.

Que résulte-t-il de là pour la pratique? Il en résulte que nous devons véritablement nous conduire à l'égard de la sainte Vierge comme des petits enfants. Voyez, lorsqu'un petit enfant a faim, lorsqu'il a soif, que fait-il? Il dit à sa mère : J'ai faim, j'ai soif.

2e SUBDIVISION. — PAR LA FONCTION DE LA PRÉSERVATION.

Après la fonction de la nutrition vient la fonction de la préservation.

La mère ne doit pas entretenir seulement la vie de son enfant, elle doit la préserver.

Une des plus touchantes images de la maternité, c'est la poule qui rassemble ses petits sous ses ailes : il lui semble qu'avec ses deux ailes elle peut braver toutes les puissances.

Voyez avec quelle sollicitude elle rappelle ses petits, lorsque le moindre danger semble menacer la jeune famille.

Ainsi Dieu a fait des ailes à toute maternité, et il a fait par-dessus tout des ailes puissantes à la sainte Vierge pour protéger sa grande famille. Mais vous pourriez dire : A quoi bon cette protection secondaire, est-ce que Dieu n'est pas le grand protecteur ; ai-je besoin de la sainte Vierge qui n'est qu'une créature ; Dieu n'a-t-il pas tout ce qu'il lui faut pour nous retenir lui-même sur le penchant de l'abîme?

O mères! ce n'est pas vous qui faites cette objection. Voici votre enfant sur le penchant d'un abîme, il va tomber, se blesser. Direz-vous : Mais que Dieu tende sa main, qu'il arrête mon enfant sur le penchant de l'abîme. Oh ! non ; vous sentez que vous êtes la protectrice que Dieu a envoyée pour cet enfant !

Ainsi Dieu a envoyé la sainte Vierge sur la terre ; elle étend ses ailes autour de nous, elle écarte les dangers.

C'est l'instinct catholique de cette protection qui a inspiré à saint Bernard ces magnifiques paroles : « Oh ! s'écriait-il, lorsque vous vous sentirez dans le danger, dans les angoisses, regardez, appelez Marie. Lorsque vous sentirez que l'orage se lève à l'horizon de votre âme, lorsqu'il vous semblera que votre navire va se briser au rocher de la tentation, appelez Marie, elle est puissante ; c'est elle qui doit vous protéger. »

Est-ce donc que les transports de ce Père de l'Église n'étaient qu'une sorte de fanatisme? Non, c'était l'instinct de cette maternité de la sainte Vierge, l'instinct catholique de cette fonction que Dieu lui a faite pour nous préserver.

3e SUBDIVISION. — PAR LA FONCTION DE LA CONSOLATION.

La troisième fonction de la maternité, c'est la consolation.

Toute maternité doit être consolatrice ; pourquoi? le voici. Malgré toutes les précautions que prend la maternité, l'enfant arrive toujours à se blesser ; il revient avec sa blessure ; il cherche une consolation, mais où la cherche-t-il? Il va droit à sa mère ; il est sûr que sa mère pourra le consoler. — Que faut-il à sa mère pour le consoler de sa douleur ? Il ne faut presque rien, un regard, une larme de ses yeux, moins que cela, un souffle de sa bouche. Oui, le souffle de la maternité emporte toutes les douleurs de l'enfant. C'est une sorte de proverbe reçu, que pour guérir la douleur de son enfant une mère n'a qu'à souffler dessus.

La sainte Vierge a aussi un souffle maternel qui nous guérit de toutes nos plaies.

Aussi lorsque vous avez des douleurs dans votre âme, n'allez pas vous adresser à ceux qui ne peuvent rien pour vous consoler ; venez droit à votre Mère ; montrez-lui votre blessure, vos douleurs ; dites-lui : O Mère, voyez, je suis bien triste, ma douleur est grande ; vous pouvez me consoler, car vous êtes ma Mère ; vous êtes la consolation des affligés, de vos enfants qui pleurent ; me voici à vos pieds, je suis affligé et je pleure !

4e SUBDIVISION. — PAR LA FONCTION DE LA RÉCONCILIATION.

Enfin, M. F., la sainte Vierge exerce par-dessus tout la fonction de la réconciliation.

Vous éprouvez des douleurs dont vous avez été vous-mêmes la cause ; vous avez mis le péché dans votre âme, et le péché a amené avec le remords une salutaire frayeur. Alors vous vous mettez à trembler, vous n'osez plus parler à Dieu, vous n'osez même plus regarder le visage de Notre-Seigneur, vous fuyez devant la croix, vous baissez vos regards. A qui donc irez-vous ? Est-ce qu'il n'y aura pas quelque part une physionomie assez douce pour vous donner encore le courage de vous relever? Cette physionomie, c'est le visage de notre Mère, c'est la maternité de la sainte Vierge ; la sainte Vierge a reçu de Dieu par-dessus tout le ministère de la réconciliation.

Pour réconcilier deux êtres qui sont séparés, que faut-il ? Il faut tenir à l'un et à l'autre ; il faut avoir la puissance de les rapprocher l'un de l'autre. La sainte Vierge a merveilleusement cette double puissance : d'un côté elle touche à son Fils, de l'autre elle touche à notre humanité ; elle a la puissance d'attirer son Fils à elle et la puissance de nous attirer aussi à elle-même, et ainsi de nous rapprocher de Jésus-Christ.

Comment a-t-elle la puissance d'attirer à elle son divin Fils? M. F., par la puissance de la sympathie ; elle a un cœur sympathique au cœur de Jésus-Christ ; elle a un cœur de mère, et le cœur d'une mère est tout-puissant sur le cœur d'un fils. Est-il possible de résister à sa mère lorsqu'on la voit suppliante?

Un jour, dans la république romaine, il se trouva un fier républicain qui, après avoir rendu à sa patrie des services illustres, en avait reçu l'exil pour récompense. Il s'en alla, mais emportant dans son cœur de terribles vengeances. Il s'était dit : Je m'en vais aller partout chercher des ennemis de Rome, et je reviendrai à leur tête faire la guerre à ma patrie. Il revint en effet, et grande fut la terreur dans Rome lorsqu'on apprit que ce général illustre approchait avec les ennemis. On ne savait à quelle protection se vouer. On eut recours aux grandes puissances de Rome qui conseillèrent d'invoquer la majesté de la patrie ; Coriolan résista. La religion vint avec la majesté des dieux, elle parut suppliante devant ce fils révolté ; Coriolan résista. Mais tout à coup un bruit se répandit dans le camp, on annonçait que la colère de Coriolan venait de tomber tout à coup. Qu'était-il donc advenu ? Une femme avait paru dans le camp ; elle s'appelait Véturie : c'était sa mère ! C'était la dernière, la suprême ressource de la patrie. Quand il la vit de loin, le fier Romain crut d'abord qu'il triompherait aussi de la prière de sa mère ; mais il s'était trompé, il n'avait pas assez compté avec la nature. Cette femme ar-

riva, elle se précipita à ses genoux ; elle lui dit de ces choses qu'une mère seule trouve dans son cœur pour triompher de la résistance de son fils. Elle en trouva si bien que Coriolan tendant la main pour relever sa mère lui dit : « O ma mère, vous avez triomphé de Coriolan; Rome est sauvée, mais votre fils est perdu ! » Il était perdu en effet, car en sauvant Rome il se vouait à la vengeance de ses soldats.

Or, je vous demande si une mère a pu triompher du cœur de ce farouche républicain, comment il se pourrait que la sainte Vierge ne pût triompher du cœur de son fils? Notre divin Maître a subi les lois, les conditions de notre humanité; il s'est fait homme. Il est donc, lui aussi, soumis à cette grande puissance morale de la maternité, la plus grande puissance morale qui existe. En sorte que, lorsque la sainte Vierge se tourne de son côté, qu'elle lui montre le sein qui l'a allaité, lorsqu'elle lui dit, avec sa parole de mère : « Je suis votre mère, vous êtes mon fils; je vous supplie pour ce pécheur, » Notre-Seigneur ne résiste pas.

Et maintenant, lorsque la sainte Vierge se tourne vers vous, ô pécheurs, vous trouvera-t-elle insensibles? sera-t-elle moins puissante sur vous qu'elle n'est puissante sur un Dieu ? Ah ! M. F., si nous avions l'intelligence du mystère de la Compassion de Marie, si nous pensions bien que là il y a une mère qui nous supplie non-seulement par son amour de mère, mais par ses maternelles douleurs. Elle vous dit : je suis votre Mère : par ces douleurs que vous avez faites vous-mêmes, je vous supplie de revenir à mon Fils. Est-il possible de résister à cette voix de la douleur maternelle ? Est-il possible de passer devant le Calvaire, de voir la mère des douleurs, le visage inondé de larmes et de se dire : après tout, c'est moi qui ai enfoncé ce glaive dans le cœur de ma Mère ; c'est moi qui ai fait ses douleurs; j'entends ma Mère qui me supplie. Quand on peut écouter cette voix, on ne l'écoute pas longtemps sans être vaincu. Ecoutez donc cette éloquence victorieuse de la maternité qui est bien autrement puissante que toute autre parole ; entendez cette éloquence et vous serez vaincus, non pas pour votre malheur, pour être perdus comme Coriolan, mais pour être sauvés.

O bonne Mère ! laissez-moi vous adresser en finissant quelques mots pour ces enfants auxquels je viens de parler de votre maternité. Quand ils viendront au pied de vos autels, souvenez-vous que vous êtes leur mère. Lorsque battus par les orages, poursuivis par les dangers, par les assauts du monde, ils viendront à vous, ces hommes, comme de petites colombes assaillies par la tempête, Mère, ouvrez vos bras, étendez vos ailes, car ce sont vos enfants. Lorsqu'ils viendront répandre dans votre âme ces douleurs qu'ils ne peuvent dire à personne, pas même à leur père, à leur mère, à leur frère ou à leur sœur, qu'ils n'oseront dire qu'à vous, ô Mère ! souvenez-vous que Dieu vous a établie la consolation des affligés: consolez ces douleurs, ce sont les douleurs de vos enfants. Enfin, lorsque des pécheurs, après avoir longtemps promené la longue chaîne de leurs iniquités auront eu la pensée, ô Mère ! de se réconcilier avec votre divin Fils, lorsqu'ils viendront crier vers vous, oh ! c'est à ce moment qu'il faudra montrer votre puissance. Embrassez-les, pressez-les sur votre sein, réconciliez-les tous avec votre divin Fils, afin qu'au jour de la mort nous soyons tous réunis sur votre sein comme des enfants sur le sein de leur mère, et que ce soit pour l'éternité.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

(par M. l'abbé Mermillod, de Genève.)

PLAN

I^re^ CONSIDÉRATION. MARIE, MÈRE DE DIEU. | II^e^ CONSIDÉRATION. MARIE. MÈRE DES HOMMES.

TEXTE.

Ecce mater tua. (JOAN., XIX, 27.)

Après le nom de Jésus, qui fait ployer tout genou aux cieux, sur la terre, dans les enfers, le nom le plus cher est celui de Marie; ce nom, le chrétien ne le prononce jamais sans soulever dans son âme des transports de reconnaissance et d'amour. Si parfois notre ministère nous oblige à des discours pénibles pour ranimer la ferveur des chrétiens attiédis, à la prédication des dogmes terribles de l'éternité et de la justice divine, il nous est consolant de *prêcher* Marie, cette vierge bénie par les générations, cette Mère de Dieu et des hommes couronnée de puissance et d'honneur; pleine de grâces et de miséricorde.

I^RE^ CONSIDÉRATION.

MARIE, MÈRE DE DIEU.

Voici les bases fondamentales du culte de Marie. Nous savons qu'il n'y a qu'un Dieu maître de la vie, maître de la mort; nous savons aussi qu'il plaît à ce grand Dieu de glorifier ses créatures, et il veut qu'on les révère à proportion qu'il les honore lui-même. De là le devoir sacré de rendre hommage aux puissances qu'il a couvertes de son autorité : ainsi, nous honorons les anges, ils sont les exécuteurs des volontés divines; nous honorons les saints, ils sont les amis de Dieu, et ces hommages que nous leur adressons remontent vers celui qui, par sa grâce, les fit triompher du monde, de l'enfer et d'eux-mêmes, et qui les couronne à jamais dans le ciel. Un souverain défend à ses sujets de prendre le titre de roi et de s'arroger les honneurs dus à cette qualité sublime; en conclurons-nous que ce monarque ne veuille pas qu'on respecte les magistrats et qu'il permette d'insulter à ses amis? Ce souverain, c'est le roi immortel des siècles; il s'est réservé la gloire qui n'appartient qu'à lui seul : *Gloriam meam alteri non dabo;* mais il n'interdit pas de rendre aux anges et aux saints un culte inférieur, subordonné, puisqu'il le sanctionne par des merveilles : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* Devant celui qui a créé les mondes, ils ne sont que des intermédiaires, des suppliants. Au-dessus d'eux brille celle qui est appelée, à juste titre, la Reine de tous les saints; mais s'ils ont droit à nos hommages, quels droits n'aura pas

celle qui fut choisie pour être la Mère de l'homme-Dieu, qui le porta dans son sein, qui nourrit son enfance et le vit se soumettre à ses ordres maternels.

Les ennemis du culte de la Vierge veulent des textes sacrés sur lesquels s'appuie notre dévotion ; ils ne nous manquent pas. Dieu a semé dans les saintes Écritures des prophéties et des symboles qui ne tendent qu'à exalter la gloire de Marie. Quand Adam et Ève commirent cette première faute qui devait souiller toutes les générations futures, Dieu les punit, mais il ne les laisse pas sans espoir; et dans un avenir lointain, il leur montre un libérateur, il dit au serpent : « Parce que tu as introduit le péché par une femme, parce que tu l'as trompée, tu crois être vainqueur; je rallumerai la guerre entre toi et une femme, et elle te brisera la tête. » Voilà, M. F., une parole solennelle sortie de la bouche de Dieu, parole qui fonde tout le christianisme, puisqu'elle montre l'homme déchu et réhabilité ; car, au milieu de ces splendides promesses, Marie apparaît au genre humain comme victorieuse du serpent infernal. Est-ce clair, chrétiens ? La sainte Vierge est-elle donc de trop, quand on parle de Jésus ? La première phrase de la Bible qui annonce un Sauveur nous présente aussi Marie. Comme Ève a été la première dans l'attaque où l'homme succombe, Marie sera en tête du nouveau combat où l'enfer sera vaincu. Cet oracle, recueilli avec joie par nos infortunés parents, se transmet d'âge en âge, et, durant quarante siècles, tous les peuples sont dans l'attente de cette Vierge-Mère qui portera dans son sein le salut du monde. Les fils de Jacob soupirent après cette étoile qui doit se lever sur eux ; ils la contemplent de loin et ils la saluent avec les joies de l'espérance : *A longe aspicientes et salutantes.* Les plus gracieuses images la représentent à leur foi. Ici, c'est une tige chargée d'une fleur divine ; là, c'est une terre fécondée par le ciel où germe un Sauveur. Voulez-vous, M. F., une prophétie plus palpable que tous ces symboles ? Le peuple juif était près de tomber sous les coups de ses ennemis ; Dieu veut lui donner une marque authentique de sa protection ; il lui dit : « Une Vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Dieu avec vous. » Là encore, Marie est promise sous des termes assez clairs. A quoi bon chercher des preuves dans l'Ancien Testament? Le saint Évangile, en nous apprenant que le Verbe fait chair est né de Marie, n'a-t-il pas résumé, par l'expression seule de ce dogme ineffable, toutes les grandeurs de Notre-Dame ? Aussi nos docteurs catholiques s'écrient « qu'être devenue la Mère de Dieu, c'est avoir atteint la dignité la plus haute qu'il soit au pouvoir de Dieu de conférer à une pure créature. » Cette dignité suréminente légitime tous les noms, toutes les prérogatives, toutes les merveilles que l'Eglise reconnaît et honore en la sainte Vierge.

Sainte Catherine de Sienne, disait : « Si nous pouvions contempler une âme dans l'état de grâce, nous serions si charmés de la voir surpasser toutes les fleurs, tous les astres, tout l'univers, qu'il n'est personne qui ne voulût mourir pour une semblable beauté. » Si la grâce sanctifiante fait briller en nous de si éclatantes splendeurs, quels seront les charmes et la magnificence de l'âme de Marie? Elle fut créée sans la souillure originelle; et Dieu, qui trouve des taches dans la blancheur de ses anges, n'en découvre point dans son cœur immaculé. Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée ! il n'y a point de tache en vous : sa naissance est le commencement d'une joie univer-

selle : *Nativitas tua gaudium annuntiavit universo mundo.* Elle grandit à l'ombre du sanctuaire; elle voue son âme à l'amour le plus vif, le plus impétueux qui se soit jamais allumé dans un cœur : *Fluminis impetus lætificat civitatem Dei.* Les croix, les sacrifices obscurs, les vertus douces et cachées sont l'aliment quotidien de sa ferveur. L'heure de la rédemption a sonné dans l'éternité : un ange part des hauteurs des cieux et vient dans une humble cellule de Nazareth; il se présente devant une pauvre vierge qui tremble à son aspect. « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes... vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, il sera appelé le Fils du Très-Haut. » Chose admirable ! Un ambassadeur du Tout-Puissant vient traiter avec une pauvre fille du grand mystère de l'Incarnation. Pourquoi donc nous blâmer d'implorer son assistance; Dieu nous en donne l'exemple. Quand il s'est agi du salut du monde, il sollicite le consentement de la Vierge de Nazareth. S'il lui a donné une si grande part dans cette œuvre, lorsqu'elle gémissait dans cette vallée de larmes, quelle part n'aurait-elle pas maintenant qu'elle règne sur un trône de grâces et de miséricordes. Qui donc, le premier, a commencé à honorer cette Vierge sans tache? Est-ce un moribond aux prises avec la mort; une faible femme entraînée par la simplicité de son cœur? Non, mille fois non; ce n'est pas même un apôtre de Jésus-Christ, un prophète inspiré de l'Esprit saint; c'est un habitant du ciel, une de ces pures intelligences qui contemplent Dieu face à face; c'est un chef puissant de la milice céleste qui vient, au nom de la très-sainte et très-adorable Trinité, célébrer ses louanges et lui adresser une respectueuse salutation. Que sont tous nos éloges, sinon un pâle commentaire des paroles de l'archange Gabriel? Le Seigneur, qui nous commande d'honorer la mémoire des justes, qui glorifie ses saints en présence des peuples et des rois, serait-il offensé qu'on bénît les entrailles qui l'ont porté et le sein qui l'a nourri. Trente ans de sa vie sont tout entiers dans ces mots : « Il lui était soumis. » Permettez-moi, M. F., une parole qui rendra ma pensée plus nette et plus claire.

Supposez que dans cette ville existe un jeune homme pauvre, mais sage et laborieux; il vit isolé, solitaire, seul avec sa mère. Un misérable atelier les abrite tous deux. Il gagne à la sueur de son front le pain de chaque jour, son bonheur est d'aimer sa mère, de lui être soumis, de la voir sourire à ses travaux. Par un coup mystérieux de ce que le monde appelle le hasard, et que nous, chrétiens, nous nommons Providence, ce jeune artisan entend frapper à la porte de sa cabane. Les grands d'un peuple l'ont choisi pour roi; ils lui apportent une splendide couronne, et de son échoppe il passe sur un trône. Entouré de ce cortége et de toutes les magnificences de la terre, il relègue sa mère au fond de son palais; il ne veut pas qu'on lui parle, et il punit des cachots les audacieux qui voudraient la saluer. Y a-t-il, M. F., une expression pour peindre la basse jalousie de ce parvenu? L'application de la parabole est facile à saisir. Jésus vivait sur la terre dans la boutique d'un charpentier; il aimait sa mère et trente ans de sa vie sont tout entiers en ces mots : « *Il lui était soumis.* » Maintenant que du sépulcre il s'est élancé au plus haut des cieux, il dédaignerait sa mère; il défendrait de lui adresser quelques paroles, et il punirait des éternels supplices le crime de lui redire la salutation angélique. Non, mon Seigneur et mon

Dieu, vous qui avez dit : « Honore ton père et ta mère, afin de vivre longuement, » vous ne méprisez pas la vôtre. Vous qui avez dit : « Un verre d'eau ne restera pas sans récompense, » vous glorifiez celle qui vous a donné non pas un verre d'eau, mais votre corps formé de son sang virginal : vous êtes bien toujours le souverain Seigneur; mais Marie n'a-t-elle pas sur vous le pouvoir d'une mère ; oui, c'est une créature, mais une créature qui vous a engendré, et qui est aujourd'hui la toute-puissance qui supplie, qui demande, la toute-puissance de l'intercession : *Omnipotentia supplex.* Elle est glorieusement placée comme une reine, à la droite de son fils : *Astitit regina a dextris tuis.* Le soleil est son vêtement. : *Amicta sole;* un diadème de douze étoiles la couronne, et la lune lui sert de marche-pied. — *In capite ejus corona stellarum duodecim;..... luna sub pedibus ejus.*

IIe CONSIDÉRATION.

MARIE, MÈRE DES HOMMES.

Gardant la gloire de sa virginité, elle a versé sur le monde la lumière éternelle : *Lumen œternum mundo effudit;* la Mère de Dieu est aussi la reine du ciel; et si les anges l'ont pour reine, nous l'avons pour mère. On comprend son premier titre, parce que l'Église l'a solennellement consacré; mais qu'elle soit mère des hommes, on l'accepte comme un sentiment instinctif de la piété catholique. Pourtant, il est facile de s'en rendre compte : l'homme exerce un grand empire, parce qu'il est fort; il n'en est pas de même de la femme ; elle règne, mais par sa propre faiblesse ; elle impose, mais par sa propre pudeur. Placée dans la famille entre l'homme et l'enfant, entre le père et le fils, elle participe à la nature et à la condition de l'un et de l'autre ; elle tient du père parce que, comme lui et avec lui, elle commande à ses enfants ; elle tient du fils, parce qu'avec lui elle est soumise au père et lui obéit ; elle est le médiateur, le centre, le lien de la société domestique ; elle réunit les éléments les plus éloignés et forme ce tout que nous nommons famille. C'est au père qu'il appartient, comme à une providence, de pourvoir aux besoins généraux; mais ces besoins ne peuvent être compris que par la tendresse maternelle. L'office de la mère est de former à la confiance le cœur tendre d'un enfant, de ployer à l'amour le cœur indépendant du père; elle est là pour calmer les caprices de la domination; elle prend sa part des souffrances et des larmes. Tandis que l'homme veille à la défense, la mère veille au bonheur; pour allier ces deux natures éloignées, Dieu lui a départi les moyens d'accomplir ce doux et clément ministère. L'énergie des sentiments supplée à ce qui lui manque en force d'intelligence; elle comprend moins, mais elle sent davantage : peines, douleurs, tortures, longues insomnies, rien ne coûte à l'amour maternel qui ne se lasse jamais. Quand Dieu veut exprimer, par une comparaison, la force de sa charité, il s'écrie : « Quand une mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai pas. » C'est elle qui réunit la force et la faiblesse dans une même affection. Si l'enfant a fait une faute, le front sévère du père le menace du châtiment; il n'ose s'approcher, il revient timidement auprès de la mère.

lui fait de douces promesses; la mère interpose sa médiation, et l'enfant est pardonné.

Quelle belle et noble mission que celle d'une mère chrétienne; son cœur peut verser dans ces âmes jeunes et naïves le lait des vertus chrétiennes, et les faire grandir dans l'honneur et le devoir. L'absence de cette autorité paraît surtout chez de pauvres orphelins; ils ont vécu sous la tutelle même du meilleur père, et cependant ils sont étonnés de la vie ; il leur manque l'appui le plus naturel pour marcher dans ce sentier de pleurs. Si le Dieu plein de bonté qui, dans l'ordre temporel, a voulu que chaque homme eût dans sa mère une conciliatrice, un motif de confiance et d'amour en face d'un père terrestre, ce Dieu qui nous a donné une rédemption abondante : *Copiosa apud eum redemptio*, a fourni, pour nos besoins spirituels, les secours et l'assistance d'une Mère céleste. M. F., depuis la chute d'Adam, nous avons peur de Dieu; sa sainteté effraye nos misères; quoiqu'il se soit fait petit enfant dans la crèche de Bethléem; qu'il n'ait que ses pleurs et son sourire; quoiqu'il soit voilé sous les espèces eucharistiques, appelant à lui tout ce qui souffre : « Venez à moi, vous tous qui êtes affligés, et je vous consolerai; » il n'en est pas moins le juge suprême qui, au jour des justices, viendra juger les vivants et les morts. La divinité de Jésus-Christ vous frappe d'épouvante; l'avenir de Dieu réveille comme un écho affaibli de cette frayeur d'Adam coupable : *Audivi vocem tuam, et timui;* j'ai entendu votre voix et j'ai eu peur; mais le Sauveur est un pontife qui sait compatir à nos faiblesses ; pour ranimer notre confiance, il a placé entre nous et lui une Mère de miséricorde. On a dit du sacrifice d'Abraham, que Dieu ne l'aurait pas demandé à une mère : pourtant il l'a demandé à Marie.

Le Fils du Dieu vivant, la splendeur et la lumière éternelles, est attaché à une croix, ses pieds et ses mains sont percés de clous et sa tête est couronnée d'épines; tandis que les hommes qu'il a nourris le délaissent, tremblent, s'éloignent et se cachent, quelques femmes pieuses demeurent fidèles à Jésus-Christ : âmes dévouées, elles ne rougissent point de partager l'ignominie de la croix, de montrer publiquement l'attachement le plus vif pour le crucifié. Elles condamnent d'avance la lâcheté de ces chrétiens qui le renient par un déplorable respect humain. Parmi elles, au pied de la croix, tout près, se trouve sa très-sainte et très-aimable Mère ; au milieu de sa douloureuse agonie, elle dut recevoir dans son âme les paroles qui s'échappaient de ses lèvres, et sur elle les gouttes sanglantes qui jaillirent de ses plaies. Il y a sur le Calvaire deux autels, la croix de Jésus et le cœur de Marie ; tous deux peuvent s'écrier : « O vous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur. » De l'autre côté, saint Jean se tenait debout ; Jean, le disciple chéri que Jésus aimait, ce confident qui reposa sa tête sur la poitrine de son maître et y puisa les secrets mystérieux de la charité. Jésus laisse tomber sur eux un dernier regard, et comme il ne veut pas laisser orphelins ceux qui le chérissent : « Femme, voici votre fils; disciple, voici votre mère. » Marie est donnée à tous les hommes, et tous les hommes sont donnés à Marie. Elle nous enfante dans les larmes ; elle eût voulu mille fois prendre la place de son Fils et mourir pour lui, si une victime humaine eût pu satisfaire à la justice divine. Les tortures dont elle fut déchirée lui valent bien le titre de Reine des martyrs. Grâce à cette grande infortune, ce sera notre Mère, qui ne nous oubliera jamais. De-

puis ce grand jour, les fidèles ont eu une affection filiale, une confiance enfantine en Marie; et, dans tout le monde catholique, il y a un sentiment universel, unanime et profond de cette suave dévotion. Étranger au besoin de notre cœur, le protestantisme ne comprend rien à notre culte, à notre dévotion envers Marie. Et cependant, dans toutes les églises, il y a un autel sous son patronage; c'est là que les âmes pieuses, les âmes qui souffrent, qui luttent ou qui ont péché, aiment à se réunir et à prier; elles éprouvent d'indicibles émotions à redire cette douce prière : « Consolatrice des affligés, refuge des pécheurs, santé des infirmes, secours des chrétiens, priez pour nous. » M. F., puisque nous avons une mère dans le ciel, invoquons-la avec confiance, surtout dans nos instants d'ennui ou de faiblesse; la Mère de miséricorde s'incline de préférence sur ce qui gémit et pleure dans cette vallée de larmes. Qui de nous n'a pas son cœur à porter aux pieds de Jésus, qui n'a pas un sacrifice à lui offrir, une passion à vaincre, une affection à purifier? Mères chrétiennes, portez au Seigneur vos enfants bien-aimés; et vous, enfants chrétiens, consacrez-lui la fleur de votre âge; jeunes gens, placez vos combats sous la garde toute-puissante de celui qui a vaincu l'enfer; et vous aussi, pécheurs, venez avec confiance apporter à Jésus-Christ les restes flétris de votre vertu éteinte, il les ranimera; et si nos holocaustes sont indignes de lui, vous les rendrez agréables, ô Rose mystique, vous nous présenterez à Jésus, et, après notre exil, vous nous conduirez à lui, ô clémente! ô douce! ô bonne vierge Marie, notre Mère : *O clemens! o dulcis! o virgo Maria!*

MATÉRIAUX.

I. ÉCRITURE.

ANCIEN TESTAMENT.

Eo quod mater esset cunctorum viventium. (*Gen.*, III, 20.)

Duæ gentes sunt in utero tuo. (*Id.*, XXV, 23.)

Ecce odor filii mei quasi odor agri pleni. (*Id.*, XXVII, 27.)

Ego autem sicut oliva fructifera in domo Dei. (*Ps.*, LI, 10.)

In velamento alarum tuarum exultabo. (*Id.*, LXII, 8.)

Tenuisti manum dexteram meam. (*Id.*, LXXII, 24.)

Homo natus est in ea. (*Id.*, LXXXI, 5.)

De fructu ventris tui ponam super sedem tuam. (*Id.*, CXXXI, 11.)

Nunc ergo, filii audite me. (*Prov.*, VIII, 32.)

Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt. (*Id.*, XXXI, 28.)

Quoniam horum omnium mater est. (*Sap.*, VII, 12.)

Obviabit illi quasi mater honorificata. (*Eccli.*, XV, 2.)

Ego mater pulchræ dilectionis. (*Id.*, XXIV, 24.)

In me omnis spes vitæ et virtutis. (*Id.*, *ibid.*, 25.)

Transite ad me omnes qui concupiscitis me. (*Id.*, *ibid.*, 26.)

Sicut aquæductus exivi de paradiso. (*Id.*, *ibid.*, 41.

Ecce virgo concipiet et pariet filium. (*Is.*, VII, 14.)

Et delectabitur infans ab ubere. (*Id.*, XI, 8.)

Attendite ad Saram matrem vestram. (*Id.*, LI, 2.)

Nunquid oblivisci potest mulier in-

fantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? (*Id.*, XLIX, 15.)

NOUVEAU TESTAMENT.

ÉVANGILES.

Invenerunt puerum cum Maria matre ejus. (*Matth.*, II, 11.)

Nonne mater ejus dicitur Maria. (*Id.*, XIII, 55.)

Benedicta tu in mulieribus. (*Luc.*, I, 28.)

Et erat subditus illis. (*Id.*, II, 51.)

Beatus venter qui te portavit. (*Id.*, XI, 27.)

Dicit Mater Jesu : Vinum non habent. (*Joan.*, II, 3.)

Filioli, adhuc modicum vobiscum sum. (*Id.*, XIII, 33.)

Cum vidisset ergo Jesus Matrem, et discipulum stantem quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. Et ex illa hora, accepit eam discipulus in sua. (*Id.*, XIX, 26, 27.)

ÉPÎTRES.

Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ. (*Hebr.*, IV, 16.)

Ut cum peperisset filium ejus, devoraret. (*Apoc.*, XII, 4.)

Et raptus est filius ejus ad Deum, et ad thronum ejus. (*Id.*, XII, 5.)

II. SS. PÈRES.

Credimus Mariæ filium esse Dominum Jesum Christum et præterea omnem eum qui est perfecte christianus; qui enim hujusmodi est, non amplius vivit ipse, sed in ipso vivit Christus, et ideo de eo dici potest Mariæ : Ecce filius tuus Christus. (Origen., *in Joan.*, 19.)

Decet te Matrem regeneratricem cognominare, eo quod ex te prodiit Rex Dominus, ac Deus noster. (S. Athanas., *in Serm. de Deipara.*)

Ave, omnium parens. (S. Ephrem., *de Laud. V.*)

Putas me esse solum, habeo pro te Mariam, matrem Domini. (S. Hieron., *Ep.* 25 *ad Paul.*)

Mater generis nostri pœnam intulit mundo, Genitrix Domini nostri salutem in mundo; auctrix peccati Eva, auctrix meriti Maria, illa occidendo obfuit, hæc vivificando profuit; illa percussit, ista sanavit, pro inobedientia enim obedientia commutatur, fides pro perfidia compensatur. (S. August., *Serm.* 18, *de Sanctis.*)

Hæc primæ matris damna resolvit; hæc homini perdito salutem adduxit. (*Id.*, *Serm.* 35, *de Sanctis.*)

Illa una femina spiritu plane Mater est membrorum Salvatoris, quod nos sumus; quia cooperata est charitate, ut fideles in Ecclesia nascerentur, qui illius capitis membra sunt, corpore Mater est ipsius capitis. (*Id.*, *de Virginitate*, c. 6.)

Mater gentium Maria. (S. Ildeph., *Serm.* 8, *de Assumpt.*)

Tu, Maria virgo Deipara, charissimis filiis meis, quos tu fratres appellandos duxisti, peregrinationis meæ solatium esto per manuum impositionem. (S. J. Damasc., *in sua Dormitione.*)

Omnes gaudendo dicemus : Benedictus Frater, per quem Maria est nostra mater, et benedicta Mater, per quam Christus est noster frater. (S. Anselm., *De Excell. Virg.*, c. 9.)

Beata Virgo peperit et plane facta est omnium nostrum mater. (Rupert., Tuit., *L.* 13, *in Joan.*)

An trepidas ad Christum ? Frater tuus est et caro tua, tentatus per omnia absque peccato, ut misericors fieret. Hunc tibi fratrem Maria dedit. (S. Bernard., *Serm. de Aquæductu.*)

III. TRAITS HISTORIQUES.

MARIE NOTRE MÈRE.

Sainte Mechtilde, lisant un jour ces divines paroles du Sauveur mourant à la sainte Vierge : « Femme, voilà votre fils », se sentit inspirée de demander au Fils de Dieu de vouloir bien lui faire part de la même grâce qui fut accordée à saint Jean, pour qui ces paroles furent prononcées sur le Calvaire, et qu'il lui plût de dire en sa faveur à la sainte Vierge : « Femme, voilà votre fille! » Elle n'eut pas plus tôt fait cette prière, qu'elle eut son effet.

Elle entendit l'adorable Sauveur la recommander lui-même spécialement

aux soins de sa sainte Mère, en considération du sang qu'il avait répandu et de la mort qu'il avait endurée pour l'âme de cette fille, qui était son épouse, pour les saints engagements qu'elle avait pris avec lui. Mechtilde, comblée de joie et de confiance après une telle recommandation, fut portée à faire la même demande à Notre-Seigneur, en faveur de ceux qui l'en prieraient, et le divin Sauveur daigna lui faire entendre qu'il ne la refuserait jamais à quiconque la lui demanderait avec ferveur. Demandons-la-lui donc, et prions-le qu'il veuille bien nous donner à Marie pour ses enfants, en la choisissant nous-mêmes pour notre mère. (*Vie de sainte Mechtilde.*)

VISION CONSOLANTE DE SAINTE MADELEINE DE PAZZI.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi eut un jour une vision bien capable d'inspirer à tous les hommes une grande confiance en la très-sainte Vierge. Elle vit au milieu de l'immensité des mers une nacelle dans laquelle s'étaient réfugiés tous les serviteurs de l'auguste Mère de Dieu. Marie, faisant l'office de pilote, dirigeait elle-même la nacelle et conduisait ses enfants au port de la véritable patrie. « Par cette vision, ajoute saint Liguori, la bienheureuse comprit que ceux qui vivent sous la protection de Marie au milieu des écueils et des dangers dont le monde est rempli, sont préservés du naufrage du péché et de la damnation parce qu'ils sont conduits par la douce Etoile des mers. Ayons donc soin de nous réfugier sous le manteau de Marie, et dans cet asile nous serons assurés de la possession du royaume céleste, puisque l'Eglise chante en sa louange : « Sainte Mère de Dieu, tous ceux qui participeront aux joies de l'éternité habitent en vous et vivent sous votre protection. » (*Vie de cette sainte.*)

L'AVE MARIA D'UN IMPIE.

Dans une ville d'Espagne, un impie s'était livré au démon et ne s'était jamais confessé ; le seul bien qu'il fît était de dire un *Ave Maria* chaque jour. Le père Eusèbe Nieremberg rapporte qu'aux approches de sa mort, la sainte Vierge lui apparut en songe, et les regards miséricordieux de Marie le changèrent au point qu'il envoya de suite appeler un confesseur ; il se confessa en versant des torrents de larmes, et fit vœu de devenir religieux s'il relevait de cette maladie ; il mourut dans ces saintes dispositions. (*Auriem.*, t. I, c. VII.)

UN ENFANT JUIF PRÉSERVÉ DES FLAMMES PAR MARIE.

Le miracle que nous allons raconter est attesté par plusieurs auteurs très-graves, entre autres par Evagrius, qui le rapporte comme étant arrivé de son temps à Constantinople et connu de tout le monde.

A l'époque où le patriarche Maurice gouvernait l'église de Constantinople, on avait encore dans cette ville l'ancienne coutume de donner aux petits enfants qui avaient l'innocence baptismale les particules sacrées du corps de Jésus-Christ qui restaient de la communion des autres chrétiens. Or, il arriva qu'un jour, un jeune enfant, né d'un père juif, qui avait chez lui un fourneau où il fondait et travaillait le verre, allant aux petites écoles avec d'autres enfants chrétiens, fut conduit avec eux à l'église et se présenta innocemment comme les autres pour recevoir les fragments de la sainte Eucharistie. De retour au logis de ses parents, il raconta tout simplement ce qu'il avait fait. Le père, homme brutal et animé de la haine la plus violente pour le christianisme, transporté de fureur et de rage, saisit ce pauvre enfant, et le jeta sans pitié dans son fourneau, qui était tout embrasé.

Peu de temps après, la mère étant rentrée dans la maison, demande de tous côtés ce qu'est devenu son enfant. Après l'avoir inutilement cherché dans les divers quartiers de la ville, comme elle était trois jours après dans sa boutique, et que, dans sa douleur inconsolable, elle appelait ce cher enfant par son nom, elle fut bien suprise lorsqu'elle entendit sa voix qui lui répondait et qui l'appelait du doux nom de mère. Ses entrailles

furent tout émues en entendant cette voix qui semblait venir du fond du fourneau : elle y accourut aussitôt, et ayant ouvert la porte, elle fut épouvantée en voyant ce pauvre enfant encore vivant au milieu des flammes. Elle appelle les voisins au secours; tout le monde accourt pour être témoin de ce prodige. On retire l'enfant sain et sauf de ce brasier, on l'interroge, on lui demande l'explication de ce prodige. Il raconte qu'ayant été jeté par son père dans un fourneau, parce qu'il avait assisté aux cérémonies des chrétiens, une grande dame, éblouissante de lumière, l'avait préservé des flammes en le couvrant de son manteau, et même qu'elle lui avait donné à manger pour apaiser sa faim. Il ajouta que cette dame ressemblait parfaitement à une image qu'il avait vue dans l'église des chrétiens, et qui était celle de la très-sainte Vierge.

Ce miracle ayant été rapporté à l'empereur et au patriarche avec toutes ces circonstances, le malheureux juif fut condamné à perdre la vie et mourut plein d'obstination dans son impiété. La mère et l'enfant sauvé miraculeusement reçurent le saint baptême, et tous les fidèles, témoins de ce prodige, rendirent mille actions de grâces à Dieu et à la Mère de miséricorde, qui se montre si pleine de bonté pour ceux qui ne la connaissent pas. (Evagr., lib IV, c. XXXV; Greg. Tur., lib. *de Glor. Mart*, c. VIII; Baron., *de Anal.*, n. 552; Abelly.)

IV. MAXIMES DES SAINTS.

Vous êtes, ô Marie, la Mère de l'Agneau et du Pasteur tout ensemble. Vous avez eu un honneur sans égal, lorsqu'en un seul fils formé dans votre chaste sein vous avez donné naissance à tout le peuple chrétien, et avez fait que ceux qui étaient vos frères par nature le fussent aussi de l'unique Fils de Dieu. (S. Germ. Const., *Orat. de Assumpt.*)

Marie est non-seulement la Mère du Sauveur Jésus, elle est encore la mère de tous les fidèles. (S. Bonavent., *in Spec. B. V.*, c. 8.)

Le bienheureux saint François avait la dévotion la plus tendre pour la bienheureuse vierge Marie, particulièrement, disait-il, parce qu'elle nous a donné le Sauveur pour frère. (*Id., in Vita S. Francisci.*)

Marie est la Mère de Jésus-Christ par nature et corporellement; elle est la mère des hommes, par grâce et spirituellement. (*Id., in Spec.*, c. 3.)

Dès que Marie consentit à être la Mère de Dieu, elle consentit également à être la mère de tous les enfants du salut, et dès lors elle les porta dans ses entrailles. (S. Bernardin. Sen., *Serm.* 6, art. 2. c. 2.)

La bienheureuse vierge Marie est la mère des élus, la mère des justes, la mère de tous les fidèles, et presque aussi la mère des pécheurs. (S. Brigitt., *Revel.* l. IV, c. 128.)

Voilà votre mère : *Ecce mater tua!* Quel honneur, quelle gloire! le plus riche des trésors, le vase de toute sanctification, la maîtresse du monde, la reine du ciel, la fille du Père, la mère du Fils, l'épouse du Saint-Esprit, vous est donnée pour mère, à vous-même; et vous vous appellerez son fils. En vérité, Jésus vous a beaucoup aimés pour vous accorder une telle faveur. (Dionys. Carth. apud Mansi, *de S. Joan., Disc.* 5.)

C'est au pied de la croix que Marie nous a adoptés pour ses enfants. (Lansperg., *in Homil. de B. V.*)

O chrétien, si Marie est votre Mère, Jésus est votre frère, son Père est votre père, son royaume sera votre héritage et la grâce et la protection de Marie seront votre trésor! (Ludolph. Carth., c. 63.)

V. COMPARAISONS.

1. Sicut pia mater abscondit filium sub pallio, quando pater vult eum verberare; ita beata Virgo confugientes ad se, Christi justitiam formidantes. (Rich., l. XII, *de Laud Virg.*)

2. Sicut Adam et Eva vendiderant mundum pro uno pomo; ita Filius meus et ego redemimus mundum quasi uno corde. (B. Virgo, *in Rev. S. Brig.*, c. 33.)

3. Sicut mater generis nostri pœnam intulit mundo, ita Genitrix Domini nostri salutem attulit mundo. Et sicut auctrix peccati Eva, ita auctrix meriti Maria.

Eva occidento obfuit, Maria vivificando profuit : Illa percussit, ista sanavit. (S. Aug., *Serm. de Nat. M. V.*)

4. Si Christus est credentium frater, cur non ipsa quæ genuit Christum credentium sit mater? (S. Anselm., *de Excellent. Virg.*, c. II.)

5. Sicut Deus sua potentia operando cuncta Pater est, et Deus omnium ; ita beata Dei genitrix Maria suis meritis cuncta reparando mater est et domina rerum. (S. Anselm., *id.*, *ibid.*)

6. Sicut Christus est Deus noster et misericordia nostra, sic Virgo est Mater et domina nostra, misericordiæ janua. (Dionys. Carthus., *in Cant.*, c. 7.)

7. Discipulus ille electus (Joannes) designat unumquemque fidelem ; quemadmodum ergo Christus dixit Joanni : Ecce mater tua ! sic unicuique christiano dedit Matrem suam in matrem. (*Id.*, *in Joan.*, *hic.*)

8. De même que Dieu, en donnant l'être au premier homme, transmit par le même moyen la vie à toute sa postérité, qui était contenue en lui ; de même la sainte Vierge, en mettant au monde le second Adam, devint la mère d'une multitude innombrable d'enfants que nous appelons la semence spirituelle du Sauveur. (Guerric. abb., *Serm.* 1, *de Assumpt.*)

9. De même que le Sauveur Jésus nous a engendrés à la vie spirituelle en souffrant pour nous sur la croix, de même la bienheureuse vierge Marie nous a engendrés et nous a enfantés dans les plus grandes douleurs, en s'unissant aux souffrances de son Fils sur le Calvaire. (S. Antonin., 4 p., tit. XV, c. 2.)

10. De même que des poussins, à l'approche du milan, courent se réfugier sous les ailes de leur mère, de même nous courons vers vous, ô Marie, notre mère ; soyez notre refuge ! (S. Thomas de Villan., *Conc.* 3, *in Nat. Virg.*)

11. Elie, en montant aux cieux, légua à son disciple Elisée son manteau (IV *Reg.*, II, 12) ; Jacob, sur le point de mourir, légua à Joseph le champ de Sichar (*Gen.*, XLVIII, 24) ; David, avant de rendre le dernier soupir, légua à Salomon les trésors qu'il destinait à la construction du temple (I *Paral.*, XXII, 14) ; Jonathas, qui aimait David d'un si grand amour, lui donna ses propres vêtements et son armure (I *Reg.*, XVIII, 3) : le Sauveur du haut de la croix fit un legs plus précieux que tous ceux que nous venons de désigner à saint Jean, et en sa personne à tous les chrétiens, il leur donna sa mère : *Ecce mater tua !* (Ginther, *in Matre amoris, consid.*, 39.)

12. Le Sauveur Jésus donna aux pécheurs le pardon : *Pater dimitte illis* (*Luc.*, XXIII, 34) ; au bon larron, le paradis : *Hodie mecum eris in paradiso* (*Id.*, XXIII, 42) ; aux soldats, ses vêtements : *Partiti sunt vestimenta mea Joan.*, XIX, 24) ; à sainte Véronique, un suaire où il avait imprimé l'image de son auguste face ; à Nicodème, les clous de sa croix, la lance, la couronne d'épines et une fiole de son précieux sang ; à Joseph d'Arimathie, le linceul où il fut enveloppé dans le sépulcre ; à l'Eglise, son épouse, son lit de fleurs : *lectulum suum floridum*, c'est-à-dire sa sainte croix ; mais à saint Jean, son bien-aimé disciple, et, en lui, à tous ses bien-aimés fidèles, il donna sa sainte Mère : *Ecce mater tua !* O précieux testament ! (*Id.* ex Adrichonsio et Mallone, *de SS. Sindone.*)

13. De même qu'un enfant, à la vue de son père en courroux, court vers sa mère pour en être protégé, de même nous recourons à vous, ô Marie, notre Mère, afin que vous éloigniez de nous le courroux de notre Père céleste que nous avons suscité par nos péchés. (*Id.*, *ibid.*)

VI. MOTIFS ET MOYENS.

MOTIFS DE LA MATERNITÉ DE MARIE.

1° Etant la Mère de Jésus-Christ, elle est notre mère, car en étant la mère du chef, elle devient nécessairement la mère des membres de ce chef ;

2° Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'a donnée pour mère : *Ecce mater tua !*

3° Elle se montre notre Mère, par l'amour, la consolation, la protection.

AVANTAGES ATTACHÉS A NOTRE QUALITÉ D'ENFANTS DE MARIE.

1° Nous devenons par la grâce les frères de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Chris-*

tus frater tuus est (S. Bernard, *Serm. de Aquæductu*) ; par conséquent, les enfants de Dieu ;

2° Nous avons part à toute la protection, la faveur et l'amour de Marie, notre Mère.

MOYENS POUR VÉNÉRER MARIE COMME NOTRE MÈRE.

1° L'aimer comme la mère la plus tendre ; 2° nous réfugier sous son aile, comme vers la mère la plus compatissante ; 3° nous confier à elle comme à la mère la plus puissante.

MOTIFS POUR AIMER LA SAINTE VIERGE, NOTRE MÈRE.

PREMIER MOTIF. — *Sa beauté.* — Elle est si ravissante, qu'elle est l'objet béatifique des corps bienheureux après l'humanité de Jésus-Christ ; que saint Denis l'eût adorée comme une divinité, s'il n'eût appris de l'apôtre saint Paul qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; qu'elle est nommée dans les cantiques non-seulement toute belle, sans tache et sans rides, mais un amas de toutes les beautés du paradis ; que saint Bernard fait dire aux anges qu'ils ne voient rien, même dans le ciel, qui puisse entrer en parallèle avec la beauté de leur Reine ; que l'Esprit-Saint lui donne les noms admirablement expressifs d'*unique*, de *colombe*, de *toute belle*, de *bien-aimée*, d'*épouse* et de *sœur* ; que la beauté de Rachel, de Judith, d'Esther, d'Abigaïl, disparaît et s'efface en présence de la beauté souveraine de la Mère de Dieu.

SECOND MOTIF. — *Sa bonté.* — Elle est si incompréhensible, que quand nous aurions autant d'yeux qu'il y a d'étoiles dans le firmament, autant de cœurs qu'il y a d'anges dans le ciel, autant d'amour qu'il y en eut jamais dans toutes les créatures, nous n'aurions pas la moitié de ce qu'il nous faudrait pour la contempler et pour l'aimer autant qu'elle est digne d'être vue et aimée.

TROISIÈME MOTIF. — *L'extrême facilité de gagner ses bonnes grâces et d'obtenir d'elle tout ce qu'on peut désirer.* — Qui est plus accessible et plus obligeant que Marie ? Mille personnes presque réduites au désespoir n'ont fait que réclamer son aide et prononcer une bonne fois son saint nom, et aussitôt elle les a préservées de la mort temporelle ou de la mort éternelle. Souvent elle n'attend pas qu'on l'invoque ; mais elle court au-devant de nos désirs. La Mère de miséricorde vole partout où elle voit des misères, disait jadis Richard de Saint-Victor, car elle voit nos larmes dans cette vallée de larmes, elle entend nos cris dans cet exil ; et pour elle c'est essuyer les larmes que de les voir couler, c'est apaiser les gémissements que de les entendre.

QUATRIÈME MOTIF. — *La volonté de Dieu, qui veut que l'on aime à bon escient sa très-sainte Mère.* — Quelle hardiesse du savant Idiot ! Souvent, dit-il, la miséricorde de la Mère a délivré ceux que la justice du Fils pouvait condamner. C'est un plaisir, tandis qu'Assuérus prononce l'arrêt de condamnation contre tous les Juifs, de voir la reine Esther les délivrer tous d'un seul coup par ses humbles prières. Jésus veut condamner ; mais Marie veut sauver. La justice est du côté de Jésus ; la clémence du côté de Marie. L'un allègue le sang qu'il a versé ; l'autre le lait qui a coulé de ses mamelles. L'un invoque le droit et la loi ; l'autre les passe-droits et l'amour.

CINQUIÈME MOTIF. — *Notre intérêt.* — Dieu ! quelle honte pour nous que nous ayons l'âme si étroite et le cœur si bas, que nous ne sachions aimer ni Dieu, ni sa sainte Mère, s'il n'y va de notre intérêt ! Ne serait-ce pas un acte plein de noblesse et de générosité d'aimer la Reine du ciel pour l'aimer, de l'admirer parce qu'elle est admirable ? Mais s'il faut compatir à notre faiblesse, aimons-la du moins autant que nos intérêts l'exigent. (Le R. P. Binet, *Perfections de la B. Vierge.*)

VII. EMBLÈMES.

VITIS.

Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris. (*Eccli.*, XXIV, 28.)

Vitis est Deipara, quæ uvam pretiosissimam protulit, puta Christum et ab illo fideles. (Cornel. a Lap., *hic.*)

Vitis vera quæ racemum maturum aluit.
Vinum stillantem quo exhilarentur animæ.
(*Hymn. græc.*, apud Buteon., p. 135.)

Vitis palmitis nunquam marcidi.
(*Id.*, *ibid.*)

Vitis ferens botrum per quem pulsa mundi sitis. (S. Bonav., *in Psalt. minori.*)

Vitis vera quæ germinavit fructum vitæ. (Theotocion, apud Buteon.)

Vitis veritatis fertilissima, minime vindemiata. (S. Epiph., *Orat. de Laud. Deip.*)

NUTRIX.

Nutrix nutritoris omnium. (Philip. ab., l. I *in Cant.*, c. XIV.)

VIII. FIGURES.

EVA.

Eva nova. (S. Athan., *Serm. de Deip.*; S. Fulgent., *de Laud. B. V.*)

REBECCA.

Ad quem Mater : in me sit ait, ista maledictio, fili mi; tantum audi vocem meam. (*Gen.*, XXVII, 13.)

JOCHABETH.

Jochabeth, mater Moysis, cum jam celare non posset (puerum), sumpsit fiscellam scirpeam et linivit eam bitumine ac pice; posuitque intus infantulum in carecto ripæ fluminis, stante procul sorore ejus, et considerante eventum rei. . . . . .

Perrexit puella et vocavit matrem suam. (*Exod.*, II, 3, 4, 8.)

SUNAMITIS.

Tolle et duc eum in matrem suam.

Posuit illum super genua sua. (IV *Reg.*, IV, 19.)

CHANANÆA.

Miserere mei, Domine, Fili David; filia mea male a dæmonio vexatur. (*Matth.*, XV, 12.)

Maria clamat ad Deum pro filia, id est pro peccatrice anima, cujus etiam personam transformat in se, dicens : Miserere mei, Fili David, cui misericorditer respondet Filius : O mulier! magna est fides tua; fiat tibi sicut vis. (Rich. a S. Laur., *de Laud. V.*, l. VI.)

Si mulier ista Chananæa sacratissimum cor Jesu ad misericordiam flexit, quid non poterit Maria, quæ sicut materfamilias in domo Dei misericordiæ claves habet? (Nieremb., l. II, *de Adorat.*, c. I.)

IX. TITRES.

Mater dilectionis, timoris, agnitionis, sanctæ spei. (*Eccli.*, XXIV, 24; Rich. a S. Laur., *in Laud V.*, l. VI; Raym. Jord., p. 14.)

Mater christianorum. (Orig., *Hom.* 1; S. Aug., *Laud. de S. V.*, c. VI; Rich. a S. Laur., *de Laud. V.*, l. II; Guilh. Paris., *in* c. IV *Cant.*; Rupertus, l. VII *in Cant.*; S. Bonav., *in Spec.*, l. VIII.)

Mater vitæ. (S. Athanas., *Serm. de Deip.*; *Sal. ang.*; *Comment. græc.*; Amed. Lausan., *Hom.* 8.)

Mater vitæ qua vivunt universi. (Guericus, *Serm.* 1, *de Assumpt.*)

Mater viventium. (S. Epiph., *Hæres.* LXXVIII.)

Mater misericordiæ, benigna et clemens. (S. Ephrem., *in Deprec. ad B. V.*; S. Anselm., *Alloq. cæl.*, 22.)

Mater misericordiæ et pietatis, Mater misericors et clementissima. (S. Petr. Dam., *Serm.* 3, *de Nat. B. V.*)

Mater misericordiæ, benigna et clemens. (S. Ephrem., *in Deprec. ad B. V.*; S. Anselm., *Alloq. cæl.*, 22.)

Mater vitæ. (S. Athanas., *Serm. de Deip.*)

Mater immaculata, Mater incorrupta, Mater intacta. (Orig., *Hom.* 1.)

Mater matrum, Virgo virginum, Stella stellarum. (*Altercat. Syn. et Eccles.*, c. I.)

Mater miserorum. (Rich. a S. Vict., c. XXIII *in Cant.*)

31 MAI.

PERSÉVÉRANCE

DANS

LA PRATIQUE DES VERTUS DE MARIE

(Sermon de clôture du Mois de Marie, par M. l'abbé de Lestang.)

TABLEAU DU PLAN ET DES MATÉRIAUX

N° 1. — PLAN

Ier POINT. — Persévérance dans la pratique des vertus de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Pureté. — 2. Charité. — 3. Humilité. — 4. Présence de Dieu et vie intérieure.

IIe POINT. — Moyens pour persévérer dans ces vertus et dans le culte de Marie.

SUBDIVISIONS

1. Premier moyen. — 2. Deuxième moyen. — 3. Troisième moyen. — 4. Quatrième moyen.

N° 2. — INSTRUCTION FAMILIÈRE

N° 3. — MATÉRIAUX

(Voyez pour les *Matériaux* le sujet DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE, ci-dessus.)

TEXTE.

Laudatio ejus manet in sæculum sæculi.
(Ps. CX, 10.)

Dans les précédents entretiens que nous avons eus avec vous, N. T. C. F., durant ce beau mois de Marie, nous nous sommes appliqués à vous retracer en détail les principaux mystères de la vie de la très-sainte Vierge, mère du Christ, notre adorable Sauveur. Il nous est douxde penser que vous avez béni mille fois le Dieu des vertus durant ces entretiens que vous avez suivis avec tant d'exactitude, d'avoir prévenu de la sainteté native cette royale fille de David, de l'avoir couronnée dès sa conception de l'auréole des anges. En terminant aujourd'hui la trop courte série de nos pieuses instructions à la gloire de cette Vierge immaculée, il ne nous reste plus qu'à vous exhorter à ne pas avoir reçu en vain la grâce divine qui vous a été départie par la bénigne médiation de Marie; il s'agit de la faire fructifier au sein de votre âme; et pour obtenir cet heureux résultat, il faut imiter persévéramment ses sublimes vertus surtout : 1° *sa pureté*, 2° *sa charité*, 3° *son humilité*, 4° *son amour de la vie intérieure*.

Ier POINT.

PERSÉVÉRANCE DANS LA PRATIQUE DES VERTUS DE MARIE.

1re SUBDIVISION. — PURETÉ.

Vous êtes pleine de grâce, dit à Marie l'archange Gabriel, descendu du ciel pour la saluer bienheureuse. Que ces courtes paroles renferment un grand sens! Le Verbe fait chair, ajoute l'évangéliste, était aussi plein de grâce et de vérité! Qui ne serait frappé de cette ressemblance! Nous n'avons garde, il est vrai, de mettre Marie en parallèle avec le Verbe, qui est le principe et la source de toute sainteté, mais nous sommes en droit de conclure de cette ressemblance qu'elle posséda une abondance de grâce qui ne fut jamais départie ni aux anges ni à aucune créature humaine. Oui, M. F., confessons-le hautement, sans crainte de nous tromper : Marie fut toujours pure, c'est aujourd'hui un dogme ; elle fut toujours sans péché. Eh quoi! Dieu! le père aurait-il pu souffrir que cette Vierge devînt, même pendant un seul jour, le triste objet du dédain du ciel? Jésus-Christ aurait-il pu souffrir quelque chose d'impur dans sa Mère? Aurait-il pu consentir à naître dans son sein maternel, s'il eût été infecté par la présence de l'esprit impur? Non, M. F., la sainteté infinie de notre Sauveur, exigeait que Marie fût plus pure que les anges, qui ne sont pas eux-mêmes exempts de toute tache aux yeux de la Divinité : *Tota pulchra es.*

Hélas! nous vivons, M. F., sous la loi du péché, loi tyrannique de convoitise, loi funeste, qui nous fait éprouver si souvent ses cruelles rigueurs, qui subjugue notre cœur sous l'empire des plus terribles passions. Mais, de même que la famille de Noé fut préservée de la fureur des flots aux jours du déluge universel, de même Marie fut séparée du reste des pécheurs, par un effet tout particulier de la prédestination divine.

Ah! si Jean-Baptiste fut sanctifié en présence du Verbe divin, s'il fit paraître dans sa vie tant de vertus, quelle ne dût pas être votre pureté, ô Marie, vous qui le portâtes dans vos flancs et le nourrîtes de votre propre lait!

Nous le rappelons, quelques hérétiques ont manifesté des doutes sur la vertu de pureté plus qu'angélique de Marie ; ils ont critiqué les docteurs qui proposèrent sa sainteté native à la pieuse croyance des fidèles, parce qu'il est écrit que tous les hommes sont héritiers du péché de leur premier père.

Eh! reprend le grand évêque de Meaux, l'immortel Bossuet, y a-t-il donc un torrent si impétueux dont Dieu ne puisse arrêter le cours, et la loi est-elle si générale, ajoute-t-il, qu'elle ne puisse souffrir aucune exception? La loi n'existera-t-elle pas toujours dans ses termes universels, quoiqu'il existe une exception en faveur de Marie?

Oui! s'écrie encore ici, le plus fameux docteur de l'Afrique, saint Augustin, l'oracle du cinquième siècle, nous avons toujours l'intention d'excepter Marie, quand il s'agit de la flétrissure du péché commune à tous les hommes.

Au reste, qu'est-il besoin de multiplier les témoignages des saints Pères, puisque l'Église catholique enseigne, conformément au décret du concile

général de Trente, que Marie, vierge privilégiée fut toujours exempte de l'atteinte même du péché véniel.

Suivons, M. F., suivons Marie dans le cours détaillé de sa vie, et voyons comment elle a répondu à la grâce signalée dont Dieu l'a prévenue dans le mystère de sa Conception immaculée.

A peine son esprit peut-il avoir quelque connaissance des infinies perfections de son Dieu, à peine la raison jette-t-elle dans son âme quelques faibles rayons de clarté, qu'elle s'empresse d'aller au temple de Jérusalem, pour y vouer à Dieu sa virginité.

Dès l'âge le plus tendre, elle renonça à tous les plaisirs et à toutes les folles joies du monde, pour se consacrer entièrement au service des saints autels du Seigneur. Elle se retira à l'ombre du sanctuaire, et vécut dans la solitude la plus profonde, de peur que sa pureté et son innocence n'eussent à souffrir quelque funeste échec au milieu de la corruption du monde.

C'était à Marie, qu'il était réservé de lever l'étendard de la virginité, sous lequel tant d'autres vierges sont venues dans la suite des âges se ranger après elle. O vous, qui avez l'honneur d'accompagner partout l'Agneau sans tache dans la céleste Jérusalem, vierges saintes, jouissez à jamais du bonheur que vous avez mérité en marchant sur les traces de Marie, et en conservant comme elle à votre Dieu vos cœurs, à l'abri de toute contagion et de toute impureté.

Marie, plus pure que les rayons du soleil, n'a rien à craindre, dit saint Jérôme, du souffle empoisonné de Satan, et cependant elle vit dans une continuelle appréhension de laisser flétrir en elle la vertu de pureté. Quoique confirmée en grâce, elle se défie toujours de ses propres forces.

La prière est son occupation journalière; elle mortifie sans cesse son corps par la pénitence, elle se tient constamment en la présence de Dieu.

Ce n'est ni dans la foule, ni au milieu du tumulte du monde, que l'ange Gabriel la trouva, lorsqu'il vint lui annoncer que Dieu allait opérer en elle les plus grandes merveilles. Elle était en oraison, dit saint Ambroise, et il n'y avait qu'un ange qui pût la distraire dans ce saint exercice.

Que dis-je, M. F.! elle se troubla à la vue de l'ambassadeur céleste, parce qu'il était revêtu de la figure d'un jeune homme. Les paroles flatteuses qu'il lui adressa augmentèrent encore ses alarmes, parce qu'elle savait que les louanges sont l'artifice qu'emploient ordinairement les séducteurs pour parvenir à leurs fins criminelles. Aussi elle se recueillit en elle-même, elle invoqua les lumières divines, avant de répondre à cette salutation mystérieuse.

Il était temps que l'Ange mît un terme à son agitation intérieure : « Ne craignez pas, Marie, lui dit-il, vous avez trouvé grâce devant Dieu, et vous enfanterez un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus, un fils qui sera le fils même du Très-Haut, qui possédera le trône de David, et qui régnera éternellement sur la maison de Jacob.

Quelle épreuve pour Marie! qu'il fallait d'humilité, dit saint Augustin, pour ne pas se laisser éblouir par des promesses si magnifiques! N'importe, Marie ne pense qu'à son vœu, et les paroles de l'Ange ne sont pas capables d'ébranler sa première résolution.

Elle aurait préféré, disent saint Grégoire de Nysse et saint Jérôme, être

l'épouse de Dieu selon l'esprit, en demeurant vierge, que d'en être la mère selon la chair.

Toutefois, intimement persuadée que rien n'était impossible à Dieu, elle demanda à l'ange Gabriel comment son vœu de virginité pourrait se concilier avec sa maternité : *Quoniam virum non cognosco.* Elle le pria d'une voix émue de vouloir bien lui expliquer ce mystère : *Virum non cognosco.*

L'Ange répondit : « Le Saint-Esprit vous couvrira de son ombre, et vous deviendrez mère sans cesser d'être vierge : » *Ecce concipies et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.*

A ces mots, Marie ne chercha plus à sonder les secrets de Dieu par une curiosité indiscrète : elle se soumit à sa volonté en disant : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Que la conduite de Marie confond bien celle des chrétiens de ce siècle! Instruisons-nous du moins aujourd'hui à son exemple. Marie avait été préservée du péché originel, elle n'en éprouvait point les tristes suites et cependant elle appréhendait continuellement de laisser dépérir en elle le trésor de la grâce. Et nous, en qui le péché du premier homme s'est répandu avec tout le venin de sa malignité, nous nous laissons emporter tranquillement par l'ardeur de nos passions. Quelle faiblesse de cœur! quels égarements regrettables!

Nous sommes asservis sous la triple concupiscence qui faisait gémir amèrement l'apôtre saint Paul, et nous refusons de nous prémunir contre les dangers qui nous menacent de toutes parts. Enfin, nous nous laissons dominer par l'habitude du péché, et nous encensons des idoles que nous devrions nous efforcer de détruire dans nos cœurs.

Oui, M. F., si vous désirez avoir quelque participation aux grâces dont Marie fut comblée, il faut fuir dès ce moment toutes les occasions du péché; il faut rompre sans pitié ces liens trop étroits et trop doux qui vous attachent aux créatures au détriment du service de Dieu; il faut fuir les spectacles profanes où la vertu la plus affermie fait tôt ou tard un malheureux naufrage; il faut être animé comme Marie de l'esprit de dévotion, de prière, de sacrifice volontaire des biens terrestres, d'obéissance à la loi; il faut renoncer à ces sociétés mondaines où la religion est tournée en ridicule, où le nom de Dieu est blasphémé, où le libertinage et la licence qu'on y affiche de tous côtés, sont capables de corrompre les cœurs les plus purs.

2e SUBDIVISION. — CHARITÉ.

Marie a donné au monde non-seulement l'exemple de la pureté que tous les chrétiens doivent conserver avec soin dans leur cœur, mais elle a donné encore celui de la charité qui doit les animer envers le prochain. Marie avait une âme sensible, compatissante et généreuse.

Brasier d'amour, son cœur palpitait incessamment d'émotion pour le soulagement de toutes les infortunes. L'Esprit saint, qui habitait en elle entretenait continuellement dans son âme les flammes de la charité la plus pure. C'est bien à elle, sans contredit, qu'on peut adresser ces paroles du cantique : Vous êtes, ô Marie, l'épouse du bel amour : *Tu es sponsa pulchræ dilectionis.*

Son cœur n'était pas divisé entre le ciel et le monde : non ; il était consacré à Dieu et au prochain sans nul partage. Marie savait que la charité, l'âme et le lien de toutes les vertus, les rend méritoires de la vie éternelle ; et si elle surpassa toutes les femmes en pureté, elle l'emporta de plus en charité sur tous les humains.

Qui jamais aima Dieu et le prochain comme Marie, de tout son cœur, et put lui dire avec une pleine confiance, ainsi que le prophète royal : Vous êtes, ô Seigneur, mon unique héritage ! qui jamais aima autant qu'elle Jésus et son disciple Jean ? qui montra jamais tant de fidélité à observer la loi mosaïque, tant de dévouement à servir Dieu, tant de soumission à sa volonté adorable, tant de patience dans les épreuves, tant de ferveur, tant d'assiduité dans la prière, tant d'esprit d'abnégation, de support pour les faiblesses de l'humanité. Sa charité pour le prochain ne se démentit jamais. Marie ne fut insensible à aucune misère ; elle fut toujours active à secourir l'indigent ; l'affligé trouva toujours en elle quelque consolation ; la veuve et l'orphelin furent assistés ; toute sa vie ne fut, en un mot, qu'un long exercice de charité.

Oui, elle put dire à Dieu avec assurance : Je remplis vos commandements en vous aimant ainsi que mon prochain de tout mon cœur et de toutes mes forces.

Oui, de peur que le monde ne lui fît oublier la pensée de la charité, elle ne balança pas à faire vœu de virginité dès les premières années de sa vie ; elle dit un adieu éternel aux vains amusements des mondains, pour servir uniquement le Seigneur dans son temple.

O chaste Marie, l'amour impur des créatures, ne souilla jamais l'innocence de votre cœur ! Dieu seul fut votre bien-aimé ; oui, votre charité égala celle des séraphins et des chérubins.

L'expression manque, M. F., dans le langage ordinaire, pour dépeindre la charité de Marie. Il faudrait avoir aimé comme cette très-sainte Vierge, pour faire briller à vos yeux les ardentes flammes dont son cœur fut embrasé.

Anges du ciel, vous qui êtes aussi consumés d'amour aux pieds du Dieu trois fois saint, suppléez à l'impuissance de ma parole pour célébrer la charité de Marie convenablement.

Esprit saint ! purifiez mes lèvres avec un charbon ardent, comme celles du prophète Isaïe, afin que ma langue puisse parler dignement de la charité qui sanctifia toutes les actions de cette Vierge incomparable.

Vous redirai-je, M. F., les soins maternels qu'elle donna à Jésus-Christ quand elle l'eut mis au monde ? Elle ne cessait de le presser contre son cœur et de le réchauffer entre ses bras. Jour et nuit elle veillait sur son berceau.

Le cruel Hérode a-t-il résolu de le faire mourir, en l'enveloppant dans le massacre général qu'il a ordonné, elle se hâte aussitôt de partir vers l'Egypte, pour le soustraire à la fureur de ce tyran jaloux. Avisée par un ange, elle se met en route pendant la nuit, avec Joseph, son époux chéri ; ni les fatigues, ni la longueur du voyage, ne peuvent l'effrayer ; elle brave les dangers et toutes les souffrances pour sauver son divin Enfant.

Ah ! ses yeux étaient continuellement fixés sur son enfant Jésus ; et l'Ecriture, dans son éloquente simplicité, nous dépeint parfaitement son amour, quand elle raconte que Marie conservait toutes les paroles de son Fils dans son cœur : *Et Mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo.*

Ce n'est pas tout. Dans l'adversité et le malheur, l'amour sincère et véritable se montre à découvert. Or, celui de Marie fut à toute épreuve dans ces pénibles circonstances.

Elle n'abandonna jamais Jésus pendant les persécutions qu'il eut à endurer de la part du cruel gentil et du Juif charnel.

Son cœur fut percé d'un glaive de douleur. N'importe : Marie suivit les traces sanglantes de son Fils jusque sur la montagne du Calvaire ; elle ne se sépara de lui qu'après avoir recueilli son dernier soupir. O charité héroïque ! ô amour plus fort que la mort !

Marie était plongée dans une mer d'affliction depuis que son Fils avait quitté la terre ; elle ne pouvait plus supporter qu'en gémissant la prolongation de son pèlerinage, après l'exécrable déicide qui avait souillé le monde. La terre n'est plus digne de vous conserver ; partez donc, Vierge sainte, la charité a rompu en vous les liens de l'humanité ; partez donc et allez vous asseoir sur le trône de gloire qui vous est préparé dans le ciel. Mais non, il n'en sera pas de la sorte : Dieu la laissera encore de longues années parmi les hommes, comme un modèle de résignation.

O M. F. ! quel singulier contraste entre la charité de Marie et celle des chrétiens de nos jours. Ils aiment avec passion, quoi ? des créatures qu'ils préfèrent à Dieu. Ils aiment mieux, quoi ? des plaisirs où leur âme trouve presque toujours la mort. Ils aiment, mais quoi ? leur or et leur argent, qu'ils adorent sans cesse à la place du vrai Dieu. Un affreux égoïsme comprime en eux les élans de la charité dont tout chrétien doit se faire honneur d'être animé.

O extinction de la foi ! ô monstrueuse indifférence ! ô dépravation des mœurs ! ô temps de scandale et de perdition ! ô honte pour ce siècle ! La charité est la vertu par excellence, et elle est pratiquée par un petit nombre de chrétiens. Entrons en nous-mêmes, M. F., et voyons si nous ne laissons pas éteindre la charité dans notre cœur. Demandons à Dieu de la fortifier et de l'accroître en nous ? Ne nous arrive-t-il pas souvent de nous exposer à la perdre ? Combien de fois ne l'avons-nous pas sacrifiée aux vains avantages du monde ? Les fautes que nous commettons si facilement nous font bien connaître toute notre misère et toutes nos faiblesses, que nous devrions racheter par la charité, et nous osons nous confier en nos mérites prétendus. Eh bien ! nous devons donc en conclure que nous ne craignons pas la justice divine. Ah ! agiriez-vous de la sorte, M. F., si vous étiez bien persuadés que la grâce est le gage de l'amour de Dieu, la participation de son esprit et la clef qui ouvre les portes du ciel ? agiriez-vous de la sorte si votre foi était vive, si votre espérance dans les biens futurs était ferme, si votre charité n'était pas refroidie, si vous redoutiez l'enfer.

3e SUBDIVISION. — HUMILITÉ.

Une troisième vertu qui fixa l'attention particulière de Dieu sur Marie, c'est son humilité.

Convaincue par la lecture des livres saints, que cette vertu est le fondement et la gardienne de la charité et de la pureté, cette aimable Vierge se tint toujours en garde contre l'orgueil. Ni la noblesse de son origine, ni son élévation à la maternité divine, ni les grâces extérieures que le ciel avait répandues sur elle ne purent enfler son cœur et lui inspirer des sentiments

altiers. Et cependant, quelque modeste que parût sa position sociale, cette admirable Vierge descendait des familles illustres de l'Ancien Testament qui, à l'auguste qualité de princes joignant l'honneur du sacerdoce, perpétuèrent pendant plusieurs siècles le culte du vrai Dieu au milieu des enfants d'Israël.

Elle était fille de ces pieux et vaillants capitaines qui mille fois tirèrent l'épée contre les ennemis du Seigneur : elle était fille de David, ainsi que de tous ces souverains qui régnèrent sur le peuple de Dieu avec une autorité légitime et non usurpée, puisqu'ils l'avaient reçue de celui qui donne les empires à son gré et qui distribue les couronnes à qui il lui plaît. Mais toute cette gloire humaine, toutes ces grandeurs, n'élevèrent point son âme; elle resta humble malgré tous ces titres honorifiques, et elle eut soin de les cacher aux yeux du monde en menant à Nazareth une vie intérieure, obscure, pauvre et cachée en Dieu.

Tant d'humilité ne pouvait rester sans récompense. Cette reine des vertus fit descendre le Verbe éternel dans le sein de Marie, et son divin enfantement fut le prix et le triomphe de l'humilité qui lui fit mener une vie solitaire, pénitente et consacrée à la prière et aux œuvres de miséricorde. Sa tête fut élevée comme les cèdres du Liban et comme les rosiers de Jéricho, parce qu'elle fut la plus humble de toutes les femmes d'Israël.

En effet, le Seigneur lui prodigua toutes ses faveurs, et néanmoins elle conserva la modestie ! Quoi de plus glorieux que l'ambassade qu'elle reçut de la part d'un des trois anges du premier ordre, qui sont continuellement assis près du trône de l'Éternel et lui servent de ministres extraordinaires. Ce n'était pas, il est vrai, la première fois que les anges apparaissaient sur la terre. Quelques patriarches et quelques prophètes avaient aussi reçu leur visite ; mais nous ne voyons nulle part qu'ils aient témoigné aux autres hommes le profond respect que l'archange Gabriel montra à l'égard de Marie : « Je vous salue, pleine de grâce, lui dit-il, le Seigneur est avec vous, » non par sa toute-puissance et son immensité comme il l'est avec le reste des créatures, mais dans la réalité et dans la personne adorable de son Fils qui va se former dans vos chastes entrailles : *Ave, Maria, gratia plena.* Quoique appelée à la plus sublime dignité, Marie ne voit en elle que néant et bassesse : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Elle rapporte à Dieu toute la gloire des avantages qu'elle possède : *Fecit mihi magna qui potens est, et sanctum nomen ejus.* Que dis-je ! Ces louanges que le messager céleste lui adressa, la jetèrent dans le trouble. Obligée cependant de répondre à l'Ange et soumise aux décrets du Tout-Puissant, Gabriel n'emportera pourtant au ciel que ces paroles qui manifesteront devant tous les siècles combien profonde fut son humilité : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.*

O prodige d'humilité ! dit ici saint Bernard, plus cette Vierge fidèle est élevée plus aussi elle s'abaisse ! Marie trouve dans sa Conception immaculée le germe de toutes les vertus : elle est pleine de grâce, elle est devenue Mère de son Dieu depuis qu'elle a consenti à recevoir ce glorieux titre de Mère du Verbe incarné, et elle se reconnaît indigne du choix que le Seigneur a fait de sa personne, et elle confesse qu'il a voulu uniquement montrer sa toute-puissance en la choisissant comme instrument pour l'exécution de ses des-

seins éternels de miséricorde envers le genre humain : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Sont-ce là vos sentiments d'humilité, M. F.? craignez-vous les louanges? ne parlez-vous pas avantageusement de vous-mêmes? Etes-vous troublés comme Marie, lorsqu'on flatte votre vanité, ou plutôt n'accusez-vous pas les hommes d'être injustes appréciateurs de vos mérites, et de vous refuser le tribut d'encens que votre amour-propre s'imagine lui être dû?

4e SUBDIVISION. — PRÉSENCE DE DIEU ET VIE INTÉRIEURE.

A l'exemple de la très-sainte Vierge, vous devez, M. F., marcher constamment en la présence de Dieu, établir son règne dans votre esprit, en vous conformant à sa sainte volonté, et sanctifier son nom par vos bonnes œuvres ; vous devez en outre imiter sa vie intérieure, cachée ; vous le savez, elle fut consacrée tout entière à la prière, à l'oraison mentale, à la lecture des saintes lettres, à la méditation de l'Évangile de son divin Fils; telles doivent être vos occupations religieuses : il y va de vos intérêts les plus chers de renoncer aux pompes du monde, à ses frivolités, de fuir ses plaisirs dangereux, toutes ses folles joies, d'éviter la société des hommes pervers et méchants, de mourir finalement aux spectacles profanes, aux déclamations liberticides de ce malheureux siècle qui nous menace de nous faire retomber en plein paganisme, de nous replonger, sinon dans l'idolâtrie des faux dieux, du moins dans celle des passions les plus immorales, dans le plus abject et le plus hideux sensualisme! Ah! nous vous en conjurons, veillez comme Marie, soigneusement, sur toutes vos conversations avec le prochain; qu'elles soient sages, accompagnées d'une modestie religieuse, graves, solides, utiles et sans offense de personne. Votre charité, comme celle de la très-sainte Vierge doit être universelle, bienfaisante, pleine de douceur, de mansuétude, de longanimité, de bienveillance ; à ce prix seul de la charité, Marie vous accordera ses favorables regards et vous bénira comme votre mère et vous protégera comme ses chers enfants. Persévérez donc dans la pratique des vertus chrétiennes et des conseils évangéliques, non pas, pendant les quelques jours du mois uniquement, mais jusqu'à la fin de votre vie. Ah! répandez partout la bonne odeur du Christ qui vous a enfantés à la grâce; conservez la crainte et l'amour de votre Père qui est aux cieux, et prenez garde de contrister son Esprit saint, dont vous êtes vous-mêmes les temples, par des pensées, par des paroles et des actions contraires à la pure morale du christianisme. Ayez bon courage, M. F., maintenez-vous dans les résolutions que vous allez prendre dans cette dernière journée du mois de Marie; loin de vous l'infernale idée qu'après la clôture de vos pieux exercices vous serez affranchis de l'exacte et scrupuleuse observation de la loi de Dieu; peut-être le démon vous dira-t-il qu'elle est un joug trop pesant à porter! Ne l'écoutez pas, fermez vos oreilles à ses criminelles suggestions, vous rappelant cette judicieuse et véridique observation de saint Bernard: rester stationnaire dans la voie de la vérité et le progrès du bien, c'est reculer : *Non progredi, regredi est.* Ainsi, demeurez les fidèles imitateurs de Jésus et de Marie; ne vous faites aucune illusion sur la nécessité d'unir la pratique des saintes œuvres à la foi orthodoxe, car il est écrit au livre de l'Evangile, le code de la religion, que celui qui aura persévéré dans l'in-

nocence des mœurs et la justice sera seul sauvé : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.*

Au reste, les maîtres de la perfection chrétienne nous ont indiqué plusieurs moyens à employer pour assurer notre persévérance dans la vertu.

IIe POINT.

MOYENS POUR PERSÉVÉRER DANS CES VERTUS ET DANS LE CULTE DE MARIE.

1re SUBDIVISION. — PREMIER MOYEN.

Le premier de ces moyens c'est la fuite des occasions prochaines du péché. Celui qui aime le péril, nous prévient l'Esprit saint dans l'Ecriture, y périra : l'homme honnête et pieux deviendra vicieux dans la société des pervers : *Cum perverso perverteris.* Fuyez donc les mauvaises compagnies comme une source empoisonnée de turpitudes et de crimes.

2e SUBDIVISION. — DEUXIÈME MOYEN.

Le second moyen, inséparable de la persévérance dans la dévotion au culte de Marie, c'est la prière ; elle est le bouclier de la foi et l'arme du chrétien. Dieu se plaît à fortifier le courage de tous ceux qui l'invoquent avec humilité, confiance et amour. Est-il nécessaire de vous citer l'exemple de Moïse au jour d'une bataille? Quand il tenait ses mains élevées vers le ciel, implorant le secours du Seigneur des armées, ses troupes avaient le dessus, mais dès qu'il discontinuait de prier, les Amalécites avaient au contraire l'avantage sur les Israélites. Comprenez, M. F., la merveilleuse efficacité de l'invocation ; comprenez la puissance de la prière! Ce fait historique ne vous révèle-t-il pas cette vérité importante, c'est que l'oraison est une armure invincible? Hâtez-vous, de vous en revêtir comme de bons soldats du Christ, comme des élus de Dieu pour la gloire céleste; veillez et priez sans cesse : *Vigilate et orate*, afin de n'être pas surpris à l'improviste par la mort. O M. T. C. F.! priez Dieu, et le jour et la nuit, de ne pas permettre que vous succombiez à la tentation du mal; il s'empressera de répandre dans votre âme une surabondance de grâces qui vous faciliteront l'accomplissement de ses préceptes, qui vous rendront son joug doux et léger, qui vous feront triompher des embûches de Lucifer et de tous ses infâmes suppôts, qui vous feront marcher de vertu en vertu jusqu'à ce que vous soyez parvenus au bout de la course où est attachée la couronne du vainqueur; et pour parler plus simplement à votre esprit, jusqu'à ce que vous soyez arrivés au ciel, la porte du salut où vous goûterez les fruits de l'arbre de la vie : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ.* (*Apocalyp.*)

3e SUBDIVISION. — TROISIÈME MOYEN.

Le troisième moyen qu'il faut mettre en usage pour persévérer dans vos bonnes résolutions, c'est la fréquentation des sacrements. Ce sont les canaux dont Dieu se sert pour la distribution de ses grâces dans les âmes : ce sont les eaux vives et pures qui les rafraîchissent contre l'ardeur brûlante des passions : ce sont des piscines salutaires où les cœurs malades peuvent à

tout instant recouvrer la santé. Faites-en au plutôt la douce expérience comme tous les saints, vos dignes et vénérables pères dans la foi, dans la science du salut; ils y puisèrent les forces de la grâce pour lutter soit contre les séductions du monde, soit contre les cruautés et les fureurs des tyrans. Imitez les généreuses vierges qui accompagnent partout l'Agneau sans tache; approchez-vous des tribunaux de la pénitence pour y demander pardon à Dieu de vos faiblesses, de vos manquements à sa loi; participez souvent au banquet eucharistique, l'antidote du péché et le gage de l'immortalité bienheureuse.

4e SUBDIVISION. — QUATRIÈME MOYEN.

Un quatrième moyen de perfection et de salut que vous devez employer, M. F., c'est la fidélité dans la dévotion au culte et à l'imitation de Marie dont toute la conduite fut conforme à l'esprit de notre Sauveur Jésus. Vivez comme elle en union de Dieu, suivez la perfection de ses voies, étudiez les mystères de sa vie intérieure et extérieure, qui resplendissait de la sainteté, afin que vous soyez supérieurs aux sataniques puissances de l'enfer. En vérité, je vous l'assure après le docte et pieux saint Bernard : celui qui aura aimé Marie fidèlement, sera sauvé.

M. F., imitez Marie, qui aima toujours la sainte humilité. Imitez sa confiance en Dieu, sa tendre charité, qui la firent vénérer du ciel et de la terre. Chérissez Marie, Mère du Christ; sa voix détourne les orages : elle calme les passions et terrifie les démons. Salut, Marie, fille bien-aimée de Dieu, le Père tout-puissant; salut, Marie, Vierge sans tache, priez pour nous; salut, Mère de la miséricorde, la consolation, le charme et l'espérance de notre vie : *Vita, dulcedo, et spes nostra, salve!* Salut, Marie, pleine de grâces le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes; salut, auguste Vierge, mère de Dieu, chérie sur la terre et dans le ciel; salut, Marie, vénérée par les bergers de Bethléem et les mages venus de l'Orient; salut, illustre rejeton de la race d'Abraham, gloire de la maison de David : *Turris davidica.* Salut, rose mystique d'Israel; salut, Vierge très-pure et très-pieuse, épouse fidèle et très-discrète; salut, Vierge vénérable et très-prudente, les délices de saint Joseph; salut, Marie, temple de la divine sagesse, Mère de Jésus, l'auteur de toute grâce, priez pour nous; salut, aimable Vierge, sanctuaire du Saint-Esprit, perle des âmes; salut, Marie, élue de Dieu pour porter dans vos chastes flancs le Messie promis dès le commencement à Adam, l'adorable Rédempteur du monde; salut, la plus admirable des vierges, modèle de pureté et de dévotion; salut, arche de la nouvelle alliance; salut, étoile radieuse du matin : *Fœderis arca, Stella matutina, salve!* salut, Vierge au cœur brûlant de charité pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des hommes; salut, miroir de justice; salut, Marie, refuge des pécheurs, ressource des infirmes, consolatrice des affligés, secours des chrétiens; salut, reine des martyrs, des confesseurs de la foi; salut, Reine des premiers patriarches, des prophètes de l'Ancien Testament et des apôtres de la nouvelle loi; salut, Reine de toutes les vierges; salut, Reine des anges et des saints; salut, porte sacrée du ciel; salut, Marie, Reine du paradis, notre amour, notre douce joie, notre noble orgueil, notre sainte Mère, vivez à jamais dans nos cœurs reconnaissants pour vos bienfaits! Ainsi soit-il.

INSTRUCTION FAMILIÈRE

SUR LES MOTIFS DE PERSÉVÉRANCE DANS LE CULTE DE MARIE.

(par M. l'abbé Doucet.)

PLAN

Ire CONSIDÉRATION.

PREMIER MOTIF DE PERSÉVÉRANCE : CE QUE MARIE A FAIT POUR NOUS.

Subdivisions

1. Justes.
2. Pécheurs.

IIe CONSIDÉRATION.

DEUXIÈME MOTIF DE PERSÉVÉRANCE : CE QUE MARIE FERA ENCORE POUR NOUS.

Subdivisions

1. Elle nous obtiendra le don de persévérance.
2. Elle nous obtiendra la couronne de gloire.

TEXTE.

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (MATTH., XXIV, 13.)

M. F., nous voici arrivés au moment de recueillir les fruits de notre dévotion à la très-sainte Vierge. Ce mois dont nous avons suivi les exercices avec tant de joie ne se terminera point sans que nous recevions la bénédiction de Marie, bénédiction plus riche et plus abondante à mesure que notre amour aura été plus tendre et notre confiance plus entière. Du haut du ciel, Marie compte les hommages que vous lui avez rendus, et leur nombre sera surpassé, n'en doutez point, par celui des grâces qu'elle vous obtiendra. Toutefois, M. F., une pensée l'occupe en ce moment, et je viens vous la communiquer de sa part : elle pense à l'avenir, elle se demande avec une sorte d'inquiétude si vous persévérerez dans son amour, si vous serez fidèles à son culte. Elle en a tant vu déjà qui s'étaient fait gloire d'être appelés ses enfants, qui la chérissaient comme leur mère, qui portaient ses livrées, qui célébraient ses solennités, et qui depuis... ont oublié leur mère... Chacun de ses sanctuaires n'a-t-il pas gémi de quelque infidélité? Et parmi ceux qui lui avaient juré un éternel amour, n'en a-t-on pas vu quelques-uns déserter vers le monde, emportant leur cœur, qu'ils avaient pourtant donné à Marie? Et voilà pour elle le sujet d'une grave pensée, d'une inquiétude maternelle. Doit-elle aujourd'hui redouter le même oubli et trouver parmi vous la même inconstance à son service?

O M. F.! pourriez-vous laisser longtemps cette tendre mère dans les angoisses d'une si cruelle incertitude? Et que lui importent ces hommages d'un jour, d'un mois si vous voulez, s'ils doivent être suivis d'une longue, d'une éternelle indifférence? que lui importent ces marques d'une passagère affection qui doit se dessécher plus vite encore que la fleur qui pare son autel? Ce qu'elle veut, ce qu'elle vous demande, c'est que vous l'aimiez toujours : c'est là la grande résolution qu'elle attend de vous, et que vous prendrez ce soir sans doute en vous consacrant à elle à la fin de ce saint mois. Pour nous préparer à cette consécration, faisons ensemble quelques réflexions sur les motifs qui nous doivent engager à persévérer dans le service de Marie. Ce qu'elle a fait pour nous jusqu'ici, voilà un premier motif de persévérance; ce qu'elle veut faire encore pour nous, en voilà un second.

Ire CONSIDÉRATION.

PREMIER MOTIF DE PERSÉVÉRANCE : CE QUE MARIE A FAIT POUR NOUS.

1re SUBDIVISION. — JUSTES.

M. F., la cour de Marie sur la terre se divise en deux classes de chrétiens bien distinctes : les justes, qu'elle a conservés dans le chemin de la vertu;

les pécheurs, qu'elle y a ramenés. Pour savoir ce que vous devez à Marie, ce qu'elle a fait pour vous jusqu'ici, rentrez en vous-mêmes, et voyez à laquelle de ces deux classes vous appartenez ; si vous êtes justes, je vous dirai que Marie a soutenu votre faiblesse et repoussé vos ennemis. Vous le savez, nous portons tous au fond du cœur un penchant vers le mal, qui nous demande une vigilance continuelle et des efforts toujours nouveaux ; et cependant, pour ce combat de chaque jour, grande est notre faiblesse. A chaque instant notre vigilance se dément, nos efforts se lassent bientôt ; et sur la route escarpée de la vertu, affaiblis par la marche, souvent nous sommes tentés de nous arrêter, et même de revenir sur nos pas. Au milieu de ces grandes faiblesses, quelle main nous a soutenus dans le devoir ? La main de Marie. Croyez-vous qu'elle soit appelée le salut des infirmes seulement pour les langueurs du corps ? L'âme a aussi ses infirmités, pour la guérison desquelles Marie est toute-puissante : vous l'invoquiez sous ce titre pour les besoins de votre corps, et elle vous obtenait de la force contre les faiblesses de l'âme.

C'est peu encore que toutes ces misères intérieures : votre cœur est assiégé en forme par les ennemis du dehors. Plus d'une fois, pendant les jours de votre vie, le démon et ses auxiliaires, le monde et ses plaisirs lui ont livré de rudes assauts ; le démon s'est présenté avec son affreux cortége de tentations ; le monde a déployé ses enchantements ; le plaisir a voulu se ménager des intelligences au sein de la place : un instant d'oubli, vous étiez perdus..... Savez-vous qui combattait alors pour vous ? Une vierge ! c'est elle qui a fait lever le siége. Oui, justes qui m'écoutez, si vous avez vaincu les ennemis qui vous ont attaqués jusqu'ici, vous le devez à Marie ; si jusqu'ici vous avez combattu avec quelque succès le démon, les plaisirs et le monde, encore une fois vous le devez à Marie. C'est Marie dont le regard épouvantait vos adversaires, dont le nom faisait frémir l'enfer, dont la protection vous obtenait la victoire. Voilà ce que Marie a fait pour vous ; que devez-vous faire pour elle ? lui demeurer constamment fidèles, persévérer dans son amour et dans son culte : la reconnaissance vous en fait un devoir ; elle vous dit qu'oublier une protectrice si charitable, ce serait le dernier degré de l'ingratitude, et que si chacun des jours de votre vie passée a été marqué par un bienfait de Marie, chacun des jours qui vous seront donnés doit être marqué par un hommage sincère et constant.

2e SUBDIVISION. — PÉCHEURS.

Que si maintenant j'avais à parler aux pécheurs que Marie a ramenés à la vertu, je leur dirais : Quand vous avez péché, c'est Marie qui retenait la foudre prête à vous frapper ; quand vous vous êtes repentis, c'est Marie qui vous a obtenu un pardon. Oui, chrétiens, si quelquefois Dieu se montre si lent à punir les crimes, c'est qu'il y a près de lui une médiatrice qui se place toujours entre son tonnerre et le coupable ; c'est que Marie, qui ne désespère d'aucune conversion, demande toujours un sursis à l'exécution de la sentence. Combien de pécheurs sont heureux maintenant dans le ciel, qui seraient à jamais condamnés au repentir forcé des enfers, si Marie n'eût obtenu pour eux un temps pour faire pénitence ! Combien sans Marie seraient passés de plain-pied du crime à l'éternité ?... Marie, qui se montre si charitable au moment de la faute, doit l'être bien davantage encore au moment

du repentir. A peine a-t-elle aperçu dans le cœur du coupable un premier sentiment de regret pour les égarements passés, qu'aussitôt elle se prosterne aux pieds de son Fils pour lui arracher un pardon qui n'est point encore mérité. Pécheurs convertis, si toutefois il s'en trouve quelques-uns dans cette enceinte, voilà ce que Marie a fait pour vous; elle vous a protégés contre les justes rigueurs de la colère divine, elle vous a réconciliés avec votre Dieu. Et pour tant de bienfaits, qui demandent une vie entière de reconnaissance, vous vous contenteriez de quelques hommages échappés de votre cœur, à son insu pour ainsi dire? Non, chrétiens, non, qui que nous soyons, justes ou pécheurs, l'ingratitude nous serait funeste : justes, nous avons toujours en nous les mêmes faiblesses, au dehors les mêmes ennemis; si nous oublions Marie, tremblons qu'elle ne nous oublie à son tour, et qu'un jour advienne où nous serons vaincus parce que nous n'aurons plus d'appui. Pécheurs, les voies de l'iniquité sont bien glissantes : si nous oublions Marie, qui sait si bientôt nous n'y serons pas engagés de nouveau, et alors, qui prendra parti pour nous, qui intercédera en notre faveur? Demeurons donc fidèles à Marie : ce qu'elle a fait pour nous jusqu'ici nous y doit engager : j'ai ajouté pour second motif ce qu'elle veut faire encore pour nous.

Car, M. F., Marie ne veut point mettre de bornes à ses bontés pour nous: une mère pourrait-elle abandonner ses enfants? Et quand même cet affreux prodige viendrait à se réaliser sur la terre, il est pour les chrétiens une mère dans les cieux qui ne peut délaisser les siens. Non, ce jour n'est point le terme des bienfaits de Marie; ce qu'elle a fait pour nous jusqu'ici est un engagement qu'elle a pris de nous continuer ses faveurs. Elle veut encore nous obtenir la persévérance dans cette vie et la couronne dans l'autre.

II^e^ POINT.

DEUXIÈME MOTIF DE PERSÉVÉRANCE : CE QUE MARIE FERA POUR NOUS.

1^re^ SUBDIVISION. — ELLE NOUS OBTIENDRA LE DON DE PERSÉVÉRANCE.

Quelquefois, M. F., nous tremblons en jetant les yeux vers la fin de notre carrière : nous savons qu'il ne suffit pas de bien commencer, qu'il faut aussi bien finir; et que cette persévérance jusqu'à la fin, qui nous doit conduire au salut, est un don gratuit que nous n'avons pas mérité, et qui pourrait bien ne pas nous être accordé. Cependant nous nous rassurons en pensant à la puissance et à la bonté de Marie : les saints nous ont tant répété qu'avec sa protection la persévérance dans la grâce nous était assurée, et qu'il était impossible de périr quand on invoquait Marie, et que la barque conduite au milieu de la tempête par cette étoile miraculeuse n'avait point à craindre de naufrage! Mais, chrétiens, quels sont ceux qui auront droit à cette protection de Marie, ceux à qui elle obtiendra cette persévérance finale qui doit à jamais assurer leur bonheur? Croyez-vous qu'elle obtiendra cette faveur inestimable à celui qui chaque année l'aura oubliée pendant onze mois, pour ne venir ensuite à son autel qu'entraîné par un pieux usage, peut-être même par une arrière-pensée de respect humain? Croyez-vous qu'elle obtiendra la persévérance à celui, à celle qui aura méprisé son amour et méconnu ses

bontés, et qui, après une vie entière d'indifférence et d'ingratitude, voudra bien penser à elle sur son lit de mort et lui demander en cet instant une grâce qui doit être la grande récompense des serviteurs fidèles de Marie ?

2e SUBDIVISION. — ELLE NOUS OBTIENDRA LA COURONNE DE GLOIRE.

Elle veut encore nous obtenir la couronne de gloire dans la vie future. C'est une reine qui a enfanté des fils sur une terre d'exil ; aujourd'hui elle est remontée sur son trône, mais elle ne sera heureuse que lorsqu'elle verra tous ses enfants réunis autour d'elle dans son palais. Elle les attend au ciel, tenant dans ses mains les couronnes que son amour leur destine. Mais, encore une fois, à qui donnera-t-elle la couronne? chrétiens, n'en doutez pas, à celui qui sera demeuré fidèle; au fils qui n'aura pas renié sa Mère ; oui, Marie veut nous donner la couronne de l'immortalité, mais elle ne l'a promise qu'à celui qui l'aimera toujours et qui ne cessera point de l'invoquer. Oui, Marie veut nous donner la couronne de l'immortalité, mais elle veut en faire une récompense de notre fidélité à son culte; et celui-là seul sera dans le ciel couronné par Marie qui n'aura point sur la terre déserté les autels de Marie.

Voilà, M. F., quelques-uns des motifs qui doivent nous engager à persévérer dans le culte de Marie. Oui, tous, nous lui dirons comme le prophète : « Que ma main droite se dessèche, si je dois jamais vous oublier; que ma langue demeure sans vie, si jamais votre nom lui devient étranger. » (*Psal.*, CXXXVI, 5.)

On nous verra ranimés désormais par ces saintes solennités que nous terminons aujourd'hui, on nous verra plus zélés pour la gloire de Marie, nous presser au pied de son autel dans les jours qui lui sont consacrés, et les passer dans les exercices d'une piété généreuse et fervente; on nous verra, soutenus par une confiance plus grande en Marie, recourir à elle dans nos besoins et nos tentations, lui parler de nos misères avec la simplicité d'un fils, d'une fille qui s'adresse à sa mère, et mériter par là d'obtenir les grâces que nous aurons demandées; on nous verra enfin, fidèles plus que jamais à imiter Marie, retracer en nous les vertus que Jésus a couronnées en elle : une humilité qui l'abaisse d'autant plus à ses propres yeux, que le ciel lui a prodigué plus de faveurs; une pureté que les anges eux-mêmes lui envient; une charité qui l'a fait vivre pour Jésus et mourir pour lui. Tels seront nos sentiments et nos dispositions tant que nous habiterons loin de Marie, dans la vallée des larmes, jusqu'au jour où son divin Fils, pour récompenser notre persévérance dans le service de sa Mère, nous associera à son triomphe éternel et nous placera pour jamais auprès d'elle dans la bienheureuse patrie.

(Voyez pour les *Materiaux*, le sujet DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE, ci-dessus.)

FIN DU MOIS DE MARIE DES PRÉDICATEURS.

COURS D'INSTRUCTIONS SPÉCIALES ET DE CIRCONSTANCE

EN L'HONNEUR

DE LA SAINTE VIERGE

COMPRENANT

I. LES FÊTES SECONDAIRES ET PARTICULIÈRES DE LA SAINTE VIERGE

II. DES SUJETS SE RAPPORTANT À LA VIE DE LA SAINTE VIERGE. — III. DES PARAPHRASES.

V. DES SUJETS DIVERS.

FÊTES SECONDAIRES ET PARTICULIÈRES

DE LA

SAINTE VIERGE

FÊTE DES FIANÇAILLES ET DU MARIAGE DE LA VIERGE

(23 JANVIER)

INSTRUCTION (*ex diversis*).

TEXTE.

Joseph... accepit Mariam conjugem suam.
(MATTH., I, 21.)

Marie avait atteint l'âge de quatorze ans. Appelés dans le sein d'Abraham, son père et sa mère l'avaient abandonnée, mais le Seigneur avait pris soin de l'orpheline. Elle s'était donnée à lui d'une façon si nouvelle, elle s'était enchaînée à son service par des liens si étroits ! Des tuteurs choisis par la magistrature, ou plutôt par le sacerdoce, désignés peut-être par Joachim mourant, lui avaient été donnés. On croit généralement que ces tuteurs furent pris dans la sainte famille d'Aaron, de laquelle descendait Marie. D'ailleurs, les prêtres qui desservaient le temple étaient par office les tuteurs des jeunes filles orphelines consacrées au service de Dieu. Ce fut, dit-on, Zacharie qui remplit ce saint office : du moins nous pouvons le conjecturer, d'après la sainteté de ce père du Précurseur, d'après la consanguinité étroite qui l'unissait à Marie, et d'après l'empressement qu'elle mit à rendre plus tard visite à Elisabeth et le long séjour qu'elle fit dans la maison de Zacharie : le toit qui abrita Marie pendant un séjour si long ne pouvait être, suivant les convenances rigoureusement observées chez les Hébreux, qu'un toit aussi sacré que le toit paternel.

Or, la coutume était chez les Hébreux qu'aussitôt que leurs filles étaient parvenues à l'âge nubile, ils leur donnaient des époux : et c'était même une ignominie, comme l'Apôtre l'assure, pour celles qui avaient passé l'âge ordinaire sans avoir contracté l'alliance matrimoniale. D'ailleurs, la loi, dit saint Jean Damascène, interdisait aux jeunes filles du temple un séjour dans le lieu saint, prolongé au delà de cet âge. D'accord avec les tuteurs de Marie, les prêtres avaient pensé à pourvoir à son établissement, car c'était aux prêtres seuls à disposer de ce que l'on avait offert à Dieu. Or, le grand-prêtre étant venu, selon la coutume, annonça publiquement et donna ordre à toutes les jeunes filles de cet âge de sortir du temple et de s'en retourner à la maison de leurs parents ou de leurs tuteurs, pour se marier, selon l'usage de la nation et la maturité de l'âge. Or, il arriva que toutes obéirent avec empressement, excepté Marie. Bercée et nourrie par les anges et protégée à l'ombre de leurs ailes, bien mieux que toute autre, elle eût pu, la Vierge bien-aimée du Seigneur, affronter tous les dangers du monde, marcher sur l'aspic et le basilic, fouler à ses pieds le lion et le dragon, et comme autrefois les trois enfants à Babylone, demeurer saine et sans blessure au milieu des flammes et des brasiers du monde.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

ALARMES DE MARIE.

Seule, au milieu de l'empressement de ses compagnes à quitter le temple, on vit avec surprise Marie s'avancer pour s'excuser de ne point obéir aussitôt et demander humblement au grand-prêtre la grâce de ne point quitter le sanctuaire. Un auteur très-ancien, cité par saint Grégoire de Nysse, dit qu'elle se défendit longtemps avec beaucoup de modestie, rappelant à ceux qui étaient chargés de sa conduite que non-seulement avant sa naissance ses parents l'avaient vouée et depuis engagée au service du temple, mais qu'elle-même aussi avait voué au maître du temple sa virginité, qu'elle ne pouvait plus désormais ternir en habitant avec un homme.

Comme autrefois Jephté, le grand-prêtre se trouva alors dans l'incertitude et la perplexité. Comment aller à l'encontre de cette parole divine : *Vovete et reddite :* Vouez et rendez ; comment enfreindre cet autre oracle de la loi sainte : Rendez au Très-Haut les vœux que vous lui avez faits : *Redde Altissimo vota tua?* Comment enfreindre le vœu d'une vierge si sainte, dont tant de prodiges avaient précédé la naissance et entouré le berceau; d'une vierge qui avait eu dans le temple conversation avec les anges et y avait si longtemps vécu d'une vie digne de l'admiration de la terre et du ciel? Mais comment d'autre part méconnaître les usages de la nation, briser avec les traditions de la synagogue et les prescriptions légales, en admettant un vœu que la loi annulait, s'il n'était ratifié par les parents et les tuteurs? Car les femmes, même à tout âge, étaient toujours mineures. Puis la synagogue pouvait-elle comprendre l'étendue d'un vœu si nouveau, et les prêtres ne s'en formaient-ils pas l'idée d'une simple oblation qui n'interdisait pas le mariage à ceux qui s'étaient voués à Dieu, comme on le voit par l'exemple de Samuel qui, bien qu'il se fût voué à Dieu, se maria et eut des enfants! Puis, comment accéder aux désirs de cette jeune vierge, de cette perle d'Israël, de ce beau rejeton de Jessé, de cette plus belle fleur de David, quand, si près des espérances, elle voulait se flétrir elle-même et demandait l'opprobre de la stérilité? Fière d'un passé de merveilles toutes divines, appuyée sur les miracles de son berceau et façonnée à la résistance, la synagogue donna d'abord à Marie une réponse qui heurta toutes les tendances angéliques et pour lors incomprises de cette âme prématurée, et persista dans le dessein de la marier.

Dans quelles vives alarmes ces exigences inflexibles de la synagogue ne devaient-elles point jeter Marie! Car s'il fut une chose à laquelle cette humble vierge tenait, elle qui ne tenait qu'à Dieu, c'était à la virginité qu'elle avait vouée au Seigneur; et elle ne tenait à cette virginité que parce que l'amour lui avait dévoilé que cette vertu, apogée de la sainteté, du don et de l'amour, plaisait au Seigneur par-dessus tout. Ce désir de la virginité était tellement vivace dans le cœur de l'humble Marie, il y avait tellement enlacé de ses profondes et puissantes racines les dernières et les plus intimes fibres, qu'il s'y trouvait à l'abri, à l'épreuve de tout, à l'épreuve non-seulement du monde et de ses futiles séductions, mais à l'épreuve même du ciel et de ses promesses, à l'épreuve des honneurs de la maternité

divine; car, quand bientôt l'Ange, virginal envoyé du Dieu éternellement vierge et fécond, paraîtra devant cette vierge des vierges que l'amour de la virginité troublera devant l'Ange lui-même, nous la verrons, inébranlable dans sa volonté, suspendre son consentement, et ne l'accorder que quand l'Ange lui aura assuré, contre toute ombre de péril, sa virginité, amour de son âme et inaliénable trésor de son cœur, parce qu'il fait l'amour suprême et les délices de son Dieu. Or, cette virginité, ce trésor si cher à son cœur, cette fleur tant aimée qu'elle avait cueillie dans le cœur de son Dieu, elle la voyait sur le point d'être flétrie par les rigueurs de la synagogue, armée contre elle des volontés de Dieu même et des malédictions qu'elle avait recueillies dans l'Eden et au Sinaï, et dont elle devait être l'incorruptible gardienne.

C'est ainsi que le Seigneur, qui avait lutté avec Marie contre la synagogue, luttait avec la synagogue contre Marie : le Seigneur, qui lui avait inspiré son angélique serment, semblait ensuite en combattre l'exécution.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

RAISONS DU MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

1° Il entrait dans les desseins de Dieu que celle qui devait être toujours vierge fût soumise au joug matrimonial. Non-seulement parce que toute condition, tout état devait trouver en elle un exemplaire parfait, une forme irréprochable de vie, mais aussi parce que Marie était une transition, un point de passage entre le testament antique et le testament nouveau. Sa personne était le terme de jonction et d'union entre la loi de rigueur et la loi d'amour. Marie, réunissant toute l'innocence de l'état primitif et toute l'énergie de la loi écrite à toutes les lumières de la loi nouvelle, devait avoir pour époux un homme dont l'excellente justice et les hautes vertus étaient le fruit le plus pur de la loi et de l'esprit prophétique. Fille de la synagogue, Marie lui devait l'obéissance. Mère du Verbe, tout en obéissant à la synagogue, elle devait demeurer dans la pratique constante de la nouvelle loi selon l'esprit, dont elle était l'aurore et la source. Pour le passé, Marie devait être unie à un époux; pour l'avenir, Marie devait conserver sa virginité dans le mariage. La loi primitive donnée au genre humain : *Crescite et multiplicamini,* se trouvait suspendue en la personne de Marie. En effet, le but de ce commandement primitif, c'était la production de Marie et de Jésus : ce but sublime accompli, le commandement de la propagation humaine devait cesser. Mais Jésus, qui a tout fait pour ses élus, en donnant une liberté sainte, celle du célibat, a perpétué le précepte et élevé le contrat à la dignité de sacrement. A la fin des siècles, lorsque non-seulement Jésus, mais aussi tous ses membres seront enfantés, alors l'abolition suspendue sera entièrement accomplie, selon l'Ecriture : *Neque nubent, neque nubentur.* Le but le plus sublime, la dernière destination du testament antique étaient donc accomplis en Marie : car, après avoir produit la Vierge, quelle plus haute perfection pouvait atteindre la loi? que pouvait-elle enfanter de meilleur, sinon Jésus-Christ? Mais l'amour infini, la miséricorde par essence, Jésus ne pouvait être enfanté par une loi de rigueur. Ce don infini devait nous venir des cieux, non plus par la loi, mais par la Vierge,

et par elle à cause de sa virginité. Cependant, il entrait dans les desseins de Dieu que la loi venue de lui ne pût être abolie en aucun de ses articles, ni trouver sa fin que dans sa plus glorieuse consommation, dans son développement dernier et dans son accomplissement le plus parfait et le plus exact, en sorte que sa mort fût son couronnement, son dernier but et son triomphe. Ainsi, dans les desseins éternels, Marie devait en même temps être unie à un époux et rester éternellement vierge ; ainsi en son mariage devaient s'évanouir les ombres du testament de sévérité selon la chair, et en sa virginité devaient briller les lumières des conseils évangéliques selon l'esprit. Ainsi, en sa personne, par son mariage, devait se pacifier cette lutte apparente entre la loi de rigueur, qui ne concède rien, et la loi de l'amour, qui affranchit de tout, hormis de son éternel empire.

Mais ces raisons n'étaient pas les seules qui, dans les desseins de Dieu, rendaient nécessaire le mariage de Marie. 1° Selon saint Jérôme et d'autres Pères de l'Eglise, Dieu voulut que la Vierge fût mariée, afin que la généalogie de son époux fût pour les Juifs, contemporains du Messie, un motif de croyance à la mission divine de Jésus, et pour que les titres de sa descendance de David, de Jacob et d'Abraham, à qui avaient été faites les promesses, demeurassent pour les enfants rebelles d'Israël un appel éternel à la vérité, ou un motif de plus de condamnation ; 2° Dieu voulut que Marie eût un époux, pour que, plus tard, dans sa pauvreté, ses tribulations, dans la fuite et l'exil, elle et son fils pussent trouver en lui un soutien, un protecteur, un nourricier; car le mendiant céleste, le Fils de Dieu, devait implorer dans sa mère et dans lui-même, aussi bien que dans ses membres, son pain de chaque jour; 3° en ses secrets desseins, la sagesse éternelle avait encore ménagé le mariage de Marie pour mettre à couvert l'honneur de la jeune vierge des atteintes de la calomnie, qui, sans cela, n'eût pas manqué de déverser son venin sur l'œuvre de Dieu par excellence, et de couvrir de ses dernières abjections la perle des dons de son amour infini. C'est ainsi, dit saint Jérôme, que le Fils de Dieu aima mieux, en quelque sorte, laisser douter du miracle de sa naissance que de la chasteté de sa Mère ; 4° le mariage protégeait non-seulement l'honneur, mais aussi les jours de Marie ; car, si l'honneur de Marie n'eût été à couvert sous les voiles d'un légitime mariage aux yeux du peuple, ce peuple qui ignorait la miséricorde, et dont *le cœur*, selon le reproche de Dieu même, *était aussi dur que le diamant,* eût pu, encouragé par une loi sévère et inflexible, lapider la mère de ce Sauveur, objet tant de fois séculaire de ses désirs et de ses vœux ; 5° en couvrant son honneur et en protégeant ses jours, le mariage mystérieux de la Vierge était encore, selon saint Ignace, martyr, un voile par lequel Dieu cachait au démon la venue de celui qui devait ruiner son empire, et sur ses débris reconstruire, dans l'économie d'une miséricorde et d'une sagesse infinies, le grand édifice déchu de notre humanité. Car si les démons, ces implacables ennemis de la gloire de Dieu et de notre bonheur, eussent connu le fils de Marie comme Seigneur de la gloire, jamais ils ne l'eussent crucifié. Et voilà pourquoi, disent les Pères (*saint Ignace, martyr, saint Jérôme et autres*), Dieu leur cacha la virginité de Marie et la divinité de son enfantement, afin que Jésus fût à leurs yeux non pas l'Emmanuel, fils de la Vierge prédit par Isaïe, mais simplement un grand prophète conçu et enfanté non d'une vierge, mais d'une femme,

selon les lois ordinaires de la nature, et comme l'un de ceux que leurs pères avaient tués, sans être réprouvés de Dieu et sans perdre l'héritage des promesses.

Tels étaient les motifs divins et providentiels devant lesquels devaient céder les oppositions, les réclamations et les alarmes de Marie.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

CHOIX DE SAINT JOSEPH.

Il se trouvait alors en Israël un homme nommé Joseph. Il était artisan et gagnait sa vie à la sueur de son front par le pénible état de charpentier. Mais devant Dieu, qui ne juge point l'homme sur une vaine apparence, mais regarde le cœur, il était juste, c'est-à-dire riche en vérité, grand de la seule vraie grandeur et le plus parfait des ouvrages de Dieu; car jamais homme, dit saint Epiphane, ne fut plus noble ni plus riche que lui aux yeux de Dieu, nul qui ait approché jamais du mérite, de la pureté et de l'éminente sainteté de ce grand patriarche. Or, c'était ce pauvre artisan que le Seigneur allait établir le chef de sa famille, l'intendant et le gardien de son plus précieux trésor, selon qu'il est écrit : *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.* La puissance et la gloire dont jouissait le fils de Jacob chez Pharaon n'étaient qu'ombre devant celles que le Seigneur, roi éternel, ménageait à son serviteur Joseph. Et ces paroles de Pharaon à son peuple qui lui demandait du pain : *Ite ad Joseph*, devaient être dans les siècles la réponse de Dieu à ses enfants qui lui demandent la grâce : *Ite ad Joseph :* Allez à Joseph. Sous la loi charnelle des Hébreux, cet homme juste vivait selon l'esprit. D'après l'opinion générale et au dire de saint Epiphane, prévenu dès sa première jeunesse, d'une grâce spéciale presque inconnue à ce temps-là parmi les Juifs, il n'avait jamais voulu se marier, résolu de garder toute sa vie une entière virginité. La lumière qui devait plus tard éclairer tout homme venant en ce monde l'avait éclairé en ceci et avait illuminé d'avance son esprit si élevé au dessus de la terre et des sens, comme le soleil, avant de paraître sur l'horizon, dore déjà de sa lumière la cime élevée des plus hautes montagnes.

Cependant, malgré la résolution sublime qu'il avait gardée fidèlement jusqu au retour de l'âge, il avait dû se présenter avec les autres prétendants de sa tribu, ayant été sans doute appelé par la synagogue, comme étant l'un des plus proches parents de Marie. Car la synagogue n'avait pu se dispenser de jeter les yeux sur Joseph. « C'était en effet un usage établi chez les Juifs, et religieusement observé dans tous les siècles que lorsqu'une famille se trouvait réduite à une seule fille, elle épousât son plus proche parent de la même tribu, afin que les alliances étant moins distraites, on vît plus clair dans la généalogie du Messie, qui était la fin de tous les mariages et de toutes les générations, tant dans la loi de nature que dans la loi écrite. Ainsi Abraham avait épousé Sara, et Nachor avait épousé Melcha, toutes deux filles d'Aram, frère d'Abraham et de Nachor; ainsi le jeune Tobie, par le conseil de l'ange Raphaël, et selon la loi de Moïse, épousa Sara, fille unique de Raguel, sa proche parente. » (Croiset, *Vie de la sainte Vierge.*)

Or, pendant que chacun des jeunes descendants de David, rassemblés au temple, y priait avec d'ardents désirs et avec la douce espérance d'incliner en sa faveur la volonté de celui qui préside aux sorts, Joseph, qui connaissait les sublimes vertus de sa parente et avait pour elle la plus profonde vénération, était le seul qui s'estimât indigne de sa main. Pendant que tous, selon l'ordre du grand prêtre, déposaient sur l'autel du Seigneur leurs rameaux d'amandier, mû par l'humilité, lui seul avait caché le sien. C'est pourquoi rien n'ayant apparu de conforme à la loi divine, le pontife pensa qu'il fallait derechef consulter le Seigneur. Le Seigneur répondit que celui qui devait épouser la Vierge, était de tous ceux qui avaient été désignés, le seul qui n'eût pas apporté son rameau. Ainsi fut découvert l'humble fils de David. Et lorsqu'il eut apporté sa branche desséchée et morte, on la vit reverdir et fleurir entre ses mains, comme autrefois celle qui avait dévolu et assuré le sacerdoce à Aaron et à ses enfants. Et en même temps une colombe venant du ciel et revêtue d'une merveilleuse blancheur, se reposait sur la fleur divinement éclose.

Ainsi fut attribué de la part de Dieu même à Joseph le sacerdoce de l'arche de l'alliance du Testament nouveau : sacerdoce bien plus sublime que celui d'Aaron et de ses enfants; sacerdoce qui forme le point de transition entre le sacerdoce ancien et le sacerdoce nouveau, bien plus parfait que l'ancien et dont celui-ci n'était que le type obscur. Car, dans cet homme vierge, destiné de Dieu à entrer dans une union si étroite, mais toute spirituelle avec Marie et à veiller avec sollicitude sur elle et sur Jésus, à protéger et à entretenir leur vie pour la rédemption et le salut de l'humanité, à les posséder enfin par une possession et avec une autorité vraiment enviée des anges ; en un mot, dans toutes les mystérieuses fonctions, les sublimes prérogatives et la mission de Joseph, nous voyons se dessiner admirablement la prochaine institution du sacerdoce nouveau, aussi durable que la loi nouvelle, sacerdoce virginal auquel seront confiés la parole de Dieu dans l'Evangile, les mérites et le sang de l'homme-Dieu dans les sacrements, sa personne elle-même dans l'Eucharistie, et la mission formidable de propager, par les rapports tout à la fois les plus intimes et les plus angéliques, le mystère de la Vierge, mystère profond et jusque là inconnu, d'en étendre l'empire, d'en établir le règne dans le cœur des peuples et des nations. « En Marie nous voyons l'Eglise, en Joseph son époux, nous voyons l'évêque : c'est pourquoi celui-ci porte un anneau, comme un époux. Et comme Marie a été féconde, non de Joseph, son époux, mais de l'Esprit saint, ainsi ce n'est pas des hommes, qui lui paraissent même le plus étroitement unis, mais c'est de Dieu que l'Eglise reçoit son éternelle fécondité. » (Ludolphe de Saxe, *Vie de Jésus-Christ.*)

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

FIANÇAILLES ET MARIAGE DE LA SAINTE VIERGE.

Alors, un conseil de famille et les tuteurs de Marie la fiancèrent à Joseph; et de ce moment ses destinées augustes furent solennellement enchaînées à celles de cet homme juste, qui devait en recevoir dans les siècles et l'éternité un rejaillissement de gloire impérissable. Une sentence de divorce pou-

vait seul désormais briser ses liens et la rendre à la liberté : car, au rapport de Philon, les fiançailles chez les Juifs étaient de même considération que le contrat nuptial : les noms des deux fiancés étaient enregistrés en l'assemblée solennelle des amis ; et si la fiancée, étant en la maison de son père ou de son tuteur, faisait quelque faute, elle était punie de la même punition que si elle eût été mariée, elle était lapidée comme adultère.

Quelques mois s'écoulèrent, selon l'usage, entre les fiançailles de Marie et son mariage. Comment et dans quelles pensées s'écoulèrent-ils? Avec quelle pureté plus qu'angélique la Vierge ne dut-elle pas se préparer à sa virginale union ! Comme elle comprit parfaitement dans toute son étendue l'essence toute divine de cet engagement, dont les conséquences spirituelles et toutes célestes, comme son principe, franchissant les temps, s'étendent et se prolongent dans l'éternité ! « L'essence du mariage réside dans l'union des âmes, et ne peut résider que là. Où chercher ailleurs la vie, la volonté, l'amour? qui est-ce qui aime, qui est-ce qui veut, si ce n'est l'âme? quelle est la puissance, quel est le mobile de deux cœurs qui s'épanchent l'un et l'autre, se donnent l'un à l'autre, se jurent foi et fidélité? Par quel sentiment, en vertu de quel pouvoir ou de quelle sanction, qui ne peut exister que dans le sein même de Dieu, deux âmes, n'en faisant plus qu'une, se confondent-elles dans l'unité d'amour et de pensées? En ce moment solennel, dans cet appel à l'éternité, dans cet élan vers l'infini, tout ce qu'il y a de plus noble, de plus suave, de plus délicieux, de plus spirituel en la nature humaine, brille et frémit d'inspiration, palpite d'une espérance immortelle, se réjouit et s'enivre dans l'amour plus fort que la mort. Une âme dit à une âme sa compagne, sa sœur, sa bien-aimée, elle lui dit : TOUJOURS; et *toujours* est une parole qui n'appartient qu'au monde des esprits. Malheureux ceux-là qui s'unissent sans ressentir une étincelle de cette flamme céleste : simulacres trompeurs de l'humanité, ils se ravalent jusqu'à la brute. Le temps, tout limité qu'il est, semble encore trop long à leur misérable et charnelle inconstance. Ils parcourent, ils traversent le désert de la vie comme des ombres tristes, inquiètes et languissantes. Le mariage pour eux n'est plus le triomphe de l'amour; il en offre les funérailles. En effet, l'union des âmes se forme sous l'influence de l'esprit ; et l'esprit a toujours pour expression une doctrine plus ou moins élevée, qui est comme le sceau et le témoin des promesses de deux volontés qu'elle soumet à sa loi dans toute l'étendue et l'énergie qu'elle renferme elle-même. » (M. l'abbé Symon de Latreiche, *Mystères de la Vierge.*)

Or, cette expression de l'esprit, cette doctrine était sublime et toute céleste en Marie et en Joseph. C'était la virginité ! secret divin dérobé au cœur de Dieu par Marie, communiqué en faveur de Marie et dévoilé à l'esprit de ce patriarche d'une manière à la vérité moins intuitive, mais toutefois ineffable. Tel est le principe sacré émané du ciel qui illumine l'esprit de Marie et de Joseph, descend dans leurs cœurs et subjugue ces deux volontés, et par là tous leurs actes, sous la force toute-puissante de son origine céleste, sans détruire leur liberté et sans nuire à leurs droits. Aussi, quand le moment du mariage fut venu, quand, devant les prêtres, ses tuteurs, au temple sans doute, où il paraît que Marie avait continué d'habiter, cette parole TOUJOURS, parole sacrée et redoutable, parce qu'elle est de l'éternité, fut échangée entre ces deux cœurs célestes; ce furent moins deux époux qui

contractèrent ensemble, dit le célèbre Gerson, qu'une virginité qui s'allia avec une autre virginité : *Virginitas nupsit*. La jeune vierge donna la main à l'humble Joseph ; les prêtres inscrivirent sur les tables annuaires les deux noms à jamais vénérés : le petit-fils de David mit au doigt de sa fiancée un anneau formé d'une pierre d'améthyste, symbole de virginale fidélité. Jamais le ciel ne vit d'alliance si sainte, ni plus digne d'être honorée de la présence de toute la cour céleste. Sans doute qu'elle fût un objet d'admiration pour tous les esprits bienheureux ; et sans doute aussi que si quelque écho affaibli des harmonies angéliques fût parvenu à la terre, toutes les pompes nuptiales d'ici-bas, avec les splendides magnificences qu'elles avaient en Israël, auraient pâli, s'éclipsant tristement, et les symphonies du temple n'auraient plus semblé qu'un deuil. Les joies des anges, oh ! telles sont les véritables pompes nuptiales ; car elles sont bien tristes les réjouissances nuptiales de la terre, quand au ciel les anges se voilent les regards et versent d'amères larmes. Plusieurs Églises ont canonisé cette sainte alliance de Marie avec Joseph, en la célébrant par une fête particulière qu'elles ont fixée au 22 janvier, jour que l'on croit anniversaire de cette auguste cérémonie. Cependant, l'ordre du Carmel l'a devancée de sept jours, et la célèbre le 15.

Aussitôt après la célébration de ce divin mariage, il y eut entre Marie et Joseph quelques paroles échangées qui échappèrent aux conviés, mais que le ciel entendit et ratifia. Ces deux grandes âmes s'étaient transmis les rayonnements de cette même lumière céleste qui les avait l'une et l'autre éclairées : Joseph et Marie ne devaient être que frère et sœur dans leur indissoluble union. Ils devaient, en s'aimant, se respecter l'un et l'autre, comme l'autel de Jéhovah où brûle l'holocauste, comme le temple où habite le Très-Haut, comme l'arche que couvrent de leurs ailes les chérubins, comme le tabernacle où réside l'Esprit et d'où émanent ses oracles divins. Ainsi pense saint Thomas. Cet ange de l'école croit que ce fut aussitôt après la célébration de cet heureux mariage que Marie et Joseph firent d'un consentement mutuel vœu de virginité, ou du moins qu'ils le renouvelèrent. Cet acte de religion, dit ce saint docteur, est trop parfait pour que deux personnes si saintes s'en fussent dispensées ; et leurs inclinations sur cet article étaient trop conformes pour ne pas se convenir dans la pratique d'une si admirable vertu, étant animés tous deux du même Esprit saint, qui prend un soin particulier des âmes chastes.

Quand les sept jours consacrés par l'usage à la fête des noces se furent écoulés, Marie et Joseph reprirent le chemin de Nazareth et rentrèrent dans l'humble demeure de Joachim, où devait bientôt s'opérer le grand mystère de l'Incarnation du Verbe.

CINQUIÈME CONSIDÉRATION.

RÉHABILITATION DE LA SOCIÉTÉ CONJUGALE.

Du jour à jamais mémorable où le pontife du Dieu d'Israël bénit la très-sainte Vierge et son fidèle époux date la réhabilitation de la société conjugale. L'harmonie inaltérable de ces deux existences éleva l'union des

époux à son plus haut point de grandeur et de perfection. Voulez-vous comprendre toute la profondeur de cette transformation glorieuse? Rappelez-vous ce que le mariage était devenu durant la période d'attente qui précéda l'apparition du Christ.

Quand Dieu eut établi la base de toute société au berceau du genre humain, Adam s'écria, frappé d'admiration à la vue de sa compagne : « Voilà les os de mes os et la chair de ma chair! » Rien ne conduit plus droit à cette conséquence de l'auteur sacré : « L'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une même chair. »

Mais bientôt l'homme veut se faire dieu. A l'instant toute cette nature si harmonique et si sainte, créée en vue de lui, bénie à cause de lui, est souillée et comme pervertie par la révolte de son roi. La terre est maudite dans le péché d'Adam. Ce n'est plus qu'à la sueur de son front qu'il obtiendra les fruits du sol; il vivra ainsi courbé vers la terre, jusqu'à ce que son corps soit réuni à la poussière d'où Dieu l'avait tiré. La femme, en quelque sorte née son égale, lui sera assujettie désormais, et les joies de la maternité ne seront données à Eve et à ses filles qu'après d'indicibles douleurs.

A peine, en effet, la chute a-t-elle dégradé à jamais la nature humaine, que commence le règne de la chair, de la force brutale, de l'industrie purement matérielle, le règne des calamités et des enfantements multipliés. Chez le peuple juif, une extrême défaveur s'attache à la stérilité, défaveur telle qu'elle triomphe de la jalousie la plus naturelle, la plus légitime, et que Sara, Lia, Rachel, n'hésitent point à offrir à leurs époux des concubines, choisies parmi leurs esclaves, pour jouir indirectement ainsi des honneurs de la maternité.

Moïse, dans l'intérêt de la prompte propagation du genre humain, tolère la polygamie, dont le premier exemple fut donné dans la race maudite de Caïn. On craignait que l'époux qui viendrait à concevoir du dégoût pour sa compagne ne cessât d'avoir des enfants, et dans ce même vœu de population il fut permis à la femme répudiée de contracter un nouveau lien. Sous l'empire de coutumes si humiliantes, la condition des femmes, qui a inspiré de nos jours tant de rêveries, n'avait, il faut le dire, rien de la servitude présente des harems de l'Orient, ni de cette dégradation fabuleuse dont l'école progressive dote si libéralement l'antiquité.

Mais c'est au sein des nations idolâtres que la femme était dans une véritable oppression. Qu'on parcoure les annales du paganisme, partout on y retrouve un profond mépris pour la compagne de l'homme, placée au rang d'une chose, d'un vil bétail; partout aussi l'usage d'une force brutale pour la dominer et l'assouplir aux volontés de son capricieux tyran. Les peuples progressent dans l'ordre intellectuel; la femme reste toujours dans la même situation, ou plutôt, à mesure que l'homme gagne en lumières, elle, au contraire, descend l'échelle sociale; elle ne semble prendre de la civilisation que la corruption. Pour elle, point de dignité morale; on la choisit pour la répudier, pour la reprendre, pour la prêter, pour spéculer sur elle; et même, en certaines occasions, la loi lui préfère froidement une esclave, dont la mutilation pourrait diminuer pour son maître le prix de sa valeur. Que dire des excès, des raffinements affreux de la débauche, devenus les mœurs publiques et privées dans ces siècles abominables? La pensée même

se refuse à se les retracer vaguement, et l'on se sent pris d'une douleur amère devant laquelle cède l'indignation. O Marie, il fallait bien la chaste épouse du plus juste et du plus saint des hommes pour ramener l'union conjugale à sa dignité primitive!

Le catholicisme a rétabli l'incorruptibilité de l'épouse, en frappant de réprobation la pensée de l'adultère, l'usage de la polygamie et la trompeuse faculté du divorce. La femme, qui sous les tentes des patriarches disait à l'homme : « mon maître, » lui dit : « mon frère. » Elle est devenue sa compagne, son amie. Elle a obtenu l'amour moral, confiant, durable, à la place de l'amour sensuel que l'homme idolâtre jetait en passant à sa beauté; et la sainteté, l'unité, l'indissolubilité du mariage élevé à la dignité de sacrement pouvaient seules prévenir efficacement le retour des mœurs païennes. Voulez-vous savoir ce que c'est que le mariage selon Jésus-Christ? lisez l'Evangile et les Pères. « L'Eglise, dit Tertullien, dresse le contrat du mariage chrétien, l'oblation le confirme, la bénédiction en devient le sceau, les anges le rapportent au Père céleste, qui le ratifie. Deux fidèles portent le même joug : ils ne sont qu'une chair, qu'un esprit; ils prient ensemble, ils jeûnent ensemble, ils sont ensemble à l'église, à la table de Dieu, dans les traverses et dans la paix. » Théorie sublime, qui tend à purifier les rapports des deux sexes, à les élever au-dessus d'un matérialisme abject pour les porter sur les ailes d'une affection religieuse et tendre vers ces régions bénies où tout attachement terrestre se confond dans l'ineffable amour de Dieu.

Tandis que l'Église, par les dispositions vigilantes de sa législation matrimoniale, assurait la protection morale de l'épouse, la doctrine de la virginité faisait naître des alliances plus merveilleuses encore, à l'ombre des exemples et des bénédictions de la sainte société formée entre la bienheureuse Vierge et le plus pur des hommes. On a vu, sous l'empire de la grâce, de jeunes couples s'engager, par un vœu, le jour même de leurs noces, à garder une virginale continence. Ce trait caractéristique de l'influence du culte de Marie s'est reproduit si fréquemment, qu'il nécessita une dénomination nouvelle pour désigner les femmes vivant avec leurs époux dans cette intimité chaste ; on les appela les *épouses-sœurs*.

Heureux, époux chrétiens, si la société conjugale est pour vous un état de sainteté où, vous donnant mutuellement l'exemple de la vertu, vous puissiez opérer plus sûrement l'œuvre de votre salut! Ainsi soit-il.

FÊTE DE L'EXPECTATION DE L'ENFANTEMENT.

(18 DÉCEMBRE.)

INSTRUCTION PAR M. L'ABBÉ CARRELET.

TEXTE.

Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. (LUC., I, 47.)

Il ne faut pas douter que, depuis l'instant où Marie a eu la gloire de concevoir du Saint-Esprit et de devenir mère sans cesser d'être vierge, ce mystère ineffable n'ait occupé habituellement ses pensées, son esprit et son cœur; et que la présence, que la vue d'un Dieu incarné dans son sein n'ait souvent élevé dans son âme de saints transports d'admiration, de joie, de tendresse et de reconnaissance : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* Si ces grands sentiments de religion se sont manifestés en elle avec tant d'éclat dans la célèbre visite qu'elle rendit à sa cousine Elisabeth, avec quels accroissements de ferveur et d'amour n'ont-ils pas dû redoubler aux approches de son enfantement, et surtout au moment heureux de la naissance de son divin Fils? Voilà, dans le saint temps où nous sommes, un beau sujet de méditation et d'instruction pour les personnes intérieures qui ont le goût de la piété et le zèle de leur avancement spirituel.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

ESPRIT DE LA FÊTE DE L'EXPECTATION.

Nous n'avons point de modèle plus excellent et plus parfait, après Jésus-Christ, que son incomparable Mère, la plus éminente de toutes les créatures en grâces, en lumières, en sainteté. Nous ne pouvons donc mieux nous préparer à la Nativité de son adorable Fils qu'en entrant d'avance dans ses sentiments et ses dispositions.

C'est dans cet esprit qu'autrefois en plusieurs endroits du monde chrétien, dans toute l'Espagne, et maintenant dans toutes les Eglises catholiques, on célèbre en ce saint temps avec beaucoup de pompe, de dévotion et de concours, une fête particulière en l'honneur de la très-sainte Vierge sous le titre de l'*Expectation*, ou attente de son enfantement. Pendant toute l'octave de cette pieuse institution, qui occupe et sanctifie les derniers jours de l'Avent, on chante chaque jour avant l'aurore une messe très-solennelle, à laquelle les femmes enceintes, de quelque condition et de quelque rang qu'elles soient, se font un devoir indispensable d'assister religieusement, pour unir leur état à celui de Marie; pour associer en quelque sorte leur propre enfant à son divin Fils; pour s'offrir elles-mêmes avec le fruit de leur sein à cette Reine du ciel et de la terre, dans un saint désir d'obtenir sa protection et son secours, et d'avoir part aux bénédictions de son enfantement.

Cette considération touchante des approches de la naissance du saint enfant Jésus, dont l'Eglise s'occupe maintenant, semble devoir spécialement intéresser leur situation, attendrir et toucher leur cœur, animer leur confiance, exciter leur piété, et leur faire partager, à la vue d'une époque favorable qui a des rapports si particuliers avec leur état, les sentiments religieux de la plus vertueuse et la plus admirable de toutes les mères.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

SENTIMENTS DE MARIE.

Or, quels furent ces sentiments! quelles durent être ces dispositions de Marie dans un événement si intéressant pour elle et pour l'univers! Elle y trouva tout à la fois de grands sujets de joie et des occasions de souffrance bien sensible. Il est vrai que n'ayant point eu de part au péché d'origine, non plus qu'à la concupiscence; qu'ayant conçu du Saint-Esprit sans aucune lésion de sa pureté virginale; que portant un homme-Dieu dans son sein, l'auteur même de la vie et de la grâce, elle ne fut point assujettie à la malédiction d'Eve et à son châtiment; qu'elle n'eut point comme les autres filles d'Adam les incommodités, les dégoûts, les langueurs, les infirmités, les douleurs et les dangers de la maternité. Néanmoins, pour l'exercice de sa vertu et pour notre instruction, elle essuya et soutint avec courage plus d'une épreuve.

Première épreuve. L'inquiétude et le danger de passer pour une adultère aux yeux de son chaste époux, qu'elle estimait, qu'elle chérissait, dont elle connaissait la délicatesse et respectait la vertu. Joseph reconnut qu'elle était enceinte; et il savait qu'elle devait être vierge : comment sauver son honneur et son innocence? Un prodige de cette espèce n'était point de nature à être cru sur la parole de la personne intéressée. Il fallut donc qu'elle souffrît en silence, et qu'elle se vît exposée au plus mortifiant des affronts, sans oser ni pouvoir se justifier. Dieu fit pour cela un nouveau miracle; mais il ne lui avait point été promis.

Deuxième épreuve. Un édit de César, une loi souveraine, qui la force de quitter sa demeure de Nazareth, pour se transporter dans la cité de David par une route pénible, dans une saison fâcheuse, aux approches de son terme, sans aucune des commodités que semblerait demander sa situation, et que sa pauvreté lui refuse.

Troisième épreuve. L'humiliation des refus, des mépris et des rebuts qu'elle essuie à Bethléem, où elle se voit rejetée et abandonnée de tout le monde, dans un état qui devrait exciter la compassion et la charité parmi les barbares mêmes.

Quatrième épreuve. La nudité, la misère, l'incommodité de l'étable où elle est contrainte de se retirer, pour y mettre au monde un Fils dont les palais mêmes des rois ne seraient point assez dignes.

Marie ressent vivement toutes ces mortifications, toutes ces incommodités, tous ces embarras, toutes ces humiliations, tous ces sujets de peines et de souffrance. Mais ce sont autant d'occasions de mérites et de moyens de sanctification; c'est la volonté de Dieu et l'ordre de sa providence, c'est l'économie des desseins du Ciel dans l'ouvrage de la Rédemption du monde, et un arrangement conforme à l'esprit de ce mystère : cela lui suffit; elle supporte tout avec résignation, avec humilité, avec patience, avec courage, avec un saint empressement d'unir son état et ses dispositions aux anéantissements de son divin Fils.

C'est donc dans cet état d'humiliation et d'obscurité, c'est dans cette

pauvre étable qu'elle attend avec une sainte impatience la consommation de l'œuvre de Dieu et la naissance prochaine du Messie qu'elle a le bonheur et la gloire de porter en son sein depuis neuf mois. Qui pourrait dire tout ce qui se passa intérieurement en elle pendant ce dernier jour! Qui pourra comprendre ses intimes communications avec Dieu, la profondeur de sa contemplation, la sublimité de ses pensées, les sentiments affectueux de son cœur, la vivacité de sa foi, les empressements de son espérance, la grandeur de son amour, l'ardeur de ses soupirs et de ses vœux, les élancements de son âme tout absorbée en Dieu et transportée du désir de voir enfin les oracles des prophètes s'accomplir et le Sauveur du monde paraître sur la terre?

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

JOIES DE MARIE.

Quel redoublement surtout de ferveur et d'extase au moment heureux, où ce divin Sauveur sort de son sein virginal sans altérer ni flétrir son intégrité! Quel saisissement lorsqu'elle voit tout à coup dans son cher fils le Fils même de Dieu et le plus beau des enfants des hommes! Son esprit en est ravi d'admiration et ses sens en tressaillent d'allégresse : ses yeux charmés et attendris ne se lassent point de le contempler. Elle l'adore avec vénération, comme son Dieu; elle l'embrasse avec transport, comme son fils ; elle répand sur lui des larmes d'attendrissement comme sur une victime; elle l'offre au Seigneur avec un amour généreux, et son cœur est de nouveau enflammé de ces vifs sentiments de religion et de reconnaissance qu'elle exprimait déjà si noblement par un cantique admirable au jour de sa visite dans la maison d'Elisabeth.

Magnificat anima mea Dominum : Mon âme admire et glorifie le Seigneur. Que ma voix publie ses grandeurs et ses merveilles. Que son saint nom en soit exalté et béni. C'est à lui qu'appartiennent la majesté, la force, la sagesse, la puissance et la gloire.

Et exultavit spiritus meus in Deo salutari meo. (*Luc.*, c. I.) Mon cœur se dilate et se réjouit en Dieu, l'auteur de mon salut. C'est lui qui est l'objet de mes complaisances, de mes affections, de mon amour, de mes actions de grâces et de mes louanges.

Quia respexit humilitatem ancillæ suæ. (*Luc.*, c. I.) Parce qu'il a jeté un regard de bonté et de prédilection sur son humble servante, pour m'honorer d'une faveur infiniment au-dessus de la condition humaine, en m'élevant par sa grâce et son choix à cette haute dignité de Mère de Dieu.

Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes. (*Luc.*, c. I.) Voilà pourquoi toutes les générations admireront et exalteront mon bonheur. Maintenant inconnue et cachée au monde, j'ambitionne peu ses regards, son estime, ses éloges; mais Dieu manifestera lui-même cette étonnante merveille à l'univers, qui bénira en moi la plus favorisée et la plus heureuse de toutes les mères.

Quia fecit mihi magna qui potens est. (*Luc.*, c. I.) En effet, le Tout-Puissant a opéré de grandes choses en moi et pour moi. Une fille de Jacob, qui est la fille chérie du Très-Haut, une femme mariée et féconde qui est toujours vierge; une vierge-mère qui a conçu du Saint-Esprit; une mère

mortelle qui est mère de Dieu; une humble servante exaltée au-dessus de tous les souverains de l'univers; fut-il jamais dans mon sexe un pareil prodige de grâce et d'élévation!

Et misericordia ejus a progenie in progenies. (*Luc.*, c. I.) Mais c'est encore moins cette élévation, c'est moins cet excès de gloire et de bonheur personnel qui me touche et m'intéresse, que le salut du genre humain, que la grandeur et l'étendue des miséricordes du Seigneur, dont je suis aujourd'hui l'instrument. Ce mystère ineffable de la rédemption du monde, qui commence à s'accomplir par ma coopération, en est le gage le plus caractérisé, le plus excellent, le plus efficace; et il en perpétuera les fruits d'âge en âge, de générations en générations.

Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ, sicut locutus est ad patres nostros. (*Luc.*, c. I.) Je sais ce que le Dieu protecteur de nos pères a fait autrefois pour la délivrance d'Israël; mais c'est surtout en ce dernier événement qu'il s'est souvenu de sa miséricorde et de ses promesses pour délivrer glorieusement son peuple, non plus de l'esclavage d'Egypte, mais de la servitude du démon et du péché. Tous les vrais enfants d'Abraham, que son Fils unique vient sauver spécialement, vont devenir encore sa conquête et son héritage par une nouvelle alliance beaucoup plus honorable, et perpétuée jusqu'à la fin des siècles. Qu'il en soit donc glorifié lui-même, qu'il en soit exalté et béni à jamais : *Magnificat anima mea Dominum.*

O Vierge très-sainte et très-pure, arche de l'alliance, aurore du soleil de justice, Mère du Rédempteur, source du salut du monde, refuge des pécheurs, modèle des justes, reine des anges et des hommes; quel cœur serait assez dur pour n'être pas touché des divers sentiments d'inquiétude, de tristesse, de résignation, d'espérance, de joie, d'admiration, de tendresse, de reconnaissance, de zèle et d'ardeur dont votre âme fut pénétrée à cette époque mémorable de la Nativité de votre divin Fils! Obtenez-nous par proportion en ce saint temps les mêmes dispositions, le même empressement, la même ferveur, les mêmes transports de piété et d'amour. O Mère admirable du Tout-Puissant, vous avez des droits sur son cœur et un accès favorable à son trône. Présentez-nous donc à ce Dieu de miséricorde, qui a daigné s'incarner en vous et se revêtir des infirmités de notre nature, pour nous rendre participants des grandeurs de la sienne. Que sa grâce elle-même purifie et prépare nos cœurs à sa venue : que sa bonté indulgente reçoive en odeur de suavité l'hommage de nos vœux et de nos actions de grâces; que la solennité prochaine de sa naissance nous applique spécialement les fruits de sa rédemption pour sa propre gloire et pour notre salut éternel! Ainsi soit-il.

FÊTE DE LA MATERNITÉ DE LA SAINTE VIERGE.

(DEUXIÈME DIMANCHE D'OCTOBRE.)

Voyez deux *Instructions* pour cette fête au sujet MATERNITÉ DIVINE, ci-dessus, **9 mai.**

FÊTE DE LA PURETÉ DE LA SAINTE VIERGE.

(TROISIÈME DIMANCHE D'OCTOBRE.)

INSTRUCTION PAR UN CONTEMPORAIN.

Proba me, Deus, et scito cor meum.
(Ps. CXXXVIII, 23.)

Il est peu d'âmes qui puissent, avec la confiance du prophète, dire à Dieu : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* Il en est peu qui, soumises aux grandes épreuves, désirent la publicité des résultats. Les faiblesses du cœur humain sont connues; l'approche du péril, les promesses, les espérances même divines ne sauraient être un sûr rempart contre ce torrent de maux qui déborde incessamment du cœur de l'homme. Il est dans toute vie des moments d'illusion funeste où l'on se trouve le jouet du cœur en délire, l'esclave actif des passions les plus désordonnées. La faute d'origine ayant empoisonné la source de la vie, le cœur a reçu les plus graves atteintes : une plaie profonde le ronge. Que de siècles écoulés depuis que l'on cherche, pour le cœur, dans les enseignements de l'histoire, la confection des lois, et jusque dans les poisons des scènes immorales et des tableaux licencieux, un progrès, un remède. Comparez néanmoins aux générations endormies depuis vingt siècles, les générations couchées depuis quarante dans la poussière du tombeau, et dites, après tous les essais, ce qu'elles ont gagné, quant à la moralité, à l'endroit du cœur? Ah! les peuples se meurent, les fidèles eux-mêmes périssent; le cœur se dessèche par la concupiscence, parce que les uns et les autres refusent de puiser la vie à son principe, le remède à sa source.

Pourquoi donc le côté du Rédempteur a-t-il été ouvert par le tranchant d'une lance, si ce n'est pour dire éloquemment à tous : Voyez le cœur modèle, étudiez-le, invoquez-le, que l'amour vous identifie et vous rende semblables à lui? Mais j'entrevois dans vos âmes une pensée de défiance; vous dites : le Rédempteur était Dieu, et nous ne sommes que des vases d'argile, des fleurs qui naquirent hier et se faneront demain : *Quasi flos egreditur et conteritur.* N'imitez du cœur divin que ce qui est possible à la nature humaine aidée de la grâce. Pour condescendre à votre faiblesse, Dieu va créer du sang des hommes un cœur modèle, pur, sans tache, immaculé; fixez un instant vos regards sur ce cœur de mère, de sœur et d'épouse; admirez-en les qualités principales; elles seront pour vous un signe de réforme et un gage de salut. Cœur immaculé de Marie, pour vous connaître, nous implorons par vous-même les lumières et les grâces de l'Esprit saint, votre céleste époux. *Ave, Maria!*

Quatre titres caractérisent à nos yeux l'excellence du Sacré-Cœur de Marie. C'est *un cœur immaculé, le cœur de la plus pure des vierges, de la plus parfaite des mères, de la plus admirable des patronnes.* J'indique les considérations, à vous de les méditer.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

CŒUR IMMACULÉ.

Saint Paul nomme le Fils unique de Dieu un pontife saint, innocent, écarté des pécheurs. Cette sainteté figurative serait-elle donc restée sans réalité? Tout ce qui se rattache de près ou de loin au grand mystère de l'Incarnation : symboles, emblèmes, figures, rites, cérémonies, tout est soumis à des purifications nombreuses, à des exigences de pureté extraordinaire. Le peuple, la terre, la ville et le temple qui recevront le Saint des saints sont purifiés et nommés longtemps à l'avance, un peuple de Dieu, une terre, un temple saints. Le mystère de la Rédemption consommé, la

pureté dilate ses ailes et couvre de sa vertu tout ce qui approche plus particulièrement la personne de Jésus-Christ, ou se consacre à lui d'une manière solennelle; et l'on oserait penser que ce trône vivant, cet inviolable sanctuaire, le cœur de Marie, que Dieu viendra habiter, ait été un instant souillé! Quel est celui d'entre les hommes sages qui, pouvant relever la noblesse de son origine, préférerait l'ignominie à la grandeur? Quel est celui qui, admis au conseil de Dieu, ne lui eût dit : « Si vous devez vous incarner, que ce soit dans une mère sans tache. » Y aurait-il donc dans le Seigneur moins de prudence que dans l'homme, ou bien limite de pouvoir?

Par la grâce de son cher Fils, le cœur de Marie a été pur, comme le fut, par la vertu de la divinité, le cœur même de Jésus. De là les paroles de l'Ange à la Vierge sainte : « Je vous salue, Marie, *pleine de grâce;* » et celles-ci du grand évêque d'Hippone : « La Mère fut parfaite à sa manière, comme le Fils, *talis suo modo Mater, qualis ut Filius.* » Vos âmes frémiraient d'épouvante si j'esquissais la nature du péché d'origine. Voyez toutes les calamités du monde, voyez toutes les ondulations et horreurs de l'abîme, elles n'en sont que les primitifs, légers et impuissants châtiments. Comment le cœur de Marie préservé de tout péché véniel, de toute imperfection humaine, aurait-il pu être, par l'impression de la faute d'origine, marqué au coin de Satan? *Una est Mariæ ac Christi caro.* N'est-il pas évident qu'en renversant la tige, vous brisez la fleur. La chair de Jésus et celle de Marie n'en font qu'une seule, *una*, selon le terme énergique d'Arnould de Chartres. Si le cœur de Marie n'a pas été conçu sans tache, l'opprobre tout entier rejaillit sur Jésus : qui oserait soutenir ce blasphème? Pourquoi donc les prodiges si multipliés, les fêtes de l'Église et ses chants solennels en faveur de cette croyance? Pourquoi sur l'or et le fer grave-t-on avec applaudissement, chaque jour, les titres de la Conception immaculée? *Pulchra et decora filia Jerusalem.* Cœur immaculé de Marie, je m'associe pour vous louer à ces peuples immortels d'anges, à ces vertus célestes qui vous honorent. Transportés d'amour auprès de vous, ils contemplent, admirent, célèbrent votre incomparable pureté, et leur joie est excessive, ineffable. Ah! si vous êtes si pure, si les anges, pures intelligences, se prosternent devant vous, comme devant leur reine, que ferons-nous, pauvres enfants de la terre, sans cesse tourmentés par les illusions du cœur. Tous nos jours ne sont pas des jours d'innocence. Cependant rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux; et pour vous contempler un jour dans la gloire, il faut vous avoir imitée dans ce monde.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

CŒUR DE LA PLUS PURE DES VIERGES.

Après la Conception immaculée, l'attribut qui étincelle avec plus de charme dans le Sacré-Cœur de Marie, c'est la virginité par excellence. On a dit de l'illustre Vierge qu'elle était puissante, bénie entre toutes les femmes, qu'elle était la gloire des générations, l'honneur de la terre, la cité de Dieu, la porte du ciel, la seconde couronne de tous les saints, comme s'exprime saint Bonaventure; or, toutes ces appellations et gloires diverses, dans la

langue populaire et dans celle de l'Eglise, se résument en une seule expression épuisant la louange, Marie est la Vierge des vierges, la Vierge sainte.

La virginité, c'est l'exemption de toute souillure : *Virginitas est expers contagionis integritas*. Cette vertu qui tient dans une dépendance continuelle les sens et les facultés humaines, cette vertu alliée à la fois au corps et à l'âme, se perfectionnant par la réaction vertueuse et réciproque de ces deux substances, commandant à l'âme de vivre dans le corps comme si elle n'avait aucun lien avec le corps, la virginité, en un mot, tient plus du ciel que de la terre; aussi beaucoup la désirent, peu la trouvent, moins encore la conservent : que l'ange, pure intelligence, ne sente point les traits de la convoitise sensuelle, en cela rien d'étonnant ; mais que dans un vase d'argile repose un cœur d'une chasteté et d'une virginité parfaites, c'est ici la gloire et le mérite, un étrange et unique phénomène, que dans toute sa splendeur on peut admirer dans le Sacré-Cœur de Marie, cœur à jamais vierge !

Oh ! la plus sainte des vierges, qui donc avait enseigné à votre cœur le prix et l'amour de la pureté? Je cherche dans les figures vivantes qui vous ont précédée et annoncée, dans Ève, Sara, Esther, Judith ; je m'efforce de trouver un essai de la vertu des anges, nulle part je ne rencontre de la virginité totale un trait bien marqué. Vous seule avez été créée vierge avant l'aurore des siècles.

Si la première vous avez consacré votre cœur à Dieu par l'observance de la pureté parfaite, votre exemple n'a pas été sans fruit. Quels sont, au milieu des solitudes et des déserts, ces hommes à la démarche modeste, à la voix monotone, au regard pensif, au vêtement couleur de cendre ; tout proche des cités bruyantes des jeux et des plaisirs, quels sont, derrière ces hautes et épaisses murailles, ces corps réduits en servitude, voilés de deuil, ces âmes d'élite vouées à la charité et à la prière ? Quels sont, sur les différents points du monde, ces sentinelles chargées de signaler aux peuples les grâces dont ils ont besoin ou les dangers qui les menacent ; à vous la gloire et la louange ! Ceux-là sont la lumière et le sel de la terre, les imitateurs, les échos avoués et solennels de la plus chère de vos vertus, ô Vierge bénie ! tous ceux-là (et pourquoi le nombre n'en est-il pas plus considérable ?) sont vos enfants privilégiés : car, non-seulement vous possédez le cœur de la plus sainte des vierges, mais votre cœur est encore celui de la plus parfaite des mères, et c'est pour vous un nouveau titre de gloire.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

CŒUR DE LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

La prédestination d'une pure créature ne peut être portée plus haut qu'à l'état de Mère de Dieu, parce qu'il n'y a rien de plus haut que Dieu, de plus parfait que l'infini. Aussi est-ce à cause de la maternité divine que nous devons au Sacré-Cœur de Marie une vénération plus grande : *Ratione hujus dignitatis deberi Virgini excellentiorem adorationem :* ce sont les propres paroles de saint Thomas d'Aquin. Ayant conçu et enfanté un homme-Dieu, Marie a acquis avec Dieu des relations impossibles à tout autre : *Fines Divi-*

nitatis propinquius attingit, elle a abordé les limites divines. On nomme illustre, recommandable la mère d'un génie, d'un grand homme; quelle sera la grandeur de la mère qui a conçu et engendré le Saint des saints! La filiation et la maternité étant comme deux moitiés d'un même principe qui se correspondent, s'associent et se perfectionnent mutuellement, la conception et la virginité ont préparé le cœur de Marie; la maternité ajoute à son illustration la dernière fleur, la dernière couronne. Je me perds dans le labyrinthe de ce prodige nouveau, je veux choisir la vertu qui manifeste le plus la perfection du cœur de la divine Mère, et ce choix m'embarrasse, car toutes les vertus maternelles y apparaissent dans leur plénitude. Ici-bas, l'amour est surtout la vertu que l'on aime à retrouver dans le cœur d'une mère : eh bien! contemplez l'amour de Marie pour Jésus et l'amour du cœur de Jésus pour Marie; l'identité de la substance, la communauté de vues ont fait naître des deux parts, dans les deux cœurs, un amour d'inclination et un amour d'appréciation impossibles à décrire. A travers le voile de la chair, sous les traits qui lui ont été empruntés à elle-même, Marie voit dans son enfant un rédempteur, un Dieu, et Jésus voit dans le cœur de Marie le principe de son incarnation, de sa vie terrestre, l'occasion de ses mérites, de ses triomphes éclatants; à ce double contact, qui pourrait concevoir les brûlantes effusions de ces deux cœurs!

O tendre Marie! les amours des mères ordinaires sont des amours de chair et de sang; mais le Saint-Esprit, qui vous a faite Mère de Dieu, a créé en vous un cœur tout divin. Comme vous aimez votre Fils en mère héroïque, lui vous aime en fils généreux : jamais amour et complaisance ne se répondirent si bien. Ce Fils, qui est Verbe et homme, vous aime d'un double amour. La maternité divine devenue pour vous une seconde forme, une investiture sacrée, vous place à un horizon prodigieux entre le divin et l'humain; de là en vous aussi un double amour... Comme Dieu, Jésus vous soutient et vous porte en ses bras; comme homme, vous le soutenez et portez entre les vôtres. Par vous le Verbe devient sensible et les hommes apprennent à connaître clairement les trois personnes de la très-profonde Trinité, qui, jusque-là, nous ont fait du bien sans nous dire leur nom; et à cause de votre Fils, un prodige inouï, une maternité vierge, une virginité mère sont révélés à l'homme.

O cœur incomparable de Marie, je mets sous votre protection le cœur de toutes les mères; nos faiblesses sont grandes et nos fautes nombreuses; sauvez les générations actuelles et à venir, en obtenant à celles qui président à l'éducation des familles l'amour, la piété et les autres vertus de votre cœur; ranimez votre confiance, mères chrétiennes, ce que vous demandez au cœur de Marie, sûrement vous l'obtiendrez. N'est-ce pas le cœur de la plus fidèle patronne?

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

CŒUR DE LA PLUS FIDÈLE PATRONNE.

Oui, M. F., et je n'aurai que peu de paroles pour exposer ce glorieux patronage, tant la démonstration en est claire et facile.

Si je parcours, dans l'Evangile et la tradition, l'histoire de la Vierge royale,

jamais je ne la trouve ni amère, ni ingrate, mais toujours bonne et compatissante. Partage-t-elle les travaux et les sueurs de l'ouvrier que Dieu lui a choisi pour être le gardien de ses hautes vertus, Marie est sans cesse attentive, prévenante pour les moindres désirs, pour les plus légères complaisances. Pour une visite de convenance, elle ne redoute ni les ennuis, ni les difficultés du chemin. S'il faut à une assemblée du monde un prodige de grâce, un premier signe de la part de Jésus, Marie se porte médiatrice, le demande et l'obtient. Au Calvaire et au cénacle, Marie n'apparaît-elle point l'inébranlable patronne de la douleur, de la prière, de l'apostolat? Devenue Reine de gloire, son patronage s'élève non pour se dérober, mais pour s'agrandir; depuis lors jusqu'à cette heure, quel est le pays, le peuple sur lequel elle n'ait fait descendre la divine miséricorde? Lisez les annales de la religion; dès que le péril se manifeste, dès que sous un nom ou sous un autre l'enfer se montre, la patronne du vaisseau de l'Eglise apparaît aussi; elle cingle en haute mer, laissant en arrière et brisés les vaisseaux des pirates qui voulaient usurper la place et la gloire du navire triomphant de l'Eglise.

Patronne des empires, il n'est pas de sceptre chrétien qui n'ait dû en divers temps son salut, sa perpétuité ou ses victoires à cette indicible reine des combats. C'est pourquoi, pour éterniser le souvenir de ses trophées, le bronze n'a pas assez de voix, ni la tour massive assez de durée et de hauteur. Que de vœux, que de sanctuaires, de cellules, de noms, d'autels et de cœurs, dédiés à son patronage, rangés sous son char de triomphe! Aucun roi a-t-il jamais reçu une ovation plus libérale, plus magnifique? Le patronage de Marie est un fait permanent, un dogme incontestable. Les plages, les mers, les arbres de la solitude, les mélodies de l'artiste et la prière du petit enfant se réunissent pour publier que Marie est la patronne universelle, la compagne des joies pures, la mère de toute grâce.

A vous donc, ô cœur immaculé de Marie, à vous, notre confiance, notre amour; versez dans nos âmes la rosée salutaire qui éteigne la convoitise et rallume les chastes ardeurs; à vous, cœur de la plus parfaite des vierges, à vous la garde de nos âmes. Heureux les cœurs voués à la virginité, ils ont à mes yeux un prix que rien n'égale, je leur consacre le souvenir d'une estime éternelle. Cœur de la Mère de mon Dieu, de ma mère, daignez m'accorder pour l'accomplissement de mes devoirs, pour purifier le passé et sanctifier l'avenir, une étincelle de cet amour qui vous consume sans cesse. Ainsi soit-il.

FÊTE DU PATRONAGE DE LA SAINTE VIERGE.

(QUATRIÈME DIMANCHE D'OCTOBRE.)

SERMON PAR LE RÉVÉREND PÈRE HOUDRY.

TEXTE.

Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (HEBR., VII, 25.)

Après que la glorieuse Vierge a quitté la terre pour prendre possession du ciel, où elle est maintenant en qualité de reine et de souveraine, il ne faut pas s'imaginer, M. C. E., qu'elle n'ait plus rien à faire à notre égard ou que nous ne devions plus rien attendre de sa bonté et de ses soins. A la vérité, elle a parfaitement rempli les desseins que Dieu avait sur elle, ayant donné au monde un médiateur qui nous a réconciliés avec son Père éternel; elle a ensuite coopéré à l'ouvrage de notre rédemption, en offrant son Fils et le sacrifiant en quelque manière pour le salut des hommes; elle a même survécu à ce cher Fils un temps assez considérable, afin de défendre et de soutenir l'Eglise naissante, qui avait besoin de ses exemples et de son secours. Mais c'est dans le ciel, où elle est montée, qu'elle donne les marques les plus éclatantes de son pouvoir et de sa bonté envers chacun de nous en particulier, par une protection singulière qu'elle ne refuse jamais à ceux qui réclament son assistance.

C'est là qu'elle travaille avec plus d'application à l'affaire de notre salut; là qu'elle parle en notre faveur et qu'elle nous défend au tribunal de ce juge souverain; là qu'elle nous sert de médiatrice elle-même auprès de son Fils, et là enfin qu'elle nous impètre les plus puissants secours sans lesquels nous serions sans cesse en danger de nous perdre. De manière, M. C. F., que, comme le Sauveur, après son Ascension, demeure dans le ciel afin de parler pour nous et de nous servir d'avocat auprès de son Père : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Hebr.*, VII, 25), de même sa glorieuse Mère, après le triomphe de son Assomption, nous assiste par la puissante protection qu'elle nous donne. Heureux celui qui peut se l'attirer et la mériter par ses services! puisque, s'il peut se rendre favorable cette reine du ciel, il a trouvé la source de tout son bonheur. C'est ce qui nous doit engager à l'honorer, à la servir, à lui rendre notre culte et nos respects, et enfin à y mettre, après Dieu, notre principale confiance; et c'est à quoi je veux tâcher de vous porter dans ce discours, en montrant : 1° *que nous trouvons dans Marie la protection la plus assurée, la plus puissante et la plus avantageuse en même temps*, et 2° *que nous devons faire tous nos efforts pour mériter cette protection par notre confiance, par nos prières et par notre zèle à son service.* Le premier point nous apprendra ce qu'elle fait pour nous, et le second, ce que nous devons faire pour elle. L'un nous fera voir le bien que nous devons espérer du secours de Marie; et l'autre, ce que Marie attend de notre fidélité et de notre reconnaissance. Honorez-moi de votre favorable attention. Mais auparavant, saluons-la. *Ave, Maria!*

PREMIER POINT.

PATRONAGE DE LA SAINTE VIERGE.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — PATRONAGE PUISSANT.

Je dis premièrement que la protection de la glorieuse Mère de Dieu est la plus puissante auprès de son Fils. La qualité de mère lui donne accès auprès de sa personne, elle est toujours favorablement écoutée, et quelques Pères

nous assurent qu'il est impossible qu'elle soit refusée dans ce qu'elle demande : *Impossibile est Deiparam non exaudiri*, dit saint Antonin. Que si vous voulez remonter jusqu'à la source de ce pouvoir, dont on voit tous les jours les effets, pensez quel doit être le crédit d'une mère sur son fils! il est fondé sur le droit de la nature, que la grâce n'a point détruit dans Marie, non plus que la qualité de celui à qui elle a donné la vie, puisqu'au sentiment de saint Ambroise, la dignité de Fils de Dieu ne le dispensait point de l'obligation naturelle qu'il avait à cet égard.

Que si tel est le pouvoir de Marie en qualité de mère, que sera-t-il en qualité de la plus sainte et de la plus parfaite de toutes les mères? Si le pouvoir et le crédit des autres saints auprès du Seigneur se mesure par leur sainteté, qui les rend agréables aux yeux de cette majesté divine, quel sera donc le pouvoir de celle qui les surpasse tous en sainteté? Si l'une est presque sans mesure, ne peut-on pas dire que l'autre est sans bornes? Que si nous en jugeons encore par de certaines vertus singulières qui gagnent le cœur de Dieu, et auxquelles le Sauveur même nous assure que rien n'est impossible, comme la foi, qui est toute-puissante, la prière, qui impètre tout, la confiance, qui est une sainte violence à Dieu, que vous dirai-je de cette glorieuse Vierge, qui a eu plus de foi, plus d'espérance, plus de charité que tous les saints ensemble? Enfin, soit que ce crédit vienne de la nature ou de la grâce, de la faveur ou du mérite, la nature rend cette mère toute-puissante sur son fils; la grâce la rend infiniment agréable à ses yeux; le mérite, qui fait le crédit d'un serviteur auprès de son maître, donne à Marie tout pouvoir auprès de son Dieu; et si vous joignez maintenant tout cela ensemble, vous en ferez autant de droits, dont chacun pris à part ne pouvant être égalé par aucun autre, étant tous réunis dans la même personne, ils donnent tant de poids à ce qu'elle demande ou à ce qu'elle souhaite, que saint Antonin conclut qu'il tient quelque chose du commandement et de l'empire : *Rationem habet imperii.*

Mais ce que j'en infère, chrétiens auditeurs, pour notre consolation, c'est que si sa protection est toute-puissante et si son pouvoir est fondé sur la nature, élevé par la grâce et consommé par la gloire, nous devons avoir plus de confiance dans sa protection que dans celle de tous les autres saints que nous pouvons pieusement et saintement prendre pour nos protecteurs. Voilà ce qui nous doit intéresser d'une manière toute particulière dans la gloire et dans l'élévation de la Mère de Dieu au jour de son Assomption, d'avoir en sa personne une puissante médiatrice auprès de son Fils, capable d'opérer notre paix et notre réconciliation avec Dieu : *Mediatrix ad Mediatorem*, comme l'appelle saint Bernard. (*Serm. super* SIGNUM MAGNUM, etc.)

DEUXIÈME SUBDIVISION. — PATRONAGE ASSURÉ.

Aussi sa médiation et sa protection sont non-seulement les plus puissantes, mais en second lieu les plus assurées, parce que son affection égale son pouvoir et que nous nous croyons à couvert des insultes et des efforts de nos ennemis, quand celui qui nous a pris sous sa protection n'a pas moins de bonne volonté que de pouvoir pour nous défendre. C'est ce que nous devons attendre de cette Reine du ciel, après son Assomption triomphante ; car il ne faut pas s'imaginer que parmi la gloire de cette pompe et dans ce haut rang où elle se voit élevée, elle ait oublié les hommes, qui sont en quelque

manière la cause de son bonheur. Au contraire, comme dans cet état elle connaît mieux nos besoins, elle est aussi plus appliquée à nous secourir. C'est là que, concevant mieux que jamais la charité immense que Dieu a pour nous, elle règle la sienne sur ce pied-là et se sent portée à nous donner des marques plus visibles de sa tendresse, par une protection plus singulière. Car si saint Bernard infère (*Serm. 1, de Assumpt.*) que ses entrailles furent toutes changées en amour, après y avoir logé celui qui est le Dieu de charité ; maintenant qu'elle repose elle-même dans le sein de Dieu, qui est la charité même, peut-on croire qu'elle soit moins embrasée de cette ardeur, que l'inclination qu'elle a de nous secourir se soit ralentie, ou que le bonheur dont elle est maintenant en possession lui ait fait perdre le désir qu'elle a toujours eu de s'intéresser pour le nôtre?

Cette pensée ne lui serait-elle pas injurieuse, et n'est-ce pas en cette occasion qu'on lui peut dire ce que Mardochée dit autrefois à la reine Esther, lorsqu'elle fut élevée jusqu'au suprême degré d'honneur et de gloire, pendant que le peuple de Dieu gémissait sous l'oppression et courait risque de se voir immolé à la vengeance du superbe Aman : *Quis novit utrum idcirco ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris?* (*Esther*, IV.) Hé ! grande Reine, qui sait si ce n'est point dans ce dessein que le Ciel a permis que vous parveniez jusqu'au trône, afin de protéger votre peuple dans un temps où c'en est fait de nous, si vous ne travaillez à détourner le dernier malheur dont nous sommes menacés, sans un prompt secours. Oui, chrétiens, sa charité est augmentée à proportion de sa gloire ; et comme jamais elle n'a eu plus de compassion de nos misères, jamais sa protection ne nous a été plus assurée. C'est pourquoi nous devons la regarder comme l'asile des pécheurs, comme leur refuge et leur dernière espérance dans le plus grand désespoir de leur salut. Ce sont les titres que les Pères lui ont donnés de tout temps ; ce qui nous doit faire souvenir que ce n'est jamais en vain qu'on implore sa protection : à ce point que les mêmes docteurs, qui ont toujours excepté celle du Fils de Dieu, lorsqu'ils ont préféré celle de Marie à toutes les autres, n'ont point cru user d'exagération quand ils ont avancé, après saint Anselme (*L. de Excell. Virg.*, c. 2), que l'on obtient quelquefois plus tôt le secours que l'on demande en réclamant la Mère, qu'en s'adressant immédiatement au Fils : *Velocior est nonnunquam salus invocato nomine Mariæ quam invocato nomine Jesu.* Non qu'on puisse faire aucune comparaison de leur pouvoir ou de leur mérite ; mais parce que, comme le Fils de Dieu disait de lui-même, que son Père s'était comme démis entre ses mains du pouvoir qu'il a de juger tous les hommes, afin de faire davantage éclater la grandeur et la gloire de ce Fils bien-aimé, de même il semble que ce Sauveur ait donné une pleine puissance à Marie de nous défendre et de nous secourir, soit parce que c'est sa gloire d'avoir une mère si glorieuse et si puissante, soit parce qu'elle a pour nous les tendresses d'une mère, et qu'il ne pouvait mieux lui-même nous marquer son affection, qu'en nous la donnant pour protectrice.

C'est pourquoi ce n'est pas sans sujet que l'Église, conduite par le Saint-Esprit, lui a donné l'aimable titre de *Mère de miséricorde ;* elle a voulu nous apprendre par là que, comme les enfants ont coutume de s'adresser à leur mère pour apaiser l'indignation de leur père, lorsqu'ils se la sont attirée par leurs désordres et par leur mauvaise conduite, de même les fidèles

doivent souvent s'adresser à Marie, pour obtenir de Dieu, par sa médiation, le pardon de leurs crimes; elle a voulu nous faire connaître que, comme la tendresse particulière qu'une mère a pour ses enfants lui fait ordinairement oublier leurs fautes et l'oblige à s'intéresser pour eux dans toutes les occasions, de même l'amour maternel que Marie a pour les chrétiens la rend facile à les exaucer et prompte à les secourir; enfin elle a voulu nous faire entendre que cette heureuse Vierge n'a pas moins d'affection et de tendresse pour nous qu'une mère n'en a pour ses enfants; tellement que si Dieu est le Père des miséricordes, ainsi que l'appelle l'Apôtre, parce qu'il n'appartient qu'à lui de nous faire grâce, Marie est une Mère de miséricorde, parce que c'est le plus ordinairement en sa considération et à sa prière que Dieu nous écoute et qu'il nous accorde le pardon de nos péchés. La protection de Marie est donc non-seulement la plus puissante et la plus assurée, mais encore la protection la plus avantageuse et la plus étendue, puisqu'elle nous protége envers tous et contre tous ceux qui nous poursuivent.

TROISIÈME SUBDIVISION. — PATRONAGE AVANTAGEUX.

Je veux dire, M. F., qu'elle ne nous protége pas seulement contre les ennemis de notre salut, mais de plus contre la justice de Dieu même et le juste courroux que ce juge souverain conçoit souvent contre les pécheurs. Car, comme elle est également agréable à notre juge et terrible à nos ennemis, quel avantage ne recevons-nous point de sa protection? qui peut désarmer tout à la fois et la fureur du démon et la justice d'un Dieu, si ce n'est celle dont le seul nom met en fuite toutes les puissances des ténèbres et dont la présence est capable de calmer la colère de son Fils et d'arrêter les coups de sa justice? n'y va-t-il pas, chrétiens, de notre intérêt de nous assurer d'une protection si efficace et si avantageuse? Je ne dirai rien ici de nos ennemis invisibles, quoiqu'ils soient infiniment redoutables, puisqu'elle n'a qu'à paraître pour dissiper leurs forces et faire évanouir tous leurs projets. C'est du côté de Dieu, si justement irrité par nos crimes, que nous avons le plus à craindre, et c'est aussi de ce côté-là que nous avons plus besoin de nous prémunir de sa protection, qui est telle qu'on la peut comparer à celle d'un avocat qui défend un criminel contre des accusateurs puissants, et qui plaide sa cause devant un juge souverainement juste. C'est le nom, l'office et l'emploi que l'Eglise lui assigne : *Eia ergo, advocata nostra*, etc. En effet, elle en remplit parfaitement tous les devoirs. Faites-y, je vous prie, un peu de réflexion.

Car, comme l'adresse de celui qui défend un criminel est de tâcher de se rendre son juge favorable, ensuite d'éluder les poursuites d'un adversaire animé contre l'accusé, et enfin de gagner une cause qui semblait désespérée, n'est-ce pas ce que fait à notre égard celle que l'Eglise réclame comme son avocate, aussi bien que comme sa médiatrice; car, quelque rapport qu'il y ait entre ces deux fonctions, elles sont cependant différentes, en ce qu'un médiateur n'a pour but que de nous rapprocher d'une personne avec laquelle nous sommes brouillés; mais un avocat nous défend contre un adversaire acharné à notre perte et fait valoir notre droit auprès d'un juge commun.

Or, c'est ce que fait la glorieuse Mère de Dieu à l'égard des pécheurs; en

qualité de notre avocate, elle nous rend notre juge favorable. Personne n'a jamais eu ni n'aura jamais plus de crédit ni d'autorité auprès de notre juge, puisqu'elle en est la Mère et que son Fils est toujours bien disposé à la recevoir, comme Salomon, qui n'était que sa figure, disait autrefois à sa mère Bethsabée : *Loquere, mater, neque enim fas est, ut avertam faciem meam* (III *Reg.*, 11); parlez hardiment, lui disait ce sage prince, car la raison et le rang que vous tenez ne m'obligent pas seulement à vous écouter, mais encore d'avoir tous les égards pour vous et toute la condescendance pour vos désirs. Hé! que ne devons-nous donc point espérer ayant pour avocate celle qui emploie pour notre défense auprès de Dieu tout le crédit et toute l'autorité que lui donne sa qualité de Mère? Que ne peut-elle point obtenir, et que n'obtiendra-t-elle point en effet en notre faveur?

Le Père éternel donne le criminel aux prières de Marie et pardonne au pécheur, ne pouvant refuser cette grâce à celle qui se fait sa protectrice et qui s'intéresse de la sorte dans son salut.

Ce qui a fait dire à un grand saint que, comme il est impossible que celui que Marie abandonne à son aveuglement et à sa propre conduite ne périsse malheureusement, il ne peut se faire au contraire que celui dont Marie entreprend la défense n'obtienne miséricorde au terrible tribunal de la justice de Dieu; en sorte que, ni l'énormité de nos crimes, ni l'état pitoyable de notre conscience, si déplorable qu'il puisse être, ne doivent jamais faire désespérer de notre salut, puisqu'il ne tient qu'à nous de revenir par son moyen de l'abîme de nos crimes, de nous remettre en faveur auprès de celui dont nous avons tout sujet de craindre, et qu'après être abandonnés de toutes les créatures, nous avons une dernière ressource dans Marie, qui nous offre sa protection. Le point est de nous attirer cette protection et d'en prendre les moyens. C'est ce que je veux vous découvrir dans cette seconde partie.

DEUXIÈME POINT.

MOYENS POUR NOUS ASSURER LE PATRONAGE DE MARIE.

Je rapporte, M. F., tous ces moyens aux trois devoirs que la nature même inspire aux enfants envers ceux qui leur ont donné la vie, mais que la grâce, la reconnaissance et l'intérêt propre demandent d'un chrétien qui reconnaît la Mère même d'un Dieu pour la sienne, savoir : 1° *un amour tendre et généreux* qui réponde en quelque sorte à celui qu'elle a pour nous; 2° *un culte véritable et sincère* qui nous porte à la servir fidèlement, et enfin 3° *l'imitation de ses mœurs et de ses admirables vertus*. Je ne ferai que parcourir ceci pour notre instruction.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — L'AMOUR.

Aimer tendrement Marie, c'est le moyen le plus sûr de mériter cette protection si favorable et si avantageuse; nous n'en pouvons douter, puisque le grand secret, ou plutôt le charme le plus puissant pour se faire aimer, est d'aimer nous-mêmes ceux de qui nous voulons gagner l'amitié, lesquels ensuite nous protégent à l'occasion en nous appuyant de leur faveur et de leur autorité, car c'est la preuve la plus certaine de leur affection; tellement

que Dieu même en cent endroits de l'Écriture, ne donne point d'autre marque de celle qu'il a pour son peuple que de lui promettre sa protection et de lui en faire sentir les effets. Or, la glorieuse Vierge en use de la même manière envers ceux qui l'aiment et qui sont entièrement dévoués à son service ; elle les honore de son affection et leur en donne des marques par une protection qui va quelquefois jusqu'aux miracles les plus surprenants; car on en a vu qu'elle a délivrés du naufrage, ensevelis qu'ils étaient dans les eaux; les autres, d'un embrasement inévitable, en arrêtant la fureur des flammes, et d'autres à qui elle a conservé la vie jusqu'à ce qu'ils fussent en état de bien mourir; et l'on pourrait faire des volumes entiers des seuls exemples d'une protection si singulière ; mais vous ne trouverez pas une seule personne qui n'ait attribué ces faveurs si singulières de cette Reine du ciel à l'affection qu'elle lui portait.

Ainsi aimons-la, parce que l'amour qu'on lui porte est le moyen le plus infaillible d'aimer Dieu même. C'est pour cela, assurément, qu'elle s'appelle dans l'Ecriture la Mère du saint amour et d'une charité toute divine : *Ego sum mater pulchræ dilectionis* (*Eccli.*, XXIV), soit que nous entendions par là qu'elle nous inspire cette charité envers Dieu, et qu'en ce sens elle en est la Mère, parce qu'elle la fait naître dans nos cœurs, ou bien qu'elle est elle-même l'objet de cet amour; il est toujours saint, parce qu'en l'aimant comme la Mère de Dieu, il retourne à Dieu comme à sa fin, car en aimant la Mère on aime en même temps le Fils. Ainsi ce n'est point partager son cœur ni affaiblir par ce partage l'amour que nous devons tout entier à Dieu; mais c'est l'aimer plus parfaitement en aimant ce qu'il a lui-même le plus parfaitement aimé.

C'est entrer dans le sentiment des saints, dont j'entends l'un, qui, ne croyant pas que ce fût assez d'un cœur pour l'aimer comme elle le méritait, souhaitait avoir les cœurs de tous les hommes : *Quis mihi det corda omnium hominum, qui sunt, qui fuerunt, et qui futuri sunt, ut amare te possim, Regina cœli, amore immenso?* et un autre, c'est le saint homme Taulère, si connu pour sa piété et pour sa singulière dévotion, lequel jugeant des autres par ce qu'il sentait dans lui-même, ne concevait pas comment on pouvait vivre sans l'aimer continuellement. Je veux m'écrier avec saint Bernard et saint Bonaventure, dont l'un emprunte les paroles de l'autre (*Serm.* 2, *de Nat. Virg.*) : *Totis medullis cordium, totis visceribus, hanc amemus, hanc amplectamur;* je vous aimerai de toute la tendresse de mon cœur, afin que cet amour imprimé dans le fond de mes entrailles attendrisse les vôtres et les remplisse de compassion à mon égard. Enfin ce que saint Augustin (L. X, *Conf.*) demandait à Dieu avec un cœur tout embrasé de l'amour divin, je vous le dis, Vierge sainte, dans le même sentiment : *Amo te, sed quia parum est, amem validius;* je vous aime, mais mon amour étant trop froid et trop languissant, je souhaite du moins vous aimer d'un amour plus ardent, plus fidèle et plus constant.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — LA VÉNÉRATION.

Que si nous l'aimons de la sorte, nous pouvons bien, chrétiens, nous assurer d'un amour réciproque de sa part, et ensuite de sa protection, que nous mériterons en second lieu par nos fidèles services et par les devoirs

que nous nous efforcerons de lui rendre; et ce moyen ne sera pas moins infaillible que le premier, parce que c'en est une suite et une conséquence. Car l'amour que nous lui portons, aussi bien que celui que nous devons à Dieu, ne doit pas être un amour stérile qui ne consiste qu'en paroles; il faut le lui marquer par nos actions, comme dit le disciple bien-aimé : *Filioli, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate* (I *Joan.*, III); or, le service que nous pouvons lui rendre est de l'honorer et de procurer sa gloire dans l'état et dans l'emploi où la Providence nous a mis. C'est à quoi nous devons nous porter avec d'autant plus de zèle, que nous ne pouvons rendre un service plus agréable au Fils de Dieu même que de conspirer dans le même dessein qu'il a de la faire honorer partout. C'est ce qui a ouvert toutes les bouches pour lui donner tant d'éloges, ce qui a obligé tous les Pères à publier ses prérogatives et ses grandeurs, ce qui a excité le zèle de tous les fidèles à lui consacrer les uns leur plume, les autres leur temps, par tant de sortes de prières qu'ils ont récitées régulièrement, les autres des temples et des autels, comme le grand et religieux empereur et roi de France Charlemagne, dont on compte autant de monuments de la piété envers cette Reine du ciel qu'il a vécu d'années; aussi quelles marques singulières n'a-t-il point reçues de sa protection? Les autres entrent dans les sociétés érigées en son honneur, où l'on fait profession de la servir; et la piété des autres s'est signalée à trouver mille manières différentes; et tout cela à dessein de mériter par leurs services une aussi puissante protection que l'est celle de la Mère d'un Dieu.

Ce que j'ai à vous dire, chrétiens, et ce qui vous doit le plus intéresser à l'honorer et à la servir, c'est que, dans le besoin que nous avons de sa faveur et de son crédit auprès de Dieu, ceux qu'elle protége plus particulièrement, ceux pour qui elle s'intéresse davantage, ceux enfin à qui elle fait sentir des effets plus considérables de son pouvoir et de son affection, sont ceux qui sont attachés à son service par des engagements plus particuliers, qui en font une profession ouverte, qui sont plus fidèles et plus constants dans les devoirs qu'ils lui ont promis de lui rendre. Vous en voyez assez la raison sans qu'il soit nécessaire de m'y étendre, et vous concevez assez qu'étant fidèle elle-même et généreuse autant qu'elle l'est, elle se fait un point d'honneur d'être reconnaissante des services qu'on lui rend; et que, touchée de générosité, elle ne peut abandonner ceux qui la servent, comme il n'y a point de maître qui ne se sente obligé de protéger un serviteur fidèle et zélé pour son service; qui pourrait donc penser autrement de la Mère de Dieu, sans avoir un sentiment désavantageux à sa gloire et à sa bonté?

TROISIÈME SUBDIVISION. — L'IMITATION.

Mais souvenons-nous en même temps que pour mériter cette protection, elle demande de nous une troisième et une dernière condition, qui est le plus important service qu'on puisse lui rendre; savoir l'imitation de ses vertus, puisqu'il est hors de doute que la meilleure manière de l'honorer est de nous efforcer de nous rendre semblables à elle, à ce point que le culte que nous lui rendons et tous les devoirs dont nous nous acquittons envers elle ne sont que des moyens et des dispositions pour devenir plus saints, en nous efforçant de pratiquer les vertus qui l'ont elle-même rendue

si sainte et si agréable aux yeux de Dieu. En effet, si nous aimons nos semblables, si nous entrons dans les intérêts de ceux avec qui nous avons quelque rapport, si nous protégeons de tout notre crédit et de toute notre autorité ceux qui s'intéressent eux-mêmes dans tout ce qui nous touche, certes le service le plus important que nous puissions rendre à la Reine du ciel, le culte le plus agréable, et enfin le plus essentiel des devoirs qu'elle exige de nous, c'est de l'imiter : *Summum decus imitari quod colas*, disait saint Augustin ; le plus grand honneur qu'on puisse faire à une personne est de régler notre vie et nos actions sur ses exemples, parce qu'on ne peut lui donner une plus grande marque de l'estime qu'on en fait, ni de l'affection qu'on lui porte, que de vouloir lui être semblable. Nous ne pouvons donc engager davantage la glorieuse Vierge à nous prendre sous sa protection, qu'en nous conformant à ce modèle, lequel, après le Verbe incarné, est incontestablement le plus parfait et le plus achevé.

CONCLUSION.

Cette protection sera pour vous, âmes fidèles, qui espérez par son secours la victoire de vos passions et la force de résister à tous les ennemis de votre salut ; pour vous, pécheurs, qui par une sincère volonté de retourner à Dieu et de rentrer dans votre devoir, la conjurez, par l'intérêt qu'elle prend au salut des hommes, de ne rendre pas inutiles à votre égard les travaux et le sang de son Fils ; pour vous enfin, qui que vous soyez, qui, par le zèle que vous avez pour son service et le désir d'imiter ses admirables vertus, tâchez de vous en rendre dignes et d'être du nombre de ses enfants. Ah ! quel sujet d'espérance et de consolation pour vous d'avoir dans le ciel une protectrice qui a le pouvoir et toute la volonté imaginable de vous secourir ? Quoi, chrétiens, vous avez auprès de Dieu une protectrice toute-puissante, qui parle sans cesse pour vous, qui s'intéresse dans tout ce qui vous touche, et vous êtes accablés de misères, pressés de toutes les tentations les plus dangereuses, attaqués et peut-être vaincus d'autant d'ennemis que vous avez de passions ; vous êtes presque dans un continuel danger de succomber et de vous perdre, et vous ne lui demandez pas secours ! Ah ! vous ne savez pas vous prévaloir d'une si puissante protection ! vu qu'il est constant qu'elle ne rebute jamais un pécheur qui a mis sa confiance en elle et qui la réclame dans ses besoins. Oui, digne Mère de mon Dieu ! je veux me mettre aujourd'hui et durant toute ma vie sous cette puissante protection ; et comme c'est particulièrement à la mort que vous en faites ressentir les effets et que l'Eglise veut que nous vous invoquions pour l'obtenir, je vous en fais ici la prière au nom de tous ceux qui m'écoutent : *Tu nos ab hoste protege et in hora mortis suscipe.* Ce sera en ce temps que nous serons près de paraître devant notre souverain Juge ; et comment y paraître en assurance, sans une protection favorable que vous nous faites espérer dans un danger si pressant ? Sans votre secours dans cette occasion, toutes les autres faveurs que vous nous obtenez durant notre vie seraient inutiles ; en vain nous auriez-vous procuré tous les autres biens dont nous vous sommes redevables. Ah ! puisque après votre Fils nous avons mis en vous notre plus ferme confiance, nous abandonnerez-vous dans une conjoncture où nous avons tout à craindre ? Non, car ce sera vous qui nous rassurerez dans nos

justes craintes, qui nous ferez trouver grâce au tribunal de notre juge, et enfin qui nous ouvrirez le ciel pour participer à la gloire dont votre Assomption vous a mise en possession. C'est, M. C. F., ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

FÊTE DE LA TRANSLATION DE LA MAISON DE LORETTE

(10 DÉCEMBRE.)

INSTRUCTION PAR M. L'ABBÉ GEORGES, DE TROYES.

TEXTE.

Habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth.
(MATTH., II, 23.)

Il s'est rencontré des hommes dont le regard rétréci ne voit ici-bas, pour l'homme, que le bien-être matériel; leur cœur est mort aux sentiments d'un ordre plus élevé. Qu'il y a là peu d'entente de la noblesse de notre origine! Et n'est-ce rien pour la consolation de cette vie passagère que de l'aider à mériter les années éternelles? Oh! combien la religion connaît mieux notre nature! véritable amie des peuples, elle est loin d'être insensible à leur prospérité physique; elle les favorise plutôt par la sagesse de ses lois; mais elle sait que les premiers besoins des hommes sont les besoins de leur âme. Non, des manufactures ne valent pas des temples! Elle vaut mieux, la maison de prières où les yeux s'élèvent vers le ciel, que la maison de dur travail où ils se tiennent courbés vers la terre. Un temple et surtout un pèlerinage, c'est un centre où viennent s'unir et se confondre ceux que séparent la fortune et la demeure, que divisent les intérêts et les penchants; c'est le toit paternel où tous les membres de la grande famille, réunis autour de la même table et recueillant les mêmes souvenirs, se sentent les enfants du même père; c'est le séjour chéri des peuples pauvres et pleins de foi. Une chapelle de pèlerinage, c'est un doux refuge pour une âme affligée qui n'a plus à espérer du côté des hommes de soulagement à ses peines; c'est un céleste asile pour un cœur désenchanté du monde, qui sent le besoin de Dieu. Au pied d'un autel solitaire, on prête plus aisément l'oreille à la voix qui parle à l'âme, et loin du tumulte du monde la paix de Dieu se fait mieux sentir.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

DÉVOTION DU PÈLERINAGE.

Aussi la dévotion du pèlerinage tient-elle à un sentiment naturel au cœur de l'homme, et l'on peut dire qu'elle est aussi ancienne que la société elle-même. Découragés par la confusion des langues, les fils de Noé et leurs enfants choisirent pour y faire leur demeure la cime des plus hautes montagnes, pour se garantir, s'il était possible, d'un nouveau déluge; et ils ne descendirent dans les plaines que lorsque le sol manqua aux troupeaux et refusa de produire les gerbes nécessaires à l'alimentation de leurs colonies naissantes. De là vient le respect des Orientaux pour leurs monts sacrés, respect qu'ils témoignent par des visites annuelles, accompagnées de vœux, d'offrandes et de prières.

La vénération que l'on avait pour le berceau des peuples se reporta plus tard sur les hommes qui s'illustrèrent par des actes héroïques et sur les sites qui rappelaient de grands souvenirs, de nobles travaux, de hautes vertus. C'est ainsi que la reconnaissance du peuple juif conserve depuis tant de siècles le tombeau d'Esther et de Mardochée, où tous les Hébreux répandus en Asie vont en pèlerinage depuis deux mille ans. Chose étrange, que la tombe de deux exilés, élevée par la reconnaissance de quelques captifs, ait survécu au grand empire des Assyriens, et ait sauvé seule de l'oubli les ruines d'Ecbatane!

L'homme est comme le lierre, il faut que quelque chose le soutienne pour qu'il ait le courage de vivre. Quand il ne trouve ni sympathie, ni consolation parmi ses semblables, il invoque instinctivement les habitants d'un monde meilleur, et réclame d'eux ces secours que la société lui refuse ou qu'elle est impuissante à lui accorder. Le catholicisme, qui sait si bien comprendre et sanctifier les penchants de notre cœur, n'a point retranché de son culte la dévotion des pèlerinages; et, dès les premiers siècles de l'Eglise, on vit des chrétiens fidèles venir s'agenouiller aux lieux sanctifiés par les souffrances de Jésus-Christ, ou que les miracles obtenus par l'intercession de Marie avaient rendu célèbres. Il appartenait au protestantisme, qui décolore et pulvérise tout ce qu'il touche, d'arracher cette couronne du front de Jésus et de Marie, en interdisant à ses sectaires ces visites pieuses qui sont si utiles à l'homme, puisqu'il y trouve consolation dans ses peines, appui dans sa faiblesse et soulagement dans ses maux.

L'illustre Robertson, que les préjugés étroits de sa secte n'ont point aveuglé, avoue hautement les bienfaits dont l'Europe est redevable aux pèlerinages d'outre-mer. C'est d'abord l'émancipation des communes, la création du commerce et de la marine, la propagation des lumières, l'amélioration de l'agriculture; puis, c'est l'affranchissement des serfs, auquel les pèlerinages contribuèrent plus qu'aucune autre chose; car le seigneur féodal, qui se mêlait pieds nus aux pelerins de toutes conditions, comprenait plus facilement, dans ses heures d'humilité et de pénitence, que ces esclaves méprisés étaient pourtant ses frères devant Dieu; et lorsqu'il avait obtenu la grâce qu'il venait solliciter, loin de son castel, dans quelque antique sanctuaire, il lui venait souvent en pensée d'affranchir un certain nombre de ses vassaux en l'honneur du Christ, ennemi de l'esclavage, et de la sainte vierge Marie, qui n'est que douceur et miséricorde.

Après le saint Sépulcre et Saint-Pierre de Rome, il n'existe pas, dans toute la chrétienté, de pèlerinage plus fameux que celui de la *santissima Casa di Loreto*. La sainte Maison de Nazareth fut vénérée par les chrétiens, du vivant même des apôtres, et sainte Hélène l'entoura d'un temple qui reçut le nom de Sainte-Marie. Sous la domination des califes arabes, une foule de pèlerins francs venaient adorer Jésus et honorer Marie dans cette simple et pauvre demeure où ils avaient mené, pendant un si long espace de temps, une vie laborieuse et cachée. Mais, lorsque les Turcs Seldjoucides eurent asservi leurs anciens maîtres, les pèlerins d'Europe qui s'aventurèrent en Syrie pour visiter Jérusalem et Nazareth essuyèrent des traitements barbares dont le récit enflamma de courroux l'Occident tout entier, qui se précipita sur l'Asie. Lorsque Godefroi de Bouillon eut été proclamé roi de Jérusalem, Tancrède fut nommé gouverneur de la Galilée. Ce prince, qui

avait une grande dévotion en Marie, le prouva par les somptueuses offrandes dont il enrichit l'église de Nazareth. Après l'expédition de saint Louis, ce coin de terre, que l'on regardait comme le berceau du christianisme, fut défendu pied à pied par les chevaliers du Temple. Ces valeureux guerriers versaient des larmes de douleur et de rage, à la vue des saints lieux profanés par les Sarrasins. Quelquefois, oubliant la distance qui sépare la créature de son créateur, ils poussaient si loin leur zèle indiscret, qu'ils se plaignaient à celui qui dirige le cours des choses humaines des victoires de leurs ennemis.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE LORETTE.

La Galilée, blanchie des ossements des guerriers latins, était devenue mahométane. Dieu, ne voulant pas que la sainte Maison de Marie demeurât exposée aux profanations des infidèles, la fit transporter par les anges en Esclavonie ou Dalmatie, sur un petit mont appelé Tersato. Les miracles qui s'opéraient tous les jours dans cette sainte maison, l'enquête juridique que des députés du pays allèrent faire à Nazareth même pour constater sa translation en Dalmatie; enfin, la persuasion universelle des peuples qui venaient la vénérer de toutes parts, semblaient être des preuves incontestables de la vérité du prodige. Dieu voulut néanmoins en donner une nouvelle qui eut en quelque sorte l'Italie et la Dalmatie pour témoins. Après trois ans et sept mois, la sainte maison fut transportée à travers la mer Adriatique, au territoire de Recanati, dans la marche d'Ancône, au milieu d'un bois appartenant à une pieuse et noble veuve, nommée Lauretta. Une ancienne tradition rapporte qu'à l'arrivée de la sainte Maison, les grands arbres de la forêt italienne s'inclinèrent en signe de respect, et gardèrent cette inclinaison jusqu'à ce que les vents, la cognée ou la vieillesse les eussent couchés sur le sol.

Cette nouvelle translation miraculeuse jeta les peuples de la Dalmatie dans une telle désolation, qu'ils semblaient ne pouvoir y survivre. Pour se consoler, ils bâtirent sur le même terrain une église consacrée à la Mère de Dieu, qui fut desservie depuis par des Franciscains, et sur la porte de laquelle on mit cette inscription : *Hic est locus in quo fuerit sacra Domus Nazarena, quæ nunc in Recanati partibus colitur.* Il y eut même beaucoup d'habitants de la Dalmatie qui vinrent en Italie fixer leur demeure auprès de la sainte Maison, et qui y établirent la compagnie du *Corpus Domini*, appelée pour cela des *Esclavons*, jusqu'au pontificat de Paul III.

L'événement fit tant de bruit dans la chrétienté, qu'il vint de presque toute l'Europe une multitude innombrable de pèlerins à Recanati, afin d'honorer la maison dite *de Lorette*. Pour constater de plus en plus la vérité de ce miracle, les habitants de la province envoyèrent en Dalmatie, et ensuite à Nazareth, seize personnes des plus qualifiées, qui firent sur les lieux de nouvelles enquêtes. Mais Dieu daigna en montrer lui-même la certitude en renouvelant deux fois, coup sur coup, le prodige de la translation dans le territoire même de Recanati; car, au bout de huit mois, la forêt de Lorette

se trouvant infestée d'assassins qui arrêtaient les pèlerins, la maison fut transportée à un mille plus avant et se plaça sur une petite hauteur qui appartenait à deux frères de la famille des Antici; et enfin, ceux-ci ayant pris les armes l'un contre l'autre pour partager les offrandes des pèlerins, la Maison sainte fut transportée dans un endroit peu éloigné et au milieu du chemin public, où elle est restée et où a été bâtie depuis la ville appelée Lorette.

L'église de Lorette a été magnifiquement ornée par les souverains pontifes, qui souvent y sont venus eux-mêmes en pèlerinage; trois portes de bronze ciselé donnent entrée dans le saint temple, au centre duquel s'élève la *santa Casa* dans sa robe de marbre blanc, brodée de superbes bas-reliefs. La statue miraculeuse de Marie est taillée en bois de cèdre, couverte de magnifiques draperies et placée sur un autel éblouissant de pierres précieuses. La niche qu'elle occupe est revêtue de lames d'or, et des lampes d'argent massif brûlent jour et nuit devant elle. Puissent-elles être l'image de la durée de notre amour pour la divine Mère du Sauveur.

Dans le but de remercier Dieu du grand bienfait dont il daigna gratifier la chrétienté occidentale, lorsque, pour compenser la perte du saint Sépulcre, il fit transporter miraculeusement en terre catholique l'humble et auguste maison dans laquelle la Vierge Marie reçut le message de l'Ange, et où, par le consentement de cette aimable Mère de Dieu, le Verbe se fit chair et commença d'habiter avec nous, l'Eglise institua une fête sous le nom de *Translation de la sainte Maison de Lorette*, fête qui se célèbre dans le saint temps de l'Avent. Elle n'est point d'obligation jusqu'ici dans l'Eglise universelle; mais elle est chômée à Rome et dans tout l'Etat pontifical, dans la Toscane, le royaume de Naples, l'Espagne, la Belgique, et aussi dans la plupart des ordres religieux.

Benoît XIV, d'immortelle mémoire, les Bollandistes, cent bulles pontificales, établissent comme un fait digne de foi que le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, vénéré par toutes les nations catholiques, est la maison sacrée dans laquelle le Verbe de Dieu fut conçu. Transportée par les anges au bord de l'Adriatique, cette pauvre maison, plus riche, plus magnifique aux yeux de la foi que le temple de Salomon, a été visitée depuis six cents ans par tout ce que l'Eglise catholique a produit de plus grand dans l'ordre de la sainteté. Saint Philippe de Néri, saint Ignace, saint Charles Borromée, saint François de Sales, saint Vincent de Paul et saint Liguori allèrent méditer à l'ombre des murailles qui abritèrent pendant trente années Jésus et Marie, le grand mystère de l'éternel amour.

Les souverains pontifes, les rois les plus puissants, d'illustres princesses, les hommes de génie, les pauvres et les riches sont allés aussi en pèlerinage à cette *santa Casa*, habitée, il y a bientôt vingt siècles, par le Créateur des mondes et la Reine des cieux.

Humble maison, devenue par l'Incarnation du Verbe le lieu le plus saint de toute la terre, tes murs bénis durent se fondre d'étonnement, quand ils se sentirent touchés par la main de l'Enfant-Dieu, quand ils eurent la gloire de protéger l'existence de son auguste mère, quand ils furent témoins de la plus haute manifestation de l'amour divin. Que les autres nations vantent leurs gigantesques monuments, que Rome et la Grèce proposent à l'admiration leurs temples de marbre et de porphyre, qu'elles se glorifient,

tant qu'elles voudront, de leurs palais étincelants d'or et de pierreries; toi seule, ô maison de Nazareth, pourras te vanter d'avoir contenu le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, l'arbitre souverain de l'univers. Oui, demeure sacrée, c'est sous ton modeste toit que la sagesse, la puissance et la dilection infinie se sont révélées tout entières par l'Incarnation. Oh ! comme ces vérités font battre mon cœur ! comme elles dilatent mes sentiments d'admiration et de reconnaissance pour Jésus et sa divine Mère!

FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI.

(24 DÉCEMBRE.)

INSTRUCTION PAR BALLET.

TEXTE.

Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus. (PSAL. XCV.)

L'Esprit saint emploie ces expressions pompeuses et magnifiques pour célébrer la grandeur du temple de Jérusalem. Le saint roi d'Israël, honteux d'habiter une maison de cèdre, pendant que l'arche du Seigneur, errante dans les déserts, était placée sous des tentes, forme le grand projet d'élever un sanctuaire à l'Eternel. Salomon, qui a étonné l'univers par sa sagesse aussi bien que par sa chute, eut la gloire d'exécuter les pieux desseins de son père : alors parut un temple qui fit l'admiration de l'univers, l'honneur du peuple de Dieu et la consolation des vrais Israélites.

On y voit briller la sainteté et la magnificence; la majesté qui y résidait saisissait de respect les lévites mêmes : les nations incirconcises, les empires les plus florissants, les villes les plus opulentes, admiraient ses beautés et ses richesses : ainsi s'accomplit ce que David avait prédit du fameux temple de Jérusalem : la sainteté et la magnificence le rendirent fameux chez toutes les nations : *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus.*

Je vous ai déjà, M. F., développé mon dessein : des traits moins pompeux, moins magnifiques, ne vous auraient pas représenté dignement l'ordre de Notre-Dame de la Merci, dont j'entreprends de publier aujourd'hui la grandeur, et de vous raconter les merveilles : la sainteté et la magnificence présidèrent à son berceau; la sainteté et la magnificence lui ont fait faire des progrès rapides; la sainteté et la magnificence le rendront célèbre jusque dans les derniers siècles du monde.

Je ne manquerai jamais de respect, M. F., pour ces ordres florissants dans l'Eglise : ce n'est point leur nombre que j'admire, mais ce sont les vertus et les talents qui les ont toujours rendus précieux à l'Eglise et à la république des lettres. Or, malgré tout l'honneur qui est dû à ces grands ordres, et que je serais fâché de leur ravir, il faut avouer que l'ordre de la Merci a eu des caractères de grandeur et de magnificence qui ne conviennent qu'à lui seul; lui seul mérite ces titres pompeux dont parle le prophète. Jugez-en, M. F. : des chrétiens dans les fers, sous la domination du Maure et du Sarrasin; Marie, la Mère de Dieu, qui, du haut de sa gloire, jette de tendres regards sur ces captifs abandonnés, et forme le grand projet de les délivrer; des hommes éminents en piété et en science, choisis pour être les premiers rédempteurs; des rois qui offrent leurs palais et leurs trésors pour élever les premiers hospices; une noblesse brave et accoutumée à manier l'épée, qui se joint aux zélés religieux de l'ordre naissant, pour livrer les premiers combats et négocier les premières rédemptions : des peuples qui s'épuisent en libéralités.

Telles sont, M. F., les merveilles que je viens publier aujourd'hui; elles vont entrer dans le plan de l'éloge que je consacre à l'ordre de Notre-Dame de la Merci.

La plus haute sainteté a formé le projet de l'ordre de la Merci.

Ne soyez pas, M. F., de stériles admirateurs de toutes ces merveilles; que ce qui a touché Marie dans la gloire qui l'environne ne soit pas une peinture indifférente; nos frères, dans une longue et dure captivité, doivent trouver une place dans vos cœurs.

Et vous, Vierge sainte, puissante protectrice des chrétiens qui gémissent sous la pesanteur de leurs fers dans ces empires barbares : *Auxilium christianorum*, obtenez-moi cette onction qui touche et persuade : c'est l'Esprit saint qui la donne : nous la lui demandons par votre intercession. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

MARIE A FORMÉ LE PROJET DE LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS.

1° *C'est la Mère de Dieu qui a formé ce grand projet de charité;* 2° *c'est à des hommes éminents en sainteté qu'elle a confié ce grand projet de charité;* 3° *ce sont des membres de Jésus-Christ souffrants qu'elle a en vue dans ce grand projet de charité.* Ai-je eu tort, M. F., d'avancer que la plus haute sainteté avait présidé à l'établissement de l'ordre de la Merci? *Sanctimonia in sanctificatione ejus.*

Oui, M. F., le grand projet de la rédemption des captifs a été formé dans le ciel; c'est dans ce séjour de gloire, où la charité va se consommer, où tout est parfait, qu'il prend son origine. Marie, du sein de cette gloire ravissante qui l'environne, de ce trône où elle règne avec tant de puissance, au milieu de cette félicité ineffable, que l'Eglise nous représente sous des images si magnifiques, jette de tendres regards sur les chrétiens qui sont sous la domination du barbare; les maux et les dangers de leur captivité la touchent; elle médite l'établissement d'un ordre destiné spécialement à négocier leur liberté; le plan en est tracé au pied du trône de son Fils et communiqué immédiatement à des hommes de miséricorde; c'est dans le ciel qu'il prend naissance, et c'est la plus haute sainteté qui en jette les premiers fondements : *Sanctimonia in sanctificatione ejus.*

Les commencements des autres ordres sont cachés, obscurs; ceux de l'ordre de la Merci sont grands, éclatants; ils reconnaissent des hommes de prodiges et de sainteté pour leurs instituteurs. L'ordre de la Merci doit son institution à Marie. Je ne manquerai jamais de respect pour les Benoît, les Bernard, les Dominique, les François d'Assise, les Bruno, ces anges du désert qui ont retracé aux yeux du monde toutes les merveilles de l'Egypte et de la Thébaïde. Mais Marie me paraîtra toujours infiniment au-dessus; je sais qu'elle possède avec plénitude ce qu'ils ne possédaient que par portion, et qu'il ne sera jamais permis de lui comparer ces saints fondateurs, puisque l'Eglise reconnaît qu'elle est placée au-dessus des anges mêmes. Voilà donc, M. F., la prérogative de l'ordre de la Merci, de trouver son origine dans le ciel, d'avoir la Mère de Dieu pour institutrice; voilà la gloire des saints religieux qui ont illustré son berceau; voilà ce qui anime tant de dignes enfants à entreprendre les rédemptions les plus pénibles et les plus dangereuses. Ils savent qu'ils marchent sous les ordres de la sainte

Vierge, qu'ils exécutent le grand projet de charité qu'elle a formé dans le ciel et qu'elle a communiqué à des hommes éminents en sainteté ; leur dévotion pour Marie et leur zèle pour la rédemption des captifs annonceront toujours la grandeur de cet ordre dans l'Eglise.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

ELLE EN A CONFIÉ L'EXÉCUTION A DES SAINTS.

Paraissez ici, hommes vénérables qui avez été les premiers dépositaires du grand projet de Marie pour la rédemption des captifs ! Ces faveurs singulières de la Mère de Dieu sont les preuves de votre haute sainteté, c'est pour la récompenser qu'elle vous a choisis pour être ses coopérateurs dans l'établissement de l'ordre de la Merci.

C'est dans le douzième siècle, M. F., que Dieu fit paraître ce prodige de sainteté qui devait présider après la sainte Vierge à l'établissement de cet ordre fameux, ce grand thaumaturge que Marie a honoré plusieurs fois de ses visites et auquel elle a confié immédiatement le grand projet de la rédemption des captifs, Pierre Nolasque, dont je ne saurais m'empêcher, M. F., de publier aujourd'hui la haute sainteté, puisqu'elle orna le berceau de l'ordre de la Merci d'une manière si admirable.

Pierre Nolasque, par son rang, sa charité, sa foi, son zèle, sa sainteté, ses miracles, était devenu l'oracle de son siècle ; on admirait ses vertus, on l'admirait lui-même. Homme habile et important, sa piété ne le rendit pas inutile ; il montra qu'on pouvait servir Dieu et César ; qu'on se sanctifie à la cour, quand le rang y appelle ; qu'on peut être dans la retraite décemment, quand la grâce y conduit.

Homme de miséricorde, ses libéralités étaient magnifiques.

Homme de l'Eglise, jamais on ne vit un catholique plus sincère dans les temps de schisme.

Homme de zèle, il fut apôtre comme saint Paul. Dans les fers, il prêchait les barbares ; ils ne le voyaient pas soupirer après sa liberté, mais ils le voyaient zélé pour leur salut ; sa captivité devint glorieuse par ses conquêtes : les Maures et les Sarrasins convertis, de lâches déserteurs de la foi prosternés à ses pieds, baignés de pleurs et honteux de leur apostasie : voilà les succès de son zèle dans la captivité même et les glorieux trophées érigés à son héroïque captivité.

Homme de miracles, Dieu annonça ce rédempteur des captifs, comme une grande nouvelle qui intéressait tous ceux qui gémissaient sous la puissance des infidèles.

Tel était, M. F., le grand Pierre Nolasque, tel fut celui que la sainte Vierge choisit pour présider à l'établissement de l'ordre de la Merci. Un homme orné de tant de vertus, devait donner du poids à cette grande entreprise ; aussi Dieu met-il dans ceux qu'il choisit pour exécuter ses desseins tous les dons nécessaires pour en assurer le succès.

Il semble, M. F., que la sainte Vierge ait voulu, dans l'établissement de l'ordre de la Merci, ménager la délicatesse de certains génies, par le rang, l'habileté, la sagesse et la sainteté de ceux qui y présidèrent sur la terre !

Que leur témoignage a de poids! La critique la plus hardie et la plus téméraire doit plier sous une autorité si respectable.

Marie honore de son apparition deux saints et un grand roi, afin que ces trois grands personnages puissent rendre authentique cette merveille, et que ces témoins vénérables, soumis à l'Eglise, la fassent revêtir de l'autorité nécessaire. Pourrait-on, sans présomption, supposer de l'ignorance dans les lumières de l'Eglise; des mensonges et des artifices dans les saints du premier ordre; une inclination pour le merveilleux et les fables, dans un roi qui savait régner comme Jacques Ier, roi d'Aragon? Non sans doute, M. F.; or, ces trois illustres témoins ont été choisis par Marie pour publier et exécuter son grand projet pour la rédemption des captifs. Ce sont autant d'historiens fidèles qui racontent avec exactitude les merveilles qu'ils ont vues. Où sont les faits de l'histoire que nous ne puissions pas rejeter si nous rejetons ceux-ci?

Jésus-Christ, dit saint Léon (*De Transfiguratione*, cap. III), conduisit trois de ses disciples sur le Thabor. Il laissa échapper quelques rayons de sa divinité; il exposa à leurs yeux le rapide spectacle d'une gloire ravissante, afin que le témoignage de ces trois apôtres publiât authentiquement sa grandeur; car s'il leur défendit de raconter ces merveilles avant sa mort, il leur permit de l'annoncer après sa résurrection; et, comme le dit Jésus-Christ dans un autre endroit, le témoignage de deux ou trois personnes respectables par leur rang et leurs vertus, doit soumettre des esprits raisonnables : *In duobus, vel tribus testibus stat omne verbum.* (*Matth.*, XVIII.)

La Mère de Dieu fait éclater cette sagesse, M. F., dans l'établissement de l'ordre de la Merci. Dans une même nuit, Pierre Nolasque, destiné à jeter les premiers fondements de cet ordre, Raymond de Peñafort, ce directeur éclairé, qu'il avait choisi pour le conduire dans les routes du salut, et dont il suivait les sages conseils, Jacques Ier, roi d'Aragon, dont la protection était nécessaire dans le cours ordinaire pour l'exécution du grand projet, sont honorés de l'apparition de la sainte Vierge, entendent les mêmes choses et reçoivent les mêmes ordres. Voilà des saints et des majestés de la terre qui attestent la révélation et qui établissent, sous l'autorité du souverain pontife, un ordre destiné par état à la rédemption des captifs.

TROISIÈME CONSIDÉRATION,

ELLE A EU EN VUE DANS CETTE ŒUVRE LA CHARITÉ.

On ne dira pas, M. F., qu'on se propose, dans la merveilleuse apparition de Marie à Pierre Nolasque, d'entretenir une crédulité ignorante; ce sont les membres souffrants de Jésus-Christ qu'on a en vue : des chrétiens dans les fers chez les barbares sont les motifs de l'établissement de cet ordre : ainsi, tout est saint et digne de nos respects. Il faudrait, M. F., la voix plaintive d'un Jérémie, pour vous peindre les peines de nos frères, sous la domination des infidèles, le malheur de ces infortunés enlevés à leur patrie, leurs ennuis, leurs travaux, leurs alarmes, leurs supplices. Pourquoi ces peintures ne vous toucheraient-elles pas? étaient-ils coupables pour

avoir couru des hasards sur les mers? leur commerce ou leur emploi était-il criminel, et devait-on les oublier parce qu'ils étaient malheureux?

Je ne vous donne pas, M. F., tous les captifs pour des saints. Je ne vous rappelle que le titre glorieux de chrétiens : je représente à vos yeux une foule d'hommes de différents royaumes, de différentes provinces, que l'appât du gain ou le service du prince a fait voler dans ces climats éloignés, braver les périls d'une longue navigation, et qui n'ont échappé au naufrage que pour tomber dans les chaînes : je veux même que quelques-uns aient perdu le ciel de vue en s'éloignant de leur patrie, qu'une vie licencieuse les ait rendus coupables, en étaient-ils moins chrétiens, ces hommes teints du sang de Jésus-Christ, ses frères, ses cohéritiers? Mais voici des traits qui doivent encore vous les rendre respectables ; c'est que ces captifs, dans le centre de l'idolâtrie, ont conservé la pureté de la foi : et je puis vous représenter ceux qui ont persévéré dans la doctrine de l'Eglise comme des chrétiens fermes et généreux, qui soutiennent en héros les ennuis et les peines de la captivité. Voilà, M. F., ce que sont ces captifs pour lesquels Marie s'intéressait et pour lesquels tant de saints et de rois se sont intéressés jusqu'ici.

Quand je me représente les Juifs en captivité chez les Babyloniens, que je les vois soupirer sans cesse après le temple de Jérusalem, ne parler que par de profonds soupirs et de tristes accents, errer confusément le long des fleuves de Babylone qu'ils arrosent de leurs larmes, je pense à la captivité des chrétiens autrefois à Tunis, à Alger, à Maroc, et je trouve leur sort bien plus triste.

Cette seule réflexion, M. F., que peut-être ces chrétiens, fatigués de leurs chaînes, ennuyés de leur exil, jaloux de leur liberté, ébranlés par l'appareil des supplices, abandonneront la religion de Jésus-Christ et tomberont dans l'apostasie, ne suffit-elle pas, M. F., pour nous toucher, et nous faire entrer dans les sentiments de Marie et des saints personnages qui ont présidé à l'établissement de l'ordre de la Merci. C'était le salut de ces infortunés qu'elle avait en vue, lorsqu'elle se montra à ces hommes éminents en sainteté, qu'elle toucha le cœur des monarques, et qu'elle les anima à former un corps respectable qui mît sa gloire à briser les fers des captifs.

FÊTE DE NOTRE-DAME DES PRODIGES.

(9 JUILLET.)

INSTRUCTION PAR LE CARDINAL DE VILLECOURT.

(Voyez aussi le sujet PUISSANCE DE MARIE.)

TEXTE.

Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum? (ISA., XLIX, 15.)

Ce que le prophète Isaïe disait de toutes les mères, en général, peut se dire, à bien plus forte raison, de celle qui mérite le titre de mère par-dessus toutes les femmes. Qu'il est rare de trouver une mère assez barbare pour étouffer dans son cœur tous les sentiments de tendresse que la nature y a si profondément gravés à l'égard de ceux qui lui doivent la vie! *Nunquid oblivisci potest mulier infantem suum?* Que devons-nous donc penser des sentiments de Marie, à qui le ciel lui-même a communiqué toutes les effusions d'une charité qui n'a que celle de Dieu même au-dessus d'elle? Nos cœurs seraient bien froids et bien indifférents, s'ils étaient inaccessibles à la reconnaissance envers celle à qui nous sommes redevables de tant de bienfaits et de tant d'amour. C'est ce qu'il nous faut établir dans cette exhortation.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

PRODIGES DE LA BONTÉ DE MARIE.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — MARIE EST NOTRE PROTECTRICE.

Marie est la réparatrice de nos maux, notre protectrice puissante et l'heureux canal des grâces que le Ciel nous communique par son entremise.

Saint Thomas remarque avec vérité que s'il est dans la nature divine de nous secourir dans nos misères, il n'est pas dans la nature divine d'y compatir; car la compassion suppose un certain trouble de douleur et de tristesse qui ne saurait s'allier avec l'immutabilité et la parfaite félicité de Dieu. Mais, en se faisant homme, Jésus-Christ devenait participant de toutes nos affections de sensibilité; et c'est pour cela que saint Paul a dit qu'il devait en tout paraître semblable à ceux qu'il daignait honorer du titre de ses frères : *Debuit per omnia fratribus similari.* (*Hebr.*, II, 17.) C'est donc le sein de cette tendre et affectueuse mère qui lui a communiqué cette sensibilité pour tous nos maux.

Et que dirons-nous de l'héroïque générosité de Marie? Croyez-vous que, quand elle accompagna son divin Fils sur le Calvaire, elle voulût le soustraire à la mort cruelle qu'il allait endurer pour les hommes? « Non, dit saint Ambroise; elle venait sanctionner, par son adhésion et sa présence, ce sacrifice sanglant, dont la rédemption du monde devait être le résultat. » *Spectabat piis oculis vulnera per quæ sciebat futuram redemptionem.* Tout était grand et divin dans les sentiments du Fils immolé pour les hommes; tout était sublime et généreux dans le sacrifice de la Mère : *Stabat, non degeneri Mater*

spectaculo. Elle n'eût pas balancé même, si Dieu l'eût exigé d'elle, de sacrifier son Fils de ses propres mains : car peut-on lui supposer, sans crime, moins de courage ou d'obéissance qu'à Abraham?

Quand ce saint patriarche eut donné la preuve éclatante de sa soumission aux ordres du Seigneur, il en recueillit cette consolante promesse : « Je vous comblerai de mes bénédictions, et je vous donnerai des enfants aussi nombreux que les étoiles qui brillent dans le ciel et que les grains de sable qui bordent le rivage de la mer. » (*Gen.*, XXII, 17.) Je vous le demande, M. F., quels trésors inestimables de bénédictions et de grâces ne mérita pas la Reine du ciel, en offrant avec tant de dévouement à son Dieu une vie mille et mille fois plus précieuse que celle d'Isaac? Celui-ci ne fut immolé qu'en figure; mais le Fils de Marie le fut en réalité, et s'il ne le fut pas par ses mains, il le fut incontestablement par son cœur, qui ne lui avait fait accepter la qualité de mère que pour offrir à Dieu une victime digne de lui. Si donc, ô Abraham, la seule préparation d'un sacrifice que vous n'avez pas consommé vous a valu le titre de Père de tant de nations, comment le sacrifice sanglant de Marie ne lui mériterait-il pas le titre de Mère de tous les hommes? Ne nous étonnons plus, après cela, quand nous entendons les saints Pères appeler Marie la trésorière de toutes les grâces divines, la dispensatrice de tous les bienfaits et l'arbitre du cœur de Dieu. « Telle est, dit saint Bernard, la volonté de celui qui a voulu que toutes les faveurs célestes passassent par les mains de Marie : » *Sic est voluntas ejus qui in totum nos habere voluit per Mariam.* Voilà la source de sa puissance à notre égard.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — MARIE EST TOUJOURS DISPOSÉE A NOUS SECOURIR.

Ajoutons à cela la disposition perpétuelle où elle est de voler à notre secours. Elle voit dans le Verbe éternel, son divin Fils, tous nos besoins qui se réfléchissent comme dans un miroir sans tache; car comment serait-elle moins favorisée et aurait-elle moins de lumières que nos anges gardiens, à qui toutes nos misères et nos infirmités sont connues? Pourrait-elle donc à ce spectacle n'être pas attendrie et ne pas désirer de nous secourir? n'est-elle pas toute lumière pour voir nos infirmités, tout cœur pour y compatir et tout empressement pour les soulager? Peuples de l'univers, vous rendez à Marie cet éclatant témoignage par la multitude des temples que vous érigez à sa gloire; par la continuité des hommages que vous vous empressez de lui rendre, et par l'assiduité des prières que vous aimez à lui adresser.

Encore, M. T. C. F., ne connaîtrons-nous parfaitement tous les bienfaits de Marie qu'à la clarté des splendeurs éternelles. Si la terre était transparente et qu'elle fût capable de discerner toutes les faveurs dont elle est redevable à l'Océan, combien ne serait-elle pas ravie, en remarquant que ces rosées si fécondes qu'elle reçoit du haut des nues, ne sont rien en comparaison des richesses qu'il fait pénétrer dans ses entrailles! Et nous-mêmes, si nous n'étions pas tant appesantis par le poids de nos sens, nous découvririons des milliers de grâces infiniment précieuses dont nous sommes redevables à l'intervention de Marie. Oubliez, si vous le voulez, les victoires qu'elle a fait remporter à Héraclius sur les Perses, à Narsès sur les Goths, à Zimiscès sur les Bulgares, à Pélage sur les Arabes, au roi Alphonse

sur les Maures; oublions encore, s'il le faut, l'assistance qu'elle a accordée à tant de fidèles dans mille dangers, leur santé rétablie dans mille maladies, la vie recouvrée dans mille morts; ce n'est là qu'une faible rosée de ses faveurs, en comparaison des torrents de grâces dont elle est le canal salutaire, et qu'elle dérive secrètement en nous. Point de partie dans l'Eglise qui ne se ressente de ses bontés; point de cœur si dur qu'elle n'amollisse quelquefois, point de cœur si sec qu'elle n'arrose, point de cœur si stérile qu'elle ne féconde. Ah! si les hommes pouvaient jouir du spectacle ravissant des trésors immenses qu'elle leur communique, ils demeureraient dans une espèce de stupeur à cette vue. Il n'est personne alors qui ne se sentît pressé de donner son cœur à cette aimable Souveraine, que Dieu a rendue dépositaire de toutes ses largesses. Mais ne nous arrêtons pas uniquement à ses bienfaits; parlons encore de son amour pour nous.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

PRODIGES DE L'AMOUR DE MARIE.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — EN SE CONSIDÉRANT ELLE-MÊME.

C'est l'amour qui ennoblit tous les bienfaits, et sans lui le don le plus précieux devient comme un corps sans âme. En effet, celui qui répand ses faveurs ne donne qu'une faible partie de ses biens; mais celui qui aime avec tendresse se donne, en quelque sorte, lui-même. C'est pourquoi si des bienfaits peuvent se reconnaître par d'autres bienfaits, il n'appartient qu'à l'amour de reconnaître dignement l'amour. Ici, M. T. C. F., je reconnais qu'ayant à vous parler de celui dont Marie est pénétrée pour nous, j'éprouve le même embarras que les peintres quand ils ont à représenter la flamme : leurs couleurs alors sont toujours pâles et languissantes comparées aux ardeurs qu'ils voudraient figurer. Il n'est pas juste néanmoins que nous nous dispensions d'essayer une faible ébauche de cette tendresse ineffable que Marie a pour les hommes; nous en laisserons bien plus conjecturer encore que nous n'en saurions dire, en rappelant les motifs qui portent cette Mère de miséricorde à nous chérir. Se considère-t-elle elle-même, sa qualité de mère lui commande la tendresse. Porte-t-elle ses regards vers nous, elle se sent portée à nous aimer en proportion des souffrances que nous lui avons coûtées. S'envisage-t-elle en Dieu, le feu divin qui l'embrase pour cette majesté suprême devient le principe de l'immense charité qu'elle a pour les hommes.

Oui, Marie, en se considérant elle-même, s'impose la douce loi de nous aimer, puisqu'elle se rappelle la loi divine qui lui fut intimée par son Fils mourant sur l'autel du Calvaire : « Voilà votre fils! » *Ecce filius tuus!* (*Joan.*, XIX, 26.) Ce furent les dernières paroles et comme le testament sacré de Jésus expirant; paroles et testament qui donnent Marie pour mère à tous les fidèles par les mains du bien-aimé disciple qui répète à chacun de nous les paroles que lui adressa Jésus-Christ : Voici votre mère! *Ecce mater tua!*

Pour accomplir parfaitement la qualité qu'elle reçoit en ce jour, il fa

qu'elle joigne à tous ses bienfaits l'amour le plus tendre. Le Sauveur lui en donne les sentiments en communiquant à son cœur une capacité assez vaste pour réunir tous les hommes dans son affection. Les médecins conviennent que, si les nourrices communiquent leurs qualités aux petits enfants qu'elles alimentent de leur substance, ceux-ci à leur tour les font participer à leurs dispositions. Quel amour pour les hommes n'a donc pas dû inspirer à Marie ce soleil radieux et enflammé qui se reposa si souvent sur le sein de cette incomparable Mère!

DEUXIÈME SUBDIVISION. — EN PORTANT SES REGARDS SUR NOUS.

Mais cette céleste flamme s'affaiblirait-elle, lorsque Marie portera ses regards sur nous? Et comment pourrait-elle s'affaiblir puisque nos imperfections mêmes contribuent à nous rendre plus chers à son cœur? Ce qui fait que l'amour des mères est toujours le plus tendre pour leurs enfants, c'est qu'ils leur ont coûté plus de souffrances, de soins, de travaux et de peines. Marie doit donc nous aimer avec excès, si je puis parler ainsi, puisque les douleurs qui nous la donnèrent pour mère furent en quelque sorte excessives. N'est-ce pas sur l'arbre de la croix qu'elle nous enfanta, et conçoit-on un glaive de douleur plus cruel que celui qui, dans son martyre, transperça son âme maternelle? *Tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (*Luc.*, II, 35.) L'amour des martyrs servait d'adoucissement à leurs peines; celui de Marie ne fit que les rendre plus pénétrantes et plus amères; les tourments des martyrs se mesuraient sur la cruauté de leurs bourreaux; or, cette cruauté avait nécessairement des bornes; mais les tourments de Marie n'avaient d'autre mesure que son amour, qui était immense. Ainsi, ô Vierge, fille de Jérusalem, comme vous êtes un océan d'amour, vous êtes aussi un océan de douleurs. (*Thren.*, II, 13.) C'est vous, oui, c'est vous que nous représente le bien-aimé disciple, en rappelant cette femme, objet de toute l'admiration du ciel et de toute la haine de l'enfer, livrée à toutes les angoisses au moment d'enfanter : *Cruciabatur ut pareret.* (*Apoc.*, XII, 2.)

Mais s'il lui en a tant coûté pour devenir notre mère, comment ne nous attirerait-elle pas dans son cœur par cet excès d'amour?

TROISIÈME SUBDIVISION. — EN DIEU.

Cependant la vraie source de sa tendresse est bien moins encore en Marie et dans ses enfants, qu'en Dieu lui-même.

L'amour de Dieu et du prochain n'est qu'un seul et même amour, selon saint Thomas; aussi plus l'amour de Dieu s'augmente dans un cœur, plus l'amour à l'égard du prochain reçoit lui-même d'accroissement. Voulez-vous donc savoir combien les fidèles sont chers à Marie; voyez combien Marie a été embrasée d'amour pour son Dieu. Ne l'a-t-elle pas aimé plus que tous les anges, les archanges, les chérubins et les séraphins? Oui, dit un pieux docteur, « ces esprits bienheureux purent descendre du ciel pour se former au divin amour, en contemplant le cœur embrasé de Marie » : *Seraphim e cœlo descendere potuerunt ut amorem discerent in corde Virginis.* Elle l'aima plus que tous les prédestinés ensemble, à ce point que saint Ildefonse ne balance pas à comparer son cœur à ce fer rougi dans la fournaise,

et qui est tellement pénétré par le feu, qu'il paraît le feu lui-même : *Mariam, velut ignis ferrum, Spiritus sanctus totam ignivit.* Ayant donc aimé Dieu plus que tous les saints, elle nous a aimés plus que tous les saints ne nous aiment, et sa sollicitude maternelle pour nous égale sa charité, qui n'a point de bornes; c'est la pensée de saint Augustin : *Sicut omnibus sanctis est potior, ita omnibus sanctis pro nobis est sollicitior.* Comment, dans cette persuasion, nos cœurs ne tressaillent-ils pas d'allégresse?

Terminons. Saint Paul disait autrefois aux Corinthiens : « Anathème à qui n'aime pas Jésus-Christ! » (I *Cor.*, XVI, 22.) Ne craignons pas d'ajouter à notre tour : anathème à qui n'aime pas Marie!

Nous devons aimer Jésus-Christ parce qu'il nous a aimés, parce qu'il nous a instruits, parce qu'il nous a sanctifiés, parce qu'il nous a rachetés, parce qu'il nous a sauvés; pourrions-nous donc ne pas aimer Marie, qui nous a donné ce Dieu d'amour, ce Dieu de lumière, ce Dieu sanctificateur, ce Dieu rédempteur, ce Dieu sauveur? Nous devons aimer Jésus-Christ, parce qu'il nous a donné son corps pour nourriture et son sang pour breuvage; pourrions-nous donc ne pas aimer Marie, dans le sein de laquelle s'est formé ce corps adorable et s'est préparé ce sang précieux? Nous devons aimer Jésus-Christ, parce que, dit saint Bernard, il s'est entièrement dévoué à nos intérêts; pourrions-nous donc ne pas aimer Marie, dont le cœur a tant de ressemblance avec le cœur de Jésus-Christ? Nous devons aimer Jésus-Christ, parce qu'il a des perfections infinies; nous devons donc aimer Marie, parce qu'elle a des perfections ineffables.

Divine Mère, nous nous efforcerons désormais de répondre à votre tendresse! Vous avez brisé la tête de l'ennemi de notre salut; et tandis que la première mère des humains leur avait donné la mort avant même que de leur donner la vie, vous nous avez offert, en Jésus-Christ, le réparateur souverain de tous nos maux. A votre exemple, nous déclarons une guerre perpétuelle au serpent infernal, pour n'écouter que les leçons du Verbe adorable dont vous êtes la Mère. Il vous a faite la dispensatrice de tous les trésors de sa bonté pour les hommes, et vous répondez aux desseins de sa miséricorde en nous comblant de toutes sortes de biens, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce : nous voulons tout mettre en œuvre, pour nous rendre tous les jours de plus en plus dignes de vos faveurs. Vous êtes notre mère, et jamais aucune mère ne fut aussi tendre pour ses enfants, parce qu'il n'en est aucune qui ait puisé sa tendresse dans un brasier plus ardent; aucune à qui ce titre de mère ait coûté si cher; aucune qui ait pu chérir autant les hommes, puisque aucune n'aime autant le Dieu qui inspire la parfaite charité. Agréez, ô Mère incomparable, avec notre reconnaissance, le dévouement sans bornes de nos cœurs; nous vous le témoignerons, en retraçant, selon notre pouvoir, dans notre conduite, les exemples des vertus dont vous êtes le modèle : puissent-elles nous mériter une part à vos récompenses dans le séjour que vous habitez.

FÊTE DE NOTRE-DAME DES NEIGES.

(5 AOUT.)

(Voyez les sujets : NOTRE-DAME DES PRODIGES et la PURETÉ DE LA SAINTE VIERGE.)

FÊTE DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE.

(LE DIMANCHE APRÈS LA NATIVITÉ.)

INSTRUCTION, PAR LE PÈRE BOURRÉE, DONNÉE EN 1720.

TEXTE.

In te speraverunt patres nostri, et liberasti eos; in te speraverunt, et non sunt confusi. (PSAL. XXI.)

La foi nous apprend que Jésus-Christ seul est notre espérance, et qu'il n'y a point d'autre nom sous le ciel par qui nous puissions obtenir le salut; mais cela n'exclut pas la confiance dans ceux que Dieu honore lui-même, et par le canal desquels il a résolu de nous départir ses faveurs. Marie en a été établie la principale dispensatrice ; elle est dans le corps mystique de l'Eglise ce qu'est le cou dans le corps naturel, tous les esprits animaux qui donnent le mouvement et la vigueur aux membres viennent originairement du chef, mais ils passent par le cou avant que de parvenir à eux; de même toutes les influences de grâce, les dons parfaits, les pieux désirs, les saintes affections, en un mot, les biens de la vie présente et future qui découlent de Jésus-Christ, notre chef, nous sont communiqués par son organe : *Totum nos voluit habere per Mariam* (S. Bern.); ainsi recourons à elle comme ont fait nos pères! Espérons à l'ombre de ses ailes! Elle est appelée la Mère de la sainte espérance, et il est inouï qu'on l'ait jamais invoquée comme il faut, et qu'on n'ait pas été exaucé. Je vais vous exposer les *divers motifs de l'espérance que nous devons avoir en Marie :* ce sera mon premier point ; mais afin que cette espérance ne soit point téméraire et présomptueuse, je vous marquerai *les dispositions qui doivent l'accompagner :* ce sera le second et tout le partage de ce discours. Vierge sainte! nous voici assemblés pour vous témoigner notre reconnaissance, nous vous disons comme le peuple de Béthulie à Judith, lorsqu'il se vit délivré par elle du siége que le cruel Holopherne avait mis devant ses murs : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* (*Judith,* XV.) Je bénis Dieu de l'engagement où sa Providence me met de publier vos merveilles et d'être l'interprète des sentiments de gratitude de ce peuple qui vous est dévoué ; j'implore votre secours pour en parler dignement et d'une manière qui lui soit utile, et je me jette à vos pieds en vous disant avec l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

MOTIFS DE NOTRE ESPÉRANCE EN MARIE.

L'espérance que nous avons en Marie est appuyée sur un triple fondement d'une solidité merveilleuse, capable d'inspirer une pleine confiance : 1° sur *sa charité immense pour les hommes;* 2° sur *le pouvoir sans bornes qu'elle a*

reçu depuis qu'elle a été réunie dans le ciel à son adorable Fils; enfin 3° sur *les preuves différentes qu'elle a données de l'un et de l'autre dans la suite des siècles :* trois choses qui ne se trouvent guère réunies dans les hommes pour les secours temporels que nous pouvons attendre d'eux; car, ou ils manquent de bonne volonté pour ceux qui ont besoin de leur secours, ou, s'ils ont le désir de les servir, ils n'en ont pas la puissance, ou enfin l'occasion ne s'en présente jamais.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — CHARITÉ DE MARIE.

Sa tendresse pour les hommes est presque infinie : elle peut dire, avec plus de raison que Job, que la compassion est sortie avec elle du sein de sa mère et a toujours crû en elle sans interruption depuis son enfance; elle était prédestinée pour le mystère de l'Incarnation, qui est un mystère où la bonté et la miséricorde éclatent entre toutes les perfections, et se sont comme épuisées; mystère dont Jésus-Christ, et son apôtre après lui, ne parlent qu'avec admiration, comme d'un excès d'amour; que tout y respire l'amour, tout y parle d'amour, tout y est fait par l'amour. Jugez si Marie, qui devait avoir une part si considérable à cette œuvre par excellence, aura été partagée abondamment, par un Dieu riche en miséricorde et qui fait tout avec une souveraine sagesse, de ces dons que saint Paul appelle les meilleurs et les plus précieux, qui ne sont entre autres que ceux de la charité, ou plutôt si elle n'en a pas reçu la plénitude.

Toutes les figures que nous trouvons dans l'Ancien Testament de cette incomparable Vierge, et toutes les images dont se sont servis les prophètes pour nous faire le portrait de ses inclinations célestes, ne marquent que douceur et effusion de tendresse. Elle nous y est représentée par l'arc-en-ciel, que Dieu donna à l'homme après le déluge, comme un signe pour l'assurer dorénavant contre sa colère; par l'arche d'alliance, revêtue partout de l'or le plus fin, image de la charité, qui renferme la manne, symbole de la douceur; par la toison de Gédéon; par cette nuée mystérieuse qu'Elie aperçut sur le Carmel, qui fut le présage et le commencement de cette heureuse inondation qui fertilisa les campagnes et mit fin à cette longue sécheresse qui désolait la terre.

Il me serait aisé de trouver mille autres figures pareilles, car je puis dire que toutes les Ecritures sont remplies d'elles, aussi bien que de Jésus-Christ, et que le Saint-Esprit a pris plaisir de les ébaucher dans la plupart des choses qui ont précédé l'Incarnation.

Pécheur, l'entends-tu, cette Mère si tendre et si digne d'avoir des enfants qui soient du moins des hommes, et non pas des brutes ou plutôt des monstres, qui s'écrie : *Absalon mon fils, mon fils Absalon! que ne puis-je mourir pour toi!* Ah! Vierge sainte, nous sommes tous vos *Benonis*, c'est-à-dire les enfants de votre douleur, nous vous avons causé des tranchées bien aiguës et bien sensibles; comme vous avez alors enfanté tout un peuple, ô Mère admirable! vous avez reçu au centuple la douleur que vous n'aviez pas ressentie en mettant au monde votre premier-né; vos entrailles n'ont pas été émues à la naissance de l'homme-Dieu, mais alors elles ont été renversées par la douleur, votre sein a été dans l'agitation. O Dieu! se pourrait-il faire que des enfants de tant de larmes pussent jamais périr!

DEUXIÈME SUBDIVISION. — PUISSANCE DE MARIE.

Mais ce qui doit augmenter de beaucoup notre confiance, c'est qu'elle n'est pas moins puissante que charitable; toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre, elle est établie médiatrice auprès de l'unique Médiateur, elle est toujours écoutée à cause de la dignité de sa personne, il lui dira toujours comme Salomon à Bethsabée, sa mère : « Il n'est pas juste de vous attrister et de vous refuser aucune de vos demandes. »

Saint Paul prouve admirablement la grandeur de Jésus-Christ au-dessus des anges et de Moïse par cet argument : « Moïse, dit-il, était un serviteur fidèle dans la maison de Dieu, mais Jésus-Christ a autorité sur sa maison comme fils; de même les apôtres sont les ministres de Dieu, mais Jésus-Christ est aussi élevé au-dessus d'eux, que le nom dont il a hérité est plus excellent que le leur, car auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui, asseyez-vous à ma droite : » vous savez que la droite dans l'Ecriture est la marque de la puissance. Ne pourrions-nous pas appliquer ce raisonnement à Marie? Elle est non-seulement la servante de la maison du Seigneur, comme elle le dit : *Ecce ancilla Domini* (*Luc.*, II), mais elle a autorité sur sa maison; car, soit que par cette maison on entende Jésus-Christ ou les fidèles : *Quæ domus sumus nos* (*Hebr.*, III), Marie n'a-t-elle pas autorité sur Jésus-Christ, puisqu'elle a fourni la matière pour former cet édifice sacré, et sur les fidèles qui en sont les pierres vivantes et ont l'honneur d'être les membres de ce divin chef? A qui a-t-il jamais dit : Vous êtes ma mère, vous m'avez engendré dans le temps, asseyez-vous à ma droite, soyez revêtue de mon autorité, partagez mon trône et mon empire, après avoir eu tant de part à mes souffrances et à mes humiliations?

C'est de ce trône si brillant et si élevé qu'elle a fait sentir son pouvoir aux Arius, aux Nestorius, aux Helvidius, aux Luther, aux Zwingle, aux Calvin; qu'elle a détruit tous les schismes et toutes les hérésies, qu'elle a mille et mille fois défait et dissipé les vains efforts des puissances des ténèbres conjurées contre l'Eglise; c'est de là qu'elle la protége et fait pleuvoir sur nous les rosées de grâces et de bénédictions.

TROISIÈME SUBDIVISION. — EXERCICE DE CETTE PUISSANCE.

Chaque siècle nous fournit quelque trait éclatant de ce pouvoir absolu qu'elle exerce dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, où l'on peut dire en quelque manière que tout genou fléchit à son nom comme à celui de son Fils. Il faudrait plusieurs discours pour les rapporter; ne fut-ce pas elle qui, dans le siècle dernier, gagna la célèbre bataille de Lépante, qui ménagea les vents favorables pour l'armée chrétienne et brisa les vaisseaux de Tharsis, je veux dire la flotte infidèle, par leur souffle violent et impétueux? Ne vient-elle pas tout récemment de délivrer Vienne de l'extrême péril où elle se vit réduite? Vous vous souvenez sans doute quelle était, il y a peu d'années, la face des choses, la rapidité surprenante des conquêtes de l'armée ottomane, la frayeur et la consternation de l'Allemagne, de l'Italie et du monde chrétien; la Hongrie et l'Autriche étaient comme un

vaste incendie; on voyait le croissant sur le point d'être arboré sur les murs de la capitale de l'empire, et ce boulevard de la chrétienté devenir bientôt le siége de la puissance des Turcs. Tyrannique ambition, tu viendras jusque-là, et là tu briseras tes flots et n'y laisseras que de l'écume; ce ne sera ni la vigueur des soldats, ni la prudence des capitaines, ni le concours et l'union des princes confédérés qui chasseront le barbare, cet insolent Sennachérib qui attribuait ses succès à la force de son bras; Marie, la divine Marie, fera ce grand exploit de guerre, on lui doit ce signalé miracle. Innocent XI, d'heureuse mémoire, l'a reconnu et en a institue une fête en perpétuelle reconnaissance, qui se célèbre aujourd'hui dans toute l'étendue de l'Eglise.

DEUXIÈME POINT.

DISPOSITIONS POUR OBTENIR LA PROTECTION DE MARIE.

Comme l'espérance que nous avons en Marie n'est pas différente de celle que nous avons en Dieu, but suprême de tout notre culte, les dispositions qui doivent l'accompagner sont toutes les mêmes, je les réduis à trois.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — L'HUMILITÉ.

La première est l'humilité; car s'il n'y a rien de si digne de compassion qu'un malheureux, rien n'est plus indigne qu'un pauvre qui se méconnaît et nourrit en son cœur des sentiments d'orgueil; le pauvre superbe lui est en abomination, la plus humble des créatures pourrait-elle écouter les prières d'un orgueilleux, c'est-à-dire d'un démon? Si vous voulez donc honorer Marie et participer à l'effusion de ses libéralités, soyez humble et vil à vos propres yeux; devenez comme un petit enfant, entrez dans la disposition du publicain, de la Chananéenne, de Madeleine; et comment n'y pas entrer à la vue du nombre infini de nos péchés passés et des misères présentes qui nous environnent. Comment se peut-il faire, dit saint Bernard, qu'une âme qui se sent accablée du poids d'un corps qui la fatigue de mille nécessités, embarrassée ou plutôt absorbée dans les soins terrestres, infectée de la boue des désirs charnels, aveugle, courbée, malade, si susceptible d'erreurs, exposée à mille périls, travaillée de mille craintes, portée d'elle-même au vice, sans force pour la vertu, puisse si aisément se laisser séduire par l'orgueil; comment la vanité peut-elle subsister avec cette expérience journalière, comment lever la tête? Ne devons-nous pas plutôt être toujours collés à terre, le front dans la poussière, pour concevoir ainsi quelque espérance?

DEUXIÈME SUBDIVISION. — LA PÉNITENCE.

Joignez-y les exercices de la pénitence, et dites avec David : *De lege tua miserere mei* (*Psal.* CXVIII); car c'est une erreur qui n'est que trop commune, de demander miséricorde, non selon la loi immuable qui exige que tout péché soit puni, mais selon notre délicatesse et notre lâcheté : nous voulons que Dieu renonce à sa justice qui fait tout rentrer dans l'ordre et lui doit

à lui-même de réparer la difformité du vice par la légitimité du châtiment; nous sommes comme des malades intempérants qui veulent que le médecin les guérisse sans rien retrancher de ce qui flatte leur goût et sans leur faire prendre aucun breuvage amer; nous espérons que des maux invétérés, des cancers et des gangrènes, auxquels il faudrait appliquer le fer et le feu, céderont à des remèdes anodins. O vous qui êtes dans cette illusion pitoyable, désabusez-vous-en pour une bonne fois; apprenez de Guillaume de Paris que Marie n'est puissante que dans l'étendue de la loi éternelle, c'est-à-dire pour nous attirer à Dieu par les voies ordinaires, en nous obtenant les grâces de conversion et de persévérance, et non pas en nous sauvant malgré notre attachement déréglé aux créatures. Ne prétendez donc pas que Marie favorise votre mollesse et votre impénitence; toute la grâce qu'elle vous peut obtenir, c'est une sainte haine de vous-même, qui vous fasse entrer dans le zèle de la justice divine, et vous porte à vous punir et à vous sacrifier vous-même.

TROISIÈME SUBDIVISION. — MISÉRICORDE ENVERS LE PROCHAIN.

Enfin la troisième disposition, c'est de faire miséricorde au prochain; le Saint-Esprit menace de prononcer un jugement sans miséricorde sur celui qui ne l'aura pas faite, et promet au contraire de tout remettre à ceux qui auront remis de tout leur cœur, à leurs frères, les offenses qu'ils en ont reçues. Quelle bonté, à cette majesté suprême, d'avoir ainsi mis entre nos mains notre jugement, et de donner des sommes immenses et infinies pour des oboles et des deniers.

Videz donc entièrement votre cœur de toute aversion contre le prochain, de tout ressentiment des injures, et du tort qu'il vous a fait, afin que vous puissiez lever des mains pures à Marie, sans colère et sans division.

C'est à vous, Seigneur, à mettre ces dispositions dans notre cœur; mais comme vous avez voulu que nous eussions tout par le canal de Marie, nous nous adressons à elle pour la conjurer, par le lait sacré dont elle vous a allaité, de nous les obtenir. Obtenez-nous donc, Vierge sainte, un cœur contrit et humilié, une sainte haine de nous-mêmes, qui nous porte à venger votre Fils de nos crimes, une ardente charité pour le prochain, qui couvre la multitude de nos péchés!

FÊTE DE NOTRE-DAME DU REFUGE.

(Voyez les sujets : MISÉRICORDE DE MARIE, le PATRONAGE DE LA SAINTE VIERGE et NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE.)

FÊTE DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

SERMON PAR CLÉMENT.

TEXTE.

Dies victoriæ hujus festivitatis in numero sanctorum dierum accipitur et colitur ex illo tempore usque in præsentem diem. (JUDITH, XVI.)

Le peuple juif eut des libératrices aussi célèbres qu'aucun de ses libérateurs les plus illustres. Les Débora, les Esther, les Judith, pour la gloire de leur sexe, ne le cèdent en rien aux Josué, aux Samson, ni aux David même. On vit la première à la tête des armées conduire à la victoire les généraux du peuple juif; et ensuite, avec autant de sagesse et plus de constance que Salomon, juger Israël et faire fleurir la loi de Dieu dans toute sa pureté. Esther, par la seule douceur de ses charmes, qui rendent sa médiation toute-puissante, retourne contre les ennemis de son peuple désolé les traits meurtriers qu'ils avaient aiguisés contre lui. L'autre enfin, par une inspiration particulière de l'Esprit saint, joignant aux grâces naturelles de son sexe le courage héroïque des plus intrépides guerriers, délivre sa patrie, et d'un seul coup déconcerte toute la puissance, met en déroute toutes les forces du fier monarque d'Assyrie. Le peuple reconnaissant comblait ses libératrices d'honneur et de gloire, et consacrait leurs noms à l'immortalité par d'authentiques monuments et par des fêtes dont la solennité devait se perpétuer dans tous les siècles. Ce que l'Ecriture rapporte au sujet de Judith à l'endroit que j'ai cité, elle le dit à peu près en mêmes termes quand elle parle des autres : *Dies victoriæ hujus festivitatis in numero sanctorum dierum accipitur, et colitur ex illo tempore usque in præsentem diem.* Mais, M. F. ce ne sont là que des figures.

Elles sont accomplies. Jésus et Marie sont les deux termes auxquels se rapportait toute l'ancienne loi, dit saint Jean Chrysostome; ce sont les deux objets qu'elle annonçait par toutes ses figures. Voici donc plus que Débora, plus que Judith, plus qu'Esther. La France protégée par Marie, tel est le fait que l'histoire établit.

J'essayerai de l'exposer en vous rappelant *les marques éclatantes de protection que Marie a données à la France, et les marques éclatantes de reconnaissance que la France a données à Marie;* telle sera la matière de ce discours. Mais auparavant invoquons la grande Reine des victoires : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

MARQUES DE LA PROTECTION DE MARIE.

Il n'est point de titre dont le Seigneur semble se glorifier davantage, que celui de Dieu des armées. Toutes les fois qu'il s'agit de quelque grande action digne de la force et de la puissance de son bras, toujours il se représente sous la forme d'un guerrier redoutable, devant qui marchent l'épouvante et l'effroi. Les anges, ministres de ses volontés, l'environnent, formant mille légions brillantes et toujours invincibles. Lui-même armé de la cuirasse de la justice, tenant en main le glaive flamboyant de la colère, il se couvre du bouclier impénétrable de l'équité. Dans cet appareil terrible, il se met à la tête de son peuple d'Israël pour le conduire à la victoire. Pourquoi donc craindrions-nous d'appliquer une partie de ces fortes images à celle qui, en qualité de Mère, a obtenu, comme dit saint Anselme, une

partie de son empire? L'Église a reconnu plus d'une fois que le peuple chrétien lui était redevable de ses plus beaux triomphes. Des fêtes solennelles d'actions de grâces ont été instituées à cet effet par nos plus saints pontifes, et se célèbrent encore. La puissance ottomane confondue deux fois successivement leur parut être l'ouvrage de Marie. Le détroit de Lépante, les campagnes de Vienne, retentirent en même temps et des cris de victoire du soldat chrétien, et de ses chants d'actions de grâces à l'honneur de Marie. Longtemps auparavant déjà, l'Espagne, affranchie de la servitude des Maures, avait cru lui devoir et le recouvrement de sa liberté et la conservation de sa foi.

Mais, M. F., le champ où je me suis proposé de me renfermer n'est-il point assez vaste, et pourquoi commencé-je d'abord à m'égarer, comme pour chercher une matière étrangère à mon sujet? La France triomphant par la protection de Marie ; voilà le tableau que je dois vous tracer. Pour ne rien perdre des traits qui le composent, remontons jusqu'à l'établissement même de la monarchie.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — CONTRE LES ENNEMIS DU DEHORS.

Qu'elle soit bénie à jamais, cette auguste princesse, la première de nos reines légitimes, le modèle de toutes ! Issue d'un sang illustre, chrétien déjà depuis longtemps (de tous les peuples, qu'on nommait alors barbares, les Bourguignons avaient embrassé le christianisme les premiers), Clotilde, appelée sur le trône des Franks, eut la gloire et l'avantage d'y installer, pour ainsi dire, avec elle la religion; et en y installant la religion, de le rendre inébranlable à jamais.

En effet, ce trône encore nouveau, mal affermi, chancelait et semblait menacé d'une chute prochaine. Les Gaulois et les Romains établis dans les Gaules ne portaient qu'à regret le joug d'un monarque idolâtre. Toute la bravoure du plus belliqueux de tous les peuples, tout le courage et toute la politique du plus grand roi qui fût alors dans l'univers, ne suffisaient pas à soumettre entièrement les Gaules. Clovis l'éprouva surtout à cette fameuse journée, où la gloire des Franks faillit être ensevelie pour toujours sous les débris de leur monarchie naissante. O Marie, vous vous souvîntes alors que la vertueuse reine avait mis et l'Etat et la personne du prince son époux sous votre protection puissante; vous vous souvîntes des tendres vœux qu'elle vous adressait. Clovis promet de n'adorer désormais que le Dieu de Clotilde; Clovis est vainqueur. Vous savez, M. F., quelles furent les suites de cette action mémorable; mais ne serez-vous point étonnés que j'en renvoie toute la gloire à Marie? C'est sur le témoignage des saints évêques Avitus et Remi, qui instruisirent ensuite le jeune monarque; c'est sur le témoignage de Clotilde elle-même. Allez donc à présent, nouveau Constantin, allez, sous les auspices de Marie, vous présenter au saint baptême. Allez, à l'exemple du César de Rome, lui consacrer votre nouvel empire en lui faisant hommage de vos triomphes. Et vous, ô Marie! souvenez-vous qu'un empire fondé sous vos auspices ne doit jamais périr; qu'un peuple qui vous doit la foi, ne doit jamais la perdre.

Aussi, M. F., ce ne fut là que le prélude des faveurs, que nous devions recevoir de la Reine des victoires. Passons les traits communs de notre histoire;

mais remarquez, je vous prie, que toutes les époques brillantes qu'elle renferme sont toutes successivement marquées du sceau de la protection de Marie.

On vit le grand Charles élever la monarchie française à un point de grandeur et de supériorité, dont elle ne pouvait ensuite que déchoir. Ses conquêtes poussées jusqu'aux extrémités de la Germanie la plus reculée, le Nord entier soumis à ses lois, l'Espagne délivrée de l'oppression des Goths et des Sarrasins, l'Italie remise en possession de son ancienne liberté, l'empire rétabli en Europe et le titre d'*auguste* acquis au profit de sa propre couronne : ce fut le prix juste et glorieux de ses victoires. Mais ces victoires, demandez-lui à lui-même à qui il fit profession de les devoir. Les plus authentiques monuments vous répondront que ce fut à Marie.

Toutes les fois ensuite que l'Etat, attaqué par quelque puissant ennemi, se vit en danger, à qui les princes eurent-ils recours? Que s'en fallut-il, par exemple, que la France, au commencement du treizième siècle, ne fût la proie du fougueux et sanguinaire Othon! Le brave et intrépide Philippe, deuxième de ce nom, était allé lui-même s'opposer aux progrès de ce torrent impétueux prêt à inonder toutes nos provinces. Mais séduit, aveuglé par son propre courage, il était sur le point d'en être la victime. Renversé, déjà foulé aux pieds des chevaux, sur le pont de Bouvines, blessé à la gorge, il réclama Marie et remporta la plus complète des victoires. La fureur des Flamands révoltés pensa nous enlever de même deux de nos plus grands rois; tous deux de même furent redevables à Marie de la vie et de la victoire.

N'oublions pas enfin cette journée si meurtrière, mais si glorieuse à la France. Attaqués tout à coup et à l'imprévu par les Suisses, qu'ils regardaient comme leurs alliés et leurs amis, nos soldats firent des prodiges. Mais un combat opiniâtre pendant deux jours entiers semblait ne devoir finir que par la destruction totale des deux armées. Marignan fut le théâtre de cette affreuse scène, et si Marie ne se fût mise enfin de notre parti, notre monarque même allait l'ensanglanter. Oui, M. F., il allait périr à la fleur de son âge, la première année de son règne, ce prince aimable, le plus humain, le plus sincère, le plus magnifique des rois, le restaurateur des beaux-arts, le père de son peuple, François Ier n'était plus, sans la protection miraculeuse de Marie. Ah! quel bienfait reçut la France de la main qui le lui conserva!

Après de telles faveurs, est-ce à tort que nous invoquerons Marie comme la protectrice constante de cet empire? Est-ce à tort que nous viendrons au pied de ses autels lui faire hommage de toute notre gloire?

DEUXIÈME SUBDIVISION. — CONTRE L'HÉRÉSIE.

Ah! M. F., pouvons-nous trop souvent remettre sous vos yeux les funestes ravages occasionnés par l'hérésie? Plaise au ciel que ni nous, ni nos descendants, nous ne voyions jamais renouveler ces spectacles de fureur! L'erreur avait allumé partout, depuis près d'un siècle, le flambeau de la guerre et de la discorde.

Tel est, en effet, M. F., tel fut toujours le caractère de toutes les hérésies. Le disciple bien-aimé, dans son *Apocalypse*, nous en a tracé un portrait allégorique, que l'expérience de tous les siècles, et surtout du seizième, a bien prouvé n'être que trop fidèle.

Dans les commencements, tout est mystérieux dans son langage, ainsi

qu'en ses démarches : *In fronte mysterium* (*Apoc.*, XVII) ; si mystérieux qu'à peine peut-on démêler l'erreur de la vérité qu'elle combat. Elle affecte un air d'austérité propre à séduire les simples ; elle n'a que le mot de réforme à la bouche. Si des docteurs éclairés viennent à découvrir le faux de sa doctrine, elle trouve aussitôt des bouches toutes prêtes à cacher ses blasphèmes, à les envelopper sous des termes pompeux et magnifiques : *Datum est ei os loquens magna et blasphemias.* (*Apoc.*, XIII.) Viennent à son secours toutes sortes de prestiges. Hélas ! elle séduit presque tous les habitants de la terre : *Seduxit habitantes in terra* (*Ibid.*) par mille espèces de signes miraculeux par lesquels le Dieu terrible lui permet quelquefois de contrefaire les œuvres de sa toute-puissance : *Propter signa quæ data sunt ei facere.* (*Ibid.*)

C'est ainsi que, dès le règne de François Ier, le calvinisme avait commencé abord à se glisser et s'était accrédité peu à peu en France.

Cependant l'erreur, tant qu'elle est encore faible, ne parle que de docilité et de patience. Attendez qu'elle se soit agrandie (la France l'éprouva sous les règnes suivants), alors elle élève le mur de division. Ce fantôme prétendu devient un monstre énorme qui fait trembler toutes les puissances : *Babylon magna.* (*Apoc.*, XVII.) Après avoir renversé les autels, elle porte la main sur le trône même : *Habet regnum super reges terræ.* (*Ibid.*) Elle prend le glaive, elle fait des martyrs : *Ebria de sanguine martyrum Christi.* (*Ibid.*) Quiconque ose la contredire est menacé ou d'exil ou de mort : *In captivitatem vadet, aut gladio occidetur.* (*Ibid.*)

Qui combattra pour nous contre tant d'ennemis ? L'épée du Seigneur. Ne craignons rien, M. F. Vous avez vu le danger, voici le dénoûment et le succès.

A vous, Seigneur, toute la gloire de ces heureux succès ! Que nos politiques en fassent honneur à la bravoure de nos guerriers et aux intrigues de la diplomatie, le pieux monarque en renvoie au ciel toute la gloire. Oui, c'est Marie, protectrice de son empire, qui a vaincu l'erreur, soumis ses ennemis, affermi son trône, rendu le lustre à sa couronne. C'est donc à Marie que nous devons, M. F., la conservation de la foi primitive, tandis que nos voisins étaient arrachés du sein de l'unité. C'est à Marie que nous devons la fin des troubles qui agitèrent cette monarchie, tandis que l'erreur faisait changer de face tant d'empires. Si nous sommes encore dans la voie du salut, si nous jouissons de notre patrie, c'est donc à Marie que nous en sommes redevables.

DEUXIÈME POINT.

RECONNAISSANCE DE LA FRANCE ENVERS MARIE.

Ce n'est point un fastueux esprit d'orgueil qui nous a fait raconter les miracles de protection que Marie a faits de tout temps en notre faveur. Mère de mon Dieu, non, vous ne désapprouverez pas le transport de reconnaissance qui nous fait publier aujourd'hui qu'aucun peuple de l'univers n'a reçu de vous autant de bienfaits ; et permettez-nous d'ajouter qu'aucun peuple jamais ne vous donna des marques d'un dévouement plus parfait. Tant d'épreuves que nos pères ont faites de votre bonté et de votre puissance, le culte éclatant qu'ils ont fait profession de vous rendre dans tous les siècles,

c'est, si j'ose ainsi m'exprimer, une double chaîne dont je voudrais aujourd'hui nous lier plus étroitement que jamais à votre service.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — SERVITEURS DE MARIE.

Et d'abord, quel pays a produit autant de fidèles serviteurs, de zélés défenseurs de la gloire de Marie? Ils vivront à jamais dans nos fastes, les Fulbert, les Yves de Chartres, les Césaire d'Arles, les Gerson; leurs écrits, toujours respectés dans l'Eglise, feront une des plus belles parties de son trésor sacré; et c'est dans ces sources pures que tous ceux qui voudront louer Marie puiseront les plus beaux traits de ses éloges. Lorsque la France autrefois, dans les célèbres monastères du Bec et de Corbie, élevait et formait des évêques au monde entier, n'est-ce pas de cette école renommée que sortit entre autres saint Anselme? Redevable de la vie à l'auguste Marie, il lui consacra toujours depuis et sa plume et sa voix. Quelle forte éloquence! quelle douce onction! C'est dans ce beau champ surtout qu'il triomphe, à nul autre comparable, sinon peut-être au tendre Bernard. Heureuse province, qui vis éclore dans ton sein cette nouvelle lumière! Dans des siècles, hélas! trop ténébreux, Bourgogne, tu seras toujours précieuse à l'Eglise par ce seul présent que tu lui fis. D'autres loueront en lui le père ou le restaurateur de la vie monastique, l'oracle des conciles, des pontifes et des rois, le fléau de tous les novateurs sophistiques. Pour moi, je ne le trouve si grand par aucun titre (passez moi le terme, M. F.,) que par celui d'orateur de Marie. Qui sut jamais mieux expliquer et développer ses mystères, relever ses grandeurs, établir ses droits? qui sut intéresser plus vivement et plus tendrement à son culte les cœurs de tous les vrais fidèles?

Mais remontons plus haut. S'agit-il de soutenir la gloire de Marie? Quand on vit, par exemple, repousser en Europe un rejeton funeste de cette hérésie furieuse dont le dévot Damascène avait été une des plus illustres victimes, quelle main, M. F., abattit les dernières têtes de cette hydre renaissante? Le zèle de Charlemagne ne s'en tint pas à des édits sévères; la plume d'une main, l'épée de l'autre, j'ai presque osé dire, docteur aussi éclairé, aussi éloquent, aussi profond, que monarque ferme et intrépide, il convainc et confond en même temps l'erreur. Les évêques s'assemblent par son ordre; lui-même il se soumet et force les rebelles à se soumettre à leurs décisions.

S'agit-il d'étendre le culte de Marie en lui décernant de nouveaux honneurs? Le premier établissement de la plupart de ses fêtes ne s'est-il point fait parmi nous? Les célèbres abbayes que j'ai déjà nommées, ajoutons celle de Cluny, leur donnèrent naissance. L'Eglise universelle les adopta; et, si nous célébrons sa Conception immaculée, personne ignore-t-il que ce fut l'église de Lyon qui en fit la première fête?

S'agit-il de défendre la réalité des prérogatives de Marie? Qui les soutient plus vivement que l'illustre Faculté de cette capitale, si constamment digne de sa réputation brillante, école où se forma tout ce qu'il y eut de grands et de saints docteurs dans les siècles derniers? N'est-ce point d'elle que toutes les Universités de l'univers ont pris l'usage de n'admettre dans leurs corps aucun membre qui ne jure de défendre toujours l'immaculée Conception de Marie?

Je voudrais, M. F., pouvoir suffire au détail de tant d'institutions faites de

siècle en siècle en son honneur. Que de saintes communautés se sont formées sous le titre de chacun de ses mystères, pour faire une profession éclatante et publique qu'elles se vouent plus spécialement à l'honorer! Où donc ont pris naissance les filles de Jeanne de France, de Pierre de Matincourt et de François de Sales? N'est-ce pas du sein de notre patrie que sont sortis ces essaims précieux qui ont porté la bonne odeur de Jésus-Christ dans toute la terre, en réveillant et ranimant, par leurs exemples, la dévotion à Marie dans tous les cœurs?

DEUXIÈME SUBDIVISION. — MONUMENTS.

Cependant vous attendez sans doute des traits plus éclatants encore. Eh bien! M. F., rappelez-vous maintenant en détail et par ordre ce que j'ai dit dans la première partie. A chaque bienfait de Marie j'opposerai maintenant l'authentique témoignage de la reconnaissance de nos pères. Vous verrez à Senlis celui du vainqueur de Bouvines, à Chartres et dans cette capitale ceux des deux autres Philippe, celui de François Ier à Milan. Est-ce trop peu de ces monuments particuliers? Portez vos regards, M. F., sur toutes les parties de cette vaste monarchie. Partout, jusque dans nos plus petites bourgades, vous ne verrez que temples érigés à l'honneur de notre auguste et magnifique patronne; partout on vous racontera toutes sortes de grâces miraculeuses obtenues par son intercession; partout vous en verrez les preuves suspendues aux voûtes, attachées aux murs de ses temples. Que de dons, que d'offrandes! Il n'est aucune de nos provinces où quelque basilique plus illustre ne conserve quelque gage public de la reconnaissance de quelqu'un de nos princes ou de nos capitaines les plus fameux. L'espèce singulière de ces sortes d'offrandes vous les fera distinguer de celles du peuple : des drapeaux ennemis, des armures, des trophées; puissent-ils être vus de l'univers entier, afin que l'univers entier apprenne que, dans tous les siècles parmi nous, l'honneur de toutes nos victoires fut toujours regardé comme appartenant à Marie. Partout, en effet, mais principalement dans cette capitale, vous trouverez encore des associations, des fêtes particulières établies en l'honneur de Marie sous le titre même de la *Victoire*. Quelques-unes, à la vérité, sont tombées, du moins déchues de leur première célébrité. N'était-ce pas comme pour faire place à celle que nous célébrons aujourd'hui?

Oui, la France est proprement le royaume de Marie. C'est à ses pieds que Louis le Juste déposa sa couronne pour ne la tenir que de sa main. L'acte authentique, ratifié par Louis le Grand, fut encore renouvelé par le digne héritier de sa couronne et de ses vertus. Ecoutez de sa propre bouche, M. F., la confirmation de tout ce que je viens d'avancer. « C'est Marie, dit-il, à qui tous ses prédécesseurs, dont il veut suivre les traces, ont eu recours dans tous les besoins de la monarchie. C'est de Marie, ajoute-t-il, que Louis XIII en particulier a obtenu la paix et la tranquillité de ses Etats. C'est à Marie que Louis XIV a dû la gloire et le bonheur de son règne. C'est de Marie qu'il attend pour lui-même de semblables faveurs. » Que tout le royaume reconnaisse donc Marie pour patronne spéciale. Il veut qu'une époque éclatante signale le renouvellement qu'il fait du vœu de ses ancêtres.

CONCLUSION.

Mais prenez garde, M. F.; voici la réflexion que je dois faire pour votre instruction en finissant. Marie est la protectrice de chacun de nous en particulier, ainsi que du corps même de la nation. Or c'est sous le titre de Reine des victoires que nous l'invoquons, que nous l'honorons en ce lieu. Sous ce titre nous-mêmes en particulier n'avons-nous rien à lui demander? La foi catholique, à la vérité, domine et triomphe ouvertement dans ce royaume. Cependant n'avons-nous plus rien à craindre des sourdes pratiques, des basses fourberies, des détours artificieux de l'erreur et de l'irréligion? Hélas! ne sommes-nous point arrivés à ce temps malheureux prédit par Jésus-Christ, le temps de ces nouveaux prophètes capables d'induire en erreur les élus mêmes, si les élus pouvaient être séduits? Marie, soyez la protectrice de notre foi. Vous fûtes toujours le fléau de toutes les erreurs; c'est à vous que l'Eglise s'avoue publiquement redevable de tous les triomphes qu'elle a remportés sur elles : *Cunctas hæreses sola interemisti.*

Elle est la Reine des victoires. A combien d'ennemis est exposée sans cesse notre vertu! Que de pernicieuses maximes pour donner une couleur de probité à tous les vices! Rien ne passe plus pour criminel que les éclats ou les excès des passions. Quels attraits séduisants, d'autre part, éblouissent les esprits, enivrent les cœurs! Malheureux enchantement, qui laisse à peine la liberté d'une première résistance! Sur ce penchant glissant, qui conduit au précipice, tout semble nous pousser; la foule nous entraîne. Pour triompher de nos faibles cœurs était-il donc besoin que l'enfer joignît ses forces et lançât contre nous encore d'autres traits? Au milieu de tant d'ennemis, l'homme n'en a point de plus dangereux que lui-même; notre propre concupiscence, comme dit l'apôtre saint Jacques, est notre tentateur le plus à craindre; dans son sein le péché prend naissance; c'est à son foyer ardent que se forgent toutes les armes qui portent la mort dans notre âme. Soyez, ô Marie, la protectrice de notre vertu. L'Eglise, en effet, reconnaît que c'est elle qui a écrasé la tête du grand dragon; qu'elle est la Mère de grâce; que c'est elle que son Fils a chargée de distribuer les secours qu'il nous a mérités par l'effusion de son sang précieux.

Allons donc tous ensemble à présent nous prosterner à ses pieds. Dans les mêmes transports de joie et de reconnaissance que les habitants de Béthulie, après la victoire de Judith sur Holopherne, nous dirons, ainsi qu'Israël, à notre libératrice toute-puissante : *Universi, adorantes Dominum, dixerunt ad eam* (*Judith*, XIII) : Bénie soyez-vous, ô Fille bien-aimée du Tout-Puissant! Que votre gloire s'élève au-dessus de celle de toutes les femmes dont l'univers a admiré la vertu : *Benedicta tu præ omnibus mulieribus super terram!* (*Ibid.*) Mais surtout béni soit le Seigneur Dieu du ciel et de la terre, qui a conduit votre main pour abattre les têtes orgueilleuses de nos implacables ennemis : *Benedictus Dominus qui te direxit in vulnera capitis inimicorum.* (*Ibid.*) Les bienfaits que nous avons reçus de vous nous imposent l'obligation la plus étroite de vous louer et de vous honorer à jamais : *Ut non recedat laus tua de ore hominum.* (*Ibid.*)

Mais aussi nous attendons de vous pour la suite, et dans tous les siècles, la

même assistance et les mêmes miracles de protection dont vous avez honoré nos ancêtres : car vous êtes la gloire, la joie, l'honneur de votre peuple : *Gloria, lætitia, honorificentia populi nostri.* (*Judith*, XV.) La main de Dieu vous a fortifiée, il vous a donné tout pouvoir ; nous vous regardons en quelque sorte comme la maîtresse de notre sort : *Manus Domini corfortavit te.* (*Ibid.*) Aussi ne cessons-nous et nous ne cesserons jamais de recourir à vous.

Faites encore triompher nos armées comme autrefois ; vous-même mettez-vous à leur tête. C'est à vous que nous avons toujours attribué l'honneur de nos succès. Sous vos auspices, de quels prodiges de valeur ne sont point capables nos soldats ! C'est à vous que nous ferons toujours honneur de nos nouveaux ainsi que de nos anciens succès. Un siége à jamais mémorable, où le seul héroïsme de nos guerriers leur a tenu lieu de toutes munitions et de tous remparts, apprit encore à l'univers que nous pouvons bien être trahis, mais que nous ne pouvons être abattus ni par la supériorité du nombre, ni par les plus inopinées conjonctures. De quelques ennemis qu'on nous menace, nous savons comment votre protection, ô Reine des victoires, nous en a fait déjà tant de fois triompher. Qu'ils tremblent donc à leur tour ; afin que la frayeur leur inspire des projets de conciliation et l'amour de la paix. C'est l'unique vœu du prince, ainsi que du peuple : *Et dixit omnis populus : Fiat, fiat.* (*Judith*, XV.)

Cependant faites-nous triompher de tous nos ennemis domestiques, surtout de tous les ennemis de nos âmes. Assurez la tranquillité de cette grande ville. Continuez à éclairer, et soutenez l'exacte vigilance de nos sages magistrats. Faites taire les ministres de séduction, qui cherchent à nous surprendre. Qu'on les reconnaisse ; ils inspireront assez d'horreur. Donnez de l'efficacité au zèle prudent et discret de nos pasteurs. En un mot, que toutes les intentions du chef de l'Etat soient remplies ; que son règne, ainsi que celui d'Ezéchias, soit toujours le règne de la vérité et de la paix. Inspirez ses nobles sentiments à l'héritier de sa couronne. Ecoutez les vœux que vous adresse l'auguste compagne de son trône ; exaucez-les, et nous serons heureux. Enfin que nous n'ayons plus à remporter d'autres victoires que celles qui nous mériteront une couronne de gloire éternelle : *Et dixit omnis populus : Fiat, fiat.* Ainsi soit-il.

FÊTE DE L'ARCHICONFRÉRIE

DU TRÈS-SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE.

(DERNIER DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE.)

INSTRUCTION PAR M. L'ABBÉ GEORGES.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

ORIGINE DE L'ARCHICONFRÉRIE.

La tendre dévotion envers le cœur de Marie se révèle tout entière dans l'institution de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Cette œuvre miraculeuse dans son germe, dans ses développements et dans ses conséquences apparut le dimanche 11 décembre 1836. A cette époque, de sourdes crises agitaient la société ; Paris était sillonné dans tous les sens par des séditions armées qui portaient avec elles le trouble, l'effroi, souvent la mort ; l'impiété, tête levée, chantait ses triomphes; des voix insolentes annonçaient dans les chaires publiques que le catholicisme n'avait plus que trois cents ans à vivre, et les hommes de progrès n'auraient point voulu se donner le ridicule de courtiser un moribond. De là, ces nouveaux systèmes religieux, pâles copies des anciennes hérésies. On refit le programme des destinées humaines, en simplifiant beaucoup la morale; on s'efforça de déniaiser le consciences. L'entreprise eut quelque succès, et il se fit un grand commerce de dogmes.

C'est au milieu de circonstances aussi défavorables, ennemies même, que l'Archiconfrérie a pris naissance. Admirable instinct de la famille chrétienne! c'est lorsque le serpent infernal redouble ses sifflements et distille ses derniers poisons, que de toutes parts s'élèvent des prières plus ardentes vers celle qui lui a brisé la tête; c'est lorsque d'infâmes romanciers fouillent les replis du cœur humain pour y faire pénétrer l'ordure, que tous, pasteurs et fidèles, cherchent un asile dans le cœur sans tache de Marie. Comme l'enfant dans les périls extrêmes, ils ne se contentent pas de se ranger autour de leur mère, de se réfugier dans ses bras, ils s'efforcent de rentrer dans son sein.

Mais cette œuvre de miséricorde divine s'effectuera sans doute dans un centre actif de piété, où l'atmosphère n'aura point été souillée par les miasmes d'une philosophie impie. Pas le moins du monde; il y avait à Paris une église pauvre, abandonnée, ou les rares fidèles pouvaient aisément se compter entre eux. Dans ce populeux quartier de la moderne Babylone, le temple de l'agiotage avait ses habitués, les temples du plaisir avaient les leurs; mais la maison de Dieu restait vide; disons plus, elle était devenue un lieu, un centre de corruption. Eh bien! c'est là, dans ce centre de corruption et d'indifférence, que s'établit le culte merveilleux de l'Archiconfrérie; et ce culte, fondé dans un temps si critique, dans un lieu si contraire à son esprit, a marché à pas de géant. Comme l'Agneau sans tache est im-

molé à toutes les minutes du jour, des contrées de l'aurore à celles du couchant, de même il n'y a point de moment dans le jour où, de tous les points de la terre, il ne s'élève un concert de louanges vers le cœur immaculé de Marie. Le catholique de Singapoore est associé à celui de Pondichéry, le fidèle de Smyrne prie pour ses confrères de Siam, et le Canada se recommande aux prières du Chili. Ah! c'est bien le cas de s'écrier que le doigt de Dieu est là; rien est-il plus capable de confirmer les forts dans la foi, et de raffermir le trop grand nombre de nos frères prêts à s'effrayer au moindre obstacle, gens à qui Notre-Seigneur pourrait dire, comme jadis au prince des apôtres : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? »

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

MERVEILLES DE CETTE ASSOCIATION.

Qui n'a entendu parler des merveilles sans nombre produites par les prières de cette vaste association? Dans l'impossibilité de citer une foule de faits qui seraient bien propres à nous édifier et à ranimer notre reconnaissance envers celle qui ne dédaigne pas d'être appelée la consolation des cœurs affligés, le refuge des pécheurs, laissez-moi, pieux enfants de Marie, vous renvoyer à l'excellent livre que le vénérable fondateur de l'œuvre a publié sous ce titre : *Manuel d'instructions et de prières à l'usage des membres de l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie.*

Le pape Grégoire XVI enrichit cette puissante dévotion de nombreuses indulgences, l'éleva par un bref apostolique du 24 avril 1838, à la dignité d'Archiconfrérie, et donna à perpétuité à ses directeurs le pouvoir d'y agréger toutes les associations déjà établies, ou qui s'établiront par toute la terre, afin qu'elles puissent jouir de toutes les facultés et priviléges, pourvu qu'elles aient pour fin spéciale d'invoquer le saint Cœur de Marie en faveur des pécheurs.

La fête principale de l'Archiconfrérie est fixée au dernier dimanche après l'Epiphanie, qui précède immédiatement celui de la Septuagésime, et le souverain pontife accorde une indulgence plénière pour ce jour à tous les fidèles associés qui s'y seront préparés par la confession et la communion. Quoi de plus consolant que toutes ces supplications qui montent, pendant cette solennité, vers le trône de clémence sur lequel Marie est assise, et réclament de sa charité compatissante la conversion, le salut de nos pauvres frères égarés.

Oh! qui dira tout ce qu'il y a de foi, de confiance et d'amour dans ces âmes chrétiennes qui s'élancent de toutes leurs forces vers la tendre Mère du Sauveur, plusieurs implorant avec larmes et sanglots, tous avec la plus profonde émotion, son divin et miséricordieux secours pour des frères coupables et malheureux! Que d'indifférents, de curieux, ennemis de l'Eglise, venus par hasard ou dans un but hostile à ces pieuses cérémonies, en ont subi malgré eux la sainte influence, et ont senti leur froideur, leur doute et leur orgueil se briser sous le souffle puissant de la grâce! Qui sait tous les indicibles mystères de pardon, de réconciliation et d'amour que prépare au sanctuaire de Notre-Dame des Victoires la salutaire influence des prières?

Au moment où de toutes parts, dans la capitale, s'illuminent les nombreuses demeures destinées aux vains plaisirs du monde, et que des milliers de personnes s'y précipitent avec fureur, par ennui, par habitude, par faiblesse; le dimanche, vers sept heures du soir, une église s'ouvre, et de tous les côtés viennent s'y réunir et y prier modestement, sans distinction, dans la vraie, la sainte égalité de la religion du Crucifié, des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants, des jeunes filles et des jeunes gens surtout. Il y a là, parmi cette précieuse couvée tout éparpillée, mais qui sait se réunir avec empressement sous l'aile maternelle et charitable de Marie, pour s'y préserver du froid égoïsme de la société actuelle, il y a l'intelligence dans toute sa force et sa beauté, la médiocrité avec ses pauvres faiblesses; il y a le riche, le puissant, le soldat, l'ouvrier; et tous viennent chercher à l'autel de l'aimable Mère du Sauveur une nourriture délicieuse pour tous, pour tous également salutaire. Combien de jeunes âmes s'en reviennent de ce saint lieu épurées, fortifiées, rêvant, désirant de nobles et grands combats pour le Seigneur, sous les brillants et purs drapeaux de la charité, de l'humilité et de la chasteté.

Déjà, dès avant sept heures, grand nombre de fidèles sont assemblés; l'*Angelus* a sonné, les hommes se lèvent, les femmes se mettent à genoux; bientôt un cantique en l'honneur de Marie ouvre l'office du très-saint et immaculé Cœur; on commence les vêpres de la très-sainte Vierge; vient le chant de l'*Ave, maris Stella* et du *Magnificat*, qui fait comprendre combien les cœurs sont profondément attendris. Une instruction précède la partie la plus essentielle de l'office. L'heureux et digne fondateur de l'Archiconfrérie, le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires, succède en chaire au prédicateur; il vient lire à l'assemblée des serviteurs de Marie le nombre toujours croissant des clients et des grâces qui lui sont recommandés. Puis on adresse avec ferveur à Marie un cantique d'invocation. Le saint sacrement est exposé, et le chant des litanies de la sainte Vierge s'élève aux pieds de l'Agneau assis sur son trône. Là, chacun peut donner, selon son cœur, l'élan à sa voix; elle se perdra dans l'ensemble des autres, pour arriver claire et distincte aux pieds de Marie; seulement certaines strophes retentiront plus ou moins. Ainsi, ce sera d'abord : *Sancta Maria*, *Sancta Dei Genitrix*, qui éclatera avec amour; *Mater purissima*, *Mater castissima*, exhalera avec force de chastes désirs; *Causa nostræ lætitiæ* témoignera d'une sincère et grande reconnaissance, et *Janua cœli* répété deux fois, sera le vœu d'une espérance et d'une confiance sans bornes. Mais voici le moment solennel, les voix frémissent! *Salus infirmorum!* instinctivement tout le monde tombe à genoux; et de ces mille poitrines sort par trois fois un cri inexprimable! *Refugium peccatorum, ora pro nobis.* Rien ne saurait en rendre l'effet; il y a de l'angoisse et de l'espérance, de la douleur et de la joie dans ce cri qui, dans son divin langage, doit dire bien des choses, comme ceci : Sainte bonne Mère de Dieu, j'ai un père, une mère, un frère, des sœurs, des parents, des amis, des malheureux que je ne connais pas, mais que j'aime, que je plains, vous pouvez les sauver. Oh! toute-puissante protectrice, ne les laissez pas périr; sauvez-les, bonne Mère, avec tous ceux qui vous sont recommandés, sauvez-les au nom de Jésus votre divin Fils, mort pour racheter leurs âmes. Sainte Marie, refuge des pécheurs, priez pour eux. Enfin, on chante le *Tantum ergo*, le *Parce, Domine*, et parmi cette multitude pressée et à genoux, règne

un recueillement si admirable, que la bénédiction céleste en reçoit une plus imposante majesté. Elle doit descendre avec bonheur sur ces fronts courbés vers la terre, dans ces cœurs élevés vers le ciel qui le remercient en l'adorant encore, en désirant de l'adorer à jamais. Le prêtre qui officie récite d'une voix émue le *Pater*, l'*Ave*, *Maria*, et termine l'office par les mots sacramentels : *Sancta Maria, refugium peccatorum, ora pro nobis.* Aussitôt un cantique d'actions de grâces s'échappe de toutes les bouches, tandis que les uns sortent et que la foule des fidèles qui n'a pu approcher de l'autel de Marie, s'y presse avec effort pour l'adorer un instant de plus près. Pendant les derniers moments, à droite, à gauche, partout, bien des figures sont ensevelies, pressées dans des mains mouillées et tremblantes; des poitrines bondissent sous d'intimes, d'inénarrables émotions. Il y a alors et souvent dans cette maison du Seigneur, de ces épanchements, de ces larmes brûlantes, qui doivent, en confondant l'esprit du mal, inonder d'une sainte joie les cœurs adorables de Jésus et de Marie.

FÊTE DE N. D. DES ANGES OU DE LA PORTIONCULE.

SERMON PAR DE LA TOUR.

TEXTE.

Si oraverit homo in loco isto, dimitte peccata. (III, Reg., VIII, 42.)

Voilà ce qu'a fait le grand saint François d'Assise. Ce nouveau Salomon, plus riche dans sa pauvreté que celui qui possédait des palais et un empire, ce nouveau Salomon trouva le moyen de construire en l'honneur de la sainte Vierge une église petite à la vérité dans son étendue, mais infiniment riche par les vertus qu'il y pratiquait et le sacrifice de lui-même qu'il y faisait ; il y consacra ses travaux; les mains de ses frères n'y furent pas épargnées. C'était là tout son trésor; le Seigneur, comme pour en faire la dédicace s'y montra d'une manière sensible, accompagné de sa sainte Mère et des saints anges. François, oubliant ses intérêts, profita de ce moment pour demander en faveur des pécheurs l'indulgence qui vous attire à cette fête.

Cette grâce singulière a été diversement envisagée selon la diversité des esprits. Les vrais fidèles, pleins de respect et de docilité pour tout ce que l'Eglise leur propose, en ont remercié Dieu, et n'ont rien négligé pour en profiter; mais les autres s'en sont fait une occasion de scandale. Tantôt un esprit d'erreur, déchaîné contre toutes les indulgences, a épargné encore moins celle-ci; tantôt un esprit de libertinage l'a méprisée ou révoquée en doute ; tantôt une téméraire présomption l'a rendue inutile, faute des dispositions convenables. Confondons ou détrompons tous ces ennemis; et par une exposition simple de la doctrine de l'Eglise et d'un événement si singulier, démontrons : 1° *la vérité du fait* et 2° *enseignons la pratique.* L'un servira à l'éclairer, l'autre à le justifier.

Dans la première partie nous rapporterons l'*histoire*, nous établirons *la vérité de l'indulgence de la Portioncule*, dans la seconde, *nous vous apprendrons à en profiter.*

Adressons-nous à celle dont saint François employa la médiation pour l'obtenir, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria!*

PREMIER POINT.

HISTOIRE DE L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE.

Ce n'est pas toujours par les rigueurs, c'est plus ordinairement par les bontés que le zèle s'annonce et se rend efficace ; il ne cherche que le bien, et il le répand avec soin. Tel fut le principe de cette célèbre indulgence : la charité la demanda, la miséricorde l'accorda, le zèle la répandit, et ce même zèle offre encore aux pécheurs, dans la profusion de la grâce et la facilité à l'obtenir, un des motifs les plus engageants de conversion qui les laisse sans excuse.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — ORIGINE.

Saint François avait trop de zèle pour être insensible à la perte de tant d'âmes que le péché enlevait tous les jours au Seigneur. Dévoré de ce feu sacré, il ne cessait, comme Moïse, de lever les mains au ciel pour un peuple ingrat qui s'attirait tous les fléaux de la colère, et de s'offrir comme une victime pour être effacé du livre de vie et porter lui seul le poids de l'anathème. Dieu fut touché de ses gémissements ; son désintéressement et sa charité en rendirent la voix toute-puissante ; une nuit qu'il priait avec plus d'ardeur, un ange lui apparut et lui ordonna d'aller à l'église de la Portioncule. Vous y trouverez, lui dit-il, Jésus-Christ avec Marie sa mère, et une multitude d'esprits célestes. François obéit et trouve en effet l'église remplie d'une lumière éclatante et l'auguste compagnie qu'on lui avait annoncée ; il se prosterne aux pieds du Seigneur, et le cœur brisé de douleur, les yeux baignés de larmes, le visage collé contre terre, il demande grâce pour les pécheurs. Alors ce Dieu de bonté lui adresse la parole et lui dit, que pour récompenser son zèle il lui permet de demander tout ce qu'il voudra en leur faveur. Ainsi autrefois, sur le point de punir cinq villes criminelles, Dieu fait part à Abraham de son dessein, et à sa prière veut bien suspendre la foudre, pourvu qu'il s'y trouve dix justes. Mais François, plus heureux que le patriarche, obtient sans condition tout ce qu'il demande.

Je ne désire ni des biens, ni des honneurs, répondit-il, je ne demande que des âmes ; agréez, mon Dieu, que tous ceux qui, après avoir reçu le sacrement de pénitence, visiteront ce temple consacré par votre présence, y gagnent une indulgence plénière de tous leurs péchés : *Da mihi animas, cætera tolle tibi.* Cette faveur est trop grande pour me flatter de l'obtenir par moi-même ; mais je prie la très-sainte Vierge votre Mère de vouloir bien prendre mes intérêts auprès de vous. Ainsi le pieux Mardochée, pour ménager le salut d'un peuple proscrit, s'adresse à l'aimable Esther, bien persuadé que, charmé de ses vertus et de sa beauté, Assuérus n'aurait rien à lui refuser. Quel désintéressement, quel zèle ! François si pauvre par lui-même, si zélé pour son salut, s'oublie lui-même pour ne plus songer qu'à ses frères. Esprits célestes qui en fûtes témoins, que pensiez-vous de ce zèle héroïque ? Vous à qui la conversion d'un pécheur fait faire dans le ciel une grande fête, avec quelle sainte impatience attendiez-vous le succès d'une prière qui devait en convertir un si grand nombre !

Qui aurait cru que le pauvre eût assez de confiance pour demander et assez de crédit pour obtenir cette faveur? Tel est, dit saint Chrysologue, le génie du zèle : la difficulté, ni même l'impossibilité apparente ne le rebutent ni ne l'arrêtent; son ardeur croît à proportion des obstacles, l'incertitude du succès augmente la vivacité des poursuites : *Non accipit de impossibilitate solatium nec*, etc. François ne fut pas trompé dans son attente ; qui le fut jamais sous la protection de Marie? Ce que vous demandez est grand, dit le Sauveur; cependant je vous l'accorde, et j'en accorderai bien davantage ; mais, comme il faut entretenir la subordination que j'ai établie dans l'Eglise, à l'égard du souverain pontife mon vicaire, allez le trouver et demandez-lui la même indulgence : *Vade ostende te*, etc. (*Luc.*, v, 14.)

Mais comment se flatter d'y réussir? Une négociation si heureusement terminée auprès de Dieu peut-elle manquer d'être traversée par des hommes? Car, soit que les œuvres de Dieu leur paraissent inutiles par défaut de religion, ou suspectes par défaut d'intelligence, ils les regardent ordinairement comme des nouveautés superstitieuses ou comme des engagements superflus, et se font un mérite de leur opposition ; aussi le démon ne négligea rien pour faire échouer le dessein de François; tout paraissait favoriser sa malice, les indulgences ne s'accordaient alors que très-rarement, pour de grandes raisons et à des conditions fort onéreuses; peut-on espérer que sur la simple demande d'un homme sans crédit, qui ne s'appuie que sur une vision, le pape aura la condescendance d'accorder à perpétuité une grâce si singulière.

Mais le zèle ne connaît point de difficulté. François se présente à Honoré III, qui gouvernait alors l'Eglise, et lui demande une indulgence plénière à perpétuité pour tous ceux qui visiteraient l'église de Notre-Dame des Anges, sans autre obligation que de la visiter. Les cardinaux, surpris de la proposition, s'y opposent avec force. On n'a jamais rien vu de semblable, disent-ils; une indulgence si facile et si étendue fera tomber toutes les autres et en avilira le prix : « Je n'agis pas de moi-même, répond François ; c'est Jésus-Christ qui m'a envoyé. » *Qui est, misit me ad te.* A ces mots, celui qui tient le cœur des rois en sa main change tout à coup le sacré collége ; Rome seconde son zèle ; le souverain pontife ratifie l'indulgence, et répète jusqu'à trois fois, qu'il lui accorde ce qu'il désire. François, parfaitement satisfait, s'en retourne ; mais le pape le rappelle et lui dit, comme autrefois le prophète à un roi d'Israël, quoique dans un sens bien différent : Où allez-vous homme simple , ne songez-vous pas à prendre un acte en forme de la grâce que je vous fais? Quelle assurance en avez-vous? *Pete tibi signum a Domino.* (*Isa.*, vii, 11.) Non, répondit le saint, je n'en veux point d'assurance, votre parole me suffit; si c'est l'ouvrage de Dieu, il saura bien le manifester. Que Jésus-Christ, la sainte Vierge et les anges, ajouta-t-il avec simplicité, soient à cet égard, papier, notaire et témoins.

DEUXIÈME SUBDIVISION.—INSTITUTION DE LA FÊTE DE NOTRE-DAME DES ANGES.

Telle est l'origine de cette célèbre indulgence. Il y manquait une chose, c'était d'en fixer le jour ; un nouveau miracle le détermina deux ans après. Une nuit au milieu de l'hiver, François, étant en oraison, se sent attaqué d'une tentation violente, court dans le bois voisin. Là, malgré la rigueur de la saison, il se dépouille comme un autre saint Benoît, se roule nu sur

des ronces, et se met tout en sang. Terrible appareil d'une si légère blessure, mais moyen avantageux qui désarme ses ennemis et lui attire la divine miséricorde. Précieuses épines qui en fûtes teintes, vous fûtes subitement changées en roses blanches et rouges; sombre forêt qui en fûtes témoin, vous fûtes tout à coup remplie d'une lumière éclatante. Dieu ne borne pas aux prodiges la récompense de cette action héroïque; François reçoit un ordre semblable à celui qui lui avait été donné deux ans auparavant; il recueille quelques-unes de ces roses miraculeuses, vole à l'église de la Portioncule et y trouve la même auguste compagnie qui l'y avait comblé de grâces.

Ce fut alors que, avec cette simplicité pleine de confiance, à qui tout est possible, il demanda au Seigneur de fixer le jour des indulgences. Dieu le fixe au second jour du mois d'août, lui ordonne une seconde fois de recourir au pape, et lui promet un succès favorable. François mène avec lui plusieurs de ses frères qui avaient vu le miracle, et présente ces roses au souverain pontife pour justifier la vérité de l'apparition. Ces armes innocentes, semblables à celles de l'épouse des *Cantiques*, ou plutôt bien différentes, puisque celles de l'épouse étaient des fleurs du printemps, et que celles-ci sont venues au milieu de l'hiver, ces armes miraculeuses le rendent victorieux, il obtient tout ce qu'il veut du Saint-Siége; sept évêques des environs d'Assise sont chargés de publier solennellement l'indulgence. La nouveauté des spectacles attire un peuple infini. Dieu daigne y opérer un nouveau miracle. Les évêques voulaient borner à dix ans une grâce qui leur paraissait trop étendue. Illustres prélats, vous faites de vains efforts; vous prononcerez en la publiant, sans le vouloir et sans le savoir, de la même manière que François. Cette indulgence fut d'abord restreinte à la seule église de Notre-Dame des Anges; elle a été depuis étendue à toutes les églises de l'ordre de Saint-François, avec une nouvelle condition de recevoir la sainte Eucharistie et de prier pour les besoins de l'Eglise.

Dieu seul pouvait, par sa puissance, donner à son serviteur assez de crédit pour réunir les suffrages du monde catholique; Dieu seul pouvait rendre ce grand ouvrage durable. Il dure depuis cinq cents ans. Les succès en furent, dès son origine, également étendus et rapides; les campagnes d'Assise virent dès lors des milliers de personnes venir de toutes les parties de l'Europe pour y avoir part : *Omnes gentes quascunque fecisti venient.* (*Psal.* LXXXV, 9.) Les habitants, trop resserrés dans leur ville pour y loger cette multitude innombrable, sont obligés de faire avec des tentes une espèce de ville au milieu de la campagne. Les hommes les plus distingués par tout ce que peuvent avoir de plus brillant la naissance, la fortune et la grâce, heureusement confondus dans ce peuple immense, ne s'y font remarquer que par une foi plus docile et plus vive. Depuis que les papes ont mis tous les fidèles à portée de gagner cette indulgence en l'étendant, bien loin que ce trésor, en devenant plus commun, ait rien perdu de son prix, il semble que la faveur ne fasse que l'augmenter, et que chaque ville retrace ce qu'on voyait d'abord à Assise. Ainsi ce pauvre tout-puissant crie, il est magnifiquement exaucé : *Iste pauper clamavit et Dominus exaudivit eum.* (*Psal.* XXXIII, 7.)

DEUXIÈME POINT.

DISPOSITIONS POUR GAGNER L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE.

Nous ne pouvons mieux être instruits des obligations que nous impose cette indulgence que par celui-là même qui l'a obtenue, ni prendre de plus beau modèle que celui qu'il nous a présenté. J'y remarque quatre choses également importantes : l'esprit d'oraison et de pénitence, l'esprit de zèle et de charité, l'esprit de simplicité et d'obéissance, et la dévotion à la sainte Vierge.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — L'ORAISON ET LA PÉNITENCE.

En quel état l'ange trouva-t-il saint François quand il l'appela. C'était pendant la nuit, au milieu de l'hiver; tout l'invitait alors à s'accorder un soulagement nécessaire. Ce parfait imitateur du Sauveur du monde veille et prie comme lui au jardin des Oliviers; il fait couler sur la terre une espèce de sueur de sang, la terre en est empourprée; il se couronne en quelque sorte d'épines, ou plutôt il en couvre tout son corps; il présente au Père céleste une chair toute déchirée, il mêle la voix de son sang à celle de ses vertus. Il demande grâce pour les pécheurs par autant de bouches qu'il s'est ouvert de plaies, en attendant que les sacrés stigmates aient achevé une conformité déjà si parfaite.

Est-ce bien là votre conduite? Vous qui aspirez à la grâce de l'indulgence, passez-vous les jours et les nuits en oraison pour la demander; immolez-vous votre corps sous le glaive de la mortification pour l'obtenir? Je sais que l'indulgence est une remise des peines temporelles dues au péché; mais elle suppose la pénitence; car l'indulgence n'efface point la faute, elle la suppose remise par la contrition et le sacrement, c'est même une des conditions expressément ordonnées pour la gagner, que de s'être auparavant confessé et d'être véritablement pénitent. *Contritis et confessis.*

Elle n'en dispense pas pour l'avenir, non-seulement parce que nous pouvons commettre et que nous commettons en effet tous les jours de nouvelles fautes, qui demandent journellement de nouvelles expiations et de nouveaux remèdes; mais encore parce qu'il est très-incertain si la grâce de l'indulgence a été jamais obtenue en entier.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — LE ZÈLE ET LA CHARITÉ.

François en donne le plus beau modèle. C'est par zèle qu'il s'immole, c'est par charité qu'il prie, c'est aux pécheurs qu'il pense; il prie pour eux et ne prie que pour eux.

Pour trouver le modèle d'une charité si pure, il faut remonter jusque dans le sein de celui qui, sur le Calvaire, donna sa vie pour les pécheurs; aussi François fut-il attaché à la croix avec lui : *Christo confixus sum cruci.* (*Galat.*, II, 19.) Il est entré comme lui, couvert de son sang, dans la chapelle de la Portioncule; le grand prêtre entrait autrefois dans le sanctuaire avec le sang

des animaux pour demander le pardon des péchés du peuple, il y brûlait des parfums exquis; et, prosterné devant l'arche d'alliance, il s'efforçait de fléchir la colère de Dieu. Jésus-Christ, dit saint Paul, y est entré de même couvert de son propre sang pour y ménager la réconciliation du genre humain. Quelle gloire pour vous, grand saint! d'être l'image du Seigneur; la charité fit aussi couler le sang de vos veines; allez comme un agneau égorgé pour les péchés du monde, allez demander grâce; la vérité a succédé à la figure, la vérité éclatante que vous y trouvez a pris la place de l'épais nuage dont Dieu couvrit l'ancien temple, lorsqu'on en fit la dédicace. La présence de Jésus-Christ en fera le paradis et vous obtiendra pour les pécheurs la rémission entière des peines qu'ils méritent. Il est juste que le Seigneur ne mette point de bornes à sa libéralité, puisque François n'en met point à son désintéressement; il est juste qu'on distingue magnifiquement dans la distribution des grâces celui qui s'est si héroïquement distingué par la charité; l'un et l'autre sont sans bornes. *Postula a me quod*, etc. (IV *Reg.*, II, 9.)

TROISIÈME SUBDIVISION. — LA SIMPLICITÉ ET L'OBÉISSANCE.

Je remarque dans saint François la simplicité de sa foi, la fermeté de sa confiance. Tel est le caractère des enfants de Dieu. Le Seigneur parle, François croit. Il lui ordonne de partir, François part; il lui promet le succès, François l'espère; on lui offre des bulles, il les refuse; on lui fait des difficultés, il n'en est pas moins tranquille, il ne sait point faire de réflexions sur le lendemain, il ne songe pas même à faire déterminer le jour. Heureuse docilité, charmante simplicité, confiance toute-puissante à qui les miracles sont accordés.

Cependant ce ne sont ni ces vertus ni ces miracles qui me rassurent sur cette indulgence, c'est le sceau de l'autorité : Allez, lui dit Jésus-Christ par deux fois, conférez-en avec le pape; par trois fois le pape y souscrit. Ce langage n'est plus équivoque; cette vision n'est plus suspecte; cette grâce n'est plus douteuse. Ainsi parlait le Seigneur pendant sa vie; la vérité ne peut se démentir. Allez aux pasteurs, adressez-vous à l'Eglise : *Dic Ecclesiæ, ite, ostendite vos sacerdotibus.* Suivons le guide, soumettons nos lumières, quelque étendues, quelque pénétrantes qu'on les suppose.

QUATRIÈME SUBDIVISION. — LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Enfin une véritable dévotion pour la très-sainte Vierge; voilà le précieux patrimoine que François laissa à ses enfants en quittant la terre. Dévotion qui a été pour eux la source d'une infinité de grâces. Une des plus remarquables fut cette indulgence même. Grâce singulière, privilége unique, attaché aux églises de son ordre; grâce universelle offerte par son canal à tous les fidèles, et qui attire tous les peuples dans son sein; grâce durable qui, jusqu'à la fin des siècles enrichira sa famille : grâce irrévocable, Dieu a parlé, le saint-siége l'atteste, qui pourrait aujourd'hui détruire ce qui est émané de la bouche de Dieu. Grâce certaine : l'autorité divine répond de son étendue, la sagesse divine répond du choix des motifs et des conditions, la parole divine répond de son efficacité.

Mais rien n'est difficile quand Marie parle : les trésors célestes furent tou-

jours ouverts en sa faveur; le Seigneur voulut appeler tous les chrétiens aux pieds de sa Mère, et rendre célèbre une église qui lui était dédiée. Jaloux de la gloire de celle que lui-même il honore; obligé par reconnaissance à faire servir celle de qui il a reçu la nourriture et la vie, et engagé par tendresse à protéger la créature qui l'avait le plus tendrement aimé, et que lui-même il avait le plus tendrement chérie, rien n'était pour lui plus flatteur que la demande de François par l'intercession de Marie; mais était-il rien de plus flatteur pour Marie? Les hommages que son Fils lui procure et que François veut lui ménager sont des hommages libres et sincères; ce ne sont ni des ordres précis, qui font plutôt des captifs que des enfants, ni des châtiments rigoureux, qui alarment de timides esclaves; les pécheurs qui viennent l'y honorer ont cessé d'être pécheurs. La faute est remise et ne laisse plus de place qu'à l'espérance et à l'amour; il semble que Dieu prenne sur lui la sévérité pour laisser les faveurs à Marie, il se charge de la justice pour la faire dispensatrice des miséricordes; les grâces seules attirent auprès d'elle, on ne court qu'à l'odeur de ses parfums; le Seigneur élève un tribunal, elle fournit un asile; il exige la pénitence, elle offre le pardon; on redoute le Fils, on invoque la Mère.

Cette Mère du Roi peut-elle être refusée : *Non est possibile ut avertam faciem tuam* (III *Reg.*, II, 20), disait Salomon à la sienne; peut-il échapper quelque chose à ses yeux attentifs? Heureux époux de Cana, elle aperçoit que vous manquez de vin, vous n'avez plus rien à craindre, il se fera plutôt des miracles que de laisser frustrer votre attente ou vos désirs; n'est-il pas juste en effet, qu'elle ait plus de droit qu'un autre sur le trésor des indulgences? n'a-t-elle pas plus contribué à le remplir que tous les autres sujets? Si l'Eglise en accordait autrefois à la prière des martyrs, que n'obtiendra point celle qui a plus souffert que tous les martyrs? C'est votre bien, Marie, que vous distribuez, vos mérites que vous appliquez, vos couronnes que vous répandez; tout est fondé sans doute sur les mérites infinis de Jésus-Christ, qui font seuls tout le prix des nôtres; n'en êtes-vous point en quelque sorte un principe, puisque vous lui avez donné l'humanité qui servit à les acquérir? A Dieu ne plaise que nous séparions jamais ces personnes dont la nature a uni le corps, dont la grâce a uni les esprits, dont l'amour a uni les cœurs : les biens du Fils sont ceux de la Mère; les biens de la Mère sont ceux du Fils. Ceux qui ne faisaient qu'un corps, un cœur et une âme pouvaient-ils n'être pas inséparables? Ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle.

DÉVOTION ENVERS NOTRE-DAME DES MALADES.

ALLOCUTION FAMILIÈRE

PAR M. L'ABBÉ DE LESTANG, CHANOINE DU PUY.

Sancta Maria, virgo, salus infirmorum, ora pro nobis.
(Litanies de la très-sainte Vierge.)

Nous sommes heureux, M. T. C. F., de pouvoir l'affirmer; oui, toujours bonne, toujours bienfaisante du haut des cieux, Marie est la consolation de tous les affligés, de tous ceux qui souffrent des infirmités corporelles ou des maladies spirituelles de l'âme. Auxiliatrice des chrétiens, elle ne cesse de leur prêter une main secourable, d'alléger leurs douleurs par sa douce parole, par les pieuses supplications qu'elle adresse à l'Esprit paraclet et miséricordieux, en faveur des infirmes atteints des divers maux, suites de la lèpre du péché, dans lequel sont conçus, hélas! les enfants d'Adam. Bénigne Vierge, ce n'est pas sans sentir votre sacré cœur ému de compassion que vous voyez les aveugles, les paralytiques, les hydropiques, gisant sur la couche où ils sont immobiles et affaissés.

Ce n'est pas sans vous apitoyer sur leur triste état présent, ni sans vous intéresser à leur sort futur, que vous les entendez gémir, maudissant, comme autrefois Job, le jour qui les vit naître. Les souffrances physiques et morales ne vous laissent pas insensibles, ô Marie! Mère de la miséricorde; vous inspirez la résignation, la patience, la religieuse conformité à la volonté de Dieu aux infirmes exposés à s'abandonner au désespoir sous le poids de la tribulation; au milieu de leurs angoisses et de leurs plaintes amères, vous accourez du sein des célestes parvis pour les soutenir dans leurs luttes contre les étreintes du mal et fortifier leur courage; vous ranimez en eux les sentiments chrétiens, les sentiments de foi, d'espérance et d'amour; vous rappelez à leur mémoire et la douloureuse Passion de votre divin Fils Jésus sur le mont Calvaire, et ces paroles de son saint Evangile : « Bienheureux ceux qui pleurent; ils seront consolés.» Vous versez dans leur âme un baume salutaire; vous la rassurez par la perspective de la divine immortalité : *Salus infirmorum.*

Permettez-moi, M. F., de vous inviter à visiter les hospices où sont recueillis les infirmes affligés de blessures, de maladies chroniques ou de plaies incurables. Venez et approchez-vous des infortunés vieillards pliés sous le fardeau des ans et incapables de se mouvoir; considérez dans les asiles hospitaliers ouverts par la charité ces impotents perclus de tous leurs membres, mais forts d'énergie, parce que l'esprit de foi est vivace dans leurs cœurs; vous serez surpris comme moi du calme répandu sur tous leurs traits; ils endurent sans murmurer l'état d'inaction dans lequel les a réduits la vieillesse ou quelque chute funeste: ils bénissent la main qui leur porte le pain quotidien et les aide à soutenir leur caduque existence. O spectacle admirable à voir! ô prodige ineffable de la religion! ces infortunés

entourent l'image de Marie avec confiance, et cette charitable Mère verse dans leurs âmes la paix et l'adoucissement à tous leurs maux : *Mater misericordiæ, vita, dulcedo;* et dans leur captivité, ils adorent le Dieu juste qui les a frappés parce qu'il les aime. A l'exemple de l'apôtre saint Paul chargé de chaînes et prisonnier, ils se réjouissent dans l'affliction ; ils goûtent un contentement inénarrable à porter la croix de Jésus-Christ, leur rédempteur.

Telles sont les merveilles dans l'ordre de la foi, opérées chaque jour dans les hospices de l'assistance publique par la sainte Vierge, Mère du Christ, notre Seigneur : *Salus infirmorum, spes nostra, salve.*

Qu'ajouterai-je à la louange de cette consolatrice de tous les infirmes? Faut-il vous rappeler les miraculeuses guérisons qu'elle produit dans tout l'univers et qui attestent tout à la fois et sa puissante médiation pour le soulagement de l'humanité souffrante, et son inépuisable charité envers tous ceux qui languissent au milieu des glaces de la vieillesse ou des infirmités prématurées de l'âge.

O vous, M. C. F., qui souffrez peut-être vous-mêmes en vos membres de cuisantes douleurs, allez avec confiance vous prosterner au pied de l'autel de Marie ! dites-lui avec le sentiment de la piété filiale : Daignez, la meilleure des mères, vous montrer sensible aux maux qui agitent notre sommeil, qui attristent nos heures de travail, qui nous arrachent des soupirs entrecoupés de sanglots; et bientôt vous ressentirez les doux effets de sa compassion et de sa miséricorde : *Monstra te esse matrem.* Eh ! comment pourrait-il en être autrement de cette Vierge dont le cœur est brûlant de charité, ainsi que celui du Sauveur des hommes? Non, non, la bienfaisance de Marie n'est pas limitée sur la terre ; elle n'y reste jamais ni inactive, ni suspendue un seul instant du jour et de la nuit; elle s'épanche en flots amoncelés sur toutes les existences en proie à la douleur, et partout elle a apporté du soulagement et le salut : *Salus infirmorum.*

O Marie ! oui, votre saint nom est béni dans le monde tout entier, au souvenir des cures merveilleuses que vous opérez à la prière de ceux qui ont foi en votre bonté et vous implorent avec humilité et amour. Reine des cieux, épouse de l'Esprit d'amour, vous avez le secret d'adoucir toutes les souffrances et de dissiper toutes les tristesses des enfants des hommes. Vos fidèles serviteurs célèbrent à l'envi votre charité et votre tendresse maternelles; ils exaltent dans leurs chants les plus magnifiques la multitude de vos bienfaits et la puissance de votre intercession auprès du Père éternel et de Jésus, votre Fils bien-aimé. L'Eglise catholique dans tous ses offices vous invoque comme l'avocate des pécheurs et le refuge tutélaire de tous ceux qui versent des larmes; elle vous conjure de jeter des yeux pleins de bonté sur les malades et les infirmes; elle vous supplie de devenir le remède surnaturel à leurs maux : *Eia! advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte;* elle vous prie avec une pieuse instance de venir en aide aux infirmes moribonds, à tous les agonisants, et de leur obtenir la grâce d'une douce mort, d'une mort édifiante, sainte devant Dieu et les hommes, et qui leur assure le bonheur au ciel pendant toute l'éternité. Je vous le souhaite, M. F., de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

SUJETS SE RAPPORTANT

A LA

VIE DE LA T. S. VIERGE

ENFANCE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE MARIE.

INSTRUCTION PAR M. L'ABBÉ DOUCET.

TEXTE.

Cum essem parvula placui Altissimo.
(BREV. ROM.)

L'Eglise, M. C. F., dans les saints cantiques qu'elle répète à la gloire de Marie, lui met à la bouche cette parole, dont Marie seule a pu remplir tout le sens et toute l'étendue. Oui, c'est la jeune Vierge de Nazareth qui a, dès l'aurore de sa vie, fixé les regards du ciel et mérité toutes ses complaisances. Ce n'est point assez pour elle d'avoir été conçue sans péché : ce privilége l'a rendue chère à Dieu, elle le sait; mais elle veut lui plaire par un sacrifice dont sa volonté propre soit à la fois le sacrificateur et la victime; elle veut consacrer librement son enfance au Seigneur, et faire vœu dès lors de ne plus vivre que pour lui. Chaste colombe, à peine a-t-elle effleuré dans son vol rapide la surface des eaux du déluge, qu'elle pense à retourner vers l'arche. Elle sait bien qu'elle ne pourrait, sans craindre pour son innocence, mettre le pied au milieu de ce monde où l'on n'aime point son Dieu; elle le fuit, elle tourne ses regards vers les saints tabernacles; elle y rentre comme un exilé revient en sa patrie; elle s'y cache, elle y oublie le monde pour en être oubliée. Ainsi, M. F., Marie vous donne-t-elle l'exemple de consacrer au Seigneur les premières années de votre jeunesse. Sacrifice bien doux pour l'enfant qui a commencé de goûter les délices de la piété et le bonheur que l'on trouve au service du Seigneur; sacrifice que je viens vous demander de la part de Jésus et de Marie, et que vous ne leur refuserez pas, j'espère, quand je vous aurai montré qu'il est glorieux à Jésus et qu'il est agréable à Marie.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

CONSACRER SA JEUNESSE A DIEU EST UN SACRIFICE GLORIEUX A JÉSUS.

Jésus-Christ aime l'enfance, a dit un saint Père, et que de preuves touchantes il lui a données de son amour! Quand il vient sur la terre se faire homme pour nous, il prend les traits de l'enfance, il en a la faiblesse, il en partage les misères : *Amat Christus infantiam.* Quand il veut instruire les mortels et convertir le monde, il prêche les vertus de l'enfance ; il commande à ses disciples d'emprunter à l'enfance son innocence première, sa simplicité naïve et sa douceur angélique. En vain dans leur zèle aveugle, les apôtres veulent-ils éloigner du Sauveur l'enfance qui se presse autour de lui et sollicite ses bénédictions ; Jésus aime l'enfance, c'est à elle qu'il réserve ses plus

abondantes faveurs, comme ses plus douces caresses: *Amat Christus infantiam.*

Pour payer tant d'amour et reconnaître tant de bienfaits, si l'enfant chéri veut se consacrer au Seigneur et, dès le premier âge lui jurer une inviolable fidélité, ce sacrifice, parce qu'il demande plus de *courage*, et parce qu'il prouve plus d'*amour*, sera glorieux à Jésus.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — PARCE QU'IL EST COURAGEUX.

Je n'ignore pas, M. C. F., que le prodigue qui revient au Seigneur après de longs égarements, console aussi le cœur de son Dieu, et que la conversion du pécheur est une joie pour les anges; mais je sais aussi que le sacrifice des premières années est un encens d'agréable odeur, qui monte vers le trône de l'Agneau et le glorifie davantage. Lassé dans les sentiers de l'iniquité, le chrétien coupable se réveille enfin à la voix des justices éternelles; il brise les chaînes honteuses qu'il aima si longtemps, et secoue un joug qui fit tout son malheur. Je bénis le ciel, qui a pour tous les crimes d'inépuisables miséricordes; je me réjouis en voyant rentrer au bercail la brebis infidèle, et j'admire un courage qui ne sera point sans récompense. Mais si je vois un enfant se souvenir de son Créateur aux jours de sa jeunesse, lui consacrer un cœur que le monde voudrait envahir, et jeter au loin la coupe des plaisirs avant d'y avoir trempé ses lèvres pour en goûter les amertumes, ah! ce spectacle parle encore plus à mon âme, et je suis forcé de reconnaître dans ce sacrifice des premières années plus de force et plus de courage.

Plus de courage. . la faiblesse de l'enfant est si grande! A peine arrivé dans les camps du Seigneur, il n'a point encore paru devant ses ennemis; il n'a point encore puisé dans des combats heureux la force nécessaire pour de nouveaux combats; seul, sans armes, sans expérience, il descend pour la première fois dans l'arène: ô mon Dieu! soutenez votre jeune athlète, et fortifiez son courage.

Plus de courage... les plaisirs du monde ont de si puissants attraits pour l'enfant! Là tout se trouve en harmonie avec ses premiers penchants; son cœur s'ouvre de lui-même à des joies dont il ne connaît point la perfidie; ses regards sont enchantés par un éclat trompeur peut-être, mais vif et séduisant; ses oreilles ont entendu des maximes, dangereuses si vous voulez, mais au moins faciles et commodes; et pour suivre les entraînements du siècle il ne faut qu'un peu de docilité, qui ne lui coûtera guère; et voilà le sacrifice que sait faire l'enfant chrétien, qui consacre à Dieu ses premières années. Ah! je comprends maintenant que Jésus tire sa gloire d'un pareil sacrifice, et je le bénis d'avoir inspiré à son jeune serviteur un si parfait dévouement et une générosité si grande.

Plus de courage enfin... le service du Seigneur est quelquefois si pénible à l'enfant! Dieu me garde d'oublier que le joug du Seigneur est doux; mais enfin c'est un joug, et malgré les ineffables douceurs qui l'accompagnent, celui qui ne l'a point encore porté en sent toute la pesanteur. La croix sans doute a pour ceux qui l'aiment une onction secrète qui les ranime et les soutient; mais sa première vue est effrayante pour l'enfant, qui n'aperçoit en elle qu'un instrument de douleurs et de mort; et s'il peut

cueillir à ce bois sacré les fruits délectables d'une sagesse précoce, ah! sa tendre main sera peut-être déchirée d'abord par les épines qui l'environnent. Il n'entend parler que de renoncement et de mortification, et ce langage sévère, qui tant de fois a rebuté des chrétiens depuis longtemps enrôlés sous les étendards de la foi, ne saurait ébranler son courage et vaincre sa résolution. C'en est fait, s'écrie-t-il, j'ai choisi le Seigneur pour mon Dieu! Que d'autres aillent puiser au calice de Babylone des plaisirs empoisonnés; c'est au banquet du roi des cieux que j'irai chercher contre d'implacables ennemis une force insurmontable! Vanités de la terre, séductions des sens, illusions du cœur, vous n'êtes rien pour moi! Enfant de l'Eglise, comme je partagerai ses douleurs, aussi je partagerai ses allégresses; et s'il me faut des fêtes en cette vallée de larmes, je ne veux d'autres fêtes que les solennités de Sion. Mais l'enfant chrétien qui consacre à Dieu ses premières années, fait à la gloire de Jésus un sacrifice qui demande un courage plus grand; par là aussi il lui donne la preuve d'un plus grand amour.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — PARCE QU'IL PROUVE PLUS D'AMOUR.

La victime que demandait autrefois le Seigneur à son peuple, c'était le plus jeune des agneaux de la bergerie, un agneau sans tache et sans défaut. Et par là que voulait-il nous apprendre, sinon qu'il faut, pour lui plaire, lui consacrer un cœur encore pur de toute l'innocence du premier âge? *Offeret agnum immaculatum.* (*Levit.*, VI, 6.) Quelle gloire tirerait-il d'une offrande souillée par le crime, et peut-être déposée sur les autels de Baal avant d'entrer dans les saints tabernacles? Seraient-ils dignes de lui ces cœurs qu'on apporterait à ses pieds après les avoir longtemps prostitués à de coupables vanités; cette langue qui ne commencerait à bénir celui qui l'a formée qu'après avoir chanté longtemps les cantiques impurs de Babylone; ce corps enfin qui ne voudrait porter le saint joug qu'après avoir été si longtemps l'esclave des dieux étrangers? Ah! ce n'est point le sacrifice que je veux! s'écrie le Seigneur; n'offrez plus à mon autel des victimes qui me déshonorent. La victime que je veux, c'est l'offrande volontaire du pur amour, c'est le cœur de l'enfance. Jeunes agneaux du bercail de Jésus-Christ, c'est vous qui devez être immolés. Sa gloire le demande; ne reculez point devant le sacrifice; allez, allez plutôt trouver le sacrificateur; dites-lui que les heures sont lentes au gré de vos désirs, que vous soupirez après le moment qu'il a fixé, et que vous voulez consacrer votre jeunesse au Seigneur, pour lui donner la preuve d'un amour plus pur : *Offeret agnum immaculatum.*

Amour encore plus désintéressé. Que le chrétien penché vers le sépulcre songe enfin à revenir à la vertu; peut-être la vue d'une longue carrière de désordre et d'iniquité a-t-elle jeté dans son âme une salutaire épouvante; peut-être, prêtant l'oreille à la porte des tombeaux, a-t-il entendu la voix du juge qui commande à ses ministres d'amener le coupable; et la proximité du supplice, faisant naître le repentir, la crainte enfin l'a conduit aux pieds de son Dieu; mais l'enfant peut rappeler sans remords ses premiers pas sur la terre. S'il tourne ses regards vers le berceau dans lequel a dormi son innocence, il ne verra rien qui puisse effrayer son âme : des jours purs comme son cœur, des plaisirs tranquilles comme la conscience du juste, des amitiés chastes comme la vertu, voilà tout; ce ne sera point la crainte du passé qui

nécessitera son sacrifice et le forcera de se donner au Seigneur. Si quelquefois sa pensée, pénétrant les voiles de l'avenir, veut se porter en avant pour sonder les chemins qu'il doit suivre, la tombe lui paraît encore bien éloignée : illusion, sans doute, espoir trompeur, hélas ! qui mieux que nous doit le savoir ! mais enfin espoir bien naturel au premier âge : il compte sur des années dont il se croit assuré, et tout éloigné qu'il pense être du moment fatal où le renoncement sera pour lui une nécessité, il renonce à tout pour n'aimer que son Dieu. Amour désintéressé ; la crainte n'a point commandé le sacrifice.

Le dégoût ne l'a point conseillé ; l'enfant n'a point encore appris à connaître le monde et les déboires qu'il réserve à ceux qui lui sont attachés. Il n'a point encore été trompé dans ses calculs, trahi dans ses amitiés, vendu dans ses secrets, immolé peut-être dans sa réputation. Il n'a point encore été supplanté par un rival intrigant, rebuté par un protecteur dédaigneux, oublié par un bienfaiteur inconstant. Le monde est encore à ses yeux une terre promise, dans laquelle il ne doit rencontrer, ce semble, que satisfactions, jouissances, enchantements; le monde ne l'a point encore repoussé, et il le quitte. C'est ainsi qu'il donne à son Dieu la preuve d'un amour plus désintéressé. Sacrifice des premières années, qui demande plus de courage et qui prouve plus d'amour, sacrifice par conséquent glorieux à Jésus-Christ; j'ai ajouté, sacrifice agréable à Marie.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

CONSACRER SA JEUNESSE A DIEU EST UN SACRIFICE AGRÉABLE A MARIE.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — IL DEVIENT L'ENFANT DE MARIE.

Si je veux savoir pourquoi le chrétien fidèle qui s'engage à servir Dieu dès ses premières années se rend par cette démarche agréable à la très-sainte Vierge, j'en trouve deux raisons que je vais développer en peu de mots : il devient par là l'enfant de Marie, et l'imitateur de Marie.

C'est une pensée aussi vraie qu'elle est consolante pour la piété, que les chrétiens ont au ciel une mère dont aucune langue humaine ne saurait exprimer la tendresse. C'est à eux tous que le Sauveur la donna pour mère, quand il mourut pour eux sur la croix : *Ecce mater tua.* (*Joan.*, XIX, 27.) Attentive à tous leurs besoins, elle veille sur eux avec une continuelle sollicitude. Toujours prête à écouter leurs prières, elle les expose aussitôt à son Fils ; elle demande avec eux, et jamais sa demande n'est rejetée par son Fils. C'est peu encore : réunissant tous les chrétiens dans les embrassements d'une charité universelle, elle les porte tous dans son sein; elle a pour tous d'ineffables bontés, elle a pour tous un cœur de mère : *Ecce mater tua.*

Mais, dans cette grande famille, je sais bien pour qui sont ses faveurs les plus particulières et ses affections les plus tendres; je sais bien quels sont ceux qui peuvent se dire par excellence les enfants de Marie. Quelquefois, introduit sur la terre dans le sein d'une famille chrétienne et vertueuse, j'ai étudié le cœur d'une mère, et j'ai surpris tous ses secrets. J'ai vu qu'elle avait pour chacun des fils qui lui doivent le jour une tendresse vive et sin-

cère ; cependant ses regards se portent de préférence sur le dernier-né de sa jeune famille. Placé toujours à ses côtés, il a les premiers soins et les premières caresses. S'il verse quelques larmes, avec quelle touchante inquiétude sa mère cherche à le consoler ; s'il veut faire quelques pas, comme elle le suit des yeux, comme elle écarte, aussi prompte que prudente, tout ce qui pourrait devenir un écueil pour ses pas chancelants ! s'il vient à tomber, elle vole, et, pressé mille fois sur son sein, le voyageur novice oublie bientôt sa première chute. O mère ! pourquoi chercher à le dissimuler? votre cœur vous a trahie ; dites, dites : n'est-il pas vrai, le plus jeune de vos fils est aussi le plus aimé ?

Et tels sont, M. C. F., les sentiments de Marie pour les plus jeunes de la famille qui lui est confiée, pour ceux qui se donnèrent à Jésus dès le premier âge, et qui lui consacrèrent leur enfance. Ce sont les nouveau-nés de la grande famille ; à eux sont réservées plus spécialement les affections de la Mère. Elle aura pour eux dans son cœur une place toute particulière ; pour eux elle aura des sollicitudes plus empressées, des bontés plus grandes, des sourires plus maternels. Représentés au Calvaire par le plus jeune des apôtres, ils seront, ainsi que lui, recommandés par Jésus à Marie. Ma Mère lui dira-t-il, voici des enfants que je confie à votre tendresse : *Mulier, ecce filius tuus !* (*Ibid.*, 26.) Ils ont promis de me servir toujours ; soutenez-les dans leur sainte résolution ; si quelquefois la faiblesse de l'âge leur rend plus difficiles les sentiers escarpés de la vertu, ô ma Mère! portez-les dans vos bras, car ce sont vos enfants! *Mulier, ecce filius tuus !* Ils ont quitté pour moi ce qu'ils ne pouvaient posséder avec moi ; ils ont renoncé pour me plaire à des joies séduisantes et enchanteresses : qu'ils retrouvent auprès de vous le prix de leur générosité, et pour leur sacrifice, de célestes compensations. Qu'un moment passé aux pieds de leur mère leur fasse oublier dans d'ineffables délices les jouissances trompeuses dont ils se sont privés. Adoucissez en leur faveur les premières rigueurs de ma loi sainte ; accordez de tendres ménagements à leurs jeunes cœurs, car ce sont vos enfants : *Mulier, ecce filius tuus !* O M. C. F.! quel motif plus puissant vous engagerait à servir Dieu dès votre jeunesse, à vous consacrer à lui dans l'innocence et la piété ? Venez le prendre pour votre père, et vous aurez Marie pour mère ; soyez, dès vos premières années, ses disciples les plus fidèles, et vous serez aussi les plus chers enfants de Marie.

Mais ce n'est point assez ; et pour achever de rendre son sacrifice agréable à cette divine Mère, l'enfant chrétien qui consacre à Dieu le printemps de ses jours devient encore par là l'imitateur de Marie.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — IL DEVIENT L'IMITATEUR DE MARIE.

C'est elle qui la première, oubliant le siècle, ses promesses et ses espérances, vint se dévouer à jamais, victime volontaire, pour servir Dieu dans son temple. La première elle apprit aux hommes à mépriser ce que le monde estime, à fouler aux pieds ce qu'il adore, à fuir ce qu'il recherche avec tant d'empressement; la première elle apprit, par son exemple, aux disciples de Jésus qu'il faut tourner vers lui leurs regards naissants, élever vers lui leurs innocentes mains, lui donner les prémices d'un amour dont il est jaloux, et chercher enfin dans ses tabernacles leur consolation, leur force et leur bon-

heur. Et qui pourrait dire ici de quelle sainte allégresse son cœur est inondé quand elle retrouve parmi les enfants d'Adam des émules de sa générosité et des imitateurs de son sacrifice ; quand elle voit une jeunesse fervente s'engager par de douces promesses à marcher sur ses pas et à se consacrer comme elle au Roi des rois? Ah ! s'écrie-t-elle, je n'ai point de joie plus grande que de voir mes enfants se donner à Dieu de bonne heure et, pour mériter un jour de partager les délices dont je suis enivrée, se sanctifier ici-bas par une consécration semblable à la mienne ! *Majorem non habeo gratiam quam ut audiam filios in veritate ambulantes.* (III *Joan.*, 4.) Si trop souvent mon cœur a saigné quand j'ai vu s'éloigner du bercail tant de jeunes brebis que le pasteur avaient élevées avec une charité divine, au moins je serai consolée si j'en vois d'autres, plus fidèles aux leçons de leur mère, et plus dociles à la voix du pasteur : *Majorem non habeo gratiam.* Si mon exemple fut inutile à plusieurs, que j'en trouve au moins qui l'admirent et qui l'imitent. C'est là tout ce que je demande à ma jeune famille pour prix de mon amour et de la protection que je lui accorde ; c'est là ce qui rendra tous mes enfants chers de plus en plus à mon cœur ; c'est là le vœu de leur mère : *Majorem non habeo gratiam.*

Mais, afin que le sacrifice soit plus agréable encore à Marie, il faut que l'imitation soit fidèle et parfaite. Marie se consacre à Dieu tout entière ; elle ne se réserve aucune part d'une offrande si universelle. Une fois réfugiée dans le secret du sanctuaire, tout en elle est pour son Dieu : son cœur et toutes ses affections, son âme et toutes ses puissances, son corps et tous ses sens sont autant de victimes consumées par la flamme du céleste amour. Consécration entière qu'il nous faut suivre si nous voulons être de vrais imitateurs de Marie. Ah ! le Dieu qui nous attend ne veut point d'un sacrifice imparfait : ce que nous réservons pour nous est un vol fait à sa gloire. Donnons-lui notre cœur tout entier, sans partage, sans restriction ; c'est l'exemple que nous présente Marie. Elle se consacre pour toujours, elle ne trouve pas sa vie trop longue pour aimer un Dieu qui l'a tant aimée : elle veut que ses derniers jours, ainsi que les premiers, soient une offrande perpétuelle à la Majesté sainte. Encore ce trait d'imitation, M. C. F. : désormais et pour toujours soyons à Jésus, aimons sa parole, suivons ses inspirations, pratiquons ses conseils. Alors, sanctifiés par de saintes résolutions, nos jeunes années seront un sacrifice agréable à Marie, parce qu'elle retrouvera dans chacun de ses enfants un fidèle imitateur de sa vertu.

MARIE DANS LE TEMPLE.

INSTRUCTION PAR DOUCET.

TEXTE.

Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei. (PSAL. XV, 5.)

Marie devait souffrir plus qu'aucune créature n'a jamais souffert; ses yeux devaient répandre beaucoup de larmes, son âme devait être visitée par le glaive, une croix l'attendait sur une haute montagne.

Eh bien! M. F., la vie de Marie dans le temple a été l'apprentissage de tout cela; elle y a aimé, elle y a souffert. Et sans doute il fallait bien qu'il en fût ainsi. Ceux que le Seigneur destine à de grandes choses y sont exercés de bonne heure, et s'accoutument de loin à marcher dans les voies qu'il leur a tracées : Moïse a conduit les troupeaux de Jéthro avant de conduire son peuple à la terre promise; David a combattu les lions et les ours avant de combattre les ennemis d'Israël; Marie est conduite au temple pour s'y exercer à l'*amour* et à la *souffrance*.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

VIE DE SOUFFRANCE.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — AMOUR PLUS GRAND QUE CELUI DES PATRIARCHES.

Elle a aimé. Ah! c'est ici surtout, c'est pour vous exprimer l'amour de Marie que nous sentons toute notre insuffisance. Je pourrais bien encore peut-être vous parler de ses douleurs : la bouche humaine a toujours des accents pour peindre l'infortune ; le cœur de l'homme est une lyre formée par le Créateur pour rendre des sons lugubres; mais vous dire comment Marie aimait son Dieu, quelles saintes ardeurs consumaient son âme, n'y comptez pas, chrétiens : Marie elle-même sentait plus qu'elle ne pouvait exprimer.

Marie a aimé plus que ce père des humains placé par la main du Seigneur dans un jardin de délices. Non, jamais Adam, quand il était encore innocent, quand il pouvait encore sans orgueil contempler en lui les bienfaits de son Dieu, quand il sentait autour de lui l'action tutélaire de sa divine présence, jamais Adam n'aima son Dieu comme cette jeune vierge qui est venue chercher dans le temple un asile à son innocence et un aliment à son amour.

Marie a aimé plus que ce réparateur de la race mortelle qui, seul trouvé juste dans une génération coupable, mérita seul d'échapper au châtiment universel. Non, jamais Noé, quand au sortir de l'arche il aperçut encore quelques traces de ces affreux malheurs qu'il avait évités, jamais Noé n'aima ce Dieu dont la main avait soutenu sur les flots sa barque fragile, autant que Marie l'aima dans le temple. Ah! elle voyait aussi du haut de la montagne sainte, elle voyait un déluge nouveau qui avait débordé sur la terre, des

torrents d'iniquités qui n'avaient pu engloutir son innocence, parce que Dieu lui-même l'avait fait entrer dans l'arche. Elle le voyait, et, pour acquitter la dette de sa reconnaissance, elle aimait ce Dieu et trouvait son bonheur à l'aimer.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — AMOUR PLUS GRAND QUE CELUI DES PROPHÈTES.

Marie a aimé plus que ce roi prophète qui nous a transmis dans de saints cantiques la preuve et l'expression de son amour. Souvent elle s'écriait comme lui, mais avec des transports plus vifs : Je vous aime, ô le Dieu de mon cœur ! vous êtes mon partage pour l'éternité. Ah ! que d'autres aillent puiser à la cour de Babylone les plaisirs qui donnent la mort à l'âme, c'est au calice du Seigneur que je veux désaltérer la soif qui me brûle et éteindre les ardeurs qui me consument. *Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei.* (*Psal.*, XV, 5.) « Qu'ils sont aimés, Dieu d'Israël, vos tabernacles ! qu'ils sont aimés et chéris de mon cœur ! » (*Psal.*, LXXXIII, 2.) Là vous vous communiquez à votre humble servante, vous comblez ses désirs, vous versez le bonheur dans son âme ; « un jour qu'on passe auprès de vous vaut mieux que mille jours sous la tente des pécheurs. » *Quam dilecta tabernacula tua, Deus virtutum!* (*Ibid.*, 1, 11.)

Aussi, quand ces sentiments s'exhalaient en prières, quand ce cœur tout brûlant s'adressait au Dieu qu'il aimait, quelle ferveur, quel recueillement profond ! C'était alors que les anges, quittant le séjour de la félicité, descendaient successivement vers le temple, venaient les uns après les autres contempler, invisibles témoins, l'enfant qui priait, et de là remontaient, embrasés d'un nouveau zèle, vers le trône de l'Agneau, pour recommencer avec plus d'amour le cantique éternel de sa gloire.

Ainsi s'écoulait l'enfance de Marie. Telle était sa vie dans le temple : une vie d'amour exprimé par la prière. C'est ainsi que, pendant plusieurs années, elle se préparait à aimer le Dieu qui devait être un jour son Fils ; elle essayait son cœur, si vous me permettez ce langage, pour voir s'il pourrait contenir tout l'amour qu'elle voulait avoir pour lui.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

VIE DE SOUFFRANCE.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — SÉPARATION.

Mais ne vous y trompez pas, M. F., l'amour ne va pas sans la souffrance. Vous croyez peut-être que Marie dans le temple ne connut pas la douleur ; il vous semble, n'est-ce pas, que ses jours devaient couler comme un ruisseau limpide qui se promène entre deux rives émaillées de fleurs ; que les orages ne devaient pas troubler le printemps de sa vie ; qu'il serait assez tôt pour elle de souffrir quand elle aurait un fils. Ah ! les desseins de Dieu lui préparent dès lors des souffrances ; elle avait un père, une mère qui avaient donné leurs soins à son enfance ; elle avait bien pu les quitter pour son Dieu, mais elle les chérissait toujours. Elle se rappelait toujours les dernières paroles que lui avait adressées sa mère quand elle abandonna le toit

paternel; elle voyait encore son vieux père lever sur la tête de sa fille sa main tremblante et bénir sa démarche. Eh bien! Dieu lui retire cette consolation, et ses premières larmes, elle les verse pour la mort de ses parents. Pauvre enfant! elle ne sait pas encore tout ce qu'elle doit souffrir un jour, aussi ses premiers chagrins sont-ils bien cuisants. Elle ne verra donc plus cette mère qui la porta dans son sein, qui lui prodigua les plus tendres caresses, qui lui apprit à bégayer le nom du Seigneur, et chaque jour, au lever de l'aurore, à lui consacrer son cœur! Elle ne verra plus ce père qui tempérait par la plus douce indulgence la sainte gravité des premières leçons, qui tant de fois avait veillé auprès de son berceau, tant de fois l'avait portée dans ses bras, qui la conduisait encore par la main quand elle vint au temple dévouer au Seigneur sa jeunesse et son innocence; elle ne les verra plus. Ils sont descendus au tombeau; et retenue dans les saints parvis par un solennel engagement, elle ne s'est point trouvée là pour recevoir leur bénédiction dernière et leur dernier soupir. Voilà ce que le Seigneur réservait à Marie, et c'est ainsi qu'avant de quitter le temple il formait son âme à la patience et l'exerçait de bonne heure à la souffrance, parce qu'elle était née pour souffrir.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — SES DOULEURS.

Et puis, M. F., pensez-vous que la piété elle-même n'ait pas aussi ses croix et ses afflictions? Supposez-vous que Marie, pendant les années qu'elle passa dans le temple, fut exemptée de ces épreuves que Dieu destine à ses serviteurs pour épurer leur amour et augmenter leur récompense? Ah! certes, puisque les saints livres nous apprennent que Dieu les réserve à ceux qu'il aime, et que la grandeur de son amour est la mesure des tourments intérieurs auxquels il les abandonne quelquefois, qui de nous oserait dire que ce genre de mérite fut étranger à la jeune vierge de Nazareth? Combien de fois plutôt son cœur ne fut-il pas livré à la sécheresse et aux désolations? Combien de fois son bien-aimé, se cachant à ses yeux, ne la laissa-t-il pas dans la plus effrayante solitude? Et alors qui pourrait raconter les ineffables douleurs et les angoisses de Marie? Je vois dans la suite des siècles un jeune saint à qui le Seigneur avait réservé quelques gouttes de ce calice d'amertume qui fut alors présenté à Marie : François de Sales, abandonné de son Dieu pour quelque temps, est bientôt réduit à la plus affreuse désolation. Il passe les nuits à se plaindre et les jours à pleurer; son corps accablé succombe sous la peine; il va mourir peut-être... M. F., Marie aimait plus que François, donc elle a souffert davantage.

C'est ainsi, M. F., que Marie, dans le temple, s'accoutumait à la douleur, jusqu'à ce jour où la voix du Seigneur, l'appelant au milieu du monde, la fit sortir de cette sainte retraite qui avait été tant de fois témoin de sa piété et aussi de ses larmes.

TROISIÈME SUBDIVISION. — ADIEUX AU TEMPLE.

Et ne pouvons-nous pas compter parmi les premières souffrances de Marie cette séparation cruelle que lui commanda la volonté de son Dieu. Elle avait compté passer tous ses jours dans le temple; depuis la mort de ses

pieux parents elle y avait concentré toutes ses affections et tous ses désirs; et voilà que, pour la préparer plus parfaitement encore aux souffrances à venir, Dieu lui adresse les paroles qu'il avait adressées autrefois à Abraham : « Sortez de ce temple qui est devenu votre maison et venez dans la terre que je vous montrerai. » *Egredere de domo tua, et veni in terram quam monstrabo tibi.* (*Gen.*, XII, 1.) Et où la conduirez-vous, Seigneur? Allez-vous la ramener à cette maison qui fut autrefois la sienne, et qui, depuis, passée dans des mains étrangères, lui rappellera de si déchirants souvenirs? La laisserez-vous seule au milieu du monde? Vous savez qu'elle n'a plus de mère.

Il faut partir : un saint vieillard désormais sera chargé par la loi de veiller sur elle et de garder ce précieux trésor que lui a confié le Seigneur. Uni à la Vierge sainte par les plus chastes liens, Joseph va devenir son protecteur, son époux, son père. Oh! conservez ce dépôt que les prêtres, par l'ordre exprès du Seigneur, viennent de confier à vos soins : *Depositum custodi.* (I. *Tim.*, VI, 20.) Emmenez avec vous cette fille chérie de Dieu, cette épouse du Saint-Esprit; veillez avec une tendre sollicitude à tous ses besoins; nourrissez-la du fruit de vos travaux, édifiez-vous de l'exemple de ses vertus : *Depositum custodi.*

Adieu donc! s'écria Marie en quittant le temple, adieu, sanctuaire du Seigneur, où j'ai trouve tant de soutien à ma piété, et dans mes souffrances tant de consolation! Il faut vous quitter pour entrer au milieu de ce monde que j'espérais ne plus revoir! Adieu, autel sacré, aux pieds duquel j'ai si souvent béni le nom du Seigneur et chanté ses louanges! il faut vous quitter pour aller dans une terre lointaine chanter, au milieu des larmes, le cantique de l'exil! Adieu! compagnes chéries qui m'avez aimée; hélas! il est passé le temps où nous tressions ensemble des guirlandes pour parer le tabernacle au jour des solennités saintes; nous ne lirons plus ensemble la loi du Seigneur, nous ne la méditerons plus ensemble! Adieu! un ordre du ciel me condamne à vivre loin de vous; j'obéis et je pleure!

Marie quitte alors le temple : elle accompagne Joseph à Nazareth. Un jour elle reviendra dans ce temple, et on lui annoncera pour l'avenir de nouvelles douleurs, des afflictions plus grandes. Un jour sur une autre montagne... Que la volonté de Dieu soit faite, dira-t-elle alors, qu'il envoie, s'il le veut, de nouveaux tourments à son humble servante, il y a longtemps qu'elle sait souffrir.

Et nous, M, F., savons-nous aimer, savons-nous souffrir? C'est pourtant là tout le partage d'un serviteur de Jésus, d'un enfant de Marie. Aimer et souffrir : étranges paroles, alliance ineffable de bonheur et d'infortune, de pleurs et de joie! Aimer et souffrir, c'est le secret des saints, c'est le cachet des grandes âmes, c'est le sceau des prédestinés. Savons-nous aimer, M. F.? Où sont les preuves de notre amour, la ferveur de nos méditations, la générosité de nos sacrifices, la promptitude de notre obéissance, l'ardeur de nos désirs? Hélas! qui de nous aujourd'hui sait aimer Dieu comme il mérite d'être aimé! Mais savons-nous souffrir? Où est notre patience dans nos afflictions? où est notre résignation dans les épreuves? Que nous apprennent tant de découragements, de murmures, de vivacités, sinon que nous ne savons pas souffrir? Humilions-nous-en, M. F., au pied du saint autel, et, fortifiés par les exemples de Marie, travaillons sans relâche pour acquérir

cette science, la plus grande de toutes : *aimer et souffrir*. Aimons avec ardeur, souffrons avec courage; un jour nous aimerons sans souffrir, et notre amour sera éternel comme notre bonheur.

MARIE A LA CRÈCHE.

INSTRUCTION.

TEXTE.

Et reclinavit eum in præsepio. (Luc, II, 7.

M. F., un grand mystère s'était accompli : une vierge avait enfanté un fils et ce fils était Dieu. C'était, vous le savez, dans une pauvre étable que Marie avait donné le jour au Sauveur du monde; et dans ce réduit obscur vont se passer encore d'ineffables merveilles. C'est à la crèche que Jésus va commencer à manifester ses grandeurs, en s'y montrant le Dieu des anges et le Dieu des hommes; et parce que la mère ne doit pas être séparée du fils, parce que le premier autel élevé à l'honneur de Marie fut le berceau de Jésus, vous allez voir que ce fut à la crèche aussi que se montra la grandeur de cette Vierge auguste, et qu'elle y fut déclarée la reine des anges et la mère des hommes.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

MARIE REINE DES ANGES.

Les premiers adorateurs de Jésus naissant, ce furent les anges. Instruits par le Père des abaissements de son Fils, ils ont appris que l'heure est arrivée, et que le Désiré des siècles vient enfin de paraître. Aussitôt ils se précipitent, et, quittant le ciel pour rendre leurs hommages à l'enfant nouveau-né, ils s'abattent auprès de la pauvre étable. Oh! quels furent leurs sentiments quand ils aperçurent, en descendant vers la Judée, le palais où reposait le Roi des Juifs! Voilà donc la demeure qu'il a choisie de préférence; voilà l'humble asile qui remplace pour lui les cieux et leur immensité! Oh! qu'il soit béni celui qui s'est dépouillé de sa gloire et qui s'est abaissé jusqu'à l'étable de Bethléem. Cependant les esprits célestes sont entrés dans la crèche; ils adorent en silence le Fils de l'Eternel sous les traits d'un enfant d'un jour. Oh! apprenez ici, saints anges, le prix inestimable de cette vertu qui vous assura dès les premiers jours du monde une félicité désormais inaltérable! Ah! que n'a-t-il vu le spectacle qui se présente à vous en ce moment, cet ange qui marchait à votre tête, qui partageait votre bonheur et votre gloire, qui chantait avec vous des cantiques au Seigneur! Aurait-il songé à devenir semblable au Très-Haut, s'il eût pu voir le Très-Haut devenu semblable à l'homme, faible comme lui et pauvre comme lui? Oui, Lucifer serait encore fidèle, il serait avec vous dans cette étable, il adorerait comme vous son seigneur et son roi, s'il eût pu voir les humiliations

de la crèche, un Dieu enfant qui a pour trône un peu de paille et de pauvres langes pour manteau royal.

Mais tandis que les anges rendent à leur Dieu les hommages qu'il mérite, un regard de l'enfant Jésus leur apprend qu'ils ont encore un autre devoir à remplir. Il y a dans l'étable une mère, et l'Enfant, la montrant des yeux à ses premiers adorateurs, semble les inviter à la saluer aussi et à lui payer le tribut de leur vénération. Et c'est ainsi que le premier prédicateur des glorieux priviléges accordés à Marie ce fut son Fils.

Les voilà donc prosternés aux pieds de Marie, la réunissant à Jésus dans leur cœur, et lui disant ces paroles prophétiques, qui avaient été prononcées longtemps d'avance : *Dominare nostri, tu et Filius tuus.* « Soyez notre reine comme votre Fils est notre roi. » (*Judic.*, VIII, 22.) Nous vous saluons en cette qualité; nous nous faisons gloire de vous appartenir désormais. Vous aurez sur nous, à l'avenir, une puissance entière et toute royale : *Dominare nostri, tu et Filius tuus.* A votre voix nous descendrons encore du ciel; nous viendrons quand vous nous rappellerez, soit pour défendre les âmes qui vous sont chères, soit pour porter leurs prières aux pieds de l'Eternel, soit enfin pour les conduire au lieu du bonheur et de la paix. Commandez désormais, et puisque vous êtes la mère de notre roi, vous serez aussi notre reine : *Dominare nostri, tu et Filius tuus.*

Divine élection, qui confère à Marie des droits inaliénables, qui lui soumet la cour céleste, qui la rend toute-puissante au ciel, comme elle est toute-puissante dans l'étable!

Toutefois, M. F., ne craignez point que l'humilité de Marie soit altérée par la dignité nouvelle qu'elle vient de recevoir. Au contraire, elle s'abaisse d'autant plus à ses propres yeux, qu'elle est plus élevée par les saints anges; elle se confond à mesure qu'ils la glorifient, et la vue de son Fils anéanti dans la crèche est pour elle une leçon sublime, qu'elle saura mettre en pratique. Elle n'oubliera point, malgré les honneurs nouveaux dont elle est revêtue, elle n'oubliera point qu'elle est fille d'Adam et qu'elle vient de se proclamer l'humble servante du Seigneur. Ah! puisque vous êtes la reine des anges, priez pour nous, ô Marie! *Regina angelorum, ora pro nobis.* Oui, vous êtes la reine des anges, puisque vous les surpassez tous en vertu, en mérite et en sainteté. Les anges ne sont pas aussi dociles à la voix de leur maître que vous le fûtes aux inspirations de son amour; les vertus des cieux ne sont pas aussi pures que le fond de votre cœur; les séraphins eux-mêmes n'aiment pas aussi tendrement que vous aimez. *Regina angelorum, ora pro nobis.* Oui, vous êtes la reine des anges, puisqu'à la crèche ils vous ont donné ce titre et que vous l'avez accepté. Priez donc pour nous, et pour nous secourir intéressez en notre faveur quelques-uns de vos sujets. Qu'ils viennent à nous, nous apporter les grâces du Seigneur, les consolations d'en haut, la lumière qui éclaire, la force qui soutient, le baume qui guérit, la couronne qui récompense. Qu'ils viennent à nous, qu'ils ne craignent pas de s'approcher de nos cœurs, de ces cœurs indifférents et infidèles : ils sont bien entrés dans une étable à Bethléem : *Regina angelorum, ora pro nobis.*

Les anges ont enfin quitté la crèche et se préparent à remonter au ciel. Un d'entre eux se détache pour aller annoncer à quelques hommes privilégiés les grandes choses qui viennent de s'accomplir, et bientôt on entend dans les airs un cantique nouveau : « Gloire à Dieu dans les hauteurs du

ciel » : *Gloria in excelsis*, etc. (*Luc.*, II, 14.) C'était le cantique des esprits qui retournaient à leur patrie, racontant sur la route les abaissements de Jésus et les glorieux priviléges de Marie.

Cependant, M. F., ne quittons pas la crèche avec eux, restons encore quelques instants à contempler le divin Enfant et sa sainte Mère : nous allons voir de nouveaux adorateurs venir se prosterner; c'est aux hommes à se présenter à leur tour à l'étable pour y reconnaître et pour y vénérer leur Dieu; et Marie, après avoir été proclamée dans la crèche la reine des anges, y va recevoir un nouveau titre, autrement cher à son cœur, celui de mère des hommes.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

MARIE, MÈRE DES HOMMES.

Jésus appelle à son berceau tous les hommes, et ils y sont représentés par les pasteurs et par les mages; chacune de ces deux grandes classes qui partagent la race humaine, les pauvres et les riches, y envoie quelques députés. Mais à vous les premiers honneurs, pauvres bergers de Bethléem; celui que vous venez voir est le Dieu des pauvres : entrez les premiers dans son palais.

A peine les pasteurs ont-ils entendu la voix des anges qui leur annonçaient l'accomplissement des oracles, qu'ils accourent aux lieux où se sont passées les grandes merveilles. Ils abandonnent le troupeau qui leur a été confié, et au lever de l'aurore ils viennent frapper à la porte de l'étable. Ouvrez-vous, porte sacrée qui dérobez à nos regards celui que les anges viennent de visiter! Nous sommes de pauvres bergers; nous avons besoin de consolation, d'espérance et d'amour, et voilà pourquoi nous sommes venus adorer le père des pauvres, le consolateur des affligés, le Dieu des hommes : ouvrez-vous, porte sainte! Nous voulons le voir, baiser avec amour ses pieds et retourner joyeux à nos travaux.

Les pasteurs sont entrés dans la crèche : c'est Marie qui a répondu à leurs saints désirs, qui les conduit à son Fils, qui leur parle en son nom; c'est elle qui le présente à leurs embrassements, qui le dépose dans leurs bras, qui lui demande pour eux ses grâces et sa bénédiction. Ah! reconnaissez votre bonheur, bergers de Bethléem, vous êtes venus adorer un Dieu, et vous trouvez encore une mère. Oui, elle sera votre mère, comme elle est la mère de Jésus; elle vous portera dans son cœur comme elle a porté Jésus dans ses chastes entrailles; elle veillera sur vous, comme elle a veillé, comme elle veille encore sur lui. N'êtes-vous pas ses amis, puisque c'est pour vous qu'il est descendu des cieux? N'êtes-vous pas ses frères, puisque vous êtes pauvres comme lui? Marie sera votre mère : aimez-la donc comme doivent l'aimer ses enfants.

Et voilà, M. F., un des spectacles les plus consolants que puisse nous offrir ce mystère. Marie à la crèche devient la mère des pauvres : elle les adopte tous en la personne des bergers; en voyant leur naïf empressement, leurs caresses respectueuses, les transports de leur joie, la simplicité de leurs offrandes, elle sent qu'elle a été créée pour les aimer; elle prend la

résolution de les aimer toujours. O mère des pauvres! que vous avez été fidèle à cet engagement! Quel pauvre n'a jamais ressenti les effets de votre amour? Quel malheureux s'est retiré sans consolation de votre sanctuaire? Et ne suffit-il pas, M. F., de considérer un instant ce qui se passe chaque jour dans nos temples pour nous convaincre que Marie est encore la mère des pauvres? A quel autel, dites-moi, viendra s'agenouiller le soir cet humble artisan qui rapporte à sa famille le prix modique du travail de sa journée? A quel autel viendra prier cet infortuné dont la misère est chaque jour augmentée par le souvenir d'un temps meilleur, qui est passé pour lui sans retour? A quel autel viendra-t-il demander de la force contre les coups du sort, et de saintes consolations à sa noble indigence? Il viendra, M. F., à l'autel de Marie, parce que l'autel de Marie est le rendez-vous des pauvres...

Au reste, elle est aussi la mère du riche, et c'est à la crèche encore qu'elle reçoit ce titre et qu'elle commence à en remplir les fonctions. Après les bergers sont venus les rois de la terre. Conduits par une étoile, les mages arrivent à Bethléem; ils adorent à leur tour le Dieu qui dispense à son gré les trésors de l'univers, et ils trouvent le cœur de Marie prêt à les servir, prêt à les aimer, comme il a servi, comme il a aimé les pasteurs.

Mais prenez garde, M. F.; quels sont les riches dont Marie consent à devenir la mère? Ce sont les riches qui cherchent et qui savent trouver Jésus-Christ. Elle n'est point la mère de ces heureux du siècle qui l'oublient, qui ne s'informent point du lieu de sa naissance, qui demeurent oisifs dans leurs palais, sans aller à son étable, sans penser même à lui. Marie est la mère des riches, mais de ces riches qui savent se détacher de leurs biens, partager avec Jésus les trésors que lui-même leur a donnés, et apporter à ses pieds l'encens de leurs prières et l'or de leur charité.

O vous donc à qui le ciel a donné la richesse en partage, vous qui vous sauverez difficilement, c'est le Sauveur lui-même qui vous l'a dit, souvenez-vous que vous avez une mère en Marie! Elle accepte cette responsabilité : elle vous aimera comme elle aima les rois de l'Orient, si comme eux vous cherchez Jésus-Christ par les saints désirs de votre piété; si comme eux vous lui offrez vos trésors en secourant de vos biens les pauvres qui tiennent sa place. Ah! puisque la route que vous suivez est glissante et difficile, invoquez Marie, regardez cette nouvelle étoile qui vous éclairera comme les mages, qui vous conduira comme eux au terme de vos désirs : *Respice stellam, voca Mariam.*

Et nous, M. F., recueillons ici nos pensées. Nous venons de voir que la crèche de Bethléem a été aussi le théâtre des grandeurs de Marie, qu'elle y a été saluée reine des anges, qu'elle y a été déclarée mère des hommes; invoquons-la souvent sous ces titres si glorieux et si doux. Aimons notre Mère! aimons-la tendrement. Si nous sommes pauvres, nous lui rappellerons les pasteurs de Bethléem; elle nous obtiendra dans la pauvreté, dans la souffrance, de célestes consolations. Si nous sommes riches, elle croira voir en nous ces heureux mages qui vinrent adorer Jésus-Christ; et, après nous avoir obtenu l'humilité, le détachement, la charité, elle saura nous trouver une place à ses côtés dans le royaume de son Fils.

HEUREUSE MORT DE JOSEPH. MARIE MODÈLE DES VEUVES.

INSTRUCTION.

TEXTE.

Dominus pupillum et viduam suscipiet.
(Ps., CXLV, 8.)

Il n'est point parlé dans les saintes Écritures de la mort de Joseph. Peut-être le Saint-Esprit a-t-il voulu à dessein nous priver de ces détails, pour nous faire entendre que le bonheur d'une mort comme celle de Joseph ne peut être ni décrit par aucune parole ni compris par aucune intelligence mortelle. Joseph enfin dut mourir comme il avait vécu, d'une manière toute simple, toute humble, toute cachée aux yeux des hommes. Nous ne connaissons sa vie que par le reflet de celle de Jésus et de Marie : comme il a vécu obscur avant d'être choisi pour devenir leur appui, maintenant que sa mission est achevée, il va mourir obscur, « semblable à ces astres qui ne brillent qu'en approchant du soleil et qui disparaissent dans l'ombre quand ils ne réfléchissent plus ses rayons. Mais si l'Evangile nous a privés de détails sur la maladie et la mort de Joseph, nous les trouvons édifiants et nombreux dans les écrits des saints et dans les lumières célestes dont le ciel les a favorisés.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

HEUREUSE MORT DE SAINT JOSEPH.

Si pour le simple fidèle, quand il vit de la foi, les derniers jours de son exil sont les plus beaux de sa vie, on peut bien dire qu'il en fut ainsi pour Joseph. Les jours de ses souffrances furent pour lui plus remplis de consolations, de grâces et de bonheur que n'avait été aucun des jours passés dans la santé et les travaux. Pendant sa vie laborieuse, il ne jouissait que par intervalles de la désirable société de Marie; et quoique alors Jésus fût toujours avec lui, l'attention à son ouvrage l'empêchait de jouir pleinement des délices de sa présence, et le bruit des instruments de leurs travaux privait son oreille et son cœur de l'enivrante suavité de ses entretiens. Mais ces dures privations ont cessé maintenant. Jésus et Marie sont constamment auprès de l'humble couche de Joseph. Une telle épouse et un tel fils l'aiment avec trop de tendresse pour le laisser dans l'isolement. O aimable compagnie! ô enivrantes paroles! ô doux loisir! oh! que bénies soient les souffrances qui lui procurent maintenant tant de consolations! Continuellement il jouit de la douce présence de sa tendre épouse Marie, reine du ciel et de la terre, de celle de l'éternelle Sagesse, à peine voilée par l'humanité sainte à ses yeux défaillants.... Que lui manque-t-il maintenant pour partager le bonheur des anges, sinon la lumière de la gloire? Plus ses infirmités augmentaient, plus ses consolations et son bonheur devenaient ineffables. C'était Marie qui le servait : Jésus lui-même de ses divines mains retournait et remuait sa couche de douleurs, afin de la lui rendre plus douce, selon qu'avait écrit prophétiquement David son aïeul au psaume XL (v. 4) : « Heureux

reux celui qui veille sur le pauvre !... Le Seigneur l'assistera lui-même sur le lit de douleur, le Seigneur retournera sa couche pour soulager ses infirmités : » *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus...* Assez longtemps en effet Joseph avait veillé sur le pauvre par excellence et pris soin de lui. Assez longtemps il avait nourri à la sueur de son front celui que David appelle le divin mendiant. C'était maintenant le tour de Jésus de veiller sur Joseph. Pendant que Marie soulevait sa tête languissante, celui qui nourrit tout être, Jésus, de ses mains divines, lui servait un peu de nourriture qu'il avait échangée contre les outils devenus désormais inutiles. Et Jésus pleurait sur ses douleurs : car il pleura sur un homme qu'il aimait beaucoup moins, Lazare, et sur le fils de la veuve de Naïm, qui n'avait aucun droit particulier à son amour. Que j'aime à voir ces larmes couler des yeux divins de Jésus sur la couche de Joseph ! Que j'aime à retrouver dans le cœur de mon Dieu cette tendresse qui me reproche d'une manière si douce l'insensibilité de mon cœur !... Il me semble entendre Jésus, d'une voix brisée par l'émotion de sa tendresse, murmurer à l'oreille de Joseph ces paroles de son Evangile : « *Beati misericordes*, etc. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils recevront miséricorde. » Oh ! qu'elles devaient être consolantes pour Joseph ces divines paroles ! car Joseph était le roi des miséricordieux : toute sa vie s'était consumée dans l'exercice de la miséricorde. Avec quel dévouement, avec quel tendre amour n'avait-il pas servi le Seigneur, surtout pendant qu'il fut petit enfant !... Combien son cœur souffrit pour son amour et dans l'étable de Bethléem et dans son long exil en Egypte ! Quels rudes travaux il lui fallut supporter pour nourrir, lui et sa mère bien-aimée. En revanche de cet inénarrable amour, que dut faire alors Jésus et quels ordres dut donner à sa puissance infinie son cœur si tendre et si reconnaissant? (Saint François de Sales, *Amour de Dieu*, liv. VII, ch. XIII, *passim.*)

O heureux malade ! et d'autant plus heureux qu'il devient plus souffrant; car alors les tendres soins du Roi des cieux et de la Reine sa Mère deviennent plus empressés, plus constants et plus doux... Qui n'envierait de telles souffrances, sources bénies de telles consolations ?

Quand un simple fidèle passe de l'exil à la patrie, oh ! de quelles douces espérances et de quelles bénédictions l'Eglise catholique, épouse de Jésus, accompagne cette âme à son heureux départ ! Quelle douceur et quelle force la mort du juste communique aux paroles consolantes que l'Eglise adresse à ses enfants ordinaires !... « Que les chœurs des anges, s'écrie-t-elle, viennent donc recevoir vôtre âme, lorsqu'elle sortira du corps; que l'auguste sénat des apôtres accoure à sa rencontre avec l'armée triomphante des martyrs; qu'elle soit entourée par la troupe éclatante des saints confesseurs; qu'elle soit reçue par le bienheureux chœur des vierges, et que les patriarches l'embrassent étroitement pour la faire jouir dans leur sein de l'éternel repos. Que le très-doux Jésus se montre à vous et vous place au nombre de ceux qui le serviront toute l'éternité... Que Dieu se lève et que ses ennemis se dissipent ; que ceux qui le haïssent fuient en sa présence ; qu'ils s'évanouissent comme la fumée ; que les pécheurs périssent comme la cire qui est au soleil ; mais pour les justes, qu'ils se réjouissent éternellement en la présence de Dieu... Que les légions infernales soient confondues et couvertes de honte, et que les ministres de Satan n'aient pas l'audace de vous arrêter dans votre route. Que Jésus, crucifié pour vous, vous délivre de la mort

éternelle. Que le Christ, Fils du Dieu vivant, vous place dans son paradis, au milieu des plaisirs sans cesse renaissants, et que ce bon pasteur vous reconnaisse pour une de ses brebis ; qu'il vous pardonne tous vos péchés et vous mette à sa droite avec ses élus. Que vous voyiez face à face votre Rédempteur, et que, sans cesse en sa présence, vos yeux soient heureux de contempler la vérité. Enfin qu'étant admis dans l'assemblée des saints, vous jouissiez des douceurs de la contemplation divine pendant tous les siècles. »

Or, si telle est la douceur et la force des paroles que l'Eglise tire de son cœur et de son amour pour ses enfants ordinaires et qui furent si souvent infidèles, quelles ne furent point les paroles que fit entendre Joseph agonisant à son épouse aimante, celle qui est le type même de l'Eglise, celle dont l'Eglise dans sa puissance, sa gloire et son amour maternel n'est que l'imparfaite copie, l'Ève nouvelle, épouse d'Adam nouveau?... Quelles ne furent point les paroles que cet heureux agonisant entendit de la bouche même de Jésus!... Jésus pleurait sur Joseph ! quels torrents de consolation découlaient pour Joseph avec ces pleurs divins de Jésus ! pour Joseph, quelle lumière jaillissait du regard de Jésus ! Et quand il sentait le contact de cette divine main du Verbe fait chair, qui essuyait sur son front et son visage les dernières sueurs de la mort, et qui allait fermer ses yeux, quels saints tressaillements d'espérance, quels frissonnements de bonheur, quels doux gages de prompte résurrection communiqués à sa poussière terrestre, à toute l'étendue de son être !...

Ainsi mourut Joseph entre les bras de Jésus et de Marie et dans la douce paix annoncée par les chœurs harmonieux des anges à tout homme dont la volonté est bonne. Privilége ineffable ! privilége particulier à Joseph seul et qui l'a fait regarder de temps immémorial et invoquer par les pieux chrétiens comme le patron de l'heureuse mort.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

MARIE MODÈLE DES VEUVES.

Après avoir été le modèle des enfants, des épouses et des vierges, Marie devait être aussi, selon la remarque de saint Ambroise, le modèle des veuves. Elle pleurait en Joseph la perte du compagnon de ses bons et de ses mauvais jours, le fidèle ami de sa jeunesse, l'associé de ses gloires et de ses douleurs ; mais elle se consolait dans l'espoir assuré de revoir un jour celui qui avait ici-bas partagé ses désirs et vécu avec elle dans la même espérance. Privée de ce cher et saint appui, elle vécut plus solitaire encore, plus retirée: Mais en sa solitude même elle n'était point seule : car longtemps avant d'être unie à Joseph, le Seigneur qui avait voulu tout son amour et l'avait obtenu tout entier, le Seigneur occupait tout son cœur ; elle l'aimait d'un amour unique : or, quiconque a goûté cet amour n'est jamais seul. Marie aime donc en Dieu toutes les créatures de Dieu ; elle les aime une à une et toutes ensemble ; femmes, enfants, vieillards, ceux qui sont en la souffrance, ceux qui sont en la joie ; son cœur est tout à tous et tout entier à chacun. Elle les aime tous en celui qui les a créés, qui les conserve et qui les chérit jusqu'à leur donner son propre Fils unique, cet aimable Fils qui va bientôt quitter

sa Mère pour se manifester et se donner au monde. Et Marie priait. Elle priait pour elle-même, ne cessant d'invoquer le Seigneur pour fortifier son âme contre de nouvelles douleurs : car le temps approche où il lui faudra soutenir de bien plus rudes combats. Elle ne l'ignore point, et le glaive de Siméon ne cesse plus un instant d'effrayer sa pensée, de torturer son amour.

Elle priait : elle priait pour nous tous qu'elle aimait, conjurant incessamment le Seigneur, afin qu'aucune des souffrances à venir de ce Fils aimable ne fût perdue pour les hommes, enfants de son adoption et de son amour. Et ses prières avaient une ineffable puissance et embrassaient le passé, le présent et l'avenir. Si donc vous avez reçu quelque grâce signalée sur la terre ; si l'un de nous a obtenu la conversion d'un père ou d'une mère chérie; l'autre, le retour d'un fils égaré, ou l'amendement d'une jeune imprudente, ou la guérison d'un être aimé ; qui sait? c'est peut-être tandis que Marie élevait de la terre ses mains suppliantes, qu'elle demandait cette grâce et l'arrachait à Dieu; car nous avons toujours été et nous sommes et serons toujours présents à sa pensée maternelle.

JOIE DE MARIE A LA RÉSURRECTION DE SON DIVIN FILS.

INSTRUCTION PAR DOUCET.

TEXTE.

Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam. (Ps. XCIII, 19.)

Enfin, M. F., les jours de la douleur sont passés pour Marie. Le Tout-Puissant a changé son vêtement de deuil en un vêtement de gloire et de magnificence : un diadème de bonheur et de joie va remplacer sur son front la couronne d'épines que le ciel lui-même y avait placée, Marie vient de quitter cette montagne sainte.

Tout va changer maintenant pour elle : elle va recevoir des consolations... Elle a quitté cette montagne sainte où le sang de son fils avait coulé sous ses yeux; où, dans son affliction profonde, elle avait adopté saint Jean et était devenue ainsi la mère de tous les hommes. Elle va recevoir maintenant des consolations égales aux tourments qui ont déchiré son cœur; la résurrection de Jésus va rendre le bonheur à cette mère affligée : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.* (*Psal.* XCIII.)

PREMIÈRE RÉFLEXION.

JOIE DE MARIE A LA RÉSURRECTION DE SON FILS.

Nous ne chercherons pas, M. F., à vous peindre ce qui se passait dans l'âme de Marie quand elle reçut au pied de la croix le corps inanimé du Sauveur, quand elle le vit déposer dans un sépulcre, et quand sur le soir elle rentra dans cette Jérusalem où son Fils n'était plus. Les saintes femmes

qui avaient payé le dernier tribut de leur tendresse à Jésus-Christ, qui avaient répandu sur son corps les parfums, symboles de leur affliction, accompagnèrent en pleurant sa Mère jusqu'à l'humble demeure qu'elle habitait; leurs larmes se mêlèrent à ses larmes, et leur douleur augmentait sa douleur. Oh! qu'elles furent longues les heures que Marie passa dans la solitude à pleurer l'objet de sa tendresse! qu'il s'écoula lentement ce grand jour du sabbat qui avait suivi le jour du sacrifice!

Cependant le soleil se levait pour la seconde fois depuis qu'il avait refusé sa lumière au plus affreux des attentats; ses rayons commençaient à dorer le sommet du temple, les ombres s'enfuyaient au loin dans les vallées, et le silence de la nuit régnait encore dans la ville. Marie, dit un saint docteur, priait avec larmes, lorsque tout à coup le Seigneur parut devant elle, vêtu d'une blancheur éblouissante, le visage brillant de beauté, de lumière et de gloire : elle reconnaît son fils... Une bouche humaine doit ici respecter des mystères que le cœur de l'homme ne saurait comprendre.

Car, M. F., où prendrions-nous des paroles, où chercherions-nous des exemples pour vous donner une idée des transports et du ravissement de Marie. Elie autrefois, pour récompenser la veuve de Sarepta et payer son hospitalité, lui avait rendu son fils, que le tombeau réclamait déjà comme sa victime. Oh! sans doute elle fut grande la joie de cette pauvre mère quand elle pressa contre son sein ce cher objet de tant de larmes. Mais Marie, comme elle avait pleuré son Jésus plus qu'on ne pleure ordinairement un fils, son allégresse fut plus grande aussi que l'allégresse de la veuve, et sa joie fut immense comme l'avait été sa douleur : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

Le Seigneur lui-même avait ressuscité sur le chemin de Naïm un fils unique, dont la mère était veuve Et qui pourrait dire avec quelle inexprimable consolation elle avait vu se tourner vers elle les yeux de son fils, ces yeux que la mort semblait avoir éteints pour jamais? qui pourrait dire avec quel ravissement elle avait entendu le doux nom de mère sortir encore de ces lèvres qu'avait déjà glacées le froid mortel du tombeau? Mais, quelque vive que pût être la joie de cette mère, à peine est-elle une image de la joie de Marie quand elle revit son fils ressuscité.

Ma Mère! ah! voilà sans doute la première parole, la seule parole peut-être que prononça d'abord le Sauveur. Ma Mère! ô parole bien douce au cœur de Marie! qui guérit toutes ses blessures, qui soulage tous ses maux, et qui verse dans son âme des torrents de délices! Ma mère! on ne lui donnera donc plus ce nom, qu'elle reçut au pied de la croix, ce nom qui la confondait avec les femmes ordinaires, et qui avait été pour elle comme le dernier trait du calice de l'amertume. « Ma Mère, voilà votre fils. » *Ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 26.) Le voilà ce Fils, qui revient à vous après avoir passé par les horreurs du tombeau, après avoir dormi quelques heures dans les bras de la mort. Vous avez partagé ses douleurs et ses ignominies; il faut bien que vous partagiez son bonheur et sa gloire; vous avez eu sur le Calvaire son dernier regard et sa dernière pensée; il vous doit aujourd'hui sa première visite... Ma Mère, embrassez votre Fils : *Ecce Filius tuus.*

Ce n'est plus à cette heure un disciple qui vient prendre en votre cœur la place de son maître; c'est ce Fils que vous avez pleuré, et que rien ne pouvait remplacer pour vous : reconnaissez à ses plaies encore vives, à son

cœur entr'ouvert, à son front encore sillonné de glorieuses cicatrices, celui que vous avez porté dans vos entrailles, celui qui est vraiment votre Fils : *Ecce filius tuus.*

Oh! quelle joie! oh! quelle douceur pour Marie de revoir enfin ce Jésus qu'elle aime si tendrement. Elle ne se rappelle plus (car vous le savez, M. F., un instant de bonheur fait oublier bien des années de souffrances), elle ne se rappelle plus ni les persécutions qu'elle partagea jadis avec ce Dieu enfant, ni les angoisses de son cœur au jour où elle le perdit, ni le douloureux accomplissement des prophéties de Siméon ; elle a tout oublié, parce qu'elle a revu son Fils. Elle sait qu'il est ressuscité pour ne plus mourir, et cette pensée ajoute encore à son bonheur. Peut-être aura-t-elle encore quelques jours mauvais à passer sur la terre, mais que lui importe? son Fils ne doit plus souffrir. Peut-être sera-t-elle condamnée plus tard aux tourments de l'exil ; peut-être lui faudra-t-il demeurer ici-bas, quand Jésus sera dans les cieux; mais, encore une fois, que lui importe? son Fils ne doit plus souffrir.

Voilà, M. F., tout ce que nous pouvons vous dire sur la joie de Marie dans la résurrection de son Dieu, de son Fils. Faibles paroles, qui n'expriment pas assurément les sentiments qui se pressaient dans son cœur. Mais s'il s'est trouvé parmi les hommes un prophète pour égaler les lamentations aux douleurs, il n'y en a point, il n'y en aura jamais qui puisse exprimer complètement le bonheur ici-bas. Le langage des mortels manque de termes pour peindre la félicité; il n'en manque pas pour rendre l'infortune. Disons donc simplement avec l'Eglise, que la joie de Marie fut égale à sa douleur : *Secundum multitudinem dolorum meorum, consolationes tuæ lætificaverunt animam meam.*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

JOIE DE MARIE A LA RÉSURRECTION DES PÉCHEURS.

Mais, M. F., Marie sur la terre a d'autres fils que Jésus, et dans la résurrection de son premier-né elle entrevit avec une grande joie celle de tant de pécheurs qui sont aussi ses enfants. Pensée consolante autant qu'elle est véritable, qui doit verser dans l'âme des pécheurs d'ineffables espérances; ils ont perdu par leurs iniquités la grâce et l'amitié de leur Dieu; ils ont perdu les mérites acquis peut-être à force de sacrifices et de vertus, ils ont perdu le ciel; ils ont perdu beaucoup sans doute, et pourtant ils n'ont pas tout perdu, car ils ont encore une mère, une mère qui ne les renie pas encore pour ses enfants, une mère qui pleure sur eux, et qui les aime encore.

Eh bien! cette Mère des pécheurs se réjouit quand ils reviennent à la vie en revenant à la vertu ; elle tressaille d'allégresse quand elle voit sorties du tombeau ces âmes qui étaient mortes à la grâce, et que la pénitence a ressuscitées. Oui, plus d'une fois, depuis la résurrection de Jésus, le bonheur de sa Mère a été renouvelé; il l'est encore tous les jours, quand, après de longs égarements, un coupable du fond de l'abîme crie vers elle et implore sa pitié. Ce cri du repentir est à son cœur comme le soupir d'un enfant ma-

lade au cœur de sa mère. Ah! quand, après une crise violente, son fils unique est demeuré sans mouvement et comme sans vie, semblable à cette fleur dont la tourmente a brisé la tige et qui incline languissamment sa tête, celle qui lui a donné le jour, penchée alors sur son berceau, le contemple en silence, retient son haleine et espère encore, quand personne autour d'elle n'a conservé d'espoir. Et si, quand bien des heures se sont écoulées, un faible soupir vient errer sur les lèvres de son enfant, la pauvre mère oublie bien vite tous ses chagrins, et la joie rentre à l'instant dans son cœur, parce que son fils est ressuscité. Ainsi la Mère des pécheurs est-elle heureuse quand le cri de leur détresse vient lui annoncer qu'il y a encore de l'espoir, et qu'ils vont revivre par la foi et par l'amour. Ah! si les anges célèbrent par de saints transports la conversion des pécheurs, Marie, qui réunit en sa personne deux titres si étranges et si opposés, qui est à la fois la reine des anges et la mère des pécheurs, Marie serait-elle étrangère à leur allégresse et à leur joie? Non, non, son cœur alors s'ouvre encore à de nouvelles consolations; elle se réjouit du retour de l'enfant prodigue autant qu'elle a pleuré ses égarements; elle bénit avec tendresse cet infidèle qu'elle a toujours aimé; et s'il est ressuscité pour ne plus mourir, s'il a dit pour jamais adieu aux coupables erreurs qui lui donnèrent la mort, oh! sa joie devient plus vive encore, et son bonheur est parfait.

Pécheurs qui m'écoutez, car il y en a partout, excepté dans le ciel, vous êtes morts il y a longtemps peut-être, quoique vous paraissiez encore vivants : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (*Apoc.*, III, 1), souvenez-vous de ce jour où, devenant infidèles à votre Dieu, vous avez commis cette faute dont le souvenir parle en ce moment à votre cœur. En ce jour-là vous avez perdu la vie, cette vie que vous aviez reçue dans le saint baptême, que vous aviez retrouvée plus d'une fois peut-être dans la pénitence; les anges se sont voilé la face pour ne pas voir votre honte, et le meurtrier de votre âme, le démon, est venu s'asseoir triomphant et superbe sur le cadavre de sa victime. Depuis ce jour les hommes vous croient encore vivants, mais vous êtes morts aux yeux du Seigneur; vous portez en votre sein la corruption et l'ignominie du tombeau : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.*

Quand donc ressusciterez-vous? quand donnerez-vous cette consolation à votre Mère? quand aura-t-elle le bonheur de vous apercevoir comme son premier-né, tout resplendissants des clartés d'une innocence réparée? quand viendrez-vous à son autel lui dire aussi : Ma Mère, voilà votre fils : *Ecce filius tuus;* voilà ce fils qui causa longtemps tous vos chagrins, qui oublia sa mère pendant bien des jours, qui pensa trouver le bonheur, aveugle qu'il était! dans les plaisirs et dans les folles joies du monde : *Ecce filius tuus.* Le voilà qui revient à vos pieds, ramené par le repentir, couvert de confusion et baigné dans ses larmes : recevez-le avec indulgence et miséricorde. Il ne mériterait plus d'être appelé votre fils, depuis qu'il a péché contre le ciel et contre vous; mais puisque vous aimez à vous dire la mère des pécheurs, c'est à ce titre qu'il se présente devant vous et qu'il ose encore prendre le nom de votre enfant : *Ecce filius tuus.* Il est ressuscité : vos prières et la grâce de son Dieu lui ont rendu la vie; il est sorti de ce tombeau où fut ensevelie son innocence aussi bien que sa foi; il en est sorti, et il vient vous promettre de ne plus y rentrer : *Ecce filius tuus.*

Venez, pécheurs, venez, pendant ce mois de grâce et de salut, donner à

votre Mère cette consolation; elle aime à voir ce pieux concours de fidèles qui se pressent à son sanctuaire et qui chantent ses louanges; mais elle aimerait encore mieux vous voir ressusciter avec son divin Fils et commencer avec lui une vie nouvelle. Ah! si vous sentez le besoin de cette vie nouvelle, si vous n'êtes pas heureux dans le sein de la mort, pourquoi ne voulez-vous pas vivre? pourquoi voulez-vous toujours dormir dans ce tombeau? Prenez garde, il est creusé jusque dans l'éternité; malheur à celui qui ne fait point d'effort pour en sortir! Revenez à la vie; la sainte Vierge vous aidera, la grâce vous soutiendra, le repentir vous purifiera, et vous serez heureux quand vous serez ressuscités.

Oh! c'est alors que les anges entonneront dans les airs ce beau cantique, ce cantique de la résurrection : *Regina cœli, lætare, alleluia;* Reine du ciel, ô Marie, réjouissez-vous et bénissez votre Dieu. Assez longtemps vous avez pleuré sur les fautes de vos enfants, vous avez gémi de leur misère profonde; réjouissez-vous en ce jour, et tressaillez d'allégresse : *Quia quem meruisti portare, alleluia.* Ces enfants que vous aviez portés dans votre cœur, ces ingrats qui ont déchiré si souvent le sein qui les avait nourris, ces pécheurs qui s'étaient égarés loin des sentiers de la vertu, ils ne sont plus ingrats : *Resurrexit sicut dixit, alleluia!*

Ils sont enfin ressuscités; souvent ils prirent la résolution de changer en joie vos douleurs, de briser leur chaîne, de sortir du tombeau : *Resurrexit sicut dixit, alleluia!* Ils sont ressuscités. Ah! pour que leur résurrection soit durable, pour qu'ils ne descendent plus au sépulcre, pour qu'ils ne rentrent plus dans l'esclavage, priez pour eux et soutenez leurs efforts; *Ora pro nobis Deum, alleluia!*

Oui, priez pour les pécheurs, ô Marie; mais priez aussi pour les justes. Plusieurs parmi eux ont aussi besoin de ressusciter à la ferveur, de ranimer en eux ce feu sacré qui va bientôt s'éteindre; de renouveler au fond de leurs âmes une fidélité qui les abandonne. Priez aussi pour eux; qu'ils sentent pendant ces saints jours l'effet de votre puissante intercession; qu'ils portent, avec une allégresse toute nouvelle le joug sacré du Seigneur; qu'ils aillent encore chercher dans la prière et le recueillement leur consolation et leur force; qu'ils soient fidèles jusqu'à la fin pour mériter la couronne de vie : *Ora pro nobis Deum, alleluia!* Enfin priez pour nous tous, nous avons tous besoin de vos prières; nos ennemis sont nombreux, notre faiblesse est grande, notre pèlerinage est difficile. Priez pour nous tous, nous sommes tous vos enfants; justes ou pécheurs, nous vous aimons comme notre mère, nous vous invoquons avec confiance, nous nous jetons dans vos bras. Priez pour nous tous, et un jour, réunis tous ensemble au pied du trône où vous êtes assise dans les cieux, nous bénirons vos miséricordes, nous exalterons vos grandeurs, et nous aimerons à jamais celle dont les prières nous auront conduits au bonheur. *Ora pro nobis Deum, alleluia!*

Et nous aussi, M. F., prions pour les pécheurs, demandons à Dieu leur résurrection à la grâce, pour le bien de leurs âmes, pour l'honneur de la religion, pour le bonheur et la consolation de Marie.

MARIE AU JOUR DE L'ASCENSION.

INSTRUCTION.

TEXTE.

Vado vobis parare locum. (JOAN., XIV, 2.)

Quand le Sauveur eut conduit les apôtres sur la montagne de Béthanie et quand, après leur avoir donné ses dernières instructions et sa dernière bénédiction, il eut disparu à leurs yeux en s'élevant avec majesté vers le ciel, toutes les pensées, tous les regards des témoins de cette grande scène, se portèrent comme naturellement sur Marie. Elle aussi avait suivi son Fils sur cette montagne. Nous l'avons vue aux jours de la douleur, debout sur le Calvaire, au pied de la croix; elle avait partagé les ignominies et les souffrances de Jésus, il fallait bien qu'elle en partageât aussi la gloire et le triomphe. Elle était donc montée sur la montagne où devaient se dire les derniers adieux. Là, confondue au milieu des disciples, elle entend les paroles suprêmes de son Fils : Jésus jette un regard sur sa Mère, comme pour lui dire que si elle est mêlée avec la foule, son cœur sait bien la distinguer; puis il retourne à la patrie. Quels durent être en ce moment les sentiments de cette tendre mère? Sans doute, un instant peut-être, elle regretta de ne point accompagner son Fils dans ce bienheureux voyage. Elle avait été si souvent séparée de lui sur la terre; faudra-t-il encore vivre sans lui, et traîner sous le soleil cette existence malheureuse d'une mère qui n'a plus de fils? Ah! plutôt que ne puis-je m'élever avec vous! et, sur ce nuage qui vous dérobe à ma vue, arriver bientôt aux saintes demeures que vous allez visiter. Mon fils, ne suis-je donc plus votre mère? Et ce jour où commence l'éternel bonheur de vos saints sera-t-il pour moi le premier jour d'un exil éternel!... Elle dit; mais aussitôt une pensée d'en haut vient la consoler. Quelque chose en son cœur lui dit que cet exil doit bientôt finir, que cette séparation ne sera pas longue, et que c'est à elle plus encore qu'aux disciples que Jésus adresse cette consolante parole : « Je vais vous préparer une place : » *Vado parare vobis locum.* (*Joan.*, XIV, 2.) Oui, s'il faut en croire ces pressentiments que l'amour a mis dans son sein, avant peu elle aura rejoint son Fils bien-aimé, elle aura pris possession de ce trône glorieux qu'il va lui préparer : *Vado parare vobis locum.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

SENTIMENTS DE MARIE AU JOUR DE L'ASCENSION.

Ce n'est donc plus la douleur de la séparation qui se fait sentir en ce moment à l'âme de Marie. Elle considère ce jour comme un jour de triomphe pour son Fils, et elle prend part à sa joie. Elle le voit, après tous les travaux de sa vie mortelle, entrer enfin dans son lieu de repos, et, triomphateur pacifique, monter au Capitole où l'attend une couronne tressée par les mains de son Père, et cette vue remplit son âme d'ineffables délices. Aussi elle s'unit au chœur des anges qui viennent au devant de Jésus, elle partage leurs transports, elle chante avec eux ses grandeurs : car les louanges d'un fils où trouveront-elles un écho, sinon dans le cœur de sa mère? Voilà donc le second sentiment qui vit en Marie, c'est un sentiment de joie à la pensée de la gloire de son divin Fils.

De ces deux sentiments, la tristesse de la séparation et la joie du bonheur

de son Fils, naît en la très-sainte Vierge un troisième sentiment qui domine, qui absorbe les deux autres; c'est le désir d'être bientôt réunie à celui qui vient de la quitter. Oh! combien est vif ce désir, combien ardent ce feu qui brûle à l'intérieur et qui la consume en secret! Elle lève les yeux et les mains vers le ciel, et gémissant pour ainsi dire d'en être éloignée encore pour quelques jours, elle voudrait les voir s'écouler ces jours avec la rapidité de l'éclair, afin de pouvoir aussitôt rejoindre son Fils et de la montagne des Oliviers monter au ciel. Au moins, s'écrie-t-elle, au moins ne m'oubliez pas sur la terre! Songez, ô mon fils, que vous y laissez votre mère, et qu'elle sera triste tant qu'elle ne sera point avec vous. Ah! qu'il vienne bientôt le jour où je vous reverrai, il sera toujours trop éloigné pour mon amour!

Telles étaient les pensées et les sentiments de Marie au jour de la glorieuse ascension de son Fils. Cependant on quitte la montagne sainte; la pieuse assemblée en descend et chante sur sa route les merveilles qui viennent de s'opérer. Bientôt les fidèles se réunissent au cénacle, et là se préparent par de ferventes prières à la venue de l'Esprit saint.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

CONDUITE DES DISCIPLES ENVERS MARIE ET DE MARIE ENVERS JÉSUS.

M. F., ce n'est point assez pour nous d'avoir médité sur les sentiments qui animent Marie en ce saint jour, il faut encore imiter la conduite des disciples envers Marie, la conduite de Marie envers Jésus.

Une fois que le Sauveur fut remonté vers son Père, les disciples, n'ayant plus la possibilité de jouir de sa divine présence et de ses saints entretiens, eurent recours à Marie; ils reconnurent alors la vérité de cette parole de Jésus, à laquelle d'abord ils n'avaient pas fait grande attention : « Je ne vous laisserai point orphelins : » *Non relinquam vos orphanos.* (*Ibid.*, 18.) Non, disciples du bon Maître, il ne vous laissera point orphelins; au jour où il vous quittera pour retourner à son Père, il vous laissera, pour tenir sa place, une mère, et la plus tendre des mères; ce sera elle qui vous consolera de son absence, elle qui vous éclairera par de sages conseils, elle enfin dont les exemples vous animeront à suivre les préceptes du Sauveur : *Non relinquam vos orphanos.*

Aussi, avec quelle attention les disciples écoutaient-ils les discours de Marie! ils trouvaient dans sa conversation un charme, une onction qui leur rappelaient les conversations de Jésus : chacune de ses paroles leur rappelait une parole de Jésus, et ils sortaient de ces saints colloques embrasés d'un nouvel amour pour lui. Aussi avec quelle tendresse les disciples chérissaient-ils Marie! elle était pour eux l'image vivante du Sauveur; ils retrouvaient dans le cœur de Marie toute la charité du cœur de Jésus, et l'amour qu'ils ne pouvaient plus témoigner au fils, ils le portaient à sa mère. Voilà, M. F., le fondement et le modèle de notre dévotion pour Marie. Imitons ces premiers fidèles; comme eux écoutons Marie, comme eux chérissons Marie : elle sera pour nous, comme pour eux, une mère qui nous dédommagera de l'absence de Jésus : *Non relinquam vos orphanos.*

Imitons encore la conduite de Marie envers Jésus. Quoiqu'elle n'eût plus sous ses yeux celui qui avait fait le bonheur de sa vie, sans cesse elle pensait à lui : c'était pour lui qu'elle respirait, pour lui qu'elle agissait. Le nom de Jésus était toujours sur ses lèvres, comme son amour dans son cœur. Il y a quelques jours, M. F., vous jouissiez comme Marie de la présence de Jésus. Au jour de la communion, il reposait sur votre cœur; aujourd'hui, quoiqu'il y soit encore par sa grâce, son humanité sainte est retournée vers son Père. Vivez dans cet éloignement de Jésus, comme vivait Marie après l'Ascension. Que vos pensées, vos désirs, vos affections soient pour le ciel. Parlez souvent de Jésus, travaillez toujours pour lui; ainsi vous mériterez que le temps de la séparation, pour vous comme pour Marie, ne soit pas de longue durée. Jésus reviendra vous voir, comme il le disait à ses apôtres; dans de nouvelles communions il remplira encore votre âme de joie, en attendant le jour de la communion générale, de la communion éternelle dans le ciel.

LA SAINTE VIERGE MARIE AU CÉNACLE.

INSTRUCTION.

TEXTE.

Repleti sunt omnes Spiritu sancto.
(Act., II, 4.)

M. F., la dernière fois que l'Ecriture sainte nous parle de Marie, c'est pour nous la montrer dans le cénacle, attendant avec les apôtres la venue du Saint-Esprit. Aujourd'hui que nous devons vous entretenir de cette divine Vierge pour la dernière fois dans ce mois, c'est dans le cénacle aussi que nous irons la contempler; là nous la verrons se disposer par la retraite et la prière à célébrer la fête de la Pentecôte, puis sortir de ce saint lieu embrasée de nouvelles ardeurs et enrichie de vertus nouvelles : 1° *Marie se préparant à la venue du Saint-Epsrit* sera un modèle pour ceux d'entre vous qui se préparent à recevoir la confirmation; 2° *Marie profitant de la venue du Saint-Esprit* sera un modèle pour ceux qui ont reçu déjà ce sacrement.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

PRÉPARATION DE MARIE A RECEVOIR LE SAINT-ESPRIT.

Il entrait dans les desseins de Dieu que la très-sainte Vierge fût une seconde fois remplie du Saint-Esprit. Destinée, ainsi que je vous le disais il y a quelques jours, à remplacer son divin Fils parmi les fidèles de l'Eglise naissante, et à l'enfanter de nouveau dans tous les cœurs par ses saints discours et ses exemples admirables, il lui fallait pour cette seconde maternité une seconde visite du Saint-Esprit. Or, il est remarquable qu'elle dut être au jour de la Pentecôte dans les dispositions où elle se trouvait au moment de l'Incarnation. Dans ces deux circonstances, même retraite, même esprit de

prière, pour nous apprendre par un double exemple que le Saint-Esprit ne descend que dans la retraite, et quand il y est appelé par la prière. Au jour où il vint en Marie pour la première fois, où la trouva-t-il? Dans une humble demeure, inconnue au monde, sanctifiée par le silence de la solitude. Là elle partageait son temps entre la prière et le travail. Demeurer unie à son Dieu par le recueillement, c'était là le bonheur le plus doux; lui parler dans la prière, son occupation la plus habituelle. Aussi, préparée par une vie si sainte, elle mérita d'entendre cette ineffable parole que lui porta un ange de la part de Dieu : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre » : *Spiritus sanctus superveniet in te.* (*Luc.*, I, 35.)

Au jour de la Pentecôte c'est encore dans la retraite et le recueillement qu'elle attend le Saint-Esprit. Au retour de la montagne sainte, où elle a vu son Fils prendre les devants pour monter au ciel, elle rentre dans Jérusalem; mais c'est pour aller s'y cacher dans le silence du cénacle; elle se joint aux apôtres, mais c'est pour prier avec eux. Qu'il devait être profond ce recueillement de Marie dans le cénacle! Là ne montaient point les bruits de la ville; les pensées du monde n'avaient point accès en cet asile sacré. Elle s'occupait à rappeler à son souvenir les grandes choses qu'avait faites en elle le Tout-Puissant, les mystères qui venaient de s'accomplir, et dans cette contemplation son esprit abîmé en Dieu n'habitait plus déjà sur la terre avec les hommes. Quelles devaient être ferventes ces prières de Marie dans le cénacle! Par quels soupirs embrasés n'appelait-elle pas le moment où son Fils devait accomplir sa promesse et lui envoyer le Consolateur; elle avait tant besoin d'être consolée de l'absence de son Fils!... Par quels saints désirs ne préparait-elle pas en son âme une demeure à l'esprit de charité! Avec quels transports ne voyait-elle pas approcher l'instant du dernier bonheur qu'elle devait goûter sur la terre avant d'avoir le bonheur de mourir. Cette conduite de Marie nous dit à tous, M. F., mais particulièrement à ceux qui attendent comme elle le Saint-Esprit, et qui dans peu espèrent le recevoir dans le sacrement de confirmation, que c'est par la retraite et la prière qu'ils doivent se préparer à sa venue; qu'il descendra en eux s'il les trouve, comme Marie, unis à Dieu par le recueillement et fidèles à la prière.

Prenez garde par conséquent que la dissipation ne vienne détruire en vous l'ouvrage de Jésus-Christ, et fermer au Saint-Esprit la porte de votre cœur. Prenez garde que les désirs du monde ne détournent votre pensée du grand objet qui doit seul la fixer. Songez que vous êtes au cénacle avec Marie, et qu'après être devenus comme elle les temples de Jésus-Christ, il vous faut encore, comme elle, devenir bientôt les temples de l'Esprit saint.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

EFFETS DU SAINT-ESPRIT DANS LA SAINTE VIERGE.

Comment la très-sainte Vierge profita-t-elle de la venue du Saint-Esprit? Il semblerait d'abord, M. F., que Marie, prévenue dès sa conception des grâces les plus spéciales et des bienfaits les plus signalés, n'avait plus rien à recevoir, sinon la couronne que méritaient ses vertus. Cependant n'oublions pas

que celui qui vient la visiter en ce jour est Dieu : c'est dire qu'il a encore pour elle de nouveaux bienfaits et des grâces nouvelles; c'est dire qu'il peut toujours augmenter les trésors qu'il a lui-même entassés dans son cœur. Oui, Marie depuis longtemps aimait Jésus; mais aujourd'hui son amour, s'il ne devient pas plus tendre et plus généreux, est au moins épuré, pour ainsi dire, et devient plus parfait. Oui, Marie était humble déjà, et la plus humble des créatures; mais il m'est permis, sans lui contester cet admirable privilége, de croire qu'aujourd'hui elle s'anéantit de nouveau en présence de Dieu qui vient en elle, et que par une humilité plus profonde elle acquiert des mérites plus abondants. Oui, enfin, depuis longtemps un ange avait salué Marie *pleine de grâce* (*Ibid.*, 28); mais toutes les grâces qu'elle avait reçues jadis deviennent en ce jour plus riches et plus fécondes. C'est ainsi que la venue du Saint-Esprit perfectionna dans Marie ce que la bonté de Dieu avait opéré en elle depuis longtemps; c'est ainsi qu'une sainte préparation au mystère de la Pentecôte lui mérita une augmentation de toutes les grâces et un accroissement de toutes les vertus.

Est-ce là, M. F., ce que le Saint-Esprit a opéré en nous quand il y est descendu? C'était peu pour lui d'être venu en nous au jour du baptême; peut-être le péché l'avait-il chassé de notre cœur. Il a voulu y rentrer solennellement au jour de notre confirmation; et depuis cette heureuse époque, lorsque chaque année voit revenir le jour sacré de la Pentecôte, l'Esprit saint descend en notre âme de nouveau et vient encore la remplir de sa divine présence. Avons-nous profité de tant de visites qu'il nous a faites? Le feu céleste de la piété s'est-il rallumé en nous au souffle de l'esprit de charité? Notre humilité est-elle devenue plus sincère, notre détachement plus entier et plus durable? En un mot, nous avons dû, comme Marie, nous préparer à la venue du Saint-Esprit; en avons-nous profité comme elle?

Rentrons en nous-mêmes, M. F.; et si nous trouvons que la venue de l'Esprit de Dieu ne nous a point été jusqu'ici utile autant qu'elle devait l'être, prenons, avant la fin de cette solennité, des résolutions qui préviennent pour l'avenir ce malheur. Mettons-les, ces résolutions, sous la protection de Marie, la priant de faire descendre en nous l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, lui demandant de profiter comme elle des grâces qui ont été versées sur nous en ce jour, la priant surtout de conserver en nous les dons de ce divin Esprit jusqu'à la vie éternelle.

PÈLERINAGES ET CHEMIN DE LA CROIX DE LA VIERGE.

INSTRUCTION PAR M. L'ABBÉ BÉGEL.

TEXTE.

Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus. (Ps. CXXXI, 7.)

La fin de la vie de la sainte Vierge fut un long et ineffable martyre d'amour. Saint Sophrone, évêque de Jérusalem, en apprécie les secrètes douleurs et nous invite à les méditer par ces touchantes paroles : « S'il est en vos âmes quelques fibres que puissent émouvoir la compassion et l'amour, voyez, je vous en adjure, et considérez attentivement quelles douleurs éprouvait la bienheureuse et très-pure vierge Marie, après le retour de son Fils dans les cieux. Comprenez comme son amour la crucifiait, comme ses brûlants désirs la consumaient, lorsqu'elle repassait en son cœur ce qu'elle avait entendu, vu et connu d'un si aimable Fils. Pour moi, je crois que l'esprit le plus pénétrant, que le cœur le plus intelligent dans les secrets de l'amour, que toutes les puissances réunies de l'âme humaine, ne peuvent vous mettre à même de comprendre ce martyre sans trêve de l'amour, ces impétueux élancements vers son Fils, ces soupirs et gémissements inénarrables que formait l'Esprit saint en son cœur, ces désirs brûlants de revoir son Fils, de lui être unie sans fin dans les secrets de l'éternel amour. » Nul en effet ne peut comprendre combien devait souffrir ce cœur, le plus sensible et le plus tendre qui fut jamais, ainsi réduit et suspendu entre le ciel et la terre comme sans objet et sans soutien!... Alors elle ressentit la vérité de cette parole des Ecritures : *Spes quæ differtur affligit animam* : « L'espérance trop différée afflige l'âme. » Alors elle redisait ces paroles de son illustre aïeul David : *Renuit consolari anima mea* : « Mon âme a refusé de se consoler en toute autre chose que dans le souvenir de mon Dieu. » Et encore : « Qu'ai-je à désirer dans le ciel et sur la terre, que vous, Seigneur, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon héritage pour l'éternité? » Elle disait aussi en soupirant et avec larmes : « Pourquoi mon pèlerinage est-il prolongé? que fais-je ici-bas? n'ai-je pas assez demeuré parmi les habitants de Cédar? mon âme n'a-t-elle pas été assez longtemps étrangère?... Comme le cerf altéré s'élance à la recherche des fontaines d'eau vive, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu!... Tant que se prolongera mon exil, mes larmes me seront aliment et breuvage et le jour et la nuit : *Me expectant justi*... « Les justes m'attendent. » Etienne qui m'a devancée, tant d'autres que j'ai vus quitter l'exil et s'endormir en vous, sont dans l'attente de la justice que vous me rendrez, et vous me laissez ici-bas la dernière!..... Si le grand apôtre désire que les liens de son corps soient brisés pour être avec le Christ, son maître, qui pourra comprendre l'émotion du sang maternel? Jacob pense mourir de la perte de son fils Joseph ; pour une absence d'un an, le jeune Tobie perça le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs; et quelle différence entre Jésus et Tobie, entre le Fils de Dieu et le fils de Jacob!... Oh! que n'a-t-elle les ailes de la colombe pour s'envoler et se reposer! Oh! que la fin de son pèlerinage est courte comparée à la durée et au poids de bonheur qu'elle attend; mais qu'elle est longue comparée à l'ardeur de ses désirs et de son amour!..... Chaque moment lui était une éternité. C'est ainsi qu'elle mourait du regret de ne pouvoir mourir.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

PÈLERINAGES DE LA VIERGE.

Or, une tradition générale et constante nous apprend que cette Mère désolée, pour consoler son ennui et sa langueur par le souvenir de cette belle

Fleur de Jessé transportée dans les cieux, et pour soutenir son âme par les fruits de ses excellentes vertus, se rendait souvent dans les lieux saints que ce cher Fils avait consacrés par sa présence et les mystères de sa vie. Quoiqu'elle ne visitât que de temps à autre ces saints lieux, son esprit et son cœur y étaient toujours présents. Elle allait revoir l'humble grotte de Bethléem : ce qui la remplissait de consolation. C'était là qu'elle avait enfanté le Verbe de Dieu fait chair en ses chastes entrailles; voilà la crèche où elle le déposa, après l'avoir enveloppé de langes. C'est ici que les bergers le visitèrent, que les mages vinrent l'adorer et lui offrir leurs présents. En revoyant ces lieux où s'étaient passés de si grands mystères de miséricorde, une grande joie remplissait son âme. Mais hélas! où sont-ils maintenant ces moments si doux où Jésus lui souriait dans son berceau?... Et les regrets, l'ardeur des désirs remplaçaient bien vite la joie et la consolation. Là, l'humble Marie s'associait aux heureux bergers ; elle s'associait aux mages et offrait ses présents à son Fils tant aimé. L'or qu'elle lui pouvait offrir, c'était les âmes auxquelles, par ses prières et ses avis, elle inspirait de se convertir à Dieu et de l'aimer uniquement; la myrrhe était ses humiliations et ses douleurs en cet exil si longtemps prolongé ; et l'encens était les ardentes impétuosités de son amour, ses oraisons jaculatoires et d'autres très-douces affections remplies de suavités. (*La Cité mystique.*)

Elle allait revoir la chaumière de Nazareth où elle l'avait élevé avec tant de joie; ses entrailles étaient émues de bonheur à la vue de la demeure où elle l'avait conçu.

Elle allait sur les rives du Jourdain et contemplait avec délices le lieu où il avait été baptisé, signalé comme le désiré des nations par Jean le Précurseur, et manifesté comme tel par le témoignage du Père céleste et la présence de l'Esprit saint.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

CHEMIN DE LA CROIX DE LA VIERGE.

Mais c'était surtout au jardin des Oliviers et au Calvaire que l'amour reportait ses pas, au jardin qui avait recueilli les gouttes du sang de son Jésus, sur le Calvaire, qu'elle arrosait de ses larmes, baisant mille fois la terre qu'elle voyait encore marquée des vestiges du Sauveur du monde. Qui eût pu voir le sanctuaire de son cœur, qu'y eût-il contemplé sinon l'image de la croix, des clous et des épines que l'amour y avait profondément imprimée? Sa vie ordinaire n'était qu'un continuel souvenir de la mort de son Fils, et tous les jours se représentait dans son âme l'acte sanglant de la très-amère Passion. Le Calvaire ! c'était là sa station et son pèlerinage ordinaires, en attendant ce grand voyage du ciel où elle devait se réunir à son souverain bien et jouir éternellement de sa présence.

Souvent aussi elle allait au sépulcre où on l'avait descendu ; et, bien qu'il fût vide, jamais nulle tombe de frère ou de sœur, de mère ni d'époux ne reçut ni un tel tribut de larmes, ni un si sûr et si doux gage de fidèle amour.

Mais tous les lieux saints que visitait Marie étaient déserts pour elle : elle n'y retrouvait point l'objet de ses soupirs. En vain le demandait-elle à la

grotte de Bethléem, à la chaumière de Nazareth, aux rives du Jourdain, aux oliviers du Jardin des douleurs, aux échos du Calvaire, à la pierre du sépulcre : Bethléem, Nazareth, le Jourdain, le Calvaire, le sépulcre, toute la terre lui répondait : « Celui que vous cherchez n'est plus ici, *Non est hic...* »

Sans doute aussi elle allait souvent sur la montagne où il avait quitté la terre, et là, regardant les cieux qui l'avaient dérobé à ses regards et à son amour, elle s'écriait dans l'ardeur de ses désirs : « Oh ! qui me donnera les ailes de la colombe ! et moi aussi, je m'élancerai dans les cieux et j'irai me reposer auprès de mon Fils... »

Ainsi, au lieu de ralentir la vivacité de l'amour de Marie et de tempérer l'ardeur de ses vœux par la consolation et la joie des souvenirs, ces pieux pèlerinages ne faisaient que les accroître encore ; de même qu'il arrive que ce que l'on prend pour étancher la soif ne fait souvent que l'enflammer de plus en plus.

Néanmoins, au milieu de ses plus vifs désirs, Marie se soumettait entièrement à la volonté divine et n'aurait point voulu devancer d'un seul instant le moment marqué par les divins décrets comme le terme heureux de son douloureux exil. Marie aimait trop la volonté divine pour ne pas la préférer à son propre bonheur, semblable dès ce monde aux bienheureux du paradis, lesquels sont toujours prêts à sacrifier leur immense félicité au moindre signe de cette volonté adorable. Après avoir sacrifié son Fils mourant sur la croix, elle le sacrifia encore triomphant dans le ciel. Et ce sacrifice de tous les instants et si longtemps renouvelé augmenta de plus en plus et d'une façon ineffable (S. Sophrone) l'amour déjà si ardent, les vertus et les mérites déjà si grands de cette bienheureuse Vierge ; car, comme a dit l'Esprit saint : Le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'avance et s'accroit jusqu'au jour parfait de l'éternité.

« O Marie ! conduisez-nous vous-même dans les jardins toujours fleuris des mystères sacrés de votre Fils, et partout nous découvrirons la divine Fleur de Jessé ; et, soit que nous la contemplions au moment où elle germe dans une terre immaculée, ou quand elle s'élève à Nazareth arrosée des larmes de Marie, des sueurs de saint Joseph ; soit que nous l'admirions immobile dans sa patience au milieu des vents et des tempêtes déchaînés contre sa vertu ; soit que nous l'adorions dans ce précieux instant où, inclinant respectueusement sa tige devant le Père céleste, elle tombe sous les coups de sa justice pour l'expiation de nos péchés ; soit enfin que nous l'adorions offerte sur nos autels en odeur de suavité, partout cette divine fleur nous présente le céleste antidote aux maux qui désolent l'univers. Chaste Epouse du Saint-Esprit, faites-nous connaître la vertu puissante de cette fleur, qui seule guérit les âmes et garantit du péché ceux qui respirent ses divins parfums. » (*Mois de Marie des âmes intérieures.*)

PARAPHRASES

PARAPHRASE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

INSTRUCTION PAR M. L'ABBÉ A. M. DESTREM, CHANOINE HONORAIRE D'AJACCIO.

TEXTE.

Ave, Maria.

Parmi les prières que nous adressons à Dieu, nous mettons, et avec justice, au premier rang l'*Oraison dominicale*, cette admirable prière que Jésus-Christ lui-même nous enseignée, et qui est si agréable à Dieu son Père; cette prière universelle de tous les chrétiens, qui contient l'expression de tous nos besoins pour l'âme et pour le corps, pour le temps et pour l'éternité.

Mais quand nous nous sommes adressés directement à Dieu par cette formule divine conservée dans l'Evangile, faisant un retour sur nous-mêmes et nous voyant si loin de lui, nous sentons le besoin d'un second médiateur après Jésus-Christ, d'un médiateur qui soit, pour ainsi dire, plus à notre portée, et qui nous offre moins une image de grandeur et de puissance qu'une image de sensibilité et de tendresse. Alors nous nous adressons à Marie Mère de Dieu et notre bonne mère par une formule de prière bien précieuse, bien ancienne, bien vénérable, bien douce, par la courte prière que nous appelons la *Salutation angélique*.

Cette prière en l'honneur de Marie est devenue aussi universelle que l'Oraison dominicale après laquelle nous la récitons. Tous ceux qui récitent la première récitent aussi la seconde. La Salutation angélique est devenue surtout universelle et d'un usage habituel dans l'Eglise par la sainte pratique du *Rosaire* et de l'*Angelus*.

Par la Salutation angélique nous rendons d'abord gloire à Dieu comme à l'auteur et à la première cause du mystère de l'Incarnation que nous rappelons dans les premières paroles. Nous rendons gloire et hommage à Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de Marie, comme à l'auteur de toute bénédiction. Nous rendons enfin à Marie un culte d'honneur, de louange et d'invocation. Elle est donc déjà très-excellente par ces trois motifs, cette prière que nous appelons la Salutation angélique.

M. F., pour traiter un sujet si gracieux, si auguste, je sens que j'aurais besoin non-seulement d'une éloquence douce et persuasive, mais encore d'expressions toutes choisies et presque poétiques. Il me faudrait un langage agréable, inspiré, le langage des prophètes qui ont parlé de Marie, un langage angélique et gracieux comme le sujet. Je sens de ce côté-là mon impuissance, mais je compte sur votre attention et votre piété pour suppléer à ce qui me manque. Commençons; mais avant d'expliquer la Salutation angélique, nous allons la réciter avec toute la ferveur dont nous sommes capables : *Ave, Maria!*

PREMIÈRE PARTIE.

GLORIFICATION DE MARIE.

La Salutation angélique, quoique fort courte, se divise pourtant en deux parties bien distinctes. La première est composée de paroles évangéliques, paroles prononcées par l'ange Gabriel au jour de l'Annonciation, et qui sont celles-ci : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes. » Les autres paroles de la première partie : « Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni, » sont de sainte Elisabeth au jour de la Visitation. Par cette première partie nous rendons d'abord à Marie, comme à notre souveraine, comme à la Reine du ciel et de la terre, des anges et des hommes, un culte d'honneur et de louange, un culte qui la regarde directement sans considération sur nous-mêmes ; et c'est le premier culte que nous lui devons.

La seconde partie de la Salutation angélique a été composée par l'Eglise ; et par ces paroles nous rendons à Marie un culte d'invocation. Ainsi, après avoir considéré dans la première partie la gloire de Marie, nous appelons son intérêt et sa protection sur nous. Et nous le pouvons, car Marie n'est pas seulement Mère souveraine, elle est aussi notre mère.

Prenons maintenant chaque mot pour le méditer séparément, et pénétrons-nous bien des sentiments et des pensées que cette méditation fera naître dans notre âme.

I. — AVE.

Ave, je vous salue. C'est la première parole de la Salutation angélique, et c'est de cette parole qu'elle prend son nom. *Ave*, je vous salue. C'est un archange, et un des plus radieux de la cour céleste, qui la prononça le premier, cette parole, dans la circonstance la plus solennelle qui fut jamais. Il la prononça pour annoncer le mystère auguste et à jamais adorable de l'Incarnation. Frappé de la modestie, de la sainteté, de la gloire de la Vierge qui allait devenir la Mère d'un Dieu, l'archange la salue avec une admiration ineffable et avec le plus profond respect par cette parole : *Ave,* je vous salue.

Que dis-je même, un archange ! C'est Dieu lui-même qui est l'auteur de cette parole, de ce salut ; car l'ange Gabriel n'était que son ambassadeur, et c'est le souverain qui parle toujours par la bouche de son ambassadeur. *Missus est angelus a Deo ad Virginem et dixit : Ave ;* l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à la Vierge, et il lui dit : Je vous salue ! Dieu ayant créé Marie et l'ayant ornée de grâces et de priviléges insignes comme la destinant à devenir la Mère de son Fils, il est lui-même épris de son ouvrage, plus que de celui des six jours qu'il avait trouvé très-bon, et il lui dit dans un moment solennel par la bouche de l'Ange : *Ave !* je vous salue ! Et Dieu, encore, salua souvent Marie par Jésus-Christ, son Fils unique incarné, qui devait rendre certainement à sa Mère bien-aimée les devoirs et les honneurs d'un bon fils et du meilleur des fils. Et, sans doute, par une attention pleine de délicatesse et de charmes, il devait lui adresser ce gracieux salut qu'il lui

avait envoyé du ciel, et qui devait rappeler à Marie toutes les joies ravissantes du plus auguste mystère et de sa très-pure virginité, et de sa maternité divine : *Ave,* je vous salue.

O Marie! je me tiens pour heureux puisqu'il m'est permis, à moi aussi, malgré mes péchés, de répéter cette parole et de vous dire : *Ave,* je vous salue. Avec les patriarches qui vous ont désirée, avec les prophètes qui vous ont annoncée, je vous salue; avec tout l'Ancien Testament, qui est rempli de vous, je vous salue; avec tous les chœurs des anges qui vous appellent leur Reine, avec tous vos pieux serviteurs dans la suite des siècles, ô Marie! je vous salue : *Ave, Maria!* avec toute l'Eglise de la terre, qui vous implore, avec toute la cour céleste, qui vous contemple, avec Jésus votre Fils, qui vous sourit et vous honore, avec le Saint-Esprit, qui vous rend heureuse, avec Dieu le Père, qui vous glorifie et vous couronne, je vous salue, Marie : *Ave, Maria!* Quand je serai dans la tentation et dans la tristesse, quand je me sentirai pressé par mes ennemis, quand je voudrai célébrer vos grandeurs et vos mystères, quand je voudrai flatter et attendrir votre cœur maternel pour obtenir grâce et secours, je vous dirai : Je vous salue, Marie : *Ave, Maria!*

II. — MARIA.

Le nom de Marie est un nom rempli de puissance. Il est vrai, Dieu le Père a donné à son Fils Jésus un nom qui est au-dessus de tous les noms, un nom qui sait fléchir tout genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Mais le nom de Marie vient sans contestation après celui de Jésus, et nous pouvons bien dire que ce nom de Marie est aussi glorifié dans le ciel, honoré sur la terre et redouté dans les enfers. Le nom de Marie est encore rempli de douceur et de consolation. « O Marie! ô nom délicieux! s'écrie saint Antoine de Padoue, qu'il est doux à mes lèvres! qu'il charme agréablement mon oreille et combien il réjouit mon cœur! *Mel in ore, in aure melos, in core jubilus.* O Marie, je me plais donc à prononcer votre doux nom en vous saluant avec amour : *Ave, Maria!*

III. — GRATIA PLENA.

En continuant la prière nous dirons avec l'Ange : Je vous salue, Marie, pleine de grâce : *Ave, Maria, gratia plena.* Il y a deux sortes de grâces, une grâce extérieure, qui veut dire beauté, et une grâce intérieure, qui est aussi la beauté et l'ornement de notre âme. Or, Marie a possédé au plus haut degré ces deux sortes de grâces. Dieu, en la créant, selon la pensée d'un pieux auteur, a voulu faire en quelque sorte l'essai de la sainte humanité du Sauveur lui-même, de celui qui est annoncé par l'oracle, comme le plus beau des enfants des hommes. Aussi, l'Esprit saint, en parlant de son épouse sacrée, la désigne, par la bouche des prophètes, sous les figures les plus choisies, sous les expressions les plus ravissantes. Elle est élégante comme l'aurore, belle comme la lune, remarquable et brillante comme le soleil : *Aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol.* Le Saint-Esprit la contemple et il lui dit avec complaisance : Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te!* Mais cette beauté extérieure de Marie n'est qu'une

faible image de sa beauté intérieure, de la beauté ravissante de son âme : Toute la beauté de la fille du roi est au dedans d'elle-même : *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* L'Auteur même de la grâce, qui ne se plaît que parmi les lis, a reposé dans le sein de Marie, et l'Eglise a pu l'appeler la Mère de la divine grâce : *Mater divinæ gratiæ.* Toutes les trois personnes de la sainte Trinité se sont plu à lui prodiguer toutes leurs richesses et toutes leurs faveurs, et à l'élever par privilége bien au-dessus de toutes les créatures. Et Marie, de son côté, s'est appliquée à faire valoir et à augmenter tous ces dons du Ciel par ses soins et sa correspondance, si bien qu'elle a acquis plus de mérites que tous les anges et tous les saints ensemble. Aussi est-ce dans le sens spirituel surtout qu'il faut entendre ces paroles de l'Esprit saint : Non, non, aucun péché, aucune tache en Marie, pas même dans son immaculée Conception. Non, non, jamais en Marie ni le péché originel, ni le moindre péché actuel, car elle a toujours été pleine de grâce.

Hélas! M. F., nous qui sommes si coupables, si pécheurs, si ingrats envers Dieu, combien avons-nous raison de nous adresser à Marie et de la saluer avec l'Ange par ces paroles : Je vous salue, Marie, pleine de grâce : *Ave, Maria, gratia plena.* Nous, qui n'avons reçu la grâce qu'avec mesure, et qui la négligeons, qui la perdons sans chagrin, et qui n'avons aucun zèle, aucune ardeur pour la recouvrer quand nous avons eu le malheur de la perdre, oh! prions Marie de laisser couler dans le cœur de ses enfants quelque chose de sa surabondance et de sa richesse, en lui disant : *Ave, Maria, gratia plena.*

IV. — DOMINUS TECUM.

Nous disons ensuite à Marie : Le Seigneur est avec vous, *Dominus tecum.* Oh! oui, le Seigneur est avec Marie et il a été toujours avec elle depuis le premier moment de son existence. Le Seigneur fut toujours avec Marie par sa grâce, car la présence de la grâce est la vraie présence de Dieu dans une âme. Le Seigneur fut avec Marie surtout pendant les neuf mois que le Verbe éternel, venu du sein du Père, demeura dans le sein de la bienheureuse Vierge. Il fut encore avec elle pendant toute sa vie mortelle. Marie, en effet, après avoir porté Jésus dans son sein, le nourrit d'abord de son lait et puis de son pain ; elle l'entretient du fruit de son travail, elle passe trente ans avec lui, elle le suit dans ses courses évangéliques et jusque sur le Calvaire, et puis jusque dans le ciel, où le Seigneur est avec Marie et Marie avec le Seigneur pour toute une éternité de gloire et de bonheur : *Dominus tecum.* Mais le Seigneur est aussi avec nous, et il y serait encore d'une manière bien plus intime et bien plus avantageuse pour nous, si nous voulions, nous, être avec lui. O Marie! puisque le Seigneur est avec vous, faites qu'il soit aussi avec nous, ici d'abord par sa grâce, et puis au ciel par sa gloire.

V. — BENEDICTA TU IN MULIERIBUS.

L'Archange dit enfin à la sainte Vierge : Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.* Et sainte Elisabeth lui adressa peu de temps après la même louange ; *Benedicta tu inter mulieres.* Par le privilége de sa conception immaculée, Marie a été exempte de la malédiction qui pèse sur tous les enfants d'Adam à leur entrée dans la vie ; et par le privilége

de sa maternité divine, elle a été encore exempte de la malédiction qui pèse sur toutes les autres femmes dont les enfants ne sont que des hommes. Mais pour Marie, elle a conçu du Saint-Esprit, elle a enfanté sans douleur, elle est devenue mère sans cesser d'être vierge, réunissant aux gloires de la plus pure virginité les joies inénarrables de la maternité divine.

Ainsi, par ces privilèges inouïs, dont Marie seule a été favorisée, elle est bien au-dessus de toutes les autres femmes, même les plus distinguées et les plus illustres. Assurément il y avait eu avant Marie des femmes célèbres par leurs grandes qualités et leurs vertus, mais Marie les a de beaucoup toutes surpassées; et le Saint-Esprit, par la bouche du Sage, avait prédit cette supériorité de son Epouse chérie : Plusieurs filles d'Israël ont amassé des trésors de mérites, mais vous les avez toutes surpassées: *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* Oui, M. F., Marie a été plus favorisée que Sara, plus prudente que Rebecca, plus féconde que Lia, plus belle que Rachel ; elle a été mieux inspirée que Débora, plus courageuse que Judith, plus puissante qu'Esther, plus admirable dans sa force que la mère des Machabées; car toutes ces femmes illustres n'ont été que des figures et des prédictions vivantes de Marie : Plusieurs filles d'Israël ont amassé des trésors de mérites, mais vous les avez toutes surpassées. Mais Marie a surpassé et les femmes célèbres du passé et les femmes bien plus célèbres, et célèbres en plus grand nombre de l'avenir. Madeleine, Thècle, Hélène, Monique, Clotilde, Agnès, Catherine, Thérèse, les vierges, les martyres, les reines, les femmes les plus illustres par leur rang, leurs vertus, leurs aumônes, leur amour pour Dieu, n'ont fait que marcher sur les traces de Marie pour être présentées au Roi des rois, car elle les a toutes surpassées et devancées. Il est donc bien juste que nous lui disions: Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.*

Mais si Marie a été bénie entre toutes les femmes et au-dessus de toutes les femmes, nous pouvons bien dire aussi que toutes les femmes ont été bénies en Marie. Elles étaient toutes tombées en Eve, la première mère ; et, grand Dieu ! en quel état de dégradation étaient-elles venues avant le christianisme ; en quel état de dégradation ne sont-elles point à cette heure même chez les peuples qui n'ont pas encore reçu la lumière de l'Evangile? Elles sont tombées dans l'esclavage le plus dur et le plus honteux; elles ont été mises au rang des animaux et des choses matérielles dans la possession de leurs maîtres, et obligées en certaines contrées de monter vivantes sur le bûcher pour y être brûlées avec le cadavre de leur époux. Mais la femme a été relevée en Marie par Jésus-Christ, qui en a fait un modèle de pureté, de sensibilité, de tendresse et de dévouement. Aussi toutes les femmes chrétiennes doivent à leur tour bénir Marie. Vierges, épouses, mères, veuves, toutes les femmes doivent la bénir et lui dire souvent avec l'Ange et avec sainte Elisabeth : Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes. Mesdames, ne l'oubliez jamais, Marie est particulièrement votre modèle. En Eve vous aviez été dégradées et vous étiez tombées dans la honte et dans le mépris de l'autre moitié de l'humanité ; en Marie vous avez été relevées en honneur et dans une sainte liberté qui vous a rendues les compagnes de ceux qui étaient vos maîtres. Ne cessez donc jamais d'imiter Marie et de l'invoquer ; ne craignez pas le sarcasme et la dérision ; soyez toujours dévouées à Dieu et à Marie, et votre dévotion vous conservera vos droits et vos privilèges ; car, ne l'oubliez

pas, la femme qui cesse d'avoir Dieu pour maître sera bientôt forcée d'avoir son maître pour dieu, ce qui est le dernier et le plus avilissant esclavage. Dites donc toujours, et toujours avec une nouvelle ferveur : Vous êtes bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.*

VI. — ET BENEDICTUS FRUCTUS VENTRIS TUI, JESUS.

Ici finissent les paroles de l'Ange. Celles-ci : « Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni, » sont de sainte Elisabeth. Encore le nom de Jésus a-t-il été ajouté comme celui de Marie. Ce nom de Jésus, si doux, si gracieux, si puissant, est un parfum délicieux qui se répand sur toute cette prière pour en faire le principal ornement, pour la rendre plus agréable à Marie et plus efficace en notre faveur. Deux raisons ont porté l'Eglise à joindre l'éloge de Jésus à celui de Marie, sans compter le plaisir qu'ils ont d'être ensemble : d'abord nous rappeler sans cesse que Dieu est à la fois le principe et le terme du culte que nous rendons aux saints et à la sainte Vierge elle-même ; et nous marquer ensuite que Marie ne saurait avoir pour agréable une louange qu'elle ne partagerait pas avec Jésus, et que rien, au contraire, n'est capable de flatter doucement son cœur maternel comme les honneurs que nous rendons à son divin Fils. Alors donc quelle louange plus délicate et plus flatteuse pouvons-nous adresser à Marie que de lui dire avec Elisabeth : « Jésus est l'auteur de toute bénédiction, il a été plusieurs fois annoncé comme étant celui en qui toutes les nations devaient être bénies ; et, lorsqu'il parut sur la terre, instinctivement, en un jour de triomphe, le peuple lui criait : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Or, cet aimable Sauveur, ce Rédempteur précieux qui est venu sur la terre pour notre salut, il nous est venu par vous, il nous a été donné par vous, il est le fruit béni de vos entrailles : *Benedictus fructus ventris tui.* Soyez donc à jamais bénis, vous, et le fruit sacré de vos entrailles, Jésus : *Benedicta tu, et benedictus fructus ventris tui, Jesus.*

Voilà, M. F., la première partie de cette délicieuse prière.

DEUXIÈME PARTIE.

INVOCATION DE MARIE.

Méditons de même, M. F., la seconde partie : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Je vous ai dit, en commençant ce discours, que ces paroles étaient de l'Eglise catholique et qu'elles avaient été inspirées par le Saint-Esprit.

La Salutation angélique, comme prière, remonte dans l'Eglise à la plus haute antiquité ; mais on ne sait pas d'une manière précise le moment où elle a commencé d'être récitée, ni le moment précis où la seconde partie a été composée. On croit cependant, et avec quelque raison, que cette seconde partie a été composée par saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, de concert avec les Pères du concile général d'Ephèse, qu'il présidait en 431 ; concile, d'ailleurs, le plus célèbre pour le culte et la gloire de Marie. Mais, M. F., quoi qu'il en soit de l'époque, il est toujours certain que ces admirables pa-

roles ont été adoptées, consacrées et continuellement récitées dans les églises depuis des siècles, et que, par conséquent, elles ont été inspirées par l'Esprit saint. Ce sont donc des paroles éminemment vraies, éminemment saintes, et elles peuvent nous être éminemment utiles si nous les récitons avec foi et piété. Il ne me reste plus maintenant, en les prenant une à une, qu'à vous en montrer la vérité, la justesse et la beauté.

I. — SANCTA MARIA.

Sancta Maria, sainte Marie. Que veut dire le mot saint? Dans la créature, et suivant la signification primitive du mot, saint veut dire lié, voué, consacré à Dieu ou à son culte; et alors, il faut l'avouer sans peine, rien de plus saint que Marie, car rien n'a été plus lié, voué, consacré à Dieu que Marie, vous savez à quelles fins : pour être la mère de Jésus-Christ, le Dieu incarné. Que veut dire encore le mot saint? Il veut dire encore exempt de souillure, exact à éviter tout ce que Dieu défend et à faire tout ce qu'il commande. Et alors, il faut l'avouer encore, personne parmi les créatures n'est plus saint, ni même aussi saint, bien s'en faut, que Marie, exempte de tout péché et qui s'est constamment appliquée à l'accomplissement parfait de la loi et de la volonté de son Dieu : *Sancta Maria*. Dieu est saint par sa nature, par son essence; Marie est sainte par privilége et par vertu plus que toutes les créatures ensemble qui peuvent cependant, elles aussi, être saintes en quelque degré par privilége et par vertu. Nous disons les saints anges, les saints apôtres, les saints martyrs, les saints pontifes, saint Michel, saint Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Etienne; mais nous pouvons et devons dire avec beaucoup plus de raison sainte Marie : *Sancta Maria*, car Marie est plus sainte que chacun d'eux et qu'eux tous ensemble.

Mais pourquoi l'Eglise commence-t-elle par cette dénomination donnée à Marie, qu'elle implore? Hé! M. F., pour la louer et nous la rendre propice. L'ange avait appelé Marie pleine de grâce : *Ave, gratia plena!* et l'Eglise à son tour l'appelle sainte : *Sancta Maria*.

L'attribut que Dieu fait louer le plus en lui-même, celui dont il se pare le plus, pour ainsi parler, et qu'il fait proclamer continuellement dans le ciel par ses anges et ses élus, et sur toute la terre par ses prêtres, c'est la sainteté : *Incessabili voce proclamant; sanctus, sanctus, sanctus.* Ce qui mérite donc le plus d'éloges dans la créature, c'est la sainteté.

De plus, l'Eglise, en commençant par donner à Marie la qualité de sainte avant même de l'appeler Mère de Dieu, se conforme aux sentiments de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a dit : Quiconque fait la volonté de mon Père, c'est-à-dire celui qui est saint, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère; mettant en quelque sorte la sainteté au-dessus de la maternité divine. Et tel était aussi le sentiment de Marie elle-même, qui préférait, au jour de l'Incarnation, son vœu et sa virginité, c'est-à-dire sa sainteté, au titre glorieux de Mère de Dieu. Elle mérite donc bien que nous lui disions : sainte Marie : *Sancta Maria*. Et puis l'Eglise l'appelle sainte pour exciter tout d'abord notre confiance et notre amour; car enfin l'on aime, il est vrai avec un amour charnel, la richesse, la puissance, la beauté terrestre; mais l'on n'est réellement épris d'un amour pur que pour la sainteté qui est la beauté céleste; l'on n'a une confiance sincère et sûre que dans la sain-

teté. Disons donc avec amour et confiance en l'honneur de Marie : sainte Marie : *Sancta Maria.* Oui, vous êtes très-sainte, ô Marie ! Votre cœur est plus pur que le rayon du soleil, que le cristal des fontaines; et l'éclat de votre front virginal, s'il nous apparaissait, ferait pâlir les astres des cieux. Vous êtes plus pure et plus sainte, ô Marie! que les séraphins qui se voilent devant le Très-Haut, plus que les anges qui n'ont point de corps, plus sainte, après Dieu, que tous les immortels : *Sancta Maria.*

Je vous ferai remarquer, M. F., que le nom de Marie se trouve une seconde fois dans la Salutation angélique, prière déjà si courte. Par là, l'Eglise veut nous faire entendre que nous devons le prononcer souvent ce nom si doux, le respecter, le vénérer, l'aimer. Dieu, d'ailleurs, l'a rendu si illustre, si puissant, si aimable, qu'il doit se trouver toujours sur toute lèvre chrétienne : *Nomen tuum ita magnificavit, ut non recedat laus tua de ore hominum.* Rangeons-nous donc parmi les pieux serviteurs de la Reine du ciel, et redisons avec amour et bonheur son nom et ses louanges : *Sancta Maria.*

II. — MATER DEI.

Après avoir dit l'abrégé de toutes les vertus de Marie dans le mot *sainte,* nous disons l'abrégé de toutes ses gloires dans ces mots : Mère de Dieu, *Sancta Maria, Mater Dei.* Oui, c'est bien dire le principe et l'abrégé de tous les priviléges et de toutes les gloires de Marie que de l'appeler Mère de Dieu.

L'Eglise voulait employer très-peu de paroles à faire une excellente prière, il lui fallait donc bien choisir les mots. Elle commence par un éloge, car c'est là l'essence même de la prière, louer celui à qui on s'adresse pour le prévenir en sa faveur; mais cet éloge elle le fait en deux mots aussi grand qu'il peut l'être : *Mater Dei.*

L'Eglise en use absolument comme l'Evangile, qui, pour faire le plus magnifique éloge de Marie, n'a eu qu'à dire : *Maria de qua natus est Jesus;* Marie de qui est né Jésus. Assurément il ne saurait y avoir d'éloge plus grand; et rien n'est autant capable de flatter le cœur maternel de Marie, que de s'entendre appeler Mère de Dieu : *Mater Dei.* Ce titre d'ailleurs lui appartient. Tous les siècles et toutes les voix catholiques le proclament : les pontifes, les docteurs, tous les saints, tous les grands hommes catholiques ont appelé Marie Mère de Dieu. Et lorsqu'une voix téméraire et impie, celle de Nestorius, a osé lui contester ce glorieux privilége, l'Eglise tout entière s'est émue; et, rassemblée à Ephèse en concile général, elle a foudroyé le sectaire par cette parole si consolante pour nous, si terrible pour lui et pour l'enfer : Sainte Marie Mère de Dieu : *Sancta Maria, Mater Dei.*

Mais, M. F., si Marie est Mère de Dieu, elle est par suite toute-puissante. La conclusion est rigoureuse sans avoir besoin d'autres preuves; car un fils, et un fils tel que Jésus, n'a rien à refuser à sa mère et à une mère telle que Marie.

Et d'un autre côté, si Marie est Mère de Dieu et toute-puissante, elle est aussi mère des hommes et toute bonne.

Je dis que la dénomination de Mère de Dieu renferme celle de mère des hommes. Et ceci se prouve par un raisonnement facile à saisir. Marie est

Mère de Dieu parce que Jésus-Christ, son fils, est Dieu. Mais Jésus-Christ est aussi notre frère par sa participation à la nature humaine et parce qu'il nous a adoptés pour ses frères : il a donc dû en nous adoptant nous donner aussi sa mère Marie pour mère; et il l'a fait réellement. Ainsi, au milieu de la scène douloureuse du Calvaire, lorsque, nous personnifiant tous en saint Jean, son disciple bien-aimé, il dit à Marie : « Voilà votre fils; » et au disciple : « Voilà votre mère, » Marie nous a tous adoptés pour ses enfants, et nous a bien assurément traités comme tels; car, dès cet instant où elle donne son Fils unique et naturel selon la chair pour tous ses enfants adoptifs, elle n'a cessé d'être appelée aussi avec justice : la santé des infirmes, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des chrétiens.

Mais, direz-vous, puisque Marie est notre mère, pourquoi l'Eglise, dans la Salutation angélique, ne nous fait-elle point appeler Marie Mère des hommes, comme elle nous la fait appeler Mère de Dieu? La raison en est bien simple. La gloire de Marie c'est d'être Mère de Dieu; mais que Marie soit mère des hommes, la gloire est pour nous. Lors donc que nous voulons implorer du secours et que nous devons nous humilier pour l'obtenir, il suffit bien sans que nous le lui disions, que Marie sache qu'elle est notre mère, et que nous le sachions aussi.

III. — ORA PRO NOBIS PECCATORIBUS.

Revenons maintenant au texte de la prière. Puisque Marie est Mère de Dieu et mère des hommes, puisqu'elle est toute-puissante et toute bonne, ayons recours à la protection de cette gracieuse souveraine en lui disant : Priez pour nous : *Ora pro nobis*. Quoi donc! est-ce que Marie peut prier, est-ce que Marie doit prier dans le ciel, là où elle est heureuse? Eh! oui, sans doute, M. F., Marie peut prier, et nous serions bien malheureux si elle ne priait pas; car Dieu nous traiterait avec plus de justice et avec moins de bonté. Sans doute la prière de Marie n'est point une prière comme la nôtre, un long gémissement dans cette terre d'exil. La prière de Marie est une demande, un désir ineffable qui réjouit délicieusement le cœur de Jésus, son Fils, et qui est toujours exaucé. Disons donc à Marie : Priez pour nous : *Ora pro nobis*. Que Marie puisse prier pour nous, que Marie prie pour nous; mais nous en avons une longue série de preuves dans l'histoire de tous les siècles chrétiens. Les annales de l'Eglise sont remplies de prodiges et de bienfaits obtenus par son intercession puissante. Le prêtre, le soldat, le marin, la vierge chrétienne, l'épouse, la mère, le pauvre, le malade, l'infirme, tous les affligés, nous avons tous à raconter des faveurs signalées reçues du ciel par l'entremise de Marie.

Toutefois notre prière à Marie ne mériterait pas d'être écoutée si elle s'arrêtait à ces paroles : Priez pour nous; car il n'y a pas encore dans ces paroles les deux qualités essentielles de toute prière. Poursuivons donc et disons avec l'Eglise : Priez pour nous, pauvres pécheurs : *Ora pro nobis peccatoribus*. Je vous ai dit qu'une qualité essentielle de la prière, c'était la considération des grandeurs de celui à qui on s'adresse et la louange qu'on lui donne. Et voilà pourquoi l'Eglise nous fait dire tout d'abord : Sainte Marie, Mère de Dieu : *Sancta Maria, Mater Dei*. Mais une autre qualité

essentielle de la prière, c'est l'humilité de celui qui prie, la considération et l'aveu de sa misère. La prière de l'homme humble pénètre les cieux : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit* (*Eccli.*, xxxv, 21). Voyez donc, de la part de l'Eglise, quelle habileté ! D'un côté, elle nous fait exalter Marie : *Sancta Maria, Mater Dei;* et de l'autre, elle nous apprend à nous humilier : *Ora pro nobis peccatoribus.* Et nous ne disons d'ailleurs que la vérité. Qui donc oserait récuser ce titre de pécheur? C'est un titre qui nous appartient à tous. Nous sommes tous coupables, nous dit l'oracle du Saint-Esprit, dès le sein de nos mères. Ceux qui ont été réconciliés par la pénitence ne doivent pas être sans crainte sur leurs péchés pardonnés : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* (*Eccl.*, v, 5.) Et les justes eux-mêmes ne savent point s'ils sont dignes d'amour ou de haine : *Nescit homo utrum amore an odio dignus sit.* (*Eccl.*, ix, 1.) Nous pouvons donc tous nous adresser à Marie avec vérité par ces paroles : Priez pour nous, pauvres pécheurs : *Ora pro nobis peccatoribus.*

Faisons encore ici une réflexion sur la traduction. Il est rare qu'une traduction rende bien le texte de l'original, Mais ici le génie de la langue française est parfaitement d'accord avec le génie de la religion et de la prière. En français, en effet, nous ajoutons le mot *pauvres*. Or, ce mot *pauvres* que nous sommes obligés d'ajouter pour bien traduire, ce mot *pauvres* veut dire qui mérite ou au moins qui sollicite la pitié ou la miséricorde. Nous disons pauvre enfant, pauvre malade, pauvre infirme : pauvre est donc un terme de pitié, de faiblesse, de compassion. Pauvres pécheurs, c'est-à-dire pécheurs humiliés et repentants qui implorent indulgence et pardon. C'est comme si nous disions aussi : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous qui sommes dénués de tous les dons de la grâce et qui n'avons pas le droit de nous adresser à notre Dieu directement. Soyez notre seconde médiatrice, notre médiatrice auprès de Jésus, comme Jésus est notre premier médiateur auprès du Père. Priez pour nous, pauvres pécheurs, vous qui n'avez point du tout péché, mais qui, au contraire, êtes pleine de grâce, qui êtes sainte, qui êtes la Mère de Dieu, qui pouvez sans crainte vous adresser à lui et tout obtenir pour nous qui sommes de pauvres et de misérables pécheurs. Nous disons tout cela par ces paroles : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs.

IV. — NUNC.

Et priez pour nous, non point demain, ni tout à l'heure ; car la vie ne nous appartient pas et peut-être ne serions-nous plus à temps de profiter de votre secours; mais priez pour nous maintenant : *Ora pro nobis nunc;* au moment même où nous vous implorons et chaque fois que nous vous implorons, c'est-à-dire toujours. Le passé ne nous appartient plus; faites au moins par votre intercession que le présent et l'avenir qui nous est réservé appartiennent à Dieu et à sa grâce.

Oui, M. F., nous tous enfants de Marie, si chers à son cœur maternel, prions cette bonne Mère de nous secourir par son intercession puissante maintenant, maintenant que nous sommes encore dans la vie, maintenant que nous avons à combattre contre des ennemis puissants et acharnés à notre perte. Oh ! que Marie vienne à notre secours par ses prières : *Ora*

pro nobis nunc. Maintenant que nous sommes ballottés sur la mer orageuse du monde, comme de pauvres naufragés qui crient dans un danger extrême, crions vers Marie : c'est bien pour une mère le moment de secourir ses enfants : *Ora pro nobis nunc.*

V. — ET IN HORA MORTIS NOSTRÆ.

Et in hora mortis nostræ : Et à l'heure de notre mort. Ce sera bien surtout alors le moment de prier pour vos enfants, ô Marie ! Quand nous serons à cette heure terrible, au milieu de cette douleur et de cette détresse la plus grande de toutes, quand la nature défaillante soutiendra ses derniers assauts, quand nos ennemis, redoublant de fureur, feront les derniers efforts pour nous surprendre et nous faire succomber, soyez notre puissante protectrice à cette heure dernière, priez pour nous à l'heure de notre mort : *Ora pro nobis in hora mortis nostræ.* Quand nous serons environnés des ombres et des terreurs du trépas, quand nous aurons en présence le tribunal terrible de la justice souveraine, quand nous serons sur le point de quitter la vie de ce monde pour la vie de l'éternité, à l'heure du passage, à l'heure de l'agonie, à l'heure de notre mort, ô Marie, priez pour nous : *Ora pro nobis in hora mortis nostræ.*

Mais souvenons-nous, M. F., de ne point attendre ce moment suprême pour méditer ces dernières paroles, pour avoir ces sentiments, pour réciter cette prière à Marie. Peut-être, en effet, que le mal viendra si vite, le péril sera si subit et si extrême que nous n'aurons pas, à l'heure de notre mort, la force ou le pouvoir de prier. Prenons-nous-y donc à l'avance. D'ailleurs, le combat sera si rude, le danger si grand, la décision si importante, que ce ne sera pas trop d'avoir répété des milliers de fois pendant la vie : Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous à l'heure de notre mort : *Sancta Maria, Mater Dei, ora pro nobis in hora mortis nostræ.*

Vous le voyez, M. F., la Salutation angélique est l'abrégé de toute la vie et de tous les mystères de la sainte Vierge, de toutes ses vertus et de toutes ses gloires.

Je vous salue : voilà sa prédestination.

Marie : voilà son nom, et la représentation de toute son auguste personne par sa triple signification de joie, d'amertume et de grandeur.

Pleine de grâce : c'est son immaculée Conception, et sa pureté parfaite pendant toute sa vie.

Le Seigneur est avec vous : mystère de l'Incarnation et de la maternité divine.

Vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes : réunion en Marie de la virginité et de la maternité.

Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni : les grâces qu'elle a reçues, première source de sa grandeur.

Sainte Marie : les vertus de Marie, seconde source de sa grandeur.

Mère de Dieu : sa grandeur et sa gloire.

Priez pour nous, pauvres pécheurs : sa médiation, sa puissance et sa bonté.

Maintenant et à l'heure de notre mort : la continuité de son intercession

AMEN.

La Salutation angélique, comme l'Oraison dominicale, comme toutes les prières de l'Eglise, se termine par le mot : *amen*, ainsi soit-il. Et ici aussi cette parole est comme l'abrégé, la confirmation, la consécration de toute la prière que nous venons de réciter : *Amen*, qu'il en soit ainsi. C'est comme une nouvelle récitation et une augmentation indéfinie de toute la prière ou plutôt c'est comme une récitation continuelle de la prière : *Amen*, ainsi soit-il. Nous voudrions en dire davantage que nos paroles n'en peuvent exprimer, car notre cœur va bien au delà de nos expressions : *Amen*, ainsi soit-il. Nous vous louons de tous ces titres, ô Marie! de tous ces priviléges, de toutes ces vertus, de toutes ces gloires, et nous nous réjouissons de tout notre cœur que vous les possédiez : *Amen*, ainsi soit-il. Mais aussi, nous vous implorons, ô Marie, parce que nous reconnaissons votre crédit et notre misère, votre puissance et notre faiblesse. Venez donc au secours de vos enfants. Nous le désirons, nous vous en prions, nous attendons avec confiance l'objet de notre prière : *Amen*, ainsi soit-il. Ne nous abandonnez pas, ne nous oubliez pas, ô bonne Mère! Ecoutez-la donc, cette prière que vous adressent vos enfants après l'Oraison dominicale. Nous vous l'adresserons encore plus souvent, et toujours avec une ferveur plus grande et un plus grand désir d'être exaucés. Nous vous la dirons à l'aurore, au milieu du jour et au crépuscule, avec l'*Angelus;* et le plus souvent que nous pourrons, nous vous la répéterons sur les grains bénis de notre rosaire. Ecoutez-nous donc, et, par votre Fils **Jésus, faites-nous exaucer, sainte Marie, Mère de Dieu! Ainsi soit-il!**

PARAPHRASE DE L'ANGELUS.

INSTRUCTION PAR M. L'ABBÉ BRUNET,

VICAIRE GÉNÉRAL DE LIMOGES.

TEXTE.

Ave, gratia plena. (Luc, 1, 28.)

Ce fut, M. C. F., une belle et sainte pensée que celle à laquelle nous devons l'institution de l'*Angelus*. Je ne vous dirai rien sur cette prière considérée en elle-même : elle vous est suffisamment connue. Vous savez qu'elle rappelle les trois circonstances solennelles qui se rapportent au grand mystère de l'Incarnation : l'annonciation de l'ange, l'acte d'abnégation parfaite, d'humilité profonde par lequel Marie y répond, elle rappelle enfin le Verbe divin se faisant chair et venant habiter parmi nous. Je n'ai donc à vous entretenir que de l'objet et de la signification profonde de l'*Angelus*, et c'est ce à quoi je me bornerai dans cette courte instruction.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

INSTITUTION DE L'*ANGELUS*.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — EMBLÈME DE LA VIE DE L'HOMME.

On dit souvent, M. F., que la vie de l'homme n'est qu'un jour; et par là on ne veut guère exprimer ordinairement que sa brièveté. Mais cette parole a un sens encore plus vrai, un sens plus précis, plus profond, si l'on veut dire que le jour qui passe et qui s'enfuit est un emblème touchant et une exacte représentation de la vie même de l'homme. Car, M. F., la vie de l'homme est comme un jour sans matin, sans midi et sans couchant, qui se perd dans l'ombre de la mort, comme le jour qui s'éteint dans les ténèbres de la nuit. Telle est la vie de l'homme : à son matin pure comme l'aurore, gracieuse comme la nature à son réveil. La vie, à son début, a quelque chose du charme du matin du jour; c'est l'âge de l'innocence, l'âge de la candeur naïve, l'âge de la foi, de la confiance, de la piété, de la fidélité, du dévouement. Mais à mesure que la vie de l'homme se rapproche de sa maturité, comme le jour à son midi, elle se couvre quelquefois de tristes, de sombres nuages : les tentations, les obstacles accumulés, les déceptions, les illusions évanouies remplissent de tempêtes tous les points de son horizon, et le poids de la vie, comme le poids du jour, est bien souvent dur à porter. Enfin, lorsque Dieu accorde à la vie une longue vieillesse, eh bien! la vie à son déclin semble reprendre quelque chose du jour à son couchant; sereine malgré tout, car le vieillard, malgré les orages divers qu'il a eu à essuyer, jette derrière lui sur la carrière qu'il a parcourue un regard tranquille, un regard plein de tendresse, plein de miséricorde, de bonté et de pardon. Il semble qu'il veuille faire sa paix avec Dieu et avec toute la nature avant de s'endormir dans le sommeil du tombeau.

Ainsi, M. F., la vie de l'homme est courte et rapide comme le jour. Mais si la vie de l'homme est courte, ses prévisions le sont bien plus encore; et voilà pourquoi la religion nous fait un précepte rigoureux de songer avant tout à sanctifier nos journées. L'Evangile, avec notre divin Sauveur, a voulu que l'homme ne songeât qu'au jour présent, car le lendemain ne lui est pas promis. Il faut qu'il ne songe qu'au jour présent, car la vie a un lendemain plein d'obscurité, plein d'appréhensions quelquefois, plein de douleurs toujours; et si l'homme pensait trop à l'avenir, il se découragerait lui-même, il ne pourrait pas porter le fardeau de la vertu et du devoir. Il ne doit songer qu'au jour présent; et voilà pourquoi notre divin Sauveur nous fait un commandement exprès de demander ce pain qui suffit au jour : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Ne vous inquiétez pas du lendemain : tel est le précepte de l'Evangile même.

Ainsi le chrétien doit songer surtout à sanctifier sa journée; et par là il arrive facilement à sanctifier sa vie. Car, qu'est-ce que la vie, sinon une série non interrompue de journées? Dans la vie du chrétien, les jours se suivent et doivent se ressembler, car tous les jours doivent être des jours de piété, des jours de salut, des jours de sanctification.

Saint Jérôme, écrivant à un de ses amis, disait ces belles paroles que je vous prie de n'oublier jamais; retenez cette grande leçon du sublime docteur : « Travaillez, disait-il, comme si vous deviez vivre toujours; mais vivez devant Dieu comme si vous deviez mourir à chaque instant. » Ces deux mots, M. F., aussi simples que profonds, aussi précis que sublimes, renferment tous les devoirs de la vie chrétienne. Ah! M. F., qu'ils soient gravés dans votre mémoire. Travaillez comme si vous deviez vivre toujours! Si l'homme regardait au lendemain de sa journée, s'il voyait le tombeau à deux pas de lui, triste et découragé, il laisserait là un travail inutile. Dieu lui réserve peut-être un avenir long, un avenir glorieux : il doit travailler pour le mériter. Travaillez comme si vous deviez vivre toujours, mais vivez comme si vous deviez mourir à chaque instant; car le jour qui passe ne vous a pas même été assuré, ne vous a pas été garanti, car le lendemain ne vous a pas été promis. La vie n'est qu'un seul instant, un éclair rapide qui passe et ne laisse après lui que l'obscurité de la nuit. Vivez comme si vous deviez mourir à chaque instant!

DEUXIÈME SUBDIVISION. — SANCTIFICATION DE LA JOURNÉE DU CHRÉTIEN.

Voilà la vie chrétienne, elle est renfermée dans ces deux mots; et voilà pourquoi le chrétien cherche avant tout à sanctifier sa journée. Dès le matin, il répond à l'appel de Dieu avec un noble empressement; il dispose les heures et jusqu'aux moindres instants de sa journée; il se préoccupe de la tâche qu'il a à remplir, du travail qu'il doit exécuter, de la tâche à laquelle Dieu l'a appelé. Et enfin, lorsqu'il a eu le bonheur d'être fidèle, le soir, l'Ecriture l'assure, il peut s'endormir tranquille : il jouira d'un sommeil paisible et profond lorsqu'il aura pour reposer sa tête, lorsqu'il aura pour oreiller dans la nuit la moisson de gerbes des bonnes actions qu'il aura cueillies pendant le jour.

C'est donc, M. F., pour sanctifier la journée que l'Eglise conçut la pieuse pensée de rappeler le chrétien à lui-même par une prière touchante, douce,

pure, qui réveillât dans son âme le sentiment de la confiance et de l'amour. Si le chrétien, M. F., doit travailler comme s'il devait vivre toujours, s'il doit vivre comme s'il devait mourir à chaque instant, c'est parce qu'il est dans un état d'épreuves et d'expiation, et que pas un seul instant de sa vie, pas une seule minute de sa journée ne doit être perdue pour la mission que Dieu l'appelle à remplir dans ce monde. Mais quelle est la pensée qui peut le rappeler le mieux à la sainteté de sa mission, l'idée qu'il ne doit jamais perdre de vue? Quel est le sentiment qui doit toujours vivre et persévérer dans son cœur? C'est le souvenir de la condition de cette vie, et des prodiges de miséricorde et d'amour que Dieu a accomplis dans ce monde, afin de lui assurer dans l'éternité une vie glorieuse, une vie de félicité. Il faut, par conséquent, qu'à chaque instant du jour l'homme se rappelle le mystère touchant de l'Incarnation, de la Rédemption du Fils de Dieu; et voilà pourquoi l'Eglise, en instituant l'*Angelus*, qui nous rappelle d'une manière si touchante, si simple, si naïve, si précise, le mystère de l'Incarnation, rappelle pour ainsi dire l'homme à lui-même, le place sous la protection de ce grand mystère, sous la protection touchante de Marie, dans le sein de laquelle ce mystère ineffable s'est accompli. Et l'homme, puisant dans cette courte méditation et dans une triple prière adressée à la Reine des cieux des sentiments de foi, de confiance, de courage, de zèle, d'amour, commence sa journée avec plus de ferveur, supporte son travail avec plus de courage, et bénit Dieu le soir, à l'heure du repos, lorsqu'il va s'endormir dans son paisible sommeil.

Ainsi, vous le voyez, M. F., la prière de l'*Angelus* a été précisément instituée pour sanctifier le lever du matin, le travail du milieu du jour, le repos de la nuit : tel est l'objet de son institution.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

FRUITS DE LA RÉCITATION DE L'*ANGELUS*.

Cette prière a été placée là, au commencement de trois grandes heures, pour les sanctifier et pour en assurer les fruits; et je vais insister, M. F., avec quelques détails, sur ces trois importantes parties de la journée.

1re SUBDIVISION. — LE MATIN.

Le lever, M. F., ou le matin, a une influence si décisive sur le reste de la journée, sur toutes les actions de la journée, qu'il est important de le bien sanctifier. Tous les Pères de l'Eglise ont comparé le lever du chrétien à la résurrection de notre divin Sauveur Jésus-Christ. Et, en effet, il semble que, par une certaine résurrection, le chrétien rappelé à lui-même sorte de la couche de son repos comme d'un sépulcre où tous ses sens étaient anéantis et captifs dans un profond sommeil. Il renaît à lui-même; une nouvelle vie, une nouvelle carrière commence pour lui par la grâce de Dieu, et il doit sanctifier cette première action par les trois vertus qui ont caractérisé la résurrection de notre divin Sauveur. Cette résurrection, dit un Père de l'Eglise, fut prompte et empressée; le divin Sauveur sortit de son tombeau dès l'aube du jour. Le lever du chrétien doit avoir le caractère de prompti-

tude et d'empressement, comme si la voix de Dieu l'appelait, et qu'il ait à répondre à son appel. Je ne vous dirai pas, M. F., qu'à cette heure du lever le démon, que l'Ecriture nous représente veillant sans cesse autour de nous comme un lion qui épie sa proie, profite de nos moindres négligences pour nous faire perdre le fruit de cette première action de la journée ; je ne vous dirai pas qu'il essaye de tourner contre nous tous ces adoucissements auxquels nous sommes si enclins à nous laisser aller, et que j'ai le droit d'appeler matériels, car, ainsi que le dit un docteur, on ne les accorde jamais au corps qu'aux dépens, qu'au préjudice de l'âme ; je ne vous dirai pas tout cela. Je ferai mieux, M. F., j'en appellerai à vos souvenirs, j'en appellerai à votre propre expérience. Dites-moi ce qu'a produit de faiblesses, d'oublis du devoir cette première négligence du commencement de la journée. Dites-moi, M. F., si l'heure venue, vous recueillant en vous-même, vous entrez avec détail et précision dans cet examen de votre conscience qui doit servir de prélude aux aveux du tribunal sacré ; dites-moi si, lorsque vous discutez en présence du Seigneur chacune de vos actions, et que vous allez déposer bientôt aux pieds de son ministre la triste balance de votre situation morale et religieuse, s'il vous arrive de rencontrer dans ce temps qui vient de s'écouler des prières omises, abrégées ou récitées souvent avec une déplorable précipation ; s'il vous arrive de vous souvenir d'un abandon complet, d'un oubli ou d'une négligence vraiment coupable de méditations, de lectures spirituelles ; si vous ne vous souvenez pas et de l'ennui et du découragement de vous-même qui ont plané, pour ainsi dire, sur chacune de vos monotones journées. Si vous êtes comme accablés et comme confus par tous ces tristes souvenirs, n'en cherchez pas longtemps la cause : c'est que vos journées ont été mal commencées. C'est que vous avez été indociles à répondre à la voix de Dieu qui vous appelait. Vous avez cherché à poursuivre le repos de la nuit à travers les clartés du jour ; et au lieu de prendre votre âme avec courage pour l'offrir à Dieu, vous avez pris une sorte de plaisir à la jeter hors de vous-même, afin de vous laisser aller à cet état de divagation de l'esprit et du cœur qui affecte de poursuivre les songes du sommeil dans la veille et qu'on a si bien nommé rêverie : rêverie dangereuse, rêverie imprudente qui profane le commencement de nos journées et qui en compromet les fruits en nous ravissant le bénéfice des vertus que nous pourrions attacher à cette première action.

La résurrection de notre divin Sauveur Jésus-Christ fut prompte. Elle fut glorieuse. Ce Dieu fait homme se revêtit d'un manteau de gloire. M. F., nous ne pouvons pas nous revêtir du manteau de gloire qui nous sera donné à l'heure de suprême résurrection ; et le vêtement que nous prenons pour nous couvrir est la livrée du péché, est le vêtement de l'opprobre, signe de la déchéance de l'homme qui est obligé, depuis sa chute, d'emprunter à l'animal une partie de sa dépouille pour couvrir en lui le chef-d'œuvre de la création. Mais, M. F., si nous ne pouvons pas revêtir le manteau de gloire qui nous sera donné à la résurrection, nous pouvons nous revêtir d'un manteau glorieux, prenons le manteau de la modestie. Voilà ce que le chrétien doit faire au lever du jour. Glorieusement ressuscité, le divin Sauveur ne pensa plus qu'à aller vers son Père, et son retour vers son Père faisait avec ses apôtres le sujet de tous ses entretiens. De même, le chrétien, à peine éveillé, doit songer à offrir son cœur à Dieu et à épancher naturellement

dans le cœur de Dieu ses premiers sentiments, ses premières ardeurs; et il peut s'écrier comme le prophète : « Seigneur, mon Dieu, dès le matin je veille pour aller à vous. »

Les noms sacrés de Jésus et de Marie viennent naturellement se placer sur ses lèvres; et je ne connais pas de prière plus touchante, plus efficace, que cette récitation de l'*Angelus* par laquelle l'Eglise a voulu sanctifier le premier moment de la journée en y attachant, avec cette prière adressée à Marie, le souvenir glorieux du saint mystère de l'Incarnation. De sorte que l'*Angelus* du matin est comme la voix de l'ange qui brisa la pierre du sépulcre du Sauveur au moment de la résurrection; l'*Angelus* du matin est comme le signal de la résurrection générale qui nous rend à nous-mêmes, qui nous rappelle au sentiment de la vie, qui nous rattache à notre famille, à nos proches, à tout ce que nous aimons, à nous-mêmes. L'*Angelus* du matin, c'est la voix matinale qui se mêle au chant de l'oiseau pour saluer les premiers rayons d'un jour nouveau qui est pour la nature et pour l'homme un nouveau don de la Divinité; c'est la voix de l'ange qui appelle au travail tous les enfants de cette famille humaine dont Dieu est le père. Le moissonneur reprend le chemin des guérets, le vigneron retourne à ses travaux accoutumés; le voyageur, fatigué la veille et reposé pendant la nuit, reprend son bâton afin de recommencer son voyage avec plus de courage et de forces. Chacun revient à la tâche qu'il a entreprise. C'est comme la voix de Dieu éveillant autrefois le jeune Samuel pour lui dire de rallumer dans le temple la lampe sacrée. L'*Angelus* du matin, c'est pour ceux qui souffrent la voix de l'espérance. Combien d'infortunés qui gémissent dans l'insomnie, qui arrosent de leurs larmes la couche de douleurs en désirant comme le saint homme Job, du fond des ténèbres, le retour de l'aurore! L'*Angelus* du matin, c'est enfin, M. F., pour l'âme vraiment pieuse et chrétienne, le doux et tendre appel d'une mère qui se penche vers le berceau de son enfant pour l'éveiller doucement afin de jouir de son premier sourire.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — A MIDI.

L'*Angelus* de midi a une signification plus solennelle et une voix plus grave. Arrivé au milieu de la carrière, l'homme a déjà porté le poids du jour et de la chaleur; il a senti en quelque sorte fléchir les grandes lignes de son existence, et il éprouve le besoin de se reposer un moment. Comme le voyageur fatigué qui au bord du chemin, dans une courte halte, regardant derrière lui le chemin qu'il a parcouru, regardant devant lui le chemin qu'il doit parcourir encore pour arriver au terme de son voyage, l'homme se repose un moment pour s'essuyer le front, pour s'encourager, se fortifier au milieu de ses pénibles labeurs. L'horloge qu'un poëte anglais a appelée si bien la langue de fer du temps, l'horloge, en lui sonnant ses heures, l'avertit de minute en minute que sa vie s'écoule avec rapidité. Mais la voix de l'horloge est une langue impitoyable, une langue inflexible qui ne parle à l'homme que de la mort en l'avertissant à chaque instant qu'il se rapproche de plus en plus du terme fatal. Ce n'est pas cette voix qu'il faut à l'homme. Ah! ses douleurs l'avertissent assez; l'horloge du cœur, la pulsation de son cœur si souvent, si douloureusement brisé, l'avertit mieux

que tout de la brièveté du temps ! Non ! il lui faut une voix douce, une voix grave et amie, une voix d'en haut, qui relève ses yeux et ses espérances vers le ciel ; il lui faut une voix céleste qui parle du ciel à la terre, de Dieu à la créature, de l'âme au corps, de l'avenir au présent ; il lui faut une voix douce qui, en l'avertissant sans cesse que le temps s'enfuit, lui conseille comme amie d'en faire un bon usage, de le bien employer. Il lui faut une voix d'en haut qui lui dise que la moitié de la journée est déjà écoulée et qu'il en rendra à Dieu un compte rigoureux et sévère ; qu'il est temps encore de bien employer le reste du jour, et qu'alors il doit se recueillir humblement dans une piété et une prière s'adressant au divin Incarné, au Verbe fait chair, à Marie, au Saint-Esprit, à tous les anges du ciel, afin de demander force, courage, secours et protection. Telle est la voix de l'*Angelus* de midi.

Mais, M. F., le milieu de la journée n'est pas seulement, pour l'homme, le moment du repos, le moment où il sent le besoin de retremper un peu son courage. Vous le savez, le milieu du jour est trop souvent, pour lui, l'heure des ardentes tentations. C'est dans ce moment que, selon l'expression du Prophète-roi, on sent passer, pour ainsi dire, le sifflement de la flèche aiguë. C'est le moment où le démon, que le Prophète-roi a si bien nommé le démon du midi, tend ses piéges, multiplie ses embûches et ses tentatives. L'heure du milieu du jour, c'est souvent l'heure oisive où l'on se laisse aller dans la mollesse de ravissantes rêveries qui entretiennent l'âme et la remplissent de dangers et d'illusions. C'est l'heure du jour où l'on est tenté de sortir de sa demeure, sans but, sans projets, sans intentions, vaguement, pour chercher des aliments quelconques à son inquiète et ardente curiosité. C'est l'heure des rencontres fortuites, des hasards singuliers ; c'est l'heure des visites inutiles, imprudentes ou dangereuses ; c'est l'heure surtout où l'homme a besoin d'appeler plus que jamais sur son âme le secours et la protection du ciel. Et voilà pourquoi l'Eglise a voulu que l'homme se recueillît en lui-même, afin que, dans une sainte, grave et douce prière, la voix d'en haut lui parlât de ses travaux, de sa mission, de son âme, de son avenir.

Pendant les ardeurs de l'été, au milieu du silence et de l'isolement des campagnes, lorsque le soleil enveloppe la terre de ce mirage rayonnant que l'œil a peine à soutenir, tout se tait dans les champs ; le silence règne au loin et pas un souffle ne se peut entendre au milieu de cet accablement général de tous les êtres, qui semble les anéantir dans un sommeil profond. Eh bien ! je ne sais pas si vous vous êtes jamais aperçu que cette heure de midi avait quelque chose de lugubre, de sinistre comme l'heure de minuit. Le cœur, appesanti dans un lourd sommeil, se remplit d'un trouble involontaire... J'aime, à ce moment, entendre la voix douce et sainte de l'*Angelus*. Il me semble qu'une douce rosée descend sur la campagne pour la rafraîchir ; il me semble que l'homme qui se trouvait isolé, dans son isolement se rapproche de Dieu ; qu'un ange est venu auprès de lui pour l'avertir de continuer ses travaux et le soulager dans son rude labeur, pour lui dire que le soir il aurait à se repentir d'avoir perdu sa journée. L'*Angelus* de midi, c'est une tendre rosée qui rafraîchit les voies du pèlerin. Ah ! M. F., soyez fidèles, au milieu du jour, à cette sainte prière, à cette pratique si pleine de dévotion, et votre journée sera sanctifiée.

TROISIÈME SUBDIVISION. — LE SOIR.

Enfin, le soir, l'*Angelus* se fait encore entendre. La voix angélique qui sonna le réveil du jour vient en annoncer le déclin, et cette voix a je ne sais quoi de suave comme la fin du jour, de joyeux et de paisible comme le moment du repas. Oh! qu'elle est bénie cette voix qui chante dans les airs, qu'elle est bénie par le travailleur qu'elle vient arracher à son pénible labeur de tous les instants, qu'elle est bénie du serviteur, de l'esclave qu'elle arrache à la glèbe! qu'elle est bénie de ceux qui, ici-bas, finissent une journée mercenaire! qu'elle est bénie de tous ceux qui travaillent! Et, M. F., quel est celui d'entre nous, ici-bas, qui n'a pas son travail à accomplir, sa tâche à exécuter, sa mission à remplir?... Eh bien! le soir arrive; c'est l'heure où l'âme sent le besoin de s'épancher, c'est l'heure de la réunion, c'est l'heure où les membres de la famille, dispersés dès le matin pour se rendre à leur travail, se réunissent, le maître à côté du serviteur, puis la mère à côté de l'enfant. On se réunit autour d'une table commune, on rompt tous ensemble le pain de chaque jour; et puis la prière vient réunir encore tous les cœurs auprès de Dieu dans un même sentiment et dans une même pensée de reconnaissance et d'amour. Oh! dans ce moment, M. F., grâces aux sentiments pieux que réveille la prière touchante, dans ce moment, l'homme se sent disposé au pardon, se sent disposé à la miséricorde. Il semble qu'avant de s'enfoncer dans cette obscurité qui est pour lui comme l'image effrayante de la mort, avant de gagner sa couche, qui est comme le sépulcre où il sera enseveli un jour, sa couche d'où il n'est pas sûr de se lever le matin, il doit faire sa paix avec ceux qui l'environnent. Il a eu des colères, il sent le besoin de ne pas laisser le soleil se coucher sur ces colères; il accorde le pardon ou il le réclame. Il donne à chacun sa tâche pour le lendemain, et enfin il se sent plus près de Dieu, car le repos de la nuit est comme le dernier jour, ce jour auquel il se sentira plus près de Dieu par le repos de la mort.

Oh! heureux ceux qui, le soir, récitent la prière touchante, qui s'inclinent devant Marie, qui s'unissent au concert des anges; car l'*Angelus* du matin, de midi, du soir, n'est qu'un écho de l'hymne sans fin, de la salutation infinie que les anges répètent au plus haut des cieux, autour du trône de Marie!

Je termine. Soyez fidèles, M. F., à réciter l'*Angelus*. Ah! je sais bien que si l'*Angelus* a quelque chose de doux, de mystérieux, de touchant dans le silence des campagnes, bien souvent, au milieu de ces grandes cités remplies de plus de vagues rumeurs que l'Océan avec ses lames qui s'entrechoquent continuellement, le bruit domine souvent la voix douce et sainte de l'*Angelus*, qu'on entend à peine; et si quelquefois le chrétien, en passant, se trouve ému à la voix de l'ange qui l'appelle, cette voix qui passe et fuit est pareille au cri de l'oiseau de la mer qui traverse le bruit de la tempêtes Je sais bien aussi que, dans ces grandes cités, les divisions des jours et de. heures ne sont plus les mêmes que celles assignées par l'Église, et que l'heure du repos, que l'heure du sommeil, est souvent le moment qui s'ouvre pour les amusements, les fêtes, les plaisirs, comme si la nuit, ne voulant plus du repos et du sommeil, les jetait dédaigneusement aux

heures si pures et si chastes du matin. Eh bien! M. F., si vous êtes forcés quelquefois d'assigner aux heures du jour une autre division que celle marquée par l'Église, n'oubliez pas de sanctifier toutes vos actions plus que jamais par la touchante prière de l'*Angelus*. Qu'elle soit dans votre cœur comme une horloge sainte, comme une voix pieuse qui, trois fois le jour, vous rappelle vous même à vous-même. Rapprochez-vous de Marie dans les trois grandes actions de la journée, dès le matin, au milieu du jour et à l'heure du repos, pour vous sanctifier sous l'œil de Marie. Oh! cette triple sanctification du jour remplira vos œuvres et votre vie des parfums de piété, et vous trouverez ici-bas ce calme que donne la religion et qui est à l'âme ce que la santé est pour le corps. Et, après avoir vécu ici-bas dans l'espérance et l'amour de Dieu, vous recevrez dans le ciel votre récompense et vous goûterez la félicité éternelle. Ainsi soit-il!

PARAPHRASE DU MAGNIFICAT.

(*EX DIVERSIS.*)

TEXTE.

Magnificat anima mea Dominum.
(Luc., I, 47.)

On lit dans l'Evangile de saint Luc que très-peu de temps après avoir reçu la salutation de l'archange Gabriel, descendu du ciel pour lui annoncer son élection à la maternité divine, Marie, suivant la douce impulsion de son cœur, se rendit avec empressement à travers la colline d'Hébron auprès d'Elisabeth sa très-chère cousine, qui la reçut avec cordialité et bonheur. Elisabeth soudain sentit le jeune enfant qu'elle portait dans son sein tressaillir : elle dit alors à Marie : « Vous avez été bénie entre toutes les femmes, et le fruit que vous portez dans vos chastes flancs est aussi béni : » *Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.* Ah! la Mère de Dieu daigne m'honorer de sa présence, quelle bonté! quelle tendresse! C'est alors que Marie entonna le cantique *Magnificat*, chanté dans ses offices par l'Eglise universelle

Nous allons, M. T. C. F., vous expliquer du haut de cette chaire les paroles mémorables que cette auguste Vierge adressa au Seigneur, en témoignage de reconnaissance, avec un pieux attendrissement excité par sa foi. Elles sont bien capables d'émouvoir vos cœurs d'admiration et d'amour.

Qu'il est digne d'être publié du haut de la tribune sacrée ce premier cantique du Nouveau Testament, dicté à Marie par l'Esprit saint, qui l'avait conduite auprès de sainte Elisabeth sa vénérable cousine! Oui, c'est l'Esprit d'amour, son divin époux, qui mit au cœur de Marie les paroles nobles et touchantes que nous venons de vous redire, M. T. C. F. Que ce cantique modèle d'actions de grâces, est à la fois énergique dans les termes et onctueux par le sentiment de la reconnaissance! Cette Vierge privilégiée remercia Dieu de son céleste enfantement ; elle n'attribua rien à son mérite,

mais elle rapporta tout à la grâce du Tout-Puissant en chantant ses bienfaits ineffables. Oui, le cantique *Magnificat* de Marie est resté dans l'Evangile comme un monument de sa profonde humilité, de sa parfaite gratitude et de son ardente charité envers le Très-Haut, qui avait daigné l'élever à la maternité du Verbe divin. Pour en comprendre la sublimité, exposons successivement chacune des paroles qui le composent.

I. — MAGNIFICAT ANIMA MEA DOMINUM.

Mon âme glorifie le Seigneur. C'est un acte de glorification. L'âme remplie de l'idée des grandeurs divines, ne pouvant les louer dignement, s'élève par l'admiration jusqu'au transport. Quand Elisabeth adore l'enfant Jésus et canonise la Mère qui le porte dans son flanc virginal, au même instant Marie est ravie tout en Dieu, et du plus tendre de son cœur, elle s'écrie : Que mon âme glorifie le Seigneur et que toutes mes puissances se prosternent à ses pieds pour adorer son immensité et pour lui rendre hommage. Oh! qu'il est grand et que je suis petite en sa présence!

II. — ET EXULTAVIT SPIRITUS MEUS IN DEO SALUTARI MEO.

Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. C'est un transport de jubilation, c'est-à-dire une joie si grande, que l'esprit est tout hors de lui-même; le cœur bondit et est à l'étroit dans la poitrine d'où il voudrait s'échapper. Jean-Baptiste, dans le sein de sa mère oublie qu'il est captif; il brise les liens de la nature; il tressaille en la présence du Dieu enfant et est ainsi son précurseur à lui-même avant que de l'être du Messie. Mais le cœur de la Reine des anges fait bien d'autres efforts; et comme elle a toujours Dieu présent en elle, aussi est-elle incessamment transportée de joie et abîmée en celui qui est son Sauveur.

III. — QUIA RESPEXIT HUMILITATEM ANCILLÆ SUÆ, ECCE ENIM EX HOC BEATAM ME DICENT OMNES GENERATIONES.

Parce qu'il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante, voilà que toutes les générations me diront bienheureuse. C'est une reconnaissance absolue, une fidélité si entière et si pure, qu'elle rapporte à l'unique bonté de son Dieu tous les biens qu'elle a reçus. Dieu, voyant mon humilité, ou plutôt ma bassesse, touché de compassion, m'a comblée de tous ses bienfaits; il a pris plaisir à mettre tout en ce qui n'était rien et l'immensité de ses miséricordes dans l'immensité de mes misères. Plus il me comble de graces, plus je rentre dans mon néant et confesse ingénument mon indignité et ma faiblesse. C'est pour cela que toutes les générations me diront bienheureuse. Ce n'est pas à cause de mes qualités propres, oh! non; car de moi, je n'ai rien que moi et ce moi est peu de chose; mais on me dira bienheureuse parce que j'ai reçu de la charité infinie de mon Dieu un monde de miséricordes. C'est donc lui qu'on loue en me louant, puisque c'est à son unique bonté que je suis redevable de tout mon bonheur.

IV. — QUIA FECIT MIHI MAGNA QUI POTENS EST, ET SANCTUM NOMEN EJUS.

Parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, lui dont le

nom est saint. L'étonnement s'unit à la reconnaissance dans le cœur de l'humble Marie. Voulez-vous savoir pourquoi je suis bienheureuse? C'est parce que cet amour tout-puissant s'est plu à exercer sa toute-puissance sur mon cœur. Il a daigné en faire son empire; il y a versé un déluge de grâces; il a épuisé, ce semble, le trésor de ses libéralités non pour moi mais pour la gloire de son saint nom. Il a voulu former un chef-d'œuvre de ses mains divines, afin de montrer aux anges et aux hommes ce qu'il pouvait faire; car quiconque considérera que je n'ai prêté que le vide et le néant sera obligé de jeter avec moi un cri d'étonnement et de dire : Oh! que Dieu est grand! que sa bonté et sa puissance sont sans bornes, puisqu'il a trouvé le moyen d'enchâsser tant de grandeurs divines dans celle qui en était si indigne!

V. — ET MISERICORDIA EJUS, A PROGENIE IN PROGENIES TIMENTIBUS EUM.

Et dont la miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. Ici, c'est la confiance en la fidélité de Dieu et l'assurance de l'accomplissement de ses promesses. Cet acte donne une grande fermeté au cœur et fait que l'âme ne s'ébranle jamais. Sa miséricorde s'étend de génération en génération, et se répand de race en race sur ceux qui vivent dans sa sainte crainte. Oh! que la fidélité de notre Dieu est grande! Il ne promet qu'à un seul, à Abraham, son serviteur et notre père, et il donne à tous; il ne promet qu'un bienfait et il les répand par milliers; il ne parle que d'un jour et sa bonté étendant ce jour le change en une éternité. De quel courage n'est pas animé un cœur plein de foi aux divines promesses quand il voit les bénédictions célestes descendre des pères aux enfants sur un peuple aimé de son Dieu? En effet, qui eut jamais confiance en lui sans se voir à la fin consolé et rempli des biens qu'il avait désirés. Il n'est aucun bienfait qu'il accorde à un homme, qu'il ne puisse accorder à un autre; il peut même toujours en faire de plus grands. Tous les jours il fait des Abrahams par la foi, des Moïses par la douceur, des Davids par la piété, des Salomons par la sagesse, des prophètes, des apôtres, des saints dans toutes les conditions, par mille moyens divers, au grand étonnement du ciel et de la terre. Hélas! il m'a fait des grâces que je n'attendais pas, que je n'eusse jamais osé demander, auxquelles je ne pouvais pas même songer; mais il a voulu user de sa bonté infinie, pour opérer en moi des prodiges que l'on n'a jamais vus ni ouïs depuis que le ciel et la terre sont sortis de ses mains.

VI. — FECIT POTENTIAM IN BRACHIO SUO ; DISPERSIT SUPERBOS MENTE CORDIS SUI.

Il a déployé la force de son bras; il a dissipé ceux qui nourrissaient des pensées d'orgueil dans leur cœur. C'est un transport et un ravissement qui saisit le cœur quand il considère les effets étonnants de la toute-puissance du grand Dieu. Il a redoublé les efforts de son bras, il a déployé sa puissance extraordinaire pour renverser les esprits orgueilleux et pour punir leur coupable témérité. C'est le désespoir de l'enfer de voir ce même bras qui a foudroyé Lucifer et des millions d'anges relever une fille d'Adam et lui destiner la place d'honneur dans le ciel. Il ne fallait rien moins que la force d'un tel bras pour élever à ce degré de grandeur une simple vierge

comme moi, et en faire ce qu'il en a fait, au grand étonnement des hommes et des anges. Mon cœur s'anéantit quand il voit ce coup de la main souveraine du Monarque de l'univers. Et vous, Elisabeth, ne sentez-vous point tressaillir votre cœur, quand vous pesez ces mystères ineffables, et ces efforts impénétrables du Tout-Puissant?

VII. — DEPOSUIT POTENTES DE SEDE, ET EXALTAVIT HUMILES.

Il a renversé les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits. La Vierge Mère entre avec David, son aïeul, dans les puissances du Seigneur, et adore la profondeur de ses jugements. O abîmes sans fond et sans rives! O justice saintement effrayante de mon Dieu! Il renverse les puissances du ciel, il les précipite dans l'abîme, les condamnant sans ressource, et ne donnant à leur châtiment d'autre terme que l'éternité! D'un autre côté, il élève les humbles, il exalte les plus faibles de ses créatures et les porte jusqu'à un degré si éminent de magnificence que les plus hauts séraphins les voient s'élever au-dessus de leurs têtes, et adorent les conseils du grand Dieu.

VIII. — ESURIENTES IMPLEVIT BONIS, ET DIVITES DIMISIT INANES.

Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches. Je ne sais comment il se peut faire que nos cœurs n'éclatent pas de joie, ne se fondent pas de douleur, quand ils ressentent les effets de la commisération ineffable du cœur de Dieu. Il voit nos misères, il sait bien, il sent bien l'extrême pauvreté de nos âmes. Quand il nous voit affamés de ses grâces, touché de pitié, il accourt vers nous et remplit nos cœurs des torrents des douceurs célestes. Mais, en même temps, il condamne les riches à une faim éternelle, à une soif immortelle, que ne sauraient apaiser tous les biens créés. Et moi, la dernière de ses créatures et la plus petite des filles de Sion, je me sens, ô Elisabeth, si excessivement remplie de ses divines douceurs, que mon cœur ne les peut contenir, et que ma langue ne saurait les raconter dignement!

IX. — SUSCEPIT ISRAEL PUERUM SUUM, RECORDATUS MISERICORDIÆ SUÆ.

Il a pris en sa protection Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde. C'est la conduite ordinaire de la divine Providence d'éprouver ses enfants, de les faire passer par la mer Rouge pour les introduire dans la terre promise, qui est la Jérusalem du ciel. Mais dans ce pèlerinage il se rend le protecteur d'Israël, c'est-à-dire de ses enfants fidèles; il se souvient de ses anciennes miséricordes, et il a une sollicitude si tendre et si maternelle pour ses créatures, que vous diriez que son unique soin est de les couronner de ses bienfaits. S'il a des yeux, des mains, un cœur, c'est pour veiller sur elles, c'est pour les combler de ses faveurs, c'est pour les aimer, mais les aimer d'amour et d'un amour qui soit digne d'un Dieu. Oh! si nous pouvions nous rendre dignes de ses bontés infinies et le servir comme il le mérite, bientôt nos âmes seraient changées en un paradis de délices!

I. — SICUT LOCUTUS EST AD PATRES NOSTROS, ABRAHAM ET SEMINI EJUS IN SÆCULA.

Selon la parole qu'il en avait donnée à nos pères, à Abraham et à sa postérité pour toujours. Puissions-nous lui être aussi fidèles qu'il l'est envers nous! Bien loin de manquer à ses divines promesses, il accomplit toujours mille fois plus qu'il ne nous a promis. Que l'on fasse revenir Abraham, Isaac et Jacob sur la terre, ils verront que toutes les promesses faites à eux et à leurs descendants sont fidèlement accomplies, qu'elles le sont avec une sorte de surabondance; ils verront que Dieu dit peu, qu'il fait beaucoup, qu'il promet encore, et que son amour va jusqu'à l'infini. O Elisabeth, ma cousine bien-aimée, quel cœur ne faudrait-il pas avoir pour répondre au cœur du grand Dieu! ou plutôt, combien de millions de cœurs nous seraient nécessaires pour aimer, pour admirer, pour adorer une Majesté aussi excessive à nous faire du bien qu'elle est infinie!

Les affections exprimées dans ce cantique nous donnent une idée de la dévotion de Marie. Ces étincelles nous font deviner le brasier immense qui brûle son âme. Mais le plus beau reste caché dans son cœur virginal, et le voile de sa modestie couvre tout à nos yeux, qui ne sont pas dignes de ces secrets.

PARAPHRASE DU SALVE REGINA.

(*EX DIVERSIS.*)

TEXTE.

Salve, Regina

M. C. F., je crois ne pouvoir mieux faire, en ce mois de Marie, que de venir commenter en quelques paroles, l'admirable antienne que l'Eglise chante à la louange de votre Mère dans ses divins offices. Cette belle prière a sans doute ému vos cœurs, elle a dû vous rappeler les sentiments de charité et de tendresse de votre auguste Reine envers les fidèles adorateurs de son fils Jésus; elle a dû vous rappeler, cette éloquente antienne, que vous avez la meilleure des mères dans les cieux. Livrez-vous à la joie la plus vive, à la pensée que Marie veille sur vous et qu'elle s'intéresse à votre bonheur. Cette prière doit ranimer, M. F., en vous la confiance. Non, vous n'êtes pas orphelins dans ce monde! Marie s'occupe de vous avec une tendre et persévérante sollicitude, parce qu'elle vous aime comme ses enfants! Elevez donc vos mains et vos regards vers le trône de sa clémence, et à votre prière elle répandra les grâces divines dans vos âmes; recourez à elle dans toutes les peines de la vie; elle est la protectrice des chrétiens, le refuge des pécheurs, la consolatrice des affligés, le secours des infirmes et l'espoir des moribonds; au delà de cette vie passagère, elle vous attend pour vous couronner.

Avant de commencer cette instruction, saluons avec l'Eglise la Mère de miséricorde par la récitation de cette prière même que nous voulons expliquer : ***Salve, Regina!***

I. — SALVE, REGINA!

La sainte Vierge, étant la mère du Roi des rois, est avec raison saluée par l'Eglise du nom de Reine. « Si le Fils est roi, dit saint Athanase, comment la Mère ne serait-elle pas reine? »

Marie est reine, M. F., mais reine pour la clémence, pour la consolation et pour la miséricorde. C'est d'elle qu'il a été dit : « La loi de clémence est sur ses lèvres; toute prière sortie de sa bouche est comme une loi émanée du Seigneur. Saint Bernard, se demandant pourquoi l'Eglise appelle Marie reine de miséricorde, répond : « Parce qu'elle ouvre à sa volonté l'abîme de la miséricorde divine, en sorte que nul pécheur, quelle que soit l'énormité de ses crimes, ne peut périr s'il est protégé par Marie. »

Allons, M. F., allons à cette Reine clémente, pressons-nous autour de son trône, d'où nous viendra le salut.

II. — MATER MISERICORDIÆ.

Ce n'est point en vain ni sans cause que les serviteurs de Marie lui donnent le titre de Mère, et qu'ils ne peuvent se lasser de l'appeler d'un nom si doux, comme s'ils ne savaient l'invoquer sous un autre. Oui, Marie est vraiment notre mère, non selon la chair, mais selon l'esprit; non pour nous donner la vie du corps, mais pour nous donner celle de l'âme. Le péché, en privant l'homme de la grâce divine, le priva de sa véritable vie. Nos âmes étaient dans un état de mort, lorsque Jésus-Christ, notre Rédempteur, dans l'excès incompréhensible de son amour et de sa miséricorde, vint nous rendre par sa mort cette vie que nous avions perdue. « Je suis venu, dit le Sauveur lui-même, pour qu'ils aient la vie, et une vie plus abondante. » Plus abondante, puisque, selon les théologiens, la Rédemption de Jésus-Christ nous a apporté plus de biens que le péché d'Adam ne nous avait causé de maux. *Prince de la paix*, le Sauveur, en nous réconciliant avec Dieu, s'est fait le père de nos âmes dans la loi nouvelle, selon que l'avait prédit le prophète Isaïe. Mais si Jésus est le père de nos âmes, Marie en est réellement la mère; car, en nous donnant le Verbe, elle nous a donné la vie, et quand, sur le Calvaire, elle offrit son Fils pour notre salut, on peut dire qu'alors elle nous enfanta à la vie de la grâce.

Marie déclare à sainte Brigitte qu'elle est la mère non-seulement des justes et des innocents, mais encore des pécheurs, pourvu qu'ils veuillent s'amender. Quand un pécheur vient se jeter aux pieds de cette mère de bonté, avec la ferme intention de changer de vie, il la trouve plus tendre que ne pourrait l'être sa propre mère; mais celui qui aspire à devenir fils de Marie doit préalablement quitter le péché; sans cela, qu'il n'espère point en être reconnu pour son fils. Ainsi donc, que tout pécheur, usant des expressions de saint Bonaventure, dise à la bienheureuse Vierge : « O ma Mère et ma patronne! mes péchés me rendent indigne de m'approcher de vous, et je ne dois attendre de votre part que des châtiments, mais quand vous me rebuteriez, et quand bien même vous m'ôteriez la vie, je ne douterai jamais que vous vouliez me sauver; je mets en vous toute ma confiance, et pourvu que je sois assez heureux pour mourir devant votre image et en implorant votre miséricorde, j'ai la ferme espérance d'aller vous louer dans le ciel, avec cette multitude innombrable de vos serviteurs qui se sont sauvés par votre puissante intercession. »

III. — VITA DULCEDO.

Pour bien entendre la raison qui porta l'Eglise à appeler Marie notre vie, il faut savoir que la grâce divine est à l'âme ce que l'âme est au corps; et comme le corps n'a de vie que par l'âme, ainsi l'âme privée de la grâce n'a que l'apparence de la vie. La bienheureuse Vierge, en obtenant aux pécheurs le retour à la grâce, leur rend la vie. L'Eglise lui fait dire dans les Proverbes : « Ceux qui sont diligents à me chercher me trouveront; » ou, selon la version des Septante, « trouveront la grâce, » en sorte que recourir à Marie et trouver la grâce de Dieu, c'est une même chose. Et quelques versets plus bas : « Celui qui me trouve trouvera la vie et puisera le salut. » « Ecoutez, s'écrie saint Bonaventure, vous qui désirez le royaume de Dieu, honorez la vierge Marie, et vous aurez la vie et le salut éternel. »

C'est l'opinion de saint Bernardin de Sienne, que si Dieu n'a pas détruit l'homme après son péché, c'est en considération de la bienheureuse Vierge, et à cause de l'amour singulier qu'il lui portait, et ce saint ne doute pas que toutes les miséricordes accordées aux pécheurs de l'ancienne loi ne l'aient été en faveur de Marie.

Saint Bernard a donc grande raison de nous exhorter à chercher la grâce et à la chercher par le moyen de Marie; car c'est elle qui a trouvé cette grâce que nous avions perdue : *Ne timeas, invenisti gratiam.*

IV. — SPES NOSTRA, SALVE.

Saint Thomas nous enseigne que nous pouvons mettre notre espérance dans une personne de deux manières, ou comme cause principale ou comme cause médiate. Quand on sollicite une grâce, on l'attend du roi, qui en est l'unique dispensateur, et on l'attend de son ministre ou de son favori, comme intercesseur. Sans doute que c'est le roi qui fait la grâce, mais il la fait à la prière de son favori, et le suppliant a raison de dire qu'il met son espérance dans le favori qu'il sollicite pour lui. Le Roi du ciel, bonté infinie qui ne désire rien tant que de répandre sur nous ses faveurs, afin d'accroître notre confiance en lui, nous a donné pour mère sa propre Mère, entre les mains de laquelle il s'est, pour ainsi dire, démis de sa toute-puissance dans la sphère des grâces, voulant que nous mettions en elle l'espérance de notre salut et de tous les autres biens. Ceux-là sont maudits du Seigneur qui n'espèrent que dans la créature, sans retour à Dieu, comme font certains pécheurs qui, pour gagner l'amitié d'un homme mortel, se mettent peu en peine de perdre celle du Maître des hommes; mais quant à ceux qui espèrent en Marie, à cause de sa qualité de Mère de Dieu, ils sont bénis du Seigneur, lequel prend plaisir à voir honorer cette sublime créature, dont il a reçu lui-même plus de gloire que de tous les anges et de tous les hommes ensemble.

Oui, Marie est notre espérance, puisque, comme dit le cardinal Bellarmin, nous espérons obtenir par son intercession ce que nous ne pourrions nous flatter d'obtenir par nos seules prières, en sorte, conclut saint Anselme, que recourir à la Vierge dans cette espérance, ce n'est point se défier de la miséricorde de Dieu, mais craindre sa propre indignité.

L'Eglise a donc raison d'appliquer à Marie les paroles de l'Ecclésiastique,

en l'appelant « Mère de la sainte espérance, » ce nom convient admirablement à la bienheureuse Vierge, qui fait naître en nous non la vaine espérance des biens méprisables et passagers de cette vie, mais la sainte espérance des biens éternels et infinis. « Je vous salue, espérance de mon âme,» disait saint Ephrem à la Mère de Dieu, « je vous salue, vous, la protectrice des pécheurs, le rempart des chrétiens et le salut du monde. » Le même saint considérant que, par une disposition admirable de sa providence, Dieu a voulu que tous ceux qui se sauvent soient sauvés par le moyen de Marie, lui adresse ces paroles : « Reine du ciel, ne cessez jamais de nous protéger, car, après Dieu, vous êtes notre seule espérance. »

Adressons-lui la même prière, M. C. F., en nous jetant à ses pieds et invoquons-la souvent sous le beau titre de *Notre-Dame de la sainte Espérance.*

V. — AD TE CLAMAMUS, EXULES, FILII ÆVÆ.

Malheureux enfants d'une mère infortunée, coupables de sa faute et condamnés à la même peine, nous errons dans cette vallée de larmes, exilés de notre patrie, accablés sous le joug pesant des afflictions de l'esprit, des maux de l'âme et du corps; mais heureux celui qui, au milieu de ces misères déplorables, tourne souvent les yeux vers le refuge des malheureux et la consolatrice du monde, vers Marie, la véritable mère de tous les vivants! L'Eglise enseigne assez à ses enfants ce qu'ils doivent à leur tendre protectrice; elle lui a décerné un culte particulier, qui a un nom propre, elle a établi dans le cours de l'année un grand nombre de fêtes en son honneur, et lui a consacré un jour de la semaine; elle veut encore que tous les jours, dans l'office divin, les ecclésiastiques et tous les religieux l'invoquent au nom de tout le peuple chrétien, et que, trois fois le jour, les fidèles la saluent au son de la cloche. Dans toutes les calamités publiques, nous voyons la sainte Eglise recourir à la Mère de Dieu, par des neuvaines, des prières, des processions, des visites à ses oratoires et à ses images. C'est ce que veut Marie, elle demande de nous un culte assidu, non qu'elle mendie des honneurs et des hommages bien au-dessous de ses mérites, mais parce que l'accroissement de notre dévotion et de notre confiance lui permet de faire davantage pour nous. La compassion de cette tendre Mère est si grande, sa tendresse pour nous si vive, qu'elle n'attend pas même nos prières pour nous secourir : *Præoccupat qui se concupiscunt ut illis, se prius ostendat;* paroles de la Sagesse, que saint Anselme applique à la Vierge, qui prévient ceux qui désirent sa protection et leur obtient des grâces avant que leur bouche se soit ouverte pour les demander. Nous en avons une preuve dans ce qui arriva au festin des noces de Cana : la Vierge ne se fut pas plus tôt aperçue que le vin allait manquer, que touchée de la confusion de ces deux époux et de leur embarras, elle s'adresse à son Fils sans en être priée et lui expose leur besoin par ces paroles : « *Ils n'ont point de vin;* » et Jésus-Christ, pour consoler les deux époux, mais bien plus en considération de sa Mère, fit le miracle de changer l'eau en vin.

Ainsi donc, si Marie est si prompte à nous secourir dans nos besoins, même quand on ne l'invoque pas, combien plus le sera-t-elle quand on l'appelle à son aide!

VI. — AD TE SUSPIRAMUS, GEMENTES ET FLENTES IN HAC LACRYMARUM VALLE.

Sans doute, l'unique médiateur entre Dieu et les hommes, c'est Jésus-Christ, qui, par ses mérites, nous a réconciliés avec son Père, et nul ne dit le contraire; mais aussi c'est une impiété de nier que Dieu se complaise à répandre ses grâces par l'intercession des saints, et spécialement de Marie, reine des saints, si chère à notre Seigneur Jésus-Christ. Ne sait-on pas que l'honneur que l'on accorde à une mère rejaillit sur ses enfants? *Gloria filiorum parentes eorum.* Qu'on ne pense donc point, dit saint Bernard, obscurcir la gloire de Jésus-Christ en exaltant celle de Marie; l'honneur que l'on rend à la Reine mère se rapporte au roi son Fils.

Que l'intercession de Marie soit utile et sainte, il faut manquer de foi pour en douter; mais ce que nous entendons établir ici, c'est que cette intercession est nécessaire pour notre salut, non pas d'une nécessité absolue, mais d'une nécessité morale, qui n'a point d'autre source que la volonté divine; Dieu, qui est bien le maître, ayant fait Marie la dispensatrice de toutes ses grâces.

Un homme et une femme s'étant accordés pour nous perdre, il fallait aussi qu'un autre homme et une autre femme s'entendissent pour nous sauver. Sans doute Jésus-Christ suffisait seul au grand ouvrage de notre rédemption, mais il était plus convenable que l'on y vît le concours des deux sexes, qui, de concert, avaient conspiré notre ruine. Albert le Grand appelle Marie la coadjutrice de notre rédemption : *Adjutrix redemptionis;* et la Vierge révéla à sainte Brigitte qu'ainsi qu'Adam et Eve avaient vendu le monde pour une pomme, de même elle et son Fils l'avaient racheté d'un même cœur. Dieu a bien pu créer le monde de rien, mais le monde s'étant perdu par le péché, Dieu n'a point voulu réparer son ouvrage sans la coopération de Marie.

O Marie, fidèle médiatrice de notre salut! Vierge pleine de grâces, échelle de Jacob, porte du ciel, trésorière des grâces divines! puissent tous les chrétiens, suivant la belle expression de saint Bernard, vous honorer de tout leur cœur et tenir à vous par le fond de leurs entrailles! Demandons la grâce, et ne la demandons que par vous; enfin, présentons par vos mains sacrées tout ce que nous pouvons offrir à Dieu de prières et de bonnes œuvres, si nous voulons être sûrs que cet encens ne soit point rejeté du Seigneur.

VII. — EIA ERGO, ADVOCATA NOSTRA!

L'autorité maternelle est si grande par le droit de la nature, qu'un fils, fût-il monarque, eût-il l'empire absolu sur tous les individus de son royaume, ne peut cependant traiter sa mère comme une sujette. Il est vrai que Jésus-Christ, assis dans le ciel à la droite de son Père, possède, même comme homme, en vertu de l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine, l'autorité suprême sur tous les hommes, et sur Marie elle-même; cependant il n'en demeure pas moins incontestable que le Rédempteur, pendant sa vie mortelle, voulut s'abaisser jusqu'à se rendre obéissant à Marie : *Et erat subditus illis.* Saint Ambroise observe que Jésus-Christ ayant daigné choisir Marie pour sa mère, s'était par là même obligé à lui être soumis. « On peut dire des autres saints, observe Richard de

Saint-Laurent, que Dieu est avec eux ; mais pour Marie, il lui a été donné non-seulement de se conformer à la volonté de Dieu, mais que Dieu même se soit conformé à la sienne. » Et, comme l'observe le même auteur, au lieu qu'il est dit des autres vierges qu'elles suivent l'Agneau partout où il va, on peut dire de la vierge Marie, que l'Agneau la suivait sur la terre, s'étant fait son sujet.

Quoique la Vierge, dans le ciel, ne commande plus à son Fils, cependant nous disons que ses prières sont des prières de mère, c'est-à-dire qu'elles n'essuient jamais de refus. Saint Pierre Damien, s'adressant à Marie, lui dit : « Toute puissance vous a été donnée dans le ciel et sur la terre, et rien ne vous est impossible ; car vous pouvez rendre l'espoir à ceux qui l'ont perdu. » Il ajoute que lorsque Marie se présente devant Jésus-Christ, pour intercéder en notre faveur, elle semble moins supplier que dicter des lois, et a plutôt l'air d'une reine que d'une sujette.

C'est donc avec raison, ô notre avocate ! que saint Bernard et saint Anselme disent qu'il vous suffit de vouloir pour qu'une chose se fasse ; ainsi vous pouvez à votre gré élever le plus insigne pécheur jusqu'au plus haut degré de sainteté ; et Albert le Grand vous fait dire : « Il faut me prier de vouloir, car tout ce que je veux a lieu nécessairement. » Considérant ce pouvoir immense de Marie, saint Pierre Damien la prie à peu près en ces termes : « O Vierge sainte ! ne dédaignez pas de plaider notre cause ; laissez agir votre cœur, laissez agir votre crédit, vous qui êtes aussi riche en miséricorde qu'en puissance. »

VIII. — ILLOS TUOS MISERICORDES OCULOS AD NOS CONVERTE.

Saint Epiphane appelle Marie *multoculam ;* et vraiment les yeux pleins de compassion de cette mère de miséricorde sont toujours ouverts sur nous, et semblent se multiplier pour découvrir tous nos besoins. « Le Seigneur, disait le Prophète-roi, a l'œil sur les justes, mais la Vierge, dit Richard de Saint-Laurent, a l'œil sur les justes et sur les pécheurs ; car, ajoute-t-il, les yeux de Marie sont des yeux de mère, et une tendre mère ne se contente pas de veiller sur son enfant pour l'empêcher de tomber, elle le surveille encore pour le relever aussitôt qu'il a fait quelque chute. »

Un jour que sainte Gertrude disait avec beaucoup de dévotion ces mots du *Salve, Regina : Illos tuos misericordes oculos ad nos converte*, la sainte Vierge lui apparut, et lui montrant l'enfant Jésus qu'elle tenait dans ses bras : « Voilà, dit-elle, les yeux très-miséricordieux que je puis tourner à mon gré vers ceux qui m'invoquent. » Un pécheur pleurant une fois devant l'image de Marie et la priant de lui obtenir son pardon, entendit la sainte Vierge dire au divin Enfant : « Mon Fils, ces larmes seront-elles perdues ? » Et aussitôt Jésus-Christ répondit qu'il pardonnait.

IX — ET JESUM BENEDICTUM, FRUCTUM VENTRIS TUI, NOBIS POST HOC EXILIUM OSTENDE.

De combien de justes le ciel serait maintenant privé, si Marie ne les y avait conduits par sa puissante intercession ! *Ego feci in cœlis ut oriretur lumen indeficiens :* Je fais briller dans le ciel des lumières qui ne s'éteindront

jamais. Ces lumières éternelles, ce sont les serviteurs de Marie. « Tous ceux qui se confient dans sa protection, dit saint Bonaventure, verront les portes du ciel s'ouvrir pour les recevoir » : *Qui speravit in illa, porta cœli reserabitur ei.* En sorte que, selon saint Ephrem, la dévotion à la bienheureuse Vierge peut s'appeler la clef du paradis : *Reseramentum cœlestis Jerusalem.* Prions donc sans cesse Marie, disons-lui : « Ouvrez-nous le ciel, dont vous avez les clefs; » que dis-je? dont vous êtes la porte, comme nous l'enseigne la sainte Eglise : *Janua cœli.*

Et cette même Eglise appelle Marie l'Etoile de la mer; car tout ainsi que les nautonniers se dirigent vers le port par l'inspection des astres, de même c'est en regardant Marie que les chrétiens peuvent arriver au royaume de la gloire.

Enfin, c'est encore par la même raison que saint Pierre Damien appelle la bienheureuse Vierge l'échelle du ciel; car Dieu est descendu du ciel sur la terre par Marie, afin que par elle encore les hommes puissent mériter de s'élever de la terre au ciel. « Vous avez été remplie de grâces, Reine de l'univers, lui dit saint Athanase, afin de devenir la voie de notre salut et le chemin par lequel on monte à la patrie céleste. » Saint Bernard appelle la Vierge *vehiculum ad cœlum*, et un autre saint lui dit : Salut, noble char sur lequel vos serviteurs sont conduits jusqu'au bout de la carrière : *Salve, clarissime currus.* « Heureux ceux qui vous connaissent, ô Mère de Dieu! s'écrie saint Bonaventure, car vous connaître, c'est le chemin de la vie éternelle, et célébrer vos louanges, c'est la voie du salut. »

X. — O CLEMENS, O PIA.

Tout ce qui a rapport à la bienheureuse Vierge, dit saint Bernard, est plein de clémence et de grâces; elle se fait toute à tous; elle s'est rendue la débitrice des sages et des ignorants, et le sein de sa miséricorde est ouvert à tous les hommes. On peut lui appliquer dans un sens contraire ce qui est dit du démon : *Circuit quærens quem devoret.* Et comme notre ennemi rôde sans cesse autour de nous cherchant une proie à dévorer, de même Marie est toujours vigilante pour trouver quelqu'un à sauver.

Comprenons bien que la protection de la Reine du ciel est plus grande et plus puissante que nous ne saurions imaginer. Comment se fait-il que le même Dieu qui, dans l'ancienne loi, était si prompt à frapper et si sévère dans ses punitions, soit maintenant si patient et si miséricordieux envers les plus grands pécheurs? Il en use ainsi par amour pour la Vierge et en considération de ses mérites. Depuis longtemps le ciel et la terre ne subsisteraient plus, dit saint Fulgence, si Marie ne les avait soutenus par son intercession : *Cœlum et terra jamdudum ruissent, si Maria suis precibus non sustentasset.* Marie, comme dit saint Antonin, est ce trône de la grâce auquel l'Apôtre nous exhorte de recourir avec confiance, afin d'en obtenir tous les secours nécessaires pour le salut.

Concluons avec la belle exclamation de saint Bernard sur les paroles : *O clemens! o pia! o dulcis virgo Maria!* Clémente, dit-il, aux nécessiteux, compatissante à ceux qui l'invoquent, douce à ceux qui l'aiment. O Vierge clémente pour les pénitents, bénigne pour les justes, douce à ceux qui vous

contemplent! O clémente en délivrant! ô débonnaire dans vos libéralités! ô douce, quand vous vous donnez à ceux qui vous cherchent!

XI. — O DULCIS VIRGO MARIA.

Il n'en est point du nom de Marie comme de tous les autres noms, dont le hasard, la volonté des hommes ou leur caprice déterminent le choix; ce nom sublime n'a pas été trouvé sur la terre, il est descendu du ciel, et c'est par un ordre exprès de Dieu que saint Joachim et sainte Anne le donnèrent à leur très-sainte enfant. Votre nom admirable, ô Marie, lui dit Richard de Saint-Laurent, est sorti du trésor de la Divinité; les trois personnes de l'adorable Trinité se sont réunies pour vous donner un nom le plus grand de tous après celui de votre Fils, afin qu'à ce nom auguste tout fléchisse le genou au ciel, sur la terre et dans les enfers.

Le saint nom de Marie est doux à ses serviteurs pendant la vie, par les grâces abondantes dont il est pour eux la source; mais il leur est bien plus doux à la mort, dont il dissipe les terreurs, et qu'il leur obtient sainte et paisible. Puissent nos lèvres se remuer la dernière fois pour prononcer ce doux nom, comme le désirait saint Germain : *Dei Matris nomen sit mihi ultimus linguæ loquentis motus!* O mort douce, mort avantageuse, que celle qui est protégée par ce nom de salut, que Dieu n'accorde de pouvoir invoquer dans ce moment terrible qu'à ceux qu'il veut sauver!

Vierge sainte, mon aimable maîtresse et ma mère, je vous aime tendrement; et parce que je vous aime, votre nom m'est cher; je me propose et J'espère, avec votre secours, de l'invoquer sans cesse pendant ma vie et surtout à l'heure de ma mort. Pour la gloire de votre nom, vous dirai-je, empruntant les affectueux sentiments de saint Bonaventure, lorsque mon âme sortira de son corps, venez à sa rencontre et recevez-la; ne dédaignez point, ô Marie! de la consoler alors par votre douce présence, soyez son échelle et sa voie pour aller au ciel. Obtenez-lui enfin son pardon et son repos éternel. Ainsi soit-il.

SUJETS DIVERS

SACERDOCE DE MARIE

SERMON PAR M. L'ABBÉ MAUPIED.

PLAN

PREMIER POINT.

COMMENT MARIE EST LA SOURCE DU SACERDOCE CHRÉTIEN.

Subdivisions

1. Elle est consacrée, elle a produit et immolé une victime.
2. Elle a communiqué son sacerdoce et enfanté des âmes.

—

DEUXIÈME POINT.

COMMENT MARIE A EXERCÉ ET EXERCE CE SACERDOCE.

Subdivisions

1. Durant son séjour sur la terre.
2. Du haut du ciel.

TEXTE.

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei.
(PSAL. LXXXVI, 3.)

Que louerons-nous en Marie, en ce jour, M. F., sa puissance, sa bonté, sa compassion pour les pécheurs? Partout elle est si grande et si élevée qu'il n'est point de parole humaine capable de retracer ce que Dieu a mis en elle. Cependant il est un titre de Marie qui semble renfermer tous les autres; il est la source de sa puissance et de son pouvoir sur les âmes, c'est par ce titre qu'elle est devenue la mère de tous les hommes et surtout des chrétiens, le refuge des pécheurs et l'appui des malheureux, la consolation des affligés et le repos de toutes les âmes qui souffrent. Titre singulier, étrange, accordé à Marie seule d'entre les femmes. C'est la royauté du sacerdoce.

Marie est prêtre, elle a reçu l'onction sacerdotale de l'Esprit saint, elle a enfanté la victime et le prêtre éternel, elle l'a offerte à Dieu pour le salut du monde, elle est devenue le canal et la source par où tout esprit sacerdotal descend sur la terre.

C'est par là qu'elle est devenue véritablement la Mère des âmes et qu'elle les enfante à Dieu dans toute la suite des siècles.

C'est en vertu de ce titre qu'elle est devenue la reine des anges, la reine des apôtres ses pontifes, de tous les prêtres, et qu'elle est venue enfin établir son autel et le trône de sa miséricorde dans cette petite église où nous sommes réunis. Telle est, M. F., la sublime dignité de Marie que nous allons essayer de méditer ensemble.

1° *Comment Marie est véritablement la source du sacerdoce chrétien*, et 2° *comment elle en a rempli et en remplit tous les jours les augustes fonctions dans la sainte Eglise*; et par là comprendre ce que nous lui devons et quels sont ses titres à notre confiance; voilà tout notre plan; implorons par son entremise les lumières de l'Esprit saint, son consécrateur. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

COMMENT MARIE EST LA SOURCE DU SACERDOCE CHRÉTIEN.

Pour être pontife, M. F., il faut : 1° *être consacré et produire une victime, il faut la consacrer et l'immoler, il faut enseigner et prier ;* 2° *il faut communiquer le sacerdoce, enfanter les âmes et les recréer.*

Or, toutes ces conditions sont réunies dans Marie.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — ELLE A ÉTÉ CONSACRÉE, ELLE A PRODUIT ET IMMOLÉ UNE VICTIME.

Elle a été ointe et consacrée par l'Esprit saint lui-même : *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi :* « L'Esprit saint se reposera sur toi et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre. » (*Luc*, I, 35.) Vierge immaculée par cette vertu d'en haut, l'Esprit saint s'emparera de toi, il rendra ton sein fécond par lui-même, et la chose sainte qui naîtra de toi sera appelée le Fils de Dieu; et c'est la victime que produit ton sacerdoce ; vous la consacrerez, ô Vierge, en la couvrant de vos chastes baisers et en prononçant sans cesse sur elle des paroles de louange et de bénédiction ; et un jour viendra où vous l'immolerez. Marie est la porte du ciel, ouverte sur le temps et sur l'éternité ; c'est la porte par où le grand pontife, qui est aussi la victime éternelle, entre en ce monde. Mais il faut qu'elle accomplisse aussi la mission d'enseigner. Suivons-la, bien-aimés frères, accompagnant partout son divin Fils, essuyant ses sueurs, supportant ses fatigues et sa faim ; elle l'accompagne partout; et il faut que partout où l'Evangile de Jésus-Christ est annoncé, l'Evangile de Marie le soit aussi. O belle prédication de Marie, que vous êtes encourageante, la plus sainte des femmes, vous avez surpassé toutes les créatures par vos vertus. Vous êtes devenue la source de toutes grâces, en accomplissant l'obligation sacerdotale de la prière ; c'est à vos supplications qu'a été accordé le premier miracle, c'est à vos prières que le salut des pécheurs est donné, c'est par la prière que vous avez d'abord conçu Jésus-Christ ; vous avez ensuite prié avec lui et par lui, et vous le priez encore dans le ciel pour nous, pauvres orphelins, abandonnés dans cette vallée de larmes. Marie a prêché et prié, il faut qu'elle immole la victime; quand la mission d'enseigner fut accomplie, Jésus le fils de Marie voulut mourir pour le salut du monde, et il se livra entre les mains des pécheurs. Mystère effrayant et consolant tout à la fois, j'aperçois un homme nu, attaché à une colonne, ensanglanté, déchiré de coups depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête; sa mère, à quelques pas de là, pleure et gémit, sans pouvoir soulager son fils ; les coups de fouet retentissent jusque dans ses entrailles. Tout à coup elle voit son fils chargé d'une lourde croix et conduit au lieu de son dernier supplice; elle le suit dans les rues de Jérusalem et arrive avec lui au Calvaire. La croix est élevée dans les airs, et le Créateur du monde est suspendu entre le ciel et la terre ; Marie, la douloureuse Marie est là debout au pied de la croix ; les cris des bourreaux, les vociférations des larrons crucifiés avec Jésus, les pleurs et les gémissements des saintes femmes se mêlent

à la voix du Sauveur, qui se plaint à Dieu son Père en priant pour nous. Toutes ces douleurs viennent retentir confusément autour de Marie, l'angoisse s'est emparée d'elle, ses douleurs et celles de son Fils s'entrelacent et se multiplient; elle n'en peut plus, elle cherche quelque part un appui, un secours, elle n'en trouve point, elle se serre contre la croix et elle y trouve du sang! le sang de son Fils! Marie, Marie! voilà le moment venu, tout est consommé, vous avez donné votre consentement pour faire descendre le Fils de Dieu sur la terre; rappelez-vous cette parole : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole » (*Luc*, I, 38); par là vous avez tout accepté, Dieu vous demande maintenant de tout accomplir; tout est consommé, c'est vous qui avez fait descendre Jésus sur la terre, c'est vous qui lui avez donné la vie, et il ne veut point la quitter sans votre permission; c'est à vous de l'immoler; il vous le demande : « Femme, voilà votre fils » (*Joan.*, XIX, 27); femme, voilà tous les hommes, qui sont vos enfants par ma mort; je ne puis mourir sans vous les confier; par ma mort vous allez devenir leur mère. O Marie, ne nous repoussez pas. Oui, nous sommes les enfants de Marie; ah! que nous lui avons coûté cher, nous lui avons coûté Jésus-Christ. Nous sommes des enfants de douleur; nous avons été arrachés de son sein avec le fer qui a percé le cœur de Jésus. C'en est fait, ô douce vierge Marie, Jésus est mort, et maintenant il repose sur vos genoux au pied de sa croix, vous l'offrez à Dieu son Père, qui vous l'a donné; votre sacrifice est accompli; vous êtes désormais la mère de tous les chrétiens. Mais il faut que vous communiquiez votre sacerdoce, afin que votre maternité se perpétue sur la terre.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — ELLE A COMMUNIQUÉ SON SACERDOCE ET ENFANTÉ DES AMES.

Quarante jours après sa mort Jésus monte au ciel en promettant d'envoyer son Esprit saint; les apôtres étaient réunis avec Marie dans le cénacle; depuis dix jours ils priaient avec elle, elle était devenue leur mère; l'Esprit saint descend du ciel et se repose de nouveau sur Marie, ensuite il se répand sur les apôtres, et c'est par sa divine effusion qu'ils sont consommés dans le sacerdoce. C'est sur Marie que l'Esprit saint s'est reposé la première fois pour former Jésus en elle; c'est dans son sein que Jésus se revêt de notre pauvre nature pour être le chef du corps de l'Église; c'est Jésus, le Fils de Marie, qui établit le sacerdoce apostolique, et il laisse Marie pour soutenir et encourager son Eglise naissante, pour être la mère des apôtres, qu'il a adoptés pour ses frères. Et voilà comment la Mère du prêtre éternel est véritablement celle du sacerdoce chrétien, Admirable sacerdoce de Marie, qui se perpétue dans la société chrétienne sous deux formes, par la maternité et par le sacerdoce de Jésus-Christ. Mes frères, ne vous étonnez pas de m'entendre appeler la maternité un sacerdoce; oui, mères de famille, vous avez une grande mission à remplir, Marie vous l'a tracée et vous en a donné l'exemple; si votre sort, ô femmes qui m'écoutez! a changé dans le monde, c'est que Marie vous a réhabilitées; vous êtes devenues par elle le fondement et la source de la société humaine, mais surtout de la société du ciel; tous les chrétiens naissent d'abord de vous, ils sont vos enfants; mais ils sont aussi les frères et les cohéritiers de Jésus-

Christ; ils vous sont confiés, c'est à vous de les former pour le ciel, c'est à vous d'inspirer à leur cœur l'amour de Dieu; vous répondez de leur éternité et de leur salut, les peines et les douleurs que leur enfantement vous cause, les soucis et les ennuis de leur éducation sont le sacrifice que Dieu impose à votre sacerdoce maternel. Marie vous a donné l'exemple, elle a reçu son Fils de Dieu, et elle le lui a rendu; Dieu vous donne aussi des fils, il vous en demandera compte. Comprenez donc votre mission. Ah! malheurs de notre temps, pourquoi sommes-nous ébranlés de toutes parts? parce qu'il n'y a plus de mères! Les femmes se sont livrées à l'esprit du mal, elles ont méconnu leur mission, elles ont perdu les droits que leur avait conquis Marie. Oui, ô Marie! faut-il le dire à la face de vos autels? cela n'outragera-t-il point votre sainteté? oui, je le dirai, puisque vous me l'ordonnez.

Les femmes ont oublié leur mission, elles ont préféré la vaine science du siècle à la science du salut; ne pouvant plus plaire que par leur corps et leur esprit, elles ont souillé leur corps d'appâts frivoles, et leur esprit de vains ornements, de frivolité, de légèreté. Ô Marie! priez pour elles, afin qu'elles redeviennent chrétiennes, et la société renaîtra de ses malheurs.

J'ai ajouté que le sacerdoce de Marie se continuait par le sacerdoce de Jésus-Christ. Les prêtres chrétiens sont d'autres Jésus-Christ; ils sont les fils aînés de Marie, et les fidèles sont leurs enfants et les petits-enfants de Marie. Le sacerdoce chrétien est le père des âmes; c'est par lui que la paternité céleste se perpétue sur la terre; mais, de même que l'homme a été créé par deux actes de la puissance divine, son corps vient de la terre et son âme vient du ciel, sa génération aussi est soumise à deux lois, celle du corps et celle de l'âme.

L'âme a été envoyée du ciel: c est par la virginité que le sacerdoce a été conçu et enfanté, et c'est aussi par la virginité qu'il doit se perpétuer; et voilà pourquoi le prêtre chrétien renonce à la paternité terrestre pour devenir le père de la grande famille humaine, sublime paternité qui embrasse tous les temps et tous les lieux, et qui engendre des enfants immortels, et c'est là le second mode de perpétuité du sacerdoce de Marie. Les mères chrétiennes sont les aides du sacerdoce de Jésus-Christ. C'est à elles de préparer son œuvre, c'est à elles d'enseigner au cœur l'amour de Dieu, et c'est au prêtre de consommer l'œuvre en faisant renaître de l'eau sainte l'enfant de l'homme, en l'instruisant et enfin en l'incorporant à Jésus-Christ, pour qu'il devienne véritablement le fils de Marie.

Je viens de vous montrer comment Marie est la source du sacerdoce chrétien; il me reste à vous faire voir comment elle en a rempli et en remplit tous les jours les augustes fonctions dans la sainte Eglise.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT MARIE A EXERCÉ ET EXERCE ENCORE LE SACERDOCE CHRÉTIEN.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — DURANT SON RÈGNE SUR LA TERRE.

Lorsque les apôtres, après avoir reçu l'Esprit saint, se dispersèrent dans tout l'univers, Marie demeura à Jérusalem, puis à Ephèse avec le disciple bien-aimé, qui, au nom de Jésus-Christ et de tous les chrétiens, devait lui donner les soins de la piété filiale. Elle assista aux fondements de l'Eglise naissante, à ses premiers combats et à ses triomphes; elle vit naître ses premières hérésies, et saint Jean, le fils qu'elle adopta au pied de la croix, obéit à son commandement en leur fermant la bouche; c'est elle qui la première a établi par son exemple le culte de la divine Passion de Jésus-Christ; c'est elle qui a appris aux pécheurs à venir se réfugier dans les plaies sacrées du Sauveur.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — DU HAUT DU CIEL.

Quand elle fut montée au ciel, elle y devint la protectrice de la sainte Eglise; c'est par son intercession que la foi catholique s'est conservée pure et intacte; l'impie Nestorius avait osé nier sa maternité divine, un grand concile des évêques du monde est assemblé dans cette même ville d'Ephèse, où Marie a passé les dernières années de sa vie; ces saints évêques se réunissent dans la grande église dédiée à la très-sainte Vierge, afin d'être plus spécialement assistés de sa protection.

Le Saint-Esprit, par la bouche du concile, condamna Nestorius, et déclara hautement que Marie était son épouse et qu'elle était Mère de Dieu. Tout le peuple d'Ephèse, plein de zèle pour la gloire de la Mère de Dieu, attendait à la porte de son église depuis le matin jusqu'à la nuit fermée.

Quand il eut appris le triomphe de la Vierge-Mère, il fit éclater de grands cris de joie, et combla de bénédictions tous les Pères du concile; on fit des illuminations par toute la ville, chaque rue retentissait du nom et des éloges de Marie, Mère de Dieu; toute l'Asie, tout le monde chrétien s'empressèrent à l'honorer avec un redoublement de zèle et de ferveur.

Après un si beau triomphe, il semblait que l'Asie n'abandonnerait jamais le culte de Marie; et pourtant l'ennemi du salut suscita quelques années après le cimeterre de Mahomet pour châtier l'hérétique Asie. L'Eglise tout entière était menacée, Marie vint à son secours; patronne et protectrice des armées chrétiennes, elle les conduisit jusqu'au tombeau de son divin Fils, pour délivrer la ville sainte; l'ennemi fut repoussé du côté du midi, et l'Eglise fut sauvée; mais cet ennemi, fatigué sans être abattu, tente plus tard d'envahir les nations chrétiennes par le nord, lorsque le grand Sobieski s'avance au nom de Marie et le repousse pour toujours.

Oui, Marie a toujours défendu l'Eglise, elle en est la reine, elle est la mère de ses pontifes; le pontife romain, vicaire de Jésus-Christ, successeur de saint Pierre, implore du ciel l'assistance divine qui lui est promise, par l'en-

tremise de Marie et il l'obtient toujours. Marie est la reine de Rome, elle est la mère admirable de tout le peuple romain, sans cesse prosterné à ses pieds pour lui demander le pain de la terre et la vie du ciel. Mais elle est surtout la reine de la France; l'un des rois de notre patrie, par un acte authentique et solennel, lui a confié son royaume et l'a suppliée d'en devenir la reine perpétuelle; et voilà pourquoi la France ne périra jamais. Jamais elle ne disparaîtra du rang des nations; en vain jalouses de sa gloire et de sa puissance, les nations hérétiques chercheront à l'humilier, sa foi toujours soutenue par Marie, en fera toujours la véritable nation humaine, la seule vivante et généreuse, parce qu'elle est la seule nation catholique, et qu'il n'y a ni nation ni société véritable sans catholicisme. Accourez donc, pécheurs de l'univers, vous êtes tous chers à Marie, accourez surtout pécheurs de France, vous êtes les sujets de Marie. Ah! vous tous pécheurs ici présents, vous êtes aux pieds de votre reine et de votre mère, ne vous étonnez donc pas si vos cœurs palpitent et si vos âmes soupirent; non vous n'êtes pas venus en vain ce soir ici, vous n'êtes point venus en vain dans cette église, où l'on va prier pour vous, et vos cœurs vont être changés. C'est ici que Marie continue et exerce son sacerdoce d'une manière admirable; c'est ici qu'elle prêche au fond du cœur de l'incrédule et de l'impie, c'est ici qu'elle le ressuscite, qu'elle le régénère et le rend à la vie, c'est elle qui vous a parlé par ma bouche; vous êtes en ce moment tous à moi, vous êtes ma possession, suspendus à mes lèvres de prêtre, de fils de Marie; ma parole me donne des droits sur vous; car ce n'est point en vain que nous parlons, notre parole vient du ciel, et elle domine les paroles de la terre; oui ma parole me donne des droits sur vous, vous m'appartenez, et moi je vous donne à Marie, je vous rends à elle, et il n'y a pas ici une âme qui osera me démentir. Oui, Marie, je vous les donne, bénissez-les, gardez-les pour la vie éternelle, donnez-les à votre divin fils Jésus-Christ pour qu'ils persévèrent sur la terre, afin de régner éternellement dans le ciel. *Amen!*

DÉVOTION DES PRÊTRES ENVERS LA SAINTE VIERGE.

SERMON PAR M. L'ABBÉ BOYER.

PLAN

PREMIER POINT.

MOTIFS DE LA DÉVOTION DES PRÊTRES ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Subdivisions

1. La volonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
2. La pratique de tous les siècles et de leurs prédécesseurs.
3. Leur qualité de médiateurs.

DEUXIÈME POINT.

TÉMOIGNAGES DE LEUR DÉVOTION.

Subdivisions

1. La prédication des louanges de Marie.
2. Le zèle pour l'ornement de ses autels.
3. La propagation des pieuses associations.
4. L'imitation de ses vertus.

TEXTE.

Ave, Maria.

L'Eglise finit par la louange de Marie tous ses offices commencés sous l'invocation du nom de Jésus notre Sauveur. Imitons cet exemple et finissons par un discours consacré à la louange de Marie cette retraite que nous avons mise en commençant sous la protection de Jésus-Christ, de nos anges gardiens, des pontifes et des martyrs qui ont planté la foi dans ce diocèse et qui l'ont arrosé de leur sang. Voici donc le partage de ce discours sur la dévotion à Marie, dernier exercice de cette retraite : 1° *motifs qui persuadent aux pasteurs une grande dévotion à Marie*, 2° *témoignages qu'ils doivent donner de cette dévotion.*

PREMIER POINT.

MOTIFS DE LA DÉVOTION DES PRÊTRES ENVERS LA SAINTE VIERGE.

1° *La volonté fortement prononcée de Notre-Seigneur*, 2° *la pratique de tous les siècles, l'exemple et l'autorité de tous nos prédécesseurs dans le saint ministère*, 3° *notre qualité de médiateurs entre Dieu et les hommes :* voilà, M. F., de solides motifs pour inculquer aux pasteurs de l'Eglise une grande dévotion envers Marie.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — LA VOLONTÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Et d'abord la volonté formellement prononcée de Jésus notre Sauveur. Non, M. F., je ne puis croire que Jésus-Christ ait cessé d'être dans le ciel un fils plein d'égards et de respect pour sa mère ; il n'a pas déposé ces senti-

ments de piété filiale qu'il a mis dans nos cœurs comme le plus bel ornement de la nature humaine. Un saint docteur a dit avec vérité : « Il n'y a pas de père comme notre Père céleste qui est dans les cieux; » il aurait pu ajouter avec la même vérité : il n'y a pas de fils tendre et respectueux envers sa mère comme le Fils de Dieu, par qui nous avons accès auprès du Père. Oui, mon Dieu, je crois entrer dans votre pensée quand j'affirme en présence de ce pieux auditoire que votre désir, c'est que Marie votre Mère soit louée et honorée parmi les hommes, que toute puissance s'abaisse devant elle, que toute langue, que toute tribu célèbrent ses louanges, et que l'Eglise de la terre rivalise avec celle du ciel dans les honneurs qui lui sont rendus.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — LA PRATIQUE DES SIÈCLES ET L'AUTORITÉ DES PRÉDÉCESSEURS.

Parcourez tous les âges de l'Eglise, partout vous trouverez des temples et des autels élevés en l'honneur de Marie, ses solennités célébrées avec les pompes d'un culte qui semble égaler la Mère avec son Fils, nonobstant la distance infinie qui les sépare. Les saints sont honorés, glorifiés dans les lieux qu'ils ont illustrés par leur naissance, rendus célèbres par leurs prodiges, favorisés par leurs bienfaits; le nom de Marie est honoré partout avec celui de Jésus. Partout où l'on bénit le Fils, on bénit les entrailles qui l'ont porté; et si, dans la série des siècles, vous rencontrez un pasteur qui par l'héroïsme de ses vertus ait mérité d'être placé sur les autels, vous verrez qu'il s'est distingué par les démonstrations d'une dévotion tendre et affectueuse envers Marie. Jamais les saints ne parlent de la Mère de Dieu qu'avec une élévation de pensées, une vivacité de sentiments, une force d'expressions qui témoignent que leur bouche parle de l'abondance du cœur. Ils ont dit de Marie qu'elle est la fille bien-aimée du Père, l'épouse qu'il s'est choisie pour produire dans le temps ce Fils qu'il engendre de toute éternité dans les splendeurs de sa gloire; elle est, selon leur témoignage unanime, ce temple bâti par les trois personnes divines pour servir de demeure au Verbe incarné, ce sanctuaire auguste où le Très-Haut a opéré dans un secret ineffable le mystère de son alliance avec les hommes, le paradis de délices où le nouvel Adam a pris son repos sur la terre, l'échelle mystérieuse par où la Divinité est descendue jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à elle, la fontaine scellée où sont renfermés tous les dons du Saint-Esprit. Elle est la lumière des docteurs, la maîtresse des apôtres, cette mer immense d'où sont sortis tous les fleuves de grâce qui depuis son origine ont arrosé le champ de l'Eglise; elle est la pureté des vierges, la constance des martyrs, le zèle, la charité des pontifes; elle est enfin le dernier terme de la puissance divine dans la production des créatures qu'il plaît à sa bonté de tirer du néant. Imaginez, vous diront-ils dans les transports de leur admiration, imaginez un fils plus saint et plus parfait que le Fils de Dieu et vous aurez l'idée d'une créature plus élevée en grâce et en gloire que Marie sa mère.

TROISIÈME SUBDIVISION. — NOTRE QUALITÉ DE MÉDIATEURS.

Notre qualité de prêtres, de pasteurs et de médiateurs entre Dieu et les hommes, voilà le dernier motif que j'ai mis en avant pour inculquer aux

pasteurs de l'Eglise une tendre dévotion envers Marie. Médiateurs entre Dieu irrité et son peuple coupable, c'est à nous en cette qualité à présenter sans cesse à Dieu les prières et les supplications de tous les affligés, à retenir dans le sein de ses miséricordes les fléaux de sa justice, à être forts contre Dieu, forts, comme disent les saints, non par la force des armes, mais par celle de la prière.

Un moyen efficace pour cela, nous le connaissons, il n'est pas permis à un prêtre de l'ignorer, c'est la puissante intervention de Marie. Et n'est-ce pas ici le lieu, M. F., de vous exposer le secret de l'administration divine, et j'ose dire de la politique céleste, dans le gouvernement des choses d'ici-bas? Notre-Seigneur, qui les régit, a acquis sur le Calvaire un fonds inépuisable de mérites, et il en a fait l'abandon aux hommes, comme de leur domaine et de leur propriété; ce même fonds, il l'a mis entre les mains de sa Mère, voulant qu'elle en fût la distributrice, la dispensatrice. Et ce conseil, que j'attribue à la sagesse divine, n'est pas un rêve de la piété : je l'ai puisé dans le pur esprit de la tradition, dont saint Bernard est le commentateur éclairé et le fidèle interprète. Priez, nous dira ce dévot docteur, priez, invoquez Marie avec le cri d'un cœur ému et pénétré d'amour et de tendresse jusqu'au fond des entrailles : *Totis medullis cordium, totis præcordium affectibus et votis omnibus Mariam veneremur;* car telle est la volonté de Dieu, que tout le bien nous vienne par Marie : *Quia sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam.* (*In Nativ. B. M.*, n. 7.) A ce même docteur appartient encore cette parole, qui jusqu'ici n'a provoqué d'autre scandale que celui des ennemis de l'Eglise, qu'en nous donnant Marie, il pourvoit à tous les besoins de notre misère, qu'il nous rassure dans nos justes frayeurs, qu'il excite notre foi, qu'il fortifie notre espérance, qu'il chasse la méfiance et relève notre courage abattu.

Quels témoignages les pasteurs doivent-ils donner de leur dévotion à Marie. Ce sera le sujet d'une seconde réflexion.

DEUXIÈME POINT.

TÉMOIGNAGES DE LEUR DÉVOTION.

1° *Un grand zèle pour prêcher les louanges de Marie*, 2° *pour orner ses autels*, 3° *pour propager les pratiques de son culte* et 4° surtout *pour imiter ses vertus;* voilà, pour un pasteur de l'Eglise, les preuves solides de sa dévotion envers Marie.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — PRÉDICATION.

Je dis un grand zèle pour prêcher les louanges de Marie. Oui, M. F., il en est de la dévotion à Marie comme de la dévotion à Jésus; c'est un feu impatient de s'exhaler au dehors par des flammes ardentes, c'est-à-dire par des paroles vives et embrasées. La louange de Marie revient sans cesse dans les discours du pieux pasteur; elle y est comme un relief qui les relève et les embellit, comme un doux parfum qui en rehausse le goût. Il dit aux enfants que Marie est pour eux une bonne mère et une mère plus tendre, plus affectueuse que celle qui leur a donné le jour; il grave dans leurs âmes

encore tendres et flexibles le nom de Jésus avec celui de Marie, les prières en son honneur, les actes les plus purs de la foi, de l'espérance de la charité chrétienne. Il dit aux adolescents que c'est sous la protection de cette reine des vierges qu'ils doivent placer la vertu angélique de pureté dans les jours orageux de leur vie. Il dit aux hommes de toute classe et de toute condition, avec saint Ambroise, que la vie de Marie bien méditée est pour tout chrétien une règle parfaite de conduite. Il dit aux âmes affligées : S'il y a un malheureux qui témoigne l'avoir invoquée avec ferveur dans l'infortune, et n'en avoir pas reçu un puissant secours, la vérité n'est pas dans sa bouche. Il dit aux agonisants que Marie est justement appelée la Mère du bon secours; qu'à la vue d'un de ses enfants en péril de mort, elle descend du trône de sa gloire pour se placer à ses côtés, qu'elle soutient son âme tremblante contre les frayeurs de la mort, et qu'à la vue de celle qui lui a écrasé la tête, Satan frémit, rugit de rage et s'enfuit jusqu'au fond des enfers.

DEUXIÈME SUBDIVISION. — ZÈLE POUR ORNER SES AUTELS.

La prédication de la parole de Dieu, voilà le premier témoignage par lequel un pasteur professe sa dévotion envers Marie. J'ai ajouté en second lieu qu'il la montre par un grand zèle pour orner ses autels. Oh ! que ce moyen mis en œuvre par les saintes industries du zèle est efficace pour alimenter la piété envers la Mère de Dieu ! Dans le temple où préside ce pieux pasteur s'élève un oratoire sous l'invocation de Marie; une blancheur éclatante dans les linges, une propreté parfaite dans les pauvres ornements de l'autel, une noble simplicité dans les vêtements sacrés, voilà les présents que l'indigence du père et des enfants offre à Marie, et souvent elle les préfère à l'or, aux pierreries et à toute l'opulence des offrandes de la cité. C'est là qu'un saint prêtre aime à passer les doux moments que lui laissent les loisirs de son ministère : c'est là qu'il vient se consoler de ses peines, L'exemple de sa piété, les vives exhortations de son zèle y attirent un nombreux concours de fidèles à toutes les heures du jour.

TROISIÈME SUBDIVISION. — ASSOCIATION.

Mais voici un autre témoignage de l'amour pour sa sainte Mère que Jésus-Christ attend des pasteurs de son Eglise : je veux parler de leur activité et de leur empressement à propager les pieuses associations en l'honneur de Marie, que l'Eglise autorise et qu'elle encourage par la faveur de ses indulgences. Que de puissants motifs pour porter un pasteur à procurer un si grand bien à son peuple ! Vous en êtes les témoins; ces saintes confréries sont dans une paroisse l'asile sacré où se conserve le feu de l'amour divin, et le dépôt inestimable des pratiques de la piété. Qu'un pieux chrétien s'y associe, le voilà pris et engagé par d'innocents filets dans le service de Dieu, obligé par une sorte de bienséance d'être plus assidu aux offices de l'Eglise, aux instructions de ses pasteurs; d'autres pratiques vont désormais nourrir sa piété; le saint autel l'attend et l'appelle à la table sacrée aux grandes solennités de Marie. Ajoutez à cela que le prêtre trouve dans ces saintes confédérations un cercle d'amis toujours prêts à se ranger autour de lui pour le défendre contre les persécutions dont la haine de Satan ne cesse jamais de

poursuivre les ministres zélés pour la gloire et le service de Dieu, Soutenir leur pasteur, l'appuyer de tous les moyens de crédit et de fortune dont ils peuvent disposer, devient pour ces chrétiens initiés aux mystères de la piété un devoir de religion. Négliger d'ouvrir dans sa paroisse une source si abondante de grâces et de bénédictions, c'est là, ce me semble, dans un pasteur, un triste symptôme de la froideur de son âme. Que s'il les laisse languir et dépérir, malheur à lui, il a dissipé un précieux et inestimable patrimoine que ses prédécesseurs lui avaient transmis, et il rendra au jugement de Dieu un compte bien sévère.

QUATRIÈME SUBDIVISION. — IMITATION DE SES VERTUS.

Un grand zèle pour prêcher les louanges de Marie, l'empressement à orner ses autels et à propager les pratiques de son culte, ce ne sont là que les dehors et les accessoires de la dévotion à Marie; en voici le fond, je dirai plus, la substance intime dans le pasteur et le peuple : vous me prévenez, M. F., c'est l'imitation de ses vertus.

Au seul nom des vertus de Marie je puis dire aux chrétiens de tous les âges et de tous les pays : Regardez et faites selon le modèle qui vous a été montré à Nazareth, dans cette pieuse chaumière où elle a vécu si longtemps avec Jésus son fils et Joseph son époux, avant de monter sur la sainte montagne et de venir s'asseoir au pied du Calvaire. Là Marie semble nous dire : Apprenez de moi l'humilité, la douceur de cœur; apprenez cette pureté angélique que vous devez apporter au saint autel où le Verbe de Dieu que j'ai enfanté prend une nouvelle naissance dans vos mains; apprenez de moi cette vie d'abnégation, d'union à Dieu, d'immolation et de sacrifice, qui est l'âme de votre sacerdoce.

A l'exemple des apôtres et des premiers disciples, ne cessons, dans le cours de notre ministère, de recourir à Marie; qu'elle soit notre lumière dans nos obscurités, notre conseil dans nos incertitudes, notre refuge dans nos périls. Il est un instinct qui pousse l'enfant à crier vers son père dans ses frayeurs et ses alarmes; mais, vous le savez, c'est surtout vers une mère que se porte le cri de l'amour filial. Si nous sommes vraiment enfants de Dieu notre cœur doit connaître ce cri, et en invoquant notre père nous devons surtout supplier Marie, notre mère. Disons-lui donc, dans toute la ferveur de notre âme : Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, maintenant que les ennemis de mon âme m'assiégent de toutes parts et qu'ils suscitent de continuels obstacles aux plus saintes œuvres de mon ministère; priez pour moi maintenant, mais surtout priez pour moi à l'heure de la mort, dans ce moment où Satan redoublera de rage pour perdre mon âme. Ah! c'est alors que vous me serez propice et secourable comme une mère l'est à son enfant. Et si la foi et la piété ont mis cette prière dans notre cœur et sur nos lèvres, elle arrivera jusqu'au trône de gloire où Marie est assise. Marie l'entendra, elle s'en souviendra à l'heure de notre mort et elle présentera notre âme à son Fils, afin qu'il la couronne de gloire et d'honneur.

Ainsi soit-il!

RÉHABILITATION DE LA FEMME CHRÉTIENNE PAR MARIE.

SERMON PAR MONSEIGNEUR GERBET.

ÉVÊQUE DE PERPIGNAN.

PLAN

PREMIER POINT.

HARMONIE DU CULTE DE MARIE AVEC LA RÉHABILITATION DE LA FEMME.

Mystères de

1. L'Annonciation. | 2. La Compassion. | 3. L'Assomption.

—

DEUXIÈME POINT.

DES TROIS DEGRÉS DE RÉHABILITATION DE LA FEMME.

1. Premier degré. | 2. Deuxième degré. | 3. Troisième degré.

TEXTE.

Beatam me dicent omnes generationes.
(Luc., I, 48.)

L'union de l'homme avec Dieu, voilà l'essence intime, voilà le commencement, le milieu et la fin de la religion. Cette union s'opère par deux voies : ou Dieu descend vers l'homme, ou il élève l'homme vers lui. La descente de Dieu dans l'humanité a son terme le plus sublime dans l'incarnation. L'élévation de l'homme vers Dieu aboutit à l'apothéose. L'incarnation s'est réalisée dans le Christ : l'apothéose s'accomplit dans les membres du Christ, dans les saints, à la tête desquels apparaît Marie.

Marie est la femme complétement régénérée, l'Eve céleste en qui l'Eve terrestre et coupable s'est absorbée dans une transfiguration glorieuse. De cette apothéose de la femme date l'ère de son affranchissement.

La réhabilitation des femmes, liée si étroitement au culte de Marie, a des harmonies singulières et profondes avec les mystères que ce culte renferme. Marie étant la femme typique dans l'ordre de la régénération, comme Eve avait été la femme typique dans la déchéance, ce qui s'est accompli dans Marie avec le concours de sa volonté pour la réparation de la nature humaine, s'accomplit aussi, en des proportions moins hautes, dans la régénération des femmes sous l'empire du christianisme.

PREMIER POINT.

HARMONIE DU CULTE DE MARIE AVEC LA RÉHABILITATION DE LA FEMME.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — ANNONCIATION

Le crime primitif avait été, sous une de ses faces, un crime d'orgueil. « Pourquoi Dieu vous a-t-il fait cette défense ?... Si vous mangez de ce fruit, vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » Il y eut alors une annonciation des mystères de mort, que l'ange des ténèbres voila sous la trompeuse

promesse d'une renaissance divine, comme il y eut plus tard une annonciation du mystère de vie, faite à Marie par l'ange de lumière, mystère de vie divine, caché sous le voile d'un enfantement humain. L'orgueil d'Eve, qui s'était approprié la parole de révolte en y consentant, fut expié par la soumission infinie et l'humilité suprême de la réponse de Marie : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

DEUXIÈME SUBDIVISION. — COMPASSION.

Le crime primitif avait été, sous une autre face, un crime de volupté : car « la femme vit que cet arbre était bon pour nourriture, beau à l'œil et d'un aspect délectable, et elle prit de son fruit ; » paroles qui indiquent, de quelque manière qu'on les interprète, que l'attrait des sens prédomina et fit passer l'esprit sous le joug du corps. Comme le remède à l'orgueil est l'humble soumission, le remède à la volupté se trouve dans la souffrance volontaire. Mais la souffrance douée de la plus grande vertu d'expiation est la souffrance que la charité anime, la souffrance d'autrui que la charité fait sienne pour la soulager. Marie expia la faute de la voluptueuse Eve par sa participation intime aux douleurs du Christ, et par là même aux douleurs de l'humanité entière. Ce second acte d'expiation est représenté dans la fête de la *Compassion de la Vierge*, comme le premier est représenté dans la fête de l'*Annonciation*.

TROISIÈME SUBDIVISION. — ASSOMPTION.

L'expiation une fois accomplie, l'antique Eve est détruite, l'Eve nouvelle est formée. La déchéance fait place à la glorification, dont la fête de l'*Assomption de la Vierge* est le monument et le symbole.

Ces trois fêtes reproduisent donc les trois moments fondamentaux pendant lesquels s'est complétée, par le concours de la volonté humaine de Marie avec l'action divine, la formation de l'Eve céleste, mère de la femme chrétienne. A ces moments typiques correspondent les trois degrés, les trois phases solennelles de la réhabilitation des femmes. Cette réhabilitation a aussi à sa manière son annonciation, sa compassion, son assomption.

DEUXIÈME POINT.

DES TROIS DEGRÉS DE RÉHABILITATION DE LA FEMME.

PREMIÈRE SUBDIVISION. — PREMIER DEGRÉ.

L'histoire remarque que, lorsque l'Evangile est annoncé à un peuple, les femmes montrent toujours une sympathie particulière pour la parole de vie, et qu'elles devancent habituellement les hommes par leur empressement divin à la recevoir et à la propager. On dirait que la docile réponse de Marie à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur, » trouve dans leur âme un écho plus retentissant. Ceci fut préfiguré, dès l'origine du christianisme, dans la personne des saintes amies de la Vierge, qui, ayant devancé au tombeau du Sauveur le disciple bien-aimé lui-même, furent les premières à connaître la résurrection et l'annoncèrent aux apôtres. La mission des femmes a tou-

jours été haute dans la prédication du christianisme. Au commencement de toutes les grandes époques religieuses on voit planer une forme mystérieuse, céleste, sous la figure d'une sainte. Quand le christianisme sortit des catacombes, la mère de Constantin, Hélène, donna à l'ancien monde romain la croix retrouvée, que Clotilde érigea bientôt sur le berceau français du monde moderne. L'Eglise doit, en grande partie, les plus beaux travaux de saint Jérôme à l'hospitalité que lui offrit sainte Paule dans sa paisible retraite de Palestine, où elle institua une académie chrétienne de dames romaines. Monique enfanta par ses prières le véritable Augustin. Dans le moyen âge, sainte Hildegarde, sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse, conservèrent bien mieux que la plupart des docteurs de leur temps la tradition d'une philosophie mystique, si bonne au cœur et si vivifiante que, dans notre siècle, plus d'une âme desséchée par le doute vient se retremper à cette source et essaye de rentrer dans la vérité par l'amour.

La mission des femmes est moins, en général, d'expliquer la vérité que de la faire sentir. Marie ne révéla pas le Verbe divin, mais elle l'enfanta par la vertu de l'Esprit saint. Ici on trouve encore un type du ministère de la femme et du ministère de l'homme, dans la prédication de la vérité, qui n'est que son annonciation perpétuée. Pour que la vérité s'empare de nous, il faut d'abord qu'elle soit révélée à notre intelligence ; c'est la fonction particulière de l'homme, parce que la faculté rationnelle prédomine en lui. Et comme la raison qui «éclaire tout homme venant dans ce monde,» est ce qui dépend le moins des diversités intimes qui constituent chaque individualité, comme elle est le lien radical, commun, patent, de la société humaine, le ministère de l'homme, dans l'enseignement de la vérité, est un ministère public qui s'adresse aux masses : à lui la chaire, la prédication dans l'église, la magistrature de la doctrine ; dans la femme prédomine la puissance affective ou le sentiment. Saint Paul semble le reconnaître, lorsque, recommandant à deux reprises aux hommes d'aimer leurs femmes comme le Christ a aimé son Eglise, il croit inutile de faire aux femmes un précepte analogue, et se borne à leur prescrire la soumission à leurs maris. Cette prédominance du sentiment détermine la mission propre des femmes. Elle a pour but de faire passer la vérité dans le cœur, de la convertir en amour. Mais le sentiment ne s'enseigne pas, il s'insinue. L'amour, dans l'homme, comme dans Dieu même, ne naît point par voie de révélation, il procède par voie d'inspiration ; et cette inspiration dépend de ce qu'il y a de plus intime dans l'âme à qui l'on veut faire aimer la vérité ; elle dépend de ces nuances infiniment délicates, de ces mille circonstances presque imperceptibles, de cet invisible réseau d'émotions, de souvenirs, de rêves, d'espérances, qui distinguent tout cœur de tout cœur. Voilà pourquoi la mission inspiratrice dévolue à la femme est une mission privée. Elle s'accomplit particulièrement dans le sanctuaire de la société domestique, dans les confidences, dans l'effusion des âmes, que provoquent l'intimité de la famille, et cette autre parenté qu'on appelle l'amitié, et l'infortune qui cherche des consolations secrètes comme ses plaintes. La prédication de la femme ne se propose point d'ébranler la nature humaine, mais de saisir chaque individualité dans le vif. Elle est moins retentissante sans doute, mais elle est plus pénétrante. La grande voix qui annonce la vérité à travers les siècles se compose de deux voix : à celle de l'homme appartiennent les tons éclatants et majeurs ; celle de la

femme s'exhale en tons mineurs, voilés, onctueux, dont le silence ne laisserait à l'autre voix que la rudesse de la force. De leur union résulte la majestueuse et suave harmonie.

Que les femmes ne se plaignent point de leur part. Si elles ne sont pas chargées de diriger les hommes, elles sont chargées de former l'homme, comme l'a remarqué le Platon chrétien, M. de Maistre. « L'homme moral est peut-être formé à dix ans; s'il ne l'a pas été sur les genoux de sa mère ce sera peut-être un grand malheur. Rien ne peut remplacer cette éducation. Si la mère surtout s'est fait un devoir d'imprimer profondément sur le front de son enfant le sceau divin, on peut être à peu près sûr que la main du vice ne l'effacera jamais. »

DEUXIÈME SUBDIVISION. — DEUXIÈME DEGRÉ.

La réhabilitation des femmes, sous l'influence du christianisme, commence par les fonctions qu'elles ont à remplir dans l'*annonciation* de la vérité. Le second acte de cette réhabilitation consiste dans la charité avec laquelle elles s'associent, pour les adoucir, à toutes les souffrances de l'humanité : charité qui a son type particulier dans la *Compassion* de la Mère de douleur, debout au pied de la croix et pleurant. Un poëte chrétien, Klopstock, suppose qu'au moment de la mort du Christ, les âmes d'Adam et d'Ève sont tirées des limbes et conduites sur le Calvaire pour y contempler leur ouvrage. Tout n'est pas fiction dans cette belle idée. L'homme primitif fut représenté sur le Calvaire par saint Jean, l'apôtre futur de la charité, et par là même le premier-né du nouveau genre humain créé par le Christ; Ève y comparut dans Marie. Mais saint Jean, délaissé par tous ses compagnons fugitifs, porta au pied de la croix une solitaire douleur d'homme. Il n'en fut pas ainsi pour Marie : elle y eut des compagnes qui mirent en commun avec elles leurs larmes compatissantes. La première association de charité fut fondée par des femmes, sous l'inspiration du dernier soupir du Rédempteur. On voit ici la figure prophétique d'un fait qui s'est produit dans tous les siècles de l'ère chrétienne. Le nombre des femmes a toujours surpassé notablement celui des hommes dans toutes les œuvres de miséricorde et de dévouement. Il semble qu'elles ont recueilli une plus grande abondance de compassion avec les larmes des saintes femmes du Calvaire : les hommes n'ont hérité que des larmes uniques de saint Jean. Je ne peux pas dérouler ici le tableau qui s'offre à ma pensée; car l'histoire de la charité est une grande histoire, et je m'étonne que ce soit précisément la seule peut-être qu'on ait oublié de faire. Je me renfermerai dans une seule observation.

Le catholicisme a produit, avec une inépuisable fécondité, des congrégations religieuses de femmes dévouées au soulagement de toutes les misères. Ces sociétés de sacrifice qui disent à la pauvreté : Vous êtes notre fille; et à toutes les souffrances : Vous êtes nos sœurs, sont la postérité spirituelle de Marie. Toutes l'ont pour patronne, toutes se proposent l'imitation de ses vertus; et en effet leur dévouement absolu n'est possible que par les croyances qui servent de base au culte de la Vierge. Comment, on ne saurait trop le répéter, comment ces admirables femmes pourraient-elles se consacrer à tous les instants et sans réserve à leurs œuvres de charité; comment pour-

raient-elles user leur vie dans leurs souffrances adoptives, si, épouses et mères, elles étaient tenues, par devoir, de se consacrer principalement à leurs familles? Mais le vœu de virginité, cette charte divine qui leur garantit la plus haute des libertés, la liberté du dévouement, se rattache éminemment à l'apothéose de la virginité dans la Mère de l'homme-Dieu. Dans l'hymne que l'on chante le vendredi saint autour du tombeau du Christ, l'Eglise dit à Marie : « O Vierge ! la plus brillante des Vierges, ne me soyez plus amère. » Que va-t-elle donc lui demander? Quelque grande grâce, sans doute, puisque sa supplication s'insinue par des louanges, j'ai presque dit par une pieuse flatterie. Cette grande faveur, la voici : « Faites, dit-elle, que je pleure avec vous. » Ce mot est gravé dans le cœur des héroïnes de la charité chrétienne. Si elles sont toujours prêtes à consoler ceux qui souffrent, c'est qu'elles ont su se priver elles-mêmes de presque toutes les consolations terrestres; elles ne sauraient pas pleurer si bien avec tous les malheureux, si elles n'avaient appris à pleurer avec la Vierge.

TROISIÈME SUBDIVISION. — TROISIÈME DEGRÉ.

Compagne et image de l'homme dans le ministère de la vérité, guide et modèle de l'homme dans le ministère de la charité, voilà la femme telle que le christianisme l'a faite; voilà les deux bases de la glorification, même terrestre. Car le mystère de l'*Assomption* s'opère déjà en elle, à quelques égards, sur la terre, et il suffit, pour s'en convaincre, de comparer l'état d'abjection, de captivité physique et morale auquel elle était réduite chez les peuples les plus brillants et aux époques les plus renommées de l'ancien monde, à la transfiguration merveilleuse qu'elle doit au christianisme. Dans l'*Assomption* de la Vierge, le caractère de son âme céleste produisit une transformation dans son enveloppe corporelle, qui revêtit les qualités des corps glorieux, l'incorruptibilité, l'éclat, l'agilité. Ce changement ne s'accomplira réellement, pour les filles de Marie, qu'au jour de la résurrection; mais il commence déjà à se réfléchir dans leur condition sociale, qui est, comme le corps, l'enveloppe de leur vie spirituelle.

Le christianisme a établi l'incorruptibilité de la femme, en frappant de réprobation la pensée de l'adultère, l'usage de la polygamie, qui n'est que l'adultère légal, et la trompeuse faculté du divorce, qui n'est que la polygamie successive. La sainteté, l'unité, l'indissolubilité du mariage, élevé, suivant une expression heureusement vulgaire, à la dignité de sacrement, pouvaient seules prévenir efficacement le retour des mœurs païennes, auxquelles l'Eglise oppose d'ailleurs une foule d'obstacles par les dispositions vigilantes de sa législation matrimoniale, qui ont presque toutes pour objet la protection morale de la femme. D'un autre côté, la foi catholique lie particulièrement ici les plus petits détails de la vie positive et pratique aux idées les plus élevées. Le mariage chrétien n'est pas seulement une image de l'union du Christ avec son Eglise. Cette union mystique étant elle-même une image de l'éternelle union des personnes divines, suivant cette parole du Verbe fait chair : « Qu'ils soient un comme nous sommes un, » de degré en degré la sainteté du mariage remonte et va chercher sa source dans les splendeurs mystérieuses du Saint des saints. De là descend aussi cette auréole de respect et d'honneur dont la femme est entourée chez les nations chrétiennes,

auréole qui est comme une ombre terrestre du vêtement d'honneur et de gloire qui enveloppa le corps virginal de Marie. Le troisième attribut des corps régénérés, l'agilité, qui est un plus grand affranchissement des lois de la matière, ou la liberté de se transporter dans l'espace au gré du désir de l'âme, a son prélude sur la terre dans la liberté que les mœurs chrétiennes accordent aux femmes, et qu'elles seulent leur accordent; car cette liberté, qui nous paraît si naturelle, est aux yeux des peuples étrangers à l'Evangile un prodige aussi étonnant que le phénomène de la glace l'est pour les habitants de la zone torride.

Les trois phases de la réhabilitation des femmes correspondent d'une manière encore plus intime aux mystères les plus hauts. En concourant avec l'homme à la propagation de la vérité, elles sont unies au Verbe divin, lumière de toute intelligence. Elles participent à l'esprit conservateur, à l'esprit d'amour, par la charité avec laquelle elles s'emparent du sublime monopole de toutes les souffrances à soulager; et le haut degré de puissance et de liberté qui caractérise leur assomption terrestre est un don du Père de qui toute puissance émane dans le ciel et sur la terre. C'est ainsi que le christianisme forme, avec les ruines de l'état primitif brisé par le péché, une nouvelle Ève; et quoique sa régénération radicale ne s'accomplisse pas en ce monde, il lui rend déjà quelque chose de l'Eden évanoui.

Cette réhabilitation, que des liens étroits rattachent, comme nous l'avons vu, au culte de la Vierge, fut menacée dans les premiers siècles du christianisme par ces sectes qui disputèrent à Marie son titre de *Mère de Dieu*. Un concile universel s'assembla pour le lui conserver. Si la question agitée alors tenait, sous le rapport le plus fondamental, au mystère de l'Incarnation du Verbe, elle tenait aussi, sous un rapport subordonné, au miracle social de la condition des femmes chrétiennes. Le caractère divin dont le christianisme a marqué leur front se fût obscurci le jour où le nom de la *Mère de Dieu* eût été effacé du symbole : l'*Etoile du matin* n'aurait pu s'éclipser sans projeter à jamais une ombre fatale sur leur destinée.

Leur sort courut de grands dangers dans le moyen âge, à l'époque des croisades. L'Europe armée, qui partait pour l'Asie, allait y assister au spectacle des mœurs musulmanes et de la religion des sens. Il était à craindre qu'elle ne fût vaincue par elle-même au sein de ses victoires. Elle pouvait en rapporter d'étranges idées et des tentations inconnues et menaçantes. Ce fut précisément à cette époque que la dévotion à la Vierge se ranima avec une nouvelle ferveur; il y eut en cela un fait clairement providentiel. Le grand homme de ce siècle, celui dont la voix tonnante précipitait les populations vers la Syrie, trouva des accents d'une inexprimable douceur pour célébrer Marie, et des milliers d'âmes répondirent à la parole persuasive, on pourrait dire aux chants mystiques de saint Bernard, comme si une lumière supérieure lui eût révélé qu'au moment où la chrétienté allait se trouver exposée à la fascination du vieux serpent oriental, il fallait en toute hâte réveiller l'enthousiasme pour la Vierge divine qui l'a terrassé, et opposer à l'impure séduction la chaste magie de son culte.

De nos jours il a été prononcé à l'oreille des femmes quelques-uns de ces mots qu'Eve entendit, lorsque Satan lui jura qu'elle était *la femme libre*. On leur a dit que la science du bien et du mal allait enfin leur être révélée, que l'imitation des brutes renfermait pour elle le secret de se transformer

en dieux. On leur a promis dans un Eden futur une apothéose infernale. Ces coupables extravagances n'ont pas exercé une grande puissance de séduction. Les femmes ont compris les premières où cela menait. Elles ont compris, avec cette intelligence du cœur qui devance les procédés moins rapides du raisonnement, que tout progrès réel n'est possible que dans la route tracée par le christianisme; que leur avenir, s'il s'égarait loin de cette route, ne serait qu'une marche rétrograde, non pas seulement vers les mœurs païennes, mais vers quelque chose de pis; qu'il n'y a pour elles que déception, servitude, chute, hors des mystères à la fois sévères et doux qui leur donnent Marie pour mère.

O Marie! ces lignes que je viens d'écrire le jour de votre *Conception immaculée* je vous les offre, et pourtant je vous prie de me les pardonner! Je sens que votre culte renferme des merveilles plus divines que celles que ma plume grossière a voulu retracer. Je n'ai contemplé que le côté inférieur, les effets terrestres de ce culte; mais son côté suprême, celui qui touche aux secrets du ciel, je l'ai laissé dans l'ombre de mon ignorance. O Mère des hommes! vous êtes, suivant un langage antique et saint, la fille aînée du Créateur, dont le front se cache au-dessus des astres, tandis que les franges de sa robe sont traînantes sur la terre. A ceux dont le regard est plus pur que le mien, à eux d'interpréter les douze étoiles dont votre tête est couronnée. Mais moi, narrateur bien faible de vos plus humbles grandeurs, j'ai seulement essayé de dire comment les filles d'Eve, en touchant le bord de votre vêtement mystérieux, ressentent une émanation de ces parfums dont parle l'Epouse dans le Cantique des cantiques. D'autres le diront bien mieux que moi, car la harpe de Sion leur sera rendue pour qu'ils le disent, et le moment approche où la poésie chrétienne, dans la ferveur de sa résurrection, racontera de vous des choses que n'ont racontées ni les vitraux de nos vieilles cathédrales, ni les vierges de Raphaël, ni les accords de Pergolèse. Cette grande fête poétique se prépare, et les apprêts en sont visibles. Le paganisme, qui semblait être éternel dans les arts, en a été chassé par le génie. Le faux jardin des Hespérides, avec ses pommes d'or, ne nous cache plus le paradis terrestre. Nous savons quelle espérance immortelle était voilée sous le mythe de Pandore, et dans les nuages où s'enfonce enfin le fabuleux Olympe on voit reparaître glorieusement les cimes du Calvaire et du Thabor. Donc, ô Marie pleine de grâce! votre place est prête; elle est haute et belle! Comme l'impudique Vénus régna sur la poésie des sens, vous monterez sur le trône de la poésie spiritualisée. Elle chante, cette poésie, les mystères de la vie et de la mort, l'antique douleur et les joies futures, et vous avez le secret de ces choses et de leur harmonie intime, ô Mère de douleur et de bénédiction! L'encens est pur et belles sont les fleurs que la main des vierges effeuille sur le pavé de vos chapelles; mais la voix de toute l'âme, mais la sainte poésie qui se sent à l'étroit sur cette terre, qui a le pressentiment d'un monde plus beau, qui veut respirer l'infini, qui renferme au fond de tous ses chants une prière cachée, monte plus haut que le parfum des fleurs et que l'encens. Elle arrive jusque-là où vous êtes, là d'où vous voyez sous vos pieds les étoiles germer, comme des fleurs de lumière, dans les champs illimités de l'espace, et la création se balancer comme un encensoir éternel.

UTILITÉ

DES CONGRÉGATIONS EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE

INSTRUCTION PAR LE R. P. BINET.

PREMIÈRE CONSIDÉRATION.

ANTIQUITÉ DES CONGRÉGATIONS.

De très-savants et très-saints personnages ont écrit que la première congrégation de Notre-Dame existait avant la naissance de l'Evangile. Ils disent que, par un instinct du Saint-Esprit, les prêtres chargés des saintes veuves et des vierges innocentes qui étaient dans le temple choisirent la tendre vierge Marie pour être la maîtresse de cent vingt enfants de son âge, et leur apprendre la crainte de Dieu et la dévotion. *Quotidie quoque, seu tempore opportuno, edocuit felicissimum illud collegium centum viginti virginum, ejus obsequio atque regimini deputatum.* (Dionys. Carthus. *Sentent.*, dist. 16 quæst. 2. — *Id.*, *De laudib. excellent. virg. Mar.* — *It.* Ruppert. et Spinell.) On voyait tant de maturité en cette vierge céleste, âgée de moins de quatorze ans, tant de vertus éminentes, que sa perfection, surpassant de beaucoup ses années, donnait à espérer qu'elle ferait de cette petite congrégation une hiérarchie d'anges et une assemblée de filles du ciel.

Saint Epiphane et les Pères grecs nous assurent que les disciples d'Elie furent les premiers à recevoir la lumière de l'Evangile, et qu'ils en furent éclairés du temps même de saint Jean et de Jésus-Christ. A l'exemple d'Elie et d'Elisée ils aimaient la solitude et se retiraient de temps en temps sur la montagne du Carmel. Ce fut là qu'immédiatement après la Pentecôte ils bâtirent un oratoire qu'ils dédièrent à la très-sainte Mère de Dieu, encore vivante. Là s'assemblait la fleur des premiers chrétiens, et ils priaient Dieu ensemble, puis faisaient de saintes conférences et parlaient des moyens de bien servir Dieu et l'immaculée vierge Marie. La Mère de Dieu daignait bien les honorer de sa présence et joindre ses prières aux leurs, et par son exemple elle allumait dans leurs cœurs le feu d'un très-pur amour de Dieu. De cette congrégation de Notre-Dame sont sortis les révérends pères Carmes, comme le dit leur histoire; aussi sont-ils entièrement dédiés à l'honneur de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère. Sur ce modèle se sont formés non-seulement tous les ordres religieux de l'Eglise catholique, mais des confréries, des congrégations, c'est-à-dire de saintes et innocentes assemblées de personnes choisies, qui désirent servir Dieu et sa glorieuse Mère avec un peu plus de soin et plus purement que le commun des hommes.

Depuis le temps des apôtres jusqu'à nous, on a toujours remarqué dans

tous les siècles et dans toutes les provinces, que les chrétiens ont été partagés en deux classes. Les uns se sont contentés de la vie commune et de servir Dieu comme la plupart des hommes; les autres ont désiré quelque chose de plus. « La sagesse, disait jadis Sénèque, a toujours été le partage de peu de personnes; soyons donc de ce petit nombre. Les choses humaines ne marchent pas si heureusement que le mieux plaise aux plus grand nombre. Voulez-vous savoir ce qu'il y a de pire, voyez ce que suit la foule. » Saint Denis avait établi à Paris quatre oratoires dans les taillis où est maintenant l'Université, et il y réunissait les chrétiens les plus parfaits, dont plusieurs furent martyrisés à Montmartre. Il en éleva un autre, qu'il dédia à Notre-Dame, là où sont aujourd'hui les Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Les fidèles les plus fervents s'y assemblaient pour prier ensemble, pour y recevoir la sainte communion, pour entendre les discours de saint Denis, pour distribuer des aumônes aux pauvres; et c'est proprement ce qui se pratique aujourd'hui dans les congrégations érigées en l'honneur de la Mère de Dieu. Les autres prédicateurs de la foi dans les Gaules firent la même chose dans les autres provinces, et ils l'avaient appris des apôtres. Car ceux-ci plantaient les premières églises; et après avoir converti un grand nombre de juifs ou d'infidèles à la foi, ils établissaient des confréries de personnes choisies pour cultiver ces jeunes plantes, les recommandant à la très-sainte Mère de Dieu et les déposant pour ainsi dire dans son sein. Que peut-on trouver à redire à un usage si vénérable et à une institution apostolique? Plus tard la très-sainte Vierge inspira elle-même à plusieurs de ses serviteurs d'établir des congrégations en son honneur; à saint Annon, dans l'Allemagne; à saint Dominique, en France et en Espagne; à saint Bernardin de Sienne, dans toute l'Italie; à saint Charles Borromée, dans son diocèse; à saint Ignace de Loyola, partout où ses enfants devaient travailler à la réforme des mœurs et porter la lumière de l'Evangile.

DEUXIÈME CONSIDÉRATION.

AVANTAGES DES CONGRÉGATIONS.

Saint Bernardin de Sienne fut attaqué de tous les côtés lorsqu'il érigeait dans toute l'Italie des congrégations de Notre-Dame. Mais il en donna des raisons si solides, qu'elles subsistèrent malgré l'enfer, et que tous les gens de bien admirèrent son zèle. Voici ses raisons, aussi fondées pour ce siècle que pour celui où il vivait.

1° Ceux qui appartiennent à ces congrégations sont plus éclairés que les autres; car tant d'yeux qui veillent sur eux découvrent plus aisément leurs défauts; 2° de la conversation avec tant de gens de bien il résulte que l'on connaît mieux le mal qu'il faut fuir et le bien qu'il faut pratiquer; 3° on fait ce bien avec plus de courage : l'exemple a un grand empire sur les cœurs, et il exerce sur eux une douce violence; 4° entouré de vaillants combattants, on résiste plus fortement aux tentations et aux efforts de l'enfer qu'étant seul : car un homme n'est rien; deux sont quelque chose; trois commencent à paraître; plusieurs sont invincibles. D'où l'auteur du livre de l'Ecclésiaste conclut « qu'il vaut mieux être deux qu'un seul, car le bien

qu'ils retirent de leur société est plus grand et plus assuré. » 5° La blanche colombe semble vouloir attirer par les yeux toutes les couleurs qu'on lui présente; ainsi le cœur imite les vertus de ceux avec lesquels il converse familièrement. « Si vous hantez la compagnie des gens de bien, dit saint Ambroise, vous deviendrez participant de leurs vertus; car celui qui fréquente les sages sera sage; et l'ami des insensés leur deviendra semblable. » Se sauver parmi les méchants, c'est un miracle; se perdre parmi les bons, ce serait un prodige; devenir saint parmi les saints, c'est presque l'ordinaire. 6° La prière de plusieurs obtient plus tôt et plus sûrement les grâces du ciel et les lumières du Saint-Esprit. Nous voyons qu'il ne descendit sur les apôtres que quand ils furent réunis en une sainte congrégation; ce bonheur ne leur arriva point tant qu'ils furent séparés. Le royaume des cieux souffre violence; plusieurs ensemble font plus d'efforts qu'un seul, et leur violence finit par être si grande, qu'il n'est rien qu'enfin ils n'emportent. 7° Saint Bernardin applique encore aux congrégations ce que saint Bernard dit des monastères, et fort à propos.

1° L'homme y vit purement; 2° il tombe dans le péché plus rarement; 3° lorsqu'il tombe, c'est moins grièvement; 4° il se relève plus aisément; 5° il marche plus soigneusement; 6° il repose plus tranquillement; 7° il est arrosé des pluies de la grâce et des faveurs du ciel plus abondamment; 8° il satisfait à Dieu et évite le purgatoire plus facilement; 9° il meurt avec plus de confiance et de contentement; 10° enfin il est couronné dans le ciel plus glorieusement.

Voilà le Décalogue de la congrégation de Notre-Dame, et les dix prérogatives qu'elle accorde à tous ceux qui s'acquittent fidèlement de ce qu'ils promettent quand ils s'enrôlent dans ces saintes assemblées.

TROISIÈME CONSIDÉRATION.

AUTORITÉS EN FAVEUR DES CONGRÉGATIONS.

Que les souverains pontifes se soient montrés constamment les protecteurs des congrégations de Notre-Dame; qu'ils les aient enrichies d'indulgences et de trésors spirituels, et que Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Sixte V, Clément VIII, Grégoire XV et leurs successeurs, se soient signalés en ce point, c'est assurément une justification bien authentique de ces réunions innocentes et une bonne réponse donnée à tous les adversaires des enfants et des serviteurs de l'immaculée vierge Marie. Mais enfin c'est chose naturelle, qui n'étonnera personne et ne produira pas la même impression sur tous les esprits. J'aime donc mieux alléguer d'autres autorités et dire que les puissances de la terre et les plus grands monarques ne se sont pas contentés de permettre ces assemblées; mais qu'ils les ont eux-mêmes honorées de faveurs et de prérogatives extraordinaires.

Les bons princes ont tenu pour un extrême bonheur de voir leurs sujets forts dévots à la sainte Vierge. Constantin le Grand eut cette dévotion si fort gravée dans son cœur, qu'il fit comme une congrégation de toute la ville de Constantinople. Car les Grecs nous assurent qu'en l'an 330, il fit solennellement la dédicace de la ville et la présenta à la glorieuse Mère de Dieu, vou-

lant que l'on renouvelât tous les ans cette célébrité, qu'il nomma la naissance de la nouvelle Rome, sous les auspices de la Mère de Dieu.

L'une des plus belles actions que fit jamais sainte Hélène, mère de Constantin, fut de servir à Jérusalem une congrégation de personnes qui honoraient avec une dévotion très-particulière la glorieuse Mère de Dieu. Puisque, disait-elle, je suis si malheureuse que de ne pouvoir pas servir dignement l'Impératrice du ciel et de la terre, c'est bien le moins que je puisse faire d'honorer celles qui le font si dignement, leur portant une sainte envie et les servant de toute ma puissance.

C'était la coutume de Charlemagne, après avoir dompté quelques provinces, d'y ériger quelque magnifique église à l'honneur de la glorieuse vierge Marie, et d'y ajouter une fondation, afin qu'il y eût toujours des personnes députées pour louer et pour servir cette grande princesse, par le moyen de laquelle il croyait fermement avoir gagné la bataille et remporté la victoire sur tous ses ennemis. Nos rois, les uns après les autres, ont imité ce zèle et s'en sont bien trouvés. C'est le salut de l'empire que la protection de la Mère de Dieu. Et saint Denis, au rapport de sainte Brigitte, dit un jour à cette Reine du ciel que la France était vraiment son royaume, puisqu'elle y était mieux servie qu'en tout le reste de la terre. Henri, empereur d'Allemagne; Etienne, roi de Hongrie; Jean Comnène, empereur d'Orient; Henri, infant de Portugal; mais surtout nos rois Louis II, Louis IX, Louis XIII, Louis XIV, n'ont pas trouvé mauvais qu'on se réunît pour honorer la Mère de Dieu. La république de Sienne voulut jadis que toute la ville fût une congrégation de Notre-Dame, en adoptant cette devise : « Sienne la vieille, cité de la Vierge. » Le roi de Portugal rendit son royaume tributaire de l'abbaye de Clairvaux et de saint Bernard, parce que cette sainte congrégation de la très-sainte Vierge était parfaitement bien servie.

Nos annales de France sont pleines des histoires de nos rois, de nos reines, des enfants de France, et à leur imitation, de princes et de princesses qui non-seulement ont loué la dévotion de ces congrégations, mais ont regardé comme un honneur bien particulier de pouvoir être écrits au nombre des confrères. Les anciens livres en font foi, et l'on trouve leurs noms en tête des listes où sont enrôlés les associés et les dévots de la très-sainte Vierge.

QUATRIÈME CONSIDÉRATION.

FAITS MODERNES.

Voyez, M. F., l'extension qu'ont prise de nos jours les congrégations en l'honneur de la sainte Vierge. Leur érection existe dans toutes les paroisses, dans tous les sanctuaires, dans toutes les communautés. Comptez-les si vous le pouvez : confréries du Saint-Rosaire, du Rosaire-Vivant, du Saint-Scapulaire, de l'Immaculée-Conception, de Notre-Dame Auxiliatrice, de Notre-Dame du Bon-Secours, de Notre-Dame du Refuge, de Notre-Dame des Mariniers, de Notre-Dame des Malades, des Agonisants; archiconfrérie du Très-Saint-Cœur de Marie, associations des Enfants de Marie...

Et que de résultats avantageux elles produisent : 1° pour la conversion des pécheurs; 2° pour l'accroissement de la foi; 3° pour la continuation des bonnes œuvres; 4° pour la persévérance dans les pratiques de piété... (*Développer ces pensées en les confirmant par des exemples.*)

ALLOCUTION POUR UNE CONSÉCRATION A LA VIERGE.

PAR LE P. BRETONNEAU.

TEXTE.

Lætatus est populus cum vota sua sponte promitterent, quia toto corde offerebant ea Domino.
(I PARAL., XXIX, 9.)

C'est assez, M. C. F., que nous soyons les membres de Jésus-Christ et les héritiers du oyaume de Dieu, pour engager Marie, mère de Jésus-Christ, en notre faveur. Les liaisons que nous avons avec le Fils sont trop étroites pour ne pas intéresser la Mère et ne pas attirer sur nous ses regards. Tout pécheurs que nous pouvons être, nous ne devons jamais rien perdre de notre confiance en cette Vierge, puisque c'est pour les pécheurs qu'elle a été choisie et qu'elle en est, par une suite naturelle, l'espérance et l'asile. Mais de ce principe, écoutez quelles conséquences je tire par rapport à vous, et apprenez quel droit spécial vous donne à la protection de Marie et aux grâces qu'elle dispense une cérémonie où, par un double culte, mais l'un et l'autre également glorieux pour elle, vous venez tout à la fois lui offrir et vos hommages et vos vœux : vos hommages, pour reconnaître ses grandeurs et pour l'honorer; vos vœux, pour lui représenter vos besoins et pour l'invoquer. Sur cela, voici le raisonnement que je forme : il vous regarde et il n'est pas moins solide que facile à comprendre.

En effet quand, outre les raisons générales par où Marie se trouve portée à nous protéger et à nous défendre, elle en découvre encore dans nous de personnelles, combien doit s'allumer son amour et combien doit-elle redoubler ses soins! Il est vrai : Marie est la protectrice des hommes et de tous les hommes; mais les princes ont leurs favoris et la Reine du ciel a ses âmes d'élite, qu'elle aime singulièrement et en qui elle met ses plus douces complaisances; pourquoi? Parce qu'elle en est singulièrement honorée et singulièrement invoquée. Or ces âmes si chères, ces âmes privilégiées auprès de la Mère de Dieu et à qui elle réserve ses plus riches dons, qui sera-ce, chrétiens, si ce n'est pas vous? Qui sera-ce, dis-je, si ce ne sont pas de jeunes fidèles qui, sensibles à sa gloire, s'attachent à elle, s'enrôlent parmi les siens, et chaque année renouvellent leur engagement toujours avec le même zèle, ou toujours avec un zèle plus ardent et plus animé? Elle pense à ceux même qui l'oublient; et souvent sans attendre qu'ils viennent à elle, par le mouvement d'une miséricorde qui s'attendrit sur toutes nos misères, elle les prévient. Comment pensera-t-elle à ceux qui s'abandonnent avec une confiance toute filiale à sa conduite; qui en font leur conseil dans toutes leurs résolutions, leur guide dans toutes leurs actions, leur ressource dans toutes les occasions; qui, touchés uniquement de leur véritable intérêt, qui est l'innocence des mœurs, le règlement de la vie, la sainteté de la mort, l'éternel et céleste bonheur, tournent pour cela les yeux vers elle, l'appellent à leur aide et la réclament, après Dieu, comme leur refuge le plus assuré et leur salut?

Car, telle est, M. F., la protestation que vous allez faire au pied de cet autel et devant ce sanctuaire. Voilà ce que vous allez authentiquement déclarer, et pour l'honneur de Marie et pour vous-mêmes. Voilà pourquoi vous l'allez reconnaître comme votre souveraine : *In dominam eligimus*; comme votre patronne : *patronam*; comme votre avocate : *et advocatam.* (*Form. sodal.*) Prenez garde, je vous prie : acte de consécration et d'une consécration *commune et universelle*, et d'une consécration *publique et solennelle*, et d'une consécration *durable et perpétuelle*. Que faut-il de plus pour en relever le prix; et de ces trois circonstances auxquelles je m'arrête en est-il une qui ne donne à votre dévouement un mérite distingué? Je reprends.

I. — CONSÉCRATION COMMUNE.

Je dis : d'*une consécration commune* et universelle. Tertullien, parlant de ces prières que faisaient en commun les premiers chrétiens, se servait d'une expression bien forte, mais que je puis, ce me semble, appliquer ici dans toute sa force. « Nous nous assemblons, disait-il, pour prier; mais qu'est-ce que cette prière? C'est comme un combat que nous livrons au ciel même; nous y venons, non point séparément, mais tous à la fois et en troupe, afin de former comme un corps d'armée et de faire une espèce de violence à Dieu, mais une violence qui lui est agréable » : *Coimus ad Deum, quasi manu facta, hæc vis Deo grata est.* (Tertul.) Ainsi dans son style énergique et figuré s'exprimait ce zélé défenseur de la foi : et n'est-ce pas aujourd'hui, M. F., ce que vous faites à l'égard de Marie? Un seul, comme le chef, va se présenter à l'autel et parler; mais comment? Avoué de tous, autorisé de tous, au nom de tous et pour tous. Tellement que tous par un seul s'énonceront et parleront. Et que vous diront-ils, ô sainte Vierge? Que vous êtes la maîtresse du monde et qu'ils viennent, en se soumettant à vous, se soumettre à la plus juste et à la plus heureuse domination; que vous êtes l'appui du monde, et qu'ils viennent, en recourant à vous, chercher en vous et y trouver la plus puissante protection; que vous êtes la médiatrice du monde, et qu'ils viennent, en s'assurant de vous, s'assurer, après la Rédemption divine, la plus efficace et la plus prompte médiation : *Te hodie in dominam, patronam et advocatam eligimus.*

Tel sera le langage de tant de cœurs unis ensemble et ne faisant en quelque manière qu'une même âme et qu'un même cœur. Quand ce seraient de ces cœurs mondains que le souffle contagieux et l'air empesté du siècle ont corrompus; quand ce seraient de ces cœurs depuis longtemps dominés par le vice, esclaves de leurs passions et liés par de criminelles habitudes, encore ne seraient-ils pas méprisés s'ils étaient pénitents. Mais ce sont des cœurs purs : et combien même n'ont jamais perdu cette première candeur que leur donnèrent les eaux sacrées du baptême? Ce sont des cœurs libres, où commencent à éclore les saintes habitudes de la vertu; mais où, jusqu'à présent, nulle habitude vicieuse n'a eu ni les moyens ni le temps de s'établir. Un seul par sa prière aurait de quoi fléchir tout le ciel; car qui ne sait combien la prière du cœur a de force? Que sera-ce dès que tous, de concert et dans le même esprit, ils agiront et se dévoueront? *Te hodie in dominam, patronam et advocatam eligimus.*

II. — CONSÉCRATION SOLENNELLE.

Je dis : d'une consécration publique et solennelle. Mille fois, M. F., vous l'avez faite en secret, et peut-être chaque jour, par une excellente coutume, vous la renouvelez dans l'intérieur de cet oratoire où vous avez placé l'image de Marie et où vous allez, comme à son trône, répandre vos âmes. Mais ces hommages secrets, tout sincères qu'ils peuvent être, ne suffisent pas à votre zèle : il faut que vos cœurs éclatent; il faut que vos sentiments paraissent à la lumière et se produisent au grand jour. D'autres rougiront d'un culte qu'on leur représente sous de si fausses idées; mais vous, vous en ferez

gloire ; mais vous célébrerez le nom de cette Vierge digne de tous les honneurs ; mais vous, plus encore que tous les autres, vous prendrez hautement sa cause. Vous irez à elle la face découverte et la tête levée. Vous voudriez avoir pour spectateur de cette action le monde entier, et que le monde, à vous voir, connût qu'il y a toujours, et surtout dans notre siècle, non-seulement de vrais Israélites qui combattent pour le nom du Seigneur, mais de vrais enfants de Marie, qui savent défendre les intérêts de leur Mère et la maintenir dans tous ses droits. Plus donc cette assemblée serait nombreuse, plus l'occasion pour vous serait favorable, parce qu'il y aurait plus d'yeux attentifs à vous considérer, parce qu'il y aurait plus d'oreilles ouvertes pour vous écouter, parce qu'il y aurait plus de témoins à qui faire entendre ces saintes paroles, dont les murailles de ce temple vont retentir et dont votre piété voudrait que retentît toute la terre : *Te hodie in dominam, patronam et advocatam eligimus.*

III. — CONSÉCRATION PERPÉTUELLE.

Enfin je dis : d'une consécration durable et perpétuelle. Car si vous vous engagez à la Mère de Dieu, c'est par une résolution fixe et immuable, c'est par une promesse irrévocable. Ce serait peu qu'un engagement passager et de quelques jours : vous voulez qu'il s'étende à tous les temps; vous voulez qu'il vive avec vous jusqu'à la dernière heure, pour vous suivre après la mort ; disons mieux, pour vivre avec vous dans l'éternité. Vous voulez que, tant qu'il restera quelque sentiment à votre cœur, il soit sensible pour Marie ; que, tant qu'à votre esprit il restera quelque réflexion et quelque lueur de connaissance, il conserve toujours empreint dans son souvenir le nom de Marie. Si bien qu'en vous donnant à elle, c'est pour ne vous en détacher jamais ; c'est pour ne laisser jamais rien sortir, ou de votre bouche, ou de votre plume, dont elle puisse être blessée ; c'est pour ne vous porter jamais à rien qui démente la foi que vous lui aurez jurée ; c'est pour ne permettre jamais rien contre elle, et ne vous relâcher jamais sur ce point dans toute l'étendue de votre pouvoir et de l'autorité légitime que le ciel vous aura communiquée. Ainsi l'allez-vous prononcer, et ainsi, pour m'exprimer de la sorte, en allez-vous faire le serment et le vœu : *Firmiterque statuimus et proponimus.* (*Form. sodal.*)

Or, je reviens : et dites-moi comment la Reine du ciel verra une si fidèle et si dévote compagnie, rangée sous son drapeau et réunie sous son étendard. N'en doutez point, M. F., ses entrailles en seront émues, son sein pour vous s'élargira : et que vous refusera-t-elle alors? Demandez-lui qu'elle vous reçoive; vous rejettera-t-elle? *Suscipe nos in servos perpetuos.* (*Form. sodal.*) Demandez-lui que, dans toutes vos actions, que dans toutes les occurrences, tous les événements et tous les dangers de la vie elle veille sur vous ; vous oubliera-t-elle et vous laissera-t-elle sans assistance? *Adsis nobis in cunctis actionibus nostris.* Demandez-lui qu'à la mort, à ce dernier combat, elle vous couvre de son bouclier contre tous les traits et contre toutes les attaques de l'ennemi; se retirera-t-elle et vous livrera-t-elle à vous-mêmes? *Nec nos deseras in hora mortis.* (*Ibid.*)

Que dis-je, M. F.? Ce qu'elle a fait pour tant d'autres qui vous ont précédés, ce qu'elle se dispose à faire pour tant d'autres qui vous suivront et à

qui vous vous joignez en esprit, elle le fera pour vous. Je la vois, ou je crois la voir devant le trône de son Fils, sollicitant ses grâces. Je m'imagine l'entendre qui lui parle en votre faveur, comme lui-même en faveur de ses disciples il parlait à son Père : *Serva eos.* (*Joan.*, XVII.) Conservez-les, ces enfants que vous m'aviez confiés : c'est la plus noble et la plus chère portion de mon troupeau. Sauveur adorable, ils sont à vous, puisqu'au prix de votre sang vous les avez rachetés; et ils sont à moi, puisque vous me les avez donnés et qu'ils s'y sont donnés eux-mêmes : *Tui erant, et mihi eos dedisti.* (*Ibid.*) Conservez-les en votre nom et conservez-les en mon nom, que vous voulez être de tous les noms, après le vôtre, le plus secourable : *Serva eos in nomine tuo.* (*Ibid.*) Je ne viens point vous demander pour eux des avantages temporels : que leur manque-t-il? et n'est-ce pas même parce que rien de toute la prospérité humaine ne leur doit manquer, qu'ils seront plus exposés, et que les dons de votre grâce dans le cours des années leur seront plus nécessaires? Ah! sanctifiez-les, et sanctifiez-les dans la vérité : voilà le comble de mes vœux et tout le fruit de ma prière : *Sanctifica eos in veritate.* (*Ibid.*) Que les charmes corrupteurs du monde ne ternissent point ces fleurs naissantes. Que tous les vents et tous les orages, que toutes les tentations ne les ébranlent point. Que nul de tous ceux que j'ai en ma garde ne me soit enlevé, et que je puisse tous les recueillir dans la vie éternelle : *Ut omnis qui credit non pereat, sed habeat vitam æternam.* (*Joan.*, III.) Nous l'espérons, M. F., et cette cérémonie en est le gage le plus certain, étant aussi propre que vous l'avez vu à vous procurer de la part de Marie une nouvelle protection. Ainsi-soit-il.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER TOME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE DEUXIÈME VOLUME.

19 mai. DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Serm. par le R. P. de Mac-Carthy... 1
Instruction familière (*ex diversis*).... 10

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Théologie mystique. 9. Cours d'éloquence sacrée. 10. Traités remarquables. 11. Plans divers. 12. Auteurs à consulter..... 17-31

0 mai. CARACTÈRES DE LA DÉVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE.

Conférence par Lafiteau..... 31
Instruction familière (*ex diversis*).... 38

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints 5. Comparaisons. 6. Motifs et pratiques..... 45-53

21 mai. HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

Sermon par M. l'abbé Corblet..... 54
onférence par M. l'abbé Cadrais.... 66

MATÉRIAUX. — 1. Traits historiques. 2. Traditions. 3. Fêtes et dévotions en l'honneur de la sainte Vierge. 4. Principaux sanctuaires de la Mère de Dieu. 5. Titres divers de la sainte Vierge. 6. Apologistes involontaires. 7. Dévotions populaires..... 74-83

22 mai. PROPHÉTIES RELATIVES A LA SAINTE VIERGE.

Sermon par M. l'abbé C. Martin..... 84

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Tradition profane..... 92-93

23 mai. EMBLÈMES ET FIGURES RELATIFS A LA SAINTE VIERGE.

Sermon sur les emblèmes par M. l'abbé C. Martin..... 93
Sermon sur les figures par le même. 102

MATÉRIAUX. — 1. Encomia beatæ Mariæ virginis. 2. Figures..... 113-121

24 mai. VERTUS (théologales) DE LA SAINTE VIERGE.

Sermon par Mgr le Cal de Villecourt... 121
Instruction famil. par saint Liguori.. 132

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs et moyens. 7. Emblèmes. 8. Figures..... 137-145

25 mai. VERTUS (chrétiennes) DE LA SAINTE VIERGE.

Sermon par M. l'abbé C. Martin..... 146
Instruction famil. par saint Liguori. 151

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs et moyens. 7. Emblèmes. 8. Figures..... 160-168

26 mai. PUISSANCE DE LA SAINTE VIERGE.

Sermon par Mgr le Cal de Villecourt. 171
Instruction familière par M. l'abbé C. Breton..... 176

MATÉRIAUX. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Théologie. 4. Traits historiques. 5. Maximes des saints. 6. Comparaisons. 7. Motifs et moyens. 8. Emblèmes. 9. Figures..... 181-188

27 mai. MISÉRICORDE DE MARIE.

Sermon par le R. P. Humphry..... 18

Instruction familière par M. Boland, missionnaire 197

Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs et moyens. 7. Emblèmes. 8. Figures..... 204-211

28 mai. NOTRE-DAME DE LA BONNE MORT.

Sermon par M. l'abbé C. Martin..... 212
Sermon sur la sainte Vierge avocate des âmes par M. l'abbé C. Martin. 222

Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Emblèmes. 7. Figures..... 232-236

29 mai. NOTRE-DAME AUXILIATRICE DES AMES DU PURGATOIRE.

Sermon par M. l'abbé C. Martin..... 237

Instruction fam. par saint Liguori.. 247

Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Emblèmes. 7. Figures..... 257-261

30 mai. MARIE EST NOTRE MÈRE.

Sermon par le R. P. Félix..... 262
Instruction familière par M. l'abbé Mermillod de Genève..... 271

Matériaux. — 1. Ecriture. 2. Saints Pères. 3. Traits historiques. 4. Maximes des saints. 5. Comparaisons. 6. Motifs et moyens. 7. Emblèmes. 8. Figures..... 276-282

31 mai. PERSÉVÉRANCE DANS LE CULTE DE MARIE.

Sermon par M. l'abbé de Lestang... 283
Instruction fam. par M. l'ab. Doucet. 294

Matériaux 296

COURS D'INSTRUCTIONS SPÉCIALES ET DE CIRCONSTANCE EN L'HONNEUR DE LA SAINTE VIERGE.

I.

FÊTES SECONDAIRES ET PARTICULIÈRES DE LA SAINTE VIERGE.

Fête des fiançailles et du mariage de la sainte Vierge..... 299
Fête de la maternité de la sainte Vierge..... 314
Fête de l'expectation de l'enfantem.. 313
Fête de la pureté de la sainte Vierge. 315
Fête du patron. de la sainte Vierge. 320
Fête de la translation de la maison de Lorette..... 326
Fête de Notre-Dame de la Merci.... 330
Fête de Notre-Dame des Prodiges... 335
Fête de Notre-Dame du Refuge..... 344
Fête de Notre-Dame des Victoires.... 345
Fête de Notre-Dame des Neiges..... 349
Fête de Notre-Dame d'Espérance.... 349
Fête de l'Archiconfrérie..... 353
Fête de Notre-Dame des Anges..... 356
Dévotion envers Notre-Dame des Malades..... 363

II.

SUJETS DE LA VIE DE LA SAINTE VIERGE.

Enfance de Marie..... 365
Marie dans le Temple..... 371
Marie à la crèche..... 375
Heureuse mort de saint Joseph..... 379
Marie modèle des veuves..... 379
Marie à la Résurrection..... 382
Marie à l'Ascension..... 386
Marie au Cénacle..... 389
Pèlerinages et Chemin de la croix de Marie..... 392

III.

PARAPHRASES.

Paraphrase de la Salut. angélique.. 395
Paraphrase de l'*Angelus*..... 407
Paraphrase du *Magnificat*..... 414
Paraphrase du *Salve*..... 418

IV.

SUJETS DIVERS.

Sacerdoce de Marie..... 427
Dévotion des prêtres à la sainte Vierge. 433
Réhabilitation de la femme par Marie. 438
Congrégations..... 445
Cérémonie de piété en l'honneur de la sainte Vierge..... 449
Consécration à la sainte Vierge..... 449

TABLE GÉNÉRALE ET ALPHABÉTIQUE

DES DEUX TOMES.

Nota. — Les chiffres romains indiquent le tome, et les chiffres arabes le folio.

A

Agonisants (Marie assiste les)..... II — 231
Ames (la sainte Vierge avocate des). II — 222
Ames (Notre-Dame auxiliatrice des). II — 237
Angelus..... II — 497
Anges (Notre-Dame des)..... II — 356
Annonciation..... I — 176
Apostolat de la sainte Vierge..... II — 194
Archiconfrérie..... II — 353
Ascension (Marie à l')..... II — 388
Assomption..... I — 353
Auxiliatrice (Notre-Dame) des âmes. II — 237
Avantages des congrégations..... II — 445
Ave Maria..... II — 395
Avocate (Marie) des pécheurs..... II — 189
Avocate (Marie) des âmes..... II — 222

B

Bienfaits de Marie..... II — 335
Bonne mort (Notre-Dame de la)... II — 212

C

Caractères de la dévotion envers la sainte Vierge..... II — 31
Cénacle (Marie au)..... II — 389
Cérémonie en l'honneur de la sainte Vierge..... II — 449
Chapelet..... I — 389
Chemin de la croix de la sainte Vierge. II — 392
Chrétiennes (vertus) de la sainte Vierge..... II — 146
Cœur de Marie (très saint)..... I — 433
Compassion..... I — 325
Conception (immaculée)..... I — 72
Congrégations (utilité des)..... II — 445
Consécration à Marie..... II — 449
Crèche (Marie à la)..... II — 375
Culte de la sainte Vierge, (histoire du) II — 54
Culte (persévérance dans ce)..... II — 283
Culte (réfutation des reproches faits à ce)..... II — 66

D

Détracteurs du culte de Marie..... II — 70
Dévotion envers la sainte Vierge... II — 1
— Fondements..... II — 1
— Caractères..... II — 31
Dévotion du mois de Marie..... I — 1
Dévotion des prêtres envers la sainte Vierge..... II — 433
Douleurs de la sainte Vierge. *Voy.* Compassion..... I — 325

E

Egypte (fuite en)..... I — 271
Emblèmes relatifs à la sainte Vierge. II — 93
Enfance de Marie..... II — 365
Enfant Jésus retrouvé au Temple (l'). I — 285
Espérance (Notre-Dame d')..... II — 349
Expectation de l'enfantement..... II — 311

F

Femmes (charité des) chrétiennes.. I — 203
Femmes (réhabilitation des)..... II — 438
Fêtes en l'honneur de la sainte Vierge..... II — 79
Fêtes secondaires de la sainte Vierge II — 299
Fiançailles de la sainte Vierge..... II — 299
Figures relatives à la sainte Vierge. II — 102
Foi (moyens d'accroître la)..... I — 2
Fuite en Egypte..... II — 271

G

Généalogie de la sainte Vierge..... I — 111
Gloires de Marie..... I — 104
Grandeurs de Marie..... I — 229

H

Histoire du culte de Marie..... II — 54
Honneur ou vénération de la sainte Vierge..... II — 39
Humilité de Marie..... II — 193-[illegible]

I

Imitation de Marie..... II — 43
Immaculée Conception..... I — 72
Indulgences du mois de Marie..... I — 17
Indulgences du saint Rosaire..... I — 406
Indulgences du saint Scapulaire... I — 430
Invocation de la sainte Vierge..... II — 80

J

Joseph (mort de saint)..... II — 379

L

Lorette (Notre-Dame de)..... II — 326

M

Magnificat (paraphrase du)..... II — 414
Malades (Notre-Dame des)..... II — 363
Mariage de la sainte Vierge..... I — 299
Maternité divine..... I — 229
Maternité (fête de la)..... II — 314
Merci (Notre-Dame de la)..... II — 330
Mère (Marie notre)..... II — 262
Miséricorde de Marie..... II — 189
Mission de Marie..... I — 46
Mois de Marie..... I — 1
Mort (Notre-Dame de la bonne).... II — 212
Mort de la sainte Vierge. *Voy.* Assomption..... I — 353

N

Nativité de la sainte Vierge..... I — 104
Neiges (Notre-Dame des)..... II — 349
Nom de Marie (saint)..... I — 132

O

Obéissance de Marie..... II — 156
Oraison (esprit d') de Marie..... II — 136
Ouverture du mois de Marie..... I — 1

P

Paraphrase de l'*Angelus*..... II — 407
Paraphrase du *Magnificat* ..... II — 414
Paraphrase de la salutation angélique..... II — 395
Paraphrase du *Salve, Regina*..... II — 418
Patronage de la sainte Vierge..... II — 320
Pèlerinages de la sainte Vierge.... II — 392
Persévérance dans le culte de Marie. II — 283
Prédestination de Marie..... I — 26
Présentation..... I — 136
Prodiges (Notre-Dame des)..... II — 395
Prophéties relatives à Marie..... II — 84
Puissance de Marie..... II — 117
Pureté de Marie..... II — 149
Purgatoire (Notre-Dame auxiliatrice des âmes du)..... II — 237
Purification..... I — 256

R

Refuge (Notre-Dame du)..... II — 344
Réfutation des reproches faits au culte de Marie..... II — 66
Réhabilitation de la femme par Marie..... II — 438
Résurrection (Marie à la)..... II — 382
Retour d'Egypte..... I — 276
Rosaire (saint)..... I — 380

S

Sacerdoce de Marie..... II — 427
Saint Cœur de Marie..... II — 432
Sainteté de Marie..... I — 243
Saint Nom de Marie..... I — 137
Salutation angélique..... II — 395
Salve..... II — 418
Sanctuaires de la Mère de Dieu... II — 80
Scapulaire (saint)..... I — 409
Service de Marie..... II — 247
Souffrances (Marie modèle des).... I — 313

T

Temple (Marie au)..... II — 371
Temple (Jésus retrouvé au)..... I — 80
Temps modernes (culte de Marie aux)..... II — 63
Théologales (vertus) de Marie..... II — 131
Titres de la sainte Vierge..... II — 80
Traditions sur le culte de la sainte Vierge..... II — 77
Translation de la maison de Lorette. II — 326
Triomphe de Marie. *Voyez* Assomption..... I — 353

V

Vertus de la sainte Vierge (théologales)..... II — 131
Vertus de la sainte Vierge (chrétiennes)..... II — 146
Veuves (Marie modèle des)..... II — 379
Victoires (Notre-Dame des)..... II — 345
Vie de la sainte Vierge..... I — 298
Vie chrétienne (Marie modèle de la). I — 308
Vie intérieure de Marie..... I — 203
Virginité de Marie. *Voy.* Pureté.... II — 149
Visitation..... II — 290

Z

Zèle de la sainte Vierge..... II — 129

TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE

DES DEUX TOMES.

NOTA — **Les chiffres romains indiquent le tome, et les chiffres arabes le folio.**

A

Agonisants (Marie assiste les). **II, 212.**
Ame (sécheresse de l'). I, 287.
Ames justes (Marie, figure des). I, 291.
Ames (Marie est l'avocate des). II, 222.
Ames (Notre-Dame auxiliatrice des) du purgatoire. II, 237.
Amour de Marie envers Dieu. I, 444. — II, 134.
Amour de Marie envers les hommes. I, 439-446.
Amour envers la sainte Vierge. **II, 40.**
Angelus (paraphrase de l'). II, 407.
Anges (Notre-Dames des). II, 356.
ANNONCIATION. Nous voyons dans ce mystère : l'anéantissement d'un Dieu, l'élévation de Marie, l'élévation et l'abaissement des hommes. I, 176-185. — Exposition sur cette fête et sur le salut de l'Ange ; humilité de Marie dans ce mystère. I, 186-191.
MATÉRIAUX. 192-202.
Apologistes involontaires sur la dévotion à la sainte Vierge. II, 81-82.
Apostolat de Marie. II, 194.
Archiconfrérie. II, 353.
Ascension (Marie à l'). II, 388.
ASSOMPTION. La mort de Marie est une grâce; sa résurrection est un triomphe et sa récompense un couronnement. I, 353-360. — Entrée triomphale de Marie dans le ciel; élévation de Marie dans le ciel. I, 361-366.
MATÉRIAUX. 367-379.
Attente universelle de la sainte Vierge. II, 88.
Auxiliatrice (Notre-Dame) des âmes du purgatoire. II, 237.
Ave Maria (paraphrase de l'). II, 407.
Avenir de la sainte Vierge. **I, 107-109.**
Avocate (Marie est l'). des âmes. **II, 222.**

B

Beauté du Mois de Marie. **I, 12-13.**
Bienfaits de Marie. II, 335.
Bonne mort (Marie, patronne de la). **II, 212.**

C

Caractères de la dévotion envers la sainte Vierge. *Voyez* Dévotion.
Cénacle (Marie au). **II, 389.**
Cérémonie de piété en l'honneur de la sainte Vierge. II, 449.
CHAPELET. Dévotion vénérable dans son origine, sainte dans son objet et édifiante dans sa pratique. I, 389-396.
MATÉRIAUX. 397-408. — *Voyez* aussi Rosaire.
Charité du Cœur de Marie. I, 439. — II, 159.
Charité des femmes chrétiennes. I, 203-212.
Chasteté de Marie. II, 153-286.
Chemin de la croix de Marie. II, 392.
CŒUR DE JESUS (sacré). I, 4.
CŒUR DE MARIE (très-saint). Perfections du cœur de Marie ; charité de ce cœur envers les hommes. I, 433-441. — Du Cœur de Marie considéré en lui-même, en union avec Dieu, dans son amour pour nous. I, 442-448.
MATÉRIAUX. 449-454.
COMPASSION. Dignité, générosité, fécondité des douleurs de Marie. I, 325-333. — Amertumes du Cœur de Marie depuis sa naissance jusqu'au retour d'Egypte; depuis le retour d'Egypte jusqu'au Calvaire. I, 333-342.
MATÉRIAUX. 343-352.
CONCEPTION IMMACULÉE. Preuves. I, 72-82. Convenance de l'immaculée Conception. I, 82-90.
Congrégations. II, 445.
Congrégations (utilité des). **II, 445.**
Consécration à Marie. II, 449.
Consolation de Marie. I, 13-14.
MATÉRIAUX. 99-103.
Couronnement de Marie. *Voyez* **Assomption.**
Crèche (Marie à la). II, 375.
Croix (chemin de la) de Marie. II, 392.
Culte de la sainte Vierge aux premiers siècles, au moyen âge et dans les temps modernes. *Voyez* Histoire du culte de Marie. II, 54.
CULTE DE MARIE. Réfutation des reproches faits à ce culte. II, 66.
Culte de Marie en France. II, 75.
Culte (persévérance dans le) de Marie. **II, 283.**

D

Détracteurs du culte de Marie. **II, 70.**
DEVOTION du Mois de Marie. I, 1. — Accroissement de la dévotion envers Marie. I, 7-8.
DEVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE. Fondements du culte de la sainte Vierge ; il

repose sur les autorités les plus sacrées et les plus imposantes; sur les motifs rationnels les plus graves. II, 1-10. — Cette dévotion est fondée sur la dignité éminente de la sainte Vierge, sur ses rapports avec la Divinité, sur sa puissance, sa bonté, ses effets, notre intérêt. II, 10-16.
MATÉRIAUX. 17-30.
DEVOTION ENVERS LA SAINTE VIERGE. Caractères de cette dévotion. En quoi elle consiste; ses avantages; crédit de Marie auprès de Dieu; ancienneté de cette dévotion; elle est utile à tous; ses résultats. II, 31-38. — La dévotion à la sainte Vierge consiste à l'honorer, à l'aimer et à l'imiter. II, 38-44.
MATERIAUX. 45-53.
Dévotion des prêtres à la sainte Vierge. II, 433.
DEVOTIONS en l'honneur de la sainte Vierge. II, 79.
DEVOTIONS POPULAIRES. II, 82.
Dignité de Marie. I, 230.
Discrétion de Marie. II, 127.
Douleurs de la sainte Vierge. *Voyez* Compassion.

E

Egypte. *Voyez* fuite en Egypte.
Elévation de Marie au mystère de l'Annonciation. I, 181. — Dans son Assomption. I, 364.
Emblemata et Encomia beatæ Mariæ virginis. II, 113-121.
Emblèmes relatifs à la sainte Vierge; emblèmes bibliques; emblèmes tirés de la nature en général et de la nature en particulier. II, 94-101.
Enfance de Marie. II, 365.
ENFANT (l') Jésus retrouvé au temple. I, 285-290. — L'enfant Jésus au temple; Jésus retrouvé au temple. I, 285-290. — Marie, figure des âmes justes dont Dieu se retire; Marie, image de ceux qui ont perdu leur Dieu; joie de Marie en retrouvant l'enfant Jésus. I, 290-294.
MATÉRIAUX. 295-297.
Espérance de Marie. II, 133.
Espérance (Notre-Dame d') II, 349.
Expectation de l'enfantement. II, 311.

F

Femme (Réhabilitation de la). II, 438.
Femmes (Charité des) chrétiennes. I, 203-212.
Fêtes en l'honneur de la sainte Vierge. II, 79.
Fêtes secondaires de la sainte Vierge. II, 299.
Fiançailles de la sainte Vierge. II, 299.
Fidélité de Marie. II, 125.
FIGURES RELATIVES A LA SAINTE VIERGE. Figures des temps de la loi de nature; des temps de la loi écrite. II, 102-112.
MATÉRIAUX. 113-121.
FOI. Moyens dont Dieu se sert pour accroître en nous la foi: 1° le martyre; 2° la vie solitaire; 3° les pèlerinages; 4° l'anathème et l'hérésie; 5° la propagation de la foi et la dévotion au sacré cœur de Jésus; 6° la dévotion du Mois de Marie. I, 2-7.
Foi (Prédestination de la). I, 31-35.
Foi de Marie. II, 124-134.
Fonction de Marie. I, 233.
FUITE EN EGYPTE. Fuite; voyage dans le désert; séjour en Egypte; retour d'Egypte. I, 276-281.
MATÉRIAUX, 281-284.

G

Généalogie de la sainte Vierge. I, 111-115.
Gloire de Marie à sa naissance. I, 104-111. — Dans sa maternité divine. I, 239-242.
Grâces de Marie à sa naissance. I, 115-119.
Grandeurs de Marie. I, 229-238.

H

Hérésie. I, 4.
HISTOIRE DU CULTE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE. Culte de Marie dans les premiers siecles; au moyen âge; dans les temps modernes. II, 54-65. — Réfutation des reproches injustes faits au culte de la sainte Vierge. Culpabilité des détracteurs de Marie. II, 66-74.
MATERIAUX. 74-83.
Honneurs de la sainte Vierge, II, 39.
Humilité (Marie modèle d'), I, 309.
Humilité de Marie, II, 126-148-288.

I

Imitation de la sainte Vierge. II, 43.
Immolation de la volonté, des sens, de la vie. I, 250-255.
Innocence (Dangers du mois de mai pour l'), I, 14-15.
Indulgences du Mois de Marie. I, 17. — Du saint Rosaire, I, 406. — Du saint Scapulaire. I, 430.
Innocents (massacre des). I, 273.
Invocations de la sainte Vierge. II, 80-81.

J

Joseph (choix de saint). *Voyez* Fiançailles de Marie. II, 299.
Joseph (mort de saint). II, 379.

L

Lorette (fête de la translation de la maison de). II, 326.

M

Magnificat (paraphrase du). II, 414.
Malades (Notre-Dame des). II, 363.
Mansuétude de Marie. *Voyez* Patience.
Mariage de la sainte Vierge. II, 299.
Martyre. I, 2.
MATERNITÉ DIVINE. Grandeuders Marie dans sa dignité, dans sa fonction, dans sa puissance. I, 229-238. — Gloires de la maternité divine. Sainteté de Marie mère de Dieu. I, 242-243.
MATÉRIAUX. 244-249.
Maternité (Fête de la). II, 314.
Merci (Notre-Dame de la). II, 330.

MÈRE (Marie est notre). Elle est notre mère et elle se montre notre mère. II, 262-270. — Marie est mère de Dieu et mère des hommes. II, 271-276.
Matériaux, 276-282.
Miracles de la naissance de Marie. I, 106.
MISÉRICORDE DE MARIE. Marie est le refuge des pécheurs; Marie est la patronne des pécheurs. II, 189-196. — Preuves de la miséricorde de Marie II, 197-204.
Matériaux. 204-211.
MISSION DE MARIE. Elle est associée aux destinées du Sauveur; elle a accompli fidèlement sa mission, I, 46-57. — Mission de Marie dans le temps; caractères de cette mission, I, 58-66.
Matériaux. 66-67.
MOIS DE MARIE. Manière de sanctifier ce mois, I, 7. — Motifs de l'institution de ce mois: 1° sa beauté; 2° la piété; 3° les consolations de Marie; 4° les dangers de ce mois pour l'innocence I, 12-15. — Fin de cette dévotion : 1° sublimité; 2° sainteté de cette fin. I, 15-16. — Avantages de cette dévotion : 1° don de persévérance; 2° indulgences. I, 17-18. — Moyens pour recueillir les fruits de cette dévotion. I, 18. — Manière de sanctifier le Mois de Marie. *Ibid.*
Matériaux. 20-24.
MORT (Marie patronne de la bonne). La sainte Vierge assiste les agonisants; preuves. II, 212-221. — La sainte Vierge est l'avocate des âmes au tribunal de Dieu. II, 222-232.
Matériaux. 232-236.
Mort de la sainte Vierge. *Voyez* Assomption.
Moyen âge (culte de Marie au). II, 58.

N

NATIVITÉ DE LA SAINTE VIERGE. Passé et avenir de la sainte Vierge; différences entre sa naissance et la nôtre. I, 104-111.— Généalogie de la sainte Vierge; grâces dont elle fut comblée à sa naissance. I, 111-119.
Matériaux. 119-131.
Neiges (Notre-Dame des). II, 349.
Noblesse de la naissance de Marie. I, 106.
NOM (Saint) de Marie. Caractères et significations de ce saint nom. I, 132-139. — Trois significations du saint Nom de Marie. I, 140-146.
Matériaux. 147-155.

O

Obéissance de Marie. II, 156.
Oraison (Esprit d') de Marie. II, 136.

P

Paraphrase de l'*Angelus*. II, 407.
Paraphrase du *Magnificat*. II, 414.
Paraphrase de la Salutation angélique. II, 395.
Paraphrase du *Salve*. II, 418.
Passé (glorieux) de la sainte Vierge. I, 105.
Patience de Marie. I, 279. II, 158.
Patronage (fête du) de Marie. II, 320.
Patronne (Marie) des pécheurs. II, 193.
Patronne (Marie) de la bonne mort. *Voy.* Bonne mort. II, 212.
Pauvreté (Marie modèle de). I, 312; II, 147. 155.
Pécheur (du) qui perd son Dieu. I, 287, 292.
Pèlerinages. I, 3.
Pèlerinages de Marie. II, 392.
Persévérance (don de). I, 17.
PERSEVERANCE dans le service de Marie, persévérance dans la pratique de ses vertus; moyens pour y persévérer. II, 283.—Motifs de persévérance dans le culte de Marie. II, 293-296.
Piété envers Marie. I, 13.
PREDESTINATION DE MARIE. Trois caractères de cette prédestination: 1° elle devra être la Mère de Dieu; 2° sa coopératrice; 3° elle devra faire ses délices. I, 27 31. — De notre prédestination à la foi. I, 31-35. — Prédestination de Marie par Dieu le Père, par Dieu le Fils, par Dieu le Saint-Esprit, I, 35-42.
Matériaux. 42-45.
Présence de Dieu, II, 290.
PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE. Marie se donne à Dieu de bonne heure; Marie se donne à Dieu pour toujours. I, 156-163. — Marie se donne à Dieu dès son enfance; sa sainteté ne fit que s'accroître; bénédictions accordées à son sacrifice. I, 163-167.
Matériaux. 167-175.
Prêtres (dévotion des) à la sainte Vierge. II, 433.
Prodiges (Notre-Dame des). II, 335.
Propagation de la foi. I, 4.
Prophéties sur la naissance de Marie. I, 105.
PROPHETIES RELATIVES A LA SAINTE VIERGE et attente universelle de la Mère de Dieu. II, 84-91.
Matériaux. 92-93.
PUISSANCE DE LA SAINTE VIERGE. Puissance de Marie, par son titre de Mère de Dieu; en vertu de sa sainteté; d'après le témoignage des Pères, de l'Eglise et de tous les siècles.— Motifs qui nous portent à invoquer la puissance de Marie: l'indifférence du siècle, les déréglements des chrétiens, nos besoins. II, 171-176. — Marie peut nous secourir; Marie veut nous secourir. II, 176-180.
Matériaux. 181-188.
Puissance de Marie. I, 236.
Pureté de Marie. II, 149-284.
Pureté (fête de la) de Marie. II, 315.
PURGATOIRE (Notre-Dame auxiliatrice des âmes du). La sainte Vierge porte secours aux âmes du purgatoire; moyens pour assurer à ces âmes le suffrage de la sainte Vierge. II, 237-243. — Marie sauve ceux qui la servent; elle secourt ses serviteurs qui sont dans le purgatoire; elle fait entrer au paradis ceux qui l'ont servie. II, 247-256.
Matériaux. 257-261.
PURIFICATION. Immolation de la volonté, des sens, de la vie. I, 250-255. — Enseignements de ce mystère. 256-160.
Matériaux. 260-270.

R

Recherches du pécheur. I, 288.
Recherches de l'âme éprouvée. I, 289.
Reconnaissance de Marie. II, 125.
Recueillement de Marie. II, 128.
Refuge (Marie) des pécheurs. II, 190.
Refuge (Notre-Dame du). II, 344.
Réfutation des reproches faits au culte de Marie. II, 66.
Réhabilitation de la femme par Marie. II, 438.
Résignation de Marie. I, 289 ; II, 128.
Résurrection (Marie à la). II, 382.
Retour d'Egypte. *Voy.* Fuite.
ROSAIRE (saint). Institution et excellence du Rosaire. I, 380-388. *Voy.* aussi Chapelet.
MATÉRIAUX. 397-408.

S

Sacerdoce de Marie. II, 427.
Sainteté de Marie, Mère de Dieu. I, 242-243.
Salutation angélique (paraphrase de la). II, 395.
Salve Regina (paraphrase du). II, 418.
Sanctification du Mois de Marie. I, 18. — De la naissance de Marie. I, 106.
Sanctuaires de la Mère de Dieu. II, 80.
SCAPULAIRE (saint). Origine, progrès, exposition et avantages de cette dévotion. I, 409-417. — Le scapulaire est un vêtement de salut et de sainteté. I, 417-425.
MATÉRIAUX. 425-432.
Sécheresse de l'âme fidele. I, 287.
Service de Marie (*Voy.* Persévérance dans le). II, 283.
Service de Marie. Marie sauve ceux qui la servent ; elle les tire du purgatoire et les fait entrer dans le ciel. II, 247-256.
Serviteurs de Marie. *Voy.* Service de Marie.
Siècles (culte de Marie aux premiers). II, 55, 74.
Souffrance (Marie modèle dans la). I, 313.

T

Temple (l'Enfant Jésus retrouvé au). I, 285-290.
Temple (Marie au). II, 371.
Temps modernes (culte de Marie aux). II, 63.
Titres de la sainte Vierge. II, 80-81.
Traditions sur le culte de la sainte Vierge. II, 77.
Translation de la maison de Lorette. II, 326.
Triomphe de Marie. *Voy.* Assomption.

V

VERTUS DE LA SAINTE VIERGE. Ses pensées, sa foi, sa reconnaissance, sa fidélité, son humilité, sa discrétion, sa résignation, son recueillement, son zèle, son amour envers Dieu. II, 122-130,
Vertus de la sainte Vierge (théologales). Sa foi, son espérance, sa charité, son esprit d'oraison. II, 131-137.
MATÉRIAUX. 137-145.
Vertus de la sainte Vierge (chrétiennes). Pauvreté, humilité, pureté, charité. II, 146-150. — Humilité, chasteté, pauvreté, obéissance, patience, charité. II, 151-160.
MATÉRIAUX. 161-168.
Vertus de Marie (*Voy.* Persévérance dans les) II, 283.
Vêtement de salut. *Voy.* Scapulaire. I, 417.
Veuves (Marie modèle des). II, 379.
Victoires (Notre-Dame des). II, 345.
Vie chrétienne (Marie modèle de la). I, 308-317.
Vie solitaire. I, 3.
VIE DE LA SAINTE VIERGE. Naissance, immaculée Conception, saint NOM de Marie, Présentation au temple, Mariage, Annonciation, Visitation, Naissance de Jésus-Christ, Purification, Glaive de Siméon, Crucifiement de Jésus, Solitude, Assomption. I, 298-307. — Vie de la sainte Vierge, modèle de la vie chrétienne, dans l'humilité, la pauvreté, la souffrance. I, 308-317.
MATÉRIAUX. 317-324.
Vie intérieure de Marie. II, 290.
VISITATION. Ce mystère révèle la mission de charité des femmes chrétiennes. Manière de remplir cette mission de charité à l'exemple de Marie. I, 203-212. — Le mystère de la Visitation est un mystère de charité, de sanctification, de reconnaissance. 213-220.
MATÉRIAUX. 220-228.

Z

Zèle de la sainte Vierge. II, 129.

BX 2161 .M64 1881
v.2 SMC

Mois de Marie des
pr*i*dicateurs : ou,
BAP-8549 (mcsk)